MUSIQUES & [CONTRE] CULTURE ROCK

Versus MAGAZINE

numéro cinq

M 02535 - 5 - F: 4,90 € - RD
Suisse : 9,80 FS - Canada : 8,25 $CAN

NEIL YOUNG

THE YOUNG GODS
CAVE IN
DEPECHE MODE
THE EVENS
KILLING JOKE
GANG OF FOUR
ALEC EMPIRE
SUNNO))) & EARTH
KNUT
JOHN CALE
THE HELLACOPTERS
STARKWEATHER
ARAB STRAP
THE SUBWAYS
SHORA
RHESUS
DOPPLER
CHURCH OF MISERY...
DOSSIER AMPHETAMINE REPTILE
ET POSTER ART...

GAGNEZ UNE GUITARE Epiphone

NOUS INTERDISONS À NOS BOUTEILLES DE SORTIR AVANT L'ÂGE DE 12 ANS.*

Glenfiddich
SANS COMPROMIS.**

*Les whiskies Glenfiddich vieillissent en fût pendant 12 années au minimum avant embouteillage. **Une distillerie écossaise indépendante au savoir-faire inchangé depuis des générations.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

J.W.T

VERSUS MAGAZINE
1, boulevard de Strasbourg
75010 PARIS
Tél. : 01 53 34 66 45
Fax : 01 53 34 66 46
Contacts e-mail :
prenom.nom@versusmagazine.net

Directeur de la publication
Daniel Lingsberg

Rédacteur en Chef
Olivier Drago

Journalistes
Jeremy André
Elodie Denis
Emilie Denis
Olivier Drago
Catherine Fagnot
Emmanuel Guinot

Ont collaboré à ce numéro
Emmanuel Hennequin, Françoise Massacre, Nicolas Pingnelain, Bertrand Pinsac, Jérôme Reijasse, Benjamin Rivière, Vincent Duke, Max Rouquier, Stéphane Sansonnet, Florent Delval, Julien Dupas, Arnaud Lemoine, Marystoneage, Pierre Mélard, Yves Le Corre, Yann Perreau, Fabien Hein, Zizi87, Laurent Gilot, Rémi Laffitte, Olivier Heredia,

Secrétaire de Rédaction
Catherine Fagnot

Communication / Partenariats
Camille Duthuit

Graphisme et Maquette
Eric Chancelier & Arnaud Pédandola

Régie publicitaire
AMPE
1, boulevard de Strasbourg 75010 PARIS
Tél. : 01 53 34 66 45 – Fax : 01 53 34 66 46
RCS PARIS B 478 515 901
Contact Versus : Najoua Bejaoui

Photographes
Laetizia Forget, Steward Ravel, Magali Boyer, Robert Gil, Elodie Denis, khyrian, Anton Corbijn, Sozo, Séb Voulot, Françoise Massacre, Dawndra Budd, Benoît Delplancke, Stéphane Cheron

Illustrations : Tanxxx
N° ISSN : 1772-0877
N° RCS : PARIS B 478 515 901
Commission paritaire : En cours
Distribution : NMPP
Imprimerie : Opale Istra
(printed in France)

Éditeur
Global Media Press
1, boulevard de Strasbourg 75010 PARIS
Tél. : 01 53 34 66 45 - Fax : 01 53 34 66 46
N° RCS : PARIS B 480 356 765

Prochaine parution mi-janvier 2006
www.versusmagazine.net

melodick.com

GUERILLA RADIO

www.obskure.com
...the ultimate webzine...

EDITO

Il est des éléments qui ne se soustrairont à l'histoire. Fin des années 1970, Johnny Rotten (Sex Pistols) cite Neil Young lors d'une émission de radio, l'évoquant comme l'une de ses plus fortes passions musicales. 1994, Kurt Cobain s'éteint et laisse en guise de testament une citation du Loner. 2004, Thurston Moore (Sonic Youth) rappelle, à longueur d'interviews, à quel point l'auteur de *Harvest* est, pour lui, une influence décisive. Et ainsi de suite... Au fil des rencontres, et des discussions, le personnage de Neil Young est le fruit de remarques récurrentes. Partout, le même constat, les mêmes éloges : Young incarne l'intégrité indéfectible, la liberté formelle absolue, et les vraies prises de risques. Quelques pages d'un magazine ne suffiront bien sûr pas à résumer tous les combats, pas plus que toutes les épreuves de celui qui n'a jamais abdiqué... De son engagement en faveur de l'écologie, jusqu'à son action pour les enfants handicapés, en passant par une œuvre qui avait tout pressenti (Punk, Grunge, Musiques Electroniques), il faudrait des centaines de pages pour tout dire. Reste que le 12 novembre 2005, Neil Young fêtait ses 60 ans. Avec une nouvelle pièce musicale à sa discographie (le magnifique *Prairie Wind*), un projet d'anthologie visuelle et musicale vertigineux pour le début d'année prochaine, et la réalisation d'un film documentaire par Jonathan Demme à son sujet, ce Grand Monsieur qui a toujours refusé la gaudriole vient d'apporter de nouvelles preuves à ce qui est depuis longtemps admis comme une évidence : sa musique, au delà des époques, des courants et du temps qui passe, a et continue d'être l'une des plus fondamentales de l'histoire du rock...

En marge de l'Histoire avec un grand «h»à présent : nos histoires, et même «nos embrouilles» si vous nous passez l'expresssion... car chez Versus nous sommes des gens chanceux. Nous vous épargnerons le détail de nos multiples déboires avec les imprimeries depuis nos débuts, pour vous faire part d'un problème qui vous concerne davantage... Dans quelques mois, ce magazine sera rebaptisé. Pourquoi ? La raison est bien simple : le très célèbre prozine cinéma *Versus* souhaite nous assigner en justice. Quoi ? Vous n'avez jamais entendu parler de cette revue ? Nous non plus, avant de recevoir un sympathique courrier d'avocat. Distribué en Fnac depuis quelques années, cet autre *Versus* traite donc de cinéma – ce qui explique la disparition récente de notre rubrique ciné/DVD – et estime que nous lui causons du tort. De quel type ? Mystère. En quoi un magazine rock distribué dans un réseau différent peut-il gêner ces gens-là qui – c'est à préciser – n'ont même pas accepté de nous rencontrer pour en discuter ? Ça ressemble à un mauvais film... un Michael Bay par exemple...

De notre côté, tout a été fait dans les règles : dépôt du nom, etc. Et si les individus derrière l'association éditrice de cette publication n'ont même pas pris, eux, la peine de faire cette simple démarche, ils prétextent aujourd'hui une antériorité d'utilisation du nom Versus pour nous envoyer leur avocat. Que faire ? Aller vers un procès que nous pourrions gagner ? Malheureusement nous ne sommes pas en mesure actuellement de dépenser de l'argent en frais de justice, le magazine n'a pas encore fêté sa première année d'existence, nous ne roulons pas sur l'or, et nos moyens actuels sont utilisés à un seul escient : faire vivre ce magazine, car bien des choses restent à faire. Rendez-vous donc dans deux mois pour de plus amples précisions sur cette histoire. En attendant, bonne lecture de ce numéro 5. En espérant qu'une météorite ne se crashe pas sur nos bureaux d'ici là.

Olivier Drago & Emmanuel Guinot

05

SOMMAIRE

006 : NEWS
017 : MONARCH
018 : RHESUS
019 : OCEANSIZE
020 : CAVE IN
022 : BEECHER
023 : 27
024 : JOHN CALE
026 : SHORA
027 : ARAB STRAP
028 : DEPECHE MODE
030 : KNUT
032 : AKIMBO
034 : NEIL YOUNG
040 : DOPPLER
042 : YOUNG GODS
046 : STARKWEATHER
048 : KILLING JOKE
052 : THE SUBWAYS
053 : CHURCH OF MISERY
054 : THE POOKIES
056 : GANG OF FOUR
058 : THE HELLACOPTERS
060 : THE EVENS
064 : HER SPACE HOLIDAY
065 : EARLY MAN
066 : ALEC EMPIRE
068 : DOZER
069 : DEADBOY AND THE ELEPHANTMEN
070 : SUNN O)))
072 : EARTH
074 : DEAF TEST EARTH ET SUNN O)))
076 : LABEL AMPHETAMINE REPTILE
080 : CHRONIQUES DISQUES
108 : LIVES
114 : OLDIES
118 : CHRONIQUES DVD
119 : DEMOS
120 : DOSSIER THE ART OF MODERN ROCK
126 : LECTURES
128 : COMICS

DON'T LOOK BACK
Brighter

Enfin le nouvel album!

Noise Digger

VELMA
La Pointe Farinet 2949m

Nouvelle livraison du Trio Helvétique Velma sur Monopsone (Laudanum...). Ce disque nous convit à côtoyer les spectres de Tarwater - My Bloddy Valentine ou le Krautrock de Amon Düll pour une alchimie bien singulière : Un rock nerveux et aérien. A noter la présence de Dälek sur "Voices Of the Ether".

XIU XIU
La Foret

"On songe à l'enfant, le joli monstre, que Nico et Robert Wyatt auraient pu concevoir (…) Ou parfois aux cathédrales de verre de Talk Talk, Jamie Stewart partageant cet amour avec Mark Holis. Ce n'est pas l'expérience sonore la plus reposante du moment, mais incontestablement l'une des plus envoûtantes." Christophes Conte.
Les Inrocks.

GRIS GRIS
For the Season

The Gris Gris est la définition même du psychédélisme moderne, jonché entre un songwrting accrocheur et des arrangements complexes et inattendus.
Greg Ashley est de retour avec son groupe d'Oakland pour un second album de folk/garage/noise.

BIRDMAN

EXPLOSIONS IN THE SKY
How Strange, innocence

Enfin la sortie officielle du premier enregistrement de EITS, disponible jusque là qu'en CDR et sur Ebay à prix d'or…
Un véritble manifeste d'émotions la voix Explosion est déjà toute tracée.

CHERUBS
Uncovered by Heartbeat

"Avec leur remarquable premier album Uncovered by Heartbeat, les Anglo-Norvégiens de Cherubs en descendance directe de The Fall et Magazine pourraient en remonter beaucoup de leurs cousins britanniques - y compris leurs potes Libertines". JD Beauvallet
Les Inrockuptibles

CARGO RECORDS
DIFFER-ANT

Le label lyonnais **SK Records** nous annonce les sorties des nouveaux albums de NED et Marypoppers (combos noise déjantés) pour novembre. Voici le communiqué concernant ce dernier : « *un événement majeur vient de se produire, le premier full-length album de Marypoppers vient d'arriver. Il est très beau, c'est un digipak trois volets tout en couleurs (une première chez SK). Moins brut et plus 'studio' que leur face du DOUZE SALOPARDS vol.1, ce disque éponyme débouche quand même pas mal les tympans avec en plus une finesse et une recherche au niveau du son vachement bien senties* ».www.skrecords.org

Les **Bushmen** ont mis en boîte sept nouveaux titres le mois dernier, dont six devraient figurer sur un nouvel EP. Le groupe cherche actuellement un label.

Best of ***Jane's Addiction***, compilation best-of sortira le 24 janvier 2006. Alors que les musiciens Stephen Perkins, Chris Chaney et Dave Navarro travaillent actuellement sur leur nouveau projet commun The Panic Channel, Perry Farrell compose sous le nom Satelite Party avec le guitariste d'Extreme : Nuno Bettencourt.

Douglas McCarthy (Nitzer Ebb, Fixmer/McCarthy) fera une apparition sur **Motor,** dernier projet en date de Bryan Black (Haloblack, Xlover, H3llb3nt) attendu pour février prochain sur Novamute.

Déçu autant par la production que par la distribution de *Pigmartyr*, sorti l'année dernière, **Watts** (Raymond Watts) redevenu **Pig** revoit sa copie en sortant à nouveau l'album, cette fois remasterisé et rebaptisé *Pigmata*. Pour attirer le chaland perplexe, l'objet sera agrémenté de trois titres bonus. Dispo courant novembre.

La tournée de **Bauhaus** annoncée dans les brèves de notre précédent numéro a pris effet aux États-Unis et débarquera en Europe à partir du 28 janvier. Les pontes du batcave passeront par le Bataclan de Paris le 6 février, et à l'Ancienne Belgique de Bruxelles le 5... Les détails sur www.bauhausmusik.com/tourdates/index.html

Jérôme Dillon quitte **Nine Inch Nails**. Le batteur qui s'est vu remplacé sur plusieurs dates de la tournée américaine, officiellement pour raison de santé, s'en explique en de tout autres termes sur son site à l'occasion d'un message flou mais acerbe : « *Je veux éclaircir un point : mon départ du groupe n'a rien à voir avec ma santé. J'ai beaucoup appris sur moi et sur mon entourage surtout ces dernières semaines et cela a entraîné des changements très positifs. Mon association au groupe m'a ouvert de nombreuses portes, j'en suis reconnaissant et il est temps pour moi de passer à autre chose* ». Par ailleurs, *Pretty Hate Machine*, premier album de Nine Inch Nails initialement sorti en 1989, ressortira le 22 novembre chez Rykodisc, avec cover art différent.

Kayo Dot vient de terminer son deuxième album, intitulé *Dowsing Anemone with Copper Tongue*, à sortir sur Robotic Empire le 10 janvier 2005. Il succédera ainsi au superbe *Choirs Of The Eye* sorti sur Tzadik en 2003.

www.protonburst.com site web de **Proton Burst**, groupe metal indus français culte des années 90 propose en téléchargement gratuit l'intégralité de la discographie du groupe.

AMUSEMENT PARKS ON FIRE

Fire walk with me

Photo : Robert Gil

Quand on demande à Mickaël Feerick si la composition est devenue démocratique au sein d'APOF ou s'il dirige toujours les opérations, il nous répond : « *Les deux vraiment : j'écris le noyau des morceaux de mon côté et tout le monde écrit ses lignes de basse, batterie etc. et suggère des arrangements, ou une production. Dan et John sont d'ailleurs de très bons ingés son, ce qui nous est précieux, car j'ai vraiment l'impression qu'on se suffit à nous-mêmes, et qu'on n'est pas à la merci de producteurs qui voudraient faire de nous les prochains Libertines : « refaisons cette prise, vous ne sonnez pas assez comme si vous étiez complètement à bout, ce n'est pas cool »... Pour te demander ensuite 1000£ pour leur pseudo génie... Le génie de Dan est plus facile à vivre, ah ah !* » Le magnifique album éponyme d'APOF était en effet l'œuvre d'un seul homme, ou plutôt d'un seul jeune-homme puisque Mickaël avait dix-huit ans à l'époque de sa sortie. Il y jouait de tous les instruments, avait écrit tous les morceaux et enregistré le tout comme un long ouvrage dont tous les fragments s'enchaînaient logiquement et avec grâce. Aujourd'hui, il semblerait que le projet devienne naturellement un groupe, en douceur... Dans une tranquillité et une indépendance qui contrastent avec le phénomène dénoncé de « course au successeur des Libertines ». Car les APOF sont anglais, de Nottingham pour être plus précis : « *Une ville d'étudiants où les habitants sont plutôt bons et les groupes sincères et sans ambition particulière de succès et d'argent. Je crois qu'on peut clairement parler d'une scène underground qui ne peut pas rivaliser pas avec l'attention portée à la scène londonienne. Cette dernière est elle-même très compétitive et il y a un risque de s'y perdre, dans tous les sens du terme, c'est pourquoi nous préférons nous en tenir éloignés.* » Et ce ne sont pas les sollicitations qui doivent manquer, sachant que APOF fait de plus en plus parler de lui depuis sa signature chez V2. Le groupe, qui avait séduit Geoff Barlow de Portishead (lequel avait sorti leur disque sur son label) vient ainsi de signer un remix pour leurs compagnons de label Gang Of Four, et de tourner aux États-Unis et en Europe, la date parisienne (la deuxième pour le groupe après le festival estival « Feed Back » à la Villette) ayant confirmé la maîtrise scénique des morceaux, des murs de distorsion dignes de My Bloody Valentine, Ride, Swervedriver... Mais ne leur dites pas qu'ils sont shoegazing : « *Notre problème avec cette affiliation, c'est que nous n'avons jamais souhaité sonner comme un groupe « revival », ni ressembler à qui que ce soit. D'ailleurs je me sens moins proche des groupes auxquels on nous compare sans arrêt que de Mogwai ou Godspeed You ! Black Emperor, même si je n'ai peut-être pas le recul nécessaire pour juger de ça.* ».

El. Denis

AMUSEMENT PARKS ON FIRE – *Amusement Parks On Fire* (Invada/V2)

www.amusementparksonfire.com

FUTHERMOCKER

Danish vinyl club

Amateurs de 7'' rares et bien foutus, ce qui va suivre pourrait vous intéresser. Fondé à l'origine par une poignée d'amis dans le but de diffuser, comme tant d'autres webzines, des chroniques de disques, DVD, concerts..., Futhermocker (www.futhermocker.dk) voit son activité se diversifier en juin 2004 avec la création de Mock-Ups. Un genre de « club vinyle » dont la première sortie était un single de Ghostride (ex-Will Haven). Thomas Gronkjaer, initiateur du projet, nous explique : « *C'est une manière pour moi de rendre hommage à cette musique qui me donne tant depuis des années, j'écris par ailleurs pour des magazines musicaux danois. De donner aux fans ainsi qu'aux groupes la chance de faire quelque chose qui sorte un peu de l'ordinaire... Nous le faisons tous à titre bénévole, en nous efforçant de sortir des singles de qualité... Nous sommes très honorés de pouvoir bosser avec tous ces groupes* (Ndlr : Mary Beats Jane, The Ocean, Twin Zero, The Awsome Machine...). Parmi les collaborateurs de Thomas en matière d'illustration et d'artwork qui, soit dit en passant, sont splendides : « *Karsten Sand (www.wrysand.com), un professionnel de l'animation en 3D et Frode Sylthe (www.friktion.com) à qui l'on doit notamment l'artwork et le design du rEVOLVEr de The Haunted.* » Concernant la musique proprement dite, le 7'' de MBJ intitulé *Weasel* contient deux titres exclusifs. Un avant-goût prometteur du nouvel album qui ne devrait plus tarder. Celui de The Ocean voit la participation au chant de Tomas Hallbom (Breach) sur le morceau « Queen of The Food-Chain » alors que sur l'album (*Aeolian*), prévu pour la fin novembre, c'est Sean Ingram (Coalesce, Miasis) qui s'y colle. À vos platines ! **J. André**

Photo : Dr

MILLIONAIRE

Famille Royale

QUESTION : UN TRÈS BON GROUPE PEUT-IL EN POMPER UN AUTRE, ENCORE MEILLEUR, ET S'EN TIRER À BON COMPTE ? RÉPONSE CI-DESSOUS.

Ce n'est guère un secret pour personne. Le deuxième effort de Millionaire, *Paradisiac*, sonne parfois – de manière presque éhontée – comme un tribute album à Queens Of The Stone Age. Produits par Josh Homme, enregistrés avec lui à la Soundcity de Los Angeles, ces onze titres dégagent une furieuse odeur de désert californien. Trop, peut-être ? La réponse est à l'accusé (Tim Vanhamel – chant, guitare) « *Ce disque n'a strictement rien à voir avec Queens Of The Stone Age ! ! ! Alors, ok, c'est Josh Homme qui l'a produit. Normal, nous sommes amis. Je joue aussi dans Eagles Of Death Metal. Mais toutes les chansons ont été écrites bien avant qu'il ne travaille avec nous. Cette question de ressemblance, je sens qu'on va nous la poser souvent. Alors, aujourd'hui, j'ai décidé de mentir et dire que le disque a été produit par Brian Eno... Ainsi, plus personne ne me parlera de Queens Of The Stone Age. Non mais sérieusement, il n'est même pas intervenu une seconde dans la composition. Il nous a laissés complètement faire, n'a joué d'aucun instrument.* » Présomption d'innocence accordée.

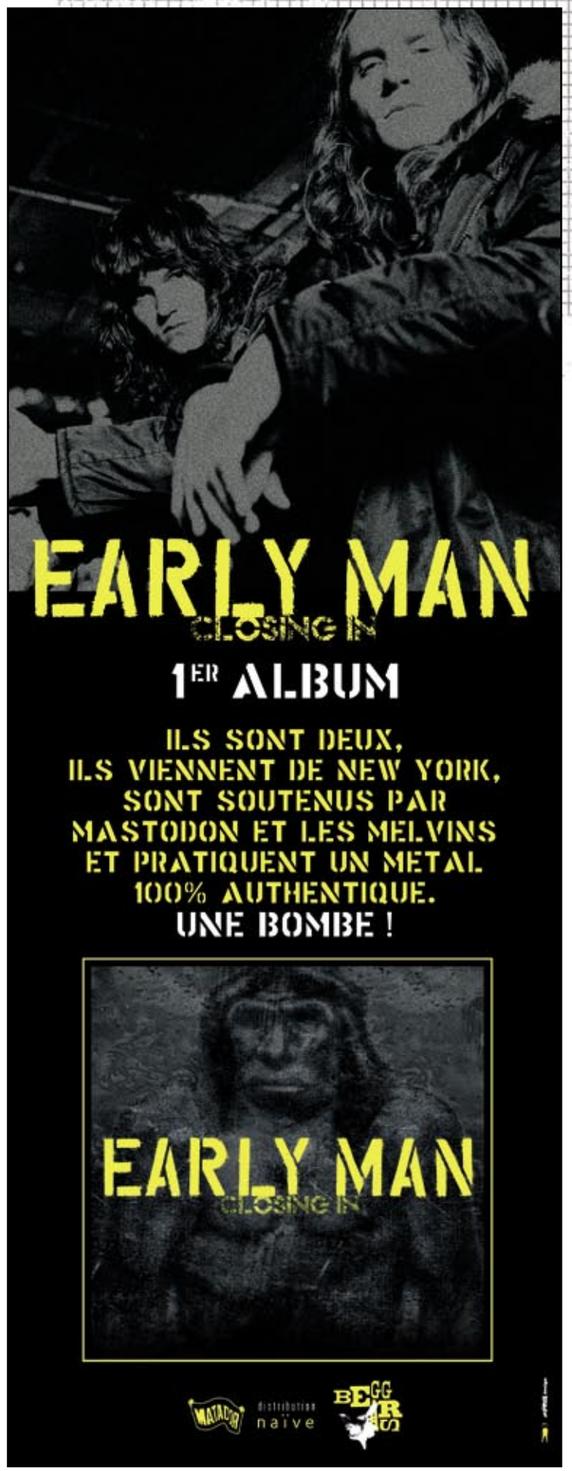
ÉBULLITION ARTISTIQUE

Et puis, à bien y regarder (ou écouter, plutôt), ce *Paradisiac* est tout de même sacrement inspiré, avec ses variations electro, pop et noise, gages d'une certaine personnalité. Ce que ne manque pas de confirmer le leader de la formation belge, visiblement fier de son nouveau bébé : « *Ce disque est définitivement moins linéaire que notre premier. Il est plus rock, plus riche, quelque part plus violent aussi que* Outside The Simiam Clock. *C'était un disque beaucoup plus foutoir, plus electro aussi... Nous nous cherchions encore. Je pense que* Paradisiac *témoigne d'une grande unité.* » Et de renchérir : « *Pour tout te dire, nous sommes influencés par des groupes bien plus passionnants que Queens Of The Stone Age. Je pense qu'en vrac les musiques de ZZ Top, Rolling Stones, Lightning Bolt, Nirvana m'ont beaucoup plus marqué...* » Quelques tournées avec Foo Fighters, QOTSA (décidément...), et Muse plus tard, l'ambition demeure palpable : « *Millionaire devrait selon toute logique être plus connu. On mixe tellement de choses, de la pop, de la noise, du rock... Tout en restant accessible. C'est mieux que quelque chose qui va dans une seule direction. Tu te fais moins chier. On écoute aussi bien Elliott Smith que Death From Above 1979... En plus, la scène belge n'est plus guère passionnante aujourd'hui ! Il y a dix ans, il se passait véritablement quelque chose. Une ébullition artistique... Maintenant, c'est la pop mièvre qui marche.* » Il nous fallait un sauveur.

E. Guinot

MILLIONAIRE – *Paradisiac* (Pias)

www.millionaire-theband.com



Richard Patrick laisse de côté **Filter** pour se consacrer à **Army Of Anyone** aux côtés de deux **Stone Temple Pilots**, les frères DeLeo. Attendu chez Columbia début 2006, le premier opus qui contiendra entre autres le titre « A Better Place » sera produit par Bob Ezrin, connu pour son travail sur l'incontournable The Wall de qui vous savez.

Aleah X, la charmante demoiselle s'occupant du merchandising d'**Hermano** sur leur dernière tournée européenne et qui monta sur scène pousser la chansonnette avec le groupe rejoint officiellement la formation.

Le nouvel album de **Ministry** qui s'intitulera *Rio Grande Blood* et sortira sur le label de Jourgensen, 13th Planet, devrait atterrir dans les bacs en avril 2006 et bénéficiera des participations de Tommy Victor (Prong) et Paul Raven (Killing Joke).

Le nouveau **Revolting Cocks** (side project de Jourgensen) intitulé *Cocked and Loaded*, bénéficiera des participations de Jello Biafra (ex-Dead Kennedys), Gibby Haynes (Butthole Surfers), Billy Gibbons (ZZ Top) et Rick Nielson (Cheap Trick).

Le leader Robert 3-D Del Naja de **Massive Attack** s'est rendu en studio cette année pour travailler sur de nouveaux titres qu'il décrit comme un alliage «gothic soul». Parmi les voix qui seront invitées sur le successeur de *100th Window* on devrait retrouver Horace Andy, Liz Frazer, Beth Orton et Terry Callier.

Dix ans après son monumental *Plastic Green Head*, le groupe doom **Trouble** a repris le chemin des studios pour l'enregistrement d'un nouvel opus.

Les fans des **Cranes** se réjouiront de la sortie de la réédition américaine de *Particles and Waves* puisqu'elle comporte un DVD bonus avec quatre titres live enregistrés à Londres. Le hic : l'objet n'est évidemment dispo qu'en import...

C'est en mars 2006 que sortira le nouvel album de **Monster Magnet**. Un DVD est également attendu ainsi que les rééditions de *Tab* et *Spine of God*, lesquelles seront agrémentées d'un nouvel artwork et de quelques titres bonus.

Tomahawk rentrera en studio en décembre pour enregistrer son troisième album.

Les Écossais de **Mogwai** sortiront leur prochain album en mars, ce dernier sera précédé du single « Friend of the Night » disponible dès le 30 janvier.

Zak Sally, bassiste de **Low** quitte le groupe, définitivement cette fois.

Rich Mullins des regrettés **Karma To Burn** tient désormais la basse au sein de Year Long Disaster, un groupe dans lequel on retrouve aussi à la guitare et au chant Daniel Davies, fils de Dave Davies des Kinks. Fans de Karma To Burn ou bien Soundgarden précipitez-vous sur http://www.yearlongdisaster.com

Un split 5'' **Fantômas/Melt Banana** sort ces jours-ci sur le label italien Unhip. Au programme des titres inédits, « Animali In Calore Surriscaldati Con Ipertermia Genitale » pour la bande à Patton et « Cat In Red » pour les fous-furieux Japonais. Disponible sur e-vinyl.com, plus d'infos sur www.unhiprecords.com/

FLYING POOH
C'est du sérieux

Photo : Laetizia Forget

4 QUESTIONS À FLYING POOH, REPRÉSENTANT VALDOISIEN DU STRANGE ROCK OU CARTOON-CORE, SELON L'HUMEUR...

Avec un nom tel que le vôtre, n'avez-vous pas peur : 1) Qu'on ne prenne pas votre groupe au sérieux 2) Que les fans de Mr Bungle y voient là une allégeance d'entrée affirmée (Cf l'album de Mr Bungle, *Caca Volante*), d'autant plus que votre style s'en inspire quelque peu ?
Satanus : Alors rectifions le tir, si tu le veux bien. Déjà, l'album de Mr Bungle s'appelle *Disco Volante* et non *Caca Volante*, qui est un site Internet de fans. Ensuite, quand les Flying Pooh ont démarré on n'avait jamais entendu parler de Mr Bungle... On s'est appelé ainsi à cause des batailles épiques de merdes volantes entre moi et Benart, mon frère, qui ont eu lieu à moult reprises dans la cave de père et mère lors de la difficile période qu'est la pré-adolescence. Pour ce qui est du sérieux de l'entreprise Flying Pooh, il suffit d'écouter *Spanking Day* pour savoir que tu n'es pas en train d'écouter le petit groupe d'arrivistes fashion-victims qui fait illusion auprès des fillettes période premiers poils, mais d'un vrai groupe de rock qui existe depuis dix ans et qui, comme un bon vin, s'est bonifié avec les années... Le raccourci vers Bungle est une manière journalistique simplifiée de coller une étiquette à Flying Pooh. Sur le précédent album, on avait justement « inventé » le terme « cartoon core » pour se moquer un peu de ça, de ces étiquettes genre pop-core, emo-core, etc., qui deviennent ridicules à la longue...
Comment fait-on pour ne pas sombrer dans le festif facile quand on joue une musique telle que la vôtre ?
Parce qu'on déteste tout le rock dit « festif ». Sans exception. Alors évidemment certains crétins vont classer des titres comme *Meecztow Revolution* ou *Ush Ush* (*Viva San Antonio*) dans le festif parce qu'ils entendent un rythme un peu foufou. Mais là, on se rapproche de Bungle ou Kusturica, ça donne envie de sauter et surtout de boire, mais jamais Ô grand jamais, on ne sombre dans le « rock festif français »... Brrrrrrrr, le cauchemar...
Vous semblez être particulièrement attachés à une certaine éthique « do it yourself », vous gérez le groupe de A à Z, parlez-nous un peu de tout ça...
Ça se fait naturellement en fait, les majors et autres indés n'ont plus que le slip sur la peau et ne prennent aucun risque. Nous, on sort un disque qui est chanté en anglais et qui n'est pas « mode actuelle », à savoir ni rock français ni variet rock. Et finalement, on n'est jamais mieux servi que par soi-même. On contrôle tout grâce au Coach, notre manager, un mini-label à lui tout seul. Et c'est pas plus mal... Mais c'est beaucoup de taff.
Avez-vous composé de nouveaux titres depuis la sortie de l'album ?
On travaille sur une reprise qu'on jouera certainement à partir de septembre, et on compte enregistrer chez Francis Caste, au studio Sainte-Marthe à Belleville, le meilleur studio de rock'n'roll de Paris, que je recommande à tous les groupes qui veulent un gars qui assure. Il a vraiment été parfait pour *Spanking Day*, c'était le septième membre du groupe. Mais pour en revenir aux compos en effet, y'a du neuf qui casse le cul ! Et vu qu'on est des champions on va jouer les nouveaux morceaux sur scène dès octobre !...
(*Ndlr : En raison de l'erreur commise lors de la première question, le rédacteur n'a pas souhaité signer l'article, mais soyez certain qu'il a été puni comme il se doit !*)
FLYING POOH – *Spanking Day* (Autoprod/Mosaic Music)
www.flyingpooh.com

MANGE-DISQUES

MARY BEATS JANE
***Weasel* 7''**
(Futhermocker)

Deux titres exclusifs qui tiennent lieu d'avertissement avant l'arrivée d'un nouvel album qui risque fort de nous griller la cervelle. « Weasel », tout d'abord, s'impose d'emblée comme un classique, rien de moins, avec son rock teigneux, bigarré, sévèrement martelé et tellement déconcertant d'originalité. Tellement Mary Beats Jane ! Peter Dolving (The Haunted) est au sommet de sa forme, à deux doigts de nous rendre cinglés avec ses acrobaties vocales. « Scarecrow » quant à lui, calme le jeu, du moins le temps d'une intro à l'ambiance tendue, avant que la section rythmique fasse une démonstration de force, encouragée en cela par un solo diabolique. L'album vite ! **J.A**

THE OCEAN
***Queen of The Food-Chain* 7''**
(Futhermocker)

Deux titres que vous retrouverez sur l'album baptisé *Aeolian* et attendu pour la fin novembre. À la différence près que ce 7'' voit la participation exclusive de Tomas Hallbom (Breach) sur le titre « Queen of The Food-Chain ». Sur l'album, ce même titre est interprété par Sean Ingram (Coalesce, Miasis). L'autre morceau, « Inertia », tout aussi épique et aventureux, confirme les espoirs placés dans ce nouvel album de The Ocean. **J.A**

RED SPAROWES/GREGOR SAMSA
Split 12''
(Robotic Empire)

Ce n'est plus un secret pour personne, Red Sparowes est ce groupe post-rock monté par des membres d'Isis et de Neurosis. À l'occasion de ce split, RS nous offre une composition inédite ainsi qu'une version demo de « Buildings Began To Stretch Wide Across The Sky, And The Air Filled With A Reddish Glow » déjà présent sur l'album *At The Soundless Dawn*. Du post-rock donc, sans aucune surprise, mais captivant car mêlant le dynamisme du metal moderne à des sonorités new wave/shoegaze très typées 4AD. Du bon. Plus gnan gnan, les deux titres de Gregor Samsa, dont un exclusif à ce split, explore la face la plus délicate du post-rock : jolies harmonies vocales masculines/féminines, arrangements soignés à base de synthétiseur et d'instruments à cordes. C'est beau, c'est triste, mais on s'endort... **O.D**

THE CUTTHROAT 9
***You Should be Dead* 7''**

Side project du guitariste/hurleur de Unsane, Chris Spencer, The Cutthroat 9 sonne comme du... Unsane. Un brin plus rock'n'roll peut-être, mais peu importe car voilà deux titres noise fulgurants bruts et intenses qui ne laissent pas à l'auditeur le temps de comprendre ce qui lui arrive : « You Should Be Dead » et « Can't Do A Thing » extraits de l'album éponyme. À noter que ce 7'' date de 1999 et que le nouvel album de The Cutthroat 9 est annoncé pour début 2006. **O.D**

VOUS POUVEZ VOUS PROCURER CERTAIN DE CES DISQUES SUR www.e-vinyl.com le site spécialiste du vinyl rock

Deux DVDs d'**Einstürzende Neubauten** sortent respectivement sur !K7 et Neue Visionen les 24 et 12 octobre : *Liebeslieder* et *Seele Brennt/Nihil*. Le premier compile la documentation vidéo la plus professionnelle et complète, déjà sortie en 1993 sur VHS. Elle comprend 100 minutes consacrées à la période 1980-1993 parmi lesquelles du film live, des clips et des interviews. *Seele Brennt/Nihil* contient pour sa part différents films : *Seele Brennt*, un portrait des performers industriels filmé l'année dernière et comprenant du matériel inédit et des interviews exclusives avec EN. Il inclut aussi un film réalisé durant les séances de *Silence is Sexy*, ainsi que le film culte *Nihil oder Alle Zeit der Welt* de 1987, dans lequel les membres d'Einstürzende Neubauten se font acteurs. Il s'agit d'un film sur un groupe de jeunes terroristes (Neubauten), qui combattent désespérément un obscur « professeur » représentant le mal dans la civilisation d'aujourd'hui.

Cult Of Luna devrait enregistrer le successeur de *Salvation* en novembre.

Mission of Burma est actuellement en studio pour enregistrer la suite de l'excellent *ONoffON*.

Le nouvel opus de **Cat Power** intitulé *The Greatest* sortira sur Matador le 24 janvier prochain.

Le 22 novembre **Queens of The Stone Age** sortira un DVD/CD, intitulé *Over the Years and Through the Woods*, filmé lors de leurs deux récentes prestations cet été à la Brixton Academy et au Koko de Londres. Il contiendra des raretés comme « The Bronze » and « The Fun Machine Took a Shit and Died », initialement écarté de *Lullabies to Paralyze*, des morceaux des Desert Sessions (« I Wanna Make It Wit Chu » and « Covered in Punk's Blood »), des interviews et des séquences backstage.

The Call of the Mastodon, compilation des premiers enregistrements de **Mastodon** remixés et remasterisés par Matt Washburn, avec un artwork signé Paul Romano sortira en février prochain ainsi qu'un DVD intitulé *The Workhorse Chronicles* dans la foulée.

Trois ans après *Fever to Tell* il y aura bien un nouvel album des **Yeah Yeah Yeahs**. Le groupe de Karen-O a enregistré la plupart des chansons qui le composeront en août dernier. Sa sortie est prévue pour mars prochain.

Les Claypool (**Primus** entre autres) sortira le 15 novembre via Prawn Song un DVD de plus de 3 heures avec des titres issus de ses projets solos : **Sausage**, **Holy Mackerel**, **Frog Brigade**, **Colonel Claypool's Bucket Of Bernie Brains**, et **Les Claypool.** Parmi les bonus on retrouvera également deux épisodes de *Fly Fishing The World*, série dans laquelle Claypool est apparu en guests.

From Ashes Rise, l'excellent combo crust-core vient de splitter.

Ephel Duat, le combo jazz metal d'avant-garde italien vient de sortir son nouvel album sur Elitist/Earache.

Chaque premier samedi du mois de minuit à 3h vous pouvez écouter l'émission indus/electro/metal/noise ***Le Syndrome Mensuel*** sur Aligre FM 93.1. Prochaine émission le 3 décembre avec New Model Army en interview. (http://lesyndrome.free.fr/)

TAINT

Nothing New Under The Sun?

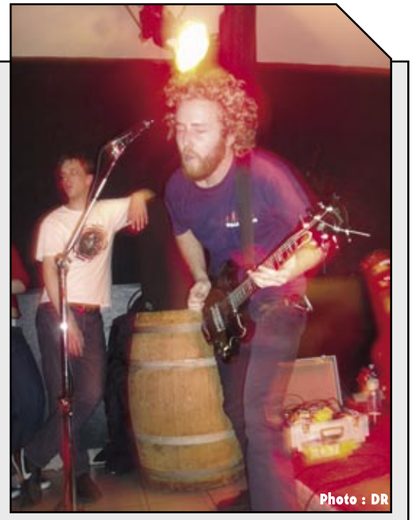


Photo : DR

Pour Taint, power trio anglais, *The Ruin of Nová Roma*, premier album, est un grand pas en avant, la consécration de dix années d'activisme underground forcené « *Jusqu'à présent, personne ne nous avait soutenus, aucun label*, entame Jimbob, guitariste/chanteur, *Taint manquait de visibilité. Mais je me suis bougé le cul, organisant moi-même nos dates et tournées. Nous avons ouvert pour Acrimony, Converge, Cathedral, Iron Monkey, Keelhaul, Kylesa, Spirit Caravan, These Arms Are Snakes, Unsane ou Will Haven, etc., et même fait une mini tournée avec Clutch. Quelque part ce statut de groupe un peu secret qui fait parler de lui par le bouche à oreille était plaisant, mais il nous fallait passer à autre chose* ». C'est chose faite avec cette signature sur Rise Above, le label de Lee Dorian. « *Les gars de Capricorns nous ont fortement recommandés auprès de Lee et Will, mais nous étions aussi en contact avec d'autres labels. Au final c'est Rise Above qui nous a paru avoir l'attitude adéquate. Will a bien compris que j'aime garder un contrôle sur tout ce qui concerne le groupe, j'en ai l'habitude depuis si longtemps. De plus, j'ai beaucoup de respect pour Lee et son travail que ce soit avec Cathedral ou bien ses side projects, c'est un grand homme !* » Mais surtout, avec *The Ruin of Nová Roma*, Taint épate sur le plan artistique, gagnant considérablement en personnalité, le sludge efficace mais somme toute classique a laissé place à une musique plus ouverte et ambitieuse. Le trio ne devrait pas laisser de marbre les fans de Mastodon où de tout groupe capable d'en appeler aux racines du heavy metal tout en restant moderne et incroyablement puissant. « *Nos influences sont diverses mais Black Sabbath, Neurosis, Led Zeppelin, Clutch, Can et Helmet en constituent le noyau dur. C'est un challenge de les réunir et de les digérer, je pense que nous y sommes parvenus cette fois* ». Aidé à la tâche par Alex Newport ? « *En tant que grand admirateur de Fudge Tunnel, c'est tout naturellement que j'ai suivi le parcours d'Alex et que je me suis intéressé à son travail de producteur. En fait, j'ai toujours espéré pouvoir travailler avec lui lorsque viendrait le moment d'enregistrer notre premier album. J'aime tout particulièrement ce qu'il a fait avec Icarus Line, The Mars Volta et 16. Je l'ai donc contacté et lui ai envoyé nos enregistrements précédents* (Ndlr : plusieurs demos, EP et Splits) *ainsi qu'une vidéo live. Sa réponse a été très positive, il voulait vraiment produire l'album* ». Un album aux multiples ambiances, varié musicalement, mais aussi sur le plan des thèmes abordés. « *The Ruin of Nová Roma* » *traite du pouvoir, de nos dirigeants, de leurs lois et méthodes qui nous empoisonnent la vie alors qu'ils se prélassent.* « *The Idol/The Memory* » *est la chanson la plus post-apocalyptique du lot, il y a ce magnifique passage qui évoque le fait de se préoccuper de son prochain, aussitôt suivi de celui plus destructeur à propos du fait de souhaiter recommencer le monde de zéro. Je rends aussi hommage à l'un de mes groupes noise préférés, Coalesce, dans la phrase "...pour citer ces gars du Kansas, il n'y a rien de nouveau sous le soleil". En effet* There is Nothing New Under The Sun *est le titre de leur album de reprises de Led Zeppelin qui véhicule l'idée selon laquelle tout à déjà été usé jusqu'à la corde et que la pureté créatrice est désormais une chimère.* « *Drunken Marksman* » *a pour sujet la musique générique et la façon dont certains artistes mettent au placard leur créativité. Ça m'est aussi destiné car souvent je me demande où est ma place dans tout ça et si je suis vraiment bon dans ce que je fais.* » Avec un premier opus de cette qualité, il semblerait que ce fût le cas.

O. Drago
TAINT – *The Ruin of Nová Roma* **(Rise Above)**
www.taint.**co.uk**

LES TRANS MUSICALES DE RENNES

27ème édition – du 8 au 10 décembre 2005

Jean-Louis Brossard, tête pensante du festival depuis la 1ère année, le reconnaît lui-même, cela fait bien longtemps que les Trans n'ont pas connu une programmation aussi rock !
L'événement breton, qui affirme un peu plus chaque année sa prétention de découvreur de talents (la liste des artistes qui y ont offert leur première prestation française ferait pâlir plus d'un organisateur de spectacle) nous propose notamment cette année une immersion dans le rock scandinave. Les Suédois de **Shout Out Louds** (pop rock), les Norvégiens de **Datarock** (disco-rock), les Danois de **Who Made Who** (electro-disco) partagent l'affiche avec leurs confrères anglais et américains parmi lesquels **The Brian Jonestown Massacre** mais aussi **Gang of Four**, **Juliette and the Licks**, **The Undertones** ou **Primal Scream** ! Du rock sous toutes ses formes, des découvertes à foison et plus encore ! Car le festival des Trans Musicales s'est toujours voulu comme une manifestation à plusieurs facettes. C'est pourquoi l'electro, la world music, le hip hop et autres mixtures originales affirment à nouveau leur droit de cité. On s'apprête ainsi à assister au retour de **Coldcut** ou des **Fugees**, à découvrir les créations de **Katherine**, **Olli & the Bollywood Orchestra** ou encore **Rubin Steiner**, à danser sur les sets de **Wax Tailor**, **Elga** ou **Erol Alkan**.
En bref, aux antipodes des festivals « suiveurs », les Trans Musicales s'apprêtent à combler les attentes des plus difficiles d'entre nous. En détail, vous apprendrez tout le reste sur **www.lestrans.com**

THE OLD DEAD TREE

Couper le mal à sa racine

TRAQUER L'ÉMOTION LA PLUS JUSTE ET L'INSÉRER DANS UN DARK-METAL AVENTUREUX ET SANS ESBROUFE, TEINTÉ DE ROCK ET DE POP. VOILÀ EN GROS CE QUE S'ÉVERTUE À COMPOSER THE OLD DEAD TREE DEPUIS SES DÉBUTS. LE QUATUOR A FAIT LE CHOIX DE REPOUSSER LES LIMITES DU METAL QUAND TANT D'AUTRES S'EN ÉLOIGNENT. UNE MANIÈRE POUR LUI DE PRENDRE À BRAS LE CORPS LES ÉPREUVES QUI JALONNENT SON PARCOURS SINGULIER. CE DONT TÉMOIGNE LEUR DERNIER ALBUM EN DATE, *THE PERPETUAL MOTION*. POUR NOUS EN PARLER, MANUEL MUNOZ, CHANTEUR ET GUITARISTE.

Photo : DR

« *La plupart des groupes issus de la scène metal qui ont recours à l'émotion, je pense notamment à Anathema et Paradise Lost, ont eu tendance à alléger leur son de guitare, à considérer que le metal et l'émotion n'allaient pas ensemble* ». Loin de suivre cette tendance, TODT prend le parti de conserver cette base metal pour ensuite mieux la transgresser par l'action conjuguée d'un rock groovy et d'une pop mélancolique. Un mélange brillamment orchestré sur *The Perpetual Motion*, mais dont la réalisation aura nécessité au préalable une remise en question liée à des tensions internes et une pression due entre autres au succès de leur précédent opus. À cet égard, les paroles de la deuxième partie de l'album intitulée *Down* et constituée de cinq titres traitent de cette période qui aura duré près de six mois. « *Down parle de la manière dont j'ai vécu ces tensions. Le fait que les autres membres du groupe aient accepté que je les exprime sur l'album prouve leur grande ouverture d'esprit.* ». Outre cette remise en cause, s'est présentée aussi la nécessité de faire les bons choix, notamment en ce qui concerne le recrutement d'un nouveau batteur suite au départ de Franck Métayer : « *Jusqu'à notre rencontre avec Foued, on commençait vraiment à désespérer de trouver quelqu'un qui sache aussi bien frapper fort qu'avec finesse, doublé d'une volonté de transgresser les limites du metal* ». L'enregistrement et la production, eux aussi, ont été débattus : « *On avait déjà travaillé avec lui* (Ndlr : Andy Classen) *sur le premier album mais on craignait qu'il n'arrive pas à gérer les structures rock ainsi que le groove que nous avions insufflés à nos compositions. C'est pourquoi, on a enregistré la basse et la batterie en France avec l'ingénieur du son* (Ndlr : Stephan May) *qui a travaillé sur nos précédentes réalisations. Puis, les guitares et les voix en Allemagne avec Andy. Le mastering, quant à lui, a été effectué en Suède par Goran Finnberg, lequel a travaillé pour In Flames, Opeth ou Dimmu Borgir.* » Et en songeant à Dimmu Borgir, s'il est bien un point que TODT ne partage pas avec le groupe norvégien, c'est bien celui de l'image : « *Je n'ai rien contre ces groupes qui jouent sur une très forte image. Dès le départ, on a fait le choix d'être sur scène comme à la ville, de rester naturel et du coup honnête avec nous-mêmes et avec les gens.* » Une sobriété et une authenticité à l'image de leur musique en somme. **J. André**

THE OLD DEAD TREE – *The Perpetual Motion* (Season of Mist)
www.theolddeadtree.com

Photo : DR

VOLT

Gros Potentiel

On vous le dit, le rock abrasif et sans concession des années 90 fait son retour. Nous vous présentions Todd, il y a de cela quelques numéros et voici maintenant les Allemands de Volt, un nom qui claque presque autant que leur musique sous haute tension, quelque part entre Jesus Lizard, Hammerhead et les Melvins. Ensemble depuis plus de huit ans, les trois musiciens ont longtemps officié sous le nom de Roerhedds, et sortent aujourd'hui leur premier EP, *Romeo KO* sous ce nouveau patronyme électrique « *Ce changement de nom ne coïncide absolument pas avec une transformation de notre style, ou quoi que ce soit. La vraie raison est tout autre : beaucoup de gens semblaient avoir des difficultés à prononcer ou à écrire Roerhedds. Pour preuve je dois avoir chez moi un bon paquet d'affiches ou de flyers avec notre nom écorché. Roerheads, Röhrheats, Roirhads sont quelques exemples de ce que tu peux lire sur ceux-ci. Nous avions une chanson intitulée "Volt" depuis longtemps, nous n'avons pas été chercher plus loin* ». Et lorsque l'on met les références nineties sur le tapis, Boris acquiesce. « *Les années 90, tu as raison mec. Justement l'autre jour, André me disait que selon lui, la vieille génération de fans d'indie* (Ndlr : celle de ceux qui atteignent la grosse vingtaine/petite trentaine aujourd'hui) *n'a pas trouvé le moyen de transmettre ses expériences et sa passion à la nouvelle génération qui a grandi avec le web, les mp3, etc., c'est dommage. Mais nous ne ferons pas de name-dropping ici au sujet de nos influences. Sache juste que nous possédons tous les disques des Melvins disponibles sur cette terre* (rires).». André donc, brailleur du trio dont les vocalises excitées rappelleront les incontournables David Yow (Jesus Lizard) et King Buzzo (Melvins) avec quelques intonations à la Brian Johnson d'AC/DC. Imaginez ! Mais le plus étrange reste ses textes. « *En général je suis vraiment content lorsque j'arrive à comprendre ce que chante André, parce qu'il utilise son propre langage que nous appelons le « Andreish »* (Rires). *Même en Angleterre les gens lui demandent en quelle langue il chante ! D'après ce qu'il en dit, ses textes décrivent sa vie, ses peines et ses gloires. Mais parfois, il utilise juste des mots ou des syllabes qui sonnent bien, sans que ça ait un sens.* » Parlons musique maintenant. « *On va causer technique si tu le veux bien : nous utilisons le célèbre ampli Marshall JCM 900 avec une Fender ou une Gibson, notre bassiste utilise un ampli Ampeg 300SVT et une Fender Jazz Bass et je frappe à mort une vieille batterie Pearl. Les guitares sont accordées en do. Tu vois, rien de bien exceptionnel, l'équipement standard de tout groupe de rock qui veut sonner dur et lourd. Pourtant, nombreux sont les gens qui viennent nous demander comment, techniquement, nous parvenons à sortir des sons si divers de nos instruments. Il n'y a pas d'explication technique, si explication il y a, elle est plutôt à aller chercher du côté de la diversité de nos riffs et de nos rythmes qui propulsent notre son - somme toute basique - dans d'autres sphères. Que nous cherchions à les atteindre ou pas, car parfois il s'agit juste d'un accident* (rires). *À nos débuts nous ne pouvions réaliser techniquement ce que nous avions en tête, mais au fur et à mesure que nous progressions notre musique est devenue de plus en plus technique, très mathématique, dans le sens où nous devions beaucoup compter lorsque nous jouions* (rires). *Maintenant nous jouons plus au feeling, nous avons le niveau pour donner corps à nos idées.* » C'est autour de quelques bières lors d'un concert de Todd (*Ndlr : le monde est petit, celui du rock surtout...*), que les trois ont négocié leur signature sur Exile On Mainstream (The Hidden Hand, Scissorfight) avec le boss du label Andreas qui annonce la sortie du premier véritable album de Volt aux alentours de mai prochain. **O. Drago**

VOLT – *Romeo KO* (Exile On Mainstream/Southern)
www.volt-music.de

Le groupe noise rock **Dickybird** sortira une compilation rétrospective intitulée *A Tribute To Ourselves* début d'année 2006, avant de partir enregistrer son sixième album aux Southern Studio de Londres avec Steve Albini en mai pour une sortie en septembre.

Erratum *Versus* 4 : Dans la chronique de *Ghost Reveries* de Opeth, il est décrit que l'album précédent du groupe s'intitule *Salvation* alors que son titre est en fait *Damnation*. Quant au producteur de Inhatred il ne s'appelle pas Philippe Caste mais Francis Caste, bien sûr. *Return The Gift*, la compilation d'auto reprises de Gang Of Four reprend des titres des trois premiers albums du groupe et de deux EP et non pas des quatre premiers albums comme écrit dans la chronique dudit disque.

Selon le batteur de **Voïvod**, Michel « Away » Langevin, le guitariste Denis « Piggy » laisse derrière lui assez de bandes enregistrées pour sortir encore trois albums du groupe après celui à paraître en début d'année prochaine sur The End Records. Jason «Jasonic» Newsted vient de finir d'enregistrer ses parties de basse, le chanteur Denis «Snake» Belanger et Langevin entreront en studio en décembre avec Glen Robinson (Annihilator, Nashville Pussy) pour finir l'enregistrement de cet album. Trois DVD vont aussi sortir, le premier *DVDOD-1* couvrira la première partie de la carrière du groupe de ses débuts au départ de Belanger, le second *DVDOD-2* couvrira la période avec Eric Forrest au chant et contiendra en bonus un album inédit en version démo enregistré juste avant son départ et *DVDOD-3* retracera la période avec Jason Newsted depuis le retour de Belanger.

Testify. Ce nom vous dit encore quelque chose ? Ce combo teuton de Thrash-punk-indus, apparu au début des 90's, s'apprête à sortir un best of intitulé *Aggro*, lequel sera produit par Adam Grossman (Skrew).

Le nouvel album de **Black Heart Procession** devrait voir le jour en 2006 chez Touch and Go. Le chanteur/guitariste Pall Jenkins compose aussi de nouveaux morceaux pour Three Mile Pilot, son ancien groupe.

Le groupe punk culte **The Germs** s'est reformé pour célébrer les 25 ans de leur dernier concert donné le 3 décembre 1980. Le line up actuel est composé des trois membres originaux, Pat Smear (ex-Nirvana et Foo Fighters), Lorna Doom, Don Bolles et... de l'acteur Shane West (*Urgences*) au chant !!! Le groupe a donné un concert au Grand Olympic Auditorium de Los Angeles le 29 ctobre en compagnie de Suicidal Tendencies, Marky Ramone et Flipper.

Nitzer Ebb ferait son come-back. C'est du moins ce que laisse présager l'annonce de quelques shows en 2006. À suivre.

Chris Carter l'affirme : le nouvel opus de **Throbbing Gristle** est entré dans sa phase de production, baptisé *Part Two*, l'objet tant attendu sortira sur Mute en janvier 2006.

Nicke Andersson leader de **The Hellacopters** a laissé entendre qu'il avait discuté avec Alex Hellid et Peter Stjärnwind de la possibilité de participer à l'écriture de nouveaux titres d'**Entombed**. Andersson était le batteur (et le chanteur sur *Clandestine*) et principal compositeur d'Entombed jusqu'en 1996 et l'album *To Ride, Shoot Straight and Speak the Truth*.

Le nouvel album de **Gary Numan**, le très prometteur *Jagged Halo*, du moins à l'écoute des deux extraits dispos sur le site officiel (www.numan.co.uk) est annoncé dans les bacs anglais pour le 13 mars prochain. Un show pour fêter comme il se doit l'événement sera donné au Forum de Londres cinq jours plus tard, et donnera lieu à la sortie d'un DVD.

DANNY GEORGE WILSON

Storyteller

CHANTEUR-GUITARISTE DES TROP MÉCONNUS ET TRÈS TALENTUEUX GRAND DRIVE, DANNY GEORGE WILSON S'ESSAIE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU SOLO, ET NOUS OFFRE UN SPLENDIDE ALBUM DE PUR AMERICANA INTIMISTE ET CLASSIEUX. AFIN DE FAIRE LE POINT SUR CETTE PREMIÈRE EXPÉRIENCE, NOUS AVONS RENCONTRÉ CE COW-BOY LONDONIEN AUSSI CHARMANT QUE TALENTUEUX AU SEIN D'UN CAFÉ PARISIEN. L'ANGLAIS DÉBARQUE ET CE SONT NOS ENVIES DE GRANDS ESPACES EN CINÉMASCOPE QUI SE FONT SENTIR.

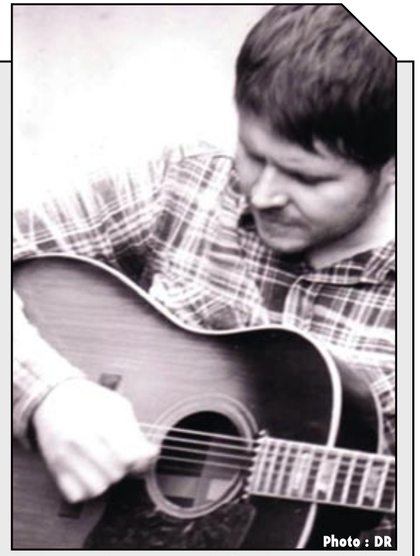


Photo : DR

Les premières écoutes de ton album m'ont évoqué les mélodies et les harmonies vocales qu'on peut retrouver chez les Jayhawks du début ou dans les albums solo de Mark Olson.
Merci, je crois que je peux prendre ça comme un compliment. Effectivement j'aime beaucoup les Jayhawks, la façon dont ils mixent des ambiances purement américaines avec ces fameuses harmonies vocales provenant de la pop anglaise. Je pense que l'on a en commun ce même amour de la pop et de la country music. Ceci étant, je me sens plus proche de la méthode de travail de Mark Olson : comme lui, j'ai enregistré mon album non pas dans un studio classique mais chez Simon Alpin (Willard Grant Conspiracy) qui l'a produit. Ainsi, on peut distinguer sur le disque toutes les ambiances qui m'entourent, les oiseaux à la fenêtre, les arbres qui craquent. Bref, quelque chose d'assez éloigné d'un gros travail en studio.
Lorsqu'on parle du style de musique que tu joues, on a tendance à employer le terme « songwriting », or il me semblerait plus convenable de parler te concernant de « storytelling ». Ton opinion là-dessus ?
Tu sais, je suis un inconditionnel de Townes Van Zandt qui était un fabuleux « Storyteller », il parvenait avec aisance à t'embarquer dans ses histoires et son univers. Je souhaiterais sincèrement que mes chansons soient proches de ce style à l'avenir. Pourquoi pas pour le deuxième album. Mais pour l'heure, mes textes et l'univers de *The Famous Mad Mile* sont beaucoup trop autobiographiques pour pouvoir prétendre être réellement du « Storytelling » dans le sens propre du terme.
Justement, qu'est ce Mad Mile et qu'a-t-il de si spécial ?
Cela remonte à mon enfance. Lorsque j'étais môme, il y avait ce bout de route surnommé Mad Mile où les fans de tuning avaient l'habitude de se rassembler la nuit tombée pour y faire du rodéo. Souvent je montais en tant que passager pour avoir mon lot de sensations fortes au son de classiques du punk hardcore que j'écoutais à l'époque. Ce Mad Mile représentait pour moi une sorte de frontière entre mon univers et le monde sauvage. On s'inventait des histoires de voyages par delà ce fameux Mad Mile et retour à la maison la tête pleine de souvenirs fantasmés. En cela, on peut faire un parallèle avec les frontières sauvages américaines.
L'artwork de ton album est vraiment magnifique, à la fois nostalgique et plein d'espoir. As-tu participé à sa conception ?
Oui et non, en fait je ne savais pas exactement ce que je voulais donc je suis rentré en contact avec un graphiste à qui j'ai demandé de s'inspirer de ma musique pour me présenter des visuels en rapport avec le contenu de mes chansons. Et effectivement, je pense que l'artwork correspond pleinement au genre musical que je pratique : des chansons plutôt calmes, évoquant les grands espaces, parfait pour faire de la route. (*Rires*)
Comment envisages-tu ta carrière solo par rapport à ton groupe Grand Drive. Plutôt comme une sorte de récréation artistique ou comme une seconde carrière à part entière ?
Ce sont deux choses différentes que je ne mets pas en compétition. J'adore jouer de la guitare, je suis fou de ça et j'ai ce besoin d'être sur scène tous les soirs, de jouer des chansons. Donc j'adore le faire avec Grand Drive, avec mon frère et mon pote mais je pense qu'il y a la possibilité d'alterner : un album de Grand Drive, un solo et ainsi de suite. Tant que les plannings le permettent pourquoi se priver. Tourner avec Grand Drive représente une grande satisfaction pour moi, mais il peut arriver qu'il se passe trois ans entre chaque album, nous ne planifions pas vraiment, alors autant optimiser ce temps libre en le rendant créatif. **B. Pinsac**

DANNY GEORGE WILSON – *The Famous Mad Mile* (Fargo Records)
www.dannygeorgewilson.com – www.fargorecords.com

Photo : DR

BURST

Swedish scientists

La Suède est un pays de rock'n'roll, aucun doute là-dessus. Mais les Suédois le sont-ils eux, rock'n'roll ? Nombre d'entre eux arborent une coupe de cheveux fortement méchée, sont raides saoul avec seulement l'équivalent de quatre demis dans le ventre, et déblatèrent des propos débiles sur l'importance d'un groupe dont le seul disque est sorti à 150 exemplaires mais qui est « *vraiment trop, tu vois* »... Heureusement, Jonas et Jesper, respectivement guitariste et bassiste de Burst, ne mangent pas de ce pain-là. Sur le sujet de la domination rock nordique, Jesper a un avis très tranché. « *Il y a tellement de groupes en Suède... Il faut vraiment se dépasser et être honnête avec le public suédois, sinon il ne se déplacera pas pour te voir. Et les six mois de nuit aident aussi un peu. Tu n'as que deux choix possibles : te suicider ou faire de la musique. Ou peut-être du sport. Mais je fume trop pour ça.* » Sympathiques et agréables, ils expliquent presque gênés « *qu'il n'y a pas d'autres titres de Burst que ceux présents sur l'album. Nous ne sommes pas le genre de groupes à arriver avec cinquante morceaux en studio. Nous mettons tellement de temps à composer, à trouver les bons arrangements pour être certains que le résultat soit optimal. Même le split 7'' partagé avec The Ocean qui sort ces jours-ci ne comporte pas d'inédit. Tout le monde dans Burst est ouvert à l'expérimentation, nous ne sommes pas «enchaînés» à une formule ou à un style. Nous aimons travailler notre musique en détails, chaque harmonie de guitare, chaque rythmique est le fruit d'un long travail que l'on pourrait rapprocher de l'expérimentation scientifique. Faire ce qui nous plaît sans se soucier de quoi, ou de qui que ce soit est notre credo. Mais cela prend du temps.* » Un simple coup d'oeil au site web ou à la pochette du nouvel album fait immédiatement comprendre que Burst fait partie des groupes qui contrôlent, au bon sens du terme, leur image. Fan de comics et très bon dessinateur, Jonas explique que « *le choix du graphisme très épuré de la pochette de l'album et du livret s'est imposé de lui-même. Inutile d'essayer de reproduire le travail et la touche des graphistes très cotés du moment comme Aaron Turner ou Paul Romano* (Ndlr : *Leviathan* de Mastodon)*, nous voulions quelque chose de différent, avec des photographies en noir et blanc, que l'ensemble reste très simple, avec un aspect documentaire.* » Pas de doute, le pari est réussi. Les dates d'une tournée européenne en support d'Opeth ont été confirmées : rendez-vous pris le 6 décembre prochain à Paris. **V. Duke**

BURST – *Origo* (Relapse/Pias)
www.burst.nu

Photo: Séb Voulot

IMPURE WILHELMINA

Des nouvelles d'Impure Wilhelmina

CETTE DEMI-SAISON AUTOMNALE FAITE D'INCERTITUDE CLIMATIQUE, DE BRUME RÊVEUSE ET DE SPLEEN S'OFFRE COMME LA PÉRIODE IDÉALE POUR SE REPLONGER DANS LE POST-HARDCORE TORTURÉ ET AVENTUREUX D'IMPURE WILHELMINA, VIA LEUR DERNIER ALBUM *L'AMOUR, LA MORT, L'ENFANCE PERDUE* PAR EXEMPLE. ET L'OCCASION DE PRENDRE DES NOUVELLES DU GROUPE SUISSE (RÉCEMMENT ÉBRANLÉ PAR LE DÉPART DE DEUX DE SES MEMBRES)... SURTOUT QU'ELLES SONT BONNES !

Novembre 2004 : enregistrement de votre dernier album *L'Amour, la Mort, l'Enfance Perdue* ; février 2005 : départ de David (batterie) et Thierry (guitare). Depuis mai, vous avez repris les répèt' et les concerts. Est-ce que tu pourrais nous en dire plus sur cette nouvelle formation ?
Michaël : Ça commence à bien tourner, les automatismes reviennent. Nous avons passé pas mal de temps à jouer les titres de *I Can't Believe* et de *L'Amour, la Mort*... afin que nos deux nouveaux membres : Mario (batterie) et Alex (guitare) les aient bien en main. Et du coup avec Mathias, on a en quelque sorte redécouvert ces morceaux. À présent, on est en train d'en composer de nouveaux, vite vite avant que l'ennui ne s'installe... C'est là qu'on va voir ce que cette nouvelle formation a dans le ventre.
Est-ce qu'un moment l'idée de saborder le groupe vous a traversé l'esprit ?
Michaël : Disons qu'au cours de l'année 2004, l'avenir d'Impure s'est trouvé compromis car on savait que Thierry et David allaient partir. Nous n'avons pas cherché de nouveaux musiciens à cette période, parce que l'enregistrement de *L'Amour, la Mort*... se profilait. La question qui se posait, à savoir si ce disque serait « l'ultime » album d'Impure, m'emmerdait : ce genre de plans, c'est bon pour les groupes qui essaient de devenir cultes !
Avec Mathias, la décision de continuer s'est imposée très naturellement.
Avec le recul, que pensez-vous de votre dernier album, et quelle évolution se dessine à vos yeux entre lui et *I Can't Believe* ?
Mathias : C'est presque une suite logique, il n'y a pas de révolution. Les arrangements se sont peut-être affinés. *I Can't Believe* est un peu comme un bloc : les morceaux s'enchaînent sans répit, *L'Amour* est plus espacé, avec plus de respiration. Puis il y avait cette deadline avec Thierry et David et on voulait vraiment faire un dernier album ensemble. Avec ce disque, on a clos un chapitre de l'aventure, il y a une continuité indéniable avec *I Can't Believe*.
Quels sont les projets d'impure Wilhelmina ? Est-ce que l'arrivée des nouveaux membres aura un impact conséquent sur l'évolution des compositions ?
Mickaël : Nos projets sont de tourner et composer. Eh oui je pense que l'arrivée de Mario et d'Alex aura (a) un impact sur les morceaux, même si pour l'instant j'en reste le principal instigateur. Mais la nature de cet impact ne se verra clairement qu'à l'occasion d'un futur enregistrement.
Mathias : C'est indéniable : l'arrivée de Mario et Alex va changer la donne au niveau des compositions et tant mieux ! Je me réjouis à cette idée.
Sinon, nous avons quelques dates en France et en Suisse pour la fin de l'année, et une tournée française de dix jours se monte pour début mars.
R. Laffitte

IMPURE WILHELMINA – *L'Amour, la Mort, l'Enfance Perdue* (Space Patrol)
www.impurenet.com

Photo : DR

ARTIMUS PYLEDRIVER
Rock'n'roll Outlaw

« *Artimus Pyle était le batteur de Lynyrd Skynyrd, c'est un gars cool, qui mérite que l'on se souvienne de lui* », nous lance Dave Slocum, hurleur chez Artimus Pyledriver. Les choses sont nettes, ce chevelu voue un culte sans bornes au southern rock, mais pas seulement. « *Nous sommes influencés par à peu près tout ce qui se situe entre Black Flag et Black Oak Arkansas. On aime le skate, les hot rod, boire du whisky et vivre chaque jour comme s'il s'agissait du dernier ! Vive le southern rock ! Ras le bol de tous ces groupes emo/screamo, de leurs coupes de cheveux abominables et de leurs petits jeans moulants !* » Eh oui, Artimus Pyledriver nous arrive droit d'Atlanta, la ville de Nashville Pussy, groupe avec qui il partage souvent l'affiche ainsi que le goût pour un mode de vie des plus débauchés, avec en ligne de mire les sempiternels sex, drugs and rock'n'roll ! « *Mec, nous avons fait des choses que tu n'imagines même pas !* » Basique, primaire ? Le canon de fusil qui illustre la pochette annonce la couleur… À l'avenant, la musique d'Artimus est celle de l'Amérique profonde, rustre, rude et sans concession. On pense à Corrosion Of Conformity, Alabama Thunder Pussy et AC/DC : du southern-metal bien lourd et burné, joué avec la hargne du punk. « *Nous avons grandi au son du hardcore et du Southern Rock, deux styles qui réunis cassent la baraque !* » Mais le plus étonnant reste la voix de Dave, certainement le fils caché de Brian Johnson ! Fondé en 2001 par plusieurs membres de combos cultes d'Atlanta, DIN, Bible Belt Byproduct, et Millers Tale, le quintette enregistre dans la foulée en 2002 un EP cinq titres, *Southern Fried Rock*. Il faut ensuite attendre 2005 pour que le premier album éponyme voit le jour. Suivent plusieurs dates en compagnie de Nashville Pussy donc, mais aussi de Hank William III (petit fils de la star de la country Hank William et membre de Superjoint Ritual). « *Nous avons été très bien accueillis par les fans des Nashville Pussy comme par ceux de Hank, nous étions comme des poissons dans l'eau. Nous sommes suffisamment rock'n'roll pour plaire aux vieux et assez heavy pour accrocher les jeunes, tout le monde nous a adorés.* » Artimus enflamme aussi parfois les planches en compagnie d'Hermano et le guitariste Dave Angstrom leur a d'ailleurs filé un bon coup de main pour l'enregistrement de l'album. « *Il a son propre studio, il aime le groupe, c'est donc tout naturellement qu'il s'est proposé. Nous avons aussi fait appel à un autre gars bien cool : Matt Washburn pour le mastering, il a travaillé avec Mastodon et beaucoup d'autres groupes d'Atlanta.* » S'il ne sort que ces jours-ci en France, l'album a été enregistré en 2004 et est déjà disponible aux USA depuis quelques mois, Artimus a donc eu le temps de s'organiser pour la suite : « *Nous venons de signer avec une compagnie de management tenue par Dez Fafara et Dr Evil* (Ndlr : respectivement chanteur de Devildriver et tour manager de Gwar)*, ils vont nous faire tourner en Europe avec Nashville Pussy et/ou Hermano en mars prochain. À notre retour nous mettrons une touche finale à la phase de composition – déjà bien entamée – du nouvel album et partirons l'enregistrer dans un studio au Texas. C'est Dez qui produira. Les nouveaux titres sont plus rapides, avec une bonne vibe Motörhead, je chante plus, je hurle plus, cet album c'est tout ce que nous vous avons proposé jusqu'alors, mais à la puissance dix, du boogie metal avec des putains de couilles !* » Traduisez : pas de l'emo pour lopettes… **O. Drago**

ARTIMUS PYLEDRIVER – *Artimus Pyledriver*

BUZZVILLE
ENFIN DISTRIBUÉ EN FRANCE AVEC L'AIDE DE LONGFELLOW DEEDS

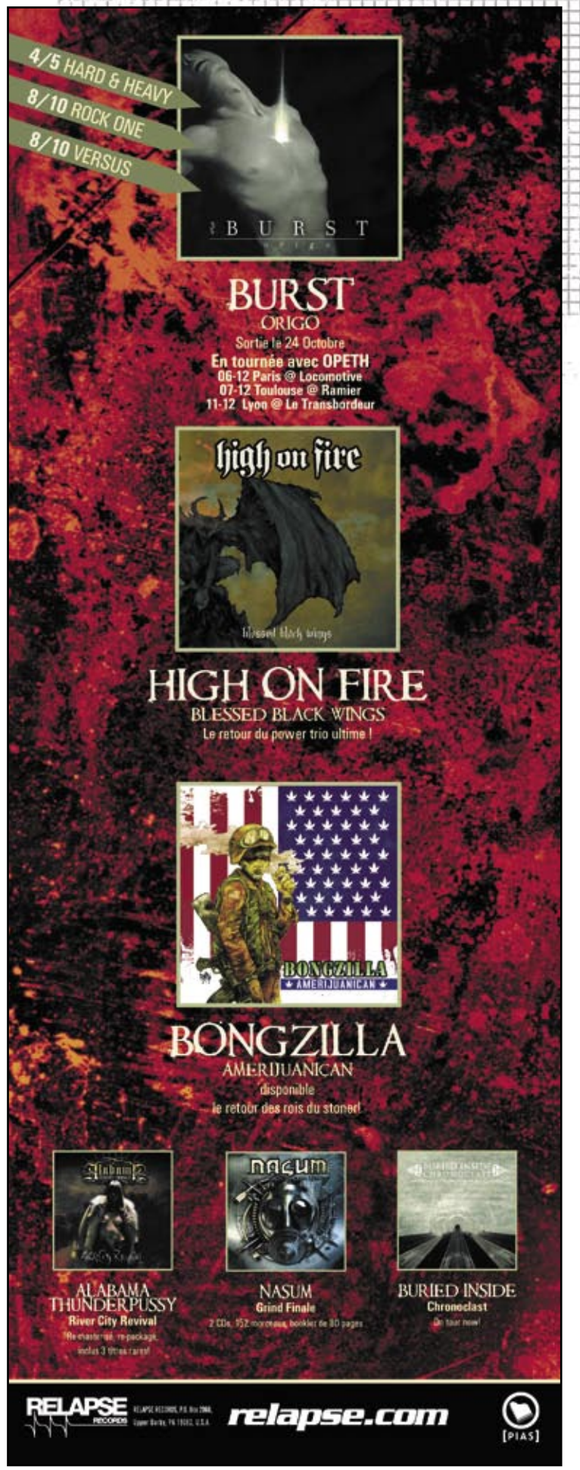
Depuis octobre le célèbre label stoner Longfellow Deeds (Honcho Sparzanza, Rite…) prend en charge les références de Buzzville records en France. Préparez-vous donc à l'arrivée dans notre beau pays des albums d'**ARTIMUS PYLEDRIVER** et **MONKEY 3**, deux excellents combos que nous vous présentons plus en détail à droite et un peu plus haut… Suivront très prochainement d'autres sorties : **COWBOYS AND ALIENS**, **MEZZANINE**, **SENGIR**, **TIM'S FAVOURITE** et **GONZALES** ainsi que la compilation *RnR Blvd*. Buzzville, lui, gèrera en retour Longfellow Deeds pour le Benelux. On vous rappelle que Buzzville est un label créé il y a cinq ans - pour « l'amour du rock'n'roll » - basé à Mechtem, non Loin de Bruxelles. Son catalogue regroupe donc, entre autres, le psychostoner instrumental des Belges de **MONKEY 3**, le southern metal d'**ARTIMUS PYLEDRIVER**, groupe originaire d'Atlanta, ou encore le heavy rock des Suédois de **GENEROUS MARIA**. Toutes les sorties Buzzville et Longfellow Deeds sont distribuées en France par Overcome.

Photo : DR

MONKEY 3
L'Armée des 3 singes

Quelque part à la croisée du stoner et d'un metal puissant à tendance progressive façon Tool, le rock instrumental de Monkey 3 - libre mais toujours réfléchi - impressionne. Déjà parce qu'il se suffit à lui-même. Car oui, à aucun moment l'absence de chant ne se fait sentir, mais aussi parce qu'il parvient à maintenir un aspect halluciné et hypnotique sans se perdre dans des improvisations sans fin. « *Le jam est un moyen de créer des ambiances d'une façon spontanée. Ensuite, le processus de composition commence. L'équilibre entre les deux n'est pas très difficile à trouver, par contre recréer certaines atmosphères peut l'être quand on se met à structurer les choses. Aucun de nous n'écoute du progressif, excepté Pink Floyd. Mais si notre musique plaît aux amateurs du genre, ils sont les bienvenus à nos concerts. Tool n'est pas une influence non plus. C'est un très bon groupe avec un super chanteur, mais nos racines se situent plutôt du côté des seventies, ce sont probablement les mêmes que les leurs d'ailleurs.* ». Le trio composé de membres de Sludge, Witchcraft et Core 22, sort son premier album autoproduit en 2003, que Buzzville rééditera l'année suivante. On y découvre un groupe en pleine maîtrise de ses moyens qui n'hésite pas à rendre hommage aux Hollandais de 35007, en leur dédiant un morceau, ou bien aux Melvins le temps d'une reprise de « Lividity ». Pour l'heure les Suisses terminent de nouvelles compos afin d'enregistrer leur deuxième opus en mars prochain : « *Nous avons quasiment tout le nouvel album de prêt. C'est difficile d'analyser la direction que prend la musique car nous n'avons pas encore assez de recul, mais ceux qui ont aimé le premier aimeront probablement aussi le nouveau. Peut-être sonne-t-il davantage «vieux» Pink Floyd.* ». Côté scène, les monkeys nous avouent ne pas transformer leurs morceaux outre mesure. « *Les structures sont les mêmes et les riffs aussi. Seuls les quelques soli de guitares diffèrent. Par contre la musique ne s'arrête jamais et les ambiances qui amènent un morceau à l'autre sont totalement improvisées. En fait attendez-vous à entendre l'album en mieux avec quelques nouveaux titres et une ambiance très psychostoner.* ». S'il y a dix ans Karma To Burn faisait les frais d'un certain manque d'intérêt pour les groupes instrumentaux, il semblerait qu'aujourd'hui le public metal et rock s'y soit enfin ouvert avec la popularisation du post-rock. Citons Pelican, Capricorns, Hematovore, the Fucking Champs, Caldera, Dysrhythmia, Pharaoh Overlord ou même des formations comme Isis, Neurosis, etc. dont les compositions, si elles ne sont pas purement instrumentales, s'étirent et recèlent de longs passages évolutifs dépourvus de chant : « *Finalement une frange du public se met à véritablement écouter la musique et non plus simplement à la consommer. Cette évolution est bénéfique pour le metal car elle ouvre la porte à une nouvelle dimension de créativité sans limite et sans tabou. L'hommage va enfin être rendu aux pionniers du genre.* ». D'ailleurs en parlant de Karma To Burn, leurs albums instrumentaux ont beau être excellents, c'est paradoxalement celui avec un chanteur (recruté sous la pression de leur label Roadrunner) qui reste le meilleur « *Nous préférons aussi l'album avec le chanteur… Tu sais nous sommes ouverts à l'évolution de Monkey 3. La porte n'est pas fermée à un vocaliste, cela représenterait peut-être un plus dans notre musique. Mais encore faut-il trouver le bon…* » **Em. Denis**

MONKEY 3 – *Monkey 3*
www.monkeythree.com



CAPRICORNS

Wargasmatron

Photo : DR

« *Tout ce que nous savions*, déclare le guitariste Nathan Bennett, *c'est que nous voulions faire quelque chose de heavy. Nous n'avions aucun autre préjugé quant à la façon dont aurait dû sonner le projet.* » Mission accomplie, car heavy, ce groupe instrumental qui réunit des membres d'Orange Goblin, feus-Iron Monkey et Fabric l'est assurément. Side-project, Capricorns prend bien vite de plus en plus d'importance : « *Dès les premières répétitions, quand les morceaux ont commencé à naître j'ai su que Capricorns devenait quelque chose de sérieux. On a joué notre premier concert assez rapidement, et ça nous a confortés dans l'idée que nous irions jusqu'à l'enregistrement. Mais la moitié des titres que nous avions en stock à ce moment-là ont été virés ! Pas de maillon faible qui tienne : all killer, no filler !*». En effet, l'écoute de l'EP et de l'album confirme l'exigence dont font preuve les musiciens. « *Les morceaux de l'EP sont de vieux titres, mais quelques-uns des morceaux de l'album ont été écrits à la même époque, les deux tiers restant sont des morceaux plus récents. Les deux disques ont été produits par Mark Bilher à Berlin, mais le manque d'argent nous avait obligés à enregistrer les lignes de basse et de batterie de l'EP dans un petit studio londonien et le reste chez Mark, dans son home-studio. L'album sonne vraiment mieux parce qu'on a eu assez d'argent pour enregistrer dans un super endroit : les locaux d'une vieille radio dans Berlin Est, même si les guitares ont de nouveau été enregistrées chez Mark.*» Et lorsqu'il s'agit d'interpréter ces morceaux sur scène, qu'est-on en droit d'attendre ? « *Oh, nous sommes à l'aise dans les deux contextes, mais le Capricorns live et le Capricorns studio sont deux animaux très différents, car reproduire fidèlement l'album sur les planches ne nous intéresse pas. Quand on joue dans un club, on essaye de repousser les limites et de tout détruire ! Je crois que sur scène, nous sommes plus punks* ». Intéressant…

Mais pour en revenir au récit de la genèse du groupe, lorsque Nathan parle du fait de « devenir quelque-chose de sérieux » il souligne sûrement davantage une longévité du projet qu'une gravité du propos. Enfin, d'un point de vue purement musical, majesté et dimension épique sont incontestablement au programme, mais lorsqu'il s'agit de répondre aux interviews, le ton est badin. Ainsi quand on demande au groupe s'il ne se voit pas régulièrement suggérer le recrutement d'un chanteur, « recommandation » insistante dont avait souffert un groupe comme Karma To Burn surtout de la part de son label (même si Rise Above n'est pas Roadrunner, entendons-nous bien…) Nathan rétorque : « *Non non, personne ne nous dit quoi faire. Et sûrement pas Rise Above : de toute façon ils savent que nous sommes le meilleur groupe anglais, alors pourquoi prendraient-ils le risque de corrompre une telle suprématie ?* ». Bien joué ! Pour continuer dans ce registre (léger) on fait part à Nathan de notre rencontre dans un pub londonien avec un certain Peter qui aurait chanté pour Capricorns, s'agit-il du morceau de l'EP ou le type était-il saoul et/ou mythomane ? « *Si si !* répond-il, *Peter a bien chanté pour nous mais nous n'avons pas gardé le titre en question, il a une super voix d'ailleurs. Le deuxième " chanteur " sur l'album, c'est moi… pour quatre mots !* » (*Ndlr : sur le sixième titre " 1946: the last Renaissance Man ")*. « Deuxième chanteur » parce que l'autre prestation vocale (remarquée, cela va sans dire) de ce disque, est signée Eugene Robinson. Le leader d'Oxbow « *rend le morceau terrifiant et effroyable, et c'est exactement ce que nous désirions !* s'enthousiasme Nathan, *nous avons d'ailleurs composé ce titre en projetant de l'inviter. Nous pensions qu'il avait vraiment le style indiqué. Nous avons écrit l'instru pour ensuite lui envoyer les fichiers avec comme instruction " fais comme bon te semble ". De toute façon, il ne me viendrait pas à l'idée d'essayer de contrôler ce type ! Les paroles sont aussi de lui.* » Bien leur en a pris car « The First Broken Promise » s'avère l'un des morceaux de bravoure de l'album. Nathan en convient puisqu'à la question du titre préféré, il répond « *Dur dur, mais je pense que j'ai un faible pour le morceau avec Eugene que ce dernier a vraiment transcendé ! Sinon, au niveau du son et de la composition, je pense que ce serait " 793AD: The Harrying Of The Heathen "* » (Ndlr : qui clôt le disque).

Pour finir, le nom du groupe est-il un clin d'œil à Motörhead (la chanson sur *Overkill*) ? On a d'ailleurs noté qu'un morceau du *full-length* s'intitulait « 1440 : Exit Wargasmatron », ce qui nous a rappelé l'album *Orgasmatron* de Kilminster et ses sbires…(*Ndlr : et le groupe Wargasm, mais ça on l'a gardé pour nous*) « *Non non… mais l'existence même de Capricorns est un clin d'œil à Motörhead ! Lemmy is the man!* »

El. Denis

CAPRICORNS – *Ruder Forms Survive* (Rise Above)

www.c-a-p-r-i-c-o-r-n-s.com

Warehouse 99 Project

POUR GAGNER L'ALBUM DE WAREHOUSE 99 PROJECT *SOCIAL LEPER'S CLUB* (KICK & RUSH / VICIOUS CIRCLE),

RÉPONDEZ PAR E-MAIL À LA QUESTION SUIVANTE :

POUR QUEL GROUPE STONER WAREHOUSE A-T-IL OUVERT À LA SCÈNE BASTILLE EN JUIN DERNIER ?

ENVOYEZ VOTRE RÉPONSE À : INFO@VERSUSMAGAZINE.NET (SUJET : WAREHOUSE) - 5 ALBUMS À GAGNER

MONARCH ! Par Elodie Denis | Photo: Séb Voulot | Illustration: Monarch

« MONARCH IN SATANIC SERVICE EST À CE JOUR COMPOSÉ D'EMILIE A.K.A. EUROGIRL AU CHANT, SHIRAN À LA GUITARE, MICHELL A.K.A. MIKE À LA BASSE ET FÉLIX À LA BATTERIE. ON EST DE BAYONNE, ON FAIT DU ROCK TRÈS LENT ET ON AIME LE HEAVY METAL. VOILÀ ! ».

CE QUE NE DIT PAS CETTE PRÉSENTATION, C'EST COMMENT LES QUATRE BASQUES EN SONT VENUS À JOUER ENSEMBLE LEUR DOOM MALADE À SITUER ENTRE GRIEF ET KHANATE… HEUREUSEMENT, VOTRE SERVITEUR VERSUS, QUI VOUS DIT TOUJOURS LA VÉRITÉ (SPÉCIALEMENT QUAND ELLE EST VRAIE) A ENQUÊTÉ ET DÉCOUVERT QUE TOUT COMMENÇA SUR MYSPACE, OÙ EMILIE, QUI RÊVAIT DE CHANTER DANS UN GROUPE DE DOOM-SLUDGE (SURTOUT QUE LA BOUE C'EST BON POUR LA PEAU) AVAIT LAISSÉ UNE PETITE ANNONCE UN PEU VAGUE… SES FUTURS CAMARADES, À COURT DE VOCALISTE POUR LEUR GROUPE DE HEAVY-METAL, S'EMPRESSÈRENT DE LUI PROPOSER UNE AUDITION. ÉMUS D'AVOIR TROUVÉ UNE BAÏONNETTE (?) BAYONNAISE (?) FÉRUE DE MUSIQUES EXTRÊMES AU HASARD DU SINUEUX INTERNET, TROUBLÉS DE SE DÉCOUVRIR UNE COMPATRIOTE AMATRICE DE METAL (NOTEZ CETTE PRÉVENANCE DIPLOMATIQUE QUI CONSISTE À SUGGÉRER QUE LE PAYS BASQUE EST UNE PATRIE, UNE CONTRÉE AUTONOME) ILS INTERPRÉTÈRENT SON PSEUDO « BURNING WITCH » COMME UN HOMMAGE AU PREMIER WARLOCK… MONUMENTALE ERREUR ! LES INGÉNUS ESPÉRAIENT DONC UNE NOUVELLE DORO QUI, AVEC UN PEU DE CHANCE, POURRAIT ASSURER DES ENVOLÉES DANS LES AIGUS DIGNES DE ROB HALFORD : ILS FURENT ESTOMAQUÉS, ET DISONS-LE TOUT DE GO, ÉPOUVANTÉS PAR TANT DE HAINE ET DE CRUAUTÉ VOCALES. DU RESTE, ILS N'OSÈRENT RENVOYER CETTE VÉRITABLE BANSHEE (LA PEUR DES REPRÉSAILLES…) QUI DEPUIS LORS, LES TIENT SOUS SON JOUG, LES FORÇANT À RALENTIR LE TEMPO, ENCORE ET ENCORE… D'AILLEURS MONARCH SE SERAIT REBAPTISÉ « MISTRESS » SI LE NOM N'ÉTAIT DÉJÀ PRIS… VOUS TROUVEZ CETTE BIO COMPLÈTEMENT DÉBILE ET IMPROBABLE ? VOUS AVEZ RAISON : C'EST LE TON DE CE COCASSE ENTRETIEN QUI ME L'A INSPIRÉE. CAR LA VERSION OFFICIELLE EST ENCORE PIRE…

TROUBLANTES RÉVÉLATIONS:

Mike : En réalité, le groupe s'est formé suite à une écoute prolongée des disques de Judas Priest passés à l'envers et de Black Sabbath passés à l'endroit.

Emilie : « Do it… Do it… Do it… » alors on l'a fait !

Shiran : On a soldé notre âme au Rock'n'Roll ! En fait, j'ai acheté ma première cassette de Black Sabbath à Birmingham lors de mon voyage scolaire en terre promise. Plus je l'écoutais, plus les piles se vidaient, plus le tempo ralentissait, plus j'aimais. Ce jour-là j'ai compris que plus c'est lent, mieux c'est.

Emilie : Quand c'est lent ET quand c'est fort… « Real men play at eleven ».

Mike : Ouais ! Stairway to eleven !

Est-il vrai que vous avez en stock une chanson… d'une heure ?!

Mike : Et seulement huit ans après que Sleep l'a fait. On est décidément très lents.

Pourtant, le nouveau titre « Nice Happy Day » sur votre page Myspace augure plus un trip à la Melt Banana que Grief, Burning Witch et consorts…

Emilie : Mais on fait aussi dans le service rapide quand on est pressés ! On vient de la power-violence et parfois ça nous manque… « Nice Happy Day » est une reprise de notre ancien groupe Tetsuo.

D'accord ! Une dernière révélation ou anecdote quant à la genèse de votre tribute-band à Sleep (raté… mais réussi) ?

Shiran : Il y a de ça deux ans, on a fait un concert à Bayonne avec les Zombie Eaters, histoire de dépanner les organisateurs. Bon déjà, on jouait depuis vingt minutes et les gens croyaient qu'on en était encore aux balances. Il faut dire qu'il n'y avait là que des neo-metalleux pour qui Empalot c'est déjà bizarre. Bref, on jouait une chanson d'une demi-heure pour laquelle on n'avait pas encore de textes, aussi on lisait des extraits de la Bible Satanique. À la fin du concert les gars de Zombie Eaters sont venus nous voir, pour nous dire que ça leur faisait plaisir d'avoir pour première partie autre chose qu'un énième clone de Korn. Et là, ils nous ont donné un conseil : « ouais, c'était cool, mais vous y gagnerez à raccourcir les morceaux, et à les jouer un peu plus vite ! ». On ne les a pas écoutés …

PROJETS ACTUELS ET RÈGLEMENTS DE COMPTES

Emilie : Notre prochaine sortie sera un split CD avec Elysium, groupe de fast power-violence de Nantes. Le disque devrait voir le jour fin 2005 sur de nombreux labels : Throne, Solitude, Amertume, Murder, Wee Wee, Amanita, N.T. yo !, Fidelio Inc., 213 et Parade. L'artwork sera réalisé par LL Cool Jo (*Ndlr : llcooljo.free.fr*) et Michell. Ce sera une grosse co-production D.I.Y. à l'ancienne, vous ne trouverez certainement jamais de disques de Monarch à la Fnac.

Shiran : J'ai déjà du mal avec la fac, alors la Fnac…

Mike : …et les Virgins n'en parlons pas ! (*Rires*)

Shiran : C'est vrai, on est avant tout un groupe D.I.Y. Aujourd'hui beaucoup trop de gens surfent sur la vague underground pour obtenir une certaine crédibilité auprès d'un public qui se veut rebelle. C'est pas parce que tu te payes des Allstars, que tu te fais tatouer des étoiles et que tu achètes des disques de post-hardcore à la Fnac que tu es underground. Le fruit des efforts de ceux qui défendent réellement cette culture est absorbé, usurpé, par des imposteurs et des arrivistes qui n'ont même jamais écouté un disque de Opstand. Baltringues !

Mike : T'en vois même à la télévision ! Comme Kyo qui tourne un clip dans un squat préfabriqué pour se donner un style. Bien sûr ! On y croit à mort ! À quand les t-shirts Disclose ? En tout cas, ces gens n'étaient pas là quand on a joué au squat de « Montrouge qui tâche » devant trois punks qui nous balançaient des capsules et des mégots pour qu'on joue plus vite !

Emilie : Il y a quand même un type qui a réclamé un rappel, alors on a joué une chanson de quarante-cinq minutes.

Shiran : Bon, revenons à nos boucs : après le split Elysium/Monarch, on hissera les voiles de notre second album *Speak of the Sea*, Throne et Crucial Blast fourniront la poudre à canon. S'ensuivra notre split LP avec Moss un groupe plutôt lent maide in U.K, sur Parasitic made in U.S. Enfin un split LP avec le groupe Moho de Madrid sur Throne, dès qu'ils auront composé leur face.

POUR FINIR : DES PROJETS AVEC NOOTHGRUSH ?

Emilie : Comme tu l'as dit auparavant Monarch a sa propre page Myspace, « a place for friends », avec laquelle Michell mène une double vie.

Mike : Grâce à Myspace j'ai pu faire connaissance avec les gars de Vegastar. Voilà ce qu'ils ont dit à propos de Monarch : « Au lieu de mettre de la merde sur ta page, pense aussi à faire de la musique… ça peut aider ». Véridique.

Emilie : C'est dans cet espace dédié aux amitiés les plus profondes qu'on a pour la toute première fois été contacté par les gars de Noothgrush qui apparemment ont beaucoup aimé ce qu'on fait puisqu'ils nous ont proposé de faire un split.

Shiran : Mais on ne sait pas encore quand ça va pouvoir se faire : on a encore pas mal de pain sur la planche.

Mike : En attendant on a 666 « friends ».

MONARCH – *Debut 2xCD* (Thrones Records/Ninja Tuning/Solitude/Chimères)

http://pageperso.aol.fr/sanriosabbath/INDEX/slow.htm

www.myspace.com/monarchuberalles

Au pays du rock chanté en...

Rhesus

ROULEMENTS DE TAMBOUR. LUMIÈRE. *SAD DISCO* DÉBUTE... ET DÉJÀ, LE MEILLEUR S'ANNONCE. CE JEUNE GROUPE GRENOBLOIS, RESPONSABLE D'UN EP REMARQUÉ (*MEANWHILE AT THE PARTY*), BRÛLE LES ÉTAPES. JUSQU'À SE FAIRE L'AUTEUR D'UN PREMIER ALBUM RAYONNANT, OÙ LES MÉLODIES POP REGARDENT DROIT DEVANT, ET LA SPONTANÉITÉ ET LA FRAÎCHEUR VIENNENT HABILEMENT CONTREBALANCER UNE CERTAINE MÉLANCOLIE SOUS-JACENTE. DANS LE PAYSAGE ROCK FRANÇAIS, RHESUS EST UNE PERLE RARE. AU SUCCÈS DÉJÀ AMORCÉ.

« *Au pays du rock chanté en anglais sans complexe* », osent-ils immédiatement pour évoquer la Belgique, terre d'enregistrement de leur premier long format. Et nous voilà déjà – un peu naïvement - en train de fantasmer Grenoble en annexion de ce plat pays musicalement respecté... Car il y a dans cette ville moyenne à la pointe de la région Rhône-Alpes, un vivier rock bouillonnant, à la culture musicale anglo-saxonne parfaitement décelable. Elevate Newton's Theory, Melk, Apple Jelly pour ne citer que trois des fleurons du label Un Dimanche. Et aujourd'hui, le succès qui pend au nez de Rhesus, fierté locale sinon exemple national... « *Nous sommes conscients de la chance que nous avons. Il y a certainement 500 000 personnes qui veulent nous étriper de pouvoir ainsi bénéficier d'un tourneur et d'un label comme Pias...* (sourire). *Peut-être sommes-nous juste tombés au bon moment, au bon endroit. Le problème reste toujours le même en France. On te répète qu'il est franchement malheureux de chanter en anglais... Mais c'est bien le seul pays où l'on entend ce genre d'absurdités. La Suède, la Belgique, la Norvège : dans aucune de ces contrées, la question ne se pose. Les groupes chantent en anglais car cela colle à une certaine culture musicale, et une recherche de sonorités. Enfin, gardons espoir : les choses sont en train de changer. Le succès de Phoenix ou de Tahiti 80 à l'étranger, celui de The Film ici semblent prouver que les mentalités évoluent...* », reconnaissent d'une même voix Aurélien (chant-guitares-claviers), Laura (basse-chant) et Simon (batterie-clavier). Sourire aux lèvres, attitude décontractée, gentillesse naturelle : le trio pourrait crâner. Il n'en est rien... C'est a contrario avec une véritable modestie, et un sens de la mesure, qu'ils tendent à assumer le statut d'exemple qu'on voudrait bien leur conférer (« *Il y a un public en France pour notre musique. C'est cela que certains médias ou dissidents de l'industrie du disque ne veulent pas comprendre. Regarde Nada Surf... Ils vendent beaucoup d'albums ici, remplissent des salles, alors qu'ils sont quasi inconnus dans leur pays. Nous, quand Le Mouv' s'est mis à nous diffuser, les auditeurs ont suivi et ont voté... C'est bien la preuve qu'il n'y aucune gêne pour le public à écouter un groupe français qui chante en anglais.* »)

« De vraies pop songs »

Bénéficiant d'une véritable effervescence grâce à la victoire du concours CQFD-*Les Inrockuptibles*, Rhesus aurait pu se laisser gagner par la précipitation, ou la facilité. Mais aussi renommée qu'ait pu être cette réussite, les choses ne sont jamais trop simples au pays de Calogero... « *Dans les clauses du concours, on avait un deal avec Labels. Le gagnant d'avant* (Ndlr : Syd Matters) *avait un accord avec Pias, et finalement avait signé chez V2. On a rencontré les gens de Labels. Mais suite à un concert au festival des Inaperçus, il y a eu un peu plus d'affinités qui se sont développées avec Pias. Ils nous ont donné des garanties... Labels, c'était plus une vision à court terme. Nous avons donc foncé. Mais pour autant, nous nous sommes battus pour en arriver là. Nous avons fait toutes les FNAC de France, toutes les salles possibles... Ce n'est que maintenant que l'on commence à pouvoir envisager vivre de notre musique.* ». Beaucoup de chemin certes, en quatre ans... Mais aussi la certitude, pour nous aujourd'hui, que Rhesus est bien un groupe fait pour durer, capable de se construire à la mesure du temps. Et avec une vraie vision du monde à défendre. La preuve la plus tangible à ce jour n'est autre que ce *Sad Disco*, en forme de douze pop songs rêvées... De celles qu'on se surprend à chantonner un matin de soleil, comme une nuit d'ivresse... Des chansons qui respirent autant l'amour que l'amitié. « *Pour l'album, nous nous sommes vraiment retrouvés en expérience studio, enfermés dans une bulle, à écrire des chansons. Nous avons eu le temps de nous poser. Mais nous voulions de vraies pop songs. Écrire des morceaux qui ne viennent pas forcément de la scène, ne pas se reposer sur les artifices habituels, et pourquoi pas partir d'une base acoustique. Depuis le début du groupe, il n'a jamais été question de précipiter les choses.* » Et voilà notre trio parti jusqu'au Motor Music Studio, tout près d'Anvers, pour travailler aux côtés de Denis Moulin, fils du célèbre jazzman Marc Moulin, pour l'enregistrement et Jo Francken, réalisateur des albums de Zita Swoon, Dead Man Ray, pour le mixage. Une équipe inespérée à laquelle il faut ajouter Howie Weinberg pour le mastering à New York qui a, entre autres, masterisé le *Nevermind* de Nirvana et plusieurs albums de The Cure et des Smashing Pumpkins... « *Une telle expérience nous a vraiment beaucoup appris. Nous l'avions beaucoup préparée. Nous sommes donc arrivés là-bas, sereins en sachant quel son nous voulions... Nous avons pu profiter ainsi au mieux des expériences techniques qui nous étaient offertes. Sans se mettre la pression. Finalement nous avons enregistré en 14 jours, avec des gens qui avaient les mêmes valises de cd que nous !* » Et comme pour parfaire l'enchantement, il ne reste plus qu'à trouver un titre. *Sad Disco*. Un clin d'œil au binaire en vogue actuellement ? « *Non, pas du tout* (Sourires). *Quand nous cherchions des titres pour l'album, nous tombions toujours sur des choses improbables, qui en général ne nous allaient pas. Finalement, le titre de ce morceau convenait bien car nous voulions un titre qui colle aussi bien en anglais qu'en français. Quelque chose d'assez simple.* » Et n'allez pas leur demander si Noir Désir ou la Mano Negra leur ont réellement servi d'exemples... Ils préféreront certainement vous répondre « *Dionysos, même si ce n'est pas vraiment une influence. Un groupe qui s'est toujours bougé, qui est allé enregistrer ses albums aux États-Unis. Des gens qui ont une super attitude, et qui laissent de vrais souvenirs sur scène... Tout en gardant leur style, et leur exigence, ils connaissent un succès fou.* » C'est aussi finalement tout le mal qu'on souhaite à Rhesus.

RHESUS - *Sad Disco* (Pias)
www.rhesusweb.com

OCEANSIZE

***EVERYONE INTO POSITION*, UN DEUXIÈME ALBUM AUSSI BON QUE LA CLAQUE QU'AVAIT ÉTÉ *EFFLORESCE* FIN 2003, EFFET DE SURPRISE EN MOINS, ENFONCE LE CLOU ET NOUS POUSSE À CROIRE QUE OCEANSIZE S'INSCRIT DANS LES GROUPES IMPORTANTS, DE CEUX QUI VÉHICULENT UN UNIVERS SINGULIER. LES RICHES INFLUENCES À CHERCHER AUSSI BIEN DU CÔTÉ DU METAL, DU PROG, QUE DE L'AMBIENT OU DE LA POP AINSI QUE L'ATTITUDE BLUFFANTE ET PERFECTIONNISTE DU QUINTETTE MANCUNIEN SUR SCÈNE NE DÉMENTIRONT PAS LES ESPOIRS QU'A PLACÉ EN EUX LE MYTHIQUE LABEL BEGGARS BANQUET. MIKE (CHANTEUR, GUITARISTE) ET STEVE (GUITARISTE, CHŒURS) EN SEMBLENT BIEN CONSCIENTS. ENTRETIEN.**

Vous avez mis quatre semaines à enregistrer *Effloresce*, comment ça s'est passé cette fois ?
Mike : Ça nous a pris six semaines pour enregistrer et trois semaines pour le mixer. J'allais dire « plus tu prends du temps, mieux c'est », mais ce n'est même pas vrai. Il y a pas mal de groupes qui passent des années sur un morceau et ça reste merdique à la fin. Après c'est une histoire d'argent puisque c'est tellement cher de passer du temps en studio.
Vous avez fait appel à Dan Austin et à Danton Supple, au détriment de Chris Sheldon, pourquoi ?
Mike : Chris a été gravement blessé dans un tragique accident de voiture donc... J'aime vraiment ce type, il n'y a aucune animosité. On savait comment sonnerait l'album s'il l'avait produit, il a un style tellement particulier, or nous avions besoin de voir ce que quelqu'un d'autre apporterait. Dan est très jeune mais il a beaucoup d'expérience, quant à Dave il a travaillé sur les deux derniers albums de Coldplay. Donc on s'est dit : « bossons donc avec quelqu'un qui rend les groupes médiocres excellents ». (*Rires*) Mais là je ne pense pas à Coldplay en fait, même si c'est vrai que leur album sonne vraiment.
Cet album semble moins dur, moins cru, que le précédent, même peut-être un peu « pop », je pense particulièrement aux... « ballades »...
Mike : Oui. *Effloresce* était très axé sur la distorsion, celui-ci contient aussi des sons de ce genre mais je crois qu'une poignée de morceaux sont particulièrement intenses, bien plus que ce que nous avions pu faire auparavant. Cette fois on a tout accentué : les parties heavy le sont devenues davantage, et les plans atmosphériques également. Cela n'a pas été une volonté consciente, c'est venu naturellement. Évidemment on ne s'est pas assis pour se dire « tiens faisons quelque chose de pop ici ». Je ne vois d'ailleurs que deux titres qui le soient. Il y a des choses que nous avons mises ici que nous n'aurions pas pu nous permettre de faire figurer sur *Effloresce*.
Steve : On a été plus aventureux en un sens sur celui-ci que sur le premier album.
Vous avez l'air plutôt confiants ...
Steve : Oui, et je crois que c'est lié à cette « ouverture », pas aussi perceptible qu'avant. On est allé vers de nouvelles directions. Rien que le fait d'intégrer tel ou tel morceau à l'album, c'était se montrer plus confiants, plus audacieux. Pas mal de groupes n'osent pas assez et restent confinés à ce qu'ils font depuis le début. Ils ont peur de regarder ailleurs. Peut-être que nous ne savons pas exactement dans quelle catégorie de groupes nous sommes, ce qui nous permet de faire sonner les morceaux différemment les uns des autres.
Parlez-nous un peu du visuel de ce nouvel album, qui est moins abstrait que celui d'*Effloresce* ?
Mike : C'est vrai que c'était un peu comme une tache, assez psychédélique, finalement proche de certains trucs des Pink Floyd. Or cette fois je voulais une image qui ait plusieurs significations, différents niveaux de lectures, des symboles etc. J'aimais beaucoup le visuel du dernier album, mais tu ne peux pas répéter les mêmes choses éternellement. Donc tout comme nous avons évolué musicalement, on voulait que le changement soit visible sur l'objet.
Sur *Everyone Into Position*, il semblerait que tu veuilles parler plus directement à l'auditeur contrairement au précédent où les textes étaient, de ton propre aveu, assez fermés et te concernaient directement avant tout. Ils ne figuraient d'ailleurs pas dans le livret.
Mike : Les textes de cet album sont plus ouverts, mais pas forcément moins abstraits. C'est plus direct oui, même si je préfère que les gens tirent leurs propres conclusions de mes textes. Je ne suis pas là pour imposer quoi que ce soit. D'ailleurs la plupart des textes découlent de sonorités au départ, j'associe des syllabes aux sons et à partir d'elles, j'écris des paroles. Après l'interprétation vient de ce que chacun raccroche aux mots que j'utilise. Mais cette fois c'est vrai qu'en écrivant je ne perdais pas de vue que ce serait imprimé. J'ai donc fait plus attention à ne pas mettre toutes les merdes qui me passaient par la tête.
En parlant du livret, on avait pu lire dans les remerciements d'*Effloresce* le nom du leader de Sisters of Mercy, même si au final tu détestes le public goth anglais (*Ndlr : Oceansize avait tourné avec les Sisters*), est-ce qu'on verra cette fois figurer Peter Murphy ou un autre ponte de la scène dark (*Ndlr : à l'époque de l'interview nous n'avions qu'une version promo sans livret de l'album*) ?
Mike : (*Rires*) Tu n'es pas si loin de la vérité. Je remercie en effet Robert Smith ! Je l'ai rencontré lors d'une cérémonie de Short List Prize et même si on n'a pas eu de prix, il m'a dit être fan de ce que nous faisions. Je ne suis pas un fan absolu de Cure mais j'ai *Disintegration* et *Pornography*, qui est un chef-d'œuvre. Beaucoup de groupes essayent d'être sombres, et se fourvoient avec des propos totalement égocentriques et négatifs... alors que Smith est tellement « anglais », tellement classieux qu'il en fait de la poésie et on est très très loin des « bouhou ma nana m'a quitté, je suis mal » de Linkin Park et autres. C'est fou d'avoir aussi peu de dignité. (*Rires*).

OCEANSIZE – *Everyone Into Position* (Beggars Banquet)
www.oceansize.co.uk

PERFECT PITCH BLACK, OU L'ÉCHAPPÉE BELLE : L'ŒUVRE QUI DÉMENT (ENFIN) LES RUMEURS DE SPLIT, LUEUR DE VIE (COMME SON NOM NE L'INDIQUE PAS) QUI ATTESTE DE LA BONNE SANTÉ DU GROUPE, DE SA CRÉATIVITÉ AUSSI, RAVIVANT EN RETOUR CHEZ LES AFICIONADOS DES BOSTONIENS UNE FLAMME AFFAIBLIE APRÈS L'AGRÉABLE MAIS PLUS COMMUN ANTENNA... LE GUITARISTE-CHANTEUR STEPHEN BRODSKY NOUS EN DIT PLUS.

cave in

THERE'S A LIGHT THAT NEVER GOES OUT

LE BOUT DU TUNNEL

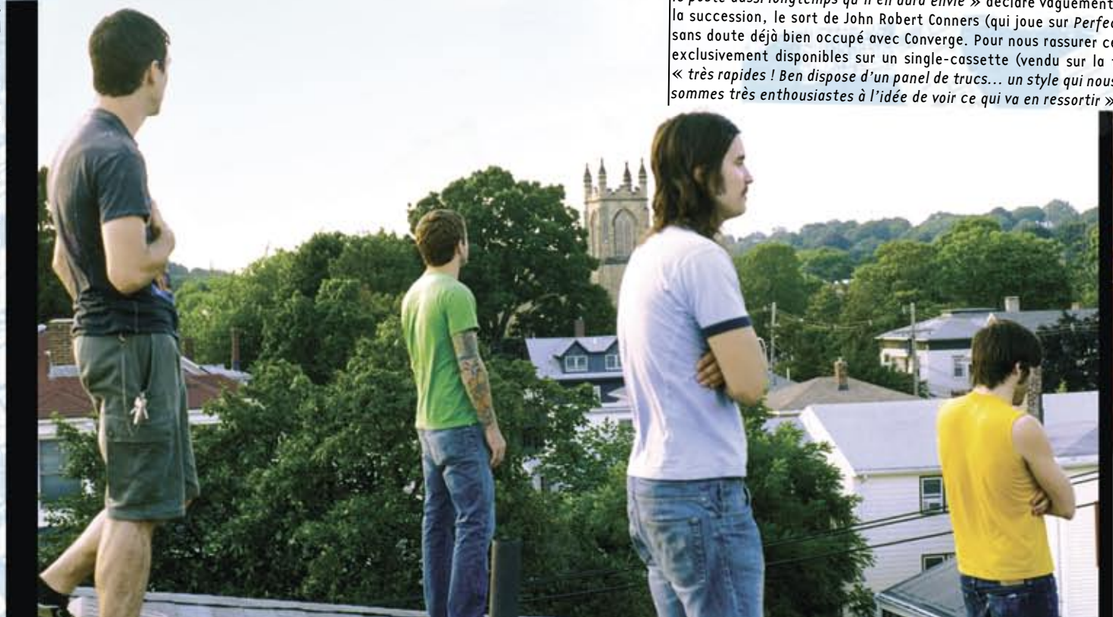
On applaudit en effet la variété de cet album qui prend presque des allures de compilation à force de tant de diversité : « *Au niveau du son, on a essayé de tout lier, on a donc fait les overdubs avant le mixage* (Ndlr : l'overdub désigne l'ajout d'une piste nouvelle à un premier enregistrement brut dit undubbed) *mais on peut encore y entendre un assemblage de chansons, ça dépend des oreilles j'imagine.* » D'autant que notre remarque était purement stylistique, car *Perfect Pitch Black* réunit à la fois les guitares stellaires du groupe, les rythmiques tribales et amples de *Jupiter*, l'évidence mélodique initiée sur ce même album et dont les Bostoniens redoubleront sur *Antenna* ; la rage des débuts aussi, grâce aux interventions vocales du bassiste Caleb. « *Nous voulions jeter tous nos ingrédients dans cet album, et user de tous les tours dont nous disposons dans notre arsenal sonore : c'est un condensé de Cave In, de notre songwriting. Quant aux interventions de Caleb, sa puissance justifie que je lui cède aujourd'hui les parties hurlées. Mais nous lui connaissions ce don puisque quand il nous a rejoints, il était le frontman d'un groupe appelé Strike3. Ce qui nous a surpris à cette époque, c'était plutôt qu'il se proposât pour jouer de la basse car nous ne lui connaissions pas ce talent ! Je me rappelle de la répèt' qui suivit son offre : nous découvrant l'excellent bassiste qu'il est* ». Souvenirs souvenirs... En ce temps-là, Cave In est encore une formation de teenagers de la banlieue de Boston qui s'est baptisée du nom d'une chanson de Codeine et formée autour du chanteur Jay Frechette (qui les quittera au bout d'un an) et de Stephen Brodsky, voisins et amis d'enfance... Une nouvelle tentative de groupe avec lequel on reprend Snapcase ou Threadbare. Mais l'affaire devient de plus en plus sérieuse, car les Bostoniens aiment la scène, terriblement ; et ne reculent devant aucune trotte, pour jouer dans la région, dès que l'occasion se présente. Ils croisent régulièrement Gambit, Converge (*Until your Heart Stops* sera enregistré dans le studio tout neuf de Kurt Ballou) et Piebald avec lesquels ils partageront Travis à la basse, et un split. Le tournant a lieu en 1996 lorsque Cave In rencontre son bassiste Caleb (aujourd'hui « deuxième chanteur » donc, si vous nous permettez l'expression) et Aaron Turner qui les accueille sur son jeune label Hydra Head lequel compile bientôt les titres du groupe présents sur les divers splits sortis et de nouveaux morceaux avec *Beyond Hypothermia*.

Depuis cet opus, l'amitié entre le groupe et Monsieur Isis n'a jamais failli, ne serait-ce qu'à travers la collaboration entre le bassiste Caleb et Turner au sein d'Old Man Gloom. Aussi Cave In regagne-t-il logiquement son ancien label après son malheureux passage chez RCA/BMG pour sortir ce nouveau *Perfect Pitch Black*. Le retour des fils prodigues ? Il y a de ça : « *Nous avons quitté BMG quand nous en avons ressenti la nécessité. Nous voulions garder un contrôle total sur le groupe et les décisions à prendre. Or, à moins d'être un compositeur de tubes, ça n'est pas possible chez une major. Nous avons appris à ne faire confiance qu'à nous-mêmes dans la mesure où tout ce que tu délègues aux autres semble se désintégrer, devenir inapproprié et changer... c'est dingue ! Ce qui s'est passé, c'est que le temps que nous écrivions* Antenna, *nos interlocuteurs avaient changé. De toute façon, on sentait que ces nouvelles personnes ne tenaient pas tellement à ce que nous ayons le sentiment d'avoir écrit un album : leur discours c'était " nous voulons bien écouter une ou deux chansons, mais vous devriez continuer de composer "* ». On temporise parce que Cave In est devenu gênant : les ventes ne sont pas celles que le label avait escomptées, malgré la promo, et les grosses tournées en première partie de groupes plus connus, Muse par exemple. Les Bostoniens s'épuisent et se lassent des chansons plus radio-friendly qu'ils ont signées avec *Antenna*, c'est pourquoi ils se remettent à jouer des titres de l'énervé *Until Your Heart Stops*, creusant un peu plus l'abîme d'incompréhension qui les sépare du public des groupes pour lesquels ils ouvrent. « *Nous n'en pouvions plus de tourner, et nous avions un besoin presque physique de nous poser, et d'écrire de nouveaux morceaux. Les Muse se sont montrés très cools avec nous et leur set était toujours un moment plutôt sensationnel. Nous avons également vendu des CDs lors de ces concerts donc ce n'est pas comme si on nous avait systématiquement hués mais nous n'avions aucun hit diffusé en radio à cette époque, et lorsque tu te lances dans ce genre de première partie sans ça, tu n'as aucun impact. À un moment donné on a donc décidé d'arrêter de tourner pour* Antenna *et écrit deux premières chansons dans la foulée, fin 2003. Puis on en a composé d'autres, assez rapidement par rapport à l'élaboration d'*Antenna *: on a surtout pris notre temps pour les mettre scrupuleusement au point* »

FAILURE, SONIC YOUTH AND CO...

Home is where the heart is, comme on dit, et Cave In n'a de fait jamais vraiment rompu avec Hydra Head, que ce soit en pensée ou en acte, puisqu'à peine enrôlés chez BMG, ils sortent l'EP *In Tides Of Tomorrow* sur le label d'Aaron Turner, avant *Antenna* et les désillusions qu'on connaît : d'abord un enregistrement étrange au cours de l'été 2002, dans les immenses Cello Studios de Los Angeles, un endroit démesuré dont les murs arborent des photos des Beach Boys enregistrant *Pet Sounds* et autres vieilles gloires. Mais le courant passe avec le producteur Rich Costey et les Bostoniens sont tout de même satisfaits du successeur de l'EP *In Tides Of Tomorrow*. Au passage, ce dernier EP présente une reprise d'une b-side des Giants Chairs « The Callus », mais les Cave In n'en sont pas à leur coup d'essai : participation à des tributes aux Bad Brains ou à Cure et Black Sabbath, reprise live de Nirvana (« Negative Creep ») sur la tournée de *Jupiter*, puis de « Dazed and Confused » de Led Zeppelin sur celle d'*Antenna* .... L'exercice ne leur fait pas peur et atteste de leur ouverture musicale... Laquelle est devenue indéniable avec *Jupiter*. « *Nous sommes très exigeants en ce qui concerne nos collections respectives de disques : plus on entend de choses, plus elles suscitent une émulation chez nous, et parfois, moins on s'y retrouve, c'est pourquoi en réponse à ça, nous créons les albums que nous voudrions avoir dans nos discothèques, ceux qu'on ne trouve pas encore en magasin.* » Composer pour se faire plaisir avant tout, voilà qui ne peut qu'engager une certaine versatilité lorsqu'à la base on fait preuve d'un goût éclectique. Ainsi on se souvient encore de la première venue du groupe en Europe (et pour les Parisiens de leur concert à Montreuil en février 2002). *Jupiter* sorti deux semaines plus tôt ne nous était pas encore parvenu et le groupe crée la surprise : l'EP *Creative Eclipses* n'était pas qu'une parenthèse ! Les hardcore-kids ont en effet chargé leurs nouveaux titres de mélodies et de chant clair, avec des guitares qui n'ont jamais sonné aussi « cosmiques » surtout lorsqu'elles sont malmenées avec des pistolets en plastique... Pour un hommage à l'un des fleurons de l'indé : « *L'idée vient de Sonic Youth ! Si tu réécoutes la chanson " Starfield Road " tu te rendras compte que tout n'est qu'affaire de pistolets laser et de pédales d'effets bien cools !* ». On pense également à Swervedriver (*Ndlr : erratum* Versus 4, *dans la chronique de* Perfect Pitch Black, *un lapsus malheureux a par deux fois substitué « Ride » à « Swervedriver » dont nous souhaitions rapprocher les Bostoniens*) mais surtout à Failure, que le groupe reprenait en 1999 sur l'EP *Creative Eclipses*. Aujourdhui Stephen ne s'en défend pas : « *La découverte de l'album* Magnified *marque mon premier contact avec le groupe de Ken Andrews. Il y avait tout : la mélodie accrocheuse mais intelligente avec quelque chose qui rappelait le Nirvana des débuts... Je n'avais jamais entendu quoi que ce soit de comparable et j'ai commencé à m'en nourrir pour ma création. C'en était même un peu obsessif je pense, mais je crois que c'est ce qui arrive quand tu es " en apprentissage ", et que tu écoutes et réécoutes un album dans ta chambre, en essayant de t'en réapproprier tous les codes.* »

Mais cette sensibilité pop, Stephen trouve également l'occasion de l'exprimer via son projet solo, ou encore New Idea Society, qui tournait en Europe l'an passé. À l'époque, on se dit que Cave In est définitivement passé au deuxième plan, voire de vie à trépas, surtout lorsqu'on apprend la blessure de Conners, le batteur. Stephen aurait-il envisagé de se consacrer exclusivement à ses autres projets ? « *Oui, surtout quand la situation s'est assombrie pour le groupe. Mais aujourd'hui, si je continue d'apprécier ces autres exutoires artistiques, je ne cache pas que Cave In est mon premier amour, un amour de dix ans, qui prend désormais beaucoup de place !* ». Ça tombe bien : Cave In, plus « complet » que jamais, permet aussi l'expression de velléités indie-pop-rock. Sur *Perfect Pitch Black* c'est par exemple le très shoegazing « Down the Drain », entre My Bloody Valentine et Swervedriver, jusqu'à ses paroles métaphoriques et fleur bleue. « *J'ai évolué dans mon approche des textes – après avoir découvert Bob Dylan par exemple : mieux vaut tard que jamais – mais plus encore depuis* Perfect Pitch Black. *Enfin, disons qu'il ne s'agit pas des paroles dont je sois le plus fier, car content de la prestation vocale, je me suis reposé sur celle-ci en décidant de ne rien changer, et de ne pas faire imprimer les paroles sur le livret. Mais si tu écoutes attentivement, tu entendras beaucoup d'allusions à la situation que nous traversions avec le groupe au niveau du label : « Trepanning » et « Tension in The Ranks » sont ainsi deux témoignages à ce sujet, le premier de Caleb est plus colérique, le deuxième, de moi, plus triste. Les lignes de chant sont venues spontanément sur ce disque, mais je vais passer plus de temps sur les prochains textes, c'est devenu très excitant.* » Car Cave In s'est déjà remis à l'ouvrage, avec un nouveau batteur : Ben Koller de Converge, qui « *occupera le poste aussi longtemps qu'il en aura envie* » déclare vaguement Stephen, sans plus de précision sur les conditions de la succession, le sort de John Robert Conners (qui joue sur *Perfect Pitch Black*) et la disponibilité du nouvel arrivant, sans doute déjà bien occupé avec Converge. Pour nous rassurer cependant : deux nouveaux titres déjà composés mais exclusivement disponibles sur un single-cassette (vendu sur la tournée actuelle) dont Stephen nous dit qu'ils sont « *très rapides ! Ben dispose d'un panel de trucs... un style qui nous est complètement nouveau. Inutile de dire que nous sommes très enthousiastes à l'idée de voir ce qui va en ressortir* ». Et nous donc ! Longue vie à eux...



CAVE IN - *Perfect Pitch Black* (Hydra Head)
www.cavein.net

BEECHER. UN NOM SOUVENT ASSOCIÉ À LA NOUVELLE SCÈNE HARDCORE ANGLAISE, À CES JEUNES GROUPES (JOHNNY TRUANT, EDEN MAINE...) POUR QUI LE ROCK DÉVIANT DE BOTCH, CONVERGE ET AUTRES COALESCE EST CERTAINEMENT LA RÉFÉRENCE. AVEC SON NOUVEL ALBUM, LE PREMIER POUR EARACHE, LE QUINTETTE DE MANCHESTER PROUVE QUE SES INFLUENCES SONT À CHERCHER BIEN AU-DELÀ.

EXPÉRIMENTATIONS

« *Le dernier album a été enregistré il y a plus de trois ans, j'avais dix-neuf ans à l'époque et depuis nos goûts musicaux se sont incroyablement élargis en même temps que nous devenions meilleurs musiciens et meilleurs songwriters* », commence Ed Goodby, vocaliste, « *Dorénavant, techniquement, nous sommes capables de beaucoup plus de choses. De fait, ce nouvel album est plus sombre, plus lourd, plus expérimental et si nous ne délaissons pas les passages plus mélodiques pour autant, je pense qu'ils sont amenés de manière plus subtile, je ne chante pas mélodiquement, mais il y a beaucoup plus de variations au niveau de mes cris* ». *This Elegy, His Autopsy* est ainsi un condensé de rage plus abouti que son prédécesseur *Breaking The Fourth Wall*, plus ouvert à l'expérimentation aussi, en attestent les nombreux éléments electro, progressifs, noise ou drone/bruitistes brillamment incorporés. On félicitera aussi Ed pour le choix du cover-art, bien éloigné de tout ce qui se fait dans le genre hardcore, beaucoup plus proche des délires visuels psyché minimalistes des Boredoms ou autres combos expérimentaux. « *Oui, les Boredoms, c'est l'un de nos groupes préférés ! Les Boredoms, Naked City, la musique expérimentale, la musique d'avant-garde c'est vraiment ce qui nous intéresse le plus actuellement... Les groupes hardcore, metal, metalcore ont tous les mêmes noms, les mêmes pochettes et titres d'album, c'en est devenu ridicule, ce ne sont que des copies carbones ! Nous voulions nous démarquer de ça. Je dois tout de même t'avouer que les gars d'Earache ont fait une drôle de tête quand nous avons débarqué avec la pochette, mais au final ils ont été plutôt cool ! C'était un choix conscient, nous voulions nous démarquer visuellement. On sait pertinemment que la plupart des gamins qui écoutent du hardcore veulent encore et encore les mêmes trucs, des mosh parts, etc. On s'en fout on ne se soucie pas de ça lorsque nous composons, nous voulons élargir notre horizon musical, toujours, progresser, pour nous-mêmes, peu importe ce qu'en pensent les gens ! Nous aimons expérimenter et c'est la même chose en ce qui concerne le visuel. À l'avenir, Beecher va certainement devenir un groupe de plus en plus expérimental, sans abandonner toutefois le rock. Disons que nous n'avons rien du harcore kid typique, d'ailleurs au sein de Beecher, je dois bien être le seul qui m'intéresse à ce style et mes préférences vont plutôt vers ces groupes modernes à tendance crust/anarcho-punk : Victims, From Ashes Rises, Tragedy, His Hero Is Gone, ce genre de hardcore extrêmement intense, à mille lieues de tous ces groupes hardcore/metalcore génériques calibrés qui pullulent en ce moment.*».

Envie de se démarquer, d'aller à contresens ? Alors que la plupart de ses congénères intègrent refrains mélodiques mielleux à la louche, Beecher, lui, abandonne totalement le chant clair. Lien de cause à effet ? « *Je suis saoulé par toute cette merde ! Nous alternions passages hurlés et chantés, surtout à l'époque de notre premier EP, mais nous étions un jeune groupe, cet EP n'est absolument plus représentatif de ce qu'est Beecher aujourdhui. Sans compter qu'à l'époque la scène n'était pas encore saturée par tous ces clones. Nous avons commencé à nous démarquer un peu de ça avec* Breaking The Fourth Wall, *même s'il restait quelques passages chantés. Ce n'est pas une décision consciente, nous ne nous sommes pas dit : " Trop de groupes alternent chant clair et hurlé, arrêtons ça ! ". Non, c'est plutôt venu de façon progressive en parallèle à l'évolution musicale, le chant clair n'avait tout simplement plus sa place. Cette fois, les titres ont été composés de manière à ce qu'ils forment un tout cohérent, il s'agit presque d'un seul et même titre découpé en plusieurs parties. L'album raconte la même histoire du début à la fin, musicalement nous devions suivre un cheminement en concordance avec les textes* »

LE MISANTHROPE

Serions-nous face à un concept album ? « *Je n'aime pas dire qu'il s'agit d'un concept album, c'est un peu prétentieux, non ?* (Rires) *Disons que tous les textes tournent autour d'un personnage central, un misanthrope, qui déteste sa vie, son job et un peu tout le monde ! Chaque titre dévoile des aspects de sa personnalité en le mettant face à des situations, qui selon moi reflètent certains problèmes de notre société. C'était intéressant, je n'avais pas uniquement trois minutes pour développer mon histoire et mes idées, mais un album entier.* » Une constante tout de même : la présence de Kurt Ballou (*Ndlr : Converge*) à la production. « *Nous sommes devenus amis dès la première fois que nous avons bossé ensemble. Et les deux petits nouveaux* (Ndlr : batteur et second guitariste) *se sont aussi bien entendus avec lui cette fois ! Nous ne voulions pas perdre du temps à nous familiariser avec un autre producteur, nous voulions nous sentir à l'aise en studio dès le départ.* » Un peu le cul entre deux chaises, Beecher tourne aussi bien avec les sauterelles psycho-grind de The Locust qu'avec les maîtres du metalcore, Killswitch Engage. Une préférence ? « *The Locust, c'est définitivement le meilleur groupe avec lequel nous ayons tourné et leur public est celui qui nous correspond le plus ! Bon je ne vais pas cracher sur Killswitch Engage, cette tournée nous a permis de jouer dans de grosses salles, de plus ils sont des précurseurs et se donnent vraiment à fond sur scène. Je n'apprécie pas trop leur musique, mais j'ai du respect pour eux. Mais ce que nous aimons surtout, c'est tourner seuls* ». Autre point, la signature sur le label metal culte, Earache. « *Plusieurs labels nous ont contactés mais nous avons choisi Earache pour plusieurs raisons. Déjà, la plupart des groupes de l'âge d'or d'Earache, Iron Monkey, Napalm Death, Godflesh, At The Gate, Cathedral nous ont beaucoup marqués et même si le label a eu un passage à vide ces dix dernières années, depuis peu, il recommence à signer des artistes intéressants. Au vu de l'histoire du label, nous étions fiers qu'il s'intéresse à nous.* » Dès lors, la discussion sortira du cadre formel de l'interview, Ed est un passionné, intarissable lorsqu'il s'agit de parler de musique, ce qu'apparemment peu de journalistes anglais lui donnent le loisir de faire. « *Les journalistes anglais ont une obsession, nous rapprocher, nous mettre dans le même sac que des groupes américains populaires en ce moment. Dillinger Escape Plan, Dillinger Escape Plan, putain, ils n'ont que ce nom à la bouche lorsqu'ils nous interviewent ! C'est un bon groupe, rien à dire là-dessus, mais ce n'est pas une de nos influences ! Cynic et At The Gates nous ont influencés, les Boredoms et Naked City nous ont influencés, mais tu vois tu es bien le premier à me parler d'eux dans le cadre d'une interview !* » Cool alors.

BEECHER - *This Elegy, His Autopsy* (Earache/Pias)

***HOLDING ON FOR BRIGHTER DAYS* EST UN DISQUE DÉLICIEUX COMME UN BONBON ARLEQUIN : SUCRÉ ET IRISÉ DE COULEURS CHATOYANTES, IL N'EN DEMEURE PAS MOINS ACIDULÉ ET C'EST PRÉCISÉMENT CETTE AMERTUME OU CE PIQUANT CERTAINS QUI LE PRÉSERVENT DE TOUT EXCÈS SIRUPEUX. PUIS COMME UNE DOUCEUR TOUJOURS TROP VITE AVALÉE ON VOUDRAIT QU'IL DURE TOUJOURS... PARCE QU'ENTRE AZURE RAY ET CLUB 8, LA POP TEINTÉE D'ELECTRO/TRIP-HOP DU TRIO EST D'UNE BEAUTÉ VAPOREUSE ET MÉLANCOLIQUE. UN PETIT COIN DE BONHEUR INQUIET EN SOMME, DONT ON SE RÉJOUIT DE DISCUTER AVEC MARIA, AYAL ET NEIL : LES TROIS JEUNES BOSTONIENS QUI EN SONT LES ARTISANS.**

HOLDING ON FOR BRIGHTER DAYS

« *Nous n'en avons pas parlé*, commence Maria, *mais je crois que l'envie qui nous animait, c'était d'être moins lourds que par le passé, plus introspectifs et plus simples. Comme tout un chacun, nous avons nos états d'âme, là il nous a plu d'être plus intimistes, et certains titres ont été écartés parce qu'ils tranchaient avec le reste comme ce morceau joyeux et dansant... En fait nous n'avions pas de vieilles compos à assembler tant bien que mal : toutes les chansons ont été écrites sur une même période.* » Ayal abonde en ce sens : « *Rien n'est calculé et nous n'avons pas de formule : parfois nous commençons par jammer, pour tout bouleverser par la suite. Notre salle de répétition faisait office de studio et nous enregistrions nos jams. D'ailleurs sur l'album, le titre " A Million Years " est en fait un jam dont nous n'avons jamais pu reproduire l'intensité, car nous avons capturé une certaine énergie en le jouant. Par bonheur, nous avions allumé les micros avant. Nous sommes donc partis de cet enregistrement, auquel nous avons ensuite ajouté des voix et des arrangements car à la base c'était un jam instrumental... C'est comme si nous nous étions samplés nous-mêmes en quelque sorte.* ». Et Neil de rétorquer rieur : « *On se sample, comme ça c'est à nous-mêmes qu'on doit reverser de l'argent* »

LES COPAINS D'ABORD

Un entretien avec 27, c'est la garantie de passer un moment agréable. D'ailleurs ces derniers revendiquent d'entrée une francophilie de bon aloi : « *Nous avons fini l'album juste avant de partir*, commence Maria, *le label a reçu les disques au dernier moment, donc cette troisième venue en Europe est un peu chaotique, mais c'est la meilleure tournée ! Nous avons revu nos amis de Metz et Nancy : ils avaient organisé notre concert il y a deux ans et on s'était immédiatement sentis en famille, d'ailleurs le show fut très bon. Le jour d'après il y avait un concert à Saarbrücken en Allemagne, et ces personnes nous ont agréablement surpris en prenant le train pour débouler à la salle. Et ils nous ont refait le coup à Saarlouis cette année ! Les Français sont des crèmes avec nous ! Mais tu sais, Neil a passé une partie de son enfance en France...* ». D'ailleurs on s'aperçoit que globalement, les Bostoniens parlent davantage de leurs amis que d'eux-mêmes, entraînant la discussion du côté de ce membre du groupe 3 Stages Of Pain qui les a aidés pour l'artwork de *HOFBD* (échange de bons procédés puisque Maria apparaît sur le dernier album des Anglais) ou du côté de ces autres compagnons de label que sont les Twin Zero, devenus des amis au cours d'une tournée commune au Royaume-Uni... Une camaraderie américano-anglaise récemment consacrée par un split alors que les 27 nous apprennent que l'un des deux batteurs du groupe britannique : Ben (ex-Vex Red par ailleurs) vient de rejoindre Killing Joke... Après nous avoir conseillé d'écouter le side-project Splint de l'autre batteur, et s'être extasié avec nous de la voix de Karl Middleton... Eh oui, ils sont comme ça ces Bostoniens : plus prompts à évoquer les artistes qu'ils apprécient humainement et musicalement qu'à « assurer la promo » de leur album. Et l'entretien prend bientôt des allures de simple conversation entre amateurs de musique : Boston, Hydra Head, Only Living Witness/Miltown/Milligram soit le formidable chanteur qu'est Jonah Jenkins et l'éthique (non moins remarquable) de son label Traktor7. « *Pour l'anecdote*, signale Maria, *on a eu un membre de Miltown dans le groupe !* ». Au passage, on s'étonne de la sortie du premier album de 27 chez Relapse, et du fait que le groupe ait toujours joué avec des formations plus agressives. « *Pour le label*, explique Ayal, *c'est parce que mes amis travaillaient là-bas, comme Gordon qui s'est immédiatement enthousiasmé pour notre musique. Puis on a tous commencé dans des groupes plus violents, alors quand on s'est mis à chercher des plans concerts, on s'est plus facilement dégottés des affiches metal, hardcore, heavy. Parfois on a eu des moments de doute en voyant le public de coreux, skateurs etc. " Doit-on jouer ? ". Puis on se raisonnait : " Quand même, on a conduit cinq heures pour venir, allons-y ! ". Et à notre grande surprise, les spectateurs se montraient très respectueux et silencieux ; à la fin ils se ruaient même sur le merch pour acheter les CDs !* » Neil imite une annonce digne de tout performer de metal extrême qui se respecte, c'est-à-dire en growl : « *WE ARE THE BAND TWENTY-SEVEN !* »... Tout le monde éclate de rire. « *Ça me rappelle que la première fois que nous avons joué avec Mastodon, à Philadelphie*, raconte Maria, *la salle était à l'étage et nous devions monter sur scène vingt minutes plus tard, juste avant Alabama Thunderpussy : nous étions très en retard ! Par chance ce type baraqué et tatoué qui se trouvait là est spontanément venu nous aider à décharger le matériel. Nous l'avons remercié, pour jouer aussitôt... Un peu plus tard dans la soirée Mastodon est monté sur scène, et nous avons réalisé que notre sauveur n'était autre que le batteur Ron ! J'ai trouvé ça vraiment cool qu'il nous aide de la sorte, aussi gentiment et simplement* ». Comme toutes les bonnes choses ont une fin, on quittera (à regret) les Bostoniens sur l'évocation d'un autre coup de main musclé, concernant le disque cette fois : l'apparition de Cliff Meyer (guitariste chez Red Sparowes et clavier chez Isis, on se souvient d'ailleurs des participations de Maria et Ayal à l'album *Oceanic*). « *La chanson " 1001 Gods " date en fait de la tournée avec Isis. Nous étions dans un club suédois et ils faisaient leurs soundchecks, nous on attendait et il y avait ce piano près de la scène... Cliff s'est mis à jouer et on s'est enthousiasmé " ouah, ça sonne vraiment bien ! ". Il nous a répondu : " cool, mais je ne vais pas m'en rappeler... " Finalement si, parce qu'il l'a noté : c'est un vrai musicien et il peut lire et écrire des partitions, pas comme nous* (rires). *Il a enregistré les lignes de piano puis nous a envoyé la piste. Nous l'avons gardée en prévision de l'album et utilisée sur* Holding On For Brighter Days.»

...Liberté, humilité, fraternité...

27 - *Holding On For Brighter Days* (Undergroove Records)
www.27.vg

JOHN CALE

DEUX ANS APRÈS LE TRÈS ACCLAMÉ *HOBO SAPIENS*, JOHN CALE, EX-JEUNE PRODIGE DE L'AVANT-GARDE DES 60'S, MEMBRE FONDATEUR DE L'INCONTOURNABLE VELVET UNDERGROUND, PRODUCTEUR/ARRANGEUR DE CHOIX (STOOGES, NICO, PATTI SMITH, MODERN LOVERS...) ET ARTISTE SOLO PLUS CONFIDENTIEL MAIS D'UNE ORIGINALITÉ INDISCUTABLE, REVIENT AVEC *BLACK ACETATE* UN ALBUM PLUS DIRECT ET DÉPOUILLÉ OÙ IL NOUS DÉVOILE DES ATOURS FUNKY ET SENSUELS QUE NOUS NE LUI CONNAISSIONS PAS, ET POSE UNE PIERRE DE PLUS SUR L'ÉDIFICE DE SON ŒUVRE POUR LE MOINS HÉTÉROGÈNE. LE LENDEMAIN D'UN CONCERT CONVAINCANT AU CAFÉ DE LA DANSE, J'AI RENDEZ-VOUS AVEC NOTRE GALLOIS DANS LE PATIO D'UN HÔTEL LUXUEUX DU 16ÈME ARRONDISSEMENT. L'HOMME EST LÀ, SANS LES FAMEUSES RAY-BAN, MAIS AVEC UN BONNET VISSÉ SUR LA TÊTE QUI LUI DONNE L'AIR D'UNE PETITE FRAPPE DE BROOKLYN À LA RETRAITE. PRÉSENTATIONS RAPIDES, ET C'EST D'UN DOIGT TREMBLOTANT QUE J'APPUIE SUR « REC. »

Sur *Black Acetate*, il semble que vous vous soyez particulièrement concentré sur la qualité rythmique des morceaux, pour aboutir à un feeling presque funky parfois ; vous étiez-vous fixé comme but de faire une musique sur laquelle on puisse danser, ou tout au moins plus « rythmique » que sur vos albums passés ?
Nettement plus physique, oui. Quand on utilise des boucles et des machines comme je l'ai fait sur *Hobo Sapiens* la musique perd une certaine qualité humaine et devient rigide. Sur celui-ci, j'ai voulu que la rythmique sonne beaucoup plus en arrière du temps, détendue. D'ailleurs tous les morceaux ont été écrits en studio avec Herb, mon batteur, et je n'ai vraiment commencé à écrire les chansons qu'une fois les parties de batterie fixées, ce qui a rendu le travail beaucoup plus spontané et facile, d'autant que Herb a été d'une précieuse aide pour m'empêcher d'aller dans certaines directions déjà empruntées par d'autres, sachant que comme toujours je voulais sonner comme personne.

C'est également cette méthode qui vous a incité à revenir à des sonorités rock plus brutes comme sur « Perfect » ou « Sold Motel » ?
Tu sais, quand tout débute avec une batterie et une Flying V branchée sur un Marshall on ne peut guère être étonné de déboucher sur du pur rock'n'roll, les moyens utilisés conditionnant forcément la musique elle-même.

Puisqu'on parle Rock'n'Roll, de quel œil voyez-vous le soi-disant retour du rock sur le devant de la scène depuis quatre ou cinq ans ?
Je ne sais pas... je pense qu'il sera toujours là. L'important c'est d'effacer les frontières entre les styles, d'être le plus ouvert possible. Je crois que Bono va gagner le prix Nobel, et tout d'un coup la « maison du rock » prend son petit air aristocratique.

Et tous ces jeunes groupes qui monopolisent les ondes et (surtout) les pages des magazines, pensez-vous qu'ils ont la même sincérité et la même fraîcheur que vous aviez, vous et vos contemporains, quand vous avez commencé ?
C'est la seule chose qui fait que le rock continue d'exister, la fraîcheur, la spontanéité, les erreurs...

J'ai le sentiment que cet album est l'un des plus « terriens » et des plus sensuels que vous ayez fait. Est-ce une direction que vous avez intentionnellement choisie ou bien simplement votre humeur du moment ?
Je crois que c'est la résultante d'un choix : celui de ne pas avoir de basse sur le disque. Si tu écoutes des morceaux de funk ou de soul, tu te rends compte que les lignes de basses sont toujours très présentes, qu'elles sont le moteur de la chanson. Ce que le Hip-Hop a apporté, c'est un nouveau genre de groove sans cet ingrédient. Et le truc, c'est que quand tu procèdes de cette manière, les chansons s'en trouvent libérées, comme sur « Hush », où tout reste basique, et donc plus libre, plus sexy. J'ai juste laissé les chansons vivre leur vie. Et puis de la même façon, j'ai voulu que les mots se posent sur la musique de manière naturelle... Tu sais quand tu commences à travailler les morceaux en studio, tu vas beaucoup plus loin dans la chaîne de production, tu vas plus loin dans la réalisation, alors, de cette façon, ça a été beaucoup plus rapide pour moi d'arriver au bout de ce projet.

Posons un regard plus général sur votre carrière. Vous le prouvez une fois de plus avec *Black Acetate*, aucun de vos albums ne ressemble au précèdent. Ne croyez-vous pas que cette perpétuelle quête de renouvellement ait pu désarçonner vos auditeurs, et faire que votre carrière solo soit restée plutôt confidentielle ?
C'est très possible... Je suis sûr que c'est arrivé. Mais en même temps, je pense que c'est l'élément de surprise qui donne de la valeur à tout ça. Je n'ai pas envie d'être enfermé dans une catégorie, d'être quelque chose en particulier ; je suis plutôt comme les gens ordinaires qui font plusieurs choses dans la journée.

Comment un artiste avec une carrière aussi riche et longue que la vôtre parvient-il à trouver l'envie de continuer, et la volonté de se renouveler, alors qu'il vous serait facile de vous reposer sur vos lauriers, or vous ne semblez jamais essayer de tirer profit du passé...
Eh bien, je n'aime pas ce que je suis d'une minute à l'autre, j'aime ce que je suis en devenir, et je n'apprends rien à regarder le passé. C'est un processus d'apprentissage, et si je veux apprendre, je dois me trouver en difficulté, en danger, ne pas être sûr de moi-même. Le sentiment de satisfaction me met en colère, y compris physiquement. Je dois tout le temps essayer de nouvelles choses, la vie est trop courte.

Vous sentez-vous plus proche du rock ou de l'avant-garde ? Avant de rencontrer les membres de ce qui allait devenir le Velvet Underground, vouliez-vous faire partie de la scène pop/rock ?
Non, je voulais être un compositeur d'avant-garde. Mais, et ce avant d'être dans ce groupe, j'ai réalisé que mon enfance et mon adolescence me manquaient, et cette nostalgie m'a donné envie, non pas de faire perdurer mon passé, mais de créer quelque chose d'original à partir de ce sentiment, de mettre les deux ensemble. Et je pense que cette approche est vraiment à l'œuvre sur *Black Acetate*.

Parmi vos nombreux travaux, y a-t-il une œuvre dont vous soyez particulièrement fier, peut-être pas votre favorite, mais celle qui, selon vous, sera encore là dans... disons 50 ans ?
C'est très long 50 ans... je veux dire... peux-tu reformuler la question ? Enfin... tu veux que j'extrapole sur l'avenir ?

Euh... eh bien... y a-t-il l'un de vos travaux que vous placez au dessus des autres en termes d'importance artistique, d'influence ?
Je ne sais pas, je ne peux pas dire. Enfin... comment peut-on mesurer ça ?

Peut-être est-ce votre dernier album qui est votre création la plus réussie ? C'est souvent ce que disent les artistes...
(*Sourire blasé*) Tu sais, si quelqu'un me demande ce que j'ai fait de mieux (*Ndlr : bon c'était un peu la question...*) je dirais, ma fille.

Par ailleurs, vous êtes un producteur reconnu, avez-vous le projet de remettre cette casquette, y a-t-il des artistes qui vous donnent envie de réaliser leur disque ?
C'était il y a bien longtemps... Il y a un chanteur d'Austin, Texas, que je vais produire. Il écrit des chansons étranges et mystérieuses. Alejandro Escovedo. Ça va être intéressant, parce que ça sera loin de la grosse machine, on va faire ça simplement, peut-être juste tous les deux ; ça m'intéresse de savoir comment mes nouvelles conceptions vont fonctionner avec cette formule.

Vous avez travaillé avec des musiciens français par le passé (Suicide Romeo, Alan Stivell...), connaissez-vous et avez-vous un intérêt pour des artistes français, en particulier du rock ?

Ah oui Lio... Je me souviens avoir fait une émission sur la télé numérique à Lyon il y a quelques années, et j'ai été très agréablement surpris par la variété des styles, évidemment je ne parle pas des artistes commerciaux...
Je vivais alors aux États-Unis et je n'étais pas très au courant de ce qui se passait dans l'Hexagone, mais j'avais été vraiment étonné ; mais je suis sûr que ça a bien changé depuis, avec l'arrivée de tous ces artistes hip-hop. Je peux uniquement les entendre dans l'émission de Charlie Gillett sur la BBC (World Service) qui passe de nouveaux groupes français... j'y trouve de l'intérêt.

On voit aussi une émergence plus nette dans notre pays de groupes qui chantent en anglais, qu'est-ce que ça vous inspire ?
Je ne sais pas. Je m'intéresse à ceux qui chantent en français.

Mais, est-ce possible selon vous qu'on entende ceux là sur une radio américaine par exemple ?
À part Serge Gainsbourg ?... Oui.

Ce n'est pas vraiment très neuf tout ça...
Ils devraient... Je suis étonné qu'ils ne l'aient pas fait chanter avec quelqu'un comme Johnny (*pause*)... non pas Johnny Hallyday. (*Il prend un air malicieux*). Tu sais ce truc très américain de faire chanter des artistes morts avec des vivants... enfin bref. (*Rires*)

À l'âge de 13 ans, vous jouiez vos propres compositions sur la BBC, avez-vous comme projet d'écrire une partition de musique « savante » prochainement ?
Non, je déteste l'érudition en musique. (*Il regarde derrière lui puis en direction de son attaché de presse en riant, j'apprendrai plus tard que le décor de l'hôtel type « Paris pour Américains fortunés » n'est pas vraiment à son goût et suscite chez lui la moquerie*). Je ne vis pas dans une tour d'ivoire, je préfère rester dans la musique populaire, creuser mon sillon dans le rock'n'roll.

Vous avez pourtant travaillé avec Terry Riley ou LaMonte Young (*Ndlr : artistes américains d'avant-garde très actifs dans les 60's*)...
Oui, c'était beaucoup de travail, très difficile... quatre heures de musique sans s'arrêter, on allait dans des endroits... (*Il semble revivre la chose une seconde et rit.*) comme des sortes de no man's land, ce qui peut être bon ou mauvais, quelque chose de très obscur, c'était comme rentrer dans le son. On peut en entendre dans la musique qui précède notre arrivée sur scène. Vraiment très étrange, cette espèce de rugissement.

C'est aussi ce qui rend votre musique unique, l'apport d'éléments musicaux que peu d'autres musiciens pop osent utiliser. Vous construisez en quelque sorte un pont entre musique expérimentale et musique populaire ...
(*Son regard s'assombrit nettement*) Oui, nous avons besoin de plus d'artistes qui aient cette démarche.
Puissiez-vous être entendu.

JOHN CALE - *Black Acetate*
(EMI)

SHORA CHANGE. POUR LE MEILLEUR EN CE QUI NOUS CONCERNE. CAR JAMAIS LA MUSIQUE CHAOTIQUE DU GROUPE SUISSE, MÉLANGE DE METAL ET DE NOISE, NE NOUS AVAIT CAPTIVÉS OUTRE MESURE PAR LE PASSÉ. ALLEZ SAVOIR POURQUOI... TROIS ANS D'ABSENCE ET ARRIVE *MALVAL*, UN NOUVEL OPUS EXCLUSIVEMENT INSTRUMENTAL, INTENSE, INDÉFINISSABLE ET CAPTIVANT, VÉRITABLE ODYSSÉE SONIQUE PROPICE À L'ÉVASION... MAIS POINT DE MÉTAMORPHOSE SUBITE, CE DISQUE EST LE FRUIT D'UNE ÉVOLUTION, CE QUE NOUS EXPLIQUE VINCENT DE ROGUIN.

Ce nouvel album marque une rupture dans votre discographie, que de changement ! Comment passe-t-on en l'espace d'un album de compositions hardcore chaotiques en grandes parties chantées à une musique que l'on aura tôt fait de rapprocher du post-rock ou du rock progressif ?
Trois ans s'étant quand même écoulés depuis notre dernier disque, l'évolution s'est vraiment faite naturellement. On joue depuis longtemps des choses assez éloignées du hardcore dans différents projets annexes et nos goûts musicaux ont toujours été plutôt variés. Quand notre chanteur a quitté le groupe, ça nous a donné l'occasion de travailler sur un format de morceaux différents. Cela dit, on rejette complètement cette étiquette post-rock, notre intention était tout autre. C'est un terme extrêmement caricatural et nous refusons d'y être associés de quelque manière que ce soit même si certains éléments de notre son flirte avec une forme de rock plus classique.
En terme de méthode de composition, vous avez aussi certainement dû tout revoir de A à Z, on ne compose pas des titres « hardcore » comme on compose des titres instrumentaux progressifs...
Si tu écoutes attentivement nos anciens disques, tu verras que la majorité des idées que l'on exploite aujourd'hui s'y trouvent déjà. Le tempo et la dynamique globale des morceaux ont effectivement pas mal changé mais en termes harmoniques, on a repris les choses où on les avait laissées. Le gros virage vient du fait qu'à l'époque la tendance au sein de Shora était de bâtir des riffs autour de patterns rythmiques alors qu'aujourd'hui, c'est plutôt la démarche inverse. L'approche répétitive est aussi une nouveauté sur ce disque ainsi que les arrangements au piano électrique, qui auraient été inconcevables il y a quelques années.
Si je me souviens bien de votre prestation en première partie de Converge, vous intégriez déjà des passages instrumentaux dans le set, mais qui n'avaient pas grand-chose à voir avec les compositions de *Malval*, si mes souvenirs sont bons, encore une fois...
On a effectivement commencé à composer les titres de *Malval* (ainsi que beaucoup d'autres qu'on a laissé tomber en chemin) un peu après ladite tournée avec Converge en 2002, après avoir accepté le constat plutôt navrant que notre formule live ne fonctionnait pas du tout. On a donc décidé de changer la donne et d'attaquer la composition de nouveaux morceaux à deux guitares et dans le processus, on s'est également décidé à donner un peu plus d'ampleur au son.
Au vu de cette évolution radicale, n'avez-vous jamais songé à sortir ce nouvel album sous un autre nom que celui de Shora ?
Encore une fois, pour nous il ne s'agissait pas d'un changement radical. Cette « évolution » s'est déroulée sur une longue période durant laquelle on a appris à repenser notre musique et notre manière d'aborder la chose, mais je conçois que de l'extérieur, le changement de forme puisse surprendre. *(Ndlr : Tu m'étonnes !)* Néanmoins, il aurait été aberrant de changer de nom comme si l'on repartait de zéro car ce n'est pas du tout ainsi qu'on l'a ressenti.
Alternerez-vous anciens et nouveaux morceaux lors de vos concerts ?
Non, on se concentre sur certains titres de *Malval* en modifiant les structures afin d'obtenir des versions moins rigides, avec lesquelles on peut improviser le cas échéant. On joue aussi quelques nouveaux morceaux, selon l'humeur et le temps à disposition.
Excusez mon ignorance, *Malval*, c'est quoi/qui ?
C'est un lieu-dit dans la région Genevoise, symbolique de notre renouvellement en tant que groupe.
Les goûts musicaux des gens vous paraissent-ils moins cloisonnés aujourd'hui ?
Certains phénomènes seront toujours d'actualité, à savoir qu'avec l'âge, on a tendance à se libérer des codes identitaires para musicaux (l'aspect communautaire du hardcore par exemple) et élargir ses centres d'intérêts vers des choses plus personnelles. C'est une constatation universelle, mais on l'a observé dans l'évolution de notre propre environnement et cercle de connaissances. Je pense qu'il est néanmoins difficile de se prononcer d'une manière globale; nos goûts personnels n'ont jamais été cloisonnés en tout cas.
Sur le plan musical, quelles seraient vos influences pour ce nouvel album ?
C'est un peu la question parfaite pour tendre des perches aux gens trop paresseux pour aller chercher les choses par eux-mêmes. Restons donc vagues, on pourrait dire que les étincelles qui ont contribué à faire de ce disque ce qu'il est se situent quelque part entre Pink Floyd et Glenn Branca. Quand ils étaient jeunes et frais.
Le split Merzbow/Shora vous a-t-il ouvert de nouvelles portes, amené un public différent ?
Oui et nous avons considéré ce disque (et nos collaborations live) comme un bon prétexte pour assumer pleinement certaines de nos envies... qui se sont réalisées bien plus tard et assez différemment de ce que l'on l'avait envisagé. Je pense que le disque a surtout fait connaître Merzbow à beaucoup de fans de hardcore. (*Rires*).
L'écart stylistique entre cet album et le prochain sera-t-il aussi grand que celui qui le sépare de vos productions passées ?
C'est encore un peu tôt pour se prononcer mais probablement pas. J'espère juste que notre prochain disque sera encore un peu plus original. Plus de choix radicaux et plus d'âme aussi, l'avenir le dira.
Shora, après le chaos, la sérénité ?
C'est quand même une formule un peu simpliste. Notre perspective aujourd'hui n'est pas de faire quelque chose de joli ou de serein. Créer une musique envoûtante et originale, en dehors des clichés, voilà un de nos objectifs. Néanmoins, notre approche n'est pas moins intense et alambiquée qu'elle ne l'était à l'époque. La forme s'est assouplie mais le fond demeure.

SHORA – *Malval* (Conspiracy/Overcome)

AU FIL DES DISQUES, NOUS SAVIONS LES ÉCOSSAIS CAPABLES DE BEAUCOUP. D'UNE CERTAINE GRANDEUR, MÊME. NOUS LES SAVIONS, EN REVANCHE, MOINS ENCLINS À S'AUTORISER À NOUVEAU DES FORMATS PLUS CLASSIQUES, VOIRE MÊME PLUS POP. COMME CELA PEUT ÊTRE LE CAS SUR LEUR SIXIÈME ALBUM, *THE LAST ROMANCE*. UNE DERNIÈRE DANSE POUR LE DUO AIDAN MOFFETT/MALCOLM MIDDLETON ? VISIBLEMENT PAS... SIMPLEMENT L'ENVIE DE REVENIR À QUELQUE CHOSE D'UN BRIN PLUS INSTINCTIF. ET PEUT-ÊTRE POURQUOI PAS AUX SOURCES MÊME DU SONGWRITING. MAIS QUE CEUX QUI ONT TOUJOURS VU DANS ARAB STRAP UN PROBABLE MIROIR AUX ÉCHECS DU QUOTIDIEN, À LA BANALE DÉPRESSION, À LA LENTE ET TENDRE MÉLANCOLIE DE L'IVRESSE SE RASSURENT... L'AMOUR DÉCHU EST TOUJOURS LÀ, ET PLANE SUR CES DOUZE TITRES DOUX AMERS. SIMPLEMENT, QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU EST EN TRAIN DE SE PASSER... ET LES DERNIERS MOTS DE L'ALBUM SONT LÀ POUR NOUS LE RAPPELER : *« IF YOU CAN LOVE MY GROWING GUT, MY ROTTEN TEETH AND GRAYING HAIR/ THEN I CAN GUARANTEE I'LL DO THE SAME AS LONG AS YOU CAN BEAR »*. PREUVE QU'IL EST TEMPS DE PASSER À AUTRE CHOSE, SANS RIEN ABDIQUER DE SA SINGULARITÉ : LE GROUPE RESSERRE AUJOURD'HUI L'ÉCRITURE AUTOUR DE LA VOIX D'AIDAN, QUI, DANS SA NONCHALANCE N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI MÉLODIQUE, ET SUAVE. C'EST D'AILLEURS CE MÊME AIDAN QUI EST LÀ, ASSIS DEVANT NOUS, EN CE DÉBUT DE MOIS D'OCTOBRE. APAISÉ ET SOURIANT, IL DONNE QUELQUES CLÉS POUR APPRÉHENDER CETTE PETITE MERVEILLE AUTOMNALE QU'EST *THE LAST ROMANCE*.

***The Last Romance* semble signifier un retour à un son plus concis, plus direct et à des sonorités assez pop. On est à mille lieues de *The Red Threat* (2000).**
C'est vrai. Et ce qui est marrant, c'est qu'on est même allé jusqu'à se dire que le prochain disque pourrait être un album entièrement acoustique... Je crois qu'il y a forcément eu un sentiment de réaction par rapport à *The Red Threat* et *Elephant Shoe*. Il était bon de retourner à l'essentiel. Pas vraiment de faire un album plus commercial, ou accessible, mais quelque chose de plus frais et plus classique dans la forme. C'est ce que nous avions amorcé avec *Monday At The Hug And Pint* (2003). Nous avons enregistré beaucoup de demos en studio, avec simplement une guitare. La manière de travailler a changé, par rapport au passé. Beaucoup moins de technologie, et plus d'instruments.
Qu'avez-vous voulu exprimer au travers de ce titre, *The Last Romance*... La fin d'une époque ? Pour le groupe, plus particulièrement ?
C'est une référence à la teneur des chansons écrites pour ce disque. Elles parlent presque toutes d'amour. Et peut-être d'un nouveau départ, aussi. D'ailleurs, quand tu regardes l'album dans sa globalité, cette idée prend un autre sens. Les chansons, mises bout à bout, suscitent un certain espoir.
Justement, l'amour a toujours été incroyablement au centre de l'écriture d'Arab Strap...
Oui, et je n'ai pas d'explications précises à cela... C'est de toutes façons au centre de beaucoup de formes d'arts. Il y a quelque chose d'assez idiot à parler tout le temps de cela, mais visiblement c'est un thème qui reste tellement mystérieux, et qui échappe à toute forme d'explication pratique, qu'on y revient sans cesse. Les gens restent obsédés par cela... et aimeraient toujours mieux comprendre ce sentiment. En percer le secret. La plupart des chansons de *The Last Romance* sont inspirées par une seule fille, qui a véritablement été au centre de l'écriture de ce disque. C'est aussi une nouveauté pour moi.
Quelle est d'ailleurs la chanson d'amour la plus personnelle, et intime, que tu aies écrite ?
« Come Round And Love Me » sur *The Last Romance*, justement. Quelque part, j'en suis assez fier.
À vos débuts, beaucoup de gens se sont intéressés à Arab Strap autant pour les paroles, que pour la musique. Est-ce que tu crois que, dans votre cas, la musique vient illustrer les paroles ?
Je crois qu'il n'existe pas de grandes chansons qui ne soient pas fortes, musicalement parlant. Et c'est même là le principal. Il est vrai qu'à nos débuts, nous mettions beaucoup en avant les textes, afin qu'ils soient compréhensibles. Aujourd'hui, nous avons rejoint un format plus pop, où l'essence même de la chanson importe.
L'image qui colle au groupe, le sexe crade, l'alcool, les pubs... Cela t'irrite à force ?
Je crois que c'est en partie vrai... Mais comme toute imagerie, c'est un peu systématique, et réducteur. Ce sont des thèmes récurrents dans nos chansons. Et je reste persuadé que si les journalistes en ont fait un drapeau nous concernant, c'est qu'il y avait bien une part de vérité... Nous l'avons bien cherché (*sourires*).

TOUJOURS SE METTRE À NU

Est-ce qu'il s'agit d'une nouvelle période pour Arab Strap, en live également ?
Oui, ce sera différent. Il va falloir coller à certains de ces morceaux qui sont plus classiques. Donner un concert reste une expérience particulière... Peu importe la chanson, et sa complexité, il faut toujours se mettre à nu. Peut-être que nous pourrons moins nous cacher derrière des nappes de synthétiseurs cette fois-ci, voilà tout...
Le dessin de la pochette est assez mystérieux. S'agit-il uniquement de filles ?
Je ne sais pas trop... C'est assez étrange. C'est une commande... Nous avons envoyé notre musique au dessinateur, il a traduit ce qu'elle exprimait à ses yeux. La présence du loup, je ne peux pas l'expliquer non plus. Je trouve cependant qu'il y a quelque chose d'assez romantique dans cette pochette. Et en cela, elle me convient tout à fait.
Au fil des années, tu as construit un personnage de parolier/chanteur à part entière. Finalement, à quoi ressemblerait la vie de tous les jours d'Aidan Moffett ?
Je me lève, je branche mon ordinateur, ou j'écoute les informations. Bizarrement, je n'ai pas une relation de dépendance à la musique... Le temps passe vite, j'ai toujours dix mille choses à faire. On peut même peut-être parler de routine dans mon cas.
Vous êtes en activité depuis 1995. Est-ce que tu vois un leitmotiv particulier à l'existence d'Arab Strap ? Est-ce qu'en terme de musicalité, ou d'écriture, vous courrez après quelque chose de précis ?
Non, je ne crois pas qu'il y ait un but derrière l'existence d'Arab Strap. L'écriture répond plus à un besoin permanent. Et elle surviendra aussi longtemps que nous en aurons besoin. C'est aussi simple que cela. Je ne me suis jamais demandé si c'est quelque chose que je perdrai... Alors, après, bien sûr que je mentirais si je te disais que la reconnaissance n'est pas quelque chose d'important pour nous. Je ne croirais guère un groupe qui te dit se moquer de son public, ou des réactions qu'il suscite.
Comment vois-tu le statut du groupe aujourd'hui ? Es-tu jaloux de certains succès, ou considères-tu que la reconnaissance dont vous bénéficiez est déjà satisfaisante ?
Je crois qu'il est abject d'être jaloux quand tu es musicien. Tout ceci est si relatif, et si subjectif. Pour l'instant, je suis vraiment content de notre vie en tant que groupe.

ARAB STRAP - *The Last Romance* (Chemikal Underground/Pias)
www.arabstrap.co.uk

25 ANS ET TOUJOURS BON PIED BON ŒIL. MARTIN GORE (CLAVIER/GUITARE/VOIX), DAVE GAHAN (VOIX) ET ANDREW FLETCHER (CLAVIER, MANAGER) REVIENNENT AVEC UN *PLAYING THE ANGEL* QUI MONTRE LEUR PLAISIR TOUJOURS ÉGAL À TRITURER LES SONS ET PLONGER DANS LEURS NOIRCEURS PERSONNELLES. NOTAMMENT GAHAN QUI, APRÈS UNE EXPÉRIENCE EN SOLO PLUTÔT BIEN ACCUEILLIE (*PAPER MONSTERS*) REVENDIQUE LUI AUSSI SA PART D'ÉCRITURE JUSQU'ICI EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE À MARTIN GORE ET SES ANGOISSES. PREMIÈRES NOTES - UNE SIRÈNE ÉLECTRONIQUE RETENTISSANTE - ET LES « PRESQUE » PAPYS DE L'ELECTRO-POP DÉBARQUENT POUR UNE ARMADA DE TITRES PERCUTANTS SUR LESQUELS DAVE GAHAN JOUE PARTICULIÈREMENT BIEN DE SA VOIX. POUR PREUVE LE TITRE « JOHN THE REVELATOR » OÙ IL RETROUVE CE TON GOTHIQUE QUI RAVIRA LES FANS DE « PERSONAL JESUS » OU « MASTER AND SERVANT ». UNE BONNE CUVÉE « SONIQUE » QUE CE ONZIÈME ALBUM D'UN GROUPE QUI, AU DÉBUT DES ANNÉES 80, N'IMAGINAIT MÊME PAS EN FAIRE UN SECOND.

DEPECHE MODE

Avec des guitares nous aurions sonné comme les Cure

Martin, après toutes ces années quels éléments doivent ressortir pour que le titre composé s'impose comme une chanson de Depeche Mode quand tu écris ?
Martin : Je ne me suis jamais assis en me disant : « *Okay, maintenant je vais écrire une chanson pour Depeche Mode.* ». Entre nos albums, nous n'étions jamais vraiment sûrs que le groupe se reformerait pour retourner en studio. Du coup, à chaque fois, sur les dix albums - idem sur ce onzième - j'ai écrit des chansons sans trop savoir si le reste du groupe les accepterait, les jouerait. J'essayais simplement de capter un peu d'émotion, de passion. C'est un peu le leitmotiv à chaque fois que j'essaie de composer une chanson, cela peut sembler simple mais c'est à peu près le seul fil conducteur qui intervienne à chaque fois que j'écris quelque chose.

De vos textes se dégagent toujours des thèmes religieux et une sensation de douleur, de peine. Cela influence-t-il aussi votre musique ?
Martin : J'écris toujours les chansons de manière non conventionnelle, ne sachant jamais où cela va me mener. D'habitude, je prends ma guitare ou je me mets au clavier. J'essaie toujours quelque chose de différent pour voir ce qui va naturellement venir à moi, que je reconnaîtrais comme valable. Je crois que c'est l'atmosphère qui crée simplement le sujet du texte de la chanson. Je compose d'abord dans mon home studio une idée qui reste à l'état de brouillon puis nous nous retrouvons en studio et le groupe entier commence à collaborer avec le producteur que nous avons choisi. Ce disque est très différent des précédents dans le sens où nous avons laissé beaucoup plus de contrôle au producteur, Ben Hillier, qui est bien plus instrumental que nous dans son approche.

Vous changez à chaque fois de producteur ? Vous n'êtes jamais satisfaits ?
Fletch : Nous produisions nous-mêmes nos premiers disques avant de penser que nous aurions besoin d'une aide extérieure pour nous motiver. Nous changeons souvent de producteur parce que nous n'aimons pas nous répéter d'un album à l'autre et chaque retour est mûrement réfléchi. Chaque producteur apporte une personnalité différente et ce qu'il y a d'amusant de la part de Ben Hillier c'est qu'il n'était pas particulièrement fan de notre musique à la différence de Mark Bell (*Ndlr : producteur de* Exciter, *le précédent album de 2001*). Ben n'avait donc pas d'idées préconçues sur la manière dont devait sonner un album de Depeche Mode. Du coup, ses idées étaient particulièrement fraîches et nouvelles. Tim (*Ndlr : Simenon, producteur d'*Ultra, *en 1997*) et Mark étaient plus dans la philosophie de Depeche Mode, conscients de l'héritage qui était le nôtre. C'était une bonne approche mais Ben ne s'intéressait pas à cela. Et pourtant il est étrange de constater que cet album sonne un peu comme un ancien Depeche Mode. Il est proche de *Black Celebration* par exemple. Le son rappelle plus cet album de 1985 qu'*Exciter* ou *Ultra*, nos plus récents disques. Cela vient probablement du fait qu'il n'a pas suivi l'évolution de notre sonorité. Mais cela ne nous gêne pas, nous n'essayons pas personnellement de sonner comme tel album ou tel autre et certainement pas comme *Speak and Spell* (*Ndlr : le premier album de 1981 avait un son encore très naïf*). Quand nous avons nos réunions...

... Vous avez des réunions ?
Fletch : Oui. Quand vient le moment où nous devons préparer un nouvel album, nous nous réunissons et discutons des aspects techniques. Nous attendons de rencontrer le producteur que nous avons choisi pour définir le son... ou du moins chercher la vibration qui nous mènera au son que nous voulons atteindre.

Que vous apportent vos expériences à l'extérieur de Depeche Mode (*Ndlr : Martin sort des albums de reprises : Counterfeit et joue les DJ dans de petits clubs, Fletch a monté son label : Toast Hawaii*) ?
Fletch : Ce fut une bonne distraction. Nous avons tous apprécié nos expériences extérieures. Du coup, nous sommes de bonne humeur pour retrouver Depeche.

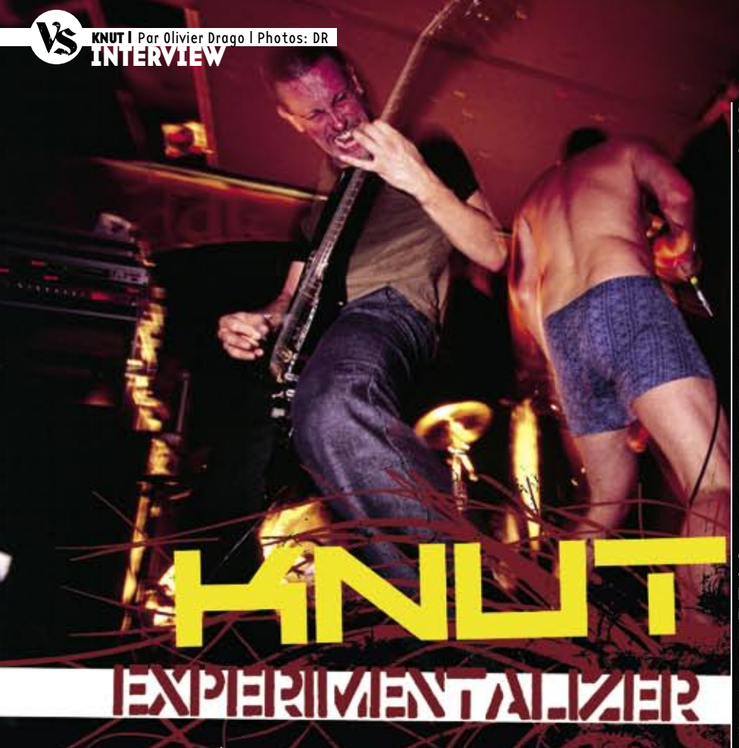
Martin, tu n'es désormais plus seul à la barre. Dave (*Ndlr : Gahan, la voix de Depeche Mode*), te prête main forte avec trois compositions (« I Want it All », « Suffer Well », « Nothing's Impossible »). Comment comparerais-tu vos deux styles ? Vous semblez être sur la même longueur d'onde...
Martin : Les sujets sont assez similaires je dirais. Je ne sais pas vraiment comment il compose. Il a écrit avec plusieurs coauteurs ; notamment Christian Eigner et Andrew Philpott, respectivement batteur et ingénieur du son sur la tournée *Exciter*. Je ne sais donc pas exactement qui a fait quoi sur ces demos. En tout cas, ces chansons collent à l'ambiance de l'album. C'est une bonne chose au final parce que je ne suis pas un compositeur très prolifique. Désormais, nous avons pas mal de chansons d'avance qui sont déjà enregistrées ou mixées. Elles sont prêtes à constituer des faces B ce qui était un peu notre lacune par le passé. Après quatre ou cinq singles nous n'avions plus de chansons bonus.
Fletch : Le problème est véritablement venu des paroles. Certaines chansons avaient un côté un peu hippie, parlaient d'environnement... ce qui ne correspondait pas vraiment à l'univers de Martin. Au final nous avons bien adapté l'ensemble car on ne reconnaît plus trop ce qui vient de Martin ou de Dave. Je crois que Ben (Hillier) a su créer un ensemble qui se tenait à partir de tous ces éléments un peu disparates et c'est son plus grand mérite.

Dans les albums de Depeche Mode, il y a toujours des chansons que tu tiens à interpréter, Martin, comment les choisis-tu ?
Martin : La majorité de mes chansons correspond à la voix de Dave. L'attitude de sa voix coïncide tout à fait avec l'ambiance qui se dégage de mes textes et ma musique. Il y a tout de même toujours quelques chansons qui lui font dire non ou : « *Cette chanson te correspond plus.* » Parfois il est très clair que ma voix colle mieux. D'autres fois c'est en travaillant les morceaux que l'on a des surprises. Une chanson comme « John The Revelator » est certainement celle où Dave donne le meilleur de sa voix et, pourtant, je l'avais programmée pour moi au départ.

La guitare est un élément que l'on retrouve souvent au cœur de vos morceaux, même les plus synthétiques ?
Fletch : C'est sûrement lié au fait qu'il s'agit du seul vrai instrument dont sait jouer Martin (*rires*).
Martin : J'ai commencé à l'âge de 13 ans. C'était un peu frustrant pour moi de nous voir tourner uniquement sur des synthétiseurs au début donc j'ai toujours veillé à ce que l'on retrouve cet instrument régulièrement dans nos morceaux.
Fletch : Nous jouions tous de la guitare au début. C'est Vince Clark (*Ndlr : premier leader du groupe qui a claqué la porte après le premier album*) qui nous a poussés à nous mettre au tout électronique. Techniquement nous ne sommes pas très doués aux claviers. Ce fut une grande chance de commencer en même temps que le punk. Nous n'avions pas à très bien jouer de nos instruments. Il fallait simplement avoir de bonnes idées et une attitude. À la différence de la période qui précédait, plus prog-rock, où chaque guitariste ou batteur se devait d'être brillant. Nous avons eu des moments de chance on peut dire. Quand nous avons commencé, les synthétiseurs monophoniques de qualité commençaient à devenir accessibles. Les Moog, les Korg, les Yamaha, sont sortis durant nos débuts où nous n'avions pas les moyens de nous payer de vrais gros synthés. Ils ont commencé à devenir plus petits aussi et nous avons pu les mettre dans des valises pour nos déplacements en train. Très pratique (*rires*). Il y avait aussi une scène excellente qui nous motivait : Human League, Kraftwerk... Une bonne période qui annonçait une avancée dans la musique. En fait, les synthétiseurs nous ont permis d'avoir un son différent. Avec des guitares nous nous serions fondus dans la masse. Nous aurions sonné comme les Cure des débuts ! Les guitares nous empêchaient de composer une musique qui nous ressemble en fait, il y avait trop de référents. Nous avons été le premier groupe synthétique à faire de la véritable pop-musique et c'est ce qui nous a distingués.

DEPECHE MODE – *Playing The Angel* (Labels/Virgin)
www.depechemode.com

KNUT | Par Olivier Drago | Photos: DR



KNUT

EXPERIMENTALIZER

DOUBLE ACTUALITÉ POUR KNUT AVEC LA SORTIE D'UN NOUVEL ALBUM, *TERRAFORMER* (CHEZ CONSPIRACY CHEZ NOUS ET HYDRA HEAD AUX USA), AINSI QU'UNE COMPILATION DE REMIXES PAR LES PLUS GRANDS PONTES DE LA MUSIQUE EXPÉRIMENTALE, HISTOIRE DE FÊTER COMME IL SE DOIT LES DIX ANS DU GROUPE SUISSE. BAVARDS, RODERIC, BATTEUR ET DIDIER, VOCALISTE ET BIDOUILLEUR DE SON, NE NOUS LAISSENT PAS LE LOISIR DE NOUS ÉTERNISER AVEC CETTE INTRODUCTION, RENTRONS DONC DANS LE VIF DU SUJET, DE TOUTE FAÇON TOUT EST DIT PLUS BAS...

Dix ans – onze même – de Knut, je suppose que vous êtes fiers du chemin parcouru ? Quel regard portes-tu sur ce parcours ?
Roderic : Difficile à dire. On a toujours avancé au coup par coup, sans rien de prédéfini. On a eu la chance d'être en phase au sein du groupe sur l'essentiel et de rencontrer des gens avec qui partager notre vision et l'élargir. Qu'il s'agisse des groupes avec qui on a tourné, des gens chez qui on a enregistré, de toutes les assos qui se sont mises en quatre pour nous organiser un show dans un patelin, on a retiré de cette passion activiste l'inspiration pour continuer et nouer des amitiés durables. Le plus important est qu'on ait toujours créé du pur Knut, malgré la difficulté à entrer dans des cases parfois, ou au contraire en dépit des courants musicaux auxquels on a pu être assimilé. C'est ma vision optimiste des choses, telle qu'elle reste viable hors du business musical qui est franchement épouvantable.

Vos motivations sont-elles les mêmes qu'à vos débuts ?
R : Je crois que oui. La seule différence est qu'on a des gens prêts à nous soutenir et à sortir nos albums. Au début, on l'a fait nous-mêmes. Avec Snuff Records ou le fanzine *Evil* on avait en plus de Knut la motivation de faire connaître d'autres groupes, la scène genevoise, etc. En dix ans, la scène suisse a pris un essor considérable et si on a pu y contribuer, tant mieux.
Didier : Si la motivation est la même, je pense que nos envies sont maintenant différentes. Si à nos débuts (*Leftovers*, *Bastardiser*), on s'est acharné à bosser le côté tight et précis de notre musique, l'envie a été ensuite de retranscrire l'énergie live plus brute et chaotique (s/t, *Challenger*). Le dernier album a le souffle encore plus libre, batterie et grattes envoyées en une prise ou deux seulement pour les pistes de base. Maintenant, on s'acharne encore plus à faire péter le cadre, explorer les extrêmes dans l'énergie, la lourdeur, le calme, les ambiances, etc.

***Bastardiser*, *Challenger*, *Terraformer* pourquoi ce même suffixe depuis trois albums ?**
R : Amusant n'est-ce pas ? Je n'en ai pas la moindre idée.
D : Konzept, my friend. Konzept ! Un petit cadre conceptuel avec lequel on peut s'amuser un peu. Pour la variation, tu as oublié le premier EP *Leftovers* et pour la continuité : *Alter* sera le titre de l'album de remixes.

Combien de temps après la sortie de *Challenger* avez-vous commencé à poser les bases du nouvel album ? Combien de temps a duré la phase de composition de *Terraformer* ?
R : Je ne sais plus très bien. Il y a eu un flottement après les tournées de *Challenger*, je dirais entre les étés 2003 et 2004, où on a rejoué une fois à Genève avec Pelican. Pour ce concert, on avait déjà deux titres qui figurent sur *Terraformer*. Donc il y eu moins d'un an d'inactivité, peut-être encore quelques mois après ce concert, mais pas si longtemps puisqu'en novembre 2004 on enregistrait *Terraformer*. Il n'y a pas eu de ligne directrice. La preuve, c'est que le disque est moins expérimental que prévu (on avait imaginé se passer complètement de chant à un moment, travailler plus les sons programmés et les textures) et il est quand même assez hétéroclite. Entre ce qu'on imagine et ce qui se passe il y a généralement un gouffre donc on évite d'intellectualiser.
D : L'album s'est composé tout seul sans arrière-pensée. Pendant la période de battement, tout le monde a continué à faire de la miouse dans son coin ou à deux. On s'est rendu compte à l'automne 2004 qu'on avait suffisamment de matériel pour sortir un album. C'est un album qui a été composé en géométrie variable et les personnalités individuelles sont moins noyées dans le moule Knut, donc s'expriment plus.

Ce qui étonne à l'écoute de *Terraformer*, c'est la grosse proportion de titres instrumentaux. Depuis quelque temps certains groupes issus du hardcore et du metal favorisent justement une approche de plus en plus instrumentale, comment expliquerais-tu ça ?
R : Certaines caractéristiques apparaissent plus clairement selon le contexte, l'album, la tendance musicale du moment. Or si tu réécoutes nos enregistrements précédents (l'intro de « Shutter » sur *Leftovers*, l'instrumental « Fungus Mat » sur *Bastardiser*, celui de *Challenger*) tu constates que les atmosphères, les influences comme Swans, The God Machine, Scorn, Sonic Youth sont une constante, peut-être d'une manière moins évidente. Cela dit, le fait que la voix s'efface à ce point est effectivement une évolution, naturelle dans la mesure où après quelques années le format standard fait place à d'autres envies. Hurler en permanence dans le micro c'est cool mais un peu limité comme moyen d'expression. Et comme je vois mal Didier chanter comme Jeff Buckley...
D : Il y a toujours eu de grands espaces libres de voix dans nos chansons. À titre personnel, je ne suis vraiment pas adepte de la logorrhée. Les paroles ont toujours été assez ramassées : phrases courtes mais assez abstraites. Actuellement, j'ai aussi d'une certaine manière atteint ma limite technique. Vocalement, je ne sais pas trop quoi faire d'autre que le chant screamo agressif et donc on ne sort pas vraiment de cette émotion-là. Je ressens maintenant le besoin d'exprimer d'autres choses. De plus, les tournées m'ont donné un autre regard sur mon « chant ». Marteler les mêmes chansons soir après soir, avec un poids émotionnel assez lourd, transforme les chansons en mantras qui s'imprègnent en toi après deux ou trois semaines. L'exutoire n'en est plus vraiment un, quand tu baignes autant de temps et de manière aussi intense dans ces émotions-là. Ma porte de sortie actuelle est le côté électronique que je peux amener et que j'ai très envie de développer. De plus, la décision s'est faite très naturellement. Ayant eu assez rapidement les morceaux terminés, il a été assez facile de décider si les titres nécessitaient de la voix ou pas.

En ce qui vous concerne, on note même trois types de titres instrumentaux : certains, plutôt courts, restent des morceaux violents très proches du son « Knut classique », si ce n'est l'absence de chant, d'autres se dirigent vers une utilisation plus atmosphérique des guitares, dans la veine Neurosis/Isis/Jesu/Pelican et enfin il y a ceux vraisemblablement inspirés par la noise et l'ambient... Envie de varier le répertoire ?
R : Je dirais plutôt confiance dans la capacité à exprimer diverses facettes du groupe, lequel brasse pas mal d'influences et de sensibilités différentes. C'est cool de balancer sur *Terraformer* le titre le plus punk qu'on ait jamais fait après un morceau épique très mélodique. Placer un sample des *Bérets verts* ou beugler « yeeehaaa!!! » sur un coup de tête, ça a quelque chose de rassurant sur l'état d'esprit de ce groupe.

En fait, *Terraformer* est presque – je dis bien presque – aussi varié qu'*Alter*, lien de cause à effet ? Est-ce que les remixes vous ont donné envie d'explorer plus avant de nouvelles voies ?
R : Je crois que les deux démarches vont de pair, découlent du même état d'esprit. On fantasmait sur ces remixes depuis des années, mais il a fallu attendre le bon moment : qu'on soit un peu plus connus, que des gens comme Francisco López ou Oren Ambarchi se rapprochent de musiques plus extrêmes et « hardcore », et que Hydra Head évolue dans une direction toujours plus expérimentale. On a tous mûri ensemble. C'est pour ça que je ne comprends pas les critiques vis-à-vis de labels ou de groupes qui évoluent et ne font plus ce qu'on attend d'eux. C'est tellement normal d'évoluer quand on fait de la musique.

Considères-tu *Terraformer* comme un disque de transition pour Knut ?
R : J'ai l'impression qu'on a fait que ça, des albums de transition.

Comptez-vous vous diriger vers une musique exclusivement instrumentale ?
D : Qui vivra verra.

Roderic, à une époque tu parlais d'un side-project plus « calme » que Knut, qu'en est-il ?
R : C'est vrai, j'ai mentionné ça ? Il y a bien eu une ou deux tentatives mais il s'agit surtout de demos que j'accumule à la maison depuis des années. Je joue tout le temps de la guitare (bien plus que de la batterie), si possible en acoustique. C'est comme ça que je compose la plupart de la musique de Knut. Ma devise c'est : si ça sonne en acoustique, ça sonnera encore mieux saturé. Bref, j'ai des velléités de songwriter mais je ne suis pas assez discipliné et il me manque probablement le talent de chanter et composer des textes. Je me suis résolu à me concentrer sur Knut et à essayer d'y mettre un peu de tout ce que j'aime, chaos, transe, mélodie. Cela dit je ne désespère pas de former un jour le groupe dont je rêve, un truc un peu prog et « absorbant » qui mélangerait Voivod période *Angel Rat*, Giants Chair, Hüsker Dü, Bitch Magnet, God Machine et le Genesis des 70's !

Parle-nous un peu de la tournée avec Jesu, et, si tu le peux, éclaire-nous sur un point : que s'est-il passé le soir du concert de Paris à La Locomotive. En façade le temps des deux ou trois morceaux interprétés, le son était impeccable, guitare comprise, quel problème a rencontré Justin pour le pousser à stopper net le concert ?
R : Tout d'abord je mentirais si je prétendais que cette tournée avec Jesu n'a pas été une sorte de rêve éveillé. J'ai rencontré l'un de mes héros musicaux qui s'est avéré être quelqu'un d'ultra cool et pas du tout imbu de lui-même. Au bout de deux heures j'étais juste avec un grand Briton pâlot qui se marre/fume de la weed tout le temps et partage les mêmes passions musicales. Accessoirement, c'était Justin Broadrick de Jesu, Godflesh et tellement d'autres choses importantes. Quant à Paris : grosse déception. Cette tournée s'est si bien passée et voilà que la capitale nous fait faux-bond, ou plutôt cette foutue guitare qui, crois-le ou non, est la seule que Justin possède depuis 15 ans. Autant dire que cette tournée de six semaines fut celle de trop, un pickup a lâché... Il a suffi à Justin d'essayer les grattes d'ISIS pour constater la différence : il a un son et une réponse bien particuliers avec son instrument et c'est tout. Après, il y a la fatigue, l'absence de lucidité qui font qu'il n'a peut-être pas mesuré l'ampleur du renoncement (pour le public et pour le groupe). C'était un sentiment un peu merdique, surtout qu'il y avait plein de têtes connues dans la salle et que c'était plein à craquer.

Comptes-tu collaborer de nouveau avec Broadrick à l'avenir ?
R : On vient de parler d'un EP pour Relapse sur lequel je devrais jouer. On est censé se partager la tâche avec Ted Parsons, qui est sur le premier album. Donc oui, mais je préfère ne rien me promettre à ce sujet car Justin bosse en solitaire et fait appel à des musiciens en fonction de ses besoins.

On parlait de certains titres de *Terraformer* produits par Justin Broadrick, ce qui n'a vraisemblablement pas pu se faire faute de temps, mais vous annoncez qu'il y aura tout de même « quelque chose », peux-tu nous en dire davantage ?
R : L'histoire est marrante. En effet, on manquait de temps pour ce dernier titre qu'on souhaitait un peu plus électronique sur l'album. Justin était à fond pour mixer les pistes qu'on lui avait fournies, mais comme il ne fait plus trop d'electro depuis la fin de Techno Animal et sa focalisation sur Jesu, il en a profité pour se lâcher et nous a carrément tourné ça en pure drum'n'bass. Excellent, mais pas vraiment approprié à l'album. Mais le titre est là, il latte et on le garde pour une autre occasion.

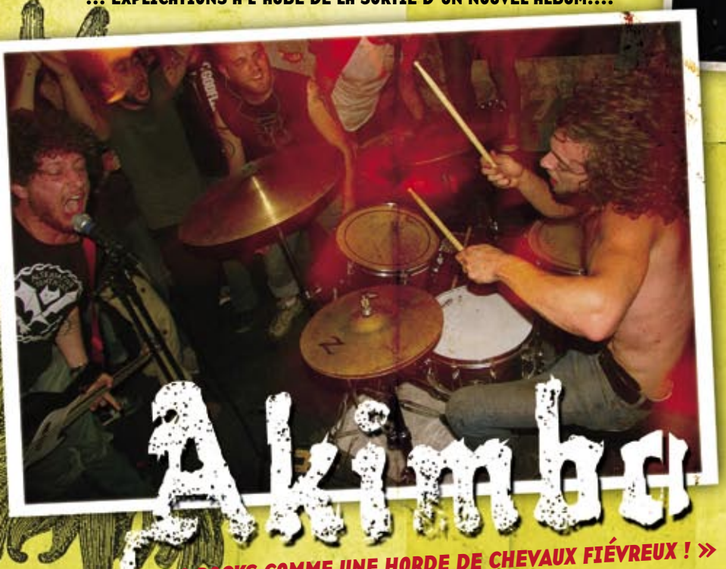
A-t-il été difficile de réunir cette impressionnante équipe de remixeurs pour *Alter* ? Depuis quand ce projet est-il en branle ?
D : On a commencé à en parler sérieusement en 2003 je crois. On se disait qu'il fallait faire quelque chose pour les 10 ans du groupe et c'est là qu'on a commencé à délirer avec cette idée de remixes. On a fait une dreamlist de remixeurs et on a commencé à envoyer des mails en septembre 2003. Il y a eu ensuite une période assez magique de six mois où presque tous les gens qu'on avait contactés ont joué dans la région. On a donc pu directement approcher Justin Broadrick, Mick Harris, Asmus Tietchens, Dälek, Oren Ambarchi, etc. Tous ont été enthousiastes et disponibles. On a ensuite dû attendre d'avoir les fichiers de tous les titres choisis, ce qui n'a pas été une mince affaire. Serge a dû ressortir son vieux multipiste digital et réenregistrer toutes les pistes séparées, deux par deux. Ce qui fait qu'on a eu la totalité des remixes à la fin 2004 seulement. La date anniversaire était passée et on avait déjà la tête dans l'album. D'entente avec Hydra Head et Conspiracy on a décidé de sortir les remixes après *Terraformer*.

Quels remixes vous ont le plus impressionnés ?
D : Personnellement, un grand moment a été la rencontre avec Asmus Tietchens. J'ai toujours trouvé que c'était un personnage très mystérieux, quasiment pas de photo et très peu d'interviews de lui alors qu'il faisait déjà de la musique avec Cluster dans les années 70. J'adore ses travaux sériels comme *La Linea*, *Marche Funèbre* ou ses pièces ultra ambient comme *Seuchengebiete 2* et *Das Fest ist Zu Ende* (un journal intime sonore). Je le sentais aussi vraiment très loin du monde du hardcore ou du metal et il a été un peu surpris que je l'approche. Après qu'il a reçu nos disques il a été d'accord pour nous faire un remix et confronter ainsi sa tranquillité à notre volume (« my stillness vs. your loudness »), tout ça avec une pointe d'humour. J'ai été plus que comblé ! Mais je n'oublie pas la rencontre avec Justin, un mec adorable, Dälek qui sont de vraies crèmes et Mick Harris un type speed mais super gentil et entier, qui après dix minutes de conversation, te parle déjà des problèmes de partage de voiture avec sa femme, ses prises extraordinaires – le mec est un vrai givré de pêche – etc. On n'oublie pas non plus l'enthousiasme des potes plus proches qui nous ont aussi très rapidement filé leurs versions. Après toutes ces années, on a pu rencontrer presque tous nos héros personnels et c'est vraiment une chance extraordinaire que d'avoir cette reconnaissance de nos pairs via une relecture de notre musique.

À l'image de votre musique de plus en plus ouverte, as-tu le sentiment que votre public vient d'horizon plus divers aujourd'hui qu'il y a 10 ans ?
D : Oui, au début on avait vraiment l'impression qu'il n'y avait pas d'horizon. Le ciel était assez bouché pour nous : on était trop metal pour les hardcoreux, trop weird pour les metalleux. Puis tout s'est cristallisé peu après *Bastardiser*, le metal/hc noisy de Coalesce, Kiss It Goodbye, Converge, Breach, etc., commençait à apparaître sur la carte et dans les esprits. Il y avait une scène ou une étiquette sous laquelle on pouvait nous caser. De toute façon, on a toujours voulu faire du Knut et on a toujours été assez au clair avec nos influences. Donc tant mieux si notre public est des plus divers et nous reconnaît pour ce que nous faisons et non pas en vertu d'une mode, d'une scène ou d'une énième réincarnation du hardcore ou whatever.

KNUT – *Terraformer* (Conspiracy/Overcome)
KNUT – *Alter* (Hydra Head/Pias)
www.hydrahead.com/knut

« ÇA M'ENNUIERAIT DE JOUER DANS UN GROUPE QUI NE SOIT QU'UNE CHOSE, OBSERVE NAT, *COMME UN GROUPE TYPIQUEMENT SLUDGE, OU SEULEMENT HARDCORE OU PUREMENT ROCK. J'AIME TOUS CES STYLES MAIS N'EN PRATIQUER QU'UN ME SEMBLE RESTRICTIF ET CHIANT EN PERSPECTIVE.* » PAS ÉTONNANT DE LA PART DU BATTEUR DU GROUPE DE SEATTLE - PETIT BONHOMME AUX CHEVEUX MI-LONGS FRISÉS ET SOSIE DE STEVE HYDE DE *THAT 70'S SHOW* (LA SÉRIE TV) LORSQU'IL ARBORE, COMME LE SOIR DE L'INCROYABLE CONCERT PARISIEN D'AKIMBO, UN TEE-SHIRT VINTAGE LED ZEP -... CAR LA MUSIQUE DE CES AMÉRICAINS QUI VIENNENT DE SIGNER SUR LE PRESTIGIEUX ALTERNATIVE TENTACLES EST UN PIED DE NEZ AUX FÉRUS DE CLOISONNEMENTS STYLISTIQUES ET DE NOMENCLATURES ÉTANCHES, TANT ELLE MÉLANGE NOISE ET INSPIRATION 70'S, PUNK ET HEAVY-ROCK POUR DES MORCEAUX AUSSI JOUISSIFS ET MÉLANGÉS QUE « DELILAH » OU « THE SORCERESS » ... EXPLICATIONS À L'AUBE DE LA SORTIE D'UN NOUVEL ALBUM....



« AKIMBO ROCKS COMME UNE HORDE DE CHEVAUX FIÉVREUX ! »

Vous venez d'annoncer un nouveau changement de line-up, aléa dont vous semblez coutumiers ; j'en profite pour vous inviter à revenir sur l'histoire d'Akimbo, les événements décisifs pour le groupe...

Jared (guitare) : Jon et Nat jouent ensemble depuis onze ans, dont sept au sein d'Akimbo : ils se sont rencontrés en première année au lycée. Moi je suis arrivé au début du groupe et depuis on a vraiment tourné tous les ans, et aussi sorti quatre disques : deux sous la forme d'un trio et deux autres à quatre. Depuis que nous avons intégré un deuxième guitariste, on a eu des musiciens qui ont joué les intérimaires, et d'autres qui malgré leur envie de se maintenir dans le groupe ont dû déménager ou autre... Personnellement, je ne peux pas suivre Akimbo sur toutes les tournées car je travaille pour une société de courtage (vraiment punk, je sais). Nat travaille à son compte : il est graphiste/designer et réalise des affiches de concerts, des pochettes de disques, des tee-shirts et des pubs. Quant à Jon, il teste des jeux-vidéos...

Jon (basse/chant) : Et c'est le meilleur job qui soit ! C'est vrai que les changements de line-up sont une véritable malédiction dans ce groupe. Le guitariste Patrick que vous avez vu sur cette tournée et qui vient de nous quitter, était le neuvième si je ne m'abuse... Mon Dieu, neuf ! C'est ingérable... N'importe quel autre groupe aurait jeté l'éponge, mais pas nous. Akimbo rocks comme une horde de chevaux fiévreux ! Et rien ne nous arrêtera, rien ! Difficile de résumer notre parcours car ça fait déjà sept ans. Je dirais que l'événement décisif pour moi fut de quitter mon travail pour tourner et enregistrer autant que possible. Depuis lors, j'ai été happé dans une spirale infernale de pauvreté et de dégoût de soi... Mais maintenant que nous sommes chez Alternative Tentacles, j'imagine que je vais nager dans une baignoire dorée à l'or fin et remplie de pierres précieuses ! Ah ah ah !

Justement, racontez-nous comment vous avez signé avec eux...

Jon (basse/chant) : On a fait une descente dans leurs bureaux, des bâtons de dynamite fixés au niveau du torse, et on les a menacés de tout faire péter s'ils ne nous signaient pas (*rires*).

Nat (batterie) : On devait jouer à Pittsburgh. Or le concert fut annulé et on s'est retrouvés greffés à une affiche Melvins+Jello Biafra. À la fin, Jello nous a demandé quelques cds et ce fut tout. Mais quand ils ont fait une petite tournée commune pour la sortie de l'album (*Ndlr : Never Breathe What You Can't See*) et qu'ils ont joué à Seattle la veille du 1er de l'An, Biafra nous a demandé d'ouvrir pour eux...

Jared (guitare) : Cette nuit-là, il nous a dit « hey, restez dans les parages à la fin du concert », j'ai cru qu'il allait nous inviter à nous joindre à eux pour faire la fête, et j'ai trouvé ça vraiment cool, mais il nous a proposé de faire un disque, ce qui était encore mieux !

Jon : Vraiment, je m'enflamme à chaque fois que je pense à cette collaboration : ce label a sorti tellement de disques qui m'ont amené au punk quand j'étais ado ! On est très honorés et enthousiastes !

Dites-nous en plus sur ce prochain disque alors...

Jon : L'album est déjà enregistré : on l'a bouclé juste avant de partir en tournée européenne, il s'appelle *Forging Steel And Laying Stone*, il compte douze chansons et devrait sortir en février 2006. On pense tous que c'est notre meilleur opus... Et aussi qu'il devrait nous rallier un nouveau public fait de types qui portent le bouc et arborent des tatouages Looney Tunes. D'ailleurs j'en profite pour passer un message : « si tu te présentes à un concert d'Akimbo et que tu as un tatouage Looney Tunes, l'entrée te sera offerte ».
Bon sérieusement, j'ai voulu qu'on retrouve l'énergie de notre premier full-length *Harshing Your Mellow*, et je pense qu'on y est parvenu. Au final, il fait preuve de davantage de frénésie que le dernier album *City Of the Stars*.

Sur la pochette d'*Elephantine*, vous précisez que l'album a été enregistré en six jours, est-ce une habitude, et si oui, est-ce parce que vous tenez à ce que la performance soit proche de ce qu'est Akimbo en live ?

Jon : Que ce soit *Elephantine*, *City Of the Stars* ou le nouvel album, l'enregistrement a toujours duré une semaine. Nous avons la mauvaise habitude de ne pas réserver le studio assez longtemps, pour des raisons financières en fait. Alors nous compensons le stress en buvant des bières et en lisant dans *Spin Magazine* les derniers drames qui déchirent Weezer. Savais-tu qu'ils communiquent par le biais de psys et autres médiateurs ? Pas étonnant qu'ils craignent autant à présent !

Dans « Circle Of Hair » tu chantes « *We're going to take your white stripes and paint them black* »... Si j'ai bien compris, ces paroles sont une déclaration de guerre à l'encontre d'un « revival rock » ou « nu-rock » qui nous inonde et manque cruellement de danger contrairement à ses modèles (les Stones : « Paint it Black »...) ?

Jon : En plein dans le mille ! Le garage rock revival auquel on a droit depuis un moment me débecte. Ces groupes devraient la fermer, réunir tout l'argent qu'ils se font, s'acheter une fusée et partir sur la lune jouer des concerts pour un public qui n'a pas écouté de musique ces quarante dernières années ! Le bon côté, c'est que cette mode a évincé le neo-metal de sous les projecteurs. Mais je jure que si j'entends un autre de ces morceaux tendus et minimaux, avec des lignes de guitare dansantes sur fond de beats disco, je m'en irai plonger dans l'océan pour vivre avec les requins !

Il y a toujours eu des tas de groupes variés à Olympia (toute la scène riot grrls, Sleater Kinney, Godheadsilo...) et Seattle (les Melvins, tout le grunge, Tad, Mudhoney, Karp, Murder City Devils, Valis, Kinski, 7 Year Bitch, Botch, Pretty Girls Make Graves...) avec également des labels aussi différents que Sub Pop, Tooth and Nails, Vagrant etc. Quelles ont été dans la région les répercussions de l'énorme succès du grunge ? Localement, les autres scènes en ont-elles profité ou ont-elles été discriminées ?

Jon : Les conséquences ? Audioslave... Toutes nos excuses pour ça !

Nat : Les répercussions c'est que quand tu sors de la ville, tu as toujours un idiot qui te demande si tu as connu Kurt Cobain ! Enfin, j'adore Nirvana, Soundgarden, Mudhoney, les Melvins, Godheadsilo et tous ces groupes (sauf Sleater Kinney) et c'était cool de grandir à Seattle (car j'y suis né) avec tous les concerts de Botch, Bikini Kill, des Murder City Devils... C'était bon d'avoir quatorze ans avec tous ces groupes en activité.

Jared : Le phénomène grunge a un peu fait bouger les choses, du moins il aura eu le mérite d'intéresser un peu plus les gens à la musique rock.

AKIMBO – *City Of the Stars* (Seventh Rule)
www.livetocrush.com
www.myspace.com/akimbo

QUEENS OF THE STONE AGE
"Over The Years And Through the Woods"
DVD + CD BONUS
queens of the stone age
LIVE DVD/CD
OVER THE YEARS AND THROUGH THE WOODS
LIVE AU BRIXTON ACADEMY ET AU KOKOS DE LONDRES
INCLUS : "NO ONE KNOWS", "GO WITH THE FLOW", "LITTLE SISTER" "IN MY HEAD" ET "BURN THE WITCH"
DES INVITÉS PRESTIGIEUX : MARK LANEGAN, NICK OLIVERI, DAVE GROHL ET BILLY GIBBONS DE ZZ TOP
"Queens of The Stone Age rend le hard rock populaire" Le Monde
"Il n'y a quasiment pas plus subtil que ce rock métallique" Le Parisien
"Sur scène, le groupe transforme ses chansons en odyssées cosmiques, en tourbillon atomique, en tornade sonique." Les Inrockuptibles
www.qotsa.com
SORTIE LE 21 NOVEMBRE
Dolydor
UNIVERSAL

Par Emmanuel Guinot | Propos Recueillis par Jody Denberg | Photos: DR

Neil Young

BLOWIN' IN THE WIND

C'est en 1994 que j'ai découvert Neil Young. Par le biais de Nirvana. Premier contact, un album baptisé *Sleeps With Angels*, et une chanson éponyme, dédiée à Kurt Cobain. Voix que chaque instant semble briser, guitares qui chantent une tristesse infinie, paroles en forme d'offrande éternelle. Au même instant, la presse musicale de l'époque ne manque pas d'expliciter l'hommage : Kurt Cobain, qui a souvent cité Neil Young comme son maître à penser, met fin à ses jours le 5 avril 1994, laissant en guise d'épitaphe « It's better to burn out than to fade away », soit une citation du songwriter, reprise de la chanson « My My, Hey Hey (Out of the Blue) ». D'où la naissance, quelques mois plus tard, de cet album et de ce morceau poignant, signe pour beaucoup du sentiment de culpabilité qui hante le *Loner* à l'époque. Une pièce musicale sombre, hantée par le doute, un disque en forme de retour à l'électricité écorchée, et révélateur de nouvelles expériences formelles. Les frissons de ces premiers émois avec le Canadien appelèrent alors immanquablement d'autres investigations auditives, pour l'adolescent rescapé de la foudroyante époque *Nevermind*. La discographie de Neil Young n'allait alors pas tarder à prendre, doucement mais sûrement, forme sous mes yeux, et ce dans un étrange sentiment de vertige. C'est au fil des ans que les différentes périodes de cette œuvre (à première vue, immense) ont alors dévoilé un peu plus de leurs richesses infinies : soit des sonorités dont le grunge semble s'être fait écho (le fameux *Ragged Glory Tour*), beaucoup de moments de grâce à jamais gravés dans l'histoire de la folk music (*Harvest, After The Gold Rush, Comes A Time*...), et même des expérimentations qui osent flirter avec l'électronique (l'album *Trans*)... Surtout, au delà des genres et étiquettes, certaines des plus belles pièces rock de ces trente dernières décennies (*Zuma*, *Tonight's The Night*, *Rust Never Sleeps*, *Everybody Knows this is Nowhere*...).

Mais plus encore que les sons, il y a tout ce que Neil Young va soudain pouvoir symboliser, alors que marketing et jeunisme semblent déjà assujettir l'industrie du disque de l'époque. Incarner une image, celle d'une parfaite authenticité musicale et d'une liberté artistique totale. En 1997, Jim Jarmush la stigmatise à merveille à la faveur du film *Year Of The Horse*. Caméra Super 8 au poing, le réalisateur de *Dead Man* infiltre l'intimité live de Young et du Crazy Horse et fait ressentir – comme jamais – l'intensité et la passion qui peuvent habiter cinq musiciens de rock, regroupés en quartette sur scène, tête baissée, pour le meilleur. Image d'authenticité, oui, qui résonne au travers du parcours de Neil Young, mais surtout de résistance à tous compromis mercantiles. Avec ce lot d'anecdotes éloquentes : on parle de silence discographique volontaire après le succès de *Harvest* (1972) pour éviter toute assimilation à la mode ou à quelconque phénomène, silence coupé par l'audace stylistique de l'album live *Time Fades Away* qui lui attire de nombreuses foudres, puis travail dans la semi clandestinité pour échapper à son label Geffen en 1987 avec lequel il est en prise... Reste qu'avec chaque nouvelle pièce de sa discographie, Neil Young témoigne d'une facilité déconcertante à prendre tout le monde à contre-pied, pour contrecarrer les attentes et les modes, et ainsi mieux présumer la postérité.

À tout ceci, il faut sans doute ajouter les combats du musicien. Tant personnels que publiques. Ces combats qui, à l'instar de la création de la fondation The Bridge avec sa femme Pegi (institut spécialisé pour enfants handicapés), ou encore des messages véhiculés par la tournée Farm Aid, sont la preuve d'un engagement qui transcende causes politiques ou querelles de chapelle pour fixer des causes universelles et humanistes : l'enfance, l'écologie, la paix. Pour autant, et c'est là toute sa force, Neil Young n'a jamais versé dans le rock à messages, si ce n'est celui de la passion de la musique, pas plus que dans des propos moralisateurs en interview.

Si l'ensemble de ces faits, relatés de manière bien peu exhaustive ici, peuvent suffire à justifier le (faible) hommage que ces quelques pages incarnent, d'autres éléments viennent corroborer l'importance de cette rencontre à nos yeux. Jamais un artiste n'a à ce point outre passé le poids du temps, des modes et des courants pour pouvoir se prévaloir ainsi d'une belle unanimité. Car à mesure des interviews que nous avons eu à mener ces dernières années, Neil Young est de ces personnages cités avec (quasi) systématisme comme influence majeure, ou tout au moins comme exemple impérieux. En 2005, l'auteur de « Heart Of Gold » (son plus gros succès, à ce jour) a essuyé une sérieuse intervention chirurgicale, et subi le décès de son père, Scott. Mais c'est aussi en 2005, année de ses soixante ans, qu'il décide de retourner à Nashville pour enregistrer *Prairie Wind*, et retrouver les fidèles (Ben Keith, Emmylou Harris...). 2005, année de tous les possibles ? Neil Young joue le 18 et 19 août derniers au Ryman Auditorium, sous la caméra du réalisateur Jonathan Demme (*Philadelphia*, *Le Silence des Agneaux*...), en vue d'un film documentaire à paraître l'an prochain. Par la même occasion, le Loner annonce les publications d'un coffret de huit disques de raretés, qui devrait faire la part belle à ses débuts musicaux, et d'une anthologie en chantier depuis nombre d'années. C'est donc en cette fin de mois d'août que le journaliste texan Jody Denberg (connu notamment pour ses écrits sur les Beatles) a eu la chance de rencontrer ce grand Monsieur du rock, et a ainsi pu revenir sur les conditions d'enregistrement bien particulières de ce nouvel opus magnifique. Sur bien d'autres choses encore que l'on vous laisse découvrir maintenant...

l'entretien est ici retracé dans sa quasi intégralité

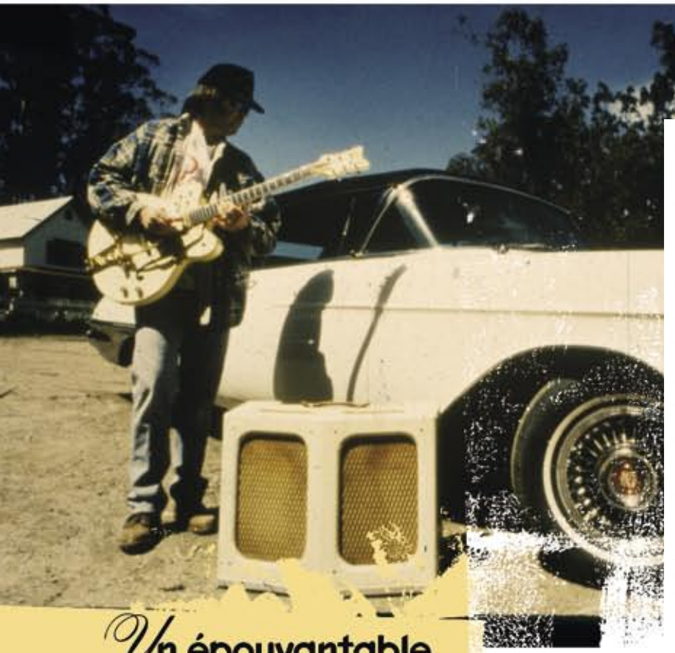
L'album a été, en majorité, enregistré ici à Nashville, n'est-ce pas ?
Il a été entièrement enregistré ici, aux anciens Monument Studios, baptisés depuis Master Link. Pendant la guerre civile, cet endroit a servi en tant qu'église, et morgue fédérale. Un petit peu en tant qu'hôpital également. Ensuite, c'est devenu le Monument Recording Studios, où Orbison a tout enregistré, et maintenant on l'appelle Master Link... C'est vraiment un lieu référence de Nashville.

Tu as enregistré à Nashville pour la première fois il y a plus de trente ans. C'était pour *Harvest*. Qu'est-ce qui t'a poussé à revenir ici pour réaliser *Prairie Wind* ?
Un jour, Ben Keith m'a dit que je n'avais qu'à venir ici, et enregistrer avec tout le monde. C'est ainsi que les choses ont toujours fonctionné. Mais je n'avais pas de chansons... En réalité, je n'en avais qu'une : « The Painter », et une bribe de mélodie de « No Wonder ». Finalement, puisque j'allais à New York pour l'intronisation de Chrissie Hynde au Rock And Roll Hall Of Fame, en mars, j'ai décidé de m'arrêter à Nashville sur le chemin du retour. Nous avons fait quelques essais, comme ça, simplement pour voir ce que cela allait donner. Tout le monde était là, tous mes amis étaient présents... C'était donc facile de réunir tous les vieux compagnons, ceux qui ont toujours été là.

Ces deux derniers soirs, tu as joué les morceaux de *Prairie Wind* au Ryman Auditorium, l'ancien lieu du Grand Old Opry (*Ndlr : lieu référence de la country music*). Tu me disais à l'instant que le studio avait été une église, mais c'est aussi dans une église que tu viens de donner ces concerts...
C'est vrai. Maintenant, c'est une très vieille église de la musique... C'est un sentiment tellement merveilleux que celui de jouer ici avec simplement une guitare acoustique. C'est un endroit tellement incroyable. L'histoire y parle d'elle-même. Nous tenions à rendre hommage à nos racines, et aux grands musiciens qui nous ont précédés ici, et à rétablir une sorte de filiation. Je n'ai rien contre Opry Land, mais ce n'est pas comparable à Grand Old Opry, à mes yeux.

Les concerts de ces deux derniers soirs ont été filmés par Jonathan Demme (*Le Silence des Agneaux*, *Philadelphia*, *Stop Making Sense*...). Comment s'est monté ce projet ?
Jonathan est un vieil ami à moi, et à Elliot, mon manager. Il nous a appelés, puisque nous avions déjà un peu collaboré par le passé. Je n'ai pas vraiment l'habitude d'écrire pour le cinéma, mais il m'avait déjà demandé de composer quelque chose pour Philadelphia. Et j'ai écrit une chanson qui collait bien au film... J'en étais assez fier. Jonathan l'aimait aussi, et Tom Hanks l'appréciait beaucoup. J'étais assez confiant sur cette collaboration. Nous avions de bonnes bases.

La nuit dernière, tu as joué *Prairie Wind* avec trente-cinq musiciens du Fist University Jubilee Singers et du Nashville String Machine... Est-ce que le film servira de substitut à cela, une fois sur la route ?
Cela dépend de la manière dont je vais m'y prendre... Je peux jouer la majorité des chansons avec environ dix personnes. Mais si je veux vraiment réitérer l'expérience un peu particulière de hier soir, seulement quelques théâtres pourront m'accueillir car ailleurs je ne crois pas que la foule aurait la patience de nous attendre pendant que nous nous installons. Donc nous sommes à la recherche de ce genre d'endroits. Il y a New York, Los Angeles, peut-être Chicago, et Las Vegas qui sont susceptibles de nous accueillir.



Un épouvantable Artiste.

La première chanson de l'album, « The Painter », parle d'un personnage féminin. Est-ce que quelque part tu as pensé à Joni Mitchell pour cette chanson ?
En fait, ma fille est peintre…

Et toi, tu peins ?
Non, je suis un épouvantable artiste !

Dans ce morceau, tu chantes « It's a long road behind me, It's a long road ahead ». Est-ce que le fait d'approcher de la soixantaine te préoccupe ?
Un petit peu, mais pas tant que ça…

Tu chantes également « If you follow every dream, You might get lost ». Est-ce que tu crois t'être égaré pendant ta carrière en poursuivant un rêve ?
Tout le temps. Je crois avoir été perdu à plusieurs reprises. C'est même l'une de mes marques de fabrique (*sourires*).

Il y a quelques mois, tu as subi une opération pour soigner un anévrisme. Que s'est-il passé exactement, et comment te sens-tu aujourd'hui ?
On a bien pris soin de moi, et je me sens bien aujourd'hui. Je suis soigné pour la pression artérielle, ce qui ne m'amuse guère… J'ai du mal à le supporter… J'essaie de m'en passer, et de me prendre en main, afin de ne pas avoir à suivre un traitement. J'ai réduit ma prise de cachet à moins d'une pilule par jour, en moins de six mois. Mais il semblerait que si je continue ainsi, je courre un risque de rechute, qui serait plus grave.

Est-ce que l'album a été écrit avant cet accident ?
J'ai commencé en me sachant malade. J'ai découvert ce problème juste quand je commençais à m'atteler à l'écriture. J'avais déjà un mauvais pressentiment quant à la suite des événements. Je subissais plusieurs examens, et je devais voir différents médecins, parfois cinq en l'espace de quelques heures. On me baladait de spécialistes en spécialistes, d'un bout à l'autre de New York. […] Je suis retourné à Nashville ensuite, et j'avais quatre ou cinq jours avant de revoir le médecin, et parler de la suite des événements. À Nashville, j'ai tout simplement repris les choses là où je les avais laissées.

Le futur est Immense

Dans « No Wonder », il y a l'image de l'église qui hante la chanson, et tu évoques des blés qui se courbent dans le vent. Mais il est aussi question du temps qui passe, et des politiciens escrocs. Est-ce qu'il y a quelque chose à tirer de cette superposition d'images ?
Tu sais, c'est juste une image dans une chanson. Je ne connais pas la réponse à cette question, je peux juste dire que l'image de la chanson, c'est ça.

Est-ce que c'est toi qui as décidé des arrangements de cette chanson, ou as-tu laissé les musiciens libres ?
Nous avons tout fait ensemble. J'ai choisi les bonnes personnes, celles qui vivent à Nashville. Ils ne sont pas ici pour faire autre chose que d'imposer leur marque, et donner vie à la chanson. Nous sommes comme des frères et sœurs, et appartenons à la même famille. Nous avançons tous dans la même direction. Je n'ai pas eu beaucoup à réfléchir aux arrangements. Je les ai laissés faire. Tout s'est passé assez facilement. Nous avons réalisé un DVD qui accompagne le disque. Dessus, tu peux voir l'enregistrement de l'album, dans son intégralité. Tout le travail des musiciens y est magnifiquement représenté.

Dans cette chanson, les chœurs sont particulièrement prenants, et hantent le morceau. C'est totalement nouveau dans ton travail. Je n'ai pas d'exemples qui soient comparables dans ta discographie…
J'ai déjà utilisé des chœurs par le passé… Sur « Landing On Water », peut-être. Mais c'était tout autre chose. Il y a dans « No Wonder » trois groupes de voix différents pour chaque couplet. Cela commence par les trois musiciens qui chantent avec moi, puis ensuite il s'agit d'Emmylou, de Peggy et de Diana, puis le chœur complet. C'est comme un long voyage…

Évoquer le fait d'entendre Willy Nelson chanter à la radio, et le carburant qui brûle sur des kilomètres est, j'imagine, une référence à ton combat, avec Willy, en faveur d'un carburant biologique…
Tout à fait. Il est urgent de faire quelque chose avec cela désormais. Il y a environ un an, j'ai appelé Willy et je lui ai dit qu'on pouvait peut-être alimenter Farm Aid (*Ndlr : rassemblement musical annuel en faveur des agriculteurs américains*) avec du carburant écologique, et lui ai demandé si cela était réalisable. Ce à quoi il a répondu oui. Nous avons donc foncé. Nous l'avons d'abord réalisé sur la côte Ouest, près de Seattle. Tous les camions tournaient à cela. Des fermiers nous apportaient le carburant dans des cuves. Puis, nous avons étendu ce mode d'alimentation aux groupes électrogènes, aux lumières et au système de son… Au final, l'ensemble du lieu était approvisionné par de l'huile végétale. Tu sais, Rodolphe Diesel, qui inventa le moteur à diesel, le faisait marcher à la base avec de l'huile végétale, ce qui veut dire que le combustible diesel n'était pas un combustible pétrolier. […] En Europe, ils utilisent du carburant écologique depuis longtemps. Ils utilisent de l'huile végétale avec des voitures telles que Mercedes Benz, Volkswagen… Ce qui n'est pas possible pour nous dans les Ford, Chevys qui n'ont pas encore d'équipement appropriés. C'est vraiment dommage. Il va falloir se battre pour cela. Il n'y a pas besoin de grand chose pour que cette économie soit confiée à plus grande échelle aux fermiers.

Tu parlais de Farm Aid. C'est cette année le vingtième anniversaire de l'événement. Peux-tu m'expliquer en quoi celui-ci a pu faire évoluer les choses, et qu'est-ce qui peut être encore fait en la matière ?
Ce qui peut être fait, c'est tout simplement continuer encore et encore à soutenir la corporation agricole, et expliquer tout ce qui est réalisable. D'autres alternatives sont à exploiter, en matière de carburant. C'est un moyen vraiment sain d'y arriver. Les alternatives peuvent paraître effrayantes. Mais le futur est immense. Il y a d'immenses moyens de faire des économies. Cela peut être cinq dollars par gallon, tout comme dix… Qui sait ? Dès que Bush sera parti. Cela dépend du prochain gouvernement. Je ne suis pas en train de faire de la politique, mais un candidat avait dit que si tu ne pouvais pas trouver de voie pour t'en sortir, ce n'était pas grave. Il te reste simplement à l'inventer. C'est la seule chose que j'ai retenue de la campagne présidentielle. La seule chose importante à se souvenir. Tout le reste n'est que divertissement, ou assimilé.

Agir en Écrivant.

« Falling Off The Face Of Earth » revient sur une relation affective. Tu chantes très aigu, à des hauteurs que tu n'avais pas atteintes auparavant, il me semble. C'est un morceau tendre, fragile et authentique. Comment es-tu arrivé à cela ?
Il suffit de te laisser aller encore, et encore. Rien ne peut t'arrêter. C'est quelque chose sans limite. Tu peux aller là où tu le veux. La musique a le pouvoir de t'emmener partout où tu le souhaites.

Et la chanson a été inspirée d'un message téléphonique ?
Certaines des paroles viennent, oui, d'un message téléphonique que m'a laissé un ami. D'autres représentent l'autre versant du message… L'autre point de vue, une façon différente de voir les choses. Je les ai simplement assemblés. Mais plus qu'un message téléphonique, c'est un véritable message qu'il y a dans cette chanson.

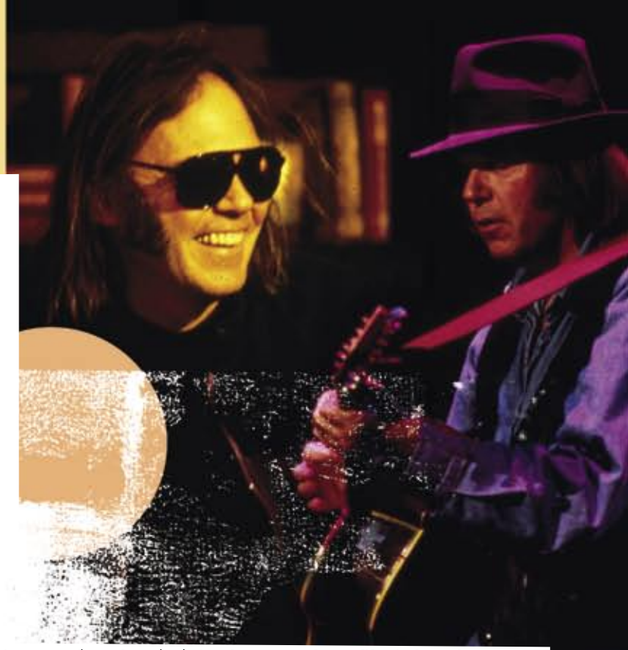
Certaines chansons, telles que « It's A Dream », utilisent une magnifique section à cordes. À l'époque, tu avais déjà eu recours à cela avec Jack Nitzsche (*Ndlr : célèbre compositeur de musiques de film*), pour y revenir sur « Expecting To Fly ». Le London Symphony Orchestra est également présent sur *Harvest*. Pourtant sur « It's A Dream », cela sonne différemment…
Quand j'ai écrit « It's A Dream » et que le lendemain matin je suis allé en studio, j'ai dit à Ben Keith : « Des cordes conviendraient pour ce morceau, qu'en penses-tu ? ». Il a acquiescé et a suggéré d'appeler Chuck Cochran, qui s'était déjà occupé des cordes sur *Comes A Time*. Et c'est cela que j'aime avec Nashville. En moins de deux heures, il était là. Nous ne nous étions pas vus depuis quelque chose comme 15 ans… ! Je lui ai fait écouter la chanson, il a demandé à l'emporter chez lui. Il m'a dit qu'il contacterait les musiciens, et devait me donner une réponse d'ici le lendemain. Une heure après, nous avions devant nous cinq Stradivarius, et sept autres musiciens. À onze heures du matin, ils étaient tous là. Je ne me sentais pas bien à cause de mon traitement. J'étais allongé sur le canapé du studio, j'ai entendu les arrangements et je me suis dit « Mon Dieu, ces gens-là sont en train de créer quelque chose de magnifique… ».

Comment as-tu utilisé les cuivres sur « Far From Home » et « Prairie Wind » ? Ils sont plus fins que ceux qui étaient présents sur *This Notes For You* en 1988…
Oui, j'ai travaillé avec Wayne Jackson, du Memphis Horns. Il est, comment dire, l'âme des arrangements. Il grandit les choses. Il avait déjà préparé au préalable les parties de Sam et Dave. Il est si doué.

Ton harmonica vient se greffer sur les cuivres. Est-ce que tu considères cet instrument comme ton mode d'expression musicale favori ?
C'est en tout cas quelque chose de très direct. Je n'ai pas beaucoup à y réfléchir.

« Far From Home » est une chanson autobiographique. Hier soir, tu as parlé, pendant le concert, de ukulélé… Etait-ce ton premier instrument ?
Oui. Mon père m'avait offert un ukulélé Arthur Godfrey en plastique, qu'il s'était procuré dans ce magasin où j'avais l'habitude d'acheter des disques. Je crois que j'avais déjà à l'époque « Boppolina » de Ronnie Self, et « Book Of Love », des Monotones. Je venais juste d'acheter ces 45 tours, et j'ai vu cet instrument. Je l'ai dit à mon père, en ajoutant qu'il n'était pas cher du tout. Il était si joli, avec l'image de Arthur Godfrey dessus. Deux jours plus tard, j'ai vu mon père rentrer avec cette guitare à la main, et me dire « Regarde ce que j'ai pour toi ». Il a commencé à jouer devant moi. Je ne l'avais jamais entendu faire de la musique auparavant. Je ne savais même pas qu'il savait jouer. Il a commencé à chanter. C'était incroyable, j'avais peut-être huit ou neuf ans. Il riait et me chantait cette chanson insensée et triste. Cela m'a marqué.

Cette chanson te met en scène jouant de la musique avec ta famille et rêvant de reprendre l'autoroute Trans Canadienne. C'est ainsi que les choses se passèrent ?
J'ai pris quelques libertés. J'ai rassemblé plusieurs choses de différentes époques. Cela reste une chanson.



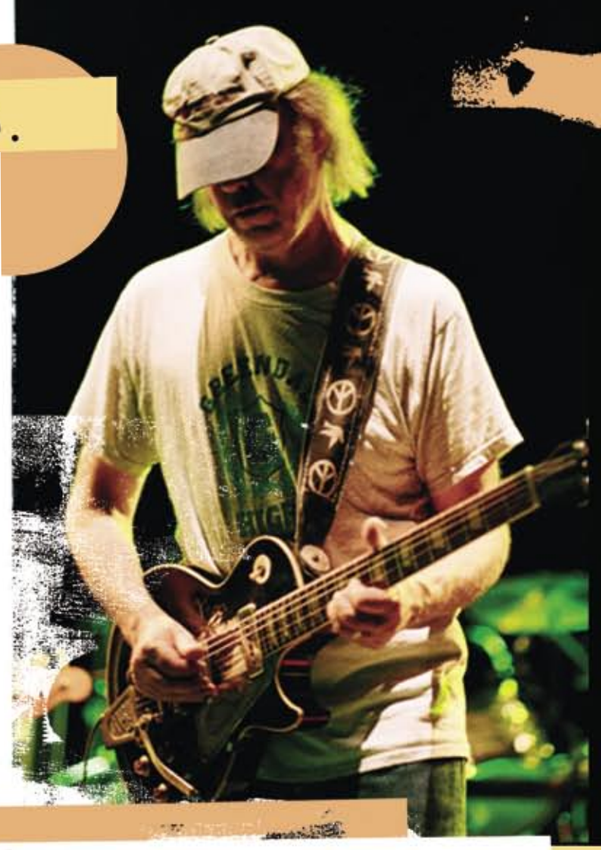
Oui. Même si tu as passé tant d'années à vivre dans ton ranch en Californie du Nord, est-ce que tu rêves encore de retourner un jour au Canada ?
Oui, bien sûr.

Parce que tu évoques beaucoup ta famille dans cet album. Tu parles de grandir au Canada, et des paysages du pays. Tes fils Zeke et Ben souffrent d'une paralysie mentale, et tous les ans tu t'occupes du festival Bridge School Benefits avec ta femme, Pegi. Tu as permis une véritable prise de conscience, et a considérablement aidé la cause des enfants handicapés et autistes. Qu'est-ce que ton travail avec Pegi apporte aux enfants ?
Il y a déjà cette bonne école qu'elle a mis en place, qui apporte de bonnes choses, depuis maintenant un certain temps. Bruce Springsteen est venu pour la première édition du concert de soutien, et cela nous a permis d'engranger des fonds car cet institut coûte très cher. L'école est devenue un modèle pour les autres. Elle crée des programmes que les autres peuvent utiliser pour apprendre aux enfants handicapés et autistes à communiquer grâce à la technologie, et à d'autres méthodes encore. Nous avons pu faire en sorte que ce projet perdure. Je redoute que nous n'ayons plus le soutien financier que je représente, si je ne suis plus là pour soutenir le projet.

Tu parles de ton père dans « Far From Home » toujours, et dans la chanson « Prairie Wind » tu chantes « *trying to remember what daddy said before too much time took away his head* ». Ton père, Scott Young, qui était un fabuleux journaliste, est décédé en juin. A-t-il influencé ton écriture ?
Il passait son temps à écrire. Il avait l'habitude de me dire que si tu n'arrives pas à créer, tu dois t'asseoir et prendre la plume quoiqu'il en soit. Peu importe ce qui sort : écris. Il y a des jours où tu crois ne penser à rien de spécial, et tu réalises pourtant que tu peux avoir des choses à dire. Il ne faut pas juger cela, juste agir en écrivant.

Est-ce qu'il t'a communiqué l'amour des grands paysages et de l'environnement ?
Mes deux parents ont contribué à cela. Mon grand-père était de Caroline du Sud. Il a déménagé au Canada. Il parlait avec un fort accent, et était un vieil homme fantastique. Il avait l'habitude de chasser le canard avec ma mère et mon père. Quand il revenait, ma mère cuisinait cela avec des herbes sauvages et du riz. Il arrivait qu'ils ramènent jusqu'à 50 oiseaux qui nous accompagnaient tout l'hiver. Parfois, nous faisions un gigantesque festin. C'était vraiment chouette. Il y a plein de photos de mon père et de mon grand-père dans le magazine du Sport Illustré. Il parlait de la chasse au canard dans le Nord du Manitoba. Ils allaient chasser là, à cet endroit où, si tu tombes à la bonne époque, tu ne peux même pas voir le soleil car il est caché par les oiseaux. C'est alors l'obscurité la plus complète. Aujourd'hui, où sont ces oiseaux ? Qu'est-il arrivé ? Il y a beaucoup trop de signes alarmants. Nos hommes politiques doivent réaliser que beaucoup de choses préoccupantes sont en train d'arriver. Ils doivent s'interroger sur le devenir de notre planète. Mon discours peut paraître vieux jeu. Mais je crois que j'ai la chance, par ma position, de pouvoir incarner une certaine conscience environnementale. C'est quelque chose de simple. Et beaucoup de gens ne font que choisir la facilité. Reste qu'un jour, on en paiera le prix.

Rien ne sera Oublié.



Neil, les guitares sont ton autre famille. Tu leur consacres une chanson dans *Prairie Wind* que tu as baptisée « This Old Guitar », à laquelle Emmylou Harris participe. La nuit dernière, tu jouais sur une Martin qui a appartenu à Hank Williams. C'était incroyable. Tu l'as achetée ici à Nashville ?
Oui. Je l'ai achetée grâce à un ami Grant Boatwright qui m'a mis en contact avec Tut Taylor qui avait une vieille collection de guitares. Je suis venu ici, et il me l'a montrée. Je l'ai achetée. Je n'aurais jamais cru pouvoir me la procurer. Je compte bien la garder, et en prendre soin.

Je crois que tu travailles, depuis un certain temps, sur une anthologie de ton œuvre. Celle-ci devrait s'appeler *Archives* et serait ta prochaine sortie. Comment vois-tu la chose ?
Il devrait y avoir quatre ou cinq volumes. Le premier comprendrait huit disques couvrant la période allant de 1963 à 1973. Il y a aussi des vidéos de concerts. Il s'agit de mes premiers enregistrements, inédits ou pas, de 1963. Il y a une série de concerts qui devraient être vendus séparément, mais ils auront également leur place dans le coffret. Cela sera disponible en CD et en DVD. Je recommande le DVD car il y a un son beaucoup plus intéressant, et puis il y a l'image aussi ! Ce sera comme un musée. Dans une pièce, vous pourrez trouver tout ce qui a attrait à ces enregistrements, comme les paroles d'origine, et le matériel utilisé. Un musée virtuel. Il suffira d'ouvrir une porte, de rentrer à l'intérieur. Puis, de choisir une chanson, et de lire tout à son sujet. Il sera même possible de lire les journaux de l'époque, avec les chroniques de ces chansons, les manuscrits originaux, et de voir beaucoup d'images. Tout sera chronologique, et dans l'ordre. Rien ne sera oublié. Il est intéressant de voir comment les chansons ont évolué, pour figurer des années après sur album. C'est une nouvelle vision des choses qui est donnée. Tout ceci permettra d'envisager les choses chronologiquement, et le devenir des chansons, plus que de montrer les albums tels que je les ai enregistrés.

Des films, comme *Human Highway* ou *Muddy Track* seront compris dedans ?
Tout à fait.

Je suppose que le célèbre réalisateur Bernard Shakey (*Ndlr : pseudonyme de Neil Young, en tant que réalisateur*) est de la partie ?
Oui, il travaille derrière les scènes (*rires*).

À propos, une très belle biographie *Shakey: Neil Young Biography* est sortie il y a quelques années. Est-ce que tu l'as lue ?
Une fois.

En es-tu content ?
J'aime son style, et sa très grande honnêteté. Je ne voulais pas une vision faussée des choses, mais je crois qu'il a dévié de sa course. J'ai toujours dit, à chaque fois que je signais ce livre, qu'il ne fallait pas croire tout ce qui était écrit.

Et en ce qui concerne le livre *Greendale* ?
Pour le coup, oui, tu peux tout croire, c'est tellement imprécis.

À quoi penses-tu si je te dis Buffalo Springfield ?
Je pense à Steven Stills.

Et Crazy Horse ?
Danny Whitten.

Crosby Stills Nash And Young ?
Crosby Stills And Nash.

Tu as écrit des centaines de chansons mais il est très rare que tu parles si directement de Dieu, comme tu le fais dans « God Made Me »...
Au départ, je ne savais vraiment pas ce que j'étais en train de faire. Dans l'église où est le studio, il y avait une petite pièce avec un piano, qui ne pouvait quitter l'endroit, à moins de le détruire. La pièce, en fait, avait été construite autour de l'instrument. Il y a des trous dans le plafond et si tu te mets en haut d'une échelle avec une lampe de poche et que tu regardes à travers ces trous, tu peux voir les vitraux de l'église. Derrière le faux plafond qui a été construit dans la pièce pour avoir une meilleure acoustique, tu peux apercevoir cela, c'est vraiment quelque chose de prenant. À cet endroit, j'ai commencé à jouer un morceau de Spooner Oldham, qui est l'un des plus beaux morceaux de gospel qui soit à jouer sur orgue. Il semble vivre à travers. D'ailleurs, j'ai beaucoup appris de lui au fil du temps. Je me suis donc retrouvé à jouer ces notes en phase avec l'ambiance, avec, comme dans toute grande chanson, ce moment où le piano amorce une relance juste avant le couplet suivant... Je n'avais aucune idée de ce que je faisais, et je ne le sais toujours pas. C'est de là qu'est partie la chanson. Aujourd'hui, l'une des choses qui me préoccupe est la manière dont l'administration semble s'être appropriée la religion, et l'avoir politisée. Cela me choque de voir qu'un parti politique peut reprocher à un autre parti de ne pas être fondé sur la foi. Comment peut-on dire une chose pareille ? Je ne crois pas que ce soit représentatif de l'Amérique. Cela reflète juste une partie du pays. Et je crois que la foi a beaucoup à voir avec la famille et l'amour de Dieu. Cela n'a pas d'importance que tu lises le Coran, que tu sois bouddhiste, ou que tu crois en quoi que ce soit qui nous donne une raison d'être. En ce moment, on nous détourne de cela. Puisque la religion a été utilisée comme un instrument contre des gens. Cela m'inquiète, oui. Je n'aime pas entrer dans une église et entendre « Star Spangled Banner ». C'est une chanson sur les bombes. Pourquoi ne pas chanter « God Bless America », tant qu'on y est ? Je ne crois pas que cela soit vraiment nécessaire. Mais tant qu'à chanter une chanson dans une église, essayons d'en choisir une qui ne concerne pas notre pays uniquement. Choisissons en une qui nous donne à réfléchir sur l'humanité. Un ami à moi est rentré ici dans une église la semaine dernière, et s'est assis. Il a tout simplement assisté à un chant sur des bombes qui explosent. Ce n'est pas croyable. Je ne pense pas que beaucoup d'Américains, de Canadiens, ou même n'importe quel citoyen de cette terre puisse s'accorder de cela. Cela a provoqué l'indignation dans l'Église... Cela a lieu dans certaines églises, dans d'autres non. Tout ça parce qu'on a détourné le rôle de l'Église. Ce n'est pourtant pas quelque chose à instrumentaliser.

NEIL YOUNG - *Prairie Wind* (Reprise Records, Warner Music)

Quelques dates

12 novembre 1945 : naissance à Toronto, puis enfance à Winnipeg

1966 : Installation à Los Angeles, puis création du groupe Buffalo Springfield

Janvier 1969 : Premier album solo, rencontre avec le Crazy Horse

Mai 1969 : Premier album de Neil Young & Crazy Horse, *Everybody Knows This Is Nowhere*

16 juin : Concert légendaire à Woodstock

1970 : Enregistrement de l'album *Déjà Vu* avec Crosby, Stills & Nash

1972 : Enregistrement à Nashville de l'album *Harvest*, son plus fort succès commercial

Novembre 1972 : Enregistrement de *Journey Through The Past*, B.O. d'un film autobiographique.

Sa parution coïncide avec les morts par overdose de Danny Whitten, le guitariste de Crazy Horse, et de Bruce Berry, un roadie de Crosby, Stills, Nash & Young.

1975 : Enregistrement de *Tonight's The Night*

1977 : Compilation *Decade*, triple-album bilan

1978 : Tournée avec Crazy Horse qui donnera le film *Rust Never Sleeps*

1987 : Après plusieurs albums en forme d'échecs commerciaux, rupture de contrat avec Geffen. Retour sur Reprise.

1989 : Album *Freedom* avec un nouveau groupe, Restless

1992 : Enregistrement de *Harvest Moon*, vingt ans après *Harvest*, dans le même esprit et avec la même équipe

Juin 1993 : Album *Unplugged* suite au concert MTV. Neil Young doit choisir parmi un répertoire de 300 morceaux !

1994 : Morceau éponyme du film *Philadelphia*. Album *Sleeps With Angels*

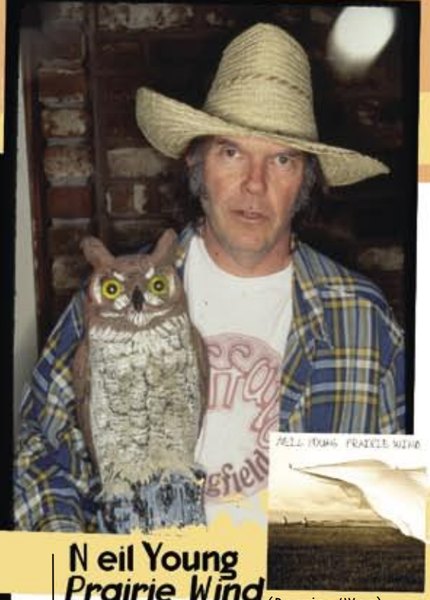
1995 : Album *Mirrorball* avec Pearl Jam

1996 : Bande Originale du film *Dead Man* (Jim Jarmush)

1997 : Compilation caritative *The Bridge School Concerts*

2003 : Réédition de *On The Beach*, *Hawks & Doves*, *American Stars N'Bars* et *Re-Ac-Tor*.

2005 : *Prairie Wind* clôt la trilogie *Harvest*



Neil Young — Prairie Wind (Reprise/Wea)

Ne pas se fier aux apparences. *Prairie Wind* a beau revêtir l'apparat parfait d'album de la force tranquille, tel un ultime effort dans la plus pure tradition country folk du *Loner*, il est surtout un disque à l'humilité troublante. Le genre d'albums qui se réinvente à la mesure des écoutes, sobre et fascinant. Déroutant même, puisque Neil Young y chante, plus que jamais, au bord des pleurs, comme gagné par le doute et enclin à une fragilité totale. Il est aisé de comprendre ce qui a pu guider l'écriture de ces dix chansons (la maladie, le décès du père, et les épreuves spirituelles qui en découlent), mais il demeure troublant de constater à quel point le songwriter fait résonner dans les cœurs des mots pointus et émouvants (« *It's a long road behind me, It's a long road ahead, If you follow every dream, You Might Get Lost* ... »). Ici, les guitares se jouent par petites teintes, profitant de la légendaire et impeccable dualité electro-acoustique du musicien, tandis que rythmiques, arrangements et vocalises prennent forme avec finesse et retenue, toujours dans la grâce de l'instant. Ne pas se fier aux apparences donc puisqu'à défaut de symboliser une simple réunion de vieux roublards du rock, *Prairie Wind* ne fait pas moins que ressusciter et synthétiser les obsessions musicales de ce génie à l'allure ordinaire : de la country à la soul, en passant par le gospel. À cette mise en perspective de toute une carrière musicale (plusieurs morceaux ici semblent répondre à d'autres passés), s'ajoute un vertige plus profond, celui de l'existence. À 60 ans, Neil Young regarde derrière lui, se laissant presque aller à une sorte d'inventaire. Il est donc ici question d'amour, comme souvent, mais aussi de famille, affective et musicale, et d'Amérique, passée ou future. Alors, souvent, le personnel confine à l'universel : « The Painter », et le temps qui passe ; « No Wonder », et les dérives politiques actuelles ; « Far From Home », et les rêves d'enfant ; « This Old Guitar », « He Was The King », et la grande musique. Plus troublant, « It's A Dream », regard crépusculaire sur le monde qui l'entoure, est porté par un souffle mélancolique et apaisant. Si Neil Young n'a jamais triché, voilà un certain temps déjà qu'il ne s'était pas montré à ce point à visage découvert, comme hanté par les souvenirs, et peut-être à la recherche d'un salut éternel. Dès lors, c'est par une ballade et seul au piano, qu'il ose conclure ce disque, qui vient clore une trilogie (et faire même un peu plus...) : « When God Made Me » aux résonances gospel, est d'une rare gravité. Le poids du questionnement ne résiste alors pas à la puissance de l'émotion, et par ces quelques mots qui conjuguent le passé au futur, Neil Young confine une fois de plus à la jeunesse éternelle. **E.G**

Citations

« **MARIA (GUITARE, CHANT):** *NOUS ADORONS NEIL YOUNG ET SUR NOTRE PREMIER ALBUM, NOUS AVONS REPRIS " DANGER BIRD " DE L'ALBUM* ZUMA. *NEIL LUI DOIT D'AILLEURS SON PRÉNOM ! SES PARENTS ÉTAIENT FANS DE NEIL YOUNG ET ALORS QUE SA MÈRE ÉTAIT ENCEINTE, ELLE DEVAIT SUPPORTER LE VOISIN DU DESSUS QUI ESSAYAIT ALORS D'APPRENDRE À JOUER DE LA GUITARE, EN RÉÉCOUTANT ENCORE ET ENCORE* AFTER THE GOLD RUSH *POUR EN ASSIMILER LES CHANSONS.*
NEIL (BATTERIE, CLARINETTE): *MAIS MES PARENTS ADORAIENT NEIL YOUNG DE TOUTE FAÇON, SI BIEN QU'ILS SE SONT DITS " OUI, NEIL ! NOUS ALLONS L'APPELER AINSI "*
AYAL (GUITARE, MULTI-INSTRUMENTISTE) : *JE SUIS PRESSÉ DE VOIR CE QUE DONNE CE NOUVEAU DISQUE... AIMEZ-VOUS L'ALBUM* SILVER & GOLD *QUE NEIL YOUNG A SORTI EN 2000 ? AU DÉBUT, IL M'A PRIS DE COURT, JE L'AI TROUVÉ OPTIMISTE, PRESQUE GUILLERET MAIS AU FIL DES ÉCOUTES JE ME SUIS RENDU COMPTE QU'IL S'AGISSAIT DE L'UN DE SES MEILLEURS DISQUES...*
MARIA : *MOI JE L'AI VU EN CONCERT IL Y A DES ANNÉES : J'ÉTAIS JEUNE. IL EST VRAIMENT DE CES ARTISTES AVEC LESQUELS TU GRANDIS : JE L'AI ÉCOUTÉ PLUS JEUNE, ET AUJOURD'HUI JE NE M'EN LASSE PAS.*
AYAL : *OUI C'EST UN FABULEUX SONGWRITER : IL ÉCRIT DES CHANSONS QUI T'ACCOMPAGNENT TOUTE UNE VIE...*
NEIL : *ET DIRE QUE JE L'AI VU EN CONCERT À 12 ANS !*
AYAL : *NOUS AVONS VOULU REPRENDRE " DANGER BIRD " PARCE QUE J'AI TOUJOURS PENSÉ " MON DIEU, CETTE CHANSON EST TELLEMENT BELLE, ET BEAUCOUP DE GENS SEMBLENT NE PAS LA CONNAÎTRE ! "*
IL Y A QUELQUES JOURS, QUAND NOUS AVONS JOUÉ À BERLIN, DES PERSONNES DU PUBLIC L'ONT RÉCLAMÉE : " DANGER BIRD, DANGER BIRD ! " *CE QUI M'A SURPRIS. NOUS NE POUVIONS LA JOUER CAR NOUS N'AVONS JAMAIS RÉPÉTÉ POUR, MAIS IL FAUDRA QU'ON LE FASSE : POUR LA PROCHAINE TOURNÉE. QUAND TU INTERPRÈTES UNE CHANSON, TU L'EXPLORES VRAIMENT DE L'INTÉRIEUR, TU TE RENDS COMPTE DE SES SUBTILITÉS POUR AU FINAL LA CONNAÎTRE DIFFÉREMMENT : EN PROFONDEUR, TU SAIS COMMENT LES PARTIES FONCTIONNENT... »*

27

« *LES CHANSONS DE NEIL YOUNG SONT FAITES POUR CEUX QUI SONT MALHEUREUX ET QUI CONTINUENT DE CROIRE QUE* LE BONHEUR EST POSSIBLE »

Michel Houellebecq

« *QUELLE VOIX... QUELLE PERSONNALITÉ ÉTRANGE. UN PARCOURS SANS FAUTE. MON PÈRE ÉCOUTAIT NEIL YOUNG EN BOUCLE. CELA M'A PROFONDÉMENT MARQUÉ... NOTAMMENT CES CHANSONS ACOUSTIQUES. IL ME SEMBLE QUE NEIL YOUNG A RÉELLEMENT TRANSCENDÉ LES GENRES MUSICAUX. ON POUVAIT VOIR DANS SA MUSIQUE TOUTES SORTES DE COURANTS... AVEC* JOHNNY CASH, *IL EST L'UNE DES FIGURES QUI M'A LE PLUS PASSIONNÉ.* »

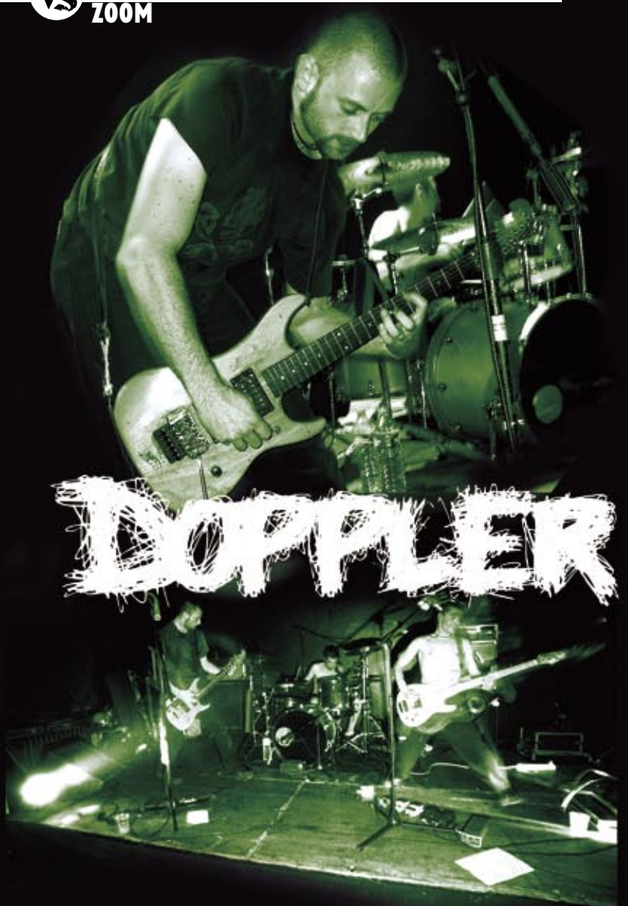
Billy Lunn, The Subways

« *POUR MOI, NEIL YOUNG EST UN MUSICIEN QUE LA PASSION DE LA MUSIQUE A CONSERVÉ PENDANT TOUTES CES ANNÉES. JE L'AI DÉCOUVERT VERS 14 ANS AVEC L'ALBUM* HARVEST *ET L'*UNPLUGGED *DE MTV. EN FAIT, JE ME SUIS INTÉRESSÉ À LUI PAR LE BIAIS DE DINOSAUR JR, JE CROIS QU'IL A VRAIMENT INFLUENCÉ LES MUSICIENS DE CETTE GÉNÉRATION. SA MUSIQUE EST INTEMPORELLE. POUR NOUS, ELLE EST UNE INFLUENCE MAJEURE... SI JE DEVAIS CHOISIR UN ALBUM, CE SERAIT* TONIGHT'S THE NIGHT. *IL EST TRÈS SPÉCIAL. LE CONTEXTE DANS LEQUEL IL A ÉTÉ ENREGISTRÉ EST PARTICULIER (LE DÉCÈS D'UN OU DEUX AMIS)... C'EST UNE FÊTE TRISTE ET TRÈS ALCOOLISÉE, RIEN À FOUTRE DE LA JUSTESSE DU CHANT OU DE LA MISE EN PLACE, CE N'EST QUE DE L'ÉMOTION BRUTE QUI FAIT FROID DANS LE DOS. MAIS CE N'EST PAS COLDOS, C'EST GÉNÉREUX ET VIVANT.* »

Julien Pras, CALC

« *BEAUCOUP D'INFLUENCES DÉCISIVES ONT EU LEUR RÔLE À JOUER DANS LE SON DE UNCLE TUPELO, NOTRE ANCIEN GROUPE, MAIS L'UNE DES PLUS FONDAMENTALES RESTE LA MUSIQUE DE NEIL YOUNG. L'ÂME DÉCHIRÉE DE* TONIGHT'S THE NIGHT, *LES BALLADES HIPPIE DE* HARVEST *ET LE GÉNIE DES GUITARES PRIMITIVES DE* DOWN BY THE RIVER. *[...]* »

Jeff Tweedy, Wilco



LA CLAQUE. UNE GIFLE RETENTISSANTE. UNE BAFFE SONORE QUI – SANS MAUVAIS JEU DE MOTS – VOUS LAISSE SONNÉ… VOILÀ CE QUE VOUS RÉSERVE UN CONCERT DU GROUPE NOISE DOPPLER. NOISE, ET TELLEMENT D'AUTRES CHOSES ; CAR LES CORPS DÉMEMBRÉS PRÉSENTS SUR SCÈNE N'ILLUSTRENT PAS SEULEMENT LA PUISSANCE DÉVASTATRICE DE LEUR MUSIQUE, MAIS AUSSI LE CÔTÉ MANIAQUE, SAUVAGE, HÉTÉROGÈNE DES STRUCTURES DÉVELOPPÉES. EN PLEINE COMPOSITION DE LEUR PROCHAIN ALBUM, LES LYONNAIS ONT ACCEPTÉ DE NOUS RÉPONDRE…

La question d'usage : pour ceux qui ne connaissent pas Doppler, pouvez-vous revenir sur vos débuts et sur l'histoire du groupe jusqu'ici ?
Xavier (basse) : Globalement, après avoir eu quelques expériences musicales en groupes, certes formatrices, mais pas forcément très créatives, on a commencé à ressentir l'envie de s'engager sur un chemin plus personnel avec à l'esprit une idée de plus en plus précise de ce qu'on voulait vraiment développer au niveau de l'émotion, de l'intensité, le désir de parvenir à une vraie identité musicale… Yo (guitare) et moi (basse) on a commencé la musique en groupe ensemble, il y a déjà plus de 10 ans, puis on a rencontré Yann (en 1997) et senti qu'on tenait là de quoi parvenir à ça. On s'est trouvés. On a eu envie d'essayer de communiquer quelque chose d'aussi puissant que ce qu'on a pu ressentir à certains concerts, à l'écoute de certains disques : prendre des « claques », avoir la chair de poule, faire une musique qui colle vraiment à ce que l'on est…
Vous êtes en train de composer un nouvel album, pouvez-nous nous en dire plus ?
Yo : La direction des nouveaux morceaux est plutôt zouk !
Yann : On n'hésite pas à partir en jam et on cherche moins à suivre une idée ; globalement on n'a jamais été aussi décomplexés : Yo fait du tapping, moi je fais carrément un rythme africain traditionnel sur un morceau. Là, le dernier morceau en date est super répétitif alors que d'habitude on fait des choses très alambiquées.
Xavier : On n'a pas de méthode, on est parti d'un binôme de nouveaux morceaux, on pensait peut-être les coucher sur un 45trs, puis d'autres idées de morceaux sont arrivées, d'autres couleurs, et on s'est dit qu'on allait plutôt partir sur un nouvel album. En ce moment, on compose, on fouille, on ne sait jamais où ça va, c'est vraiment excitant…
Yann : On pense enregistrer le nouvel album en 2006, il devrait sortir soit fin 2006 soit début 2007, si tout va bien.
Xavier : On fonctionne assez lentement, c'est parfois frustrant, mais ça a toujours payé, ça permet de garder du recul et de rester en phase avec ce qui compte vraiment pour nous.
Vous avez aussi des projets de tournée et de résidence avec de la vidéo ? Pouvez-vous nous en dire plus ? D'ailleurs êtes-vous impliqués dans la musique autrement qu'à travers le groupe ?
Yann : On a tourné dans le passé avec de la vidéo mais on a arrêté parce que c'était compliqué techniquement, surtout dans les endroits dans lesquels on jouait. On a envie de le faire aujourd'hui mais dans des conditions particulières, qui soient bien adaptées. On va reprendre le travail qu'on a fait avec Goo, vidéaste, qui était avec nous au tout début et on va essayer de monter un spectacle où la vidéo sera beaucoup plus prédominante.
Xav : Le fait d'avoir joué au Ciel à Grenoble (un petit théâtre avec places assises) nous a fait prendre conscience que cette musique pouvait vraiment bénéficier d'une écoute différente, peut-être encore plus intense… On a toujours conservé l'envie de travailler avec de l'image, et là, on a peut-être l'occasion de pouvoir retenter cette expérience d'une manière plus aboutie, j'espère que ça va se faire…
Yo : La vidéo on la voit plus pour des projets de création précis et ponctuels.
Yann : Concernant la deuxième partie de ta question, moi je suis intermittant donc je vis de la musique, notamment avec Prohom et j'ai d'autres side projects : Marcel Belluci Quartet, un duo de batterie, et j'écris des chansons pour une chanteuse… Et puis nous jouons tous les trois dans Testikul Atrophy.
Yo : Moi je fais juste de la musique pour moi, avec ma guitare et mon piano, et avec Xav dans le projet SK100 (HAK lo-fi records)
Xav : et moi je bosse aussi dans la musique puisque je suis discothécaire dans une médiathèque, je continue de m'investir dans le label SK records, et j'ai d'autres projets musicaux bizarres en collaboration avec les membres d'HAK (Friture Trio, Analus Boos) notamment avec Goo.
Sinon, d'où viennent les mannequins démembrés présents sur scène ?
Xav : C'est Yo qui les a récupérés à son boulot, je crois…
Yo : Non, c'est Franck mon beau-père qui les a récupérés parce qu'il bossait dans la coiffure ! (*rires*)
Xav : Ça casse le mythe tout de suite ! Non mais l'idée c'est qu'on avait déjà les mains sur les micros, c'était d'ailleurs Yo qui nous les avaient ramenés, et quand on a vu ces mannequins, on s'est tout de suite dit qu'il nous les fallait sur scène ! L'aspect pratique étant que les jambes nous sont très utiles pour surélever les petits amplis chant, et puis ce sont des éléments intéressants à utiliser pour Pierrot aux lights.
La France a toujours eu une scène noise vraiment vivace : Condense, Portobello Bones, Sleeppers, Tantrum, les Thugs, Deity Guns, Membrane, Heliogabale. Est-ce que vous vous sentez appartenir à cette « tradition » ? Et quels sont les groupes présents ou passés desquels vous vous sentez proches ?
Xav : Moi le vrai virage ça a été Condense ; avant c'était Soundgarden et Tool mes références et puis les mecs d'un groupe dans lequel j'ai joué m'ont fait découvrir Condense et je me suis vraiment mis dans les trucs noise 90' français. Donc on est quand même un peu issu de ça. Au final, c'est surtout Ulan Bator (avant que le 1er bassiste s'en aille !) et Bästard qui nous ont marqués tous les trois. Deity Guns, on les a même découverts encore plus tard…
Yo : On a découvert ça sur le tard, on avait la vingtaine et déjà une culture musicale riche ; mais ça nous a marqués parce que c'est le dernier grand virage musical qu'on a pris.
Xav : Ceci dit on n'est pas non plus restés bloqués dessus ; je m'intéresse toujours à ce qui se fait mais je suis souvent déçu quand j'écoute de la musique marquée par cette scène aujourd'hui.
Yo : C'est sûr qu'elle est moins vivace que ce qu'elle a pu être dans les années 90 et il y a moins de trucs intéressants à se mettre dans les feuilles.
Xav : Dans nos influences il y a quand même beaucoup de groupes américains aussi ; Laddio Bolocko nous a concrètement marqués et aussi les trucs de Chicago, Shellac, Jesus Lizard, etc. les trucs de chez Skin Graft, plus math-rock, plus schizos, cette façon particulière d'aborder le son, de façon plus brute, plus spontanée… Et puis cotoyer des groupes de Lyon comme Bananas at the Audience ou Ned, je suis sûr que ça a eu aussi une certaine influence sur nous. En ce qui me concerne, Ned m'ont appris des choses : les voir sur scène, tourner avec eux à l'époque où on était encore très complexés et eux pas du tout, et puis ils nous ont fait écouter plein de choses. On se sent proches de nos potes de Lyon pour ça.

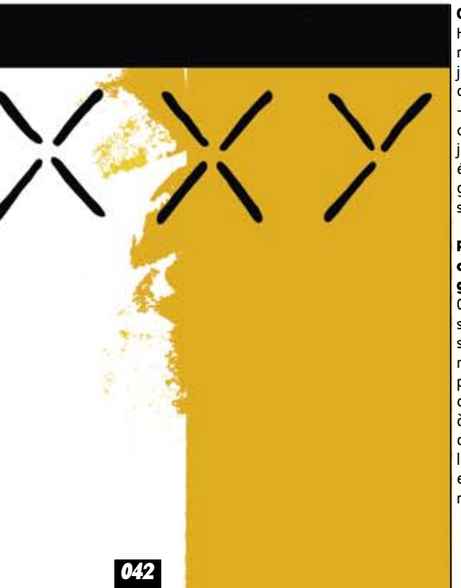
DOPPLER – *Split w/ Marvin*
(SK Records)
http://doppler.free.fr

Third Side Records présente
The Endless Summer part V
2 nuits, 5 groupes, 1 label
Mardi 22 novembre
The Endless Summer Festival au Point Ephémère à 20h00
4 lives : Fugu / Syd matters / Steeple Remove / Austine
et Cocosuma en dj-set
14€ en prévente dans les points de vente habituels
Mercredi 23 novembre
The Endless Summer Party au Truskel à 22h30
Entrée libre
22h30-Minuit : Open Bar /
DJs sets improbables :
Syd matters / Steeple Remove / Fugu / Austine + Cocosuma
Point Ephémère - 200 quai de Valmy - Paris 10 - M° Jean Jaurès / Louis Blanc
Le Truskel - 12 rue Feydeau - Paris 2 - M° Bourse / Grands Boulevards
Fugu
'As Found'
inclus le single 'Here today'
Steeple Remove
's/t'
(album à paraître en février 2006)
Cocosuma
'We Were A Trio'
inclus le single 'Bam tululu'
Austine
'Rhume'
sortie en janvier 2006)
Syd matters
'Someday We Will Foresee'
(en tournée en octobre et novembre)
Musique, infos et conseils de vie sur
www.thirdsiderecords.net
L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, consommez avec modération

the young gods

post adolescence divine

POUR QUI SE DEMANDE QUEL ÂGE AU JUSTE ONT CES JEUNES DIEUX, LA RÉPONSE VIENT D'ÊTRE DONNÉE : 20 ANS ! EN GUISE DE CÉLÉBRATION DE CES DEUX DÉCENNIES PASSÉES AU SERVICE DU ROCK D'AVANT-GARDE, LE GROUPE SUISSE OFFRE À SES FANS - ET AUX AUTRES - UN BEST OF PLEIN À CRAQUER, HISTOIRE DE FAIRE LE POINT SUR UNE CARRIÈRE EXEMPLAIRE AVANT LA SORTIE D'UN NOUVEL ALBUM EN 2006. FRANZ TREICHLER, VOCALISTE CHARISMATIQUE DE CE TRIO CLAVIER/BATTERIE/CHANT PRÉCURSEUR DANS LE DOMAINE DE L'UTILISATION DU SAMPLING ET FIGURE EMBLÉMATIQUE DU MOUVEMENT ROCK INDUSTRIEL, ÉTAIT DE PASSAGE À PARIS. DISCUSSION.



Comment en es-tu venu à faire de la musique, quelles étaient tes motivations au départ ?
Humm… C'est venu en écoutant d'autres trucs. Certains groupes m'ont marqué, mais globalement c'est le mélange des sons et des mots, le champ des possibles de ce langage qui m'a attiré. Pour un gamin comme je l'étais quand j'avais neuf-dix ans, avoir tout d'un coup des références qui viennent d'un monde parallèle au monde adulte et qui véhiculent un truc émotionnel qui me touchait sans que je le comprenne totalement - car je ne maîtrisais pas l'anglais - c'était fabuleux et attirant… C'était au début des seventies… D'un coup avec la musique, je ne me sentais plus seul, je tripais sur les vieux Floyd, les Doors, Jimmy Hendrix et je me disais : « c'est là que j'ai pied, c'est là que je me retrouve ». Alors ensuite, le pas pour en jouer a été sauté très vite : j'ai voulu me mettre à la guitare et le gars qui me donnait des cours était très branché guitare classique. Comme c'était un peu mon *guitar hero* à l'époque j'ai commencé par là. Je suis donc resté scotché sur le classique longtemps…

Pourtant, avant les Young Gods, tu as commencé par jouer dans un groupe punk/new wave, bien éloigné du classique, un groupe totalement différent des Young Gods puisque de composition traditionnelle batterie/guitare/basse/chant. Comment en es-tu venu à aller bidouiller du côté des machines, des samplers ?
C'est lié aux problèmes auxquels tu te trouves confronté dans un groupe. Chacun voulait se diriger vers un style différent, l'un n'avait pas envie de répéter tel jour, l'autre gnagnagna, sa copine blah blah, ou je ne sais pas quoi, etc. Au bout d'un moment j'en ai eu marre de devoir être le moteur de plusieurs roues qui n'avançaient pas dans la même direction. J'ai posé la gratte et je me suis dit : « comment faire, je n'ai pas envie de monter un nouveau groupe tout de suite, de chercher des gens… ». J'avais alors cette pédale de guitare, un *looper* ! Un truc qui n'avait pas de sauvegarde mémoire autre qu'audio, mais j'ai commencé à faire des loops de batterie avec elle. Ça a commencé comme ça : des collages, des montages sur un quatre pistes K7… puis il y avait mon colloc, Cezarre Pizzi, un gars super calé en informatique, il ouvrait les Apple, les trafiquait. Il avait eu la même mauvaise expérience que moi avec un groupe et ne voulait plus entendre parler de musique. Mais il était ok pour me filer un coup de main. De fil en aiguille, je composais, il m'aidait, puis les morceaux ont fini par beaucoup lui plaire, nous avons cherché un batteur et puis voilà.

Écoutais-tu des groupes de musique industrielle, électronique ?
J'écoutais pas mal Kraftwerk, j'aimais vachement mais ce n'était pas ce que je cherchais à faire – c'était l'époque de *Computer World*, leur album un peu jaune fluo –, mais je voulais comme eux réussir à faire « swinguer la machine ». Tout le monde disait de la musique électronique qu'elle était froide, mais non ! C'est un travail d'orfèvrerie, tu sculptes les sons, c'est fascinant… Ah oui, il y avait aussi Yello un groupe suisse qui, lui, m'a beaucoup influencé par contre. Pas de par son style, mais de par son approche de la composition. C'était un groupe qui avait plus de moyens, de gros sampleurs, des trucs encore pas trop démocratiques à l'époque… Il pratiquait donc beaucoup le collage. De nombreux artistes suisses, dans différents domaines, en font, vu que c'est un pays un peu *collé*, tu vois. (*Rires*). Collé entre l'Allemagne, l'Italie et la France… Et donc, Yello mélangeait du Cabaret avec des rythmes dance, latino, des trucs plus surréalistes, etc. Mais j'écoutais un peu de tout : post-punk, cold wave, c'était aussi les débuts de la new wave, mais je n'étais pas trop garçon coiffeur, Depeche Mode, etc., ce n'était pas mon truc, je préférais les choses plus *rough* comme Gang Of Four, Killing Joke, les Siouxsie des débuts, ensuite toute la vague de groupes allemands de l'époque, très créatifs…

Les Swans aussi je suppose, ce n'est pas par hasard si vous vous appelez les Young Gods…
Carrément… je vais te raconter l'anecdote : je bossais dans un club où nous avions booké les Swans… Le lendemain, alors que je rangeais la salle, je tombe sur la setlist du groupe, et je vois qu'un des morceaux s'intitule « Young Gods ». J'étais encore dans mon premier groupe à l'époque. Puis un an plus tard, alors que j'étais en train de faire mes bricolages, je cherchais un nom et je me suis dit, tiens ça, ça serait bien.

Certains ont considéré – certainement que votre nom et le fait que Roli Mosimann produise n'étaient pas étranger à l'affaire – votre premier album comme la réponse européenne aux Swans…
Oui, pourtant il me semble qu'on ratissait beaucoup plus large que les Swans, rien que de par le fait que nous utilisions la technique du *sampling* et que nous mélangions musique classique, musique concrète et musique rock. Ce n'était pas du tout cette machine lente qu'étaient les Swans à l'époque. Mais c'est ce que j'aimais chez eux : cette lenteur ; alors que tout le monde voulait jouer de plus en plus *speed*, eux ralentissaient…

Comment avez-vous rencontré Roli Mosimann et comment en êtes-vous venus à collaborer ensemble ?
La première fois, c'était dans ce même club. Il était le batteur des Swans à l'époque, puis ensuite ce fut par l'intermédiaire d'un Zurichois qui montait une compilation rassemblant des groupes new-yorkais et des groupes suisses. Sonic Youth, les Swans, Fœtus, euh, je ne sais plus…

Live Skull, non ?
Oui, Live Skull aussi. Mosimann produisait certains des groupes suisses et je me suis dit : « oh c'est le gaillard qui joue de la batterie avec les Swans ». Je connaissais les groupes suisses, je suis donc passé au studio avec eux pour dire bonjour à Mosimann et j'en ai profité pour lui faire écouter mes bricolages. Il avait trouvé ça sympa, mais il n'y avait pas eu de suite, car à l'époque, je voulais absolument bosser avec Adrian Sherwood (*Ndlr : fondateur du label Reggae/Dub On-U Sound, producteur ou sonorisateur de Pil, The Fall, African Head Charge, Doctor Pablo & Dub Syndicate…*) que je trouvais génial. Le premier concert des Young Gods, c'était en première partie de Mark Stewart And The Mafia et c'était Sherwood qui mixait. J'ai été le voir pour lui proposer de nous produire, mais ça ne l'intéressait pas du tout, il était à fond dans le dub. Puis quelque temps plus tard, par hasard j'ai recroisé Mosimann. Avec le recul, je pense qu'il s'agit d'une chance, car, que se soit Mosimann, ou les Gods, nous avons tous beaucoup gagné à avoir collaboré durant toutes ces années.

Après *The Young Gods* (1987) et *L'Eau Rouge* (1989), l'album de reprises de Kurt Weill, *The Young Gods play Kurt Weill* (1991), c'est une façon de casser le rythme ?
Non, non. Je le vois plutôt comme un best of des deux premiers : tu retrouves des sons de « Crier les chiens » dans « Mackie Messer », des sons de « La Fille De la Mort » dans « Salomon Song », par exemple… C'est plutôt *TV Sky* (*Ndlr : 1991*) qui tranche avec tout le côté « vieille Europe » : le côté cabaret, opéra romantique etc. Avec *TV Sky* tout d'un coup c'est plus une unité de son : le rock.

« AVANT EN SUISSE, AUCUN GROUPE N'AVAIT L'ESPOIR DE PERCER À L'ÉTRANGER, PUIS D'UN COUP AVEC NOTRE PREMIER ALBUM, ON SE RETROUVE ALBUM DE L'ANNÉE DANS LE MELODY MAKER, C'ÉTAIT BARGE ! (…) À PARTIR DE LÀ LES GENS SE SONT DIT « C'EST POSSIBLE », ON A AUSSI MONTRÉ QUE SI TU VIENS DE SUISSE, MIEUX VAUT FAIRE DE LA MUSIQUE ORIGINALE QUE DE LA BRITPOP POUR RÉUSSIR…»

À l'époque beaucoup ont dit des Young Gods « ouais ils s'américanisent, ils veulent surfer sur la vague Ministry/NIN », car c'est aussi votre seul album chanté uniquement en anglais…
On tournait vraiment beaucoup à l'époque et on se trouvait souvent confronté à des publics qui ne comprenaient rien au français, il y avait comme un décalage, une certaine incompréhension. Puis certains morceaux ont été composés à New York, j'étais chez Mosimann pour bosser, immergé dans un environnement anglophone donc. En même temps oui, je souhaitais élargir notre audience, mais sans pour autant faire de la racole, nous avions juste envie de *dialoguer* davantage avec le public. On tournait en Allemagne par exemple, chanter en français là-bas, c'était vraiment, comment dire, « exotique », nous sentions qu'il n'y avait pas d'identification aux mots, etc. Il y avait donc ce souci-là… Mais par la suite je suis revenu au français car ça me manquait…

Tu parles d'incompréhension par rapport aux textes en français, mais je pense aussi que la stupeur devait être de mise pour une bonne partie du public lorsque vous débarquiez sur scène sans guitare…
Putain oui, surtout aux States ! Les mecs se barraient de la salle ! Des vrais fans de metal qui étaient là : « Quoi, quoi, y a pas de guitare, c'est quoi cette arnaque ?! ». (*Rires*) Peu de temps après si tu n'avais pas un sampleur dans ton groupe tu étais un ringard, c'était encore le conservatisme dans l'anti-conservatisme… Le public qui nous suit est forcément constitué d'individus très ouverts d'esprit, car nous sommes trop rock pour le mec qui aime la musique électronique, trop électronique pour celui qui aime le rock pur et dur, ou bien pas assez indus, pas assez gothique, trop expérimental, etc., etc.

***Tv SKy* est votre plus gros succès commercial ?**
Ouais.

Le succès de Ministry ou Nine Inch Nails a joué là-dedans ?
Oui, c'est fort possible. En tout cas Jourgensen (*Ndlr : Leader de Ministry*) le disait assez souvent « Il n'y a que deux groupes au monde, Ministry et les Young Gods ! ». (*Rires*) Il était assez royal, à chaque fois que nous allions aux States il nous conviait chez lui. Il nous a même invités sur une tournée en 1996 aux USA, mais pour eux, c'était un peu la fin du truc, on aurait préféré faire la tournée précédente, tu vois… (*Rires*) C'était leur descente des nuages, les gars se camaient beaucoup… On jouait dans d'immenses salles à moitié vides, mais pour nous c'était cool, nous nous produisions quand même devant 4000 ou 5000 personnes chaque soir, contre 1000 lorsque nous tournions en tête d'affiche.

ambiant, et ça, ça n'allait pas, car c'est quand même deux albums. Alors sur le second CD qui accompagne l'édition limitée – je crois qu'en France, vous n'aurez que cette version deux CD - nous n'avions placé que des remixes et nous avons fini par ajouter des morceaux ambient, car c'est un aspect des Gods qu'on assume à fond. Au final, c'est marrant quand même de faire ça : tu réécoutes tous tes morceaux et tu te dis « ah oui c'est vrai qu'à l'époque on mixait comme ça » et « ah là ça manque un peu de chaleur », ou « ah cette chanson s'enchaîne bien avec celle-ci ». J'étais vachement content de réécouter « La Mouette » par exemple, alors que concernant d'autres compos je me disais, « ça, ça a un peu vieilli ».

Si j'avais eu les moyens actuels à l'époque, j'aurais fait ceci, cela...
Ouais mais ce n'est pas seulement une histoire de moyen technique, mais aussi de savoir-faire et de connaissances, je me souviens avoir voulu parvenir à un son, sans savoir comment le produire à l'époque. Mais ceci dit, plus que le résultat final, c'est le processus créatif qui me stimule, la recherche, l'expérimentation, le travail sur les sons, la synergie qui se crée entre les membres du groupe etc., c'est ça que je trouve intéressant. Mais bon tu vois, avec le recul je n'aime pas trop la production de *L'Eau Rouge*, je la trouve trop clinique, dans ce cas-là je me dis que si j'avais eu d'autres moyens, j'aurais fait autrement.

« J'ÉCOUTAIS PAS MAL KRAFTWERK, J'AIMAIS VACHEMENT MAIS CE N'ÉTAIT PAS CE QUE JE CHERCHAIS À FAIRE – C'ÉTAIT L'ÉPOQUE DE COMPUTER WORLD, LEUR ALBUM UN PEU JAUNE FLUO –, MAIS JE VOULAIS COMME EUX RÉUSSIR À FAIRE SWINGUER LA MACHINE. »

Votre morceau « Our House » a sonorisé une pub Perrier à l'époque...
Alors ça aussi, c'est un concours de circonstances, le gars qui avait fait le scénario pour cette pub, n'avait pas bien compris mes paroles (*rires*)... Je ne sais pas si tu te souviens de la pub, c'était un *cut* super rapide de plein de scènes de violence. Alors les paroles étaient « It's easy to find » et lui avait compris « It's easy to fight » ! J'étais content, je voyais plus ça comme un truc absurde, plutôt que de me dire que ma musique correspondait à une pub.

***Only Heaven* (1995) ensuite, c'est vos premiers pas vers la musique ambiante.**
C'est une influence directe des nineties, de la scène electro, techno, ambient, mais en même temps c'est un peu un retour aux premières amours aussi : le Floyd, etc., puis on a poussé le truc un peu plus loin avec *Heaven Deconstruction* (*Ndlr : 1996*) et *Music For Artificial Clouds (Ndlr : 2004)*.

Puis entre les deux, *Second Nature* (1999), le premier album où vous ne collaborez plus avec Mosimann, pourquoi ?
Deux raisons : l'expérience *Only Heaven* avait été super laborieuse. Nous venions de signer un deal avec une maison de disques américaine, c'était la première fois que nous pouvions dire à Mosimann « c'est où tu veux, quand tu veux ». Il nous avait fait venir à New York chez lui, nous avions pu investir dans du matos, des trucs comme pro-tool commençaient à être efficaces. Au lieu d'aller tout griller en studio, on voulait jammer et expérimenter peinard chez lui. Dans l'idée c'était bonnard, mais dans la réalité tout a pris plus de temps, car Mosimann était toujours très pris par son quotidien new-yorkais. Nous étions toujours ensemble, la promiscuité, les tensions etc. On a fait un album super, aucun doute là-dessus, mais tout ça nous a usés mutuellement. Ensuite nous nous sommes fait virer de la boîte ricaine, Interscope, et ici nous étions en fin de contrat avec Pias, tout un bordel car il y avait plein de points très obscurs dans les contrats, on ne voulait plus entendre parler d'eux, et ça s'est terminé en justice. On voulait retourner sur une structure indé, faire avec les moyens du bord, sans Mosimann donc. Nous aurions très bien pu lui demander de venir bosser à l'œil, il aurait accepté, mais ça me gênait. Il y avait aussi un truc avec Roli, c'est qu'il n'était pas du tout branché musique électronique. Déjà à l'époque de *Only Heaven* je lui avais fait écouter certains trucs et il me disait « C'est quoi cette Bubble Music ? » et je répondais « Écoute un peu, nettoie-toi les oreilles. » (*Rires*). On se dirigeait vers ça, un son plus techno, donc je me suis dit que ce n'était pas le moment, puis je voulais prendre les choses en main. Là, j'aimerais bien lui faire écouter les nouveaux morceaux, ce serait certainement pas mal de bosser de nouveau ensemble.

Venons-en au best of : difficile de choisir les titres ?
Eh bien, tu te fais une liste, tu demandes conseil à tes potes, puis tu fais une synthèse et tu tranches. Ensuite c'est un problème purement musical, tu te mets à la place de la personne qui va écouter ça, tu te demandes quel titre mettre en premier etc. C'est bien de mettre un inédit aussi, car ce n'est pas seulement une anthologie, c'est aussi là pour monter que les Young Gods, ça existe encore. Tu fais des listes, tu tâtonnes, tu calcules, c'est laborieux (*rires*). Mais tu vois, je suis content que certains morceaux comme « Alabama Song » y figurent, car ce sont des chansons qui à mon avis n'ont pas été suffisamment mises en valeur à l'époque. Puis il y a bien évidemment ce que tu ne peux pas te permettre de ne pas mettre. Au final nous nous sommes aperçus que nous n'avions mis aucun morceau

Vous retouchez un peu vos morceaux sur scène, vous les modernisez ?
Ouais, par exemple nous jouons une nouvelle version d'« Envoyé », depuis quelque temps.

Et le CD de remixes, d'où sortent-ils ? J'en ai reconnu certains mais pas tous...
Je crois qu'il n'y a que quatre ou cinq remixes inédits. Sinon ce sont ceux de « Gasoline Man » et « Skinflowers » de l'époque *TV Sky*, celui de Mad Professor de « Kissing The Sun », deux remixes de « Supersonic », deux d' « Astronomic » sortis uniquement en vinyle, la reprise de Gainsbourg, pas mal de raretés donc, mais si tu es un vrai fan des Gods tu connais pratiquement tout.

Comment se fait-il que ce best of sorte sur Pias, si vous ne vous étiez pas quittés en bon terme...
Les deux tiers, voire les 4/5 du catalogue sont chez eux. À un moment il a été bon de s'asseoir à une table et de causer, ça faisait huit ans que nous étions coincés. Alors, est-ce que le groupe a été mal conseillé ? Que s'est-il passé ? Quand nous avons changé de management à l'époque, nous étions dans l'optique d'aller de l'avant, sans nous soucier du passé. Mais là, pour les vingt ans nous nous sommes dit « non il faut revoir ça, ce serait intéressant de faire une compil, car sortir un nouvel album c'est bien, mais on en parlera trois mois dans les medias et puis basta. Sortir une compil avant, ça aidera peut-être plus le groupe, puis c'est l'occasion ou jamais ! » Donc on a repotassé les dossiers, du coup on a eu différents sons de cloches, on s'est dit que peut-être le malentendu venait-il d'erreurs de jeunesse des deux côtés. De toute façon j'en avais marre de cette guéguerre, j'étais prêt à m'asseoir sur plusieurs trucs pour pouvoir sortir cette compil. Enfin bon, aujourd'hui je suis là dans leurs locaux, tout se passe bien, nous avons mis les points sur les i, pour le mieux, puisqu'une énergie positive ressort de tout ça.

Le prochain album sortira-t-il sur Pias ou sur Intoxygene ?
Pour l'instant, rien n'est décidé, ce qu'on a réglé avec Pias concerne le passé et uniquement le passé. On leur a donné un inédit, parce qu'on n'avait pas envie de ne mettre que des vieux titres, même si on en est fier. (*Rires*). Après on verra, on est tout de même sur un terrain qui a été chaud pendant longtemps. Bref on va faire des démarches un peu partout, je ne pense pas que l'on va retourner chez Intoxygene, qui est un « one man label ». Il fait un très bon boulot, mais on voudrait autre chose, car c'était un peu rude là. Pour les deux derniers albums ce sont les Gods qui ont produit puis vendu la licence à Intoxygene, c'est une chose que nous avons pu faire sur deux albums, mais nous n'avons pas les moyens de financer ça une nouvelle fois...

Ces deux derniers albums ont bien fonctionné ?
Ouais, tu vois *Second Nature*, j'en suis très fier, je l'adore, la production, tout ! Nous avons enregistré cinq nouveaux morceaux là, et je trouve la prod moins bonne que sur *Second Nature*, je ne sais pas pourquoi... Comment allons-nous faire pour le prochain, sur quel label allons nous le sortir, je ne sais pas, la réponse au best of sera assez déterminante je crois.

Ipecac, puisqu'ils s'occupaient de *Second Nature* aux USA ?
Ce serait envisageable, mais je crois qu'ils ne sont pas en bonne posture financière d'après ce que j'ai compris, mais c'est un label que j'aime beaucoup. Nous avons invité Fantômas là, à Montreux (*Ndlr : au festival de Jazz de Montreux, l'été dernier*) pour notre concert anniversaire...

...Patton a dû être content, il y a peu il me disait « Je les invite sans cesse à venir faire nos premières parties mais ils ne peuvent jamais » !
Au départ on voulait faire un concert Young Gods plus Fantômas plus orchestre symphonique, mais c'était eux qui ne pouvaient pas (*rires*), ils tournaient et n'étaient en mesure de venir que le jour même, nous n'avions donc pas le temps de répéter ensemble.

Une collaboration de ce genre est envisageable dans le futur tout de même ?
J'aimerais bien ! Donc là à Montreux, Patton est venu chanter deux morceaux avec moi, c'était génial ! Nous on a fait un concert best of accompagné d'un orchestre symphonique (*Ndlr : The Lausanne Sinfonietta*) et je lui ai demandé de venir chanter à ma place « Did You Miss Me », c'était épique ! On quitte la scène, l'orchestre reste, puis Alain et Bernard reviennent, puis c'est Patton qui arrive ! Ensuite on a chanté tous les deux « September Song », des trucs comme ça, du coup il était super content oui, depuis le temps !

Il voulait aussi monter un projet avec toi et 3D de Massive Attack...
J'aimerais bien aussi, mais on s'est tellement éparpillé à un moment, là on veut se concentrer sur les Young Gods, jusqu'à fin 2006 au moins... On aimerait sortir l'album l'été prochain. On veut aussi sortir le DVD de Montreux en mars, avec les deux concerts, le concert rock, le concert symphonique et un petit reportage sur notre tournée actuelle, peut-être nos clips, mais ça fait déjà beaucoup. Il y a très peu d'images des Gods en fait, je compilerais bien les clips avec plein de trucs que nous avons filmé au fil des années sur un autre DVD, pourquoi pas...

Vous nous promettiez le nouvel album pour début 2005 ...
C'était le but, oui mais si nous avions démarché pour le nouvel album maintenant, sans le travail fait pour la compil en amont, il aurait été difficile de trouver un bon deal...

L'album est composé entièrement ?
Non, on a neuf morceaux, il nous en manque trois.

Le morceau « Secret » est-il représentatif du reste ?
Écoute, oui. C'est l'un des premiers que nous avons composé, et les autres sont dans la même veine, courts, speed, très « guitare ». Deux sont un peu plus abstraits, genre « She Rains » sans beat mais avec plus de guitare. Un autre est plus long et mid –tempo...

« LE PUBLIC QUI NOUS SUIT EST FORCÉMENT CONSTITUÉ D'INDIVIDUS TRÈS OUVERTS D'ESPRIT, CAR NOUS SOMMES TROP ROCK POUR LE MEC QUI AIME LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE, TROP ÉLECTRONIQUE POUR CELUI QUI AIME LE ROCK PUR ET DUR, OU BIEN PAS ASSEZ INDUS, PAS ASSEZ GOTHIQUE, TROP EXPÉRIMENTAL, ETC., ETC. »

En écoutant « Secret », au niveau des beats on pense à la période *L'Eau Rouge* ou *Tv-Sky*, par contre le reste de l'instrumentation sonne très *Second Nature*...
Ouais, mais tu as entendu ? La batterie sonne beaucoup plus acoustique ! Sur *Second Nature* on a beaucoup bossé sur la texture des sons, on n'a pas utilisé beaucoup de guitares mais des guitares détournées ou des sons qui sonnaient comme des grattes, mais tout venait des laptops.

Chantés en français ou en anglais ces nouveaux morceaux ?
Pour l'instant aux deux tiers en français.

Pourquoi ce retour aux guitares, à des titres plus violents ? Après vos albums ambient, beaucoup se sont dit, « c'est fini, les Young Gods ne vont plus faire que de la musique ambiante... »
Ça nous manquait ! La scène, cette énergie !

Si dans les années 90 la scène techno-electro vous a influencés, qu'est-ce qui vous inspire aujourd'hui ?
Hum je ne sais pas, je peux aussi bien écouter de l'électronique que ces trucs neo eighties... Quoi que, j'essaye de garder mes distances avec, même si je trouve que LCD Soundsystem fait ça bien... Mais je ne sais pas, j'adore Fantômas, Queens of the Stone Age, Sakamoto, Cristian Vogel etc.

Considères-tu les Young Gods comme un groupe influent ?
Musicalement je ne sais pas, mais au niveau de la Suisse de par notre succès, oui. Avant en Suisse, aucun groupe n'avait l'espoir de percer à l'étranger, puis d'un coup avec notre premier album, on se retrouve *album de l'année* dans le *Melody Maker*, c'était barge ! Un album chanté en français qui plus est ! Après dans certaines interviews, j'ai appris que certains groupes s'inspiraient de notre manière de composer, le collage, une technique que nous avions nous-mêmes piquée à Yello ou Fœtus... Qui influence quoi ? Comment ? Je ne sais pas, ce sont des allers-retours. De gros groupes nous citaient en interview : U2, Patton, Bowie... C'est flatteur, mais ce n'est pas le plus important. Une fois que j'ai eu fini de compiler le best of, ce que je sais, c'est que j'ai ressenti un peu de fierté ! 20 ans, ce n'est pas rien...

THE YOUNG GODS – *XXY* (Pas Mal Publishing/Pias)
www.younggods.com

« Je déteste les concerts, nous disait Rennie Resmini il y a deux ans, *une tournée ce serait comme un déménagement permanent. J'aime jouer sur scène mais le voyage, la précipitation... pour ensuite patienter assis entre deux groupes, tout ça m'insupporte. Non ne t'attends pas à ce que nous tournions en Europe, ne t'attends pas à ce que nous jouions ailleurs que sur la côte est de temps en temps. La façon dont le groupe est constitué rend improbable les tournées, sans compter que le batteur Harry est marié avec deux enfants et que sa priorité reste sa famille. ».*

Et pourtant, été 2005 le groupe vient rendre visite au vieux continent pour la première fois en quinze ans, ceci grâce au label belge Hypertension qui sort la version vinyle du nouvel album. Un événement pour une poignée de fans européens qui n'osaient plus espérer une telle venue, comme ils n'osaient plus espérer ce nouvel opus justement. « Poignée de fans » parce que si Starkweather bénéficie d'un statut culte mesurable entre autres aux (grands) noms qui le citent comme influence (Coalesce, Converge, Dillinger Escape Plan...) il n'en demeure pas moins une formation méconnue du public, même hardcore. La faute sans doute à cette aversion pour les tournées, et une musique torturée, ambitieuse, psychotique qui décontenance, assurément ; assez en tout cas pour se voir à l'époque affublée d'étiquettes telles que « tribal metal ».

La section rythmique justement, est au départ constituée de Harry Rosa derrières les fûts et de Michelle Eddison à la basse, laquelle quitte le groupe et se trouve un temps remplacée par Liam de Dillinger Escape Plan, d'ailleurs bassiste sur le nouvel album. L'arrivée de Vincent Rosa (le frère du batteur, probablement plus disponible que Liam) permet cette année de stabiliser le line-up et une tournée (inattendue) sans deuxième guitare puisque Jim (The Promise, Earth Crisis, Turmoil) manque à l'appel.

Comme un heureux événement n'arrive jamais seul, on a enfin droit à ce troisième album tant attendu : *Croatoan* – après *Crossbearer* (en 1994) et *Into The Wire* (en 1995) et... **devinez quoi ? il est excellent.**

STARKWEATHER

Votre dernier album a mis du temps à être enregistré et à sortir, quels sont vos sentiments à son sujet ?
L'enregistrement de *Croatoan* n'a pris que quelques semaines et c'est frustrant. Il nous aurait fallu une semaine de plus, j'ai en effet dû enregistrer mes lignes de chant ici à Philadelphie dans le studio d'un ami. Le fait d'avoir mal géré notre temps nous a vraiment agacés parce que Pierre Remillard (*Ndlr : Producteur canadien : Voïvod, Cryptosy, Gorguts...*) est très occupé et qu'ensuite ça a été la croix et la bannière pour trouver un créneau pour le mix. Je ne suis jamais satisfait de nos enregistrements, de nos concerts ou plus généralement de tout ce que nous accomplissons, tout peut toujours être mieux. Je suis néanmoins satisfait de l'artwork, mais c'est parce qu'on le doit à quelqu'un d'extérieur au groupe. Je n'ai pas été impliqué outre-mesure dans sa réalisation, Paul Romano (*ndlr : artworks de Mastodon, Godflesh, Earth*) avait fait des croquis. Je n'ai fait que lui faire positionner le logo et le nom de groupe d'une façon discrète pour qu'ils ne gâchent pas sa pochette.

Vous vous apprêtez à enregistrer un nouvel EP. S'agit-il de nouveaux morceaux ou de titres plus vieux composés au fil des années comme ceux de *Croatoan* ?
Cet EP mêle nouveaux et anciens titres. De plus, nous collaborons avec des musiciens extérieurs au groupe pour plus de textures et sonorités, par exemple ce MCD présentera une version de « Wilding » avec une instrumentation classique. Nous espérons que des membres de Kayo Dot (*Ndlr : Groupe expérimental post-rock/metal/jazz, ex-Maudlin Of The Well, actuellement signé sur le label de John Zorn, Tzadik*) y apporteront leur contribution. Andrew de Never Presence Forever a aussi réalisé des nappes vouées à se faufiler ça et là. À l'heure actuelle seules les parties de batterie ont été enregistrées. C'est vraiment un EP de transition dans notre discographie, il s'agit de nos compos les plus barrées, notre côté dissonant et effrayant n'a jamais été aussi exacerbé sans oublier un style de riffs atonal et toujours les roulements de batterie.

Au niveau du chant tu as toujours revendiqué des influences au sein et hors du metal, allant jusqu'à citer Sinéad O'Connor et c'est vrai que le break acoustique du titre « The Divine Art » sur votre premier 7' sonne comme un gimmick de l'Irlandaise... Finalement la façon dont tu utilises ta voix est vraiment particulière : elle ne rappelle pas seulement des chanteurs de la scène hardcore/metal mais aussi des « performers » plus déviants comme Diamanda Galás ou Mike Patton, comment as-tu débuté le chant et quelles sont tes influences ?
Tout à fait, le motif vocal qui ouvre le break acoustique que tu évoques est un hommage à la chanson « Just Like You Said it Would Be » du premier album *The Lion And The Cobra* de Sinéad O'Connor. Ce disque est phénoménal, pour être honnête je pense que c'est d'ailleurs le seul disque valable qu'elle ait livré. En ce qui concerne Diamanda Galás c'est une immense influence tout comme le sont Blaine Cook (Accused), John Brannon (surtout avec les Laughing Hyenas), Geoff Tate (Queensrÿche) et King Diamond. Non pas que je prétende rivaliser avec Tate ou Diamond mais ils adoptent pour ainsi dire différentes « voix » et c'est précisément l'approche que j'ai toujours développée. J'utilise ma voix comme un instrument. Avec *Croatoan* j'ai continué de superposer différentes textures de voix tout en travaillant davantage le registre mélodique que sur nos précédents disques. Je n'ai jamais eu la patience d'apprendre un instrument, voilà pourquoi j'ai choisi le chant et les cris.

Penses-tu que les meilleurs groupes de hardcore sont ceux qui écoutent un maximum de choses différentes ?
Oui c'est vraiment mon avis ; sans diversité tu es voué à stagner. Bien sûr il y a des groupes qui développent un son spécifique auquel ils ne dérogent pas mais je me rends compte que j'écoute peu de groupes de ce genre. Mes formations préférées tendent à évoluer d'album en album et même si le cheminement n'est pas flagrant, je détecte toujours un signe qui montre que le groupe se cherche musicalement.

En parlant d'ouverture musicale, comment en êtes-vous venus à sortir un split avec le groupe noisecore Season To Risk à l'époque ?
Ce sont des potes, et Mike le type qui s'occupe du label Supermodel records est ami avec les deux groupes. L'artwork que nous avait concocté Derek Hess est l'une de ses réalisations que je préfère, on a vraiment eu de la chance sur ce coup-là. Season To Risk compte selon moi parmi les groupes les plus sous-estimés : quand on écoute leur premier album ou *In A Perfect World*, on s'aperçoit combien ils étaient en avance sur leur temps.

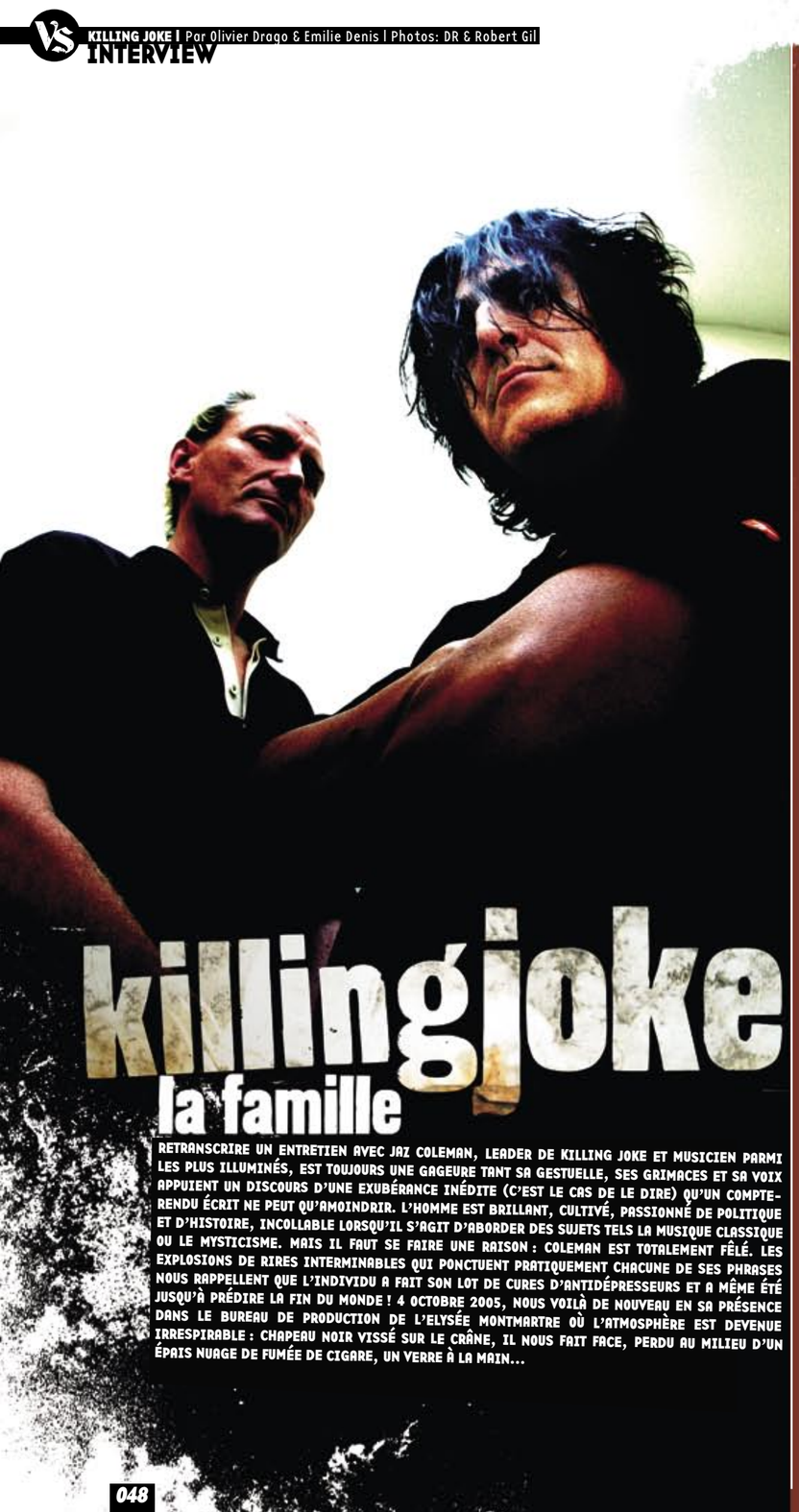
Starkweather est souvent associé au mouvement hardcore « Holy Terror » et à des groupes comme Integrity ou Catharsis. Qu'en penses-tu ?
C'est vrai mais pour être honnête, ce terme n'a aucun sens pour moi, et je n'ai vraiment pas d'inclination particulière pour les groupes cités. D'ailleurs je sais qu'Andrew d'Aversionline, qui est aussi notre webmaster, regrette d'avoir utilisé le terme pour le nom du domaine dans la mesure où il doit régulièrement s'en justifier.

Sur *Croatoan*, on peut entendre des percussions ; tu as aussi parlé d'enregistrer une nouvelle version de « Wilding » avec des arrangements classiques et évoqué ta prédilection pour les groupes qui évoluent d'album en album, alors en quoi ce nouvel opus représente-t-il un (des) pas en avant ?
Croatoan est un ensemble de chansons sur lesquelles le groupe travaille depuis pratiquement ses débuts. Toutes ces chansons ont été composées alors que notre ancienne bassiste (*Ndlr : Michelle Eddison*) faisait encore partie du groupe. « Wilding » aurait dû figurer sur *Crossbearer* ou *Into The Wire*. Jusqu'à très récemment j'avais des regrets quant au morceau « Into The Wire »: il n'est pas si proche de « Wilding » que ça, sinon au niveau des ambiances mais je m'y étais toujours référé comme à un « Wilding JR ». En fait mon mécontentement venait sans doute du fait qu'il ait été enregistré avant « Wilding », c'est un peu irrationnel je sais. Outre « Wilding » et « Slither », « Vespertilian » est une autre chanson que nous jouions déjà au début des années 90. Le reste de *Croatoan* a été composé sur une guitare sept cordes, je me rappelle d'ailleurs des réactions des gens lorsqu'ils se sont aperçus que nous nous étions mis à utiliser ce genre d'accordage : ils se posaient des questions quant à l'orientation musicale du groupe parce qu'alors Korn et consorts débarquaient avec leurs grattes désaccordées et leur metal creux. Et donc ils s'interrogeaient, même si le chantre de la chose était en fait Steve Vai. Mais quand ils se sont rendus compte que « Bitterfrost » ou « Hushabye » avaient déjà été composés sur une telle guitare ils ont été soulagés. L'autre changement par rapport aux autres enregistrements est le fait que cette fois tout a été fait de façon digitale. Nous ne sommes pas vraiment fans de cette méthode, on préfère l'analogique. Nous nous sommes d'ailleurs comportés comme si nous enregistrions de cette façon, en jouant les titres du début à la fin sans interruption. En digital les groupes peuvent vraiment faire tout autrement. Il n'y a pas vraiment de concept derrière *Croatoan* avec des chansons liées par une thématique : chaque titre est une entité propre. Un changement s'il en est, réside dans l'approche plus agressive mais surtout en ce que tout est plus dense au final, que ce soient les épaisseurs de guitares, les textures vocales ou ces percussions qu'on peut entendre sur « Silken Garotte ».

Dans quelle mesure penses-tu que ton travail de parolier a évolué avec les années ?
En fait c'est étrange car la majeure partie des chansons de *Croatoan* est vieille pour moi, donc difficile d'évaluer une possible progression. De toute façon, je pense que mon style est le même depuis le début, mais peut-être que je développe plus aujourd'hui (l'aspect descriptif notamment, les textures et les nuances). Par rapport aux thématiques, il s'agit presque à chaque fois d'un point de vue personnel par rapport aux relations et aux défaites humaines, et ce toujours sur le mode de l'abstraction, avec une imagerie souvent onirique, qui évoque aussi la nature. Mais je ne considère pas mon travail comme poétique pour autant : je vois les paroles comme une possibilité de développer une narration, un scénario qui assimile l'exercice à une projection, un cinéma intérieurs. Aussi j'ai toujours apprécié le travail de Mark Hennessy de Paw, Vic Bondi (surtout avec Articles Of Faith) et le Baron d'Amebix : ces deux derniers paroliers ont une démarche plus politique, mais ils utilisent une imagerie très puissante, ce qui crée au final une œuvre intemporelle. Nick Cave est incroyable lui aussi, Darby Crash, John Brannon... Vraiment, les paroles les plus abstraites de mes chansons suscitent instantanément une image en moi.

Pour finir, Vincent remplace-t-il Liam de façon permanente ou était-ce juste valable pour la tournée ?
C'est un membre permanent, il est là pour de bon. Il nous a été d'une grande aide, en terme de composition également. Lui et Harry (*Ndlr : batterie*) sont frères et jouent donc ensemble depuis des années, ils sont complémentaires et je dois dire que c'est le meilleur line-up que nous ayons jamais eu.

STARKWEATHER – *Croatoan* (Hypertension records)
www.holyterror.com/starkweather/



killing joke
la famille

RETRANSCRIRE UN ENTRETIEN AVEC JAZ COLEMAN, LEADER DE KILLING JOKE ET MUSICIEN PARMI LES PLUS ILLUMINÉS, EST TOUJOURS UNE GAGEURE TANT SA GESTUELLE, SES GRIMACES ET SA VOIX APPUIENT UN DISCOURS D'UNE EXUBÉRANCE INÉDITE (C'EST LE CAS DE LE DIRE) QU'UN COMPTE-RENDU ÉCRIT NE PEUT QU'AMOINDRIR. L'HOMME EST BRILLANT, CULTIVÉ, PASSIONNÉ DE POLITIQUE ET D'HISTOIRE, INCOLLABLE LORSQU'IL S'AGIT D'ABORDER DES SUJETS TELS LA MUSIQUE CLASSIQUE OU LE MYSTICISME. MAIS IL FAUT SE FAIRE UNE RAISON : COLEMAN EST TOTALEMENT FÊLÉ. LES EXPLOSIONS DE RIRES INTERMINABLES QUI PONCTUENT PRATIQUEMENT CHACUNE DE SES PHRASES NOUS RAPPELLENT QUE L'INDIVIDU A FAIT SON LOT DE CURES D'ANTIDÉPRESSEURS ET A MÊME ÉTÉ JUSQU'À PRÉDIRE LA FIN DU MONDE ! 4 OCTOBRE 2005, NOUS VOILÀ DE NOUVEAU EN SA PRÉSENCE DANS LE BUREAU DE PRODUCTION DE L'ELYSÉE MONTMARTRE OÙ L'ATMOSPHÈRE EST DEVENUE IRRESPIRABLE : CHAPEAU NOIR VISSÉ SUR LE CRÂNE, IL NOUS FAIT FACE, PERDU AU MILIEU D'UN ÉPAIS NUAGE DE FUMÉE DE CIGARE, UN VERRE À LA MAIN...

Whisky-coca ? *(à Jaz qui verse du coca dans son verre déjà à demi rempli d'un liquide doré)*
Non, c'est du Rhum, j'en raffole !

C'est le secret de ta voix monstrueuse ?
(Jaz est secoué d'un rire de dément) En fait, je suis devenu chanteur par accident, au début du groupe je n'étais que claviériste, mais nous ne voulions pas nous prendre la tête à chercher un chanteur. C'était l'époque du punk, on se foutait de tout, alors je me suis mis au chant tout en continuant à jouer du synthé ! Voilà comment une magnifique carrière est née... (*Hilare*)

Te souviens-tu de tes motivations à l'époque ?
Putain bien sûr que je m'en souviens ! Ma vie à l'époque était très disciplinée, ma famille était très stricte ! Ça me rappelle la musique classique : je n'avais pas le droit à l'erreur. Si tu es soliste dans un orchestre, tu te dois de répéter inlassablement huit à neuf heures par jour pour être parfait ! Là c'était un peu ça, je pratiquais la musique tous les jours deux heures avant d'aller à l'école puis à nouveau deux heures après la fin des cours, juste avant de faire mes devoirs scolaires. Le rock, ça a été une libération pour moi : « 1, 2, 3, 4, go ! » La spontanéité, le bordel, la liberté !!!! (*Rire à gorge déployée*).

Le rock ça signifie ça pour toi, la liberté ?
Bien sûr, j'ai découvert ces rythmes fous en même temps que le sexe ! J'ai perdu ma virginité avec une fille qui m'a fait découvrir le rock et l'herbe, tout ça en une seule nuit ! Le lendemain j'étais un homme nouveau !!!

Quelles ont été tes premières révélations musicales rock ?
Can, puis les Sex Pistols. J'adorais le punk, cet esprit de rébellion que ce mouvement véhiculait. Les Sex Pistols, leurs chansons étaient fantastiques, tu peux les chanter de toutes les manières, elles resteront toujours de grands « fuck-off » ! Dans le rock il y a les chansons rebelles et celles qui parlent de liberté. Killing Joke doit probablement être le seul groupe au monde à avoir sorti douze albums sans une seule chanson d'amour. (*Rire sonore*)

Comment expliques-tu votre longévité ?
Hum, c'est intéressant... Je pense que ça vient de la structure sociale même du groupe, le fait que nous soyons comme une famille. Nous mangeons ensemble, même lorsque nous ne travaillons pas, on s'appelle sans arrêt pour prendre des nouvelles, etc. Lorsque nous avions une vingtaine d'années nous avons crée un environnement particulier, un espace où nous pouvions être aussi cyniques que nous voulions, dire des choses horribles et où personne n'était là pour nous en tenir rigueur. C'est dans ce cadre que nous avons grandi, progressé en temps que musicien.

Es-tu encore en contact avec Paul Ferguson (*Ndlr : premier batteur de Killing Joke*) ?
Je suis fier de lui, fier de ce que son jeu de batterie a apporté à Killing Joke, mais je ne peux pas travailler avec quelqu'un de si impulsif et violent... S'il doit y avoir violence, alors que ce soit pour batter le cul des autres, mais pas pour nous déchirer entre nous, au sein du groupe. Ceci dit Paul est quelqu'un de doué, il a fait des études d'archéologie et maintenant il restaure de vieilles peintures et sculptures, c'est quelqu'un de cultivé, d'intelligent, il me manque beaucoup sur le plan intellectuel, mais je suis heureux avec le groupe sous sa forme actuelle, plus que je ne l'ai jamais été. Si Paul me manque, ce n'est pas en tant que membre de Killing Joke mais en tant qu'individu.

25 ans de Killing Joke, tu dois être fier de votre carrière ?
Ça fait 27 ans en vérité, mais nous disons 25 car c'est mieux pour la promo. (*Rires*) Est-ce que je suis fier ? Oui, je suis fier, je considère Killing Joke comme une petite épicerie, un commerce de proximité : tout le contraire d'un supermarché et j'en suis fier !

Douze albums, donc...
Je ne considère pas *Outside The Gate* comme un véritable album de Killing Joke, ce n'est qu'un album d'expérimentation classique que le label a sorti sous le nom de Killing Joke, sans notre accord ! Notre nouvel album serait donc plutôt le onzième album de Killing Joke. J'aime plusieurs chansons de chacun de nos albums, mais je n'en aime aucun du début à la fin ! Seulement la moitié en général. (*Rires*). Mais ça change au fil des années, quand nous montons nos set list et qu'il faut faire un choix, je me dis assez souvent « Ah non, je n'aime plus celle-ci, et celle-là non plus, ah, non, celle-là c'est de la merde ! » C'est pour ça que nos set list changent si souvent. Choisir les titres de la set list n'est pas évident car nous sommes un collectif communiste !

Pourquoi ne jouez-vous pratiquement jamais aucun morceau de *Extremities, Dirt and Various Repressed Emotions* ?
Ne t'inquiète pas, ton attente va prendre fin ! (*Rires*)

Tant mieux, mais est-ce à cause de Martin Atkins (*Ndlr : batteur sur l'album en question*) que vous n'en jouez pas, s'agit-il d'histoire de droits ?
Pas du tout. La contribution de Martin a été fantastique, mais je ne peux pas bosser avec lui, il ne fait pas partie de la famille. Il ne sait pas jouer en équipe, il n'a pas l'esprit de famille. C'est un batteur incroyable, son travail sur *Dirt*... est phénoménal, mais être un bon musicien ne suffit pas pour faire partie de Killing Joke. Mais tu verras, nous n'avons aucun problème avec les chansons de cet album...

Est-ce que le fait d'étudier la musique classique (*Ndlr : Jaz dirige un orchestre classique*) a changé ton rapport au rock et à la musique de Killing Joke ?
Disons, qu'il y a des choses que je peux faire avec un orchestre et que je ne peux pas faire avec Killing Joke. Jouer dans de magnifiques opéras ou bien me faire payer grassement par la Reine par exemple ! (*Rire de DE-MENT !!!*). Le public de musique classique, c'est ton putain de cul qui lui fait face quand tu diriges ton orchestre... c'est une expérience complètement différente : tu es concentré à l'extrême, tu dois anticiper tout ce qui va arriver, être réceptif... Depuis que je conduis des orchestres classiques, je suis capable de suivre cinq discussions en même temps ! Bref, c'est une expérience totalement différente de celle d'un concert rock ! Totalement !

De nombreux groupes rock donnent des concerts accompagnés d'orchestres classiques...
Ouais, et ça donne quoi ? Tu veux que je te le dise ?! De la merde !!!! J'aime utiliser des cordes dans Killing Joke, mais seulement sur un titre ou deux, c'est tout...

Tu penses à *Pandemonium* ?
Non, au nouvel album, le titre « Invocation ». C'est l'invocation de l'archétype de la femme libérée, la déesse de la guerre de Babylone : Ishtar ! Babylone est souvent un mythe mal perçu...

Parle-nous de cet album.
Le nouvel album sera tribal, il y a plusieurs choses qui en font un disque totalement différent du précédent. Geordie n'aime pas vraiment notre dernier album (*Ndlr : Killing Joke, 2003*), il pense qu'il ne reflète pas ce qu'est véritablement le groupe. Quand Geordie joue un morceau en concert, le même riff évolue au fil de la chanson et il veut que nos albums reflètent cet aspect évolutif, alors qu'avec les technologies modernes que nous avons utilisées la dernière fois, pro-tools, etc., lorsque qu'un riff sonne bien, tu le samples et tu le répètes : tac, tac, tac. Bref, il voulait que ce nouvel album sonne live. Nous l'avons enregistré dans plusieurs sous-sol, dans la cave d'un de mes amis à Beyrouth, et dans notre sous-sol à Prague, c'est pour cela que son titre sera *Hosannas From The Basements Of Hell* ! Parce qu'il a été enregistré dans les profondeurs. (*Rire démoniaque*).

Qui le produit ?
Killing Joke. Nous avons bossé avec le même ingénieur du son avec qui nous avions enregistré nos deux premiers titres, « Turn To Red » et « Nervous System » avec du vieux matériel pour capter les vibrations qui manquaient au dernier album...

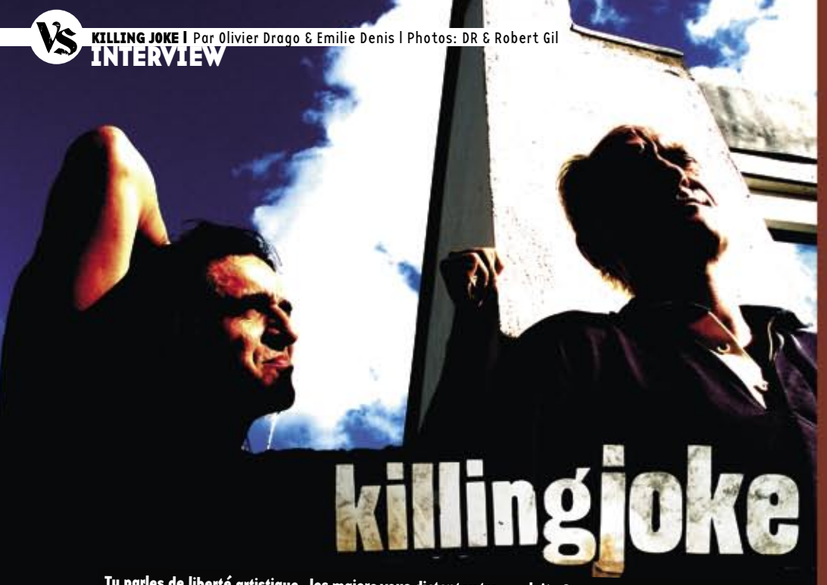
Vous ne vouliez vraiment pas bosser de nouveau avec Andy Gill (*Ndlr : Guitariste de Gang Of Four et producteur du précédent opus*) ?
Andy, pfff nous ne l'écoutions même pas ! « On fait comme ça les mecs ? » « Ouais, ouais t'as raison, allez ferme ta gueule ! » (*Ndlr : il fait mine de donner une gifle et de tourner les potards à fond - rires déments !-*)

Andy est l'un de tes amis non ? Enfin plus depuis cet enregistrement peut-être ! (*Rires*)
Andy, oui c'est un vieil ami, mais je suis en procès avec son manager et donc je ne peux pas lui parler en ce moment.

Tu as vu Gang Of Four en concert depuis leur reformation ?
Ils ne font ça que pour la thune ! Seulement pour la thune... Ils ne sont pas un véritable groupe, comme nous le sommes. Ce qui m'ennuie, c'est que l'on nous associe parfois à ces groupes. Que les choses soient claires, nous ne nous sommes jamais reformés et nous n'avons jamais splitté... Alors que tous ces vieux, pourquoi font-ils ça à ton avis ? Je sais, je suis cynique... Il n'y a que des journalistes mal informés pour me dire « *alors, vous vous êtes reformés ?* » Et je les fous dehors à coup de pied au cul, je les renvoie apprendre leur leçon, car nous n'avons jamais splitté !

Est-ce que Youth participe à ce nouvel album ?
Non. Nous avons la chance d'avoir deux bassistes au sein de Killing Joke, ils ont joué chacun sur cinq de nos albums - non, que dis-je ? -, six de nos albums. Comme ça, quand on s'engueule avec l'un, nous prenons l'autre ! (*Rires*) Mais bon, Raven a davantage *l'esprit Killing Joke*, il est beaucoup plus engagé, engagé envers ce groupe que nous aimons tant ! Killing Joke, c'est un style de vie... Je connais Jimmy Page, c'est un ami à moi, et en effet nous pourrions lui envier ses grosses voitures, ses cuisines grandes comme des palaces, ses pièces remplies de Flippers, ces bric-à-brac astrologiques etc., mais tout ça ne vaut pas l'esprit de famille de notre groupe, nous prenons soin les uns des autres et ça vaut tout l'argent et l'or du monde !

Pourquoi avoir décidé de ne sortir *Hosannas From The Basements Of Hell* que l'année prochaine ? Vous l'avez enregistré en juin...
Parce que je savais que la machine promo du label n'aurait pas été en place à temps autrement. L'avantage sur un label indé, c'est que ta liberté artistique est totale. L'inconvénient c'est que même s'il a à son catalogue de gros artistes et que leurs références sont distribuées par une major, il n'a le plus souvent pas assez de poids et de moyens. Normalement tu peux te dire qu'un album va marcher lorsque deux ou trois mois avant sa sortie la machine promo a déjà été lancée et qu'une attente s'est créée. Et là ce n'était pas le cas, donc nous retardons la sortie. Je sais comment ça fonctionne, c'est le quarantième album que je sors et j'ai 45 ans ! Encore cinq et ça fera un pour chaque année de ma vie !



Tu parles de liberté artistique, les majors vous dictent votre conduite ?
Putain, ouais ! Ce n'est pas fait de façon ouverte, mais bien sûr qu'ils essayent ! Je me souviens à l'époque de *Fire Dances* (*Ndlr : 1983*), le label voulait que nous reprenions « School's Out » d'Alice Cooper. Nous leur avons répondu d'aller se faire mettre ! Fuck Off !!!! Mais je te garantis que personne ne s'amuse plus à agir de la sorte avec nous maintenant, tous les labels sont au courant : nous péterions les plombs et serions capables de tout saccager ! De toute façon, nous avons des contrats pour nous protéger de ça. C'est bien pour cette raison qu'il ne faut pas me parler de nostalgie ! C'était mieux avant ? Fuck, no ! Nous sommes beaucoup plus libres maintenant ! Il y a d'autres problèmes, évidemment, mais nous sommes libres de jouer où nous voulons, d'agir à notre guise, etc. Nous contrôlons tout et tout est partagé en part égale dans le groupe.

Votre nouveau batteur s'est intégré à la famille ?
Oui, oui.

Il jouait avec Twin Zero, non ?
Pfff, je ne sais même pas ! Il faudrait que je lui demande.

Comment l'avez-vous rencontré ?
Il a attiré notre attention en début d'année, son jeu de batterie est fantastique et il n'a que 22 ans ! Mais je n'étais pas certain, je disais aux autres « non, prenons un batteur que nous connaissons, je ne veux pas d'un nouveau musicien, prenons quelqu'un qui connaît Killing Joke » Geordie m'a dit « non, il est vraiment bon ! ». Nous l'avons fait venir à Prague, et putain c'est vrai qu'il était bon, autant que Dave Grohl ! Mais je m'inquiétais, allait-il s'intégrer dans Killing Joke. Après deux nuits, j'ai su que tout irait bien.

Pourquoi avoir accepté de faire cette tournée en ouverture de Mötley Crüe récemment ?
Pour la thune ! Les gars de Mötley Crüe nous apprécient, mais nous l'avons fait uniquement pour l'argent ! C'est un groupe à l'extrême opposé de Killing Joke, leur sociologie, leur mode de fonctionnement, c'est du grand n'importe quoi ! Par exemple, chacun des membres a sa loge, son tour-bus et même des espèces de tentes de chaque côté de la scène. En tournée, ils se retrouvent ensemble uniquement durant le concert, je n'avais jamais vu ça auparavant ! Les concerts se terminent, et hop chacun se réfugie dans sa petite tente. Quand notre manager a rencontré Tommy Lee en plein milieu de la tournée, cet abruti ne savait même pas que nous ouvrions pour eux depuis quelques jours déjà !

Votre nouvel album live, j'ai lu dans le livret qu'il n'y avait aucun overdub...
Aucun ! Killing Joke, c'est quelque chose de primitif, nous voulions conserver ce côté cru. À quoi bon sortir un album live si c'est pour en réenregistrer des parties en studio, tu veux me le dire ? Mais ils le font tous, 98 % des groupes, ces 98 % qui doivent être choqués que nous ne le fassions pas !

Qu'en est-il de ce DVD Live que vous devez sortir ?
Je ne l'ai pas vu.

Euh, ok, mais vous allez le sortir ?
Oui. Oh, il est probablement formidable, mais je ne l'ai jamais vu, je ne supporte pas de me voir, s'il y a quelque chose que j'ai évité de faire pendant vingt ans c'est bien de me regarder.

Pourquoi ?
Je ne sais pas... Je suis un monstre... (*Ndlr : il hurle*) An ugly fucker!!! (*Rire dément interminable !*)

Que penses-tu du music business ?
Ce que j'en pense ? Ces blaireaux paient nos drogues, ils nous payent nos foutues vacances, notre vin, notre bouffe et encore plus... voilà ce que je pense d'eux ! Et je peux te dire qu'on va les faire cracher le plus que nous pourrons !

Vos albums sont réédités sur EMI et Cooking Vinyl en ce moment...
Si ces albums sont réédités, c'est que désormais nous en possédons tous les droits, chaque centime va nous revenir, c'est ce que tout groupe devrait faire. J'aime bien venir en France et raconter que j'ai survécu au music business, m'étendre sur mes erreurs passées, pour que les gens ne fassent pas les mêmes ! (*Rires*)

Tu considères Killing Joke comme un groupe de survivants ?
Oui, bien sûr !

Comment avez-vous atterri sur Cooking Vinyl ?
Je ne sais pas, je n'avais jamais entendu parler d'eux auparavant.

Vous vivez à Prague, l'album a été enregistré en partie là-bas...
Oh, Prague ! Prague est magnifique, Prague est la ville parmi les villes... J'adore Paris. Des endroits mystérieux, du mysticisme, tu trouves ça à Paris, évidemment, mais ce n'est rien comparé à Prague ! Puis n'est-ce pas magnifique de pouvoir s'acheter une pinte pour 25 cents ! Et les femmes y sont belles ! Mais j'ai fait une erreur, je suis revenu avec ma femme. (*Rires déments*)

Ah bon ? La dernière fois tu me disais qu'elle t'avait quitté...
C'est vrai. Le problème avec les femmes jeunes, c'est qu'elles veulent un enfant et moi il est hors de question que je fasse un autre enfant. Tu sors avec des filles plus jeunes tu penses que c'est mieux pour finalement te rendre compte que non en fait, ce n'est pas mieux... C'est un putain de problème... ma dernière petite amie a arrêté de prendre la pilule sans me le dire, mais putain j'ai déjà trois gamins ! Ils sont magnifiques, leur mère est belle et riche, ils me suffisent, je n'en ai pas besoin d'autres ! Avec ma seconde femme nous n'avons jamais voulu d'enfant. Je suis content d'être de retour avec elle, nous avions divorcé l'an dernier et nous sommes de nouveau ensemble. « Chérie, ça signifie que je vais récupérer mon argent ? » « Heu non Jaz, je ne pense pas ! » (*Rires fous*) Allez, allez vous avez encore le temps de poser une question... Que voulez-vous vraiment savoir ? Allez-y, posez-moi la question la plus dégueulasse ! (*Rires déments !*) Allez, allez un truc personnel, quelque chose qui me choque !

(*Pris au dépourvu*) Euh, la situation la plus honteuse dans laquelle tu te sois retrouvé ?
Un matin, je n'arrivais plus à trouver de caleçon et je me suis donc rabattu sur une petite culotte de ma femme qui traînait. Le soir nous jouions, le public était très excité. Tout d'un coup, un mec m'a craché à la gueule. De rage, je lui ai sauté dessus. J'étais alors dans le public. Tous les roadies ont accouru pour me remonter, mais les gars me retenaient, j'étais tiré d'un côté par le public, de l'autre par les roadies et subitement mon pantalon a complètement craqué ! J'ai réussi à remonter sur scène, et j'étais là, devant tout le monde en petite culotte de nana, mes testicules qui sortaient de tous les côtés ! (*Rire démoniaque !*)

KILLING JOKE - *XXV Gathering!* (Live) (Cooking Vinyl/Wagram)

Killing Joke en cinq albums

Killing Joke (1979)
Incroyablement novateur, ce premier opus est sans conteste le fruit du travail de musiciens à forte personnalité, la rencontre du jeu tribal et précis de Ferguson, de la voix si particulière de Coleman, des riffs incisifs de Geordie et du groove titanesque de Youth. Post-punk apocalyptique, l'univers de Killing Joke se fait noir et urbain. Malgré un ton agressif, des titres comme « Change » ou « Requiem » deviennent des classiques des clubs underground de Londres et s'exportent très bien aux États-Unis. Et que dire de « The Wait » ou « Wardance », de ces chansons qui jamais ne prendront une seule ride ?! Indispensable. Dans la foulée viendront *What's THIS for... !* (1981) et *Revelations (1982)*, tout aussi décapants !

Night Time (1985)
Second album avec Raven à la basse (après le très bon *Fire Dances en* 1983), enregistré à Berlin, *Night Time* propose des classiques de la trempe de « Love Like Blood » et « Eighties » qui propulsent de nouveau Killing Joke dans les charts et sur les dance floors. Le succès est plus que considérable. Des claviers plus mélodiques, le retour d'une rythmique incisive, et un Geordie au sommet de son art sur des morceaux comme « Kings and Queens » et « Europe » font de cet album un des sommets de la carrière du groupe.

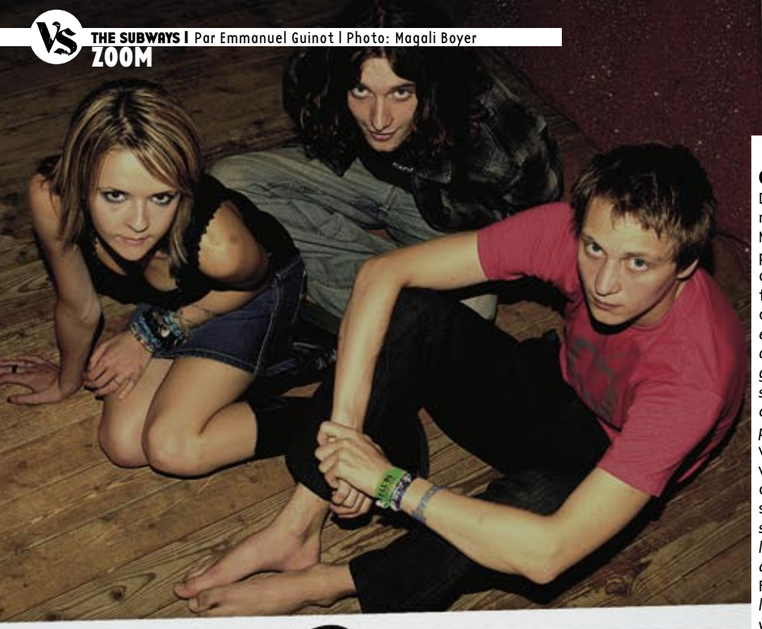
Extremities, Dirt and Various Repressed Emotions (1990)
Après la période noire qui suivit *Night Time* (deux albums fadasses, *Brighter Than a Thousand Suns* et *Outside The Gate*), en 1990 le groupe signe un deal avec le label allemand Noise Entertainment (label heavy metal/hardcore), une division de BMG, et sort l'excellent *Extremities, Dirt and Various Repressed Emotions*. L'album est un condensé de dégoût, de haine et de sarcasme. Le groupe renoue avec la rage punk de ses débuts et flirte avec les ambiances industrielles. Jaz chante et hurle comme un damné, Martin Atkins le nouveau batteur (ex-Pil) est phénoménal et c'est le retour de Raven au poste de bassiste. « Money is Not Our God », « Age of Greed », « Inside the Termite Mound » sont bientôt autant d'hymnes froids et caustiques !

Pandemonium (1994)
Fusionnant son style originel avec des influences beaucoup plus métalliques, le groupe obtient un de ses plus grands succès avec le titre « Millenium ». À l'instar de ce premier single, le reste de l'album est puissant, mélodique, rythmé et Coleman n'a sûrement jamais aussi bien chanté. Sa voix rageuse, mélodique, terriblement expressive et théâtrale fait des merveilles. « Communion », « Witheout » et « Pandemonium » sont toujours aussi efficaces sur scène en 2005 !

Killing Joke (2003)
Ce second album éponyme marque le retour de Killing Joke après six ans d'absence discographique ! À la surprise de tous, c'est Dave Grohl (que l'on savait fan devant l'éternel, mais Killing Joke avait attaqué Nirvana en justice quelques années auparavant, considérant que Kurt Cobain s'était un peu trop inspiré d'« Eighties » lorsqu'il avait composé « Come As You Are ») qui se charge de toutes les prises de batterie de l'album ! Les deux bassistes, Youth et Raven sont de la partie, chacun sur une moitié de l'album et c'est Andy Gil qui produit. Le résultat est monstrueux de bout en bout, le post-punk aux relents metal de Killing Joke est plus puissant et abrasif que jamais !

Killing Joke
Tribazik - Madinka
4 octobre 2005
Elysee Montmartre

Il y deux ans la prestation de la bande à Jaz Coleman nous avait laissé une impression mitigée. Évidemment, vu son répertoire mythique, Killing Joke peut difficilement donner de concerts totalement catastrophiques, mais là, tout de même : l'attitude je m'en-foutiste du guitariste Geordie Walker couplée à un son exécrable (les Cramps avaient soi-disant mis à mal la sono de la salle la veille) en avait déçu plus d'un. Killing Joke était donc attendu au tournant pour ce concert anniversaire à 30 euros la place. Mais, disons-le d'entrée, chacun en a eu pour son argent . Et ce même si la soirée commençait plutôt sous de mauvais auspices au son d'un sous-Indochine (Si, si, ça existe !) dont le nom ne mérite même pas d'être retenu (le succès de « Love Like Blood » aura eu cet effet néfaste : associer Killing Joke à toutes ces horreurs gothico-cheesy-new wave, d'où ce type de première partie, probablement) bientôt suivi de ce trio londonien digne du pire groupe fusion british du début des années 90. 30 minutes de compositions bancales en grande partie instrumentales. « Fort heureusement instrumentales » serions-nous tentés de dire, tant les textes neo-baba des deux seuls titres chantés nous semblèrent friser le ridicule. Aux oubliettes Tribazik, donc. Quoi qu'il faille tout de même de sacrées couilles pour oser se trimbaler un nom pareil.
Killing Joke. Soulagement dès l'entame du magnifique « Communion », le son est clair et puissant et aucun problème n'est à signaler en façade. Ce qui ne semble pas être le cas du côté des retours : Walker ne cessera de lancer des regards de tueur au sonorisateur durant le set. Et par là même de jouer avec hargne ! Coleman – grimé, en combinaison noire – ne nous avait pas menti, le jeunot derrière les fûts impressionne ! Frappe directe, précise et vigoureuse ! Dès « Wardance », les premiers rangs se transforment en champ de bataille où l'ambiance n'est pas des plus bon enfant ! Deux ados, chanceux gagnants d'un concours Ouï FM, qui quelques minutes avant le début des hostilités nous demandaient tout en reluquant le public en majorité constitué de trentenaires et quarantenaires, si « Killing Joke était un groupe de vieux ? », se lancent dans cette mêlée de chair plus si fraîche et n'en sortiront plus. Une heure et demie durant ! Comme quoi . Coleman est ahurissant de maîtrise aussi bien dans un registre vocal rageur que mélodique. Cette voix ! Sa gestuelle de mime Marceau et ses grimaces font le reste. La machine est lancée, Walker tout en flegme britannique contraste avec un Raven aux allures de dockers bourru (le bonnet, certainement). Les classiques défilent : « Song And Dance », « Primitive », « Darkness Before Dawn », « Requiem », mais le meilleur reste à venir avec cet enchaînement inespéré : le rare « Money Is Not Our God » (!!!), « Frenzy », le surpuissant « Asteroid » repris en cœur par la foule, le technoïde « Witheout » et l'im-pa-ra-ble « The Wait » ! Walker est décidément un guitariste unique, son jeu indescriptible à la croisée des styles punk, metal, cold wave et noise est captivant et ses riffs à rebrousse poil sont imparables. Le public est sur les rotules, mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises puisque sont bientôt joués « Complications » et « Inside The Termite Mound » ! Ovation, puis c'est reparti pour « Bloodsport » et un « Pandemonium » massif histoire de finir de mettre les poings sur les i. Pas de « Kings and Queens », ni de « The Death And Resurrection Show », pas plus que de « Love Like Blood », mais un sourire sur toutes les lèvres... Des vieux comme des plus jeunes. **O.D**



The Subways

L'espace d'un cri.

UN PREMIER ALBUM EN FORME DE MANIFESTE ROCK ADOLESCENT, DES CONCERTS ENFLAMMÉS QUI DONNENT ENVIE D'Y CROIRE, UN DISCOURS À L'OPPOSÉ DU « TOUT-MARKETING » QU'ON NOUS JETTE EN PÂTURE À LONGUEUR DE TEMPS : DU HAUT DE LEURS DIX-HUIT ANS, LES SUBWAYS FLIRTENT DÉJÀ DANGEREUSEMENT AVEC LE FUTUR. ET TOURNENT EN RIDICULE LA SIMPLE NOTION DE REVIVAL (ROCK GARAGE, BRIT-POP, OU GRUNGE) POUR CÉLÉBRER LE BINAIRE DANS CE QU'IL A DE PLUS PASSIONNÉ ET AUTHENTIQUE.

Peut-être parce que The Subways est un groupe de rock comme les autres. Un power trio qui joue tout à l'instinct, auteur de pop songs gorgées d'énergie juvénile. Un groupe qui joue serré, la morve au nez, l'ambition sur les lèvres et l'amour plein les yeux. Un groupe de rock comme les autres, oui. Comme les décennies passées en sont riches… Pourtant tellement vrai qu'il en devient troublant. Alors, dans un monde où les héraults de demain ont des allures de mathématiciens du rock (Franz Ferdinand), où l'emocore n'est plus qu'une pose, une attitude, où le marketing a sérieusement pris le pas sur l'artistique… Dans ce monde-là, on a envie d'aimer, mieux de chérir, la candeur et la soif de pouvoir de The Subways, leur arrogance mêlée à la gentillesse, leurs erreurs de jeunesse décidément attachantes. Aimer ces morceaux écrits peut-être en cinq minutes, cette impulsivité et ce sens du vertige passionnel. Et croire que, dans leur cas plus que dans tout autre, l'avenir leur sourira. Car le meilleur reste à venir… « *Les chansons de* Young For Eternity *sont le reflet précis d'une époque de ma vie. Je ramassais alors les poubelles et je nettoyais les chambres d'un hôtel dans mon bled, un petit village au nord de Londres. Voir aujourd'hui ces compositions reprises par des milliers de personnes me donne espoir. Cela me rappelle qu'il peut y avoir des moments sombres et d'autres beaucoup plus positifs ensuite… Ne pas se résigner, c'est aussi cela l'essence du rock.* », entame Billy Lunn (chant/guitare), qui signe l'intégralité de l'album. L'Angleterre « Working-Class », voilà le terreau du rock Subways. Avec des chansons qui respirent l'amour sans paillette, celui de tous les jours, celui qui dure. Ou pas. Celui, intemporel autant qu'éphémère que chantait Léo Ferré (« *Quand on aime c'est pour toute la vie, cette vie qui dure l'espace d'un cri.* », « *Vingt Ans* »). Car les Subways ont 18 ans de moyenne d'âge : ce qui n'empêche pas Billy de chanter autant qu'il peut son amour pour Charlotte (basse, voix), sur disque comme sur scène, avec une passion intacte. « *À force, ces morceaux ont acquis une valeur plus intemporelle. Les gens ont pu se les réapproprier. Un titre comme* « Rock'n'roll Queen » *peut s'adresser autant à ta petite copine qu'à ta meilleure amie ou ta sœur. De toute façon, je suis le genre de types à écrire toujours sur son environnement. Les chansons parlent quasiment toutes de Charlotte puisque c'est vers elle que va mon amour actuellement. Il peut en être autrement demain, je n'en sais rien. Pour te donner un exemple, nous sommes allés donner des concerts il y a peu en Californie et nous étions très nerveux. À mon retour, j'ai écrit une chanson qui s'appelait « California »… Et qui parle de cela. Notre musique est relative à mon existence. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle perd de la valeur au fil du temps.* »

CRESCENDO VERS L'EXCELLENCE.

Des accords qui avancent tout droit, une batterie violemment malmenée, et des paroles à scander. Certains les comparent déjà à Nirvana. Pourquoi pas… Reste qu'en vrac, on pourrait tout autant parler d'énergie punk que de romantisme pop, d'écriture brit-pop que d'esprit grunge. Mais ce serait mentir. Car classiques dans la forme, les douze chansons de ce premier album brûlot transcendent les étiquettes, sans crier gare. Du rock adolescent ? « *Oui, et mille fois oui ! Puisque quand j'ai écrit ces chansons, j'étais un adolescent. Et puis ce terme me plaît pour ce qu'il évoque : énergie, spontanéité, passion. Quelqu'un qui apprécie vraiment la musique se moque des étiquettes, et l'écoute pour ce qu'elle lui procure. Celle des Subways est amenée à évoluer, et nous ne resterons pas cantonnés à notre image.* » N'empêche. En ces temps où tout va trop vite, où média et star-system coincent les groupes dans de vicieux engrenages (*remember*, The Libertines ?), il convient de se demander si l'honnêteté et l'authenticité de ce trio ne vont pas se trouver entachées d'un succès (trop ?) fulgurant… « *Nous faisons exactement ce que nous voulons. Et nous continuerons aussi longtemps que nous aurons cette liberté. Je veux que le deuxième album surpasse le premier. Sinon, il n'a pas lieu d'exister.* Young For Eternity *n'est que le préambule d'un long livre qui se devra d'aller crescendo vers l'excellence. S'il y a une seule étiquette que je veux bien accoler à la musique des Subways, c'est celle de rock sincère. J'ai déjà écrit toutes les chansons du prochain disque. Et si un jour je monte sur scène, et je nous sens moins bons, il sera alors temps d'arrêter. Le succès que nous connaissons, plutôt que de nous assommer, renforce notre responsabilité. Nous avons des comptes à rendre, véritablement.* »

UNE MUSIQUE, PAS UNE ATTITUDE.

Et ils sont déjà beaucoup à compter sur eux. Fin août 2005, alors qu'il n'est que quinze heures, et que le festival Rock En Seine ouvre à peine ses portes, les Britons grimpent sur scène. Donnent tout. Le disque n'est pas sorti en France… Qu'importe, il est sur tous les I-Pod. Gamins, jeunes adultes et autres se pressent devant le phénomène. On a envie d'y croire. À mille lieues de la catastrophe Doherty du lendemain, en somme… « *Prendre des drogues est pour certaines personnes un mode de vie. Pour d'autres, une véritable échappatoire. Et pour une autre catégorie de gens, une distraction. Je crois pourtant que résister à cela est une preuve d'intelligence. C'est assez facile quand tu évolues dans le milieu de la musique de toucher à cela, et de ne pas en subir les conséquences. Tu n'as pas de famille à nourrir derrière, ou de gens à t'occuper. Tu n'as pas à te lever le matin aux aurores pour te nourrir le soir. Donc, même si cela peut nous arriver de prendre certaines drogues, nous n'en ferons jamais un étendard. C'est trop facile de jouer de cette image cool, et de manipuler les gens avec. Le prix à payer n'est pas le même pour tous. Nous aimons trop la musique pour cela. C'est elle qui nous fait lever le matin, et rien d'autre. J'ai un ami qui a fréquenté un peu le même milieu que Pete Doherty, et qui s'est rendu à une fête chez lui. Tout le monde était défoncé au crack… Est-ce qu'il y a quelque chose de cool dans le fait de se défoncer à une drogue qui te rend dépendant à vie ? ? ? Ces gamins qui vont vouloir imiter Doherty… seront tous seuls dans quelques années quand ils devront faire face aux vraies conséquences. Lui ne sera pas là pour les aider. Le rock, c'est de la musique. Ce n'est pas une attitude.* » Et Nirvana, au fait ? « *Ce groupe m'a considérablement aidé à me forger une identité. Mais je n'ai jamais cherché à être comme Kurt Cobain. Je me suis inspiré de certaines valeurs qu'il incarnait. Tout le monde pouvait tirer sa propre interprétation de sa musique… Et celle-ci avait le pouvoir de te donner la force d'être toi-même. C'était tellement sincère. Que des gens nous comparent régulièrement à eux, pourquoi pas. Toute comparaison est souvent flatteuse. Cela ne me gêne pas. Nirvana, Paul Weller, les Ramones, aussi, si vous voulez…* » On acquiesce.

THE SUBWAYS – *Young For Eternity* (Infectious Records/WEA)
www.thesubways.net

Church Of Misery

DEPUIS LEUR PREMIER EP EN 1998, LE QUATUOR NIPPON MABOUL DE HEAVY ROCK PSYCHÉDÉLIQUE COM A CONNU QUASIMENT AUTANT DE CHANGEMENTS DE LINE-UP QU'IL COMPTE DE DISQUES À SON ACTIF : DEUX ALBUMS, UNE POIGNÉES DE EP ET DE SPLITS (SHEAVY, ACRIMONY, IRON MONKEY), DEUX SINGLES SUR DES LABELS AUSSI CULTES QUE MAN'S RUIN ET SOUTHERN LORD, SANS COMPTER UNE MULTITUDE D'APPARITIONS SUR DIVERSES COMPILATIONS. MALGRÉ CETTE INSTABILITÉ NOTOIRE, COM A SU PRÉSERVER UNE IDENTITÉ FORTE SOUS L'IMPULSION DE SON LEADER INDÉFECTIBLE TATSU MIKAMI ET D'UNE INÉBRANLABLE FASCINATION POUR LA FIGURE DU SERIAL KILLER – LEITMOTIV QUI HANTE TOUTE LA DISCOGRAPHIE DU GROUPE, DE L'ARTWORK AUX TITRES DES MORCEAUX. À L'OCCASION DE LA RÉÉDITION PAR LE PETIT LABEL LYONNAIS SALVATION (À SUIVRE) DE *THE SECOND COMING* – ALBUM-BRULÔT DE STONER MÉPHISTOPHÉLIQUE PARU CONFIDENTIELLEMENT SUR DIWPHALANX EN 2004 –, COM, EN TOURNÉE EUROPÉENNE, DONNAIT EN CE DÉBUT OCTOBRE UN CONCERT PARISIEN TOTALEMENT JUBILATOIRE. RENCONTRE AVEC TASTU (BASSE), HOSHI (GUITARE), JUNJI (BATTERIE), ET LEUR CHANTEUR FRAÎCHEMENT RECRUTÉ, LE CHARISMATIQUE ET DÉJANTÉ HIDEKI.

Pouvez-vous me raconter l'histoire de CoM ? Votre rencontre, vos débuts, les différents changements de line-up…
T : Tout a commencé il y a 10 ans, en 95. C'est moi qui ai formé le groupe. Je suis le seul du line-up original. Les membres du début sont progressivement partis les uns après les autres. Certains d'entre eux avaient un jeu un peu trop amateur à mon goût. Et puis en jouant, je réalisais que nous avions de plus en plus souvent des désaccords d'ordre musical, sans doute à cause de références musicales trop éloignées. Bref, ils ont quitté le groupe. Mais nous avons enfin trouvé le line-up idéal.
Que sont devenus les autres membres de CoM ?
T : Ils ne font plus de musique. Ils se sont coupé les cheveux et sont devenus salariés !
J, Hi, Ho : Non ! Vraiment ??? (*Rires*) C'est ce qu'on appelle les « businessmen à la japonaise ».
Comment vous êtes-vous retrouvés sur les labels Man's Ruin en 1999 puis Southern Lord en 2001 ?
T : Nous avions préparé une demo que nous avons envoyée à des labels et magazines spécialisés doom et stoner. En plus des réponses de Man's Ruin et Southern Lord, de nombreux labels nous ont répondu comme Bad Acid (UK), Freedoom (Suède), Game Two (US), Black Widow (It). La plupart étaient intéressés pour nous aider à sortir un album.
Avez-vous été surpris par toutes ces sollicitations ?
T : En écoutant d'autres groupes japonais underground du même genre, je me suis rendu compte que nous produisions un travail de meilleure qualité. Nous avions vraiment un bon son et je le savais. J'avais confiance en CoM.
Comment êtes-vous perçus par la scène underground japonaise ?
Ho : Les « connaisseurs » nous écoutent forcément. Mais je pense quand même qu'on est plus connu à l'étranger qu'au Japon. Les Japonais apprécient, mais ils ne montrent pas beaucoup leurs émotions. Il arrive bien entendu, qu'à certains concerts très underground dans de très petites salles, le public explose de joie et bouge dans tous les sens. À Tokyo et à Nagoya, les gens sont un peu blasés. À Osaka, le public est plus cool, plus festif. Mais souvent, j'ai l'impression que le public attend énormément de nous. Ils sont tellement critiques que c'est assez dur. Ils nous font comprendre qu'ils en veulent pour leur argent. En Europe, les gens acceptent davantage qu'un groupe se laisse aller.
C'est donc votre première tournée européenne, vous en attendez quoi ?
T : Oui, c'est la première fois et on s'éclate. Les tournées ne sont pas du tout organisées de la même façon qu'au Japon. Nous découvrons donc vos habitudes et votre façon de faire. Pour le reste, nous sommes émerveillés par les paysages qu'on voit sur la route. C'est magnifique !
Ho : Nous aurions davantage voulu faire les touristes… Tant pis (*rires*). Une prochaine fois peut-être.

D'où vient votre obsession pour les serial killers ?
T : Ça rejoint la signification de « CoM », qui est assez explicite sur ce point. « Church » est l'église donc le symbole de la chrétienté qui se trouve être à la base de la civilisation occidentale. Et « Misery » le malheur, la misère. Je voulais que le nom du groupe ait un sens, une réflexion : l'essence même du monde occidental est malade. La société n'a plus d'équilibre, elle est en train de basculer vers un abîme obscur et le nombre croissant de serial killers aux États-Unis, en Europe ou ailleurs en est un symptôme. Les gens se déglinguent petit à petit dans une société qui ne les contrôle plus. Nous ne voulons pas convaincre les gens qu'il y a un problème de société. Ce n'est pas de la mobilisation sociale. Nous ne faisons que raconter des histoires dans nos chansons par le biais de ce thème. C'est important d'essayer de regarder dans le passé de ces gens, d'essayer de comprendre d'où viennent leurs perversions ou leur soif de tuer.
Pourquoi le label Diwphalanx a t-il censuré la première version de la pochette de *The Second Coming* avec la photo de Ted Bundy ? Comment avez-vous réagi ?
Ho : Le label a refusé qu'on utilise une photo de serial killer pour des raisons juridiques. Ils redoutaient les plaintes possibles des familles de victimes de Ted Bundy. Et puis c'était la première fois qu'on sortait un album chez Diwphalanx. Ils voulaient prendre les choses en mains sans risquer des problèmes juridiques.
T : Pour la version française chez Salvation, nous avons pu utiliser cette photo de Ted Bundy. On est plutôt contents.
Comment s'est fait la rencontre avec Jérôme de Salvation et la réédition ?
T : Nous avons rencontré Fabien d'un autre label français (*Ndlr : Waiting for An Angel*) à l'un de nos concerts au Japon et il nous a présenté Jérôme. Jérôme nous a proposé de sortir *TSC* en France, d'abord pour des raisons pratiques, pour ne pas à avoir à envoyer les disques du Japon jusqu'en France. Évidemment j'imagine qu'il était intéressé par la musique de CoM.
Et la suite ? Vous allez sortir un DVD avec des images de la tournée européenne. Pas de nouvel album en vue ?
T : Pour l'instant, nous ne sommes pas encore prêts pour l'album. Il faudra attendre encore un peu. Mais le DVD est effectivement prévu pour début 2006, chez Salvation. Les images seront tirées de divers concerts au Japon et en Europe.
Vos amours et influences musicales ?
T : Au collège, on écoutait Iron Maiden et beaucoup de heavy metal mais on était petits (*rires*). On adore les groupes psychés allemands, le blues psychédélique.
Ho : On aime vraiment tous les débuts de Black Sabbath et le Krautrock. Parfois, il nous arrive d'improviser des heures et des heures ensemble. C'est là qu'on s'aperçoit qu'il y a un bon feeling entre nous. Avoir des racines en commun, ça aide à avoir des atomes crochus. Personnellement, j'aime beaucoup ce que fait le guitariste Peter Green. Et puis forcément Neu!, Can, Ash Ra Temple. Je suis un fan de Krautrock ! Bref, nous avons tous des goûts très éclectiques. Impossible de tout citer.
Allez, une dernière (même si j'ai déjà la réponse) : Led Zeppelin ou Black Sabbath ?
Tous (en chœur) : Hein, quoi ?! Comment ça, il faut choisir ? Bien. Alors par amour pour Ozzy, on opte tous pour Black Sabbath ! (*Rires*)

Traduction franco-japonaise « active » par Mireille Delaplace (Mille mercis !)
CHURCH OF MISERY – *The 2nd Coming* (Salvation)

TANDIS QUE DES LABELS, DES MULTINATIONALES, UTILISENT LE TERME EMO COMME CERTAINS VONT AUX TOILETTES, DES FORMATIONS – PLUS DISCRÈTES – JOUENT, GRANDISSENT, DANS LE SILENCE DES ÉTIQUETTES. MAIS CERTAINEMENT PAS DANS CELUI DES ÉMOTIONS. SUR LEUR PREMIER ALBUM, LES FRANÇAIS DE THE POOKIES MAÎTRISENT DÉJÀ TOUT : LE SON, LA PUISSANCE, LA COMPLEXITÉ DES ARRANGEMENTS. ET N'ABDIQUENT RIEN DE L'INTENSITÉ SCÉNIQUE QUI A FAIT LEUR RÉPUTATION. AVEC DES GUITARES TENDUES À VIF, UNE RYTHMIQUE SAUVAGE ET ÉPIDERMIQUE, DES MÉLODIES EN DÉCONSTRUCTION, *STUNTS FIGHTS AND MARIACHIES* S'IMPOSE COMME L'UNE DES SORTIES LES PLUS PASSIONNANTES DE CETTE FIN D'ANNÉE. ET – REVENDIQUÉ OU PAS – PEUT SE TARGUER SANS MAL DE L'ÉTENDARD EMO PUNK. RENCONTRE.

The Pookies

PRIMAVERA SOUND

Le groupe existe depuis 1999. Était-il important pour vous de se donner le temps d'écrire et de produire ce premier album ?

Fred (guitare) : On a un parcours un peu atypique, on est assez occupé à côté du groupe. Je fais de la joaillerie à Paris, Loup fait les Beaux-Arts à Nice pendant que Forest fait la vaisselle et entretient la maison au sud de Lyon… Chacun a des influences très différentes alors ce n'est pas toujours évident de se mettre d'accord sans se taper dessus. On voulait s'appliquer à écrire un album qui soit entier et cohérent, que tous les morceaux se tiennent et qu'ils aient tous des couleurs particulières. Nuancer ce compact-disque et lui donner une âme nous a donc pris du temps. Cela dit, avec nos petits moyens et une petite dizaine de jours de studio, on est assez contents du résultat.

Êtes-vous entrés en studio avec des idées précises de ce que vous vouliez ?

Fred : On avait des idées précises sur des ambiances et des sons. En fait, on avait surtout envie de penser le disque dans sa globalité. Travailler sur l'ensemble : musique, ambiance, graphisme, titres… Dans l'idéal, on voudrait que tout se tienne et que chacun des éléments colle aux caractères des trois membres et aux attitudes qu'on a sur scène.

On pourrait définir The Pookies comme un brassage de la vieille école emo, du punk, de la power pop et de sonorités plus noise. Comment voyez-vous cela ?

Fred : On écoute tous trop de choses différentes pour avoir envie de ne faire qu'une seule sorte de musique. Au final c'est assez rock quand même, avec des accentuations de certains styles parfois, mais on n'aime pas se donner un style et les étiquettes ne veulent plus rien dire.

Forest (basse-chant) : Pour te donner un panel, Fred écoute des choses allant de Tom Waits à Paco de Lucia, en passant par Zeke. Loup donne aussi bien dans du Fugazi ou du Shellac que dans du Robocop Kraus. Pour ma part, je passe de Foo Fighters à Sigur Rós ou Samiam avec plaisir. Bien sûr, certaines influences se recoupent, mais c'est assez surprenant de pouvoir composer et jouer avec des gens aussi différents.

Les guitares semblent tenir tout autant la mélodie que la voix. Qu'en pensez-vous ?

Forest : C'est assez rare que je sois d'accord avec nos interlocuteurs en interview mais dans le cas présent, je le suis. Fred a un jeu très particulier et très différent de ce qu'on a l'habitude d'entendre. D'ailleurs il n'y a pas d'empilage de guitares sur l'album, elles s'imposent d'elles-mêmes.

Fred : On travaille ensemble les structures et les mélodies des morceaux. 80% du travail de composition se fait en répèt'. Contrairement à nos débuts, tous les titres de *Stunts Fights and Mariachies* ont été composés à trois.

SIXPACK, HOT WATER MUSIC, DRIVE BLIND…

Vous sentez-vous clairement appartenir à une certaine scène indé française qui irait de Sixpack à Condense, en passant pas Second Rate, Dead Pop Club, Drive Blind ?

Forest : On a toujours été en dehors de cette idée de scène dans le sens où on faisait ce qu'on avait à faire de notre côté. Cela dit, si on devait citer quelques uns des groupes français desquels on se sent proches musicalement et humainement aujourd'hui, je dirais Underground Railroad et Swad.

Ces groupes n'ont jamais rencontré le succès mérité. Il se pourrait que cet album des Pookies se nourrisse d'éloges du milieu sans pouvoir atteindre un large public. Vous y avez songé ?

Forest : En ce qui nous concerne, on espère simplement que les gens apprécieront notre cd, le reste ne nous préoccupe pas pour l'instant. Ce n'est pas notre raison de vivre. Pour ce qui est des très bons groupes dont tu parles, je trouve dommage qu'ils soient restés, pour la plupart, aussi confidentiels… Il y a beaucoup de gens qui pensent que les bons groupes indé ne doivent pas être connus au-delà du milieu. Je trouve ça pathétique.

Et Hot Water Music dans tout ça ?

Fred : C'est le premier groupe sur lequel on est tous les trois tombés d'accord. On est loin de vouloir cacher l'influence d'un groupe comme celui-là, mais il y a aussi McLusky ou Sons of Buddha…

Forest : L'influence de Hot Water Music dans notre musique me paraît évidente. Dans l'esprit j'écoute aussi beaucoup Samiam, Leatherface ou Alkaline Trio…

Qu'est ce que vous attendez d'un bon disque par rapport à la scène ?

Fred : Je trouve personnellement que c'est l'occasion de faire intervenir des nouveaux arrangements, des instruments qui ne seront pas présents sur scène et des invités. On n'a pas eu les moyens de prendre le temps de faire de nouveaux arrangements mais on a pu satisfaire notre envie d'inviter des amis sur l'album.

Forest : En plus de ça, il faut qu'il reflète le groupe tel qu'il est vraiment. Je pense qu'on n'a pas trop mal réussi notre coup. Un cœur de douceur, dans un monde de brute.

Pensez-vous qu'il est plus facile de jouer dans un groupe de rock aujourd'hui en France qu'il y a dix ans ?

Fred : Il y a dix ans, on avait 11, 12 et 13 ans. On était au collège et on découvrait Guns and Roses, Iron Maiden et la sexualité… Plus sérieusement, on ne connaît pas assez Philippe Manœuvre pour connaître les conditions des tournées de l'époque…

Le flamenco, ça vous botte beaucoup ?

Fred : Le flamenco j'en écoute depuis longtemps. On trouvait ça cool d'en jouer sur notre laser disque. Ça permettait de créer une ambiance particulière et de planter un décor.

Forest : J'avoue que Paco de Lucia dans le van, c'était un peu surprenant au début. Cela dit, je l'apprécie beaucoup plus aujourd'hui, même si au niveau des tempos, je n'y comprends toujours rien… ! ! !

THE POOKIES – *Stunts, Fights And Mariachies* (Dirty Witch Records)
http://dirtywitch.free.fr

LE CONCERT ANNIVERSAIRE

TRACKLISTING
1) Communion
2) War Dance
3) Song and Dance
4) Primitive
5) Total Invasion
6) Blood Sport
7) Requiem
8) Asteroid
9) Wait
10) Whiteout
11) Psyche
12) Pandies
13) Complications
14) Sun Goes Down
15) Are You Receiving?
16) Love Like Blood
17) Pandemonium

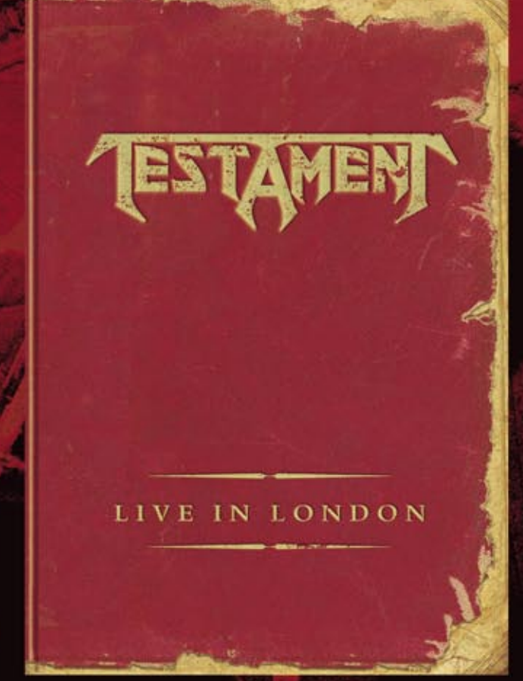
BONUS :
Interview et coulisses du concert

naïve DVD DOLBY DIGITAL eagle vision

TESTAMENT
Chuck Billy Eric Peterson Alex Skolnick
Greg Christian Louie Clemonte

Tracklisting
• The Preacher • The New Order
• The Haunting • Electric Crown
• Sins of Omission • Souls of Black
• Into The Pit • Trial By Fire
• Practice What You Preach • Let Go Of My World
• The Legacy • Over the Wall?
• Raging Waters • Disciples Of The Watch

Disponible en CD et en DVD



naïve DVD dts DOLBY DIGITAL eagle vision

GANG OF FOUR

QUANT À SAVOIR SI GANG OF FOUR SE REFORME POUR LE FRIC, EN DÉFINITIVE, ON S'EN FICHE PAS MAL ! SAOULÉS DE SUBIR L'AFFREUSE POP DE FRANZ FERDINAND DÈS LORS QUE, LA FAIM NOUS TIRAILLANT, IL NOUS FAUT POUSSER LE CHARIOT CHEZ CARREFOUR OU CHAMPION, NOUS SOMMES SEULEMENT HEUREUX DU RETOUR D'ANDY GILL, JON KING, HUGO BURNHAM ET DAVE ALLEN. ON SE DIT QUE NOS SOUFFRANCES N'AURONT PAS ÉTÉ VAINES. L'ENFER AUDITIF VÉCU ENTRE LES RAYONS FROMAGES ET ALCOOLS SAMEDI DERNIER EST RENDU SUPPORTABLE PAR CE CONSTAT : LE SUCCÈS DE CERTAINS DE CES IGNOBLES GROUPES ESTAMPILLÉS NEW ROCK AURA AU MOINS PERMIS LE RETOUR DU QUATUOR DE LEEDS SOUS SA FORMATION ORIGINELLE...

« Anti-solos »

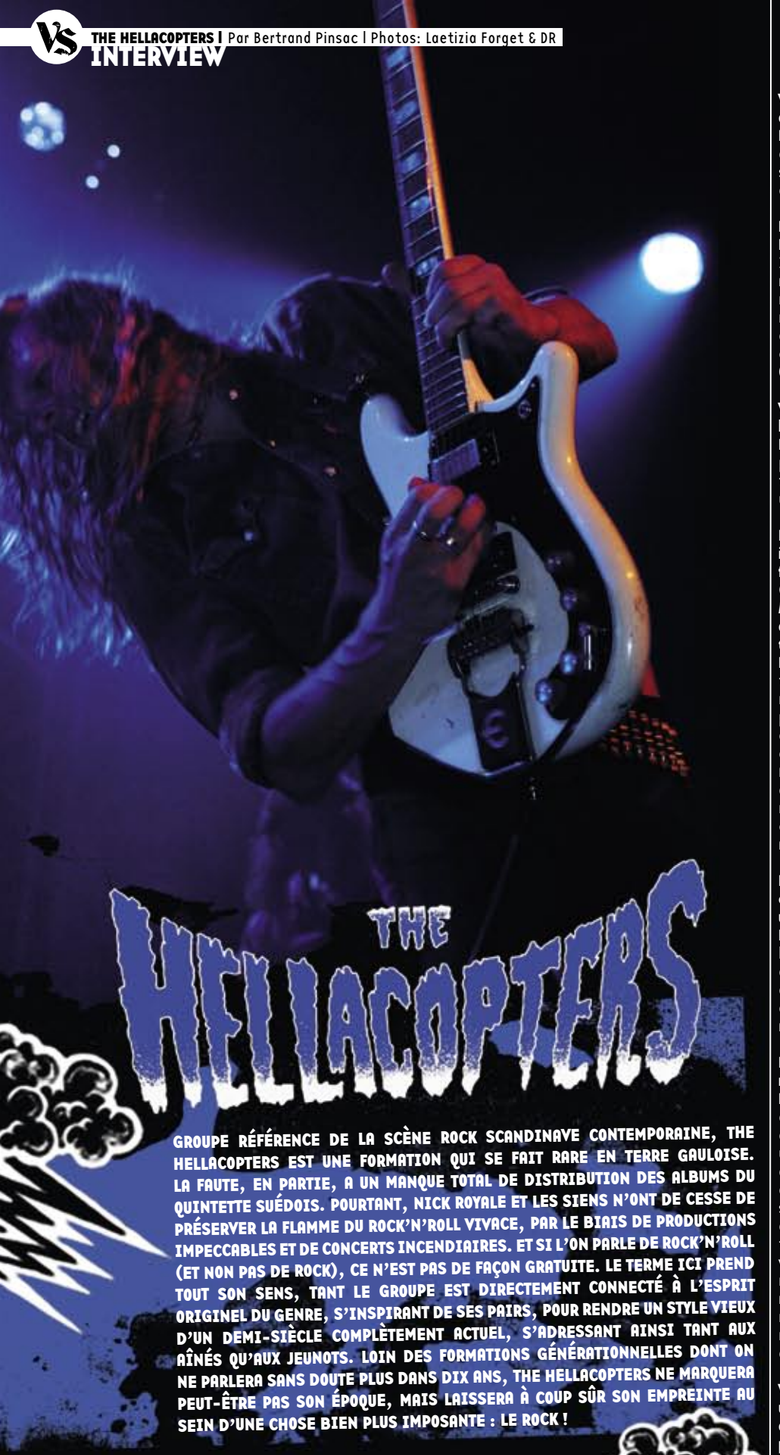
« Gamin, j'écoutais beaucoup les Stones et les Beatles, original, n'est-ce pas ? J'irais même jusqu'à dire que c'est le morceau « Satisfaction » qui a lancé la machine, puisque c'est la première chanson que mon cousin m'a appris à jouer à la guitare ! J'aimais beaucoup les musiques très rythmiques, très groovy. Ensuite je me suis mis à écouter Hendrix – beaucoup – le Velvet, James Brown, Funkadelic, puis du reggae avec Bob Marley et surtout pas mal de dub underground. » C'est Andy Gill que nous avons au bout du fil, depuis Londres, dans un taxi. Le guitariste rentre chez lui après une session radio. Nous lui demandons de se remémorer les débuts de Gang Of Four. *« Je connaissais Jon bien avant l'université, mais nous nous sommes retrouvés ensemble à Leeds, tous les deux étudiants aux Beaux-Arts et c'est durant cette période que nous avons commencé à composer des titres ensemble. Puis est venue l'envie de monter un groupe. Nous en avons parlé à Hugo, un autre étudiant que nous savions batteur, et nous avons trouvé Dave par le biais d'une petite annonce. »* Le punk à peine né, Gang Of Four forçait déjà les journalistes à l'affubler du préfixe post en lui injectant une bonne dose de funk. *« C'est vrai que cette étiquette peut paraître étrange étant donné que nous avons donné notre premier concert en mai 1977 et que notre premier enregistrement date aussi de cette année, l'année de l'explosion du punk. Nous avons donc immédiatement été assimilé à ce mouvement. Mais, à l'instar des Talking Heads* (Ndlr : et de A Certain Ratio ou The Pop Group, qu'il ne faut pas oublier !) *par exemple, notre musique était différente et on nous a donc collé l'étiquette « post-punk », à défaut d'autre chose. Si un groupe punk nous a marqués c'est bien Doctor Feelgood, mais au milieu des années 70 les journalistes appelaient ça du « pub-rock ». Leur musique était minimale, violente et leurs prestations très captivantes. Quand le punk sous la forme des Sex Pistols a surgi, il était clair pour moi qu'il s'agissait d'un prolongement de ce qu'avait fait Feelgood. Pour en revenir au terme post-punk, ce n'est qu'une étiquette, rien d'autre, ni meilleure ni plus mauvaise qu'une autre pour qualifier des groupes proches du mouvement punk sur le plan de certains idéaux et de l'attitude mais pas forcément de la musique. Si tu considères les Sex Pistols comme l'archétype du groupe punk, nous en étions fort éloignés, nos rythmiques n'étaient clairement pas rock, notre vibe était funky, mais nous jouions de manière très répétitive, très syncopée, ce n'était pas de la « black music » non plus. Mon jeu de guitare était très répétitif et bruyant lui aussi, tout comme les mélodies, assez incisives au final, puisque le phrasé de Jon était très sec, très rythmique. Nous voulions éviter les clichés, surtout ceux du rock, comme les solos, j'avais même pris l'habitude de m'arrêter de jouer au moment de la chanson là où d'autres guitaristes auraient placé un solo. J'appelais ça mes anti-solos !* (Rires) *J'écoutais beaucoup de Dub à l'époque, une musique où la rythmique est primordiale, j'aimais laisser de la place à la basse et la batterie...* ». Outre l'exploit d'avoir inventé un style et, mine de rien, d'avoir révolutionné le rock, GOF était réputé pour ses textes à teneur socio-politique francs du collier. *« J'ai toujours estimé que nous avons été considérés « groupe politique » par défaut. Les textes de Jon traitaient surtout de la vie quotidienne, de choses de tous les jours ! Il était un observateur. Un observateur sarcastique. Mais c'est juste, nous citions divers auteurs marxistes comme Walter Benjamin et T.J Clark ou bien des structuralistes comme Terry Atkinson et Fred Orton, ce qui nous a valu une réputation de groupe intello-gaucho ! »* Et ça l'étonne ! Que le groupe ait souffert de la caricature de son engagement politique, on le conçoit, mais de là à renier l'évidence, c'est tout bonnement de la mauvaise foi. Doit-on rappeler à Gill que d'emprunter le nom de Gang Of Four à la fin des années 70 n'était pas anodin (nom de la faction chinoise formée autour de la veuve de Mao). Que King et lui étaient de grands habitués des manifs gauchistes, des sit-in devant les bâtiments administratifs et j'en passe. King, « un observateur sarcastique », certainement, mais avec une grille d'observation bien à gauche. Il suffit de revenir aux textes d'*Entertainment!* pour s'en convaincre...

« Tous les quatre partants »

Si nombre de groupes actuels s'inspirent de Gang Of Four musicalement, aucun ne semble en avoir conservé la conscience politico-sociale. Serait-il désormais impossible d'avoir du succès en mettant en avant de tels textes ? *« C'est une bonne question... C'est vrai, en ce moment beaucoup de gens disent que ces groupes s'inspirent de GOF, mais effectivement ce n'est qu'à moitié juste, car ils prennent bien soin de s'écarter de ce qu'écrivait Jon, ce serait trop évident peut-être... Mais d'un autre côté si on y réfléchit bien, peu importe car au final je suis certain que ces groupes font connaître Gang Of Four à un plus large public... À mon avis nos disques ne sont pas de ceux que tu aimes à la première écoute, notre musique n'est pas « facile » et d'une certaine manière, ces groupes l'« expliquent » à un public qui ne nous connaît pas forcement mais qui peut être amené à nous découvrir puisqu'il est souvent fait allusion à nous en tant qu'influence par les temps qui courent... »* Oui, ces guignols mélangent le son de Gang Of Four avec de la pop de supermarché. Jack Daniel's et Coca-Cola, ketchup et kebab, l'horreur... Les groupes qui se disaient influencés par Gang Of Four dans les années 90, qu'il s'agisse d'Helmet, des Red Hot Chili Peppers, de Faith No More, de Rage Against The Machine voire même d'Inxs, avaient plus de personnalité que tous les Franz Ferdinand ou The Rakes actuels, non ? *« J'écoute tous ces groupes, Franz Ferdinand, The Killers... c'est de la pop music, de* l'Entertainment pur, *je n'ai rien contre eux et je ne pourrais pas te dire s'ils sont pires ou meilleurs que les groupes qui se prétendaient influencés par Gang Of Four dans les années 90. »* Dommage, c'est pourtant flagrant : ils sont terriblement plus mauvais ! Arrive le moment de la question cruciale : pourquoi cette reformation monsieur Gill ? *« C'est une idée qui traîne depuis des années, mais à chaque fois l'un d'entre nous avait une bonne raison de ne pas le faire. Mais récemment, nous nous sommes rendus compte que nous étions enfin tous les quatre partants, même si le pas a été dur à franchir. J'en ai parlé à notre manager qui nous a conseillé de le faire, et tout de suite. Ce n'était pas en en parlant encore pendant des lustres que nous saurions si ça fonctionnait encore entre nous ou pas. Et nous sommes là. Bien sûr, le fait que nous soyons cités un peu partout en ce moment a joué aussi ».* Nous n'en saurons pas plus. Si une chose est certaine néanmoins, c'est que les concerts récents de G04 semblent faire l'unanimité *« Oui, tout le monde a l'air content, c'est marrant j'ai vraiment l'impression qu'une moitié du public est constitué de fans de l'époque, alors que l'autre est beaucoup plus jeune, c'est plutôt positif... ».* Outre cette tournée triomphante, Gill, King, Burnham et Allen viennent tout juste de sortir un double album chez V2. *« Nous avions plusieurs labels sur le coup, mais V2 semblait le plus enthousiaste et surtout ils avaient l'argent dont nous avions besoin, le choix n'a pas été difficile à vrai dire... »* Un double album, mais pas la moindre trace d'un inédit ! *Return The Gift* se compose de réinterprétations de ses plus grands classiques par le groupe lui-même (six titres d'*Entertainment!*, deux de *Songs Of The Free*, quatre de *Solid Gold*, un du maxi *Another Day/Another Dollar* et un du maxi *Yellow*) et de remixes. Dans les deux cas – surtout dans le premier - le résultat est vivifiant, mais tout de même, deviendrait-on fainéant chez Gang Of Four ? *« Je ne sais pas si nous étions « psychologiquement » prêts pour écrire de nouveaux morceaux, puis réenregistrer certains de nos vieux classiques - qui à notre avis souffraient d'un son de batterie vraiment limite - nous paraissait une bonne idée. Mais maintenant, j'aimerais effectivement que nous nous remettions à composer. Et c'est d'ailleurs ce que nous allons faire, puisque l'on vient de nous commander de nouvelles chansons pour une B.O. de film, l'adaptation d'une BD d'Alan Moore,* V pour Vendetta. » On rappelle alors à Gill, qu'en 1994 c'était aussi la demande de composer une musique pour un film qui avait débouché sur l'enregistrement de *Shrinkwrapped* et que par conséquent on peut peut-être espérer... *« Un nouvel album ? Nous en parlons un peu oui, mais rien n'est certain à l'heure actuelle, nous allons bien voir comment vont sonner ces nouvelles compositions... »*. Car si on parle beaucoup d'*Entertainment!* et de *Solid Gold*, on en oublie souvent *Shrinkwrapped*, un excellent opus ! *« C'est vrai ! Mais je pense qu'actuellement, la mode est au son de nos deux premiers albums, mais je suis très fier de* Shrinkwrapped, *en ce moment par exemple nous jouons « I Parade Myself » lors de nos concerts. »*

Étonnant, vu que seule la paire King-Gill avait composé et joué sur cet album. Mais loin de nous l'idée de râler ! Et qu'en est-il de ce second CD composé de remixes ? *« Les premiers remixeurs que nous avons approchés sont les Yeah Yeah Yeahs, nous pensions que ça les intéresserait probablement. Mais d'autres se sont invités.(Rires) J'ai été très étonné que Ladytron se soit proposé, tout comme Tony Kanal de No Doubt. D'autres noms nous ont été soufflés par le label... Quoi qu'il en soit nous leur avons tous laissé faire ce qu'ils voulaient, j'étais vraiment curieux de savoir ce qui allait ressortir de tout ça, c'était vraiment le but de ce CD de remixes. »*. Gang of Four semble donc être redevenu une priorité dans la vie de Gill, même si celui-ci ne compte pas pour autant mettre de côté ses activités de producteur . *« Je produis pas mal de groupes et je compose de la musique pour le cinéma et la télévision de temps en temps, mais actuellement, oui, Gang Of Four est mon occupation principale. Mais je vais bientôt produire un groupe français, de la Rochelle : Asyl, et un nouveau groupe anglais, The Young Knive, influencé par Gang Of Four, mais leurs compositions sont bonnes. »* On conseil, n'écoutez pas Andy, après vérification, il s'agit encore d'un rip-off merdique ! Déception donc, moins grande toutefois que celle provoquée par l'annulation de la date parisienne des G04. *« Nous n'avons pas pu jouer, car Jon s'est blessé un genou. Nous jouions au Japon et il s'est cogné dans une barre de fer, nous avons annulé des shows en Allemagne aussi, et nous en avons profité pour faire quelques jours de promo à la place. Mais nous allons jouer en France au Festival des Trans Musicales. »* On vous attend de pied ferme !

GANG OF FOUR – *Return The Gift* (V2)



GROUPE RÉFÉRENCE DE LA SCÈNE ROCK SCANDINAVE CONTEMPORAINE, THE HELLACOPTERS EST UNE FORMATION QUI SE FAIT RARE EN TERRE GAULOISE. LA FAUTE, EN PARTIE, A UN MANQUE TOTAL DE DISTRIBUTION DES ALBUMS DU QUINTETTE SUÉDOIS. POURTANT, NICK ROYALE ET LES SIENS N'ONT DE CESSE DE PRÉSERVER LA FLAMME DU ROCK'N'ROLL VIVACE, PAR LE BIAIS DE PRODUCTIONS IMPECCABLES ET DE CONCERTS INCENDIAIRES. ET SI L'ON PARLE DE ROCK'N'ROLL (ET NON PAS DE ROCK), CE N'EST PAS DE FAÇON GRATUITE. LE TERME ICI PREND TOUT SON SENS, TANT LE GROUPE EST DIRECTEMENT CONNECTÉ À L'ESPRIT ORIGINEL DU GENRE, S'INSPIRANT DE SES PAIRS, POUR RENDRE UN STYLE VIEUX D'UN DEMI-SIÈCLE COMPLÈTEMENT ACTUEL, S'ADRESSANT AINSI TANT AUX AÎNÉS QU'AUX JEUNOTS. LOIN DES FORMATIONS GÉNÉRATIONNELLES DONT ON NE PARLERA SANS DOUTE PLUS DANS DIX ANS, THE HELLACOPTERS NE MARQUERA PEUT-ÊTRE PAS SON ÉPOQUE, MAIS LAISSERA À COUP SÛR SON EMPREINTE AU SEIN D'UNE CHOSE BIEN PLUS IMPOSANTE : LE ROCK !

Votre nouvel album s'intitule *Rock'n Roll Is Dead* : êtes-vous ses assassins ?
Nick : Définitivement non ! C'est juste le dernier nom que nous avions sur notre liste pour le choix du titre de l'album (*rires*). Plus sérieusement, on pensait qu'il s'agissait d'un nom plutôt cool et qui sonne bien pour évoquer la musique que nous jouons.

Pas de références particulières donc ?
Nick : Non, même si évidemment, chacun peut y trouver un sens. Il suffit de se pencher un peu sur la scène rock'n'roll pour se rendre compte qu'elle ne se porte pas très bien. Regarde : nous ne sommes pas distribués en France, c'est un peu comme être morts (*sourires ironiques*). Et puis, il faut penser aussi au fait que le plus grand groupe à jouer du rock'n'roll de nos jours est composé de mecs de plus de soixante ans : The Rolling Stones. Comparés à eux, nous sommes des gamins.

Vous aviez joué avec eux, il y a deux ans de cela, à Stockholm : bons souvenirs ?
Nick : Oui, excellent ! D'autant que les conditions étaient parfaites. On a ouvert pour eux deux soirs de suite dans une toute petite salle de quelques centaines de personnes : presque un club. Vraiment un très bon souvenir.

Pour revenir au titre de l'album, je vous parlais de références car il y a dans le livret un photo-montage d'une tombe sur laquelle figure le visuel de votre précédent album *By The Grace of God* (un nuage transpercé d'un éclair) qui pourrait suggérer que *Rock'n Roll Is Dead* est votre dernier album : comme une sorte d'épitaphe à votre carrière au sein de laquelle vous condensez tout votre parcours musical.
Nick : C'est une réflexion intéressante à laquelle, je dois t'avouer, je n'ai jamais pensé ! (*Rires*). En fait ça ne m'avait pas même effleuré l'esprit. Mais je suis preneur ! Je la réutiliserai pour d'autres entretiens (*rires*). En fait, ce symbole du nuage et de l'éclair est désormais notre logo : il représente le groupe, et l'on trouvait ça fun de le faire figurer sur une pierre tombale. Après ce n'est que du rock'n'roll, ça n'est pas fait pour être pris au sérieux. Ce n'est pas, pour autant, la déconne permanente, mais il n'y a pas d'« hidden agenda » ou de sens caché dans ce que l'on fait. C'est juste un travail visuel qui correspond au rock'n'roll que nous aimons.

Lorsque vous regardez en arrière, quelle est la chose dans la carrière d'Hellacopters dont vous êtes les plus fiers ? Et y a-t-il une chose que vous préféreriez oublier ?
Nick : Je pense que la chose dont nous sommes définitivement les plus fiers, c'est d'être ensemble depuis dix ans, bientôt onze, et d'avoir toujours fait ce que l'on voulait faire sans aucun compromis, sans jamais cesser d'évoluer. Si le groupe devait se séparer aujourd'hui, il n'y aurait rien dont j'aurais réellement honte ou que je regretterais, je pense.

Mais n'y a-t-il pas des albums, ou des splits, qui vous ont plus marqués que d'autres ?
Nick : Bien sûr, il y a, dans ce que l'on a fait, différentes choses qui sont importantes à mes yeux. Je suis particulièrement fier des deux singles que nous avons enregistrés avec Scott Morgan : un artiste pour qui j'ai le plus grand respect. Il y a aussi le split que l'on a enregistré avec nos potes de Flaming Sideburns. Plein d'autres choses évidemment : en dix ans de carrière, il y a bien sûr des événements qui te marquent, et d'autres moins. C'est d'ailleurs pour cela que l'on continue à sortir des disques : tu as envie d'améliorer ceci, de ne pas refaire cela. J'aime vraiment tous nos albums, mais je n'ai pas envie de refaire le même disque en boucle. Regarde : notre premier album sonne radicalement différemment de *Rock'n'Roll Is Dead*. Mais c'est normal : dix années les séparent. Heureusement d'ailleurs qu'il ne sonne pas de la même façon : cela signifierait notre mort artistique !

Vous aviez l'habitude sur vos trois premiers albums de mettre un titre en plus sur la version vinyle, comme un acte militant de défense du 33 tours. Depuis *High Visibility* vous ne le faites plus, pour quelle raison ?
Nick : L'idée originelle était de privilégier ceux qui achetaient du vinyle, tout en expliquant dans le livret de la version CD les raisons de cet acte. Et puis, comme toute chose, si l'acte militant vire à l'automatisme, il se transforme en conformisme, ce que nous fuyons par-dessus tout. Il y a aussi le fait, qu'au fur et à mesure de la carrière des Hellacopters, j'envisageais de plus en plus un album non pas comme une collection de chansons, mais comme une entité à part entière. Dès lors, comment faire pour choisir un morceau et décider de le mettre sur une version et non l'autre. On a envie d'avoir le meilleur album possible quelle que soit sa version, et on n'a pas envie non plus de mettre un morceau de moindre qualité sur le vinyle. Donc, le plus simple a été de mettre les mêmes morceaux sur les deux versions afin de ne léser personne et de pouvoir envisager l'album comme une entité, afin que tout le monde s'y retrouve.

Certaines personnes vous considèrent comme une sorte de parrain de la scène rock'n'roll scandinave, gardien d'un savoir-faire à l'ancienne, ou référence d'un certain son dont s'inspirent de nombreux groupes suédois. Que pensez-vous des formations (Captain Murphy, The Deadbeats…) qui ont tendance à sonner plus ou moins comme vous, ainsi que la façon dont vous êtes perçus ?
Nick : Merci pour le compliment, je prends cela pour de la flatterie (*rires*). Je pense qu'on est vu comme cela uniquement à l'extérieur de la Scandinavie, car nous sommes sans doute plus connus que d'autres formations suédoises à l'étranger. Cependant chez nous, on est perçu comme un groupe parmi tant d'autres. Sur le fait que certaines formations sonnent comme nous, je ne nous trouve aucun point commun avec Captain Murphy, mais je suis d'accord concernant de The Deadbeats.

J'ai écouté le dernier album de The Deadbeats, *Long Hard Nights*, la ressemblance est étonnante…
Nick : Ouais effectivement, ça sonne plutôt bien : ces mecs-là doivent avoir de bonnes références (*rires*). Non, je pense tout simplement que tous ces groupes aiment et écoutent les mêmes choses que nous. C'est sans doute la raison pour laquelle nous évoluons tous dans des courants musicaux assez proches.

Robert, peux-tu nous parler un peu de ton side-project Thunder Express ?
Robert : Avec the Hellacopters, après la tournée de *By the Grace of God*, on a fait un break de plus d'un an. J'en ai donc profité pour enregistrer mon premier album solo sous le nom de Thunder Express. Ce dernier est composé de chansons récentes, assez rock avec une approche soul music sur certains morceaux. J'ai pu également tourner un peu en Suède, au Danemark et en Finlande.

Pour en revenir à *Rock'n'Roll is Dead*, je trouve qu'il sonne très 50's, là où vos deux précédents albums étaient à cheval entre le son des 60's et celui des 70's et…
Nick : Ouais, soit pour le premier morceau de l'album, « Before the Fall », mais pour le reste franchement non.

Pourtant en écoutant le beat d'un titre tel que « I'm in the Band », ou la structure de certains riffs de l'album, on peut évoquer le travail de Chuck Berry ou encore de Brian Seltzer…
Robert (*s'adressant à Nick*) **:** Ouais, pour « I'm in the Band », il n'a pas tort…
Nick (*peu convaincu*) **:** Mouais si tu veux, si c'est ce que tu entends : ce sont tes oreilles, pas les miennes (*rires*).

Désolé, je ne compte pas en changer prochainement (*rires*) !
Nick : La plus grande qualité de la musique est que, chaque personne qui en écoute peut y trouver quelque chose qui lui est exclusif. Maintenant nous concernant, c'est vrai que l'idéal serait que notre nouvel album sonne aux oreilles des gens comme… rien de particulier, si ce n'est un nouveau disque des Hellacopters !

Lorsqu'on survole votre discographie, on se rend compte qu'aucun album ne ressemble vraiment ni au précédent, ni au suivant. Est-ce une évolution naturelle de votre part ou travaillez-vous sur le fait de ne jamais sonner deux fois de la même façon ?
Nick : Les gens ont toujours besoin de faire des comparaisons. Je me rappelle lorsqu'on a sorti notre deuxième album *Payin' the Dues*, on s'est fait critiquer : on trouvait le son trop clair, trop propre. Alors que, si on le réécoute aujourd'hui, on se rend bien compte qu'il est loin d'être nickel au niveau de la production, cette dernière étant, au contraire, plutôt rentre-dedans. L'essentiel pour nous est, avant tout, de sortir des albums que l'on a envie d'entendre, de jouer.

Parlons un peu de vos influences musicales : quels que soient vos projets (The Hellacopters, Thunder Express, The Solution), on retrouve toujours des ambiances, ou des références propres à l'univers de la soul music : sections cuivres, handclaps, chœurs féminins qui viennent appuyer les refrains, piano et orgue. Je suppose que vous devez en écouter beaucoup ?
Nick : Oui, c'est vrai, mais d'une manière générale, nous écoutons tout ce qui a émergé des 50's. J'écoute pour ma part beaucoup de gospel, de rythm'n'blues. Kenny notre bassiste écoute pas mal de vieux reggae. On adore bien sûr la soul music, mais pas celle de la Motown qui est, à mon sens, trop poppy, trop mainstream. J'aime les choses plus sombres, moins propres.

Justement, nous venons à l'instant d'évoquer certains de vos différents side-projects (auxquels on peux ajouter Diamonds Dogs, Nick Royale Gang…), pourquoi une telle activité ? Comment arrivez-vous à mener de front tous ces projets ?
Nick : C'est juste que nous n'aimons pas faire de la musique : nous adorons ça ! Si les jours comptaient plus d'heures, nous aurions sans doute deux fois plus de side-projects ! La réponse est donc simple et sans appel : la musique est l'ultime chose qui nous rend heureux, voilà tout !

Robert, pourquoi ne participes-tu pas plus à l'écriture au sein des Hellacopters, puisque tu nous as prouvé tes talents de compositeur avec Thunder Express ?
Robert : En fait, je ne suis pas aussi prolifique que Nick. Pour cet album, je suis arrivé avec trois morceaux, là où Nick, lui, en a amené 35 ! Qui plus est, certains de mes morceaux ne rentrent pas forcément dans le cadre des Hellacopters. Donc, afin de réaliser les meilleurs albums possibles, je dois choisir les morceaux qui correspondent le mieux à chacun de mes projets : Thunder Express et The Hellacopters.

Nick, je vois que tu portes un badge de Venom : as-tu toujours des connections avec la scène metal ?
Nick : Non, aucune. J'aime aujourd'hui ce que j'aimais déjà auparavant. Franchement, je n'ai pas entendu un bon groupe de death metal depuis des années.

Obituary vient de sortir un tout nouvel album excellent, tu n'as même pas la curiosité d'y jeter une oreille ?
Nick : non sincèrement, ça ne m'intéresse pas. Je sais, sans même l'avoir écouté, qu'il ne sera jamais aussi bon que leur premier. Je n'aime pas quand le metal a un son trop propre : j'aime quand il est pourri, sale. En cela, j'aime encore beaucoup le premier album de Death.

Et les suivants ? *Individual Thought Patterns*, *Symbolic* ?
Nick : Le deuxième est pas mal mais le son ne me plaît déjà plus. Après, les suivants, je ne les aime pas, ils sont trop techniques : on a l'impression d'écouter Rush, horrible !

Tu n'aimes pas le prog' ?
Nick : Pitié non (*rires*) ! Il faut que la musique soit efficace : premier chorus, deuxième chorus, etc… Que ce soit du Chuck Berry ou Death, pour moi, la musique doit être simple, rock et direct. Je n'aime pas ce que les gens appellent la musique sophistiquée.

Et tu écoutes du hardcore ?
Nick : Oui mais des vieux trucs : Poison Idea, Black Flag, Token Entry ou Bad Brains. Avant Entombed, lorsque j'étais môme, j'en ai joué un peu. On avait un groupe qui s'appelait Brainwarp. On avait la prétention de faire un cross-over entre Voivod et D.R.I, mais c'était franchement assez mauvais (*rires*).

Connaissez-vous des groupes de rock français ?
Nick : (*longue pause suivie d'une concertation en suédois avec Robert*) Honnêtement, je ne vois pas, désolé. Ah si, je connais Trust, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'en écouter.

Houlà, tu remontes loin là ! Tu n'as jamais entendu parler des Tv Men, de Jerry Spider Gang, ou d'Holy Curse ?
Nick : Jerry Spider Gang bien sûr, je les connais, on a joué avec eux en plus (*rires*) ! Tv Men ça me dit rien, par contre j'ai déjà entendu parler d'Holy Curse ou Tv Killers. Ah oui, et puis il y a aussi Splash Four je crois, c'est ça ?

Heu peut-être, personnellement je ne les connais pas.
Nick : Tu vois, je connais même des groupes français que tu ne connais pas (*rires*) !

HELLACOPTERS – *Rock'n Roll Is Dead* (Universal)
www.hellacopters.com

Lundi 17 octobre, deux événements se déroulaient à Paris. Quasiment à la même heure. Mais deux événements qui n'avaient pas la même portée. Dans le 19ème arrondissement, les deux White Stripes, de Détroit, s'apprêtaient à enflammer, une nouvelle fois, un Zénith comble et conquis d'avance, une soirée médiatique prévisible baignée de blanc et de rouge. Une longue liste d'invités, des stands de merchandising, sodas et saucisses pratiquant les mêmes tarifs insultants qu'à la SNCF. À l'opposé, géographique mais pas seulement, plus précisément dans le 13ème, aux Voûtes, The Evens, autre duo américain, à la ville comme sur scène, de Washington, composé de Ian Mackaye (Minor Threat, Fugazi, etc...) et Amy Farina (Lois, The Warmers) était sur le point de livrer les compositions dépouillées de son premier album éponyme, un disque hors du temps et pourtant terriblement actuel, charge électroacoustique de haute tenue, où amour, conscience politique et neurones pas paresseux pactisent pour le meilleur. Évidemment, ce disque de The Evens, malgré son exigence, malgré sa force peu commune, a été oublié par les médias, presse spécialisée comprise. Pourquoi ? Parce que le journaliste préfère plutôt polémiquer sans fin sur les dix mille sorties post novo new wave garage rock du moment. Des milliers d'arbres sacrifiés pour savoir si le dernier Bloc 60s vaut mieux que le nouveau Dead Party, si le récent InterFerdinand parviendra à enterrer le futur Franzpol. Surtout, est-ce que Pete Doherty va enfin crever de son overdose, qu'on puisse enfin se gargariser à longueur d'articles morbides. Mais The Evens, quoi, qu'est-ce que c'est que ça ? Qui dois-je appeler pour le recevoir ? Et il y a aussi un concert ? C'est qui le tourneur ? Faut que je me fasse inviter. Sinon...

On pourrait s'énerver. Se dire que le microcosme parisien des plumes ferait bien de s'acheter des goûts et une attitude. Mais, finalement, on jubile. Avec le concert des White Stripes au Zénith et celui de Madness à l'Olympia, peu de chance de croiser les pique assiettes aux Voûtes et c'est très bien comme ça. Pas obligé de taper la discussion avec ces branchés pathétiques qui privilégient au bon goût, le tout à l'égout tendance. Ian Mackaye ne se présente plus. Symbole de l'indépendance forcenée pour les plus intransigeants, incarnation d'un mode de vie alternatif pour beaucoup d'autres, il est surtout un musicien doué, et un esprit éveillé, refusant de tomber dans tous les panneaux de la facilité. Ici et là, on peut entendre d'anciens adeptes du personnage Mackaye se moquer, toujours avec légèreté : « Ce Ian, il est mignon avec toutes ses révoltes mais il ferait bien d'ouvrir les yeux et de s'adapter à la réalité. » Oui mais non. Ian Mackaye ne vit pas isolé dans une communauté, il ne fantasme pas. Il sait, en revanche, que musique ne doit pas forcément rimer avec industrie. Les rires des plus pragmatiques résonnent déjà. Whatever. Lui n'a pas encore baissé les bras. Lui consacre encore chacune de ses journées à écrire, composer, répéter, jouer. Ses principaux détracteurs, on le répète autrefois fans du monsieur, eux, sont passés à autre chose : la survie, la quête du confort, l'équilibre social. Pas grave. Mais surtout ne pas inverser les propos. Ian Mackaye n'a pas dévié. Ian Mackaye poursuit sa quête. La musique sacrée, pure. Des mots aujourd'hui qui font peur, ou rire. Sa réalité à lui. Il a accepté de parler à Versus. Il est là, ponctuel, bien sûr accompagné de Amy. Il a l'air apaisé. Poignée de main franche, les yeux dans les yeux, il ne refuse aucune question. Ce soir, il espérait jouer tôt mais l'organisateur du concert, un habitué des causes underground et surtout des embrouilles de toutes sortes, une grande gueule aux beaux discours de circonstance, a cru bon d'ajouter deux groupes, dont le sien, en guise de premières parties. Ian Mackaye préfère en plaisanter. Et parler de musique, encore et toujours.

Comment The Evens a-t-il vu le jour ?
Ian Mackaye : Amy et moi sommes amis depuis longtemps, le début des années 90, un truc du genre. Elle jouait dans un groupe, Mr Candy Eater, qui ouvrait pour Fugazi, à Washington. C'est là qu'on s'est parlé pour la première fois.
Amy : Je jouais de la batterie, de la guitare et je chantais dans ce groupe.
Ian : On appartenait tous les deux à la scène punk de Washington et donc, on se croisait souvent, on a appris à se connaître et on est devenu amis. Amy a joué de la batterie pour Lois, sur K Records, puis pour The Warmers, le groupe dans lequel joue aussi mon frère Alec. Bref, on est devenu amis, on parlait tout le temps de musique. Vers la fin des années 90, on n'arrêtait pas de se dire qu'on devrait faire de la musique ensemble. Mais on était tous les deux très occupés. On a vraiment commencé à jouer ensemble en 2001. Fugazi s'était accordé un break. Joe Lally était sur le point de devenir père. En fait, à ce moment-là, Fugazi enchaînait les breaks et ça me rendait dingue ! On s'est alors dit : « hé, faisons notre propre musique ! » La première fois qu'on s'est retrouvé dans le sous-sol pour répéter des chansons ensemble, c'était facile, ça sortait tout seul. On a donc poursuivi. On a pris l'habitude de jouer trois fois par semaine, juste pour écrire des chansons entre nous. L'année 2002 s'est déroulée au même rythme. Et puis Fugazi s'est arrêté. Amy et moi avons continué de jouer en 2003, jusqu'au moment où on s'est dit que l'on devrait organiser un concert. C'était très organique. C'est arrivé comme ça.

The Evens n'est donc pas un side project ?
Ian : C'est un groupe. C'est définitivement un groupe. Je n'ai jamais aimé le concept de side project parce que ça suggère que c'est moins sérieux, que c'est quelque chose que tu fais en attendant... The Evens est la chose importante. Amy et moi ne sommes pas là pour s'amuser de la musique. Nous sommes sérieux. Je peux comprendre que les gens puissent penser que c'est le nouveau projet de Ian de Fugazi, de Ian de Minor Threat mais la manière dont on aborde ce groupe a plus à voir avec un équilibre, une parité, une réelle égalité. C'est ça l'idée : que chacun de nous amène autant au groupe. C'est pour ça que l'on ne se contente pas de jouer dans des salles conventionnelles mais aussi dans des lieux peu orthodoxes, pour grandir ensemble. On ne veut pas surfer sur ma réputation, ma notoriété. On veut juste faire notre boulot, c'est à dire jouer de la musique. Et, en jouant dans des endroits décalés, on espère que les gens parviendront à capter l'esprit du groupe.

On peut parler d'une alchimie entre vous ?
Ian : Visiblement, ça a l'air de fonctionner vu que l'on passe littéralement toutes nos journées ensemble... Je crois que là, je peux m'exprimer pour nous deux mais Amy et moi ne sommes pas des imposteurs. Nous sommes parvenus à créer cette conversation intime, profonde et musicale entre nous. Et ça marche.

La pochette du disque, représentant un éléphant dans une cage, a-t-elle une signification particulière ?
Ian : Au départ...
Amy : Je veux bien répondre à cette question. On a beaucoup réfléchi à la pochette. On avait plusieurs idées mais on ne parvenait pas à trouver un recto et un verso qui s'accordaient. On débattait pour trouver quelque chose qui fonctionnait. Lely Constantinople, qui est la belle soeur de Ian, et bien sûr une très bonne amie, est une photographe douée. On lui a demandé si on pouvait jeter un oeil à ses clichés, et elle nous a donné un large choix de photos. Il y avait plein de photos somptueuses. On recherchait une image qui frappe à la première vue. Qui parle d'elle-même. Et celle de l'éléphant en faisait partie. Pour l'image du dos de pochette, celle où nous sommes assis, c'est une autre amie qui l'a prise. On était assis dans son jardin et elle a juste pris la photo, nonchalamment. Deux êtres humains dans un élément naturel. Et, sur la pochette, un animal sauvage retenu dans un environnement confiné. Les deux réunies nous semblaient totalement appropriées pour le disque.
Ian : Ce qui est intéressant à noter, c'est que dans les photos que Lely nous avait transmises, environ 75 clichés ou 100 clichés, je ne sais plus, cette photo de l'éléphant a été une révélation pour nous deux, sans concertation ni rien. On l'a choisie comme ça. Je crois que les visuels, ce avec quoi tu habilles ta musique - et c'est intéressant parce qu'avec l'explosion de la distribution digitale, tout ça va changer - sont une clé visuelle, comme quand tu rentres chez quelqu'un pour la première fois et que tu peux sentir qui est cette personne en observant sa décoration, en humant quels genres de plats elle est en train de cuisiner. Cette photo comporte tellement de dimensions différentes. Certains y voient, surtout aux États-Unis, le symbole du parti républicain, qui est un éléphant. Pourquoi pas ? C'est la chose agréable dans

tout ça. L'interprétation...

Une approche poétique donc. Chacun y trouve ce qu'il veut, chacun l'adapte à ses émotions ?
Ian : Exactement. Chaque interprétation est correcte, valable.

J'ai lu et relu vos paroles et, à l'exception de trois morceaux résolument plus politiques, moins imagés, j'ai eu du mal à comprendre les textes mais peut-être que, comme pour la pochette, vous vouliez laisser libre cours à l'imagination des auditeurs ?
Ian : Par exemple, « All These Governors », parle de ce journaliste, à Washington, qui prêchait pour la guerre en Irak. À peine les avions écrasés dans les tours, il poussait pour que les États-Unis partent en guerre contre l'Afghanistan, contre l'Irak, contre l'Iran, il était contre les gens qui manifestaient, il voulait les mettre en prison. Mais ce mec, je ne pense pas qu'il était forcément un être humain détestable, mais dans ses écrits, il ne pensait qu'à la guerre sans se soucier des conséquences. Et il est parti en Irak, il était très excité et il est s'est fait tuer. C'est stupide ! C'est pour ça que dans le morceau, dans l'intro, je dis « généralement, je ne parle pas des morts mais dans ce cas précis, je vais faire une exception... ». « Shelter Two », qui ouvre le disque, tu ne comprends pas de quoi ça parle (*rires*) ? Ici, j'utilise une expression anglaise, « it's all downhill from here », il existe un équivalent français ? Ça signifie « péricliter », « être sur le déclin ». En fait, c'est une chanson d'amour. Profiter de chaque moment partagé. « Mt. Pleasant Isn't », a été inspiré par une émeute, dans les années 90, à Washington DC, à Mt Pleasant, un quartier où habitent des immigrants, surtout en provenance du Salvador. Un quartier vraiment mélangé. Là, dans la rue, un immigrant était saoul, et avait une embrouille avec un officier de police. Il a été arrêté, menotté. Et puis finalement, il a été abattu. Pas assassiné mais abattu... Et ça a évidemment déclenché beaucoup de colère. Une émeute a démarré. Et, comme lors de chaque émeute, toutes les personnes qui y prennent part n'ont pas les mêmes motivations pour protester, casser, voler, détruire. Ce n'est pas juste le sentiment d'injustice qui domine. Le refrain du morceau, « the police will not be excused, the police will not behave », parle de cette observation : tu ne peux t'attendre à ce que la police, lors d'une manifestation ou d'une émeute, se comporte avec élégance, gentiment. Parce que son travail est de contrôler la situation. Les policiers, dans ce genre de situation, ont peur et on leur a donné l'ordre d'empêcher les gens de faire ci ou ça. Et souvent, tu te retrouves confronté à la police mais ce n'est pas le but d'une manifestation. Si, par exemple, tu veux protester contre la guerre, tu n'es pas là pour te battre avec la police. Et ça, j'en suis intimement persuadé, la police est envoyée pour distraire, éloigner les gens du message qu'ils étaient venus porter dans les rues. Ce morceau parle de la colère dans ce genre de moments, cette colère qui peut être vraiment dangereuse. Tous nos morceaux comportent des sens différents, des lectures à différents niveaux. C'est le rôle des paroles, je pense, de pousser les gens à réfléchir, à s'interroger. L'idée est d'amener les gens à trouver par eux-mêmes plutôt que de leur mâcher le

THE EVENS | Par Jérôme Reijasse | Photos: DR

Comment décririez-vous ce disque à quelqu'un qui n'a aucune culture musicale, aucun repère ?
Ian : C'est un putain de bon disque (*rires*) ! Je ne sais pas. Je crois que la classification de la musique est une pratique sans danger quand elle intervient entre amis. Mais sinon, ça devient du marketing ou du charabia, quelque chose qui ne veut rien dire. Si un mec des douanes me demande quel genre de musique je joue, je lui répondrais : du rock. Si un ami me demande : de la musique, encore plus de musique. Ça dépend de ton interlocuteur, c'est évidemment très relatif. C'est juste de la musique, il n'y a pas besoin d'en dire plus. La musique est une forme de communication qui dépasse le langage. Elle a toujours été là, elle a toujours joué un rôle dans la vie, et quand l'électricité s'est pointée, les gens ont pensé qu'ils pouvaient vendre la musique, en vinyles, en cd, en cassettes, peu importe. Mais avant ça, elle flottait dans les airs, elle ne pouvait pas être vendue. C'est quand elle est devenue un produit, un objet que des gens ont commencé à lui donner des noms, pour encore mieux la vendre. Et les auditeurs ont fini par croire qu'en aimant tel genre de musique, ils étaient tel genre de personne. C'est devenu cette chose basée sur la réflexion. Mais derrière toute cette folie, la musique reste de la musique. Et nous, on essaye d'approcher la musique de la manière la plus pure possible. Et c'est aussi pour ça que l'on essaye de jouer dans des endroits qui n'ont pas forcément l'habitude de recevoir des groupes. Prends l'exemple d'une pomme. Tu la mets dans un supermarché. Tu ne la vois plus, elle est noyée dans le décor. Mais si tu poses la même pomme dans un musée ou sur un bureau, elle redevient une pomme. Tu peux la voir distinctement. Et je crois que les salles de concerts sont devenues des supermarchés. On y enchaîne les concerts, toujours les mêmes groupes, les mêmes soirées, toujours la même chose, encore et encore. Aux États-Unis, on joue seul, sans autre groupe. On commence à 20 heures et le concert est terminé à 21 heures. Mais la France ne semble pas prête. Ce soir, deux groupes jouent avant nous. On m'a expliqué que c'était une soirée originale, avec deux groupes en guise de bonus mais qu'y a-t-il d'original dans tout cela, une affiche avec trois groupes, waouh, quel concept novateur (*rires*) !

Vous jouez assis ?
Ian : Oui, tous les deux assis. Parce qu'on est à égalité. The Evens. Si je me lève, ça va créer un déséquilibre. C'est aussi un moyen de montrer à quel point la musique se plie à des règles lorsqu'il s'agit d'être jouée en live. Il est peut-être possible de jouer en concert dans des dispositions tout à fait différentes…

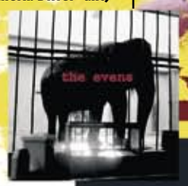
J'ai lu quelque part que vous aviez déclaré que la musique était, pour vous, sacrée ?
Ian : Oui. Je crois que j'ai dit ça en parlant de l'histoire de la musique, oui. Certaines personnes pensent que je fais une allusion au christianisme mais, pour moi, le mot sacré possède un sens bien plus profond, un sens profond que je ne peux pas comprendre. Qui me dépasse. Oui, bien sûr, pour moi, la musique est sacrée sinon, je ne serais pas là en train de te parler.

Peut-on parler un peu de Fugazi ? Le dernier album, *The Argument*, sorti en 2001, était une réussite totale. Où en êtes-vous ?
Ian : On s'est réuni en novembre ou décembre 2002. De multiples circonstances dans nos vies nous empêchaient de continuer. On s'adore, tous. On avait alors deux choix : on se sépare ou bien on fait une pause. On a décidé de faire une pause. C'est une pause qui peut durer cinq ans, dix ans ou pour toujours. Mais, pour nous, ça serait absurde et artificiel de dire que nous n'existons plus. On est toujours très proches. On a passé trois jours avec Guy, récemment. Il était en Belgique, pour un festival organisé par Jem Cohen, le mec qui avait réalisé le film *Instrument*. On a joué avec The Evens, il y avait aussi Patti Smith, Tom Verlaine, les Canadiens de Silver Mountain Reveries, et Guy a joué deux nouveaux morceaux en solo qui étaient tout simplement incroyables ! Lui tout seul avec sa guitare. Et on a aussi servi de groupe à Patti Smith, Amy, Guy et moi, sur deux morceaux, « People Have The Power » et « Ghost Dance ».

Qu'en est-il de cette histoire entre Minor Threat et Nike ?
Ian : (*Rires*). Les gens de je ne sais plus quel département de Nike organisaient quelques démonstrations de skateboard. Ils ont fabriqué des flyers pour promouvoir l'événement. Et sur ce flyer, ils ont fait une sorte de parodie de la pochette de Minor Threat, la photo où l'on voit mon frère la tête baissée. Ça a véritablement rendu hystériques les fans de Minor Threat. Nous, on était alors en tournée dans le sud. Je n'ai pas été surpris : c'est tellement typique. Mais les fans étaient vraiment en colère et la rumeur a enflé sur internet. C'est intéressant de constater qu'internet, d'une certaine façon, est comme une sorte de peste. Sans internet, ce flyer aurait à peine existé, personne ne l'aurait vu. Mais avec internet, ce petit flyer a fait le tour du monde. Il y a eu des centaines, des milliers de plaintes qui ont circulé, jusqu'à Nike, jusqu'aux magasins qui faisaient la promotion de ces démonstrations. Nike a donc fait des excuses publiques. Et a souhaité faire quelque chose de bien, ce qui, pour les gens de Nike, est un vrai défi (*sourire*). Nike voulait donner de l'argent. Peu importe à qui. Je ne voulais pas recevoir leur argent. Nike fabrique toutes sortes de ballons. Je me suis dit que l'on pouvait se faire payer en ballons pour ensuite les redistribuer aux écoles publiques de Washington DC. Je trouvais cette idée plutôt bonne, une façon intelligente de mettre fin à ce problème. Mais ça a été une embrouille pas possible, à me filer des migraines à répétition. Nike n'a rien fait pour m'aider, les écoles ne répondaient pas à mes messages, merci la bureaucratie. Donc, aujourd'hui, c'est tombé dans les oubliettes. Mais je compte bien résoudre ce problème en rentrant chez moi. Je crois que les multinationales utilisent l'arme de l'argent systématiquement. Comme une tactique. Ils te demandent si tu es ok pour que ta photo soit utilisée pour une campagne publicitaire, en échange, ils t'offrent, je ne sais pas, dix mille dollars. Tu leur dis non. Mais ils s'en servent quand même. Après, tu as beau te plaindre, que peux-tu faire ? Accepter leurs dix mille dollars. Ils passent par la porte de derrière, toujours. Nike, c'est quatre milliards de dollars chaque année de bénéfices, je crois. C'est malsain. Alors, pour eux, dix mille dollars, ce n'est rien, une pièce, rien.

Vous êtes un duo, une femme à la batterie et un homme à la guitare. Dans ce monde fait d'ignorance et de raccourcis, avez-vous déjà été traités de clones de White Stripes ?
Ian : Bien moins que ce que je pensais. Quelques personnes nous ont demandé, on se doutait bien que ça arriverait mais c'est tout de même plutôt rare. Pratiquement jamais en fait. C'est ridicule comme rapprochement. C'est comme si, à l'époque de Minor Threat, on nous avait comparés aux Beatles parce que l'on jouait avec une basse, une guitare et une batterie et que l'on était quatre membres. Les gens qui sont fascinés par ce genre de comparaisons, c'est un peu comme les gens de Nike, ça relève du non sens, du n'importe quoi. Ça n'a rien à voir avec notre façon d'approcher la musique. Notre façon de voir, de sentir les choses. Tu connais la phrase de Shakespeare, « Beaucoup de bruit pour rien » ? C'est écoeurant et décourageant…

THE EVENS - *The Evens* (Dischord/Southern/Differ-ant)



Merci pour cet entretien.
Ian : Tu viens au concert ce soir ?

Non.
Ian : Non !?! Pourquoi ? Tu as un problème avec quelqu'un ici ? Oui ? Mais viens quand même. Je trouve ça dingue de laisser un problème personnel te gâcher un bon moment. C'est juste de la musique.

L'une des personnes qui organise le concert de ce soir était un ami jusqu'au jour où j'ai découvert qu'il m'avait volé… Je refuse donc de lui donner le moindre euro… Le genre de mec qui pense qu'incarner l'underground suffit à faire de lui quelqu'un d'honnête, d'intègre…
Ian : Je te mets sur notre liste d'invités et ton problème est réglé. Dans un an, ce problème ne signifiera plus rien à tes yeux et tu repenseras à ce concert que tu as raté… Et tu te trouveras stupide. C'est ridicule ! Regarde : moi, j'ai connu le même genre d'histoire. Cette personne, je travaillais avec elle, j'avais des échanges réguliers. Et elle m'a volé. Je ne dis pas que je pourrais m'asseoir à la même table qu'elle et discuter, à moins qu'elle ne me fasse des excuses. Mais si cette personne organise un concert ou joue dans une soirée où j'ai envie d'aller, j'irais. Ça fait plusieurs années ? Nom de Dieu, oublie ça ! Il faut digérer maintenant ! Tu ne fais que te punir toi-même, c'est idiot ! Viens, l'endroit est génial, on se croirait dans un tunnel.

Oui, c'est vrai que la salle des Voûtes ressemble à un tunnel, une sorte de cave façon ligne Maginot. Là, la cigarette n'est pas la bienvenue (il ne faut pas oublier le mythique et adolescent titre de Minor Threat, « Straight Edge », qui prônait un style de vie loin de toutes substances nocives pour l'organisme). Le public a répondu présent mais la salle n'est pas totalement bondée non plus. Tant mieux. On respire. Ian et Amy arrivent sur la petite scène vers 22h40, tard. Les deux formations qui ont précédé sont déjà oubliées. Le public s'assoie. Presque spontanément. Mackaye sur la gauche avec sa guitare et son tabouret. Amy sur la droite avec sa batterie. Les deux avec leur micro. Ici, les deux voix se mêlent souvent. C'est beau. Touchant. Ça fonctionne. Le duo interprète la quasi intégralité de l'album ainsi que quelques inédits. Aucune reprise. Sur « Mt.Pleasant Isn't », le public accepte le rôle de chorale et reprend avec enthousiasme le refrain. Les ambiances entre rage larvée et intimité assumée font mouche, à chaque fois. Ian en profite pour lancer quelques blagues et quelques idées, sans jamais rien imposer. Il se permet même un rappel, chose qui n'existait pas avec Fugazi. Le concert dure une heure. Le duo salue, pas timidement, mais sans en faire des tonnes non plus. C'est fini. L'organisateur peu scrupuleux a beau tenter de s'emparer du micro pour faire le bilan comptable de la soirée, personne ne l'écoute. Chacun rentre avec ses images, ses souvenirs, ses émotions. The Evens est passé par Paris. C'était une belle journée…

Her Space Holiday

Rétro-futuriste

L'INITIATEUR DE HER SPACE HOLIDAY, MARC BIANCHI, A UN PASSÉ AGITÉ DE SKATEUR HARDCORE TATOUÉ. EN REVANCHE, AUJOURD'HUI, L'AMÉRICAIN CONFECTIONNE DE DÉLICATES POP-SONGS ÉLECTRONIQUES ET ACOUSTIQUES. POUR SON NOUVEL OPUS, *THE PAST PRESENTS THE FUTURE*, IL A LAISSÉ DERRIÈRE LUI LA FOLIE DE LA MÉGALOPOLE D'AUSTIN POUR ENREGISTRER AU PIED DES MONTAGNES, PRÈS DE SAN FRANCISCO. EXPLICATIONS.

Quels sont les événements qui ont ponctué la sortie de ton précédent opus *The Young Machines* ?
Marc Bianchi : Suite à la réalisation de ce dernier album, nous avons tourné en Europe, aux États-Unis et au Japon. Nous étions un trio : un batteur, un bassiste et moi-même qui assurais les parties de synthé et de guitare. Puis j'ai quitté Austin pour revenir vivre à San Francisco. Her Space Holiday a davantage progressé ces deux dernières années qu'au cours des huit précédant la sortie de *The Young Machines* en janvier 2004. Aujourd'hui, je me sens aussi excité que lorsque j'ai commencé à me concentrer sur ce projet. L'année dernière a donc été assez chargée pour moi.
Quelles ont été les diverses réactions suscitées par *The Young Machines* ?
C'était un grand pas en avant comparé aux précédentes réalisations de Her Space Holiday. C'était presque comme un premier disque car beaucoup de gens ont eu accès à mon travail pour la première fois. En concert, je voyais des fans qui connaissaient les paroles de mes chansons par cœur, c'était vraiment très sympa. Puis, en tournée, les choses ont été cette fois-ci plus intenses, plus excitantes car, auparavant, Her Space Holiday ne concernait que moi et ma copine de l'époque. C'était différent et cette nouvelle expérience était vraiment enrichissante.
Peux-tu nous en dire plus sur la reprise d'un de tes morceaux, « My Boy Friend's Girlfriend », par la chanteuse pop polonaise Monika Brodka ?
C'est une histoire très étrange. En fait, un matin, j'ai reçu un mail d'un de mes fans en Pologne qui me disait qu'il avait entendu une reprise de moi par cette chanteuse. Il était en train d'attendre le bus et deux gamines écoutaient la chanson dans leur walkman. Je ne savais pas que ma maison de disques en Angleterre, Wichita, avait accordé les droits pour cette reprise. Il croyait que Monika n'était pas du tout connue. En fait, cette fille était l'une des gagnantes de la version polonaise d'« À la recherche de la nouvelle star ». Le plus drôle c'est que le morceau est devenu un gros tube là-bas et elle a même gagné un Grammy Award.
Comment s'est déroulé l'enregistrement de ton nouvel album ?
En réalité, ce que tu peux écouter sur l'album est issu de secondes sessions. La première mouture avait été conçue à Austin à un moment où je n'arrêtais pas de sortir, de faire la fête… Ce n'était pas très bon pour moi, je ne me ménageais pas. J'ai alors pris conscience du fait que je devais me calmer un peu. Je suis revenu vivre à San Francisco au milieu de nulle part, dans une maison située à deux heures de la ville, au pied des montagnes. C'est une demeure où j'ai passé du temps plus jeune, ma grand-mère l'avait achetée pour faire un placement. C'est très dur de vivre dans cet endroit car il y fait assez froid. Pendant deux mois et demi, je me suis concentré sur l'enregistrement de ce disque en reprenant tout mon travail à zéro.
Comment as-tu vécu dans ces conditions si particulières ? T'es-tu fait un trip à la *Shining* ?
Je crois que j'ai réussi à éviter de devenir fou (*Rires*). C'était étrange car un couple avait vécu dans cette maison et la femme était décédée là. J'avais parfois l'impression que le lieu était hanté, qu'il se passait des drôles de choses une fois la nuit tombée… Les seuls amis que j'avais se trouvaient à trois heures de cet endroit. En fait, je ne retravaillerai plus dans ces conditions, mais c'était un bon moyen de me concentrer sur ma musique, de réfléchir à ce que je voulais vraiment faire. C'était important à ce moment-là de ma vie.
Quelle est pour toi la signification du titre de ce quatrième album ?
Avec le recul, je me rends compte que *The Young Machines* était plutôt un album sombre, en particulier au niveau des thèmes abordés dans les textes. Tu ne peux pas tout contrôler dans ta vie mais 90% de ce qui se passe est dû à tes actes, à la façon dont tu réagis émotionnellement face aux circonstances. Le titre *The Past Presents The Future* illustre la façon dont on vit et les choix que l'on fait qui nous conduisent automatiquement à certaines situations. C'est un peu le concept de l'ensemble de ce disque.
Personnellement et musicalement, on a l'impression que c'est comme un nouveau départ pour toi ?
Oui, tout à fait. C'est la première fois que je n'ai plus de petite amie depuis l'âge de 18 ans. C'était très bien d'apprendre à vivre seul au cours de ces derniers mois. Un titre évoque d'ailleurs cette expérience : « Self Helpless ». Avec ce disque, c'était la première fois que j'essayais d'écrire des chansons qui parlent de mes expériences mais à travers différents personnages afin que cela ait une portée un peu plus universelle. Et puis, je ne veux en aucun cas adopter un point de vue trop « américano-centriste » sur les choses car je me rends compte du mal que peut parfois faire mon pays dans le monde ou chez lui, comme ce fut le cas avec la catastrophe de l'ouragan Katrina. C'est en quelque sorte le sujet d'un titre comme « A Match Made In Texas ». Ce n'est pas impossible que dans quelque temps, il y ait une révolte sociale aux États-Unis car l'écart entre les riches et les pauvres se creuse de plus en plus. Mais, j'espère que cela va évoluer d'une manière positive.

HER SPACE HOLIDAY - *The Past Presents The Future* (Wichita/V2)
www.herspaceholiday.com
www.wichita-recordings.com

EARLY MAN

Demolition Man

QUAND UN GROUPE DE HEAVY METAL PUR JUS SIGNE CHEZ MATADOR RECORD ET EMBAUCHE DAVID PAJO DE SLINT À LA BASSE, ON PEUT SANS SE TROMPER EN DÉDUIRE QU'IL N'EST PAS COMME LES AUTRES…

DE COLOMBUS À NEW YORK…

Ok, Mike Conte, guitare et chant, et Adam Benati, batteur, à eux deux cœurs de cet homme primitif, portent le cheveu long et idolâtrent Iron Maiden, Black Sabbath, Diamond Head et Judas Priest. Mais un peu moins les spandex, les moules burnes en cuir, le décorum piteux, les productions clinquantes et les compositions pompeuses… Originaires de Colombus, dans l'Ohio, les deux musiciens – amis de longue date - ont fait leurs armes dans diverses formations éphémères, sans jamais jouer ensemble toutefois. Il y a sept ans, Mike quitte Colombus pour New York. Armé de sa SG, il compose inlassablement des titres en acier trempé jusqu'à ce qu'Adam le rejoigne en 2003. Le duo enregistre une demo qui sera plus tard commercialisée sous la forme d'un EP par le label de plusieurs barjots notoires (Big Bear, Oxes, Battles…), Monitor. Plus surprenant encore, Early Man signe dans la foulée un deal avec le label indé Matador (Pavement, Belle And Sebastian, Spoon, Unsane, Mission Of Burma, Mogwai…) « *Nous avions toute une liste de labels intéressés, des majors, des labels « metal » et Matador. Après avoir discuté avec les gens de Matador, il nous est paru certain qu'ils feraient tout ce qui était en leur pouvoir pour nous faire connaître, tourner et pour distribuer nos disques sans mettre leur grain de sel dans le processus créatif. Et c'est ce point qui nous paraissait être le plus important. Peu importe que Matador ne soit pas un label spécialisé dans le heavy metal, au contraire, le fait même qu'ils s'intéressent à Early Man, un groupe qui n'était pas censé rentrer dans leur créneau stylistique prouve qu'ils aiment sincèrement notre musique* ». Autre détail surprenant : David Pajo de Slint a intégré Early Man un temps. « *Je buvais dans un bar à la fin de l'été l'année dernier après une fête à laquelle nous avions été invités tous les deux. Un ami commun nous a présentés et en plein milieu de la discussion a lancé* « Eh, vous avez besoin d'un bassiste, il est bassiste ». *En fait je n'avais pas réalisé tout de suite qui il était ! Il a joué avec nous pendant environ six mois, mais avec la reformation de Slint et l'enregistrement de son album solo, il devenait difficile d'avancer correctement avec lui. Il a un nouveau groupe maintenant, beaucoup plus heavy que tout ce qu'il a fait auparavant, les gens vont être surpris. Depuis, nous avons plusieurs bassistes : nous avons joué en Allemagne la semaine dernière et un bassiste de là-bas nous a accompagnés sur quelques dates, mais j'ai aussi deux amis aux USA qui jouent parfois avec nous. Nous voulons donner plusieurs concerts avec chacun d'eux pour voir comment ils se comportent en face d'un public. Nous tournons sous la forme d'un quatuor, nous avons aussi un autre guitariste sur scène. J'aimerais que nous intégrions un second guitariste et un bassiste permanent, mais nous voulons être certains de choisir les bonnes personnes.* »

TRUE METAL

Avec son premier album *Closing In*, Early Man nous donne à écouter dix compositions heavy metal parmi les meilleures qu'il nous ait été donné d'entendre depuis un bon moment. Si toutes les particularités sont là, de la voix haut perché aux riffs durs en passant par les galopades rythmiques, le duo élimine d'entrée de jeu ce qui nous a fait détester le *true metal* – comme se plaisent à le dénommer les puristes, fans de Manowar - des années 90 et 2000 : la surproduction, le côté pompeux, le ridicule. À l'instar des Canadiens de 3 Inches Of Blood, mais avec un talent bien supérieur, Early Man joue du heavy metal avec une ferveur et une attitude toute punk. « *Nous avons tout enregistré en analogique, guitare et batterie ensemble, en condition live, puis la seconde guitare et le chant, d'où un son très cru. Je ne pense pas que nous sonnions comme un autre groupe metal actuel, de toute façon nos influences sont surtout à aller chercher du côté du heavy des années 70 et 80* » Mais Mike nous avouera apprécier beaucoup High On Fire et Mastodon – comme un peu tout le monde actuellement – mais aussi Children of Bodom et nous conseillera deux combos eux aussi originaires de l'Ohio : Deadsea et Teeth of The Hydra. « *Teeth of The Hydra sont de très bons amis à nous, ils viennent de signer un deal avec Tee Pee Record, si tu aimes High On Fire, tu apprécieras probablement ! Je trouve néanmoins que la plupart des groupes metal actuels manquent d'âme, lorsque j'écoute certains albums, je n'entends qu'un mur de bruit, c'est pour cela que nous attachons tant d'importance au songwriting et aux mélodies* » Fort d'une tournée en compagnie de Mastodon, Early Man partage également l'affiche avec des groupes aussi différents que Panthers (avec des ex-Orchids) ou Turbonegro. « *En général, je préfère tourner avec des groupes metal. La tournée avec Mastodon était fabuleuse, non seulement les gars du groupe sont adorables mais la réaction de leur public lors de nos prestations a été incroyable ! Lorsque nous jouons avec des groupes rock indé, nous sommes souvent confrontés à des gens qui n'ont pas une grande considération pour notre style de musique, c'est dommage* ».

ET POUR 500 DOLLARS…

Un dernier point : sur le site d'Early Man nous sont données à voir les photos d'une curieuse voiture noire… « *J'adore ce moment de l'interview ! Nous voulions construire une* voiture Early Man *qu'un de nos potes aurait conduit lors d'une course de demolition derby, mais ça s'est révélé être impossible niveau coût. En fait, c'était une idée de Chris Lombardi, un des deux boss de Matador. Quelque temps plus tard, Chris tombe sur un mec sur Ebay qui voulait désespérément participer à une course de ce type, mais à qui il manquait 500 dollars. Mais d'où pouvait bien venir un gars qui poste ce genre d'annonce sur Ebay ?* (Rires) *Renseignement pris, le gars habitait une toute petite ville de l'Utah, Wayne County. Nous lui avons proposé de lui donner l'argent qui lui manquait si nous pouvions recouvrir sa voiture du logo d'Early Man et filmer la course ! Je ne sais pas si tu as déjà vu un demolition derby, mais c'est fou, c'est spectaculaire et surprenant, encore davantage pour vous Européens qui n'êtes pas habitués à ce genre de spectacle, déjà que nous, nous hallucinions un peu… Notre premier single sera « Death is The Answer » et le clip sera constitué d'un mélange d'images live et d'autres de la course, mais nous allons aussi sortir un DVD retraçant toute cette étrange histoire !* »
Un groupe heavy pas comme les autres on vous le disait…

EARLY MAN - *Closing In* (Matador/Beggars)

ALEC EMPIRE | Par Catherine Fagnot | Photos: Laetizia Forget & Steward Ravel

ALEC EMPIRE, ENFANT TERRIBLE DU SON, CERVEAU FULGURANT DE FEU-ATARI TEENAGE RIOT, ET FONDATEUR MILITANT DU LABEL DHR, NOUS EST REVENU CE PRINTEMPS AVEC *FUTURIST*, UN ALBUM SAUVAGEMENT ROCK. EN ATTENDANT LA NOUVELLE LIVRAISON DU PROLIFIQUE BERLINOIS, NOUS L'AVONS RENCONTRÉ LORS DE SA TOURNÉE AUTOMNALE POUR UN CONCERT SURVOLTÉ ET ÉBOURIFFANT, UNE FOIS ENCORE. LA DISCUSSION QUI A PRÉCÉDÉ CETTE SOIRÉE FUT À SON IMAGE : PASSIONNANTE, SPONTANÉE ET VIVE. EXTRAITS.

J'ai lu dernièrement que vous aviez déjà 30 titres prêts pour le prochain album. Qu'en est-il ?
Ça devrait être terminé en novembre pour une sortie au printemps. D'ici là on va beaucoup tourner encore.

Comment se passe cette tournée jusqu'à maintenant ?
Très très bien ! C'est fou même ! On a fait onze concerts déjà et en Ecosse, par exemple, c'était dingue, proche de la Beatlemania. (*Il sourit largement*)... il y avait plein de filles, des ados, et pendant le concert une bonne trentaine d'entre elles ont envahi la scène pendant presque une demi-heure : c'était l'émeute. (*Rires*). Hallucinant, mais c'était cool.

Justement tes albums sont aussi directs et spontanés que des concerts, hormis *Low on Ice* ou *Generation Star Wars*, comme si tu n'attendais que ça : jouer devant un public. Est-ce que tourner est plus important que sortir des disques finalement pour toi ?
Oui. C'est très important. J'ai toujours voulu que la musique sonne de façon authentique pour capturer de vraies sensations. Je ne suis pas fan du produit en soi, des bidouillages de studio. C'est le problème que j'ai avec la plupart des choses qu'on trouve en pop qui sont du coup comme stérilisées. Alors que j'aime savoir comment l'artiste se sent à un moment particulier. Si tu prends un album des 50's, tu peux presque affirmer que le groupe vient juste d'entrer en studio, qu'il a fait seulement quelques prises et choisi la meilleure tellement ça regorge d'énergie et sonne de façon directe, contrairement aux musiciens qui ont passé des lustres à peaufiner un truc.

Et comment se déroule ton travail, avec Nic (*Ndlr : Nic Endo, responsable du traitement des sons en direct*) ?
Les albums d'Alec Empire sont en effet de Nic et moi, je parle d'*Intelligence and Sacrifice* et *Futurist*. Après, en studio, on s'adjoint des batteurs, des bassistes etc. C'est la grosse différence avec mes albums précédents où tout était principalement basé sur mon travail sur ordinateur, auquel j'ajoutais d'autres instruments, c'était moins limité et aussi plus excitant pour moi.

***Futurist* est ton album le plus rock'n'roll, probablement à cause du son des guitares...**
... je me suis d'ailleurs « contenté » de jouer les parties de guitare sur *Futurist*, contrairement à tous mes autres albums (*Ndlr : où il produisait tous les sons*).

Et pourquoi ce son est-il si cru ?
Je voyais ça en quelque sorte comme un hommage aux groupes punks anglais comme les Clash etc... Et puis John Peel est mort exactement quand j'ai terminé cet album et c'était un sentiment étrange. Les gens qui ont son approche de la musique sont tellement rares... mon travail traite d'ailleurs du fait que cela disparaisse de plus en plus du paysage musical et de l'industrie musicale. C'est sans doute la raison pour laquelle les disques qui sortent sont de plus en plus ennuyeux aussi... (*il ricanne*) C'est le prix à payer quand les medias sont si corrompus et ne promeuvent que des artistes dont les labels payent de grosses pubs. Ça a toujours été comme ça mais on atteint des sommets, en particulier aux États-Unis où tout est tellement contrôlé. Et donc ennuyeux, sans intérêt puisque aucune nouveauté ne peut pénétrer le système. Sauf que ça en devient dangereux. Les industriels blâment le mp3 et le téléchargement illégal mais je pense que ce n'est pas vraiment exact : la musique n'est simplement plus excitante. On pourrait presque se demander « pourquoi en faire encore ? »

Tu penses vraiment qu'aucun artiste n'a plus rien à dire ?
Je sais en tout cas que j'ai été énormément déçu ces dernières années. Regarde ce qu'il s'est passé vis-à-vis de la guerre en Irak : tout le monde s'en fichait finalement chez les musiciens. Alors oui il y a eu des morceaux protestataires ça et là, mais aucun mouvement d'envergure comme dans les 60's. Et c'est une honte. Quand tu allumes la télé tu vois quoi ? Des nanas en bikini et des rappeurs avec de grosses bagnoles, et ça n'a tellement rien à voir avec ce qui se passe, avec la réalité, que je ne me sens pas concerné par ça.

Mais tu crois que c'est une histoire d'ennui ?
Je ne dirais pas ça, je pense plutôt qu'il est difficile de communiquer avec les gens : quand par exemple une musique nouvelle arrive je ne crois pas qu'elle ait de canal pour arriver jusqu'à eux. Et c'est ça le problème majeur. Internet n'est pas une solution en soi parce que tout y est noyé finalement et ça devient juste une source de choix aléatoire. Mais c'est comme ça et je m'en fiche (*rires*). Je veux dire que je poursuis mon chemin quoi qu'il en soit, et je ne me plains pas de tout cela. La situation est ainsi et c'est pour cela que je fais mes disques de cette façon.

Donc tu crois encore... ?
(*Sourires*) Croire en quoi ? En moi ? (*Rire général*)

Au moins, oui (*rires*)...
Je crois en l'être humain, ça oui. À l'évolution. Toute cette histoire de contrôle absolu, par George Bush et ses hommes, ne fonctionnera pas parce que c'est juste contre nature. Donc il n'y a même pas besoin de devenir parano ou de flipper vis-à-vis de ça, ça se retournera contre eux plutôt, même topo pour l'industrie musicale.

Pour en revenir à *Futurist*, je le trouve plus proche de l'esprit d'Atari Teenage Riot qu'*Intelligence and Sacrifice*, qui était plus intime et plus sombre...
...plus destructeur (*ricannement*). C'est vrai en tout cas : c'était comme un nouveau départ. Il y avait en effet ce côté « ready to attack » propre à Atari Teenage Riot. J'ai beaucoup changé personnellement au moment d'*Intelligence and Sacrifice*, j'étais plus ou moins dépressif mais j'en suis sorti, je suis là et j'ai encore plus d'énergie qu'auparavant. (*Rires*)

Tu peux nous expliquer cette phrase que tu lances en préambule à *Futurist* « I'm talking about the death of Rock'n'roll » ?
C'était en fait très cynique, plutôt une vanne qu'autre chose. Ça a été quasiment la dernière touche ajoutée à cet album juste pour énerver les gens. C'est mon sens de l'humour : on va prendre cette phrase cliché, tellement ridicule, spécialement en ce moment, et débuter l'album là-dessus puisque c'est justement l'album le plus rock'n'roll que j'ai fait. Du coup ça distingue les gens biens des idiots finis. J'ai vu par exemple dans certaines chroniques des choses comme « Ho ! Alec Empire pense qu'il peut tuer le rock'n'roll ! Alors que ce n'est pas mort !!! ». Et là je jubilais. Les gens avec qui je travaillais ont tenté de me dissuader de mettre cette phrase mais j'aime ça : titiller. Je ne le prenais vraiment pas au sérieux, en cela ça rejoint l'état d'esprit de *Hypermodern Jazz*. On ne peut pas forcément capter ce degré d'humour immédiatement. C'est comme pour les disques censés être amusants qui sont à mon avis les pires. Prends l'electroclash par exemple où les gens prônent le côté « on est fun ! ». Or en principe, tu n'as pas à te marrer quand tu racontes une vanne ou avant et encore moins après. Pour moi ça reviendrait à raconter la même blague sans arrêt, c'est aussi drôle... Tu vois le genre ? Donc je préfère ce style d'humour : balancer et rester en retrait. En revanche évidemment il y a certains de mes fans qui ont pris ça au premier degré, mais c'est inévitable (*rires*) !

Qu'est-ce qui est le plus intéressant pour toi dans la musique, en tant qu'auditeur ?
Je crois que c'est de pouvoir capter une atmosphère, une émotion. Je pense que c'est impossible de stocker le ressenti de façon absolue, même si tu peux écrire, peindre, filmer des choses, mais quand tu peux revivre ça au travers d'un morceau et te retrouver transporté instantanément vers des endroits visités, revivre un moment précis, c'est passionnant.

Et en tant que musicien, compositeur ?
C'est le challenge. Sérieusement. Pour moi le plus ennuyeux en musique c'est quand on se trouve face à quelque chose de prévisible, comme quand tu vois un film et que tu en devines la fin rapidement. Or il est plutôt embarrassant de constater que beaucoup de gens veulent cette sécurité. Qu'ils aillent au cinéma ou écoutent un disque ils veulent être rassurés quelque part, ne pas être bousculés. Et je trouve ça fou que les gens paniquent aussi facilement. (*Rires*)

Ça rejoint le mécanisme du racisme : la peur de l'inconnu etc.
Absolument ! Et c'est pour ça que je ne lâcherai pas. Je pense d'ailleurs que les gens qui ne s'ouvrent pas à l'art, à la musique etc, sont plus en proie à développer ce genre d'idées que nous. En Allemagne j'ai été la cible de beaucoup de critiques à l'époque où j'attaquais la scène techno par exemple : tous ces rassemblements étaient stériles, les gens se regroupaient autour d'une seule idée et ne se posaient pas de questions. C'est presque comme aux États-Unis, lors du 11 septembre, où tu ne pouvais discuter de rien intelligemment tellement les gens étaient émotionnellement à vif, soudés autour de la douleur et c'était tout. Aucune avancée n'était possible tellement ils avaient peur, peur d'avoir des regrets suite à des décisions.

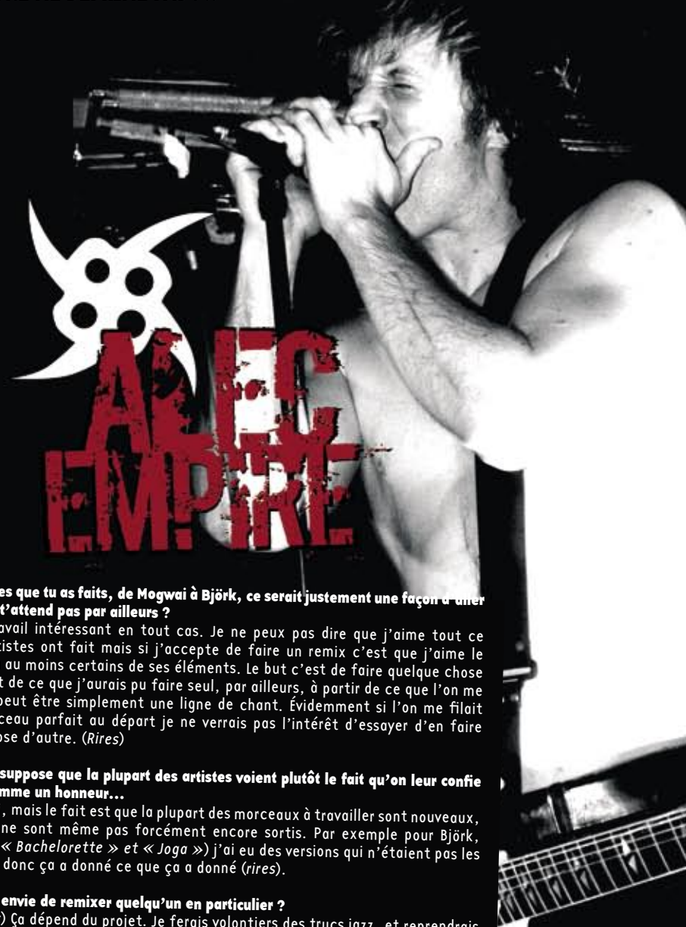
C'est l'idée de pensée unique qui t'effraye ?
Je n'ai pas peur que les gens soient unis autour d'une idée mais le danger existe quand les gens ne se posent plus de questions. En cela je trouve que le marché du disque reflète bien notre société en ce moment : les gens font de la musique qui a déjà été faite 30 ans plus tôt. Personne ne remet en cause ces règles, ces formats, l'écriture...

Peut-être parce qu'on croit que tout a été fait, d'où ce recyclage...
Alors qu'il y a toujours quelque chose de nouveau à créer. Mais le problème c'est que les gens ne sont pas capables d'attendre jusqu'à ce que ça leur « convienne ». Je viens juste de faire ce DJ mix pour un tribute à Robert Moog, pour ce faire j'ai pioché dans une collection de disques de la fin des 60's, et je peux t'assurer que ce qui avait été fait à cette époque était bien plus innovant que tout ce que la scène electro a pu produire ces derniers temps. Et tant que les gens ne réaliseront pas ça on n'avancera pas et on aura de plus en plus de trucs ennuyeux à entendre. (*Rires*) Encore plus que maintenant... J'ai lu une étude scientifique récente qui dit que 98% des gens n'ont pas la capacité cérébrale de comprendre la musique... mais ça ne me déprime pas ! La majorité des gens continueront à juger sur des paramètres comme le look, avec les Britney Spears et autres, donc bon... disons que c'est une bonne nouvelle parce que ça signifie que ce sont les gens qui ne comprennent pas pourquoi tel truc est numéro 1 des charts qui sont les 98% (*rires malicieux*).
Ça me fait regarder la musique autrement ceci dit : quand j'ai monté Atari Teenage Riot, j'étais vraiment persuadé que les gens voulaient la liberté et un changement. Alors que désormais je pense que nous ne sommes qu'une « élite » à devoir penser plus loin. Si nous nous étions rencontrés il y a 10 ans j'aurais dit « quand on joue dans la rue, les gens comprennent notre énergie et il y aura une émeute ! » (*Rires*) Ce qui pourrait encore arriver après tout (*rires*).

Et comment abordes-tu ton rôle de DJ justement ? Comme un divertissement ou...
(*Il me coupe*) Non ! Je ne fais jamais de divertissement !

Ça, je m'y attendais ! (*Rire général*) Quand on regarde ta discographie, plutôt impressionnante, on peut se demander quel territoire musical tu n'as pas encore exploré...
(*Presque embarrassé*) Tu me vois comme un explorateur, alors qu'il me reste la majorité de la planète à conquérir (*rires*). Pffiou, j'ai tellement d'idées en fait que je n'en viendrai pas à bout avant de mourir.

« J'AI LU UNE ÉTUDE SCIENTIFIQUE RÉCENTE QUI DIT QUE 98% DES GENS N'ONT PAS LA CAPACITÉ CÉRÉBRALE DE COMPRENDRE LA MUSIQUE... MAIS ÇA NE ME DÉPRIME PAS ! »



Et les remixes que tu as faits, de Mogwai à Björk, ce serait justement une façon d'aller là où on ne t'attend pas par ailleurs ?
C'est un travail intéressant en tout cas. Je ne peux pas dire que j'aime tout ce que ces artistes ont fait mais si j'accepte de faire un remix c'est que j'aime le morceau ou au moins certains de ses éléments. Le but c'est de faire quelque chose de différent de ce que j'aurais pu faire seul, par ailleurs, à partir de ce que l'on me donne, ça peut être simplement une ligne de chant. Évidemment si l'on me filait « le » morceau parfait au départ je ne verrais pas l'intérêt d'essayer d'en faire quelque chose d'autre. (*Rires*)

Pourtant je suppose que la plupart des artistes voient plutôt le fait qu'on leur confie un remix comme un honneur...
(*Sourire*) Oui, mais le fait est que la plupart des morceaux à travailler sont nouveaux, souvent ils ne sont même pas forcément encore sortis. Par exemple pour Björk, (*Ndlr : avec « Bachelorette » et « Joga »*) j'ai eu des versions qui n'étaient pas les définitives, donc ça a donné ce que ça a donné (*rires*).

Et tu aurais envie de remixer quelqu'un en particulier ?
(*Il réfléchit*) Ça dépend du projet. Je ferais volontiers des trucs jazz, et reprendrais bien des classiques comme John Coltrane ou Miles Davis, pas en les remixant au sens usuel du terme mais en travaillant avec un son futuriste, autour du son classique de l'enregistrement. Mais évidemment personne n'aura envie de se lancer dans un projet pareil (*sourire*).

Tu referais des collaborations comme celles avec Merzbow ou Techno Animal ?
Ha oui oui ! Ou comme avec Slayer, parce que c'était plutôt une collaboration qu'un remix (*Ndlr : « No Remorse » présent sur la BO de* Spawn, *signé Slayer et ATR, produit et mixé par Alec*). Pour le moment je n'ai que des remixes en vue : pour Most Precious Blood, pour le tribute russe officiel à Coil, sur lequel il y aura aussi Scanner par exemple, un remix de Gorilla Biscuits pour la B.O d'un film, et le prochain single de Rammstein, encore une fois...

Rammstein... mais tu apprécies ce qu'ils font ?
C'est fou ! Ce sont les porcs de la culture allemande. J'avais déjà remixé « Amerika », que j'aimais assez pour le message etc. Je ne les avais jamais vus live malgré ce qu'on m'en avait dit et je me suis donc décidé à aller à un concert, dans un immense stade de l'ex-Berlin Est. Et le public... (*il rit*) quelle expérience ! J'ignorais totalement cet aspect de l'Allemagne ! (*Rires*)

C'est pourtant tellement cliché ce groupe...
Oui, mais en fait assez représentatif... Je suis au regret de te dire que l'Allemagne ce n'est pas Alec Empire et pourtant je travaille là dessus ! (*Rires*)

ALEC EMPIRE – *Futurist* (DHR/Discograph)
www.digitalhardcore.com

DOZER

DOZER A 10 ANS CETTE ANNÉE, UNE DÉCENNIE MARQUÉE PAR UNE DIZAINE DE DISQUES (ALBUMS, SPLITS, EP...) ET DES CENTAINES DE CONCERTS À TRAVERS LE MONDE. LES SUÉDOIS STONER PASSERONT PAR LA FRANCE EN DÉCEMBRE PROCHAIN POUR SOUTENIR *THROUGH THE EYES OF HEATHENS*, LEUR QUATRIÈME ET DERNIER ALBUM EN DATE. ON NE POUVAIT PAS TROUVER MEILLEUR PRÉTEXTE POUR FAIRE LE POINT SUR LEUR CARRIÈRE AVEC LE GUITARISTE TOMMI.

En 1995, quand Dozer est né, est-ce que vous vous imaginiez un tel parcours ?
Quand nous avons formé Dozer, nous n'avions pas la moindre ambition. Notre seul but était de se payer du bon temps et de jouer le style de musique que nous aimions. Au bout de deux ans, nous avions déjà enregistré trois demos sans jamais les avoir envoyées à aucun label. Puis notre bassiste nous a quittés, et Johan, le bassiste actuel, a pris sa place. Son arrivée a rechargé nos batteries d'un coup, la quatrième demo enregistrée avec ce nouveau line-up nous faisait vraiment l'effet de pouvoir toucher les gens. Alors nous l'avons envoyé aux labels Man's Ruin et Meteorcity, les deux ont adoré ! C'est là que tout a réellement commencé pour nous. On a mis du temps à démarrer, mais après 3-4 ans, ça a fini par bouger et Dozer nous a soudainement semblé pouvoir aller plus loin que tout ce qu'on n'avait jamais osé imaginer. Depuis, nous travaillons intensément et ça ne cessera pas tant que nous y prendrons plaisir.
Vos deux premiers albums sont sortis chez Man's Ruin. Suite à sa faillite, le label suédois Molten Universe a sorti votre troisième album. Pour le nouveau, vous êtes de retour chez une maison américaine, Small Stone. Comment en êtes-vous arrivés à ce deal et qu'est-ce que vous en attendez ?
Nous avons envoyé la version demo de notre nouvel album à près de cinquante labels différents et de toutes envergures. La majorité des retours étaient positifs, tous semblaient l'aimer, mais la plupart n'ont pas eu les tripes de la sortir parce que ce genre de musique ne fait pas vendre assez de disques à leur goût. D'autres labels plus importants auraient accepté de réaliser notre prochain album à condition qu'on écrive plus de chansons à la Queens Of The Stone Age. Notre réponse dans ces cas-là a été : PAS MOYEN ! Nous n'avons rien contre QOTSA mais nous sommes Dozer : si quelqu'un n'aime pas notre musique telle qu'elle est, qu'il passe son chemin au lieu de nous demander de changer, car ce n'est pas demain la veille qu'on retournera nos vestes ! C'est là qu'intervient Small Stone, qui nous a proposé un deal où nous avions carte blanche de A à Z, autant dire que notre décision ne s'est pas faite attendre, puisque c'est exactement ce que nous attendons d'un label. Maintenant nous n'avons plus qu'à tourner sans relâche pour soutenir notre album et aller faire se bousculer les gens au portillon du rayon Small Stone !
Vous n'avez pas eu comme l'impression de vous retrouver de nouveau chez Man's Ruin en intégrant Small Stone ?
Un peu oui. Ce sont deux labels américains qui laissent une totale liberté à leurs artistes, qui ont réalisé pas mal de bons disques. Vers la fin, Man's Ruin a sorti des trucs qui n'étaient plus si bons que ça, c'est peut-être ce qui a causé sa perte... Mais je ne pense pas que cela puisse arriver à Small Stone, Scott (*Ndlr : Hamilton, boss de Small Stone*) semble être quelqu'un de sérieux.
Malgré votre changement de label, impossible de couper les ponts avec Molten Universe, puisqu'à sa tête se trouve Martin Stangefelt qui vous manage depuis vos débuts. Comment votre collaboration est-elle née ?
Tout a commencé en 1995 lorsque Fredrik (*Ndlr : chant, guitare*) et moi avons rencontré Martin dans un bar de Borlänge, notre ville natale. On m'avait dit qu'il avait vu Kyuss trois fois en live, je devais absolument aller lui parler, j'étais tellement jaloux ! Voilà comment nous sommes devenus amis. Quelques mois plus tard, il a organisé le tout premier concert de Dozer et depuis on ne s'est plus jamais quitté. Il gère la partie la moins amusante de l'histoire, le côté « business », pendant que nous concentrons notre énergie sur la musique. Je suis bien content que Martin soit là pour nous depuis tant d'années. Non, on n'arrêtera jamais de travailler avec Molten Universe. Ils réaliseront d'ailleurs la version vinyle de *Through The Eyes Of Heathens*.

Ça te convient qu'on qualifie Dozer de stoner rock ? Tu as une définition de ce terme ?
L'étiquette qu'on nous colle m'importe assez peu, car il est difficile de qualifier notre musique. Est-ce du hard rock, du heavy rock, du fuzz rock, du heavy metal, du grunge ? Je pense que c'est un mélange de tout ça, et le meilleur mot pour englober ces genres musicaux est peut-être bien stoner rock. Cette étiquette a une large portée, ça va de Kyuss à Masters Of Reality, en passant par Unida, Bongzilla, Grand Magus, Nebula, Melvins ou The Atomic Bitchwax. Tous ces groupes sonnent très différemment les uns des autres mais tout le monde les qualifie de stoner rock, alors si on veut nous y inclure, ce n'est pas un problème pour moi puisque ce n'est que du bon heavy rock !
En mars dernier, vous avez accompagné Mastodon dans leur tournée européenne, et on retrouve Troy Sanders, leur chanteur/bassiste, sur l'un des morceaux du nouvel album...
C'est à cause de la bière ! À faire la fête après chaque concert, nous avons eu le temps de devenir amis avec Mastodon durant cette tournée. Nous aimons tous la voix de Troy, et l'inviter sur notre prochain album est un sujet qui est souvent revenu au cours de ces afters bien arrosés. Nous n'espérions pas vraiment que ça se concrétise puisque les plans établis en état d'ivresse sont rarement de ceux qui se réalisent. Puis il a été temps de rentrer en Suède, puis en studio. Cette fois-ci, nous avions opté pour les Seawolf Studios à Helsinki en Finlande. Une fois là-bas, nous avons appris que Mastodon tournait avec Iron Maiden et passait par Helsinki, alors nous n'avons pas hésité une seconde à contacter Troy et lui demander s'il voulait venir au studio pour nous prêter sa voix, il a répondu qu'il en serait honoré !
En dix ans, la France est l'un des pays que vous avez le moins visité puisque vous n'y avez donné que deux concerts. Y a-t-il une raison particulière à ça ?
La première fois que nous avons joué en France c'était à Nancy lors de notre première tournée. Nous avons toujours voulu y revenir mais ça n'est jamais arrivé. Est-ce parce que notre agence de booking n'était pas assez compétente ou parce que les salles françaises ne voulaient pas de nous ? Quoi qu'il en soit, au bout de cinq longues années, nous sommes finalement revenus avec Mastodon, à Paris cette fois-ci, ça a été un très bon moment et nous avons hâte de revenir !
La tournée européenne que vous êtes en train de fignoler sera l'occasion de remettre les pieds en France à plusieurs reprises. Qu'est-ce que lui peuvent les gens qui resteront chez eux ces soirs-là ?
Oui, nous serons de retour en France en décembre pour au moins trois concerts (*Ndlr : à Limoges, Paris et Strasbourg*) ! Concernant les gens qui n'y assisteront pas, je peux juste dire qu'ils passeront à côté d'une bonne soirée pleine de bon heavy rock et de bières, alors ils feraient mieux d'être présents !

DOZER – *Through The Eyes Of Heathens* (Smallstone)

FORMÉ PAR DAX RIGGS, ANCIEN CHANTEUR D'ACID BATH PUIS D'AGENTS OF OBLIVION, ET ÉVOLUANT DANS UN REGISTRE FOLK SOMBRE PLUS PROCHE DU ROCK DE CES DERNIERS QUE DU SLUDGE CULTE DES PREMIERS, DEADBOY AND THE ELEPHANTMEN, DÉSORMAIS RÉDUIT À UN DUO, S'APPRÊTE À LIVRER UN DEUXIÈME ALBUM *WE ARE NIGHT SKY* APRÈS LE FABULEUX *IF THIS IS HELL THEN I'M LUCKY* SORTI EN 2002.

DEAD SONGS...

Mais ne comptez pas trop sur Tess, la batteuse ou sur Dax, guitariste-chanteur, pour s'étendre sur leur musique... Pour pouvoir les questionner il vous faut d'ailleurs d'abord promettre de n'évoquer ni Acid Bath, ni Agents Of Oblivions. Et lorsqu'on demande au duo de confirmer la réédition de *If This Is Hell Then I'm Lucky* nouvellement annoncée sur le label d'Acid Bath : Rotten Records, et non sur Transdreamer comme prévu, tout ce qu'on obtient c'est un « *Nous ne désirons pas aborder le sujet* »... La rumeur voudrait en effet que Riggs soit encore pieds et poings liés avec Rotten pour de sombres histoires de contrat signé avec le label du temps d'Acid Bath. Alors un instant on les maudirait presque « pas commodes, pas étonnant qu'il y ait eu autant de changements de line-up » mais une écoute du premier album de Deadboy ou de n'importe quel groupe de Riggs suffit à liquider notre amertume. Car Dax est un chanteur génial, dont la voix hante des disques parmi les plus précieux de notre discothèque. D'ailleurs, puisque évoquer le passé semble si problématique, l'artiste est-il agacé par ces fans qui réclament constamment « Dead Girl » lors de ses concerts ? (chanson dont chacun de ses précédents groupes aura livré une version). « *Pas vraiment, après tout ça colle à ce qu'on fait... Elle appartient à la famille des chansons mortes* » ironise-t-il, car oui le répertoire de ses anciennes formations semble bel et bien enterré (et ce au profit d'une musique qui n'a néanmoins pas perdu sa dimension macabre). Tout comme « Thing In A Jar » excellent titre de Deadboy qui n'est malheureusement jamais sorti mais qu'on peut entendre sur des bootlegs « *Ce morceau ne s'est pas frayé de chemin jusqu'à l'album, j'en possède juste des versions demos industrielles et acoustiques à la maison* » nous confie son auteur.

...AND THE ELEPHANTMAN

La dernière incarnation du groupe est donc un duo guitare/batterie et on doute un instant avoir gagné au change tant les atmosphères gothiques moites distillées par l'instrumentation riche et les arrangements soignés du premier opus étaient constitutives de l'identité Deadboy : bande-son macabre idéale d'un roman d'Anne Rice. On attend néanmoins plus que jamais de goûter à la cuvée 2005, certainement plus âpre et rustique que celle de 2002 mais avec toujours beaucoup de caractère, nous l'espérons. « *Je n'ai jamais vraiment différencié Deadboy de ma carrière solo, la grande différence est que pour les shows en solo je jouais pas mal de reprises ce qui est plutôt fun* » explique Dax qui rendait en effet hommage aux Beatles, à Bowie ou encore à Nick Cave lors de ses prestations sans le groupe dans des tripots de la Nouvelle-Orléans. « *C'est vrai qu'avec ce nouvel album on s'est dirigé vers quelque chose de plus dépouillé, c'était juste dans l'ordre des choses* » poursuit Tess. Cette dernière, qui a commencé la batterie avec Deadboy, se souvient de sa rencontre avec Dax lors d'une randonnée dans le Kentucky : « *Nous avons fait connaissance dans un magasin de bord de route et le courant est tout de suite passé, ainsi Dax m'a invitée à passer quelques jours dans le chalet où il résidait avec son amie dans les montagnes et j'y suis finalement restée des semaines* ». L'autre anecdote concernant la naissance du groupe ou plus précisément le choix de son nom est en fait bien antérieure au line-up originel (pré-Tess) puisqu'elle remonte à l'enfance de Dax. Et plus précisément à cet après-midi où, préférant attendre sa mère à la maison (celle-ci faisant du porte-à-porte pour répandre la bonne parole, en témoin de Jéhovah accomplie qu'elle était) le jeune garçon alors âgé de huit ans tomba sur le film de Lynch qui le traumatisa : « *Je vivais dans un environnement dévot et oppressant ; bientôt, je me suis mis à faire des cauchemars où je me trouvais poursuivi par the Elephantman.* » Plus tard, Dax se découvrirait une source d'inspiration dans les comics noirs et sanglants de Clive Barker, Franck Miller et Allan Moore, d'où les paroles gore et morbides d'Acid Bath.
À l'heure où Rotten ressort leurs demos, où Sammy Pierre Duet, ancien guitariste de la formation (ayant ensuite transité chez Crowbar puis initié les combos Black metal Goatwhore et Ritual Killer) renoue avec le sludge via son projet Vual et déclare qu'il serait prêt à ressusciter son ancien groupe si Riggs le voulait aussi, nous saurons en tout cas que l'intéressé ne veut simplement pas en entendre parler. Reste que son divorce avec une musique plus burnée n'est pas forcément définitif puisque le crooner devrait collaborer avec le groupe stoner rock Suplecs pour une reprise de Robin Trower destinée à figurer sur le volume II de la compilation *Sucking the 70's* du label Small Stone... Mais Dax nous confie bientôt que des emplois du temps chargés auront probablement raison du projet. Nouveau deuil dans la famille donc : un projet avorté, une chanson morte-née...

DEADBOY AND THE ELEPHANTMEN – *We Are Night Sky*
(Fat Possum records)
www.deadboyandtheelephantmen.com

Par Françoise Massacre I Photos: Dawndra Budd, Françoise Massacre & DR

SUNN
DEMONS ET MERVEILLES
INTERVIEW avec Greg Anderson

CAMDEN TOWN, SAMEDI APRÈS-MIDI... LE QUARTIER DE LONDRES À LA FOIS LE PLUS TOURISTIQUE ET LE PLUS POPULAIRE. ON REMONTE CAMDEN HIGH STREET EN SE MÊLANT À LA FAUNE COMPOSITE : GROUPE DE GAMINES CORPSPAINTÉES, DRAGS MONTÉS SUR PLATES-FORMES, PUNKS À IROQUOISE ARPENTANT LES RUES DE LONG EN LARGE EN PORTANT DES PANNEAUX PUBLICITAIRES À BOUT DE BRAS ET FREAKS EN TOUT GENRE. ICI, VOUS POUVEZ VOUS BALADER AVEC UN CASQUE À POINTE ET UNE PLUME DANS LE CUL SANS QUE PERSONNE NE LÈVE LE MOINDRE SOURCIL. ON ARRIVE À L'HÔTEL DANS LEQUEL DOIVENT SE DÉROULER LES INTERVIEWS ET LE VERT ANIS DE LA MOQUETTE CAMPE UNE AMBIANCE LÉGÈREMENT PLUS CONVENTIONNELLE. QUELQUES CONFRÈRES ALLEMANDS ONT DÉJÀ PRIS LEURS AISES DANS LES CANAPÉS EN CUIR DISPOSÉS DANS LE HALL. ALORS, POUR PATIENTER (ON IGNORE ENCORE QU'ON PASSERA PRÈS DE 12 HEURES ASSIS, PUIS AFFALÉS DANS CES CANAPÉS PROVIDENTIELS), ON ENTRE RAPIDEMENT DANS LE VIF DU SUJET : RAGOTS SOUTERRAINS, DIGRESSIONS MÉTALLIQUES DE BON TON, MAIS SURTOUT, ÉCHANGES D'IMPRESSIONS SUR LES DERNIÈRES LIVRAISONS DE EARTH ET DE SUNN 0))) PUISQUE APRÈS TOUT, NOUS SOMMES TOUS LÀ POUR ÇA.

LE PREMIER À POINTER LE BOUT DE SON NEZ EST GREG « THE LORD » ANDERSON, VENU REPRÉSENTER À LA FOIS SON PRESTIGIEUX LABEL, SOUTHERN LORD, QUI EN QUELQUES ANNÉES S'EST ATTIRÉ DES FAVEURS DANS TOUS LES CERCLES DE MUSIQUES EXTRÊMES ET SOUTERRAINES, ALLANT PARFOIS JUSQU'À L'IDOLÂTRIE, MAIS SURTOUT L'ENTITÉ DRONE-DOOM EXPÉRIMENTALE SUNN 0))) (DONT IL CONSTITUE LA DÉBONNAIRE ET CORPULENTE MOITIÉ AUX CÔTÉS DE SON ACOLYTE STEPHEN O'MALLEY) QUI SORT AUJOURD'HUI SON TRÈS ATTENDU SIXIÈME OPUS. LE *BLACK ONE*, UN ALBUM NOIR, EN EFFET, QUI DÉRACINE LE BLACK METAL DE SON ENVIRONNEMENT PURISTE POUR L'ABÂTARDIR DE FAÇON ADMIRABLE, GRÂCE NOTAMMENT À LA PARTICIPATION DE DEUX DES MAÎTRES AMÉRICAINS DU RENOUVEAU DU GENRE, WREST DE LEVIATHAN, ET MALEFIK DE XASTHUR, MAIS ÉGALEMENT DE L'ÉLECTRONICIEN MINIMALISTE OREN AMBARCHI ET DU VÉTÉRAN BRUITISTE JOHN WEISE (EX-BASTARD NOISE).

Le *Black One* est surprenant car très différent de vos albums précédents. À la fois plus sombre, moins monolithique, avec plus de variations et moins de drone pur. C'est un nouveau tournant pour Sunn ?
Oui, je crois. Même si avec chaque disque, on essaye de créer quelque chose de différent, cette fois comme tu le dis, nous avons vraiment pris un nouveau tournant, une nouvelle direction. Je pense que c'est l'album le plus sombre sur lequel j'aie jamais joué. Le *Black One* est aussi le reflet de là où nous en sommes mentalement Steve et moi. Nous sommes tous deux de grands adorateurs de black metal. On en écoute énormément. Il y a notamment le nouveau black metal américain qui est très intéressant, et nous voulions incorporer cela à notre propre son en capturant certaines ambiances et atmosphères du black metal. Le prochain sera encore très différent de celui-ci, parce qu'on essaye de faire en sorte que chaque nouveau disque ait son existence propre.

Tu parles du nouveau black metal américain : Malefik de Xasthur, Wrest de Leviathan qui participent au *Black One*, Imperial de Krieg... Tous ces musiciens repoussent vraiment les barrières du genre originel en innovant et en expérimentant...
C'est exactement ce qui nous a attirés chez eux. Je suis un fan de black metal. J'aime Darkthrone et Mayhem mais je ne veux pas entendre indéfiniment des copies de ces groupes. Quand on m'a parlé de ces musiciens américains de black metal, ma première réaction a été : « Quoi ! Du black metal californien ? Sous le soleil de San Francisco et L.A. ??? Comment diable cela peut-il bien sonner !?» (*rires*). Mais lorsque j'ai finalement écouté Xasthur et Leviathan, j'ai réalisé qu'ils repoussaient les frontières du genre en essayant de faire quelque chose de différent. Même s'ils sont eux-mêmes influencés par Burzum ou Emperor, ils ont pris une nouvelle direction qui était exactement celle dans laquelle nous-mêmes voulions aller. Quand je les ai contactés, j'espérais vraiment qu'ils seraient intéressés. Et ils étaient précisément dans l'état d'esprit auquel je m'attendais. Ce sont des personnes extrêmement ouvertes d'esprit, différentes, qui refusent de jouer du black metal traditionnel encore et encore...

Il paraît même que Wrest est un grand fan des Swans ?
Oui, Wrest est comme moi, probablement comme toi, un grand fan de musique, et peu importe le genre. C'est un grand fan de Neurosis et même de Death In June.

Que penses-tu de toute la branche protectionniste et ultra-conservatrice des fans de black metal, qui refuse toute évolution du genre et qui considère comme trend (*Ndlr : « tendance » dans son acception péjorative*) ou fake tout musicien qui essaye d'innover un peu et de s'éloigner du son BM originel ?
Ah ah ! Eh bien je crois juste qu'ils sont fermés et sans doute très jeunes. Des mecs comme ça, il y en a dans tous les genres de musique. Depuis que George W. Bush est au pouvoir, de plus en plus d'Américains veulent revenir aux valeurs traditionnelles des années 50. Il y a de plus en plus de conservateurs. Je ne suis pas comme ça. J'aime que les choses bougent, changent, évoluent. Cependant, il y a beaucoup de groupes de black metal traditionnel que j'aime et qui jouent dans l'esprit de Venom, Bathory ou Mayhem. J'aime ce genre de son. Mais ce que j'aime moins, c'est leur façon de penser. J'essaye de regarder en avant, pas en arrière.

Tu n'as pas peur d'effrayer une partie du public de Sunn avec ce disque ?
Honnêtement, nous n'essayons pas d'analyser ce que les gens vont penser. Effectivement, quand on a sorti le *White1* et le *White2* nous avons touché un public nouveau, plutôt éclectique qui ne venait pas forcément du Metal. Alors, on a décidé de ressortir notre tout premier disque (*Ndlr :* The Grimmrobe Demos *enregistrées en 1988*) afin de montrer d'où on venait et quelles étaient nos racines. Ces demos sont très primitives, crues et heavy. Tout ça pour dire que les gens qui aiment Sunn n'ont pas été effrayés par ce côté très sombre et massif. Le public qui ne vient pas du Metal, comme les lecteurs du *Wire*, est attiré par la nature plutôt expérimentale de notre musique.

À propos du *Wire*, après leur article sur le « Subterranean Metal » dans lequel apparaissait Sunn 0))) entre autres, on a lu et entendu beaucoup de critiques sur le web. Une frange de votre public vous accusait alors d'avoir passé l'arme à gauche, d'être devenus des « trends » et des vendus. Comment avez-vous réagi à ça ?
Tu sais, on n'a jamais prétendu être quoi ou qui que ce soit, et on n'a jamais prétendu être un groupe de metal. Si on me demande quelle musique je fais, tout ce que je peux répondre, c'est qu'elle est expérimentale. Alors ces querelles de chapelles ne m'intéressent pas. Les gens qui s'insurgent parce que tu apparais dans le *Wire* et que tu as tel ou tel public sont simplement idiots. Allez quoi, on n'est pas en train d'essayer de créer je ne sais quelle exclusivité underground et on ne réglera sûrement pas nos comptes à coups de feu ! On fait de la musique pour les gens ouverts d'esprit. Critiquer quelqu'un parce qu'il écoute des trucs différents des tiens, c'est petit et étriqué.

Justement, Steve et toi avez le don de réunir des musiciens issus de scènes totalement différentes, qui jusque là ne se rencontraient pas ou peu et restaient plutôt séparées : du black metal au doom en passant par la musique électronique expérimentale, la noise, le desert rock...
Oui, Schneeberg jouait avec The Operators (*rires*) ! En fait, je trouve ça vraiment intéressant de réunir tous ces gens dans une même pièce. Ils ont tous des manières très différentes de s'exprimer. Quand tu mélanges tout ça, tu obtiens un son vraiment unique et frais.

« Frais » n'est peut-être pas le mot que j'aurais employé ! À propos de fraîcheur, vous avez enregistré certaines parties vocales de Malefik dans un cercueil, lui-même enfermé dans un corbillard qui roulait. C'est une idée plutôt barge. Votre sens de la cérémonie vous pousse même jusqu'à transformer les sessions d'enregistrement en véritable rituel...
Oui, on fait cela en live avec les Grimmrobes, les bougies, la fumée... donc naturellement, on essaye aussi des choses en studio. D'une certaine manière, la session d'enregistrement toute entière fut une cérémonie alors que le studio n'est généralement pas du tout adapté à ça. Souvent, lorsque tu te retrouves en studio, tu as de grands moments de solitude, voire même de dépression, avant, pendant et après les prises. On a vraiment réussi à capter cet isolement sur notre disque, et franchement, est-ce qu'on aurait pu trouver mieux qu'un cercueil (*rires*) ?

D'ailleurs, on a tendance à occulter un peu votre sens de l'humour. C'est vrai que paradoxalement, on ne le ressent pas forcément dans la musique elle-même. En revanche, dès qu'on s'attarde un peu sur vos titres ou sur les notes de pochette...
Steve et moi sommes des amis de longue date, de vieux compagnons. Même si nous sommes vraiment sérieux au niveau de la musique, on se marre tout le temps, on plaisante beaucoup. Il faut dire qu'on a aussi passé pas mal de soirées arrosées ensemble. On n'est pas sérieux et sombres du matin au soir ! Mais c'est vrai que ces moments-là ne transparaissent pas vraiment dans Sunn, à part peut-être dans les titres ou...

... ou dans vos noms de guerre : Mistik Fog, MK-Ultra Blizzard... Ceux-là aussi vous sont venus pendant vos soirées arrosées ?
Oui, Oui (*rires*) ! Steve et moi, nous sommes vraiment à fond dans le metal et le black metal. Mais c'est vrai que toute une partie du folklore qui va avec est assez hilarante. Ça donne même des choses assez ridicules parfois. Alors c'est notre manière de jouer avec ça.

Finalement, est-ce que le *Black One* est un disque-hommage au black metal ?
Pas forcément un hommage. Même si j'aime profondément le black metal et la manière dont il sonne, je trouve que certaines productions manquent parfois de basses fréquences. Évidemment, avec d'énormes basses, le black metal ne serait plus vraiment du black metal, et on ne veut surtout pas changer ça. Alors, on a pensé qu'on pouvait simplement incorporer certains éléments du black metal à notre propre son. C'est pour ça que je ne vois pas vraiment le *Black One* comme un hommage mais plutôt comme une infusion sonore. La musique de Sunn n'est rien d'autre que de la fusion.

Il y a quand même des références absolues au black metal sur le *Black One*, comme la reprise d'Immortal ou l'hommage à Thomas « Quorton » Forsberg de Bathory...
(*Ndlr : L'arrivée fracassante d'Andrew du label Aurora Borealis et accessoirement merch guy de Sunn 0))) sur leur dernière tournée européenne interrompt momentanément la conversation. Il nous présente fièrement sa prochaine sortie, le nouvel album de Moss, groupe anglais de doom extrême ultra-souterrain. Joyeuses effusions et discutailles... nous perdons le fil de la conversation*)

Sunn a toujours revendiqué avoir été très influencé par Earth et les Melvins. Aujourd'hui, tu sors le nouvel album de Earth et la compilation de Thrones sur ton propre label Southern Lord. C'est un rêve de fan qui se réalise ?
Évidemment ! C'est aussi un peu une manière pour moi de les remercier en retour. Ces groupes font partie de ceux que j'admire le plus, depuis très longtemps. Ils ont eu une influence considérable sur ma musique, et je leur en suis reconnaissant. Concernant le label, je crois qu'on a fait un bon travail pour eux. Ce que j'espère, c'est d'avoir réussi à toucher un public nouveau en sortant ces disques.

Oui, jusqu'à présent, Thrones était resté un projet très confidentiel...
Joe (*Ndlr : Preston*) est une personne vraiment unique. Il travaille tellement dur ! Et pourtant, j'ai l'impression que peu de gens connaissent Thrones, peut-être parce que ses albums précédents étaient sortis sur Kill Rock Stars, qui n'était sans doute pas le label le plus approprié. Aujourd'hui cependant, je crois qu'il a gagné un public qui aime profondément ce qu'il fait, et je suis heureux d'avoir pu contribuer à ce qu'il soit un peu plus exposé.

Après le *Black One*, le *Black Two* ?
Je n'en suis pas sûr. Notre prochain projet est une collaboration avec Boris.

Altar ?
Oui, c'est probablement le nom sous lequel on réunira les deux groupes. Dylan (*Ndlr : Carlson de Earth*) y participera également. On voudrait aussi ajouter une voix féminine.

Comme... ?
Peut-être Jesse Sykes. Mais rien n'est encore très précis.

Il est aussi question d'une collaboration avec Pan Sonic, n'est-ce pas ?
Oui. On a joué deux fois avec eux en Australie. C'était vraiment cool. Nous les avons invités sur scène et eux nous ont invités en retour. Ça fonctionnait bien. Ce sont des mecs géniaux et assez proches de nous, dans le sens où ce sont de grands fans de musique, tous genres confondus. Ils écoutent tellement de choses, et des choses tellement dingues !

Pour finir, on a entendu beaucoup de rumeurs antagonistes au sujet de Goatsnake ces derniers temps : que vous aviez définitivement splitté, que vous continuez à travailler sur de nouveau morceaux... Alors, laquelle dois-je croire ?
Ni l'une ni l'autre en fait, ou bien les deux. Je ne sais pas vraiment moi-même. Pete Stahl est un très bon ami à moi et j'adore jouer avec lui. Mais d'une part, je suis très occupé avec Sunn et Southern Lord, et je n'ai pas beaucoup de temps pour le reste. Et puis, surtout, le plus difficile pour moi est de revenir à une formule guitare/basse/batterie/chant et à des formats doom plus traditionnels après avoir goûté à Sunn qui est si libre et si ouvert. On ne sait pas si on va refaire quelque chose ou pas. Ne jamais dire jamais. On ne veut pas s'arrêter, et de l'autre côté, on n'a pas vraiment le temps.

APRÈS L'INTERVIEW, TOUT LE MONDE SE DIRIGE AU KOKO, EX-CAMDEN PALACE, À QUELQUES BLOCS DE LÀ, POUR ASSISTER AU CONCERT DE EARTH DANS LE CADRE DU ALL TOMORROW'S PARTIES FESTIVAL. EN ENTRANT DANS LA SALLE, HEUREUX PRÉSAGE : AUX PLATINES, LEE DORIAN JOUE L'IRRÉSISTIBLE « DRAGONAUT » DE SLEEP À UN VOLUME INDÉCENT. LES TROIS ÉTAGES DE L'IMMENSE DÔME SONT LITTÉRALEMENT SATURÉS DE GENS VENUS MAJORITAIREMENT – NOUS EN AURONS LA CONFIRMATION PLUS TARD – POUR AUTECHRE, POUR DANSER, ET SURTOUT PARCE QUE LE ATP FESTIVAL EST DEVENU « SO FASHIONNABLE » À LONDRES. ET POURTANT, LE CONCERT DE EARTH FUT TOUT BONNEMENT ENVOÛTANT. APRÈS UN « CODA MAESTOSO IN F [FLAT] MINOR » UN PEU MALADROIT, LE TRIO (ADRIENNE DAVIES À LA BATTERIE, JONAS HASKINS À LA GUITARE BARYTON ET DYLAN CARLSON À LA GUITARE) NE JOUERA PLUS QUE DES MORCEAUX EXTRAITS DU NOUVEL ALBUM *HEX; OR PRINTING ON THE INFERNAL METHOD* AVEC UNE LENTEUR HYPNOTIQUE, HUMBLE ET MAJESTUEUSE, FIGEANT UN INSTANT LE TEMPS ET L'ESPACE. MAIS IL SEMBLE QUE LA JEUNESSE LONDONIENNE NE PARTAGE PAS CET AVIS : À LA FIN DU CONCERT, UNE PARTIE DU PUBLIC SE MET À SIFFLER LAMENTABLEMENT SA DÉSAPPROBATION. TROP LENT ? PAS ASSEZ DE PIED ? PAS « DANSABLE » ? NOUS SOMMES QUELQUES-UNS À NOUS JETER DES ŒILLADES CONSTERNÉES FACE À CETTE NAVRANTE PERMÉABILITÉ. ET QUAND SANS AUCUNE TRANSITION DJ ROBERT HOOD ENCHAÎNE AVEC UN SET DE DETROIT TECHNO (PEUT-ÊTRE PAS SI MAL DANS L'ABSOLU), LE PUBLIC SE RÉVEILLE. IL EST TEMPS D'ALLER SE COUCHER.

LE LENDEMAIN MATIN, LA GUEULE ENFARINÉE, ON RETROUVE ADRIENNE DAVIES, JONAS HASKINS ET DYLAN CARLSON DANS LE VERT ANIS DU HALL DE L'HÔTEL, CALMES ET SOURIANTS MALGRÉ LA SUPPOSÉE FATIGUE. EN VOYANT CARLSON SUR SCÈNE LA VEILLE, LE PREMIER ADJECTIF QUI M'ÉTAIT VENU À L'ESPRIT ÉTAIT « TOUCHANT ». CET HOMME EST INCROYABLEMENT TOUCHANT, AU-DELÀ MÊME DE SON HISTOIRE PERSONNELLE CHAOTIQUE D'EX-JUNKY ET DE SON UNIVERS MUSICAL UNIQUE. AUJOURD'HUI, LES VIEUX DÉMONS SONT VAINCUS MAIS PAS ENTERRÉS, ET LA PRÉSENCE SAGE, HUMBLE ET RÉSERVÉE DE CARLSON EST CELLE D'UN HOMME QUI NE TRICHE PAS ET QUI REVIENT DE LOIN, SE CONSIDÉRANT VOLONTIERS COMME LE SIMPLE RÉCEPTACLE D'UNE FORCE MUSICALE AUTONOME ET IMMUABLE, LOIN DES PRÉTENTIONS RONFLANTES DE TOUTE-PUISSANCE CRÉATRICE. APRÈS UN HIATUS DE NEUF ANS SANS ALBUM STUDIO, SOUTHERN LORD SORT AUJOURD'HUI LE MEILLEUR OPUS DE EARTH DEPUIS LE SÉMINAL *EARTH 2* EN 1993, MANIFESTE DRONE-ROCK CULTISSIME S'IL EN EST. PUISANT AUX SOURCES DE L'AMERICANA, DU BLUES, DE LA COUNTRY, DU ROCK ET DANS L'UNIVERS HÉRÉTIQUE ET SPIRITUEL DE WILLIAM BLAKE ET DE CORMAC MC CARTHY, *HEX; OR PRINTING IN THE INFERNAL METHOD* CAMPE UN PAYSAGE ARIDE ET DÉSOLÉ, ET CONSTITUE LE PENDANT IDÉAL AU *DEAD MAN* DE NEIL YOUNG.

INTERVIEW avec Dylan Carlson

Que s'est-il passé pour toi entre 1995 (*date du dernier album studio de Earth* Pentastar: In The Style Of The Demons) et aujourd'hui ?
Au moment de la fin de ma relation avec Sub Pop, j'avais accumulé certaines mauvaises habitudes, entre mes problèmes de drogue et ceux avec la justice... Donc pendant les trois années suivantes, j'ai dû m'occuper de ça avant toute chose. Je ne faisais pas du tout de musique pendant cette période. J'habitais à L.A. depuis 1997, et en 2000 j'ai dû revenir à Seattle pour régler mes problèmes judiciaires. Ensuite, je me suis remis à jouer de la musique. Au départ, je n'étais pas vraiment certain de vouloir reprendre Earth, ni même de vouloir faire ça de manière professionnelle. Mais ce que je voulais, c'était recommencer à jouer. Au même moment, Mike Quinn (*Ndlr : patron du label No Quarter*) m'a contacté pour ressortir *Sunn Amps And Smashed Guitars* ainsi que des vieux morceaux. Alors, logiquement, je me suis remis à faire des concerts en tant que Earth. Et puis j'ai commencé à travailler et à composer. Bien entendu, comme c'était moi, il y avait des similitudes avec ce que j'avais fait dans le passé. C'est vraiment à ce moment-là que Earth a redémarré. De toute façon, quoi que je fasse, ma musique sera toujours lente et répétitive. Du Earth, pour le meilleur et pour le pire.

Depuis *Earth 2*, on dirait que beaucoup de gens attendent de toi que tu sortes des albums de drone jusqu'à la fin des temps...
Oui, c'est vrai. Mais il y a deux types de fans : ceux qui veulent que tu fasses une chose et que tu la répètes inlassablement, et il y a les autres - la majorité je crois - qui sont ouverts à tout ce que j'ai fait ou ferai. D'ailleurs, l'accueil du nouvel album est très positif. Il y a des gens qui arrivent à faire la même chose, encore et encore. Mais pour moi, même s'il y a de grandes constantes dans ce que je fais, je vieillis, je grandis, j'évolue, et ma musique avec.

Pour *Hex...*, tu as pris comme base les grandes lignes de la musique américaine et de l'Americana : la country, le folk, le blues, Billy Gibbons, Merle Haggard, Neil Young. Est-ce que tu t'es vraiment imprégné de ça pendant la genèse de Earth ?
C'est bizarre parce que quand Earth a débuté, même si on faisait des choses plutôt expérimentales, on a toujours été présenté comme un groupe de rock. Et le rock est basé sur la country et le blues. La musique américaine est un continuum basé sur ces formes primitives.

Justement, tu as évoqué plusieurs fois ce continuum en parlant de ta musique, qu'est-ce que tu as voulu dire exactement ?
Quand tu es jeune, tu es plein d'ubris (*Ndlr : terme grec désignant l'excès et la démesure, qui amènent à la fois à la grandeur et au malheur*), tu te dis « je vais créer quelque chose de totalement nouveau et différent », mais ça ne l'est pas. La musique est un continuum parce que tu es en permanence influencé par ce qu'il y a eu avant.

On est, en quelque sorte, comme des éponges ?
Exactement. Pour moi, la musique est un principe cosmique qui existe indépendamment de nous et en tant que musiciens, nous avons la chance d'être un chaînon et de servir de lien entre tout ça. On ne fait qu'ajouter notre perception. Malheureusement, dans notre société, si tu veux être payé, il faut dire : « Oh, ça c'est de moi ! Ça m'appartient », ne serait-ce que pour le copyright. Mais en réalité, ça n'appartient à personne. Je veux dire, à qui appartient le blues, à qui appartiennent la country et le rock ? C'est bien plus grand et large qu'une histoire de groupe ou de personne.

J'imagine que cette continuité est quelque chose dont tu n'avais pas vraiment conscience au début de Earth mais qui s'est plutôt imposé à toi récemment...
Oui, certainement. Je crois qu'en vieillissant, je suis devenu plus conscient de moi-même, historiquement, de ma place dans l'univers, alors qu'avant je me considérais comme un élément isolé. Quand tu es jeune, tu te crois séparé de tout alors que tu es connecté avec tout.

Tu as aussi puisé de l'inspiration dans le livre de Cormac Mc Carthy *Blood Meridian; Or The Evening Redness In The West*. Qu'est-ce qu'il y a dans ce livre ? Qu'est-ce que tu y as trouvé ?
J'aime tous ses livres sur l'Ouest. Il parle du sens et des conséquences de l'immensité du continent américain et du fait que ce continent américain serait comme une seule entité à laquelle les gens se retrouvent confrontés. Par exemple, la communauté Pennsylvania Dutch (*Ndlr : communauté américaine de migrants issus d'Allemagne. Aujourd'hui, ce sont principalement les Amish*) écrivaient ces signes - les « Hex » - sur les granges, comme un sortilège qui éloignait le mal. Dans les autres pays, en Italie, en Allemagne, même s'il y a eu des religions très austères, il n'y a jamais eu ça. Mais en Amérique, c'est comme si les gens étaient obligés de se confronter à ce mal qui hante le pays et d'utiliser à leur tour la magie contre le mal. Le continent américain est plus qu'un lieu, plus qu'une terre, c'est une force vive et vivante, inconnue et hostile, une présence froide. Mc Carthy parle de toutes ces choses obscures qui ne sont généralement pas bien connues et qui ne font malheureusement pas partie de l'histoire officielle de la conquête de l'Ouest, ni des Westerns comme ceux de John Wayne, ni de la version révisionniste et manichéenne qui consiste à dire que tous les Indiens étaient bons et que tous les Blancs étaient mauvais. Les relations entre les gens étaient bien plus complexes que ça. Il y avait du bon et du mauvais des deux côtés. Les Indiens ont aussi perpétré des choses atroces, mais cela avait un sens... Tout cela est une histoire complexe qui a été réduite à des clichés. Et ce livre est basé sur des documents historiques.

C'est un livre extrêmement violent...
Oui, parce que l'Amérique est un endroit extrêmement violent.

Est-ce que c'est aussi le sens du sous-titre de *Hex; Or printing in the Infernal Method* ?
Cette phrase est issue d'un poème de William Blake (*Ndlr : « A Memorable Fancy », le poème dont s'est également inspiré Jim Jarmush pour son film* Dead Man. *La bande originale composée par Neil Young fut également l'une des influences de Dylan Carlson pour* Hex) qui parle de manière très intense du dépouillement de l'être, de tout ce qui est faux et superflu, et du fait que le corps et l'esprit sont séparés. De la même façon, le son de Earth va vers quelque chose de plus dépouillé, avec moins de distorsion et de fuzz, vers quelque chose de plus clair et de plus pur. Tout ça va dans le sens de réduire les choses à l'essentiel.

Est-ce que tu te reconnais musicalement dans le mythe de Sisyphe, ce héros de l'absurde condamné à perpétuité par les dieux à faire rouler un rocher jusqu'en haut d'une colline, après quoi, le rocher roule de l'autre côté, entraîné par son propre poids, et le cycle recommence, encore et encore ?
Oui, je vois vraiment le temps et la vie comme une chose cyclique. Rien ne naît de rien et le bien n'existerait pas sans le mal. Je continue à faire les choses parce que quelque part, elles doivent être faites. La musique est comme ça. Même si je ne devais pas jouer face à un public ou sortir des disques, je jouerais quand même. Le meilleur moment de ma journée est celui pendant lequel je joue de la guitare. Je me réveille deux heures en avance pour pouvoir jouer avant de partir travailler.

Crois-tu en l'absurdité de la vie ?
Je ne pense pas que la vie soit vraiment absurde. Par exemple, ma musique est différente du Doom ou de la pure Drone musique parce qu'il y a toujours un aspect mélodique qui implique de l'espoir, et aussi qui, si tu y apportes une certaine attention, fait qu'elle n'a pas ce côté morne. Je n'aime pas les gens qui ironisent par rapport à la musique ou au rock'n'roll. Il y a des gens qui vivent et meurent pour le rock et la musique. Être ironique là-dessus, c'est un peu comme si tu crachais sur les gens qui donnent tout pour ça.

Donc tu n'es pas quelqu'un de foncièrement pessimiste...
Non, bizarrement, je suis quelqu'un de très optimiste. Les gens en sont toujours très surpris parce qu'ils perçoivent ma musique de manière sombre et mélancolique. Mes amis me disent que je suis quelqu'un d'optimiste et je crois que c'est vrai. D'accord, certaines choses vont mal, mais le futur renferme aussi la possibilité que les choses aillent mieux qu'aujourd'hui. Je comprends mal ces groupes de l'instant, sans futur. C'est peut-être parce que je ne suis pas passé loin... à cause des drogues. J'en ai pris trop...

C'est vrai que c'est surprenant de t'entendre parler comme ça, de manière si profondément positive...
Oui. Bien qu'il y ait une partie de moi-même consciente de cette espèce de processus historique qui nous mène vers une vie de plus en plus contrôlée par cet horrible gouvernement et toute cette merde, je pense quand même qu'on traversera tout ça et que le mal tombera et se détruira lui-même. Il y a toujours des actions personnelles à mener pour lutter contre toutes ces forces qui t'empêchent de vivre. Et pour moi, pouvoir faire de la musique va dans ce sens.

Est-ce que la musique t'a aussi aidé à combattre tes démons ?
Oui. La musique m'a évidemment aidé à traverser le pire et à en sortir. À un moment, la drogue commence à devenir plus importante que tout le reste, même que la musique, et alors tout s'évanouit. Tu te retrouves sans rien, hormis les drogues, et alors tu commences seulement à réaliser qu'il faut s'en débarrasser parce qu'il y a des choses tellement plus importantes. Pour moi, la musique a toujours été la chose la plus importante au monde, et quand ma vie est devenue un tel désordre, j'ai senti qu'il fallait que je retourne en arrière.

Qu'est-ce que tu ressens aujourd'hui quand tu vois des groupes comme Sunn 0))) ou Teeth Of Lions Rule The Divine qui disent exister grâce à toi, et tous ces musiciens qui revendiquent Earth comme une influence majeure ?
Je suis simplement reconnaissant. Il faut prendre cela avec humilité. J'ai la grande chance d'avoir fait quelque chose qui m'amène d'incroyables réponses en retour. Je ne vois pas comment qui que ce soit pourrait s'en plaindre. Pour moi, c'est extrêmement flatteur. Le genre de musique que je fais n'aura jamais un grand succès commercial. Le vrai succès est de réaliser que ce que j'ai fait a touché des gens à tel point qu'à leur tour ils en font quelque chose. De la même manière, j'ai été influencé par des gens qui m'ont donné envie de créer quelque chose. C'est un passage de relais.

On en revient au continuum...
Exactement. Et puis tu parlais de Sunn 0))). Ils ont commencé de cette manière, mais ils ont ensuite fait quelque chose de très personnel, avec leur propre son et leurs propres rituels. Ils sont loin d'être des imitateurs. Ils ont vraiment apporté quelque chose.

Par Françoise Massacre | Photos: Françoise Massacre & DR

DEAF TEST

EARTH DYLAN CARLSON

LE HALL DU HOLIDAY INN DE CAMDEN TOWN N'ÉTANT PAS L'ENDROIT LE PLUS PROPICE AUX BLIND-TESTS - LES HOMMES D'AFFAIRES EN TRANSIT ÉTANT RAREMENT VERSÉS DANS LE BLACK METAL OU DANS LA NO-WAVE AGONISANTE DES SWANS -, NOUS AVONS DONC PROCÉDÉ EN SILENCE, DONNANT SIMPLEMENT À NOS INTERLOCUTEURS LE NOM DES GROUPES, LE TITRE DES MORCEAUX CHOISIS ET LES ALBUMS DONT ILS SONT EXTRAITS.

BLACK FLAG « Three Nights » (*My War*)

C'est marrant, quand j'étais plus jeune avec mes amis, on portait ces t-shirts qu'on s'était fait faire avec écrit « Side 2 » en référence à cet album. Black Flag a été mon tout premier concert de punk rock. Eux aussi ont influencé ma musique d'une certaine façon.

TONY CONRAD « The Heterophony Of The Avenging » (*Slapping Pythagoras*)

Je ne suis pas totalement familier avec sa musique, mais le peu que j'en ai entendu est absolument magnifique. Il est quand même l'un de mes quatre pères musicaux.

Le drone father…

Oui, c'est pourquoi je disais tout à l'heure que personne n'invente rien. J'ai une dette envers lui, ainsi qu'envers Terry Riley.

KING CRIMSON « Starless » (*Red*)

Au moment où j'ai commencé Earth et où je cherchais un batteur, je voulais qu'il soit surtout influencé par Black Sabbath et King Crimson. C'est aussi pour ça qu'au tout début, je jouais assis, comme Robert Fripp. *Red*, *Lark's Tongues In Aspic* et *Starless And Bible Black* sont trois de mes albums préférés de tous les temps. Et puis il a aussi *No Pussyfooting* qu'il a fait avec Brian Eno. De toute façon, quoi qu'il touche…

MELVINS « Lysol » (*Lysol*)

La première fois où je les ai vus, les Melvins sont immédiatement devenus une influence énorme.

C'était où et en quelle année ?

Peut-être vers 1987 ou 1988. J'étais de passage à Aberdeen et j'étais allé les voir jouer. J'aime énormément *Glue Porch Treatment*, *Ozma* et *Bullhead*. Et puis il y a ce morceau sur *Eggnog* dont Buzz s'amusait à dire que c'était leur « morceau Earth ».

Vous avez Joe Preston en commun. Il est parti rejoindre les Melvins après *Thrones & Dominion*…

Oui, il voulait tout le temps être avec les Melvins. Nous, on était juste un passe-temps !!! (*Rires*). Son rêve était de faire partie des Melvins.

C'est un rêve plutôt honorable…

Oui, bien sûr !

SWANS « Whore » (*Filth/Body To Body, Job To Job*)

J'aime tout chez les Swans, même leur côté plus soft. J'aime tous leurs morceaux. Leur musique est tellement incroyable.

NEIL YOUNG « Guitar Solo 2 » (B.0 de *Dead Man*)

C'est un disque extraordinaire ! Mes deux préférés sont *Tonight's The Night* et la B.0 de *Dead Man*. Et puis il y a l'album que Danny Whitten et le Crazy Horse ont fait sans Neil Young en 1971. Définitivement une grande influence.

STEVE REICH « Four Organs » (*Four Organs*)

Est-ce que tu te sens proche des compositeurs minimalistes comme Steve Reich ou La Monte Young ?

D'une certaine façon oui. Ils m'ont influencé et j'admire leur travail, même si notre approche est différente. Au départ, je lisais beaucoup sur La Monte Young dans des magazines assez techniques parce que malheureusement c'était extrêmement difficile de se procurer ses enregistrements, et j'essayais d'appliquer cela au « genre » rock. Heureusement, quelques disques sont parus sur Gramavision dans les années 80 et j'ai enfin eu la chance de pouvoir l'écouter.

AUTECHRE « Eutow » (*Tri Repetae*)

Peux-tu me parler de tes relations avec le groupe Autechre ? Vos chemins se sont croisés plusieurs fois.

En fait, je ne les connais pas si bien que ça. Ils sont amis avec Russel Haswell (*Ndlr : curateur de la soirée au ATP festival à Londres, à laquelle jouaient Earth et Autechre la veille*), qui lui-même est un bon ami à moi. Ils sont venus jouer à Seattle et nous ont invités à leur concert. Souvent, les promoteurs veulent te faire jouer dans des shows où tout se ressemble plus ou moins alors que je suis justement heureux quand je peux jouer avec des groupes très différents. Dans Earth, on joue sur des instruments traditionnels alors qu'Autechre utilisent des instruments issus des nouvelles technologies. Nous empruntons des chemins différents, mais au final nous ne faisons que servir la musique. C'est un peu comme dans la religion hindouiste. Les Hindous vénèrent de nombreux dieux et déesses, mais ce ne sont que différentes incarnations et représentations du même dieu.

SUNNO)))

GREG ANDERSON

IMMORTAL « Cursed Realms Of The Winterdemons » (*Battles In The North*)

J'aime particulièrement leurs tous premiers disques. Pour moi, c'est l'un des meilleurs groupes de black metal norvégien. En fait, j'adore leur imagerie, ça va tellement bien avec leur musique. C'est drôle, humoristique, et dans le même temps très froid.

Oui, ils sont franchement drôles. Est-ce que tu as entendu leur reprise de Darkthrone sur le tribute album sorti sur Moonfog ?

Je ne l'ai pas mais j'en ai entendu parler.

Cette reprise est à la fois géniale et hilarante. La manière dont Abbath chante… ce n'est même plus du growling, ce sont des espèce de borborygmes (*Ndlr : *tentative burlesque d'imitation d'Abbath).**

(*Rires*) C'est génial, et tellement sinistre ! Personne d'autre que lui n'arrive à faire ça.

ABRUPTUM « In Umbra Malitiae Ambulabo, Aeternum In Triumpho Tenebrae » (*de l'album du même nom*)

(Ndlr : Le sourire aux lèvres, Greg Anderson déboutonne sa veste en jean. Uh, oh, heu…Un striptease !? Vraiment… ? Ah,non. Il porte justement un t-shirt Abruptum. Ouf… !)

(*Rires*) Ils sont incroyables. Je pense qu'Abruptum est l'un des rares groupes de black metal - et l'un des premiers - à avoir poussé si loin l'expérimentation. Particulièrement dans leurs premiers opus. Ils sont uniques !

SWANS « Whore » (*Filth/Body To Body, Job To Job*)

J'aime énormément les Swans. C'est l'un des premiers groupes à avoir créé ce son ultra-heavy si particulier. Je n'ai pas vraiment suivi toute leur carrière. Je connais surtout les deux premiers albums, donc je ne suis pas très familier avec leur musique. Je les ai vus sur scène il y a trois ou quatre ans, c'était complètement perturbant. C'était aussi une grande surprise pour moi. Je ne savais absolument pas à quoi m'attendre. C'était… heavy, et ce de manière totalement unique et différente de tout ce que j'avais vu ou entendu. Ils arrivaient à construire une tension tout au long du set, et à la fin, ça explosait. Tout ça en gardant leur self-control. C'était hallucinant. J'étais soufflé.

DEATHSPELL OMEGA « Diabolus Absconditus » (*Crushing The Holy Trinity*, triple split LP)

Deathspell Omega est un groupe assez énigmatique…

Ils sont français, sauf le chanteur qui est finlandais. Il fait partie de Clandestine Blaze, Mika je crois. Leur dernier EP est à tomber. Comment s'appelle-t-il déjà ?

***Kenose*.**

Oui, *Kenose*. Magistral ! C'est bizarre parce que leurs premiers disques ne sonnaient pas du tout comme ça. Et leur album *Si Monumentum*… était aussi très différent. Mais ce EP… What the fuck ! Je vais te dire une chose : mon groupe de black metal préféré est français.

Mutiilation ?

Non, Haemoth. Tu connais ?

De nom seulement.

J'ai leur prochain album sur moi ! Incroyable. Il faut que tu entendes ça.

Très bien, alors j'écouterai. Il y a d'autres groupes français que tu aimes ?

Oui, Haemoth, Nehemah, Mutiilation, Belketre, Deathspell Omega…

Blut Aus Nord ?

Ils sont très bons oui.

Je ne suis pas fan du dernier. Pour moi, ils n'auraient pas dû se mettre à l'electronic dark ambient. Dans leur cas précis, ça ne leur a pas réussi.

Oui, je suis d'accord.

En revanche, *The Mystical Beast Of Rebellion*… ! J'entends même du My Bloody Valentine et du Sonic Youth dans cet album.

Oui, c'est vrai. Je trouve même qu'il y a quelques accents à la Neurosis. C'est marrant que tu en parles parce que Blut a été une grande influence de Wrest. Son nouveau projet Lurker Of Chalice est totalement Blut Aus Nordien ! Il y a un autre groupe de black metal français qui est incroyable… Comment s'appelle-t-il… Antaeus ?

Oui, Antaeus.

Ils sont formidables.

En fait, je crois que le black metal est le seul genre musical dans lequel les Français sont vraiment… bons.

(*Rires gargantuesques)* Effectivement, je crois que je n'avais jamais vraiment aimé aucun groupe français avant d'écouter votre black metal. Nehemah m'a vraiment bluffé. C'est tout bonnement incroyable ! Et puis oui, il y a Mutiilation… Est-ce que ces groupes jouent souvent en France ?

Malheureusement, non. À ma connaissance, les concerts de ces groupes sont plutôt rares. Certains groupes ne jouent même jamais.

En fait, on a demandé à Haemoth et à Nehemah de venir jouer avec nous quand Sunn était à Paris. Nehemah ne nous ont pas répondu. Et Haemoth nous ont dit qu'ils ne faisaient jamais de concerts.

Blut Aus Nord et Deathspell Omega non plus.

C'est vrai. D'ailleurs, Deathspell Omega ne donnent pratiquement jamais d'interviews.

Darkthrone non plus ne jouaient pratiquement jamais.

En fait, ils jouaient énormément au tout début.

Tu parles de leur toute première période plutôt death, mais je crois qu'ils ont quasiment arrêté les concerts quand ils se sont mis au black metal.

Je crois qu'ils ont fait un ou deux festivals.

Je me demande pourquoi ces groupes refusent de jouer live.

Je trouve ça plutôt bien. Ils arrivent à garder un certain mystère. C'est une attitude assez cohérente. La haine qui transparaît sur leurs disques n'est pas franchement appropriée aux conditions du live, face à un public.

JOHN CARPENTER « Black Church » (*In The Mouth Of The Madness*)

J'ai découvert sa musique il y a quelques années à travers la bande originale de *The Fog*, un film sensationnel. En fait, j'ai commencé par écouter la B.0 et je me suis dit « Wow ! Comment fait-il pour construire de tels morceaux en utilisant seulement des synthétiseurs ? ». À la même période, je me suis aussi mis à écouter Wendy Carlos.

Tu ne trouves pas que l'univers de Joe Preston dans Thrones est assez proche de celui de Carpenter ?

Oui, effectivement. Ils ont beaucoup de points communs, notamment leur côté cinématographique. Franchement, Joe est un génie. Il devrait vraiment composer des musiques de films. Il a l'esprit pour.

TONY CONRAD « The Heterophony Of The Avenging » (*Slapping Pythagoras*)

Honnêtement, je ne le connais pas si bien que ça.

Donc, il n'est pas une de tes influences dans Sunn ?

Je crois que Steve pourrait t'en parler mieux que moi. C'est du free jazz ?

Pas vraiment. C'est un compositeur minimaliste américain. Un des pères de la Drone Music.

Oh, comme La Monte Young ?

Exactement. Ils ont fait de la musique ensemble au sein de Fluxus je crois.

Je vois. Tu me conseilles quoi ?

Celui-là par exemple. L'album *Slapping Pythagoras* enregistré par Jim O'Rourke il y a une dizaine d'années et puis sa collaboration avec Faust.

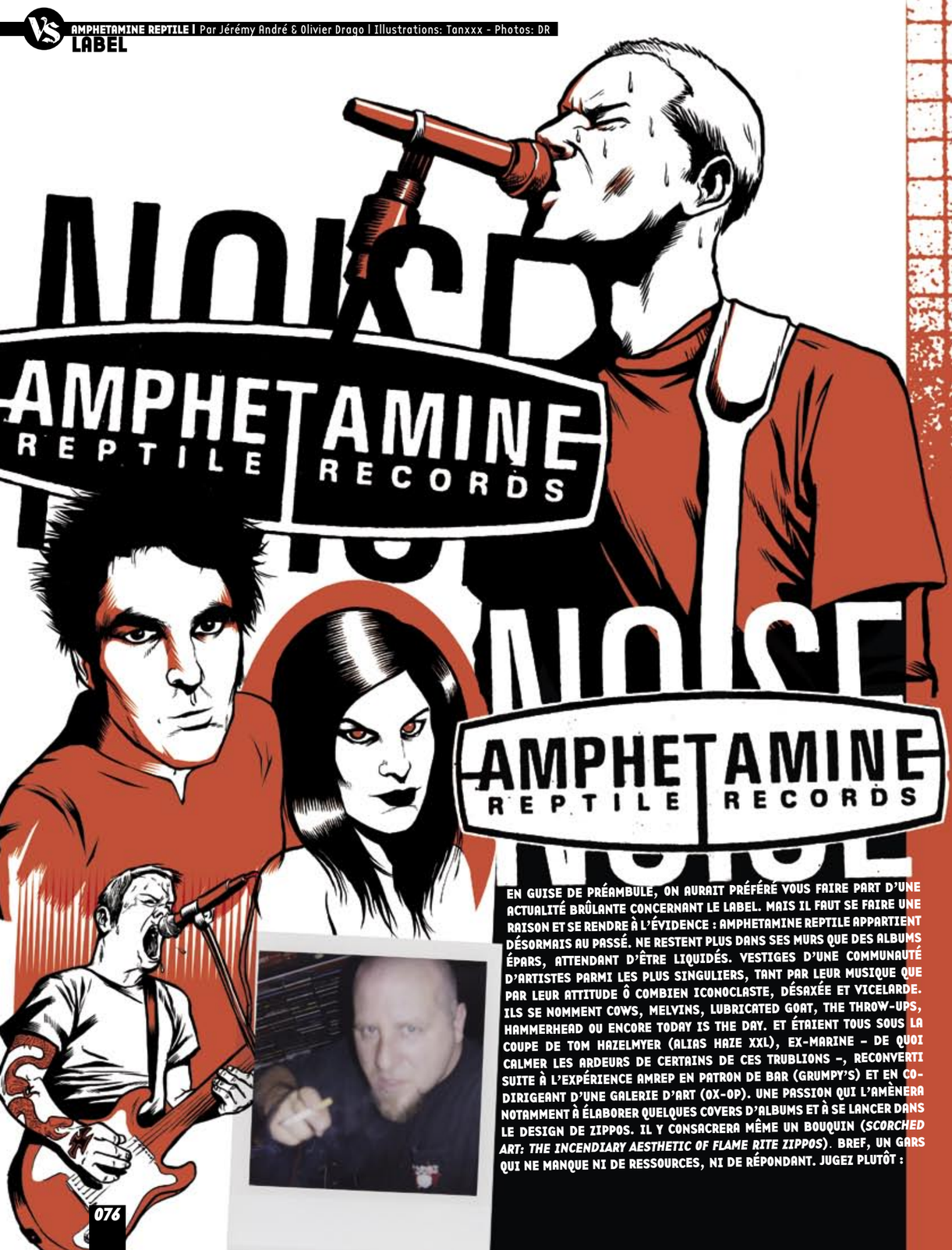
Très bien, j'écouterai ça.

HATE FOREST « Fog » (*Sorrow*)

J'adore Hate Forest. C'est l'un des groupes de black metal les plus extraordinaires que j'aie jamais entendu. J'ai absolument tous leurs disques. Il y en a que j'ai eu un mal fou à avoir, mais ça valait le coup. Ce qu'ils font n'est pas spécialement original mais ils ont créé des ambiances et des atmosphères vraiment terribles. Les voix ne sonnent pas comme dans le black metal traditionnel. Elles sont tellement parfaites.

***Sorrow* sorti cette année est leur dernier album. Tu as une idée de la raison pour laquelle ils ont splitté ?**

Je ne sais pas exactement. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont formé un nouveau groupe. Mais je ne me souviens plus du nom…



EN GUISE DE PRÉAMBULE, ON AURAIT PRÉFÉRÉ VOUS FAIRE PART D'UNE ACTUALITÉ BRÛLANTE CONCERNANT LE LABEL. MAIS IL FAUT SE FAIRE UNE RAISON ET SE RENDRE À L'ÉVIDENCE : AMPHETAMINE REPTILE APPARTIENT DÉSORMAIS AU PASSÉ. NE RESTENT PLUS DANS SES MURS QUE DES ALBUMS ÉPARS, ATTENDANT D'ÊTRE LIQUIDÉS. VESTIGES D'UNE COMMUNAUTÉ D'ARTISTES PARMI LES PLUS SINGULIERS, TANT PAR LEUR MUSIQUE QUE PAR LEUR ATTITUDE Ô COMBIEN ICONOCLASTE, DÉSAXÉE ET VICELARDE. ILS SE NOMMENT COWS, MELVINS, LUBRICATED GOAT, THE THROW-UPS, HAMMERHEAD OU ENCORE TODAY IS THE DAY. ET ÉTAIENT TOUS SOUS LA COUPE DE TOM HAZELMYER (ALIAS HAZE XXL), EX-MARINE – DE QUOI CALMER LES ARDEURS DE CERTAINS DE CES TRUBLIONS –, RECONVERTI SUITE À L'EXPÉRIENCE AMREP EN PATRON DE BAR (GRUMPY'S) ET EN CO-DIRIGEANT D'UNE GALERIE D'ART (OX-OP). UNE PASSION QUI L'AMÈNERA NOTAMMENT À ÉLABORER QUELQUES COVERS D'ALBUMS ET À SE LANCER DANS LE DESIGN DE ZIPPOS. IL Y CONSACRERA MÊME UN BOUQUIN (*SCORCHED ART: THE INCENDIARY AESTHETIC OF FLAME RITE ZIPPOS*). BREF, UN GARS QUI NE MANQUE NI DE RESSOURCES, NI DE RÉPONDANT. JUGEZ PLUTÔT :

La dernière sortie du label remonte à 2000 avec un 7'' des Melvins « Spit It Out ». Son site officiel se résume à écouler les stocks et à diffuser des infos qui ne concernent pas directement l'activité du label. Alors AmRep, c'est de l'histoire ancienne ?
AmRep a été mis hors service. Il ne reste plus qu'à liquider les vieux tas de LP's et de CD's posés un peu partout.

À part sortir les productions de ton groupe Halo of Flies, quelles étaient tes autres motivations en fondant AmRep ? Des labels t-ont-ils inspiré ?
J'étais emballé par des labels comme Homestead et Dischord. J'aimais l'idée de réunir des styles et des sons similaires autour d'un objectif commun. J'ai toujours été un chieur pour trouver le bon truc.

AmRep a été le repaire de groupes iconoclastes, subversifs et désaxés comme Unsane, Hammerhead, Today Is The Day, Lubricated Goat ou encore les Melvins pour ne pas tous les citer. Autrement dit, un lieu de révolte. Mais contre quoi au juste ?
Contre la normalité, la complaisance, le statu quo d'une certaine forme de médiocrité. Non pas que les choses aillent beaucoup mieux maintenant, mais à l'époque les baby-boomers nous imposaient leurs goûts par une mainmise totale sur la radio, la presse, la télé, et semblaient bien incapables de nous servir autre chose que cette affreuse merde du Kansas, Toto ou ce gros con de Bruce Springsteen. C'est avant tout pour sortir de l'ennui et du dégoût que nous avons relevé nos manches pour faire quelque chose de neuf tout en dansant sur les cendres de la génération Woodstock.

Mais n'était-ce pas difficile de bosser avec tous ces groupes réputés comme totalement barges notamment Cows, TITD ou les Melvins ?
Par certains côtés oui, clairement. Mais par d'autres, je parvenais à leur faire garder les pieds sur terre tout comme ils le faisaient pour moi.

En parlant de barge, Steve Austin nous a dit que les groupes d'AmRep jouissaient d'une totale liberté, mais n'as-tu jamais refusé un de leurs albums parce tu ne l'aimais pas ?
Une seule fois. Love 666 m'avait remis un album de pure noise et voulait que je le sorte. Je m'attendais plutôt à écouter un album qui incarnait davantage le groupe que je venais de signer. Je leur ai dit qu'ils étaient libres de trouver quelqu'un d'autre pour le sortir. Après quoi, ils ont fini par réaliser leur meilleur album : *Please Kill Yourself So I Can Rock*. C'est à mon avis la seule fois où quelqu'un effectuait un changement radical que je n'aimais pas, ne comprenais pas, et auquel je ne souhaitais pas participer. Le fait que j'aborde les groupes davantage comme un musicien que comme un businessman a probablement facilité nos relations. Je comprenais en général où ils voulaient en venir musicalement parlant. À la fin pourtant, la plupart des groupes du label ont trouvé leur public, souvent constitué d'autres musiciens et artistes d'ailleurs, plus que ça n'avait été jamais été le cas…

Sur quels critères te basais-tu pour signer un groupe ?
Il fallait qu'il m'en colle une ! En faisant généralement quelque chose de nouveau et d'original, ou au moins en proposant une approche nouvelle d'une vieille idée. Mes goûts m'ont toujours poussé vers les choses les plus dures, les plus rudes. Tu ne m'intéressais pas si tu sonnais comme Dylan ou les adorables R.E.M.

Quel était pour toi celui qui incarnait le mieux l'esprit d'AmRep ? Celui qui t'en collait de bonnes ?
Cows. Ils le résumaient tant par leur son que par leur attitude. Ils n'ont jamais cessé d'explorer de nouveaux sons, de nouvelles idées. Et puis, ils sont toujours restés chez nous du début à la fin.

Cosmic Psychos

Chokebore

Justement, quelle réaction avais-tu quand un groupe quittait AmRep pour un autre label ?
Ça dépendait des circonstances. Certains groupes demandaient à partir et je trouvais ça bien tant que je comprenais ce qu'ils essayaient de faire et d'accomplir. D'autres, par contre, partaient pour de mauvaises raisons et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'ils étaient de vrais cons. Mais la plupart du temps, les groupes étaient suffisamment respectueux pour me prévenir de leur départ et me demander de l'aide s'ils partaient sur une major ou un autre label indé.

Et parmi les groupes actuels, quels sont ceux selon toi qui portent le mieux l'héritage d'AmRep ?
Pas beaucoup. Je pense aux remarquables A-Frames qui ont tout pour correspondre à ce profil. Les Japonais de Polysics qui ont cette même intensité effrénée. Easy Action ont certainement repris le flambeau eux aussi.

Es-tu resté en contact avec certains groupes qui avaient signé sur AmRep ou te contentes-tu de suivre ce qu'ils font maintenant ?
Je reste en contact avec quelques gars qui jouaient dans les groupes, oui. La plupart du temps, les meilleures choses que j'écoute proviennent d'anciens membres d'AmRep comme The Heroine Sheiks (Cows), Vaz (Hammerhead), les Melvins entre autres. Le dernier album de Chokebore est phénoménal.

Y a-t-il des labels actuels que tu apprécies plus particulièrement ?
Pour être honnête, je n'y fais plus gaffe. Tout me paraît redondant ou édulcoré en comparaison de ce que nous avons déjà fait. J'écoute encore pas mal de nouveaux trucs dans le bar où je bosse. De jeunes musiciens viennent y jouer mais je ne m'intéresse pas trop à ce qu'ils font. Peut-être suis-je devenu trop vieux (*rires*). Depuis environ cinq ans, je me consacre davantage à l'art et au design.

Pourtant j'ai entendu parler d'un projet baptisé Melvin Stooge's Halo Funtime, qui réunit Ron Asheton, Buzz Osbourne, Kevin Rutmanis et toi. C'est toujours d'actualité ? Sinon autre chose ?
J'ai justement recommencé à écrire et à jouer pour la première fois depuis 15 ans. Ça ressemble à de la noisy-pop expéditive pour court-métrage et c'est destiné à un projet que je réalise avec Dalëk. Ça a été bref, mais j'ai bossé avec les Melvins, Grant Hart d'Hüsker Dü et Kenny 5 de Mog Stunt Team 555. C'était vraiment productif et rafraîchissant. Ça m'a pris des années pour sortir toute cette négativité de ma tête. J'ai réellement passé beaucoup de temps à ça (*rires*). Concernant Melvin Stooge's Halo Funtime, c'était simplement un souhait de ma part. Mais cela aurait été vraiment génial ! Mais j'ai quand même bossé avec les Melvins récemment, et prochainement, il se pourrait que je fasse d'autres trucs avec Buzz.

Quels souvenirs gardes-tu en tant que musicien au sein de Halo of Flies, Gear Jammer ou encore Pogo The Clown ?
Qu'être dans un groupe, c'est comme avoir une crampe au rectum (*rires*). Que trimbaler son matos partout et être payé 20 $, ça craint. Que rien n'est plus étouffant pour la créativité que de répéter les morceaux maintes et maintes fois. Que rien d'autre n'est aussi sidérant que d'entendre la cassette se rembobiner dans le studio…

Et les événements marquants, positifs et négatifs, en tant que boss d'AmRep ?
Les meilleurs moments ce serait au début, quand on est parti sur New York et L.A. parce que là-bas c'est clair qu'on est devenu les rois d'un truc, tu te rends compte : une bande de ploucs du Midwest qui a été capable non seulement d'attirer l'attention mais aussi de drainer des gens dans son sillage. Quant aux plus mauvais, c'est de perdre des amis chers au fil du temps. Cela fait maintenant dix ans que Sean McDonnel (*Ndlr : chanteur de Surgery*) continue de me manquer terriblement, tout comme d'autres.

Pour terminer, si en claquant des doigts, tu pouvais changer radicalement et durablement certains aspects de l'industrie du disque, tu ferais quoi ?
Je voudrais qu'une telle stagnation ne soit plus possible. Dès lors qu'un nouveau son est créé et développé, il devrait être illégal de réutiliser ce putain de son pendant 25 ans. Comme un Green Day en train de bafouer un style qui est né et s'est terminé avant même qu'ils aient porté leur première couche. Rien n'est plus déprimant que de voir des gens qui essaient encore de sonner comme ces putains de Beatles 40 ans après, ou comme les Clash il y a 30 ans ou Helmet il y a 15 ans, etc. Évidemment, ces groupes étaient bons, mais uniquement dans le contexte dans lequel ils ont été créés.

www.amphetaminereptile.com
www.ox-op.com
www.grumpysbar.com

DISCOGRAPHIE SELECTIVE

MELVINS
Honky
(1997)

Soyons clair : les albums des Melvins sortis sur AmRep, - à savoir *Prick* et ce *Honky* – ne sont pas parmi les plus indispensables de leur discographie. Signés sur Atlantic à l'époque, il semble que les Melvins utilisaient le label comme une cours de récré, ou un laboratoire tant ces albums sont expérimentaux. Plages ambiantes, bruitages en tout genre et musique d'avant-garde constituent ce *Honky* et seuls un ou deux titres rock surnagent. Pour Die Hard Fan Only. Plus intéressants seront la compilation *The Singles Collection Vol 1-12* et le live *Alive At The Fucker Club*. **O.D**

JANITOR JOE
Lucky
(1994)

Janitor Joe est surtout connu comme étant le premier groupe (signé en tout cas) de Kristen Pfaff, bassiste de Hole. Ce second album est donc enregistré sans cette dernière - embauchée quelque temps auparavant chez Miss Courtney Love - par les deux membres fondateurs Joachim Breuer (guitare, chant) et Matt Entsminger (batterie) aidés à la tâche du bassiste Wayne Davis. Au programme du noise rock primaire, mais terriblement efficace, tant, qu'aujourd'hui encore, ce trio de Minneapolis est cité comme référence. Pour la petite – et triste - histoire, Pfaff rejoindra Janitor Joe le temps de quelques dates alors que celui-ci tournait pour promouvoir *Lucky*, avant d'être retrouvée morte d'une overdose. Breuer et Entsminger monteront par la suite le groupe Gnome Of Zurich qui sortira un unique album, *33rd Degree Burns*, en 1997. **O.D**

KING SNAKE ROOST
Ground Into The Dirt
(1990)

La vie est tout de même mal foutue. Quand on évoque Charles Tolnay, c'est rarement pour parler de son groupe, King Snake Roost, mais plutôt de son refus de se foutre à poil dans la fameuse vidéo « In The Raw » de Lubricated Goat, puisqu'il y officiait en tant que guitariste, et ce, de peur que l'on se moque de son « gros cul poilu » ad vitam aeternam (pov' chou !). Pour couronner le tout, à peine évoque-t-on son nom (et KSR par extension) qu'on rappelle le line-up de Tumor Circus, projet qui, rappelons-le, rassemble également Jello Biafra et Steel Pole Bath Tub. Eh oui, Tolnay y tenait le poste de guitariste. Corrigeons cette terrible injustice en clamant haut et fort que KSR est un excellent combo de heavy-rock crasseux, maussade et qui sent le cul à défaut de le voir, le tout porté par un chant aussi sombre que graveleux. Bref, un groupe qui vaut le détour. C'est dit ! **J.A**

COWS
Sorry In Pig Minor
(1998)

Dernier album des Cows, avant que son leader Shannon Selberg ne rejoigne Norman Westberg (Fœtus, Swans) au sein du tout aussi désaxé Heroine Sheiks. Bien que plus sobre et macabre que ses prédécesseurs, on est loin des délires iconoclastes de *Cunning Stunts* ou de *Sexy Pee Story*, *Sorry In Pig Minor* n'en demeure pas moins une œuvre démente singulièrement géniale. On regrettera que cet album, tout comme les autres d'ailleurs, ait été à ce point mésestimé. Car, aux côtés des Melvins, Cows est sans conteste la formation la plus douée et la plus emblématique d'AmRep. **J.A**

GOD BULLIES
Dog Show
(1990)

À l'occasion d'un précédent dossier consacré à Alternative Tentacles (cf. *Versus*#4), nous vous avions parlé de Thrall et plus particulièrement de son chanteur Mike Hard. Quel rapport ? Eh bien, God Bullies n'est autre que l'ancienne formation de ce prédicateur schizo et cynique. Un projet bien plus punk et dark, aux allures mystiques, bardé de guitares stridentes et d'ambiances indus (« I Am Invisible », « The Godfather »). Comme pour Thrall, les exhortations de Hard s'avèrent l'attraction principale, la clé de voûte de cet album tordu. Captivant. **J.A**

GUZZARD
Get A Witness
(1993)

Grand disque des frères Beeman si ce n'est le meilleur. « Wubba » ouvre le feu avec une série de riffs sévères qui ne sont pas sans rappeler ceux d'un certain Helmet. Tout aussi hachés qu'abrasifs, « Ditch Diggers Too » et « I'm Not The Baby You Are », lesquels confirme cette influence remarquablement digérée. Mais s'il est un groupe décisif chez Guzzard, c'est bien Fugazi. Là aussi, foutrement bien assimilé sur « Life Away » et « I'm A Pain, You're A Pain ». Bluffant ! Un incontournable d'AmRep, ça va sans dire. **J.A**

HAMMERHEAD
Into The Vortex
(1994)

Paul Erickson (chant, basse) et Jeff Mooridian Jr. (batterie) forment Hammerhead à Fargo, vers 1990 et s'installent à Minneapolis, fief d'AmRep, quelques années plus tard. Le groupe restera fidèle à son label et à son style les trois albums fulgurants que durera sa carrière. Intense, brutal et énergique, Hammerhead n'avait rien à envier à Unsane, Helmet ou Tar, trois groupes auxquels il fut souvent comparé. Si vous êtes fans de ces trois-là, jetez-vous sur ce *Into The Vortex*, sensations garanties ! **O.D**

HALO OF FLIES
Music For Insect Minds
(1997)

Le groupe du boss d'AmRep fondé en 85. *Music For Insect Minds* est une compilation réunissant tous ses singles sortis entre 86 et 91. Soit 29 morceaux puisant dans le hardcore, le rock des 60' et le punk. Ça s'écoute bien mais sans plus. Une fois passés les introductifs et convaincants « Tired & Cold », « Wasted Time » et « Death of a Fly », on commence à bailler voire à s'ennuyer ferme, en raison d'un abus de formalisme et d'une inspiration qui ne se distinguent pas vraiment de bon nombre de groupes de l'époque. **J.A**

HELIOS CREED
The Last Laugh
(1989)

Doit-on encore vous présenter Helios Creed ? Ex-leader de Chrome, l'un des groupes les plus influents de la scène post-punk grâce à son amalgame détonnant de punk, d'electro et de krautrock. Suite à son départ du groupe, Creed entame une carrière solo dont *The Last Laugh* est le troisième album. Le premier sur AmRep. Creed y lâche des riffs insensés aussi incisifs qu'abrasifs dans un contexte clairement krautrock. Un opus qui s'inscrit donc, sans complexe, dans la continuité de Chrome et notamment de son visionnaire *Alien Soundtracks*. Pour couronner le tout, la production est signée Jack Endino. **J.A**

HELMET
Strap It On
(1991)

Formé à l'origine par Page Hamilton, John Stanier, Henry Bogdan et Peter Mengede, à New York, Helmet est aujourd'hui considéré comme l'un des groupes rock les plus influents, aussi bien dans les milieux metal, noise que hardcore. Il faut dire qu'Helmet synthétise on ne peut mieux ces trois genres avec cet album rugueux et sans concessions, une petite révolution à l'époque, même si c'est le suivant, *Meantime* paru sur une major qui révélera le quatuor au monde entier (un million d'albums vendus). Combien sont-ils à s'être inspirés du jeu d'Hamilton – sec, tranchant, saccadé, incisif, syncopé - et des rythmes de Stanier ? On vous le demande. Hamilton vient de reformer Helmet, ou plutôt de reprendre ses activités musicales sous ce nom, puisqu'aucun autre membre d'origine n'est de la partie. **O.D**

SURGERY
Trim, 9th Ward High Roller
(1993)

Bon look de grungers, pull-over rayés, chemises à carreaux et bonnets de laine, on aurait davantage vu ces quatre gus de Manhattan signés chez Sub Pop que chez AmRep, surtout que leurs influences sont seventies : southern rock, punk voire encore plus rétro puisque des relents de Rolling Stones s'échappent de leur rock sale et vitaminé ! On préférera *Shimmer* leur unique album paru sur Atlantic, mais celui-ci vaut le coup d'oreille. **O.D**

LUBRICATED GOAT
Paddock of Love
(1989)

On se souviendra longtemps de la prestation du combo australien dans l'émission *Blah blah blah* sur ABC TV en 1988. Pour la simple et bonne raison que cette bande de barges n'avait rien trouvé de mieux que de jouer à poil « In The Raw », titre introductif de *Paddock of Love*. Ajoutez à ça, une musique qui tient tout autant de Scratch Acid que des Cows, le tout sur un texte bien crapoteux. Résultat : un tollé général autant chez les téléspectateurs que chez les médias appelant à la fin de la perversion. Rien que ça ! Lubricated Goat n'en demandait pas tant. Pour les curieux, ce grand moment de télé est dispo sur le DVD *Dope Gun's And Fucking Up Your Video*, parmi plein d'autres vidéos des groupes de l'écurie AmRep. À noter également que le groupe intégrera par la suite Vinnie Signorelli (Fœtus, Swans, Unsane), Tod Ashley (Cop Shoot Cop) et Tony Lee (Railroad Jerk). Que du beau monde. **J.A**

TAR
Jackson
(1991)

Un des albums majeurs de ce groupe noise-rock de Chicago, le dernier pour AmRep puisque le suivant sortira sur Touch n'Go, autre label culte auquel nous accorderons bien quelques pages dans un prochain numéro. Tar donc, ou bien du rock typique de ces années 90. Sec, nerveux, noisy et mélodique. À ranger aux côtés de Jawbox et autres Naked Raygun. **O.D**

THE THROWN UPS
Seven Years Golden
(1996)

Un incontournable de la scène de Seattle, enfin côté arrière-cour de bar près des ordures et d'une chienne en train de mettre bas. La face cachée du grunge en somme. Ce que Jack Endino (Nirvana, Soundgarden, Mudhoney) présentera comme la véritable émergence du son de Seattle. C'est dire ! Au commande de ce combo, le bassiste et fondateur John Beezer, le braillard hystérique Ed Fotheringham et deux Green River et futurs Mudhoney, Mark Arm et Steve Turner. Le son est à l'image des titres (« Your Band Sucks », « My Cock Is The Coin », « Person In my Bowel ») : cradingue, graveleux, grossier et j'en passe. À noter que *Seven Years Golden* rassemble tous les singles du groupe. **J.A**

UNSANE
Scattered, Smothered & Covered
(1995)

Unique album pour AmRep et l'un des meilleurs d'Unsane ! Exit Peter Shore et arrivée du gigantesque Dave Curran à la basse. Unsane est au top : toujours aussi saturé, agressif et abrasif, il gagne néanmoins en groove et derrière la rouille de son noise rock métallique on sent poindre du blues. Chris Spencer braille à s'en arracher les cordes vocales et tire de sa guitare des riffs d'acier droits sortis des forges de l'enfer. Énorme. **O.D**

BOSS HOG
Drinkin' Leechin' And Lying (1989)
Cold Hands (1990)

Drinkin' Leechin' and Lying premier EP de Boss Hog, combo noise, blues et garage monté par Jon Spencer et sa bombe de dulcinée Cristina Martinez (tous deux auparavant chez Pussy Gallore) vaut plus par son affolante pochette (ladite Martinez en bottes, gants de cuirs et... rien d'autre ! Ne louchez pas messieurs...) que pour ses six chansons guère mémorables. Cover-art toujours très joli, Cristina totalement nue, mais dans une position plus pudique, pour le premier véritable album, *Cold Hand*, produit – tout comme l'EP - par Steve Albini et considéré encore à ce jour comme le chef-d'œuvre de ce groupe explosif, lequel sera par la suite davantage perçu comme le side-project de Jon Spencer, alors parti fonder son Blues Explosion. À noter qu'outre Spencer et Martinez cette première incarnation de Boss Hog comprenait Charlie Ondras (Unsane), Jerry Teel (the Honeymoon Killers) et Kurt Wolf (Pussy Galore). Un all star band de la scène noise new-yorkaise du début des nineties en somme ! Après plusieurs changements de line-up et quelques albums aux ventes plutôt conséquentes en indé, Boss Hog signera même sur Geffen quelques années plus tard. **O.D**

CHOKEBORE
A Taste For Bitters
(1996)

De Honolulu, ce quatuor est certainement le groupe le plus mélancolique de l'écurie Amphetamine Reptile. Mené par Troy Von Balthazar, beau gosse perché/désespéré, Chokebore exorcise ses peines grâce à une musique léthargique – le plus souvent – et mélodique à vous en arracher des larmes. Voix traînante et obsédante, pour hymnes électriques dramatiques. *A Taste For Bitters* sera le troisième et dernier album de Chokebore pour AmRep, mais il en sortira encore trois autres, de moins en moins saturés mais pas plus gais, avant un excellent live en 2002, qui pour l'instant reste sa dernière empreinte discographique. Balthazar lui, vient de sortir un album solo, que n'aurait pas renié Elliott Smith, toujours pour cœurs brisés... **O.D**

COSMIC PSYCHOS
Self Totaled
(1995)

Ce groupe australien, dont la réputation se résumait injustement à leur penchant irrépressible pour la bouteille, a connu son petit quart d'heure de gloire par le biais de Pearl Jam, qui lui a proposé de faire sa première partie à Sydney suite au conseil de Matt Lukin (Mudhoney, Melvins), et ce, peu après la sortie de *Self Totaled*. Lequel est sans nul doute le meilleur album du groupe grâce à son rock énergique, gras et basique qui vous donne la bougeotte. Impossible de résister au groove chaleureux de « Shoot The Cat », « Whip Me », et de « Come On » ou à l'urgence punk de « Psycho Sheila ». Du rock, du vrai. **J.A**

TODAY IS THE DAY
Willpower
(1995)

Ce trio de fous furieux originaire de Nashville, dans le Tennessee, n'est plus à présenter. En fait de trio, il s'agit plutôt du projet d'un homme : Steve Austin, guitariste et hurleur de l'extrême. *Willpower* fait suite au monstrueux *Supernova*, album devenu référence dans le domaine du rock noise extrême, et ce dès sa sortie. Plus sombre, plus habité, plus mélodique et plus poisseux, ce troisième chapitre des tourments mis en son de Mr Austin est l'un des albums les plus vicieux jamais enregistrés. Tout comme les suivants, *Temple Of The Morning Star* et *In The Eyes Of God*, parus chez Relapse, seront à ranger parmi les plus dérangeants et violents. **O.D**

VERTIGO
Vertigo
(1990)

Quoi de mieux pour entamer les hostilités et annoncer la couleur de ce premier album qu'une reprise du « Fire Escape » des Scientists. Un titre également bien connu des crasseux de Chrome Cranks dont Vertigo partage la passion pour le rock des 60's maculé de punk. Les noisy « Salt Mine » et « When It's All Over » en sont sans doute les plus représentatifs. À noter une autre reprise, aussi inattendue que bien foutue, de l'incontournable « Master of The Universe » d'Hawkwind. Plus tard, rattrapé par la branchitude grunge, le groupe réalisera des albums nettement plus aseptisés mais néanmoins corrects. **J.A**

ET AUSSI

Impossible de conclure cette discographie sélective sans évoquer l'affriolante série de 7'' intitulée *Dope-Guns'-N-Fucking In The Street*. Laquelle comporte non seulement des titres inédits de groupes d'AmRep – ou anciennement sur le label – mais aussi de groupes extérieurs, et non des moindres : Jawbox, Godheadsilo, Steel Pole Bath Tub, Brainiac, Fetish 69 ou encore Jesus Lizard. À noter que cette série a été compilée sur plusieurs LP's.

Quelques mots également sur la sortie l'année dernière en DVD de la série *Dope Gun's And Fucking Up Your Video*, éditée à l'origine sur trois VHS. Pas moins d'une trentaine de clips y sont rassemblés ponctués par les aventures crapoteuses du Dr. Sphincter. Un sacré client celui-là... Cette version se voit agrémentée de 12 vidéos supplémentaires. Un document emblématique d'AmRep et plus globalement de la « pensée » underground ou *Indie*. Indispensable.

HOGNOSE
El Sombrero
(Arclight)
Southern-rock

Au cœur de cette affaire texane, l'inénarrable Jeff Pinkus (ex-Butthole Surfer, Honky) qui, en bon faiseur de groupes à ses heures perdues dans les bowlings sordides d'Austin, fit se rencontrer fin 2001 les quatre spécimens de southern-rock qui composent Hognose. La suite logique, un premier album sorti en 2004 (*Longhandle*) sous la tutelle d'Arclight, label texan à peine plus âgé que le groupe et responsable de la diffusion de Speedloader, Super Heavy Goat Ass, RPG ou encore plus récemment le foutrement bon Players Club. Sur ce deuxième album qu'est *El Sombrero*, le groupe en appelle une nouvelle fois à ses racines de rock sudiste qui sentent bon le cul et la bouffe mexicaine, à sa capacité à dérouler des riffs gras et rigoureusement rock'n'roll qui font mouche, ainsi qu'à sa ferveur pour Black Sabbath, *ZZ* Top, Clutch, les Butthole Surfers et, aussi étonnant que cela puisse paraître, Pink Floyd. Car non content de se fendre d'une reprise de « Breather » en guise de dernier titre fantôme, le quatuor laisse libre cours à ses penchants progressifs et épiques sur le morceau-fleuve « Muffin », dont le final massif est une célébration ultime du stoner. Tout comme le sont également les groovy « Warren Oates » et « Meadow Lark » sur lesquels le chant de Shane Herring, éraillé par une laryngite de comptoir, fait des merveilles, attestant s'il en était encore besoin de l'authenticité de ce pur produit régional. **J. André 7,5/10** www.hognose.net

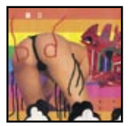
PANTHERS
Things Are Strange
(V2)
Rock

Comment ne pas garder à l'esprit que Panthers renaît des cendres d'Orchid. Pourtant, mieux vaut passer outre car de point commun il n'y a guère… et dans un sens tant mieux. Autant de points communs qu'entre un feu de bois et un feu d'essence. Panthers est moins toxique et abrasif et nous renvoie à une époque que l'on connaît bien, celle pour beaucoup du dépucelage aural (pas oral, hein..). C'était gras, comme nos cheveux, c'était ingrat, comme nos sales gueules boutonneuses, et pourtant ce n'était pas dénué de romantisme pop, c'était, c'était… comment réécrire ce mot tombé dans l'oubli, quasi honni, oui c'était l'époque du… grunge ! L'esprit de Mudhoney, triomphant, semble montrer la voie. « If You Were Once Young, Rage », un titre évocateur où explosion fuzzée se substitue à la langueur plaintive et étirée de la première partie. Les morceaux toutefois ne se structurent pas toujours selon l'alternance évidente chorus/verse/chorus mais se délayent parfois dans un psychédélisme orgiaque, dont l'orgue Hammond constitue la colonne vertébrale une fois les crépitements de distos évaporés. Bon allez les gars, on se doute que vous avez eu du mal à retrouver un orgue vintage comme celui là, mais ce n'était pas la peine de rajouter une reprise carbone de « Nile Song » de Pink Floyd, la référence était déjà assez évidente… *Things Are Strange* reste un album classique : maîtrisé de bout en bout mais où rien ne retient vraiment l'attention… Si l'on était méchant, on dirait que c'est efficace… Néanmoins, l'album s'avère vite attachant… pas vraiment catchy car il ne s'agit pas ici de grandes mélodies, mais bien plutôt de masses et de déferlement purement rock'n'roll. **F. Delval 7,5/10** www.pantherspanthers.com/

MERZBOW/BORIS
Sun Baked Snow Cave
(HydraHead/Pias)
Drone/noise

Merzbow/Boris une affiche alléchante, mais dont on suppute déjà qu'elle sera porteuse de déception, blasés que nous sommes… Les clashes de ce type sont généralement programmatiques, on sait à l'avance ce que l'on va y trouver… Pure jouissance de nerd collectionneur : Alien vs Predator, Batman vs Superman, Anal vs Facial ou en l'occurence Godzilla vs Mechagodzilla… Comment faire fructifier le désir tout en restant dans un territoire connu… judicieuse tactique commerciale. Par ailleurs tout ce qui est estampillé culte a souvent raison de notre sens critique. Merzbow et Boris sont des artistes à la production inégale, mais rien jusqu'à présent n'a égratigné leur statut d'icône. Merzbow produit parfois des bijoux, mais est souvent en roue libre ; quant à Boris leur trip heavy rock a causé quelques malaises embarrassés lors de leur dernier concert parisien. « Tu étais au concert de Boris ? »… « humhum » (raclements de gorge). Il serait dommage toutefois de laisser cette came à des collectionneurs invertébrés, systématiques et exhaustifs sans réellement l'ÉCOUTER. Car que reste-t-il une fois qu'on a dit que Merzbow était le godfather of noise et Boris un OVNI protéiforme ? Eh bien il s'agit d'un long morceau sûrement improvisé, mois structuré que leur premier album, *Megaton*, et qui est construit sans trop de surprises selon un mouvement crescendo/decrescendo. Néanmoins, l'essai est cette fois beaucoup plus concluant. On ne saurait dire pourquoi, mais il se passe quelque chose. Sans doute est-ce fortuit, mais ce périple pourtant hyper balisé est en tout point passionnant. Aucune faute de goût (cf. les solos frippiens de *Megaton*), un équilibre exemplaire entre les sons électroniques et la guitare, une progression linéaire mais tout à fait maîtrisée. Ce *Sun Baked Snow Cave* s'avère en fin de compte être un disque classique, c'est-à-dire que le vocabulaire est hyper connu et codé, mais l'exécution est parfaite et transcende le cadre. **F. Delval 7,5/10**
www.hydrahead.com

BLACK DICE
Broken Ear Record
(DFA/EMI)
Noise arty



Nous vivons une époque paradoxale… D'un côté tout semble n'être que redites, revivals, version copie carbone… Néo-hippy, néo-doom, néo-gansta, néo-post-punk (le comble…), tout cela tourne en rond dans une spirale vomitive. On regrette ces époques où tout semblait neuf… des périodes mythiques, dont on ne saura, si elles ont vraiment existé : fin des sixties, la charnière 70/80… La machine marketing s'est emballée, le MP3 fut notre corne d'abondance et l'offre a tué notre désir. Toutefois, d'un autre côté, il se passe quelque chose en ce moment même… Des groupes comme Fantômas, Sunn O))), Animal Collective commencent à occuper les têtes de gondoles à la FNUC et Wolf Eyes est en concert gratuit à la Villette. Les musiques extrêmes et différentes sont en passe de devenir le nouveau viagra pour sortir les consommateurs que nous sommes de leur torpeur. Et là Black Dice, héraut noise arty, sera le prochain à emporter tous les suffrages. Déjà bien lancé il est vrai, le quatuor passe un cap avec ce nouvel album, largement du niveau du meilleur Throbbing Gristle ou du meilleur Residents. La prod crade, les sons lo-fi évoquent les premiers, tandis que certains sons rebondissants et nauséeux invoquent les grands hypnotiseurs aux yeux démesurés (les seconds pour ceux qui ne suivraient pas…). Ok, ok, il s'agit encore d'une comparaison avec des groupes vieux de trente ans. Mais, non seulement ils étaient si peu écoutés à l'époque que leur potentiel n'est pas épuisé, mais en outre, il ne s'agit pas pour Black Dice de sonner comme leurs aînés. Ils adoptent seulement cette même approche décomplexée où tous les moyens sont bons pour perdre l'auditeur. Non qu'il s'agisse de bribes éparpillées où l'on se guide à vue, mais plutôt de copier à l'infini des motifs qui à chaque fois semblent un peu plus défectueux. Car ce *Broken Ear Record* fonctionne beaucoup sur la répétition, c'en est même le principe moteur. Mais c'est une répétition très tribale, qui n'a rien à voir avec les premiers NON, même si certaines sonorités indus y font indéniablement penser. NON entretenait à dessein un côté très mécanique, tandis que Black Dice la traite de manière très impure et l'on sent que les machines sont actionnées par des individus. Elles sont de toute manière trop détraquées pour fonctionner toutes seules… **F. Delval 9/10** www.blackdice.net/dicemain.htm

CAPRICORNS
Capricorns EP
Ruder Forms Survive
(Rise Above/Season of Mist)
Metal instrumental

À l'image de l'animal fabuleux dont il a adopté le nom, le groupe anglais est aussi à l'aise pour donner des coups de cornes que pour baigner dans les eaux tourbillonnantes mais néanmoins claires d'un spécimen tel que (le) Pelican (*Australasia*). C'est d'ailleurs la comparaison qui s'impose au cours de l'écoute de cet EP trois-titres majoritairement instrumental. Car la musique de Capricorns, épique et puissante saura vous faire voyager : au gré de fières cavalcades alternées de trots plus lents mais non moins altiers… À ce titre, un morceau comme « Queen of Bruises », avec ses tempêtes et ses accalmies fait mouche : montées en puissance, talent de composition, classe… le tout consacré dans un déluge final de whawha… Avant un « Transcendantal Evisceration » impétueux et prenant, qui clôt avec arrogance cet EP épique et majestueux qu'on doit à des ex-Iron Monkey et Orange Goblin.
Ruder Forms Survive : on prend les mêmes et on recommence… Un adage dit que les chiens ne font pas des chats, et certes, question mordant ce groupe n'a rien à envier aux formations précitées (et aînées)… tout en ayant sa propre griffe. Enfin, l'image du dicton n'est peut-être pas indiquée pour évoquer la naissance de ce genre de monstre prodigieux. Car l'album confirme tout le bien qu'on pensait du groupe. Celui-ci s'y montre un tantinet plus metal et épique et nous gratifie de ses montées en puissance rituelles. Les deux premières chansons, pardon compositions : « 1977 : Blood For Papa » et « 1969 : A Predator Among Us » sont ainsi sans véritable surprise, bien que d'excellente facture… Hum, au passage, disciplinons-nous et cessons de parler de « chansons » pour évoquer ces « titres » ou « morceaux » instrumentaux… Mais voilà déjà « The First Broken Promise » featuring l'inattendu Eugene Robinson (Oxbow) derrière le micro, pour nous agacer. C'est bien le mot si l'on se fie aux vocalises lancinantes et pernicieuses de ce martyr halluciné. Le résultat ? Un morceau de bravoure pour ce disque, psychotique et obsédant… Absolument superbe ! Puis, pourquoi ne pas parler de « chants » pour les unités qui fractionnent ce disque, comme on le ferait d'une épopée ? Tel une Odyssée sonore pleine de remous, *Ruder Forms Survive* est en effet lourd d'une narration tant il exalte des sensations et sentiments évolutifs de noblesse, d'empressement, de colère, d'égarement, de quiétude et de bataille… Écoutez n'importe quel titre de cet album et vous verrez… le final « 793 AD : The Harrying Of the Heathen » par exemple, qui clôt avec majesté cet excellent *full-length*. **El. Denis 8/10** www.c-a-p-r-i-c-o-r-n-s.com

GRIS GRIS
For the Seasons
(Birdman/Differ-ant)
Psyché

Une rythmique de guitare s'extrait peu à peu d'une cacophonie free, on croit un instant s'être égaré dans le territoire iconoclaste d'Eugene Chadbourne, mais quand tout se calme, quand cette voix extraite du chaos se fait entendre après un accouchement douloureux, on croit avoir été propulsé dans un club londonien des swinging sixties, lumières tourbillonnantes, lampes à huile, encens enveloppant, et au milieu, lui, Syd Barrett, encore aux commandes de l'astrolabe Pink Floyd. Incroyable, on lui connaissait des descendants, comme Edward K Spell des Legendary Pink Dots, mais on ignorait que des shamans pouvaient nous mettre directement en résonance avec son esprit lysergique. Fétichistes raffinés, Gris Gris semblent avoir exploré tous les étages du rock psyché sixties de la cave au 13th Floor (Elevators)… Mais attention ici pas de solde sur de vieux clichés jaunis, tout est vintage, en particulier la prod qui grugerait n'importe quel vieux singe. Juste dépoussiérée, la came est d'une pureté admirable. La question qui se pose est alors éthique, a-t-on le droit de distribuer de tels candies aux enfants ? Faut-il qu'elle soit remise au goût du jour ou suffit-il qu'elle soit excellente ? En d'autres termes, ok, si ce disque était sorti il y a trente cinq ans il aurait été un chef-d'oeuvre ultime. C'est évidemment un grand débat, l'historicité de l'art, d'autant plus inextricable quand il s'agit d'une expression directe et spontanée comme le rock… Est-ce qu'il faut être Ariel Pink ou Acid Mothers Temple pour pouvoir faire du rock psyché, c'est-à-dire adopter un point de vue totalement décalé, kaleïdoscopé ? Il ne tient qu'à vous de trancher… Pour moi, si réticent d'habitude, c'est tout vu… Au fait, Gris Gris ne se dit-il pas Mojo en anglais…. alors « Mojo » cria-t-il, laissant entrevoir ses dents pourries, avant de se précipiter dans le tunnel temporel… **F. Delval 8,5/10** www.birdmanrecords.com/grisgris.html

TAINT
The Ruin Of Novà Roma
(Rise Above/Season of Mist)
Metal

En toute logique on devrait entendre parler de ce power trio anglais dans les mois et les années à venir. Déjà auteur de divers splits et EP qui n'ont pas dépassé les frontières de son pays mais grâce auxquels Taint a commencé à se faire un petit nom ; le bouche à oreille fonctionnant. Oeuvrant auparavant dans un style sludge/stoner de bon aloi, Taint, avec *The Ruin Of Novà Roma*, prouve qu'il est tout sauf un groupe de plus dans le genre. Tout d'abord parce qu'il s'en éloigne franchement. Aujourd'hui la musique de Taint n'est vraiment similaire à aucune autre. Puissante, énergique et ample, du metal joué avec l'énergie du punk, une musique d'actualité mais subtilement décalée. Taint est tout aussi capable de ruer dans les brancards que d'étirer les atmosphères le temps de compositions plénières, mélodiques et mélancoliques, sans flirter avec ce que l'on appelle désormais le post-hardcore, soit Isis, Cult Of Luna and Co. Notons, qu'il y a dix ans ce même terme désignait plutôt Quicksand, Stanford Prison Experiment voire Fugazi. En parlant de ces derniers, James Isaac pose parfois sa voix de la même manière que Ian MacKaye, entre deux vocalises plus hargneuses. Le trio propose donc un metal moderne et massif qui puise tout de même aux racines – résurgence d'un passé plus stoner - riches en riffs terrassants, tout en privilégiant subtilement l'émotion. Mastodon ? L'esprit est similaire, le corps de la musique est autre. En tout cas, Taint n'a pas son pareil pour composer et exécuter des titres évolutifs parmi les plus captivants du moment.
O. Drago 8/10 www.taint.co.uk

DEVENDRA BANHART
Cripple Crow
(XL Recordings/Beggars Banquet)
Pop psyche pour bobo-party

Heu pardon, je peux être grossier là ? Ok, bon j'y vais : non mais c'est quoi cette merde, bordel ! Ah, ça soulage. C'est vrai quoi, quel respect faut-il avoir pour son public, pour oser sortir un tel ensemble de collages musicaux, ces structures sans débuts ni fins, ces emprunts maladroits et prétendre qu'il s'agit là de chansons ? Quitte à piller ouvertement Nick Drake ou John Lennon, autant le faire correctement et avec classe. Ce troisième album du petit prince des branchouilles en velours cottelé n'est qu'un condensé de clichés d'une époque aujourd'hui révolue et que l'on tente de faire revivre par le biais de patchouli, de tapis orientaux et de tignasses enrubannées. Certes, la coquille est belle, presque plus vraie que nature. Mais elle est aussi tristement creuse : aucune pertinence dans le propos, pas d'idées innovantes, que du repompage d'artistes majeurs mais sans nuance, sans sève. Là où, précédemment, Devendra Banhart enthousiasmait poliment le bobo qui sommeillait en nous, il ne crée désormais plus qu'embarras et crispation, avec ce sentiment désagréable de s'être fait enfler sur la marchandise. Ce disque ne s'adresse à vous qu'à une seule condition : que vous habitiez un petit loft de 200 m2 en centre ville, et que vous y organisiez des brunchs lounges pour trentenaires bossant dans la com'. Un disque de son époque quoi ! **B. Pinsac 2/10** www.xlrecordings.com

NASHVILLE PUSSY
Get some
(SPV / Wagram)
Heavy boogie rock sudiste

Sympathiques, les Nashville Pussy l'ont toujours été, enthousiasmants parfois, transcendants jamais. Cette chronique pourrait s'arrêter là, puisque ce qui vaut pour le groupe vaut également pour son nouvel effort. La formule ne change pas : mélange de boogie rock et de heavy rock, elle est efficace, fait la part belle aux guitares, et rappelle furieusement AC/DC, Motörhead ou Lynyrd Skynyrd pour le côté sudiste des grattes. Les textes sont toujours aussi salaces et fendards comme ce magnifique « Pussy Time » au refrain lubrique, Blaine Cartwright chante à pleins poumons de sa voix rocailleuse en diable, et Ruyter Suys nous prouve, une fois encore, que soliste est un terme s'accordant aussi bien au féminin qu'au masculin. Comme à l'accoutumée, les Nashville Pussy nous glisse une petite reprise, en se penchant cette fois-ci sur le passé légendaire d'Ike & Tina Turner, pour en extraire un « Nutbush City Limits » bien humide ! Côté people, on a droit à un petite visite d'Izzy Stradlin (ex-Guns'n'Roses) et de Rick Richards de The Georgia Satellites pour un exercice de slide. À l'écoute intégrale de ce nouvel opus, le fan sera rassuré de retrouver ici, tout ce qu'il aimait dans « High as Hell » ou « Let Them Eat Pussy », tandis que le badaud se félicitera d'avoir fait la connaissance d'une formation sérieuse dans la déconne sortant des albums parfaits pour une soirée de catch féminin arrosée à la Bud'. Damn Yankees ! **B. Pinsac 6,5/10** www.nashvillepussy.com

ONEIDA
The Wedding
(Jagjaguwar/Differ-ant)
Pop barrée

Un titre de ce nouvel album s'appelle « Charlemagne », mais on ne sait s'il s'agit de celui qui portait la barbe fleurie - elle se porte assez longue et touffue en ce moment d'ailleurs, au dessus d'une guitare folk en bandoulière - ou de Charlemagne Palestine qui pour autant qu'il porte la barbe est surtout connu pour sa musique répétitive. Car en effet, Oneida pousse un peu plus loin cette pop répétitive qu'il avait déjà développée sur ses albums précédents, *Secret Wars* notamment. « The Eiger » donne tout de suite la tonalité : les cordes entrelacées brodent une tapisserie uniforme que surplombe la voix blanche du chanteur. Les instrumentations rock qui reparaîtront par la suite toujours marquées par cette texture vibrante minimaliste et répétitive (l'hypnotique « Lavender ») mais non dénuée d'une approche mélodique très fine rappelant par moment John Cale (« High Life»). Les titres les plus étranges, évoquant Robert Wyatt, pour la fragilité de la voix et la fausse naïveté sont les plus intéressants (« Charlemagne » ou « Know »), d'autres sont un peu trop des relectures de rock sixties type Electric Prunes (« Spirits »). On sent toutefois que le groupe est maître de ses effets, qu'il sait canaliser la tension, guidant les montées en tenant solidement les rênes. Seul « Did I Die? » fait figure d'anomalie, de pustule, sorte de... hard rock, au sens le plus strict, strident et hurlé (la question du titre est angoissante, je l'admets), mais cette soupape est vite refermée, et un rythme à la Neu ! prend vite le dessus comme pour faire disparaître toute trace. Oneida est un groupe qui se développe lentement mais sûrement au fil des albums, affirmant une esthétique pétrie de nombreuses influences mais consolidant peu à peu une identité forte. À noter les participations de Phil Manley de Trans Am, Adam Davison de Company, Brad Truax de Home et de la pianiste Emily Manzo. **F. Delval 8/10** www.jagjaguwar.com/

SOLEFALD
Red For Fire – An Icelandic Odyssey Part 1
(Season Of Mist)
Black metal... et bien au delà

Si les deux protagonistes de Solefald, Lazare et Cornelius ont accumulé dans le temps collaborations et projets exemplaires (Borknagar, Monumentum, ou Sturmgeist), c'est sans aucun doute parce que tel niveau de mélodicité et d'inventivité n'est pas monnaie courante, tous genres confondus. Pourvoyeurs d'un black metal transcendé depuis leurs débuts et récemment encore avec un *In Harmonia Universali* très 70's, les deux Norvégiens remettent le couvert et rassemblent pléthore d'invités pour ce qui forme le premier volume d'une suite d'ores et déjà attendue. *Red For Fire – An Icelandic Odyssey Part 1* injecte la puissance âpre et speed du black metal à des formules alchimiques et plus physiques que sur l'album précédent, lequel faisait davantage appel à un psychédélisme daté et charmeur. Ici, les orchestrations apportent de suaves césures internes aux titres (« Survival Of The Outlaw », « White Frost Queen ») voire concourent à leur donner une majesté intégrale (l'introductif « Sun I Call », sublime). Et tandis que le chant oscille entre aigus démoniaques et gravité grumeleuse, s'ébauchent des prolongements orchestrés, épiques et guerriers au fil desquels le black metal dégénère vers des formes mouvantes, lyriques et franchement passionnantes. **E. Hennequin 8,5/10**

DIMMU BORGIR
Stormblåst
(Nuclear Blast)
Black metal mélodique

Voici donc la version intégralement réenregistrée du deuxième opus du combo norvégien. Seuls Shagrath, Silenoz flanqué d'Hellhammer (Mayhem, Arcturus, The Kovenant) sont de la partie. À la production l'incontournable Peter Tagtgren. D'emblée, se pose la question du pourquoi d'un tel lifting. De nature soupçonneuse (on ne se refait pas !) et peu enclin à gober n'importe quoi, on songe bien évidemment à l'appât du gain, à la volonté de faire table rase de débuts musicaux plus que médiocres – à ce titre, il y a *For All Tid* à retaper aussi mais celui-ci est vraiment irrécupérable –, ou bien à l'opération marketing destinée à asseoir davantage la notoriété du groupe. Mais arrêtons-nous en là avant d'intenter un procès d'intention aussi futile qu'inutile. Car à bien y réfléchir, DM aurait été bien con de ne pas le faire. Pourquoi ? Tout simplement en raison de la vacuité de la première mouture. Le combo n'avait rien à perdre sur le plan musical à la réactualiser, bien au contraire. Ce n'est pas comme si Emperor, Mayhem ou encore Darkthrone l'avaient fait à leurs premières réalisations, lesquelles possèdent, contrairement à celles de DM, quelque chose de vraiment unique, singulier pour ne pas dire sacré, en dépit d'un son crapoteux, lui-même partie prenante de ce charme froid. Au final, *Stormblåst* 2005 gomme un peu l'aspect kitsch de son aîné tout en lui apportant davantage de punch, reste encore ces riffs téléphonés, ces lignes de claviers élémentaires et j'en passe. Rien à voir avec ses récentes réalisations, bien plus passionnantes, pour peu que l'on apprécie leur style symphonique. **J. André 4/10** www.dimmu-borgir.com

IN GOWAN RING
Hazel Steps Through A Weathered Home
(Shayo)
Folk paré de psychédélisme

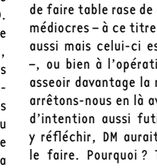
Réédité par Shayo au bénéfice d'un design revu et corrigé, le quatrième opus du projet américain In Gowan Ring offre un instant de pause folk et mélancolique de grande tenue. Ces cinquante minutes figurent en effet parmi les travaux les plus épurés et touchants du compositeur B'eirth, à l'heure où se profile l'arrivée d'un nouvel opus intitulé *Birch Book*. La force de *Hazel Steps Through A Weathered Home*, enregistrement datant de l'année 2002, réside en ces douces effluves psychédéliques qui ne disent pas leur nom mais qui parcourent des armatures acoustiques, faisant se joindre les tréfonds d'une musique folk introvertie et des tournures de type médiéval. Bien entouré pour ce faire (deux membres de Blood Axis, entre autres, sont investis dans le projet), le multi-instrumentiste B'eirth développe une poésie que n'auraient pas dénié les plus tranquilles des notes de Jethro Tull, à ceci près que les tournures d'In Gowan Ring restent d'un acabit le plus simple possible. Leur hypnose opère à coup sûr et le label suisse Shayo, une fois de plus, a un sacré flair : la réédition s'imposait, car on a comme le sentiment que l'œuvre d'In Gowan Ring, si belle soit elle, passe trop souvent aux oubliettes. Lumineux. **E. Hennequin 8/10** www.ingowanring.com

27
Holding On For Brighter Days
(Undergroove/Pias)
Indie pop/trip-hop

La musique de 27 ? De la pop alternative... Pardonnez l'oxymore mais si 27 est bien pop de par les mélodies qu'il développe, ses refrains easy-listening, le trio est peu *pop*ulaire en dehors d'un cercle restreint d'amateurs de post-hardcore et autres musiques dures. Des connections avec Isis et Red Sparowes, des plans tournées qui privilégient les premières parties de groupes plus énervés... le groupe n'en pratique pas moins une pop gracieuse et ambiancée à ranger entre Azure Ray et Club 8. Des instrumentations aux sonorités parfois electro/trip-hop, un piano, des samples, des arrangements de cordes, des guitares qui s'énervent rarement (« The Downfall Of The Upright ») des compos toujours délicates sur lesquelles se pose la voix angélique et nonchalante de Maria Christopher... La musique du groupe est enchanteresse et suscite – comme une balade après l'orage (le magnifique « Holding On For Brighter Days ») à travers de hautes herbes trempées – une sensation de plénitude doublée de quelques frissons inévitables, ainsi qu'une mélancolie certaine... **El. Denis 7,5/10** www.27.vg

27/ :TWINZERO
27:00 Split
(Undergroove/Pias)

On passera sur les titres de 27 : pas d'inédit puisqu'il s'agit de deux morceaux du dernier album (« Half Life » et « The Downfall Of The Upright »)... Des chansons connues donc, mais non moins excellentes : de la pop organique, ambiancée et hypnotique made in Boston, on vous le répète. Place ensuite aux Anglais de :Twinzero, leurs compagnons de label (et de tournée). Ces derniers livrent un morceau inédit baptisé « In Sha'Allah » : une perle acoustique sombre et grungoïde avec des atours orientalisants du meilleur effet. Ainsi qu'un titre étonnant puisqu'il enchaîne d'une traite des éléments de « Monolith Part 001 », « Monolith Part 002 » et « Monolith Part 005 » (sur leur dernier album *Monolith*) comme pour en donner un aperçu ou « teaser ». Mais cette nouvelle compo est réussie, et comme l'autre morceau, elle explore le côté moins agressif du groupe. Une facette non moins torturée et habitée qui met particulièrement en valeur les qualités vocales de l'excellent Karl Middleton (the Blueprint) soutenu essentiellement sur ces deux titres, par un piano, une guitare sèche et quelques chœurs. Quant au dernier titre (baptisé « 0027 » en ce qu'il permet à ce split EP d'atteindre la symbolique durée de 27 minutes) il s'agit d'un remix signé Rueben Gotto (guitariste) qui, dans la lignée du deuxième morceau de :Twinzero, fait le lien entre plusieurs chansons... Mais de :Twinzero **et** 27 cette fois. Un tour de force puisque le titre qui en résulte, s'il mêle des éléments des quatre chansons qui le précèdent sur ce split, n'en demeure pas moins totalement cohérent et intéressant en soi. **El. Denis */10** www.27.vg



THE YOUNG GODS
XXY Twenty Years 1985-2005
(Pias)
Young Gods

Pour fêter leurs vingt ans d'existence nos jeunes dieux s'activent. Manifestations, collaborations et cette opulente compilation, témoignage d'un parcours incontournable pour tout amateur de musique aventureuse. Ces architectes sonores, comme ils se définissent, auront transcendé une technologie dernier cri (sampler, ordinateur) pour en extirper une force brute et animale ou spatiale et hallucinogène, laissant loin derrière eux une cohorte de groupes à claviers-échantillonneurs bien peu inspirés. Des claviers libérateurs d'orages et de plénitude, accompagnés d'un chanteur et d'un batteur, dans une approche souvent frontale, donc rock, « in your face » comme ils le disent eux-mêmes, surtout au cours de leurs shows inoubliables.
Le premier de ce double CD prouve le talent du trio dans son appropriation des genres au fil du temps. Des styles musicaux qui trouvent grâce à eux une seconde jeunesse. Rock industriel implacable « Envoyé ! », « Fais La Mouette ». Post-metal incandescent « L'Amourir », « Pas Mal », « L'Eau Rouge ». Hommage à d'illustres européens « Did You Miss Me ? » - cover du glam-rockeur Gary Glitter, « Charlotte » - clin d'œil coquin à Serge Gainsbourg, « September Song » - reprise d'un extrait d'une comédie musicale de Kurt Weill (et Maxwell Anderson), « Alabama Song » du même Weill cette fois avec Brecht. Rock américain éternel « Our House », « Gazoline Man », « Skinflowers » tirés de leur plus populaire album *T.V. Sky*, traversé dans sa deuxième face par le fantôme de Jim Morrison. Psychédélisme et spiritualité « Donnez Les Esprits », « Kissing The Sun », « Gardez Les Esprits », « Child In The Tree ». Electronica « Lucidogen », « Astronomic », « Toi Du Monde ». Visites des styles, ok, mais avant tout, invention d'un style en soi que la « Young Gods touch » qui fascinera des personnalités appelées à une plus grande célébrité : Patton, Jourgensen, Reznor. Un seul petit regret, l'absence de « The Irrtum Boys », petit frère de leur premier et formidable coup de pied au cul « Envoyé ! ».
Le deuxième cd est constitué de remixes, de morceaux des autres albums « Heaven Deconstruction », « Music For Artificial Clouds » (autre orientation du groupe, vers l'ambient), ou de raretés telle la reprise du « Requiem Pour Un Con », nouveau lien avec le regretté Gainsbourg, autre magicien de la musique et des mots.
Sachez enfin que cette compilation s'ouvre avec « Secret », un titre de leur prochain album (avril 2006), qui marque le retour aux guitares avec chant en français et rythme reptilien sexy. Joyeux anniversaire. **M. Rouquier */10** www.younggods.com

MONKEY 3
Monkey 3
(Buzzville)
Rock instrumental

Avec une aisance insolente les Suisses de Monkey 3 délivrent un rock puissant instrumental trippant mais jamais soporifique, ils parviennent en effet toujours à maintenir un dosage parfait entre un songwriting solide s'appuyant sur des riffs lourds mais énergiques et des ouvertures space rock cosmiques hallucinées si bien qu'à aucun moment on ne déplore l'absence de chant, au contraire, on apprécie et on mesure chaque détail. Il y a ici quelque chose de massif et ambitieux, presque solennel qui dépasse le cadre du stoner, à plusieurs reprises on songe d'ailleurs à Tool et ses velléités progressives. Les nappes de synthés volent, la basse fait tourner des motifs efficaces alors que la guitare riffe avec aplomb tout en s'autorisant de brèves digressions contemplatives et autres soli. La dynamique du groupe préserve ainsi un aspect hypnotique en jouant sur la répétition mais sans jamais se perdre en chemin, plus proches des compos structurées évolutives d'un Karma To Burn donc, que des jams engourdis d'un Pharaoh Overlord. Mais Monkey 3 prend le temps de tisser ses ambiances et rend même hommage au Melvins en reprenant « Lividity », titre instrumental plutôt posé issu de *Stoner Witch*. Un premier album décidément tout en subtilité donc, fortement recommandé. **Em. Denis 8.5/10**

WHITE HASSLE
Your Langage
(Fargo records/Naïve)
Rhythm'n'blues saupoudré d'electro

Comme un rayon de soleil en provenance de New York, White Hassle vient illuminer nos platines avec ce troisième album cool et relaxant comme un été indien. Désormais quatuor depuis l'intégration de DJ Atsushi Numata à la formation classique guitare-basse-batterie, la formation de Marcellus Hall vient nous titiller les oreilles de son rythm'n'blues blanc saupoudré ça et là de scratchs discrets et malicieux. Moins rock et plus folk que son précédent effort *The Death of Song*, ce nouvel album compte en son sein de très agréables morceaux et deux véritables réussites (« Star Position », « Neon, Not the Night ») qui viennent confirmer ce que l'on devinait déjà : White Hassle progresse et s'impose un peu plus à chaque album. Le duo vocal formé avec Ambrosia Parsley (Shivaree) sur la reprise « You'd be Surprised » est absolument charmant accentuant l'aspect rétro du morceau. On pense étrangement par instant à Cake, non pas dans le son ou la composition, mais dans la coolitude qui naît de la rencontre de musique traditionnelle (sommairement le folk) et d'une autre plus contemporaine (les platines). S'il est encore trop tôt pour dire si White Hassle marquera de son empreinte le son new-yorkais de cette décennie déjà bien entamée, on s'accordera à dire que la formation nous fait passer un très bon moment à l'écoute de son album tout en marquant des points dans notre classement personnel de la crédibilité artistique. Ce qui en soit est déjà une chose remarquable ! **B. Pinsac 7/10** www.fargorecords.com

HOUSTON SWING ENGINE
The Tiger Flamboyant
(Ronald Reagan Records/Import)
Stonercore punk'n'roll

Vénère et fun, les Houston Swing Engine l'ont toujours été ! Mais ce qui, au départ était un side-project n'en est plus un, le quatuor a décidé pour son véritable deuxième album de soigner à la fois la production et la composition pour devenir au final une formidable usine à riffs et un fantastique outsider européen au courant actuel mixant savamment punk, stoner, hardcore et rock'n'roll ! Les Suisses ont la classe et cette fois-ci ils le font savoir, et bruyamment qui plus est ! Ces anciens Shovel et Unfold nous ont donc pondu un concentré d'ambiances travaillées et poisseuses basé à la fois sur un mur de guitare proprement scotchant et une assise rythmique remarquable de précision et d'inventivité. C'est bien, si on n'aimait pas autant Favez, les HSE seraient nos Suisses préférés. Rappelant à nouveau un mix furieux entre Refused (le chant hurlé) et Fu Manchu (les riffs, putain ces riffs !), le groupe s'amuse de titres à rallonge ou bien absurdes mais toujours rock'n'roll pour des morceaux en forme de montagnes russes qui partent sur un riff pour en prendre le contre-pied, de rythmes pachydermiques pour aboutir sur un ensemble speed et tendu. Le groupe est maître de son art, joue avec les structures de ses chansons et avec les oreilles de ses auditeurs pour le total bonheur de ces derniers. Inutile de se pencher plus sur un titre que sur un autre, l'album formant un ensemble compact et viscéral qui s'appréhende dans sa globalité et non comme une succession de singles potentiels (pour employer un terme cher aux directeurs artistiques). Alors que ce soit bien clair, que l'on aime le hardcore, le stoner ou simplement le rock couillu, l'acquisition de ce nouvel album s'avère primordial sous peine de passer à côté d'un des grands disques de 2005. **B. Pinsac 8,5/10** www.houstonswingengine.com

I AM GHOST
We Are Always Searching
(Epitaph/Pias)
MetalPopPunkSymphonique de merde

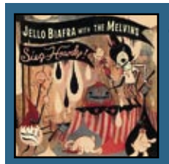
Il faudra un jour remercier les groupes pop, punk, emo, screamo (et j'en passe). Les remercier d'avoir des mots, sans nécessairement saisir le lien entre eux, et ainsi d'enrichir notre vocabulaire briton. Brand New (dans un registre plus supportable, et inspiré) avait déjà fait le coup... Aujourd'hui, I Am Ghost remet le couvert, à la faveur de titres de chansons aussi éloquents que « Pretty People Nerver Lie – Vampires Really Never Die », « Kiss Me Like You Wanted – I Will Never Tell », « The Last Goodbye Of Smile And Bone ». Il est par la même occasion possible de se demander si ces charmantes personnes saisissent ainsi mieux la cohérence qui est censée unir leurs successions de plans mélodiques, en forme d'exercice de style. Visiblement pas. Car, attachez vos ceintures, I Am Ghost réhabilite à sa guise un synthétiseur digne de Symphony X (quelle horreur !) sur des rythmiques vaguement pop punk à la Sum 41 (quelle classe...). Nous avons par exemple tout ceci en vrac dans le morceau numéro 3 (que nous ne citerons pas, par manque de place) mais aussi une sirupeuse voix féminine (ah, la parité...), de brèves déflagrations screamo déstructurées (cela donne toujours un air intelligent) et plein de bons sentiments. Certains iront peut-être voir là dedans une forte audace stylistique qui (comble de l'ambition) viserait à mettre en musique des thèmes aussi forts, et intemporels, que la tragédie, l'amour et le pouvoir. Blahblahblah... **E. Guinot 3/10**
www.epitaph.com

MY DYING BRIDE
Anti-Diluvian Chronicles
(Peaceville/Pias)
Doom Metal Mélancolique

Le label Peaceville s'est fait une spécialité dans la remise au goût du jour de son back catalogue en ressortant les albums de ses groupes phares agrémentés de nouveaux artworks et de bonus inédits ou des compilations aux motivations toutes plus tirées par les cheveux les unes que les autres. C'est dans cette démarche que survient aujourd'hui le énième collector de My Dying Bride : *Anti-Diluvian Chronicles*. Cette pièce renferme trois galettes remplies à ras bord de l'intégralité des singles du groupe anglais plus quelques remixes et lives, pour un total de trente titres, avec en prime un livret contenant une interview pléthorique, un poster et un sticker. Si l'emballage est classieux sans être non plus somptueux, on regrettera avant tout le manque de soin apporté au mixage global, le niveau sonore variant notablement d'un titre à l'autre, d'une époque à une autre. Nous avons vraisemblablement affaire à un bête empilement de titres.
Mais My Dying Bride fait partie de ces groupes incontournables dès lors que l'on parle d'émotion, de noirceur et de mélancolie. Le dark doom metal des Anglais a su évoluer au travers d'une discographie exemplaire, du plus pur (*The Angel And The Dark River*) aux expérimentations du sublime *34.788% Complete* jusqu'à la rugosité tirant par instant sur le black metal d'un *Songs of Darkness, Words of Light* superbe. Dans un coin de l'esprit, on sait, on se souvient, on connaît ces albums, on les aime. Mais la force se libérant des titres les plus beaux et forts mis côte à côte est intense, revigore ce passif et pousse My Dying Bride encore plus haut. Basculer d'un univers à l'autre, d'un instant de tristesse à un moment de colère intériorisée est une sensation rare. Aaron Stainthorpe hanté, catalyseur du sextet et pourvoyeur de moments de grâce, appelle par ses incantations des guitares lourdes comme le mercure ou des ambiances éthérées qui font naître la pluie. Quiconque aurait raté l'œuvre de My Dying Bride trouvera en cet objet une séance de rattrapage incontournable, à pleurer devant tant d'émotion en si peu d'espace-temps. Les connaisseurs resteront toutefois dubitatifs face à un objet qui aurait mérité un meilleur traitement sonore. Mais quand on aime... **N. Pingnelain 7,5/10** www.mydyingbride.org

THE OCEAN
Aeolian
(Metal Blade)
Hardcore-Metal épique

On est immédiatement saisi à la gorge par les premières mesures de l'introductif « The City In The Sea », tant par l'intensité qu'impose la section rythmique que par la production, sévèrement sèche et rêche (mastering effectué par Magnus Lindberg, Cult of Luna), même jusque dans les moments les plus effrénés. Le genre d'intro imparable aux allures de rouleau compresseur qui en dit long sur les intentions du maître d'œuvre Robin Staps, quant à la suite à donner à *Fluxion*, sa précédente et palpitante réalisation. Fort du succès de cette dernière, il fallait enfoncer le clou, frapper un grand coup, imposer définitivement à la face du monde un univers musical qui n'appartient qu'à lui. Mais ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas ici d'un désir crasse d'en foutre plein la vue mais plutôt d'un besoin impérieux d'advenir, de se réaliser à travers une œuvre, comme tout bon artiste qui se respecte. Scénario rebattu, on ne vous apprend rien. Pour mener à bien cette belle et saine ambition, rien de mieux que de faire participer des musiciens que l'on respecte. Ainsi trouvet-on parmi les sept braillards désignés, Tomas Hallbom (Breach), Nate Newton (Converge/Old Man Gloom) et Sean Ingram (Coalesce, Miasis). Rien de moins ! Mais revenons à « The City In The Sea », lequel poursuit les hostilités à grand renfort de riffs ciselés, frappés d'hystérie et de cavalcades punk-hardcore, entrecoupés de lents intermèdes impitoyablement massifs. Une telle démonstration de force se renouvelle à plusieurs reprises notamment pour le titre-fleuve « Austerity », sans doute le plus brillant de l'album, sur lequel Hallbom s'époumone avec une virulence peu commune. Ce fou furieux est au-dessus du lot, sans conteste. Mention spéciale également à « Queen of The Food-Chain » qui voit la participation de Sean Ingram. Et croyez-nous, on l'entend gueuler le saligaud, sur ce morceau résolument alambiqué et bigarré tant par des samples lunaires que par une guitare désaxée. Le conclusif « Inertia » nous ramène au temps de *Fluxion*, où les aspects orchestraux et atmosphériques y tenaient une place prépondérante. Mais anecdotiques dans le cadre d'*Aeolian*, dont seule l'efficacité de la section rythmique prime. Ce qui n'est pas pour nous déplaire mais malheureusement loin de nous satisfaire. Car, au moins cinq titres nous donnent cette sale impression de riffs mis bout à bout sans grande logique, la dynamique s'en trouve donc émoussée et on finit inévitablement par perdre le fil. Sans parler du chant grave de Meta qui, dans ces conditions, patauge en surface et nous tape véritablement sur les nerfs. Résultat, l'ennui pointe le bout de son nez. La puissance et la variété bien réelle de ces titres doublées d'une production magistrale ne sauraient cacher leur cruel manque de cohérence. Révélateur probablement d'un excès de zèle de la part de Staps. À trop vouloir en faire... Dommage, car on est vraiment passé tout près de l'exploit. **J. André 7,5/10**
www.theoceancollective.com



JELLO BIAFRA WITH THE MELVINS
Sieg Howdy!
(Alternative Tentacles/Differ-ant)
Punk metal

Never Breath What You Can't See – tout excellent album qu'il soit - n'a pas fait l'unanimité dans le camp des fans des Melvins. Trop punk ? Trop Dead K. ? Pas assez Melvins, pour sûr... Certains de ces déçus espéraient secrètement que les morceaux écartés du tracklisting de ce premier opus, l'avaient été car présentant de plus « melvinesques » dispositions. Messieurs, ce n'est pas le cas ! On ne dénombre que quatre de ces titres : « Lessons In What Not to Become » tout d'abord, grosse charge punk-metal aux textes délirants et aux refrains à tendance bruitiste digne des Buttholes Surfers. Puis « Those Dumb Punk Kids (Will Buy Anything) », plus rock'n'roll. Là, Jello s'en prend on ne peut plus ouvertement à ses ex-camarades des Dead Kennedys, critiquant leurs crapuleuses tournées de reformation. Textes explicites : « *We'll sue the guys who wrote the song, so we can sell them into commercials. Steal The name and hit the road, trashing all our band stood for. Won't rehearse, sound worse. Hey, we re back! Show us how much you care. The merch booth's right over there...* ». Surprenant que ce titre ne se soit pas retrouvé sur le premier opus, l'escroquerie que constitue la reformation des Dead Kennedys étant à l'origine de l'association Jello/Melvins. « Whoiln Bun-Bull » ensuite, sur lequel le son de basse saturée – mis à l'honneur – de Kevin Rutmanis fait des ravages alors que les distorsions de Buzzo ne démarrent que sur les refrains, dans un enfer noise ! Et enfin « Vote of The Island » et ses 50 secondes basiques et frondeuses. N'oublions pas le morceau introductif de l'album, la reprise du célèbre « Halo of Flies » d'Alice Cooper, véritable fresque hard rock seventies sur laquelle Jello perche sa voix de chèvre sous amphet ! Précisons tout de même que ce morceau a été enregistré à la demande de Biafra, lequel avait craqué sur la reprise qu'en avaient fait les Melvins lors d'un show il y a plusieurs années (tout en appréciant moyennement le reste du concert !). Au rayon bonus de luxe on commencera par une version live aux textes remaniés – anti-Schwarzenegger - de l'hymne des Dead Kennedys « Kalifornia Über Alles ». Reste une nouvelle mouture plus longue de « The Lighter Side Of Global Terrorism » ainsi que trois remixes. Dalëk fait basculer « Dawn Of The Locust » du côté sombre de la force à renfort de beats imposants et de distorsions cauchemardesques, pour un rendu convenu et somme toute moins impressionnant que les deux transformations suivantes.
En effet, « Enchanted Thoughtfist » étonnamment armé d'intentions new wave par Al Jourgensen, sauf si l'on considère les premiers travaux electro de son Ministry, s'avère être une grosse réussite à l'instar du dernier remix signé Dale Crover et Thosi, une relecture hypnotique de « Caped Crusader » nappé d'électronique parasitaire et de chœurs étranges. Deuxième fournée plus bigarrée donc, que certains jugeront faite de bric et de broc, nous on adhère à 100%.
O. Drago 9/10 www.alternativetentacles.com

METRIC
Live It Out
(Last Gang/Naïve)
Pop electro

Si le premier album de Metric, *Old World Underground, Where Are You Now?* n'a fait crier personne au génie, on ne peut pas nier non plus qu'il contenait de bons brûlots post-punk orientés dancefloor (courage, la mode finira par passer) plutôt sympathiques et qui ne demandaient qu'à être approfondis. Or, le problème de *Live It Out* est qu'il reste justement en surface. Et à l'écoute, un sentiment de lassitude et de vide ne manque pas de s'installer rapidement. Certes les tempos sont plutôt vifs, on pourrait avoir envie de danser parfois, mais le côté répétitif, des guitares notamment, provoque plutôt l'ennui que la transe. La voix typée « Cardigans » de la blonde Emily Haines n'aide pas beaucoup, quoique certains puissent aimer, j'imagine. En réalité, on pourrait voir (au pire) dans Metric une version branchée de Garbage, notamment dans le côté pop très lisse qui vise plus l'efficacité qu'une quelconque profondeur, voire simplement un peu d'émotion. Tout ça emballé par une guitare loin d'être aussi inventive que celle de Daniel Ash ou Robert Smith (après tout ce sont eux qui sont célébrés par ce retour en grâce des 80's), et une section rythmique qui semble un peu absente, et en tout cas toujours très raide et anti-groove au possible. Même l'urgence que l'on peut percevoir dans la musique semble feinte, ou de toute façon appliquée comme une recette. Alors que reste-t-il après toutes ces faiblesses ? Une poignée de chansons sautillantes et pas désagréables, éventuellement capables de faire danser quelques étudiants en art allumés aux alcopops. Rien qui laisse présager que Metric durera, et même au sein du revival new-wave rien qui ne puisse nous les faire préférer à d'autres, d'autant que dans le genre ce n'est pas les groupes efficaces et talentueux qui manquent (cf : The Departure, Maximo Park). Mais comme on sait que ce n'est pas la sincérité ni le talent qui fait forcément le succès commercial d'un groupe, on souhaite un bon voyage à nos amis canadiens, au plaisir de ne pas les revoir de sitôt. **J. Dupas** 3/10
www.ilovemetric.com

ANIMAL COLLECTIVE
Feels
(Fat Cat/Pias)
Symphonie Pop

De deux choses l'une. Soit nous sommes en train d'assister réellement à l'émergence d'une nouvelle scène, et par la même à une redéfinition en profondeur du champ stylistique rock. Soit les trois bombes successives (pour ne citer qu'elles...) que furent les récentes sorties de Arcade Fire, Animal Collective et Claps Your Hands Say Yeah ! ne sont qu'un pur hasard de calendrier. La première option semble la plus recevable, et il ne faudra pas s'en plaindre. Car si le rock, branché à défaut d'être grand public, devient aussi exigeant et profond que peut l'être la musique d'Animal Collective (qui signe ici tout de même son septième album !), alors il va falloir esquisser un grand sourire. À vrai dire, la richesse sonore des New-Yorkais n'a pas de limites... Piano, batterie, guitares, bruitages en tout genre jouent comme guidés par la seule exaltation. Parlons donc ici sans crainte de lyrisme, de souffle, d'instinct et d'illumination. Comme des Sigur Rós sous amphétamines (« Datty Duck »), tel des Beach Boys champêtres (« The Purple Bottle »), ce collectif s'est mis en quête de l'émotion primitive, réveille l'enfance et sa doucereuse euphorie (« Grass »), et joue la carte de l'hypnotique pour mieux introduire ses couches sonores dans la conscience de l'auditeur. Au final : un univers en forme de symphonie pop qui bouleverse les certitudes, et dépasse amplement le simple exercice de style pour imposer sa beauté, et sa grâce. Sa puissance, et son style : qu'on se surprend à croire comme porteur d'avenir. **E. Guinot 9/10** www.fat-cat.co.uk

THE SUICIDE MACHINES
War Profiteering Is Killing Us All
(Side One Dummy)
Punk

Il est des groupes pour qui il est bien difficile d'envisager le changement. Presque comme ci celui-ci relèverait d'une quelconque absurdité... Ainsi, il convient de se demander si le punk rock de The Suicide Machines, en 14 ans de carrière, a réellement subi un bouleversement. Pas besoin de se perdre en considérations, la réponse est non. Le combo fait acte de fidélité à ses premières amours, soit un punk qui doit autant au hardcore qu'au ska. **E.Guinot** 6/10 suicides-machine.com

ARCH ENEMY
Doomsday Machine
(Century Media/Nocturne)
Death Metal Mélodique

Mettre une jolie blonde au poste de grogneur en chef et passer au stade média supérieur. Jouer comme des bêtes, avec virtuosité, finesse et virulence. Et réussir. Arch Enemy et *Doomsday Machine*, death metal racé et évolutif, ni bas du front ni superfétatoire mais précis et attirant.
Les frères Amott connaissent les ficelles à riffs et savent jouer sur la dynamique, ne pas en mettre partout pour décupler l'impact au moment opportun et surtout faire en sorte qu'une simple chanson devienne dès sa création un incontournable de scène, un de ces moments qui tient l'auditoire et le plie à sa merci (« Carry the Cross », « Skeleton Dance »). Ils savent également très bien se rapprocher d'un stoner sous acide (« Slaves of Yesterday » au break atmosphérique superbe) et excellent sur les mid tempo sombres, à l'instar de « My Apocalypse », batterie plombante et exécution inspirée en apnée sur fond de U-Boot synthétique. En revanche, la belle Angela Gossow se cantonne au registre monotone qui lui est désormais si familier et ne brille pas par une interprétation très personnelle, au point de lisser la richesse musicale du reste du groupe. Un sixième album studio dans un registre moins torturé que par le passé sur les exigeants *Stigmata* ou *Burning Bridges* et, par conséquent, plus prompt à séduire l'auditeur en quête de sa petite dose de violence. Mais proprement, sans boyaux et autres vermisseaux purulents, le death metal c'est clean désormais. *Doomsday Machine* est à consommer sur place mais a été bourré d'appétant, à tel point qu'on y revient par pure gourmandise. **N. Pingnelain 7,5/10** www.arch-enemy.net

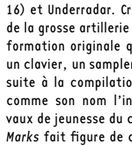
BONGZILLA
Amerijuanican
(Relapse/Pias)
Groovy THC powered sludge

On ne va pas s'éterniser, juste situer les choses pour ceux qui n'auraient encore jamais entendu parler de Bongzilla. Car album après album, Bongzilla fait du Bongzilla. Au programme les sempiternelles mêmes obsessions chez ces Américains : la guerre, le cannabis (si on vous dit que certains membres de Bongzilla officient dans un combo à peu près similaire du nom de Weedeater, vous commencez à mesurer l'ampleur des dégâts neuronaux) et les riffs lourds du grand Black Sabbath (Ah, si celui-là n'avait pas existé où en serions-nous ?!). Bongzilla joue donc du sludge, dans la droite lignée de celui des Anglais d'Iron Monkey, mais davantage boosté au THC qu'à la coke, moins malsain et dégénéré... Ça groove, c'est heavy, ça riffe façon seventies, ça braille façon Lucifer et ça s'autorise même une ou deux envolées instrumentales aux limites du psyché. Jusqu'alors, Bongzilla ne nous avait pas impressionnés outre mesure, sympathique groupe sludge parmi tant d'autres. Mais cette fois, on adhère à fond, car si le style reste le même à 100%, le songwriting nous paraît un cran nettement au-dessus. Pas original pour un sou, mais assez jouissif somme toute, surtout que le disque se clôt sur une excellente reprise du « Champagne And Reefer » de Muddy Waters. **O. Drago 8/10**
www.relapse.com

CREAM ABDUL BABAR
Covering The Track Marks
(Underradar)
Hardcore

En onze ans d'existence Cream Abdul Babar se sera fendu de deux albums, de nombreux splits (partagés avec Kylesa, Teen Chtulu ou encore Mira) et EP parus sur divers labels indés dont At A Loss (Kylesa, Meatjack, 16) et Underradar. Cream Abdul Babar, c'était de la grosse artillerie : sept musiciens pour une formation originale qui comptait en ses rangs un clavier, un sampler et un trombone ! Faisant suite à la compilation *Escaved 1995-1998* qui comme son nom l'indique réunissait les travaux de jeunesse du combo, *Covering The Track Marks* fait figure de chant du cygne. En effet, nous l'apprenions il y a quelques mois de la bouche du batteur Jason désormais en poste chez Kylesa, Cream Abdul Babar n'est plus. Famille, travail, enfants ont eu raison de la motivation de certains des musiciens. Les quatre derniers titres enregistrés par le groupe sont donc des reprises et autant de preuves de bon goût : « Burning Inside » de Ministry, assez fidèle (trop ?) à l'originale, suivie de « Rid of Me » signé Pj Harvey, un choix assez cocasse si l'on considère les textes de la chanson, lesquels prennent une toute autre dimension chanté par un homme ! (« Lick my legs I'm on fire, lick my legs of desire ») On continue avec le grandiose « Gladiator » de Jesus Lizard, reprise la plus réussie du lot, et enfin « Born Annoying » d'Helmet, méconnaissable. Seules les paroles semblent avoir été conservées, l'instrumentation, elle, se limitant ici à un assemblage de samples bruitistes. Original à défaut d'être captivant. Enfin, « Space » des méconnus Mira (très bon groupe noisy pop/shoagaze, www.mira.nu), déjà présents sur le split Cream Abdul Babar/Mira, s'avère être un excellent titre, qu'il soit joué par l'un ou l'autre des groupes. À l'heure où Kylesa fait couler de l'encre par litre, on se laissait aller à penser que Cream Abdul Babar allait lui aussi finir par susciter l'intérêt, il n'en sera malheureusement rien. **0. Drago 7/10** www.creamabdulbabar.com

ALAMO RACE TRACK
Birds at home
(Fargo Records)
Pop-rock lo-fi



Indiscutablement, ce premier album d'Alamo Race Track pose problème. Si tous les ingrédients permettant de réaliser un bon disque de pop lo-fi sont ici présents, la sauce ne prend pas malgré tout. Les Hollandais ont pourtant mis les petits plats dans les grands, en s'offrant une production ample et soignée. Non, le principalement défaut du quatuor est, paradoxalement, sa trop grande et trop riche qualité d'écriture, saillant mal au format pop. Les mélodies sont si élaborées qu'elles en deviennent difficilement mémorisables, comble d'une musique qui, pour qu'elle fonctionne correctement, ne doit plus vous quitter, et ce dès la première écoute. Trop travaillé et pas assez spontané, voilà la définition qui semble le mieux caractériser le songwriting de Ralph Mulder, guitare et chanteur de la formation au timbre de voix, lui aussi trop neutre et pas assez personnel. La musique, quant à elle, évoque d'un titre à l'autre, tantôt Girls In Hawaï, The Strokes (« We Like To Go On »), Coldplay (« Short Leave ») ou ponctuellement Weezer. Mais paraître n'est pas être, et si Alamo Race Track a l'aspect des formations précitées, il n'en a malheureusement pas la saveur. *Birds at Home* n'est au demeurant pas un disque désagréable, loin s'en faut, mais il manque essentiellement de titres définitifs, de ceux qui vous invitent à le remettre plus d'une fois sur votre platine. Et s'il nous faut ne retenir qu'une chose de ce premier album, ce sera sans nul doute la magnifique ambiance Lynchienne dans laquelle baigne tout entière la musique des Hollandais. Brillant d'une lueur sombre, invoquant sans cesse cactus, palmiers et souvenirs cinéphiliques, elle est la grande réussite de ce *Birds at Home*. C'est, à n'en pas douter, par son biais que l'on reviendra observer comment évolue Alamo Race Track. Working in progress... **B. Pinsac 5/10** www.fargorecords.com

SONGS OF SOIL
The Painted Trees of Ghostwood
(Startracks/Longfellowdeeds records)
Dark Americana

Certains vont finir par croire que je suis un monomaniaque, avec pour principal centre d'intérêt les formations suédoises. Mais lorsque l'on se penche de plus près sur ce petit pays, le rapport entre la densité de la population et le nombre impressionnant d'artistes talentueux, nous fait, peut-être nous poser des questions, à nous autres Français. Dans le cas de cet unique album de Songs of Soil, des questions on ne s'en pose plus, on pleure simplement à l'écoute de ces dix joyaux d'americana sombre et dépressif à souhait. Beau comme un été à Stockholm et triste comme un hiver au Cap Nord, cet album est une sorte de trait d'union entre le passé et le présent du chanteur guitariste Christian Kjellvander. Peu ou pas connu par chez nous, le Suédois a pourtant une carrière de plus de dix ans en Scandinavie, où il est une véritable star. Ancien leader des Lemonheads suédois, les Loosegoats, et désormais songwriter évoluant au solo au sein de l'écurie de Fargo Records pour la France, Kjellvander s'est associé l'espace de ce *The Painted Trees of Ghostwood* à son frère et à certains anciens membres de Loosegoats, pour un album que l'on se doit d'appréhender comme une récréation artistiquement enthousiasmante. Sorti il y a maintenant de cela cinq ans, et distribué récemment en France via Longfellowdeeds records, l'album est une splendeur aux textes magnifiques (« Jesus ») et aux saveurs multiples (« Paige », « Kelly »). Au fil des compositions, au sein desquelles tout apport harmonique trouve logiquement sa place (mandoline, harmonica, piano et même accordéon), on se laisse subtilement bercer, par ce sentiment très plaisant de quiétude et de douceur mêlé à une tristesse infinie. Très posées, toujours savamment ambiancées, les chansons de Songs Of Soil sont habitées par les fantômes de Nick Drake, Townes Van Zandt ou Tim Hardin. On évolue aux frontières du folk le plus sombre et du songwriting le plus lumineux, bref de l'americana le plus classieux. Denses et richement arrangées, les compositions des frères Kjellvander sont un vibrant hommage à tout un pan de la musique anglo-saxonne, que certains auraient un peu vite rangé au rayon des antiquités. Ici point de nostalgie, mais plutôt une relecture contemporaine d'un genre auprès duquel, tel une fontaine de jouvence, il fait bon venir se ressourcer. Nous sommes les premiers à nous en satisfaire ! **B. Pinsac 8,5/10** www.luger.se/sveinfo/songsofsoil.asp

PAINKILLER
50th Birthday Celebration Volume 12
(Tzadik/Orchestra)
Free jazz expérimental

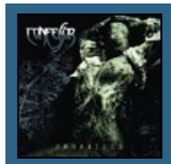
En 2003 John Zorn, compositeur, saxophoniste et figure de proue de la musique moderne américaine fêtait son demi-siècle en donnant près de 60 concerts avec ses divers groupes, projets et amis musiciens (Masada, Locus Solus, ou bien en duo avec Yamataka Eye des Boredoms ou le guitariste Fred Frith, etc.). Petit à petit des enregistrements de ces concerts paraissent sur son label Tzadik et voici le douzième de la série, capturant Painkiller le 16 septembre 2003. En fait de Painkiller on ne retrouve ici que Zorn et le bassiste Bill Laswell car pas trace du batteur Mick Harris, mais bien Hamid Drake derrière les fûts. Un remplaçant de choix certes, un as de la musique afro-cubaine improvisée et partenaire rythmique de Laswell à maintes reprises ces dernières années. Mais... problème. Painkiller est-il Painkiller sans Harris, un groupe qui plus que tout autre produisait une musique unique fruit de la rencontre de trois musiciens capables de mettre en commun leurs univers sonores respectifs ? Qui mieux que ces trois-là savait faire rugir en symbiose, grindcore, dub et free jazz lors de jams endiablés avant d'installer des atmosphères ténébreuses le temps de plages ambiantes terrifiantes ? La première improvisation d'une bonne petite vingtaine de minutes donne l'illusion, les éléments sont du moins en place : les envolées déchirantes du sax alto de Zorn, la basse ronde de Laswell, qui s'autorise parfois la distorsion, et les voix de Mike Patton, invité de luxe venu faire son numéro de hurleur camisolé. La performance est bonne et les musiciens évidemment aguerris. On prend plaisir, on est impressionné, pas de doute. Mais où est passé le sentiment d'effroi qui nous envahissait à l'écoute du *Live At Osaka* ou de *Buried Secret* ? La certitude de se trouver face à une musique profondément dérangeante ? Disparus, avec la frappe assassine d'Harris... À ce sujet, les accélérations titanesques ne sont plus de la partie.
La deuxième impro de seize minutes, elle, ne décolle véritablement qu'au bout de dix, lorsque les plaintes agonisantes du sax de Zorn bataillent avec les cris d'aliéné de Patton (moins pertinents dans ce contexte que ceux de Yamataka Eye), avant une accalmie - où les basses gorgées d'effets de Laswell mènent la danse – qui introduira le troisième et dernier jam, plus réussi mais aussi plus court. Déçu ? Oui et non, car on conseillera tout de même ce live aux aficionados de Painkiller, de Zorn ou de musiques improvisées en général, car l'exercice (de style) est plus que maîtrisé, même si pas vraiment à la hauteur des œuvres passées du trio dont il n'aurait peut-être pas fallu réutiliser le nom. Une réédition de l'introuvable live *Rituals* de 1993 nous aurait davantage comblés. On va se satisfaire de celui-là en attendant. **0. Drago 7,5/10** www.tzadik.com

MATT SHARP
Matt Sharp
(Split records)
Songwriting pop acoustique

Matt Sharp vit cette situation paradoxale, d'être à la fois très célèbre et totalement méconnu. La célébrité, il la doit au fait que sa trogne trône fièrement sur une pochette d'album que tout amateur de power pop made in 90's, a dans sa discothèque. Comme on possède le premier Nada Surf, les Fountains Of Wayne et le *Nevermind* de qui vous savez. Cet album, il s'agit du *Blue Album* de Weezer, groupe dont Matt Sharp fut le bassiste jusqu'à *Pinkerton*. Et c'est là que sa période strass et paillette se clôt, et que celle méconnue débute. Car dans la foulée, Sharp fonde The Rentals, et s'enfonce dans cet anonymat si salutaire pour celui qui souhaite exercer la profession de musicien (concert, album, musique) et non de rock-star (drogue, pute, scandale). Le moment et le contexte idéal donc, pour prendre son envol en sortant son album rien qu'à soi. Ce disque dont on parle, le voici enfin, après un charmant EP en guise de galop d'essai, de mise en bouche. Disons-le tout net, Matt Sharp nous offre là un premier album absolument magnifique. Acoustique et intimiste, ne sonnant pas folk, mais au contraire très pop, la musique de Sharp apaise et invite au voyage. Que l'on soit mobile ou statique, au volant de sa voiture ou au fond de son canapé, on a ce sentiment très fort, que Sharp cherche à nous emmener loin, qu'il nous demande de le suivre au gré de ses rengaines mélancoliques, de se laisser porter par la douceur de ses mélodies. Sa musique évoque un croisement contre-nature entre les mélodies pop et sucrées d'un Maritime (ex-Promise Ring) et les arrangements aériens et subtils d'un Sigur Rós. Sharp a également retenu les leçons de son glorieux passé, et nous glisse l'air de rien un vrai petit tube (« Goodbye West Coast ») parmi les autres très bons morceaux qui forment ce premier album sans nom. Plus qu'encourageant, enthousiasmant ! **B. Pinsac 8/10** www.splitrecords.co.uk

CALC
Real To Reel
(Vicious Circle/Discograph)
Pop Lo-Fi

Nous ne savons guère ce qui se trame dans le cœur de Julien Pras – épicentre de la formation bordelaise pop Calc, mais aussi de son pendant lo-fi Pull... Mais aujourd'hui, nous n'avons plus guère de doutes quant à la stature du bonhomme. Et de son songwriting. Car si ce *Real To Reel* estompe un tant soit peu les récurrentes comparaisons à Elliott Smith, il appelle d'autres visages, d'autres figures. Celle peut-être de Mark Linkous (Sparklehorse). Ou pourquoi pas même de Daniel Johnston. Ceux



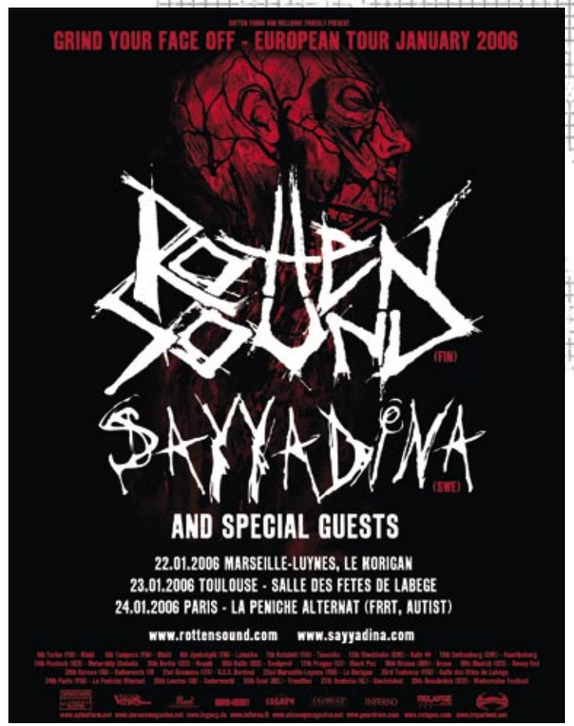
CONFESSOR
Unraveled
(Season Of Mist)
Doom atypique

Voici donc le retour d'un des groupes doom parmi les plus atypiques, et franchement, nous ne nous y attendions pas 14 ans après *Condemned* jusqu'alors seul et unique album de Confessor. Un premier opus étrange présentant des compositions complexes, sans couplet, ni refrain, constituées d'une succession de riffs et de rythmes barrés, survolées par le chant très haut perché de Scott Jeffreys. Malgré sa complexité *Condemned* dégageait le charme des rares et s'avérait être un excellent opus. Mais malgré une participation en 1992 à la tournée *Gods of Grind* en compagnie de quelques compagnons de label, Entombed, Carcass et Cathedral, Confessor renonçait face au peu d'intérêt que sa musique suscitait. Trop étrange pour les doomsters, pas assez rapide et agressive pour grinders et autres thrashers. Plus de dix ans plus tard, suite au décès de son guitariste Ivan Colon, Confessor se reforme pour un concert hommage au disparu et sort un EP dans la foulée. En 2005 débarque ce second véritable album, *Unraveled*. Alors, 14 ans plus tard, où en est Confessor ? Eh bien il semble plus enclin à composer des chansons, mais sans rien renier de son style originel même si Jeffreys ne monte plus constamment dans les aigus comme c'était le cas autrefois. Son chant plus grave – sans l'être toutefois – est gorgé de désespoir et envoûte. On repère même quelques chœurs très Alice In Chains dans l'esprit. Mais Confessor en 2005 nous rappelle davantage un oublié du metal underground nineties : Non Fiction, side project d'Alan Tecchio, chanteur du combo thrash Hades. Il est peu probable que Confessor intéresse davantage de monde aujourd'hui qu'il y a 15 ans et pourtant il se pourrait bien que *Unraveled* soit l'un des albums metal les plus intéressants sortis cette année. Sinueux, retors et noir, un régal. **0. Drago 8,5/10** www.confessorband.com

là même que l'on surnomme parfois « fous chantants », que seule l'Amérique semblait pouvoir enfanter – c'est tout du moins ce que l'on croyait. Ceux pour qui finalement l'écriture est un besoin vital, un instinct de survie... Ces gens qui, avec le style, le vrai, pas le pastiche, s'autorisent tout. Comme ces neuf chansons bricolées, à la spontanéité désarmante, qui un temps s'éprennent de constructions folk classiques, mais malades (« The Boss Told Me »), de ballades tristes mais douces (« Broken Sky »), de déclamations lumineuses mais désespérées (« Still On The Plane »). Quelque part, ces chansons enregistrées sur quatre pistes sont des amorces de chef-d'œuvre... Elles lancent et brouillent les pistes à la fois. Et demeurent suspendues à leur vol, par la fragilité de l'enregistrement autant que de l'interprétation. Ce qui est sûr toutefois aujourd'hui, c'est que Calc est allé encore plus loin qu'à l'accoutumée, encore plus loin qu'avec son petit bijou de quatrième album sorti il y a quelques mois (*Twelve Steps To Whatever*, cf *Versus* 3 et 4)... Au cœur de l'émotion, berceau de la création. Et pour parachever ce que nous n'avons de cesse de vous répéter (Calc est un grand groupe, mésestimé), nous citerons les deux sommets du disque : « When You're Aroung » et « Dress And Pack ». Tout y est dit. **E. Guinot 9/10** www.viciouscircle.fr/calc.html

NUCLEAR ASSAULT
Third World Genocide
(SPV)
Socialy aware old school thrash

Danny Lilker est une figure du monde metal. Bassiste aux origines d'Anthrax, il s'en ira rapidement fonder Nuclear Assault, en quête de toujours plus de sauvagerie et de violence, tout en copinant avec Scott Ian au sein de S.O.D, combo précurseur dans le domaine du crossover hardcore metal. Une recherche qui l'amènera quelques années plus tard à monter Brutal Truth, groupe grind parmi les plus agressifs. Mais ceci est une autre Histoire, car c'est aujourd'hui le retour de Nuclear Assault, déjà annoncé par une tournée et un enregistrement live voilà deux ans. Tous les potes de l'époque foulent de nouveau les planches, Testament et Anthrax sous leurs formations « golden age », ou encore Exodus et Megadeth. Pourquoi pas Nuclear Assault donc ? Car même si le quatuor n'a jamais connu le succès d'un Anthrax ou d'un Megadeth, beaucoup s'en souviennent comme de l'un des combos metal les plus concernés par la politique ou l'environnement, proche en cela de certains groupes hardcore et punk, deux styles qui marquèrent musicalement le thrash très typé east coast du combo. Leur premier album *Game Over* fait aujourd'hui figure de chef-d'œuvre du genre. *Third World Genocide* reprend les choses là où Nuclear Assault les avait laissées en 1991 avec *Out of Order*, dernier album sur lequel apparaissait Lilker. John Connely riffe vif et sa voix criarde et haut perchée est tout aussi irritante qu'autrefois (mais tous s'accordent à dire que c'est précisément ce qui fait son charme), la basse de Lilker est toujours aussi incisive et Glenn Evans n'y va pas de main morte sur la double pédale : du thrash metal en bonne et due forme ! Aussi préoccupés qu'ils soient par la politique ou l'écologie, les musiciens de Nuclear Assault se sont toujours ménagés des moments enjoués via quelques titres aux sujets plus légers (on se souviendra du classique « Hang the Pope » ou de l'hilarante reprise du « Good Times, Bad Times » de Led Zeppelin) et ne déroge pas à la règle avec « Long Haired Asshole » ritournelle country composée par Connely et déjà présente sur son unique album solo, *Back To Basic* (sorti sous le nom John Connely Theory). Une maxime d'actualité pour Nuclear Assault, dont le retour discographique aura pour seul effet de nous rajeunir de 15 ans, 40 minutes durant. **0. Drago 6/10** www.nuclearassault.com



SOULFLY
Dark Ages
(Roadrunner)
Christian World Metal Panthéiste

Et si parmi les cinq albums des prophètes de Soulfly, *Dark Ages* était celui qui se rapprochait le plus de ce qu'avait été Sepultura pendant la glorieuse période Massimilliano Antonio Cavalera ? Bingo ! En plein dans le mille. « Babylon » nous replonge immédiatement en plein *Roots*. Plus loin, « Corrosion Creeps » pourrait être tiré de *Arise* ou *Chaos A. D.* Mais le curé Cavalera, en bon missionnaire, est évidemment aller piocher un peu plus loin que dans sa propre besace. Il accommode son metal avec des musiques exotiques, mais aussi de mosh parts nerveux (« I and I »), de punk dischargien (« Molotov » avec Billy Milano), de sonorités industrielles (« (The) March ») ou encore de techno punk à la Prodigy (« Riotstarter »). Bien. L'hybridation est son credo. Cependant, les arguments déployés, bien que foisonnants, ne parviennent pas toujours à convaincre. Un exemple. On comprend bien qu'en bon père de famille, fier de sa progéniture, Max Cavalera puisse être tenté de pousser la chansonnette avec son fiston. Tant que l'expérience se limite au périmètre du salon domestique, OK ! Cela devient nettement plus problématique lorsqu'il l'invite à chanter, comme une casserole, sur un titre (« Staystrong »). Manque de discernement artistique évident. Et c'est bien là où se situe le problème. Soulfly n'est jamais aussi fort que lorsqu'il produit du riff en béton armé. Or, ce disque souffre d'une série d'agencements artificiels et malhabiles. Le titre « Innerspirit » en constitue probablement la meilleure illustration qui soit. Alors que le riff d'ouverture est une pure tuerie, un chanteur serbe répondant au nom de Coyote vient subitement l'anéantir de mièvrerie avant de se perdre dans un rythme latino sabbathien (n'est pas Mars Volta qui veut !) pour déboucher enfin, et à nouveau, sur ce putain de riff. Que de détours inutiles pour parvenir à construire un œcuménisme musical. À toutes ces circonvolutions on préférera mille fois un morceau comme « Fuel The Hate » dont le caractère métissé présente au moins l'avantage d'être direct et maîtrisé. **F. Hein 7/10**
www.soulfly.com

SAINT VITUS
Live
(Southern Lord/Southern/Differ-ant)

Il y a quelques mois, Southern Lord rééditait l'album *V* de Saint Vitus, et bien semble lui en avoir pris, puisqu'il s'avère que cette nouvelle version est aujourd'hui sold out. Cette fois, c'est au tour de l'indispensable *Live*, paru originellement chez Hellbound en 1991 de remplier dans les bacs des disquaires. Cette nouvelle version est enrichie d'un livret 32 pages avec notes et photos exclusives, absent de notre version promo. Ce sera donc à vous de nous en dire des nouvelles. Peu importe, ce qui compte ce sont ces onze titres (contre huit sur la version originale, « The War Starter », « Mystic Lady » et « Clear Windowpane » n'y figuraient pas) enregistrés le 10 novembre 1989 à Gammelsdorf, en Allemagne. Un très bon tour d'horizon de l'œuvre de ce groupe parmi les plus mésestimés, condamné à la misère toute son existence durant. C'est au line-up le plus efficace du groupe, à savoir Wino au chant, Chandler à la guitare, Adams à la basse et Acosta à la batterie, que l'on doit ce concert superbe enregistré à la perfection. Tellement que l'on préférera certaines de ces versions live à leurs pendants studios originaux, lesquels souffraient d'une production hasardeuse. Une bonne moitié des titres est issue du classique *Born Too Late*, mais c'est au son du riff fatal de « Living Backwards » extrait de *V* que débutent les hostilités après que Wino a lancé un « Allright, We are Saint Vitus » austère en guise d'introduction. Aucune simagrée, seulement du rock primitif, lent et lourd pour malade dépressif, parias et rebuts de la société. Outre le pesant « Born Too Late », hymne absolu de ces doomers de Washington, ce sont certainement les rendus furieux de « White Stalion » au tempo enlevé – quasi punk - et « Clear Windowpane » qui font figure d'apothéose d'un disque pourtant pas avare en temps fort puisque best of quasi complet du groupe. **0. Drago */10** www.southernlord.com

BRIGHT CHANNEL
Bright Channel
(Flight Approved)
Shoegazing/Post-Punk

Il est de ces groupes que l'on découvre par le biais de l'actualité d'un producteur dont la renommée n'est plus à faire. Quand il s'agit ici de Steve Albini (Nirvana, The Pixies, Big Black...), nous chez *Versus* on a tendance à s'incliner, et on récupère sur-le-champ le disque de celui qui a bénéficié d'une telle aubaine, en l'occurrence, Bright Channel. Et à l'écouter, on ne tarde pas à saisir les raisons qui ont amené l'incontournable Albini à le prendre sous son aile le temps d'un album. Il y a d'abord ce son de guitare, irréel, sans précédent ou presque, qui en dit long sur les heures passées à régler delay et reberb, puis celui de la basse, solennel, aussi vibrant que charnu. Fatalement, il en résulte une atmosphère à couper au couteau, chargée de distorsions, feebacks et autres drones, le tout accompagné au chant par un authentique tire-au-cul neurasthénique et, accessoirement, brillant guitariste. À ce stade, vous pouvez nous rétorquer : rien de neuf sous le soleil, c'est le propre du shoegazing, de My Bloody Valentine et consorts. Cela est vrai mais en partie seulement, car rarement a-t-on entendu pareille grisaille sonore, capable de nous saper le moral avec autant de talent mélodique. En parallèle, certains titres d'obédience post-punk viennent nous sortir de notre torpeur à grand renfort de guitares fiévreuses (« Witness », « New Observation », l'ultime « Boiler »). Preuve, s'il en est, que le shoegazing n'est pas prêt d'abdiquer, d'emprunter sans broncher la quatre voies de la dream-pop, véritable coupe-gorge. **J. André 8/10** www.flightapproved.com/brightchannel.html

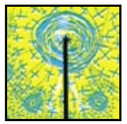
CAGE
Hell's Winter
(Definitive Jux)
Hip hop

Cage, blanc bec parano et passablement énervé, écume les rues new-yorkaises, mélancolique... Les ambiances interlopes de ce *Hell's Winter* distillent quelque chose de glacial, comme un goutte-à-goutte de morphine. Paradoxalement, la prod est des plus luxuriantes mais évoque en même temps des images d'un froid clinique, éclairées au travers d'un filtre verdâtre. On ne rigole pas ici... Ok, ok, le hip-hop quand il n'est pas festif et graveleux (Lil'Jon vociférant avec toute la clique Dirty South) est souvent une musique geignarde et misérabiliste, héritière indigne du blues. Mais Cage est un hargneux qui cultive une verve salvatrice, relayé à un moment crucial (« Gran Ol' PArty ») par, excusez du peu, Jello Biafra himself sur une prod que ne renierait pas Techno Animal... Souvent fuzzée et psyché, tout en restant bien heavy, elle est de bout en bout assez renversante. « Left it to Us » est construite autour d'une ligne de guitare obsédante, un peu sixities, qui lie le flow des différents MC du crew Def Jux, comme El-P, le boss et l'immense Aesop Rock... Hormis quelques exceptions notables, ce sont des samples de guitare qui constituent l'essentiel de la prod de ce *Hell's Winter* : blues glaçant sur le titre éponyme, bends hendrixiens sur le « Good Morning » inaugural, slide lascive sur « Too Heavy for Cherubs ». La version instru de l'album, dispo dans l'édition limitée, tient la route sans problème (ce qui est rare) et révèle ce son définitivement Def Jux, riche, plein de surprises, loin du minimalisme mainstream en vigueur. Pourtant un titre comme « Perfect World », très electro, est un tube en puissance... un peu trop cynique peut-être ? En tout cas cet album prouve que Def Jux reste une écurie de luxe, malgré ce qu'ont pu dire certaines fines bouches, entretenant un vrai esprit hip hop, bien qu'ancré aussi dans la culture rock. **F. Delval 9/10** www.definitivejux.net/

RHESUS
Sad Disco
(Pias)
Pop

On se souvient encore de la bouffée d'air frais qu'avait suscité *Meanwhile At The Party*, mini album de Rhesus, débarqué en 2004 sans crier gare... Devant nos yeux, ébahis, un groupe démontrait une maîtrise de l'instrumentation pop, et des climats en variation, sans commune mesure dans l'Hexagone. Rhesus, soit (déjà) une certaine idée de la pop, une personnalité affirmée, une aisance mélodique déconcertante. Et beaucoup de choses à dire, avec peu. En 2005, Rhesus, c'est encore tout ceci mais aussi beaucoup plus... Il y a déjà le pari de la longueur qui est amplement tenu. Le trio sur douze titres dévoile de nouvelles facettes, s'entiche de velléités songwriting plus « classiques », comme pour coller un peu mieux à l'essence même de la pop song (« Sad Disco », « Afternoon », « Bikini Test »...). Et puis, il y a les écoutes, de celles qui donnent raison aux Grenoblois, nous faisant un peu mieux percer leur intimité. On se surprend à découvrir des arrangements simples et discrets, néanmoins essentiels. Richesse du style, ampleur de la mélodie, production parfaite. Mieux, la musique de Rhesus semble s'animer d'un nouveau souffle, et trouve un équilibre entre mélancolie et légèreté, tristesse et passion, tout bonnement déroutant. À ce jeu de l'amour et du hasard, la sensualité prévaut. Voix féminine et masculine se répondent, se confondent, le dialogue tisse sa toile... Et engendre de véritables coups d'éclat, à l'efficacité imparable : « Just Let Go », « Daylight », « You And Me ». Dès lors, que reste-t-il à prouver ? Peut-être pouvoir se prévaloir de la meilleure chanson pop de cet automne, celle qui devrait faire chavirer ondes radio et grand public, autant que les irréductibles indie boys... Cette chanson s'appelle « The Actress ». En à peine trois minutes, elle résume toute la force de Rhesus. Un groupe, qui fera plus d'un jaloux, mais qui prend un sévère avantage pour signer la bande son rêvée du rock ici-bas, et ce pour une durée indéterminée... **E. Guinot 8/10**
www.rhesus-web.com

BIG BEAR
Big Bear
(Monitor)
Metal/art-punk !



Big Bear, quintette de Boston dont c'est ici le premier album, s'inscrit dans une tradition de groupes hardcore à guitare noise et rythmique azimutée. Ça braille, c'est tendu, c'est tordu, les guitares partent souvent en vrille et la rythmique pilonne ! Pourtant on pense davantage à l'école noisecore nineties (Kiss It Goodbye, Guilt, Deadguy) qu'aux épileptiques de la nouvelle génération (Converge, Dillinger Escape Plan). Peut-être une conséquence de ce son qui lorgne plus du côté de l'indie rock, malgré des compositions construites autours des riffs retors très typés metal ? Big Bear est donc de ces combos sauvagement cérébraux qui font du mal en même temps qu'ils font du bien, de ces combos qui parviennent à passionner sans jamais brosser l'auditeur dans le sens du poil – oh que non ! - grâce à une musique brutale, dynamique, très intense et honnête. En revanche, on regrettera la linéarité de ces douze compositions sans nom (Guilt nous avait déjà fait le coup avec son dernier EP *Further* paru chez Victory) éprouvantes et jusqu'au-boutiste en forme de maëlstrom électrique dont on ne ressort pas indemne. **0. Drago 7/10** www.bigbearbigbear.com

BLACK WIRE
Black Wire
(Global Warning/Pias)
Post Punk

« Nous nous sommes formés à Leeds en 2003 et nous écrivons des pop-songs bruitistes dans l'espoir de vous les faire chanter et danser. Nous n'essayons pas de ressembler à n'importe quel autre groupe en vogue, nous composons juste des chansons que nous aimons, et nous espérons que vous aussi ... Nous voulons des gens qu'ils nous aiment, ou nous détestent. » (bio de Black Wire). Et « nous pompons Gang Of Four », « nous aimons soigner notre look pour être à la mode », et « nous ne sommes qu'un groupe de plus sans grandes chansons, et sans véritable univers à défendre. », ça n'apparaît qu'en option ? Au service après-vente ? Un de plus donc, avec deux singles potentiels (« Hard To Love Easy To Lay », « 800 Million Heart Beats »), des guitares en contretemps anecdotiques, des rythmiques épileptiques sans incidence, des vocalises sans talent... Distrayant. Tout au plus.
E. Guinot 4/10 www.blackwire.tk

CLAP YOUR HANDS SAY YEAH !
Clap Your Hands Say Yeah !
(4 AD/V2)
Rock habité

C'est désormais par deux fois que nous remercierons Arcade Fire. D'abord pour leur chef-d'œuvre de l'an passé, un *Funeral* dont on ne se départit plus. Mais aussi pour les voies qu'ils sont – un peu malgré eux – en train d'ouvrir. Car qui aurait signé, à l'échelle internationale, ce Clap Your Hands Say Yeah ! de Brooklyn il n'y a, ne serait-ce encore, que deux ans ? Et ce, même à la faveur des 18.000 exemplaires écoulés du disque, alors autoproduit... ? Nous parlerons d'Arcade Fire avec légitimité dans le cas présent. Pour le buzz qui enfle, sans crier gare, bien sûr. Mais surtout pour la musique. De celle qui se laisse gagner par un lyrisme sans limite, tout en fragilité et fausse retenue. Moins tragique cependant que le collectif montréalais, le quintette évoque – de manière lointaine, jamais avec insistance – les figures de Talking Heads, Yo La Tengo ou même pourquoi pas, le binôme Jay Mascis – Lou Barlow. Soit, souvent, l'Amérique qui déraille. Celle qui respire la folie ordinaire, les nuits d'ivresse et le refus des normes. Il y a donc en vrac dans ce premier album de Clap Your Hands Say Yeah une part d'enfance et d'exubérance, de candeur et de passion qui donnent le frisson... Et surtout, de grandes chansons : « Details Of War », « Heavy Metal », « Upon This Tidal Wave Of Young Blood », « Over And Over Again »... Peut-être même déjà deux classiques, « In This Home On Ice » et « The Sky Of My Yellow Country Teeth ». Soit, dans le premier cas, la parfaite pop-song habitée, tragique et onirique, presque un hymne à la déraison. Et, dans le deuxième, une de ces épopées rock capable de faire chavirer les cœurs d'un dance-floor, à la manière d'un « Neighborhood #2 (Laika) » que vous connaissez tous. Mention grand disque obligatoire. **E. Guinot 9/10** www.clapyourhandssayyeah.com

COUGARS
Pillow Talk
(Go Kart)
Chicago noise rock with brass

Enregistré en dix jours par Steve Albini et Greg Norman (et oui, encore) ce second album de Cougars suit de près le EP *Manhandler* sorti il y a quelques mois et que nous vous présentions dans *Versus* 2. La recette n'a pas changé, une bonne louche de Jesus Lizard, une pincée de Hot Snakes plus une rasade de cuivres. Mais point de rock festif à l'horizon, car même si né des cendres du groupe ska chicagoan Hot Stove Jimmy, Cougars défend ici davantage l'idée d'un rock incisif en descendance directe de la scène noise des nineties, sax et trompette en sus pour plus d'emphase, mais bien loin de tout groove ska ou rocksteady. Mathew Irie en appelle toujours autant au style éthylique de David Yow, mais jamais le vocaliste ne titube, assuré qu'il est de pouvoir compter sur une section rythmique incisive d'une fermeté à toute épreuve. L'album aligne ainsi tout d'abord de petits brûlots teigneux avant d'emprunter des chemins détournées : « Shitstorm » et « Delicate Whispers Is In Cahoots With Pillow Talk » sont ainsi des titres plus lourds et noirs avec vocalises féminines en appoint pour le premier, et final étiré des plus noisy pour le second. Sax, trompette et synthé discret fonctionnent en symbiose totale avec le reste de l'instrumentation, si bien qu'il nous est difficile d'imaginer les morceaux sans ceux-ci lorsqu'une question nous vient à l'esprit : Cougars ne nous impressionnerait-il pas uniquement par la seule présence de ces instruments pas si fréquents dans le style ? Impossible de savoir, ce qui en soit peut déjà constituer une réponse : non, puisqu'il réussit l'exploit de rendre indissociables ces instruments de la charpente basse, batterie, guitare habituelle. Beau travail encore une fois. **0. Drago 8/10** www.gokartrecords.com

MEZZANINE
American Burnout
GENEROUS MARIA
Command Of The New Rock
(Buzzville/Longfellow Deeds/Overcome)
Stoner

Trio d'Atlanta, Mezzanine est l'exemple parfait du groupe inutile. Sa musique sans âme et dénuée d'énergie n'est qu'une caricature pénible du heavy rock de Corrosion of Conformity. Dès lors que vous connaissez l'original, tout ici s'avère prévisible : mélodies vocales, riffs, structures... titre après titre la copie devient de plus en plus flagrante, c'en est consternant. Aucune audace dans ce disque, aucune vie, aucun mouvement. Déjà terrassé par l'ombre du grand COC, Mezzanine n'a même pas l'énergie nécessaire pour tenir debout. On s'ennuie ferme... Eux aussi, non ? Tant de monotonie et de nonchalance, on appelle encore ça du rock à ce stade ? Triste. Pas beaucoup plus originaux mais nettement plus inspirés et dynamiques, les Suédois de Generous Maria lorgnent davantage du côté de Monster Magnet et offrent avec *Command Of The New Rock* un album heavy rock inspiré et interprété avec détermination. Efficace, mais sans grand génie. **0. Drago 2/10 & 6/10** www.buzzville.be

SHEAVY
Republic ?
(Rise Above)
Black Sabbath's not dead

Pour ceux qui ne seraient pas encore au courant, Steve Hennessey, chanteur de Sheavy possède exactement le même timbre de voix qu'Ozzy l'homme fou. On dira ce qu'on voudra, la performance reste tout de même assez captivante. Même après quatre albums. La musique de Sheavy est-elle pour autant identique à celle de Black Sabbath ? Oui et non. Oui, car il est impensable de nier l'empreinte du géant sur les Canadiens. Non car il leur arrive de faire quelques pas de côté. « Revenge Of The Viper Three » et « A Phone Booth In The Middle Of Nowhere » en constituent deux excellentes illustrations. Le premier pour son riff aux accents neo metal. Le second pour ses intonations punk rock. Le reste relève de points de détails. Quelques emportements vocaux par ci. Quelques envolées post-iommiennes par là. Bref, on se plait à penser que c'est ainsi que Black Sabbath aurait pu évoluer s'il était toujours vivant. Généreux, groovy et pêchu. Superbement produit par Billy Anderson. Au final, si cet album de Sheavy reste fermement ancré dans la tradition sabbathienne, il n'en est pas moins d'une étonnante fraîcheur. Il est donc très recommandable. **F.Hein 7,5/10**
www.sheavy.com

JOHNNY TRUANT
In The Library Of Horrific Events
(Undergroove/Pias)
Hardcore New School

Leurs gueules de poseurs emo-hardcore énervent. Mais le look importe peu, seule la musique compte. Oui, certainement. Mais, en règle générale, lorsque des musiciens en sont à se plier aux codes vestimentaires d'une certaine scène, de la coiffure aux godasses, la probabilité pour que leur musique suive un schéma conformiste similaire est grande. Bien évidemment on peut toujours espérer trouver là un chouia de personnalité, voire un talent de composition au dessus du lot ou bien le petit détail qui tue et qui fera toute la différence. C'est d'ailleurs pour ces raisons que l'on pousse encore et toujours les disques dans le lecteur au mépris des apriorismes. Dans le cas de ce groupe anglais, souvent cité aux côtés de ses compatriotes Eden Maine et Beecher comme l'un des nouveaux ténors du hardcore de la perfide Albion, il semblerait que l'habit fait bel et bien le moine. Orthodoxe qui plus est. Ici, uniquement du convenu, du cliché à la chaîne en veux-tu en voilà. Grosse mécanique colossale aux rouages rythmiques complexes qui propulse son lot de riffs metal en cascade, de hurlements et de growls monstrueux, *In The Library Of Horrific Events* se révèle foncièrement académique et inoffensif. Du harcore bourgeois. On est loin de Bloodlet ou Starkweather. Se réengageant sur des chemins déjà suivis par moult combos hardcore modernes, Johnny ne laisse aucune empreinte. Ajoutez à cela une production *Monsieur Propre* signée Adam Dutkiewicz (idiot de service, guitariste et compositeur chez Killswitch Engage) et nous voilà reparti pour un album de plus sans saveur, ni bon, ni mauvais, mais définitivement plus mauvais que bon. **O. Drago 4/10**

EXODUS
Shovel Headed Kill Machine
(Nuclear Blast/Nocturne)
Speed thrash metal

En 2004, l'album *Tempo Of The Damned* marquait le come-back réussi d'Exodus, figure de proue du speed metal estampillé Bay Area. Un an plus tard, Exodus enfonce le clou avec *Shovel Headed Kill Machine*. La formation est toujours aussi instable. Le guitariste, compositeur et producteur Gary Holt reste désormais le seul membre originel à bord. Mais qu'à cela ne tienne, il sait s'entourer le bougre. Jugez en plutôt. D'un côté, Paul Bostaph aux baguettes (Forbidden, Slayer, Testament, etc.). Excusez du peu ! De l'autre, un inconnu du nom de Rob Dukes au chant, qui, ô surprise, est équipé des cordes vocales de Paul Baloff et de Steve Souza, la rage en plus. Que demander d'autre ? Surtout que les titres sont tous d'une efficacité remarquable. Riffs qui hachent menu, menu. Solos fulgurants et épiques. Double grosse caisse assassine. Ajoutez à cela la vitesse d'exécution, l'agressivité contenue, l'intensité, la variation des tempos ainsi qu'une production soignée et vous obtenez un disque de première classe ! En somme, avec ce nouvel album, Exodus nous propose rien moins qu'une œuvre achevée. Alors qu'on aurait pu penser que le groupe avait donné le meilleur de lui-même en début de carrière, il apparaît ici qu'il est en mesure de pouvoir se renouveler et même de progresser. Vingt années séparent *Bonded By Blood* de *Shovel Headed Kill Machine* et l'effet procuré par la musique d'Exodus est toujours aussi bon. Meilleur même. Tout bonnement impressionnant ! **F. Hein 8,5/10** www.exodusattack.com

HEADCHARGER
Headcharger
(Customcore/Overcome)
Death'n'roll Hardcore

Doggy Style faisait dans le hardcore metal un peu fourre-tout et pas très bien produit. Lorgnant aussi bien du côté du New York Hardcore que des metalcoreux belges sans convaincre totalement, les Caennais ne semblaient pas en mesure de passer à une dimension supérieure. Alors un changement de nom (c'est pas un mal !), de niveau de production et de style musical plus tard, la surprise est totale ! Fini le hardcore hésitant, place au death'n'roll avec de gros morceaux à la Entombed. Ce qui frappe d'abord c'est que le son est carrément énorme, surtout en comparaison des productions antérieures du groupe. Concernant la musique proprement dite, pas de surprise ni de fioritures, Headcharger c'est juste du hardcore'n'roll direct et envoyé avec une puissance de feu suffisante pour que même le metalhead le plus blasé puisse bouger la tête comme un possédé. Bon, au bout de quelques titres, ça sent la formule toute faite et le temps semble un peu long. Oui, il n'y a vraiment pas un poil qui dépasse et on aurait aimé que le groupe s'aventure sur des terrains moins archi-balisés sur au moins un ou deux morceaux pour créer une ambiance plus personnelle et une identité plus marquée. On peut leur concéder l'intention louable d'essayer quelques phases plus mélodiques avec voix claire. Sauf que ces passages sont de loin ce qu'il y a de moins réussi et d'enthousiasmant sur l'album, cassant le rythme global et l'aspect road warrior enragé. Mais bon, on ne va pas couper les cheveux en quatre, surtout qu'on en a besoin pour headbanger comme un autiste sous amphétamine au son, par exemple, d'un « Daily Struggle » particulièrement jouissif. C'est donc une mue totalement réussie pour ces Caennais énervés. Vivement la suite. **B. Rivière 7,5/10** www.headcharger.com

THE MASS
Perfect Picture of Wisdom & Boldness
(Crucial Blast)
Pour le(s) style(s), à vous de juger

Petite piqûre de rappel à l'usage de ceux pour qui The Mass ne dit pas grand-chose. Originaire d'Oakland, le groupe est emmené par le multi-instrumentiste Matt Waters et Tom O'Donnell, solidement épaulés par Matthew Solberg (From Monument To Masses) et Tyler Cox (Totomoshi). L'an passé, avec ce même quatuor, le premier opus (*City of Dis*) affichait une confrontation de styles et de sons tout bonnement hallucinante doublée d'un désir d'exploration digne d'un Zappa ou d'un Zorn pris de spasmes avec son sax. Autant de qualités demeurées intactes sur *Perfect Picture of Wisdom & Boldness*, auxquelles s'ajoutent un souci du détail et un penchant pour le progressif encore plus marqués qu'auparavant. On croule littéralement sous ce foisonnant mélange de métal, hardcore, grind, jazz et j'en passe. On pourrait se sentir complètement paumé ou bien largué comme un clébard au bord d'une quatre voies le jour des grands départs. Bien heureusement, c'est tout le contraire qui se passe, pour peu que l'on s'en donne la peine. Vous l'imaginez bien, l'objet ne se donne pas comme ça. D'autant plus qu'il présente de sérieux troubles caractériels. On passe sans ménagement de l'hystérie la plus furieuse où Waters s'en donne à cœur joie avec son sax (« Gas Pipe ») à la plage détente mais néanmoins hantée (« Meditation On The Some Carcass »), se terminant de façon brutale avec un sludge de bon aloi. Ce genre de situation à rebondissements se retrouve bien évidemment à l'intérieur d'un seul et même morceau. À ce titre, nous retiendrons « Cloven Hand » pour ses riffs thrash et ses solos bien 80's, son sax tournoyant, ses décharges soudaines de punk-hardcore, son passage atmosphérique sordide ainsi que son final aussi bien héroïque que solennel à grand renfort de riffs pondéreux. Il ne faudra pas compter non plus sur la production, effectuée une nouvelle fois par Tim Green (Melvins, Unwound), pour vous faciliter l'écoute tant cette dernière s'avère brute et sans esbroufe. Vous êtes prévenus. **J. André 8/10** www.themass.us

BABYSHAMBLES
Down In Albion
(Roughtrade/PIAS)
Rock cramé

On craignait cet album de Pete Doherty et de sa bande. On avait évidemment capté les rumeurs de concerts pas indigents mais presque, les rumeurs comme quoi, Mick Jones, le producteur, ne se pointait en studio qu'une fois la journée terminée, juste pour jeter une oreille distraite, et puis, bien sûr, l'héroïne, le crack, la mort... *Down In Albion*, un beau titre, un constat ? Allez savoir. Pete Doherty, d'entrée, prévient : « Je vais vous raconter une histoire que vous ne voudrez pas entendre... », sur le captivant et venimeux « La Belle et la Bête », où Kate Moss murmure quelques jolies promesses d'apaisement. Un démarrage vraiment réussi, qui donne envie d'aller plus loin. « Fuck Forever », qui suit, premier single, est un hymne, un tout petit hymne secret, le genre à ne plus jamais quitter la caboche. Où Pete Doherty chante sur la brèche, le groupe semble improviser, semble suivre aveuglément son leader maudit. Très bien. « A'Rebours » rappelle que les Libertines, c'était surtout Pete. Pop qui trébuche sans jamais se planter, Clash, Kinks, Smiths, tout ça. « Pipedown » est un coup de poing amical, une baston entre potes. Avec ce qu'il faut de mélancolie dedans. « Killamangiro », second single, du Libertines plus speed et encore plus pop, impossible de passer à côté. Ce disque a bien sûr été enregistré dans les conditions du live, ce qui pourrait effrayer l'auditeur ayant éventuellement assisté à la prestation chaotique du groupe au festival Rock en Seine, au hasard. Mais non, ça fonctionne, ça tourne, ça touche, c'est organique, viscéral, plus que prometteur, enthousiasmant ! Le seul morceau véritablement dispensable, « Pentonville », avec, en guest, General, ex-compagnon de zonzon de Pete : un reggae-ragga pas franchement renversant mais, on imagine, clin d'oeil de Pete à ces quelques semaines d'incarcération pas faciles à digérer. « Albion », là, on flirte avec le sublime. Intro improbable, et cette guitare qui entre, digne du meilleur de Johnny Marr, belle à chialer, et la voix de Pete, crépusculaire. Ce titre mériterait de devenir l'hymne de tout un stade (anglais, bien sûr), 50 000 supporters qui offriraient leurs écharpes aux Cieux et reprendraient en choeurs ce morceau tout simplement magnifique. Bravo. « Back From The Dead », pas besoin d'en rajouter, Pete est de retour et pas pour simplement nourrir des médias avides de scoops morbides. Non. Mais bel et bien pour récupérer la place qui lui est due : celle de songwriter le plus doué du Royaume-Uni. « Up The Morning », là encore, on n'est pas loin du génial. Comme si les Pink Floyd n'avaient jamais voulu fréquenter les stades. Avaient préféré l'ombre. Enfin, « Merry Go Round », qui clôt ce disque lumineux et bien sûr torturé, impose son ambiance intime, Pete chante, comme seul au monde. Comptine pour enfants abandonnés, ou romance d'une nuit que l'on souhaiterait ne jamais voir se terminer. Rideau. Ce disque va faire parler, plus certainement au rayon commérages qu'au rayon musique. C'est regrettable. Car ce *Down In Albion* est un grand disque. Tout simplement un grand disque. **J. Reijasse 9/10**
www.babyshambles.com

GOSPEL
The Moon is a Dead World
(Level-Plane)
Hardcore/Rock prog'

« La valeur n'attend pas le nombre des années » nous dit-on. Voilà qui conviendrait parfaitement à ce jeune combo originaire de Brooklyn tant son premier essai témoigne d'une étonnante maturité doublée d'une maîtrise tous azimuts. Il va sans dire que l'expérience cumulée par chacun des membres du groupe au sein de leurs anciennes formations (Helen of Troy, Knives, Green-Water, I Am the Resurection) y est pour quelque chose. Un peu seulement, car Gospel est une réelle découverte, la manifestation d'un talent unique, même si la musique proposée ici s'inscrit dans une démarche qui n'étonne plus personne à savoir combiner la frénésie du hardcore aux divagations du rock progressif. Mais quelle combinaison ! On est soufflé d'entrée (« Congratulations... You've It Bottom ») par ces affolantes géométries instrumentales où s'entremêlent des lignes critiques de guitare et de basse, par ce batteur dément qui a bien failli nous rendre dingues par la suite (« Paper Tiger », « As Far As You Can Throw Me »), ou encore ces nappes lyriques d'un clavier antédiluvien – un orgue Hammond sans aucun doute. Bien que progressif, le hardcore de Gospel n'en demeure pas moins urgent. Pas question donc de s'éterniser sur un thème (les morceaux font rarement plus de cinq minutes). Et justement, là est le brio du quatuor : générer des trames mélodiques envoûtantes et splendides permettant à l'auditeur de s'abandonner à la rêverie alors que le contexte est des plus chaotiques. Face à une telle virtuosité, qui n'aura d'ailleurs pas échappé à Kurt Ballou (Converge) producteur en la circonstance, seul le chanteur peut paraître moins convainquant de par son registre restreint. Fâcheux mais pas crucial. **J. André 8,5/10** www.level-plane.com/gospel

ANTIGAMA
Zeroland
(Selfmadegod)
WOJCZECH
Sedimente
(Selfmadegod)
Grind

Voici deux beaux spécimens grind. Antigama, de Varsovie, semble autant influencé par Napalm Death, que par Voïvod. Tout fait songer au premier (période *Diatribes*) lors des embardées supersoniques alors que les mélodies rappellent le second le temps des rares accalmies. Le grind de Antigama est donc moderne et tranchant voire futuriste, de l'*avantgrind*, nous annonce-t-on au recto du CD. Neuf titres pour 23 minutes dont une plage ambiante qui frôle les dix, pas le temps de s'ennuyer. Approche plus crust, plus punk, pour Wojczech, groupe allemand au patronyme imprononçable et donc imémorisable, fondé en 1995 et qui s'il tire sur les grosses ficelles du genre avec son alternance de vocalises caverneuse et criarde, s'ouvre aussi à la mélodie avec brio et ose les ralentissements. Pensez à His Hero Is Gone et From Ashes Rise pour vous faire une petite idée. Blast Beat en sus. Deux bonnes surprises en provenance du label polonais Selfmadegod. **O. Drago 7,5/10** et **7/10** www.antigama.prv.pl et www.myspace.com/WOJCZECH13

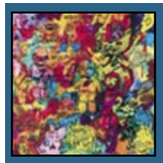
LENG'TCHE
The Process Of Elimination
(Relapse/Season Of Mist)
Grind-death

Nos voisins belges grindcoreux de Leng'Tche passent dans la cour des grands avec ce nouvel album puisqu'il sort chez Relapse Records. Ils ont donc maintenant pour voisins de label pas moins que Pig Destroyer, Agoraphobic Nosebleed, Mastodon et Neurosis pour n'en citer qu'une poignée. Le genre de truc à foutre la pression. Mais au final, c'est Leng'tche qui nous la met, la pression, avec ce *Process Of Elimination* qui enterre, rien qu'en ce qui concerne la production, tous ses efforts antérieurs. L'album débute dans un déluge power-violence à la limite du supportable et on aura une pensée émue pour le pauvre quidam égaré qui se serait mis le casque sur les oreilles sans savoir à quelle sauce il allait être mangé. Certains ont suivi des psychothérapies pour moins que ça. Le grindcoreux averti, lui, en mouille sa liquette et s'en prend plein les gencives avec 24 morceaux de grind death extrême et sans pitié qui devraient contenter tous les fans du genre. Leng'tche ne semble pas se prendre au sérieux, comme l'indiquent les titres de ses chansons (« Don't Touch my Spandex », « Another Hit Single »...) mais niveau sonore, ça déconne pas. On passe du death rapide au grind ultrarapide avec au « chant » un grizzli grognant passablement énervé. De temps en temps, le tempo se ralentit et le groupe livre alors quelques mosh-parts en béton armé. Il n'y a pas à mégoter, c'est bien joué, bien fait avec en prime, pas mal de personnalité. Sans révolutionner le genre (et sans la prétention de le faire), Leng'tche s'installe tranquillement dans le paysage grind international et on ne peut que les en féliciter. Kill'em All, une fois. **B. Rivière 8/10** www.lengtche.deathmetal.be

REQUIEM
Storm Heaven
(Crimethinc)
Crust-core opératique

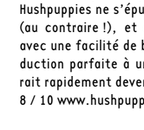
Après s'être refusé à enregistrer quoi que ce soit depuis leur récente formation, les anarchistes de Requiem se sont finalement décidés à mettre en boîte un premier album. Mené par le chanteur (ici guitare+chant) et la guitariste de feu Catharsis (batterie+chant), ce nouveau combo révolutionnaire délivre une bonne demi-heure de crust-core totalement époustouflant. Un peu moins violente et moins metal que celle de Catharsis, la musique de Requiem vous saisit autant aux trippes, vous transporte. Tout en étant résolument punk et frontale, elle se permet de longs passages atmosphériques d'une sensibilité que l'on pouvait difficilement soupçonner au départ. La longue intro, où les guitares répondent à une ligne de violon désespérée, est une merveille. Qui débouche ensuite sur un premier brûlot crust-punk fantastique. La chanteuse passe du hurlement de harpie enragée à une belle voix claire, donnant une dimension toute opératique à la musique de Requiem. Le chanteur, lui, semble battre le rappel dans un mégaphone, perché en haut d'une barricade et un cocktail molotov à la main. L'ultra-speedé « Kick Till It Breaks » confirme l'envie d'en découdre avant le monolithique « The Border » et ses six minutes glaciales, comme un constat de la gravité de notre situation. On retrouvera le violon plus tard, sur l'instru « In Darkness » qui sert d'intro à l'intense « Defeat », l'un des meilleurs titres de l'album. Ou quand tout simplement les larmes de désespoir finissent par laisser place à la rage de vaincre absolue.
L'ensemble est toujours noir et grave mais contrairement au nihilisme que dégageait par exemple His Hero is Gone (une des références du crust-core vindicatif), il y a toujours une lueur d'espoir chez Requiem. Cette même lueur que l'on percevait chez Catharsis, ici encore plus évidente. Comme si le romantique et sincère élan révolutionnaire d'une poignée de punks déterminés pouvait changer le monde. Véritable déclaration d'amour à la liberté totale et malgré sa trop courte durée, *Storm Heaven* est résolument un chef-d'œuvre du genre. Et si on ne retrouve pas la technicité et la violence de Catharsis, le résultat est le même : une débauche de passion et de talent qui laisse sans voix. Et d'un coup, on peut accepter l'idée que Catharsis n'enregistrera jamais de troisième album. Requiem prend le relais et de quelle manière ! **B. Rivière 9/10** www.crimethinc.com

LIGHTNING BOLT
Hypermagic Mountain
(Load/Import Gibert)
Duo basse batterie



Comment écrire sur un groupe comme Lightning Bolt ? Non que le duo de Brian (Chippendale et Gibson) soit impossible à suivre... non que la plume dérape sur ce flot de décibels comme un diamant sur un disque rayé. Mais Lightning Bolt fait partie de ce genre de groupes tellement obsessionnels qu'ils reprennent sans cesse le même ouvrage sur le métier à tisser. Que dire alors... Bon, ok, c'est rock'n'roll à fond, pas conceptuel pour un sou... d'ailleurs n'est-ce pas cela qu'ils disent dans leur DVD, laissant à « Black Dice le privilège d'être smart »... Lightning Bolt c'est plutôt l'esprit Ramones, la répétition du même one, two, three, four, du même morceau, du même mouvement frénétique de la tête... avec un petit côté nerd quand même avec ces branlettes de Brian, Gibson, à la Satriani-Buckethead-Fucking Champs-Van Halen qui pointent leur nez parfois (« Bizarro Zarro Land »)... On ne s'en plaint pas, vu que ça nous permet d'assouvir de bas instincts légèrement honteux... et que cela met d'autant plus en valeur les hallucinants dérapages brutalement bruitistes (à la fin de « Bizarro Bike » B.G. part en orbite). Et puis bon s'il faut à tout prix une spécificité à ce disque : la voix est un peu plus présente... Une voix bien mixée dans le fond, qui sort du fond du masque à gaz, donnant aux morceaux des dynamiques de chansons, respirations inattendues, comme pour « Capitain Caveman »... Lightning Bolt c'est un peu le roller coaster, le Helter Skelter : on sait que ça va arriver, là, maintenant, on sait où ils nous emmènent et pourtant ça marche toujours, les assauts supersoniques vous collent la mèche en arrière. L'ascension sans fin du titre « Magic Mountain », avec son final à la Orthrelm - répétition insistante sur deux notes bien stridentes - est un modèle du genre. À vous de voir si vous voulez racheter un ticket pour le grand frisson ou si vous êtes trop vieux et que c'est trop fort. **F. Delval 9/10** www.loadrecords.com

HUSHPUPPIES
The Trap
(Dimaontraxx / Discograph)
Rock



S'il paraît déplacé d'affirmer aujourd'hui l'avènement d'« une nouvelle scène rock française » (ce serait en effet méprendre toute une génération de groupes, des Thugs à Drive Blind, qui ont fait vibrer artistiquement les années 90 parfois dans l'indifférence totale), force est de reconnaître que, dans un style rock somme toute assez classique, un panel impressionnant de formations est en train de nous bluffer. Pas moins. Si les récents émois auditifs des Bishop Invaders, Brooklyn et autres Madame de C*** ont bel et bien eu raison de nous, c'est sans nul doute à Hushpuppies, quintet perpignanais exilé à Paris, que sied le mieux la palme d'or du rock, nouvelle génération. Car, il faut le crier haut et fort, ce binaire aux résonances 70's (on parle ici du phénomène Mods...) est terriblement inspiré, et ne connaît décidément pas de temps morts, sur scène, comme sur disque désormais. Imaginez un instant des mélodies raffinées, tout en reliefs, jouées avec classe, et qui pourtant auraient la séduction facile. Des mélodies qui restent, scotchées et scotchantes. Tant et si bien qu'on revient sans cesse à ces chansons guidées par une énergie jamais surfaite (« Single », « You're Gonna Say Yeah »...), ahuris devant ce lyrisme mesuré et cette sensibilité touchante (« Comptine », « Sorry So »), prompt à danser ou lever le poing à leur seule guise. Oui, la musique des Hushpuppies avance, sûre d'elle, consciente (ou pas) de faire la nique à 80 % des sorties pop / rock actuelles. Car signée sur *Domino* ou *Rough Trade*, celle-ci serait déjà sur toutes les lèvres. Mais mieux qu'une hype éphémère, le rock des Hushpuppies ne s'épuise pas au fil des écoutes (au contraire !), et ce premier album prend, avec une facilité de branleurs, l'allure d'introduction parfaite à une discographie qui pourrait rapidement devenir passionnante. E.Guinot 8 / 10 www.hushpuppies.com

THE GREENHORNES
Sewed Soles
(V2)
Rock sixties

Le trio de Cincinnati, The Greenhornes, va en énerver plus d'un, pas de doute ! Car ce disque, qui est en fait une compilation des quatre premiers albums du groupe agrémentée de quelques inédits et versions alternatives, sonne comme un album oublié des gloires des sixties. Ici, les Kinks, les Doors, Them, les Byrds, les Yardbirds, les Rolling Stones, les Beatles sont revisités, sans le moindre complexe. Et le son, lui aussi, vient du passé. Enregistrés avec du matériel d'époque, ces morceaux imposent d'entrée un curieux sentiment de perte de notion du temps. On ne sait plus. Mais une certitude l'emporte tout de même : ces trois nerds, timides presque maladifs, assurant toutes les premières parties des White Stripes sur la tournée mondiale, ne sont pas là pour seulement copier. Si leur disque sonne « comme avant », cela n'a rien à voir avec une quelconque tentative de récupération lourdingue. Ces mecs ont simplement grandi avec des parents connaisseurs, du blues dans le biberon. Résultat : 19 morceaux sous influences, produits par Jack White, Brendan Benson, deux amis de longue date, et le groupe lui-même, et autant de claques électriques. Ici, ça swingue sous substances hallucinogènes, ça rampe comme un mort vivant au bord d'une autoroute bondée, ça chauffe comme une partie de baise au bord du Mississippi. Les trois potes d'enfance ont enregistré naturellement, tout ça est sorti de leurs tripes. Surtout ne pas attendre d'un groupe élevé aux vinyles fondateurs de sonner comme un énième clone de Cure, Joy Division ou Gang Of Four. Pas la peine. Les Greenhornes ne l'ont pas fait exprès, ce disque, c'est eux dans leur chambre, l'ennui, la frustration et la passion de la musique qui se percutent sans prévenir. Certes, s'ils avaient fréquenté un peu plus les endroits branchés, s'ils avaient préféré au blues la new wave ou l'indie, ce disque squatterait déjà les couvertures des magazines dédiés à l'entertainment. Mais non. Quitte à passer pour une bande de vieux cons, une troupe de passéistes navrants, autant y aller à fond.
Et les Greenhornes n'ont pas hésité. Tant mieux ! **J. Reijasse 8/10** www.greenhornes.com

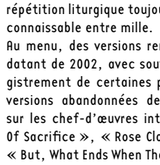
DEATH IN JUNE
Abandon Tracks!
(New European Recordings)
Dark folk et soft industriel

Autre compilation. Autre groupe culte. Sous l'égide de Genet et Mishima sortent ces seize titres inédits, rares, retouchés, remixés ou inexploités, bien représentatifs de deux tendances de l'énigme Death In June, réduite à un seul homme depuis fort longtemps, Douglas Pearce. D'une part, des ballades mélancoliques à peine étoffées de quelques arrangements et portées par la voix à la fois suave et sombre de Monsieur P. D'autre part, des patchworks ou superpositions d'échantillons créant une atmosphère mystérieuse et sourde proche de celle délivrée par le grand pote et prêcheur darwiniste Boyd Rice, dans ses moments calmes. Le tout avec un souci de répétition liturgique toujours envoûtante et reconnaissable entre mille.
Au menu, des versions remixées et inconnues datant de 2002, avec souvent un nouvel enregistrement de certaines parties ainsi que des versions abandonnées de morceaux figurant sur les chef-d'œuvres intemporels « The Wall Of Sacrifice », « Rose Clouds Of Holocaust », « But, What Ends When The Symbols Shatter? » ou « Brown Book » et « The World That Summer ». Une composition en ouverture du CD entièrement inédite et surtout de belles pièces issues de collectors que les fans en treillis doivent s'arracher. La perle surprise sera, pour les amateurs mais pas pour autant collectionneurs, ce splendide « Unconditional Armistice » de 1996, paru originellement sur un CD destiné à promouvoir un concert. Une réussite ambitieuse qui consiste pour un musicien à dépasser, le temps d'une chanson, son style et sa scène pour atteindre le cercle restreint des songwriters universels. **M. Rouquier */10**
www.deathinjune.net

SEPULTURA
Roots (Deluxe Edition)
(Roadrunner/Universal)
Ethno metal

Si on considère les quatre albums majeurs de Sepultura, soit *Beneath The Remains*, *Arise*, *Chaos AD* et *Roots* il devient flagrant que le groupe brésilien a toujours nourri son metal d'influences diverses, le plus souvent relatives aux époques où ont été enregistrés ces disques. Le thrash et en particulier Slayer pour *Beneath The Remains* et *Arise*, le metal d'Helmet et autres Fudge Tunnel pour *Chaos AD* et le neo-metal de Korn pour *Roots*. Car s'il est une certitude, c'est que *Roots* doit énormément au premier opus du quintette de Bakersville. Max Cavalera voulait clairement pousser son groupe dans la même direction, moderne et chaotique. Le choix du producteur d'abord, en la personne de Ross Robinson (qui outre le Korn, avait déjà produit le *Concrete* de Fear Factory que Max Cavalera avait entendu). Puis le nouvel accordage des guitares, bas, très bas. Enregistré au studio Indigo Ranch, *Roots* est un monstre. Le son est typique du travail de Robinson à l'époque : massif et vaste, cradingue mais jamais brouillon. Les riffs aussi, ne doivent plus grand-chose au thrash de Slayer, mais davantage à ce néo metal alors en gestation ainsi qu'au punk hardcore source d'inspiration depuis toujours. Mais ne limitons pas *Roots* à une simple resucée de la formule Korn. Sepultura, depuis *Arise* et malgré des emprunts flagrants, a assis un caractère fort, construit autour des hurlements à l'arraché de Max Cavalera, des soli à l'agonie d'Andreas Kisser et de la frappe tribale du frère de Max, Igor. Pulsions tribales héritées de ses amours pour les musiques traditionnelles brésiliennes. Nous y voilà. *Roots* est un titre tout sauf innocent. Sepultura que ce soit en enregistrant des titres avec la tribu indienne Xavantes ou avec le percussionniste Carlina Brown, avait la ferme intention d'orchestrer la rencontre de la violence du metal et des groove exotiques de la musique de son pays. Modernité et tradition : le choc. *Roots* est un album metal des plus audacieux et sera aussi l'un des plus vendus de par le monde. Bel exploit. Une pierre angulaire, un album culte qui en dépasse le cadre de par son succès. Le public découvre le nouveau son Sepultura via quinze titres dont les désormais classiques « Roots Bloody Roots », hymne introductif et premier single massif, « Attitude » et sa célèbre introduction au berimbau ou encore « Ratamahatta » en duo avec Carlino Brown, certainement l'un des sommets de la fusion musique traditionnelle/metal. Mais à y écouter de près cet album est remarquable de bout en bout. Citons quelques unes de ces grandes réussites : « Straighthate » est un titre fulgurant, une explosion de distorsion, un maëlstrom d'électricité. Un de ces morceaux de bravoure auxquels on doit le caractère fulminant de l'album. Rien ne semble contenu, tout paraît en permanence sur le point d'éclater, les distorsions débordent, celles des guitares, de la basse, de la voix. Un magma sonore à peine dompté par Robinson. « Lookaway », lui, dégage des ambiances sinueuses, aussi noires que peut l'être la nuit au cœur de la forêt amazonienne. Avec Jonathan Davis et Mike Patton en guise de créatures nocturnes parmi les plus enragées. « Itsari » ensuite est l'instrumental acoustique enregistré en compagnie des Xavantes, suite logique du « Kaiowas » de *Chaos AD*. Enfin, l'album se termine de manière fulgurante au son du punk débridé de « Dictatorshit ». Sur le second disque de cette *Deluxe edition* sont bien évidemment réunis versions demo, remixes et face B dont le fabuleux et terrifiant « Mine », chanté par Mike Patton, livré en deux versions. Un titre sinistre et apocalyptique parmi les meilleurs composés par le groupe. On appréciera aussi la reprise de Celtic Frost, « Procreation Of The Wicked », le mix différent de « Lookaway » par Andy Wallace ainsi que les versions demos de « Roots, Bloody Roots » ou « Dusted » mixées par Alex Newport. Un album charnière dans l'histoire de Sepultura, puisqu'il s'agira là du dernier enregistré par ce line-up, Max s'en allant « fonder » Soulfly – le temps de l'entente cordiale étant révolu - alors que les trois autres embauchaient Derek Green au poste de brailleur. Dans les deux camps, jamais on ne parvint à égaler *Roots*. Ceci dit, il n'est même pas certain qu'un Sepultura resté soudé autour des frères Cavalera y serait parvenu. *Roots* est de ces albums qui doivent autant au bouillonnement créatif de leur époque, au talent des musiciens, qu'au hasard finalement. Un truc comme l'alignement de certaines étoiles, qui ne se répète pas souvent. **O. Drago */10** www.sepultura.com

SULPHURIC SALIVA
No Opportunity In Standard Experiences
(Discordian Records/Mark XIII/EMI)
Electro indus ambient



Ceux qui connaissaient Christophe Leussiau, aka Sulphuric Saliva, pour son electro rugueuse, assez proche des productions du label Ant Zen, seront pour le moins surpris par la direction plus ambiancée voire cinématographique développée sur ce *No Opportunity In Standard Experiences* (N.O.I.S.E. donc...). Un double qui plus est. L'aridité et les décharges martiales de ses deux précédents albums se sont étouffées en grande partie pour laisser place à des compositions au pouvoir évocateur grandioses. Il n'est nullement question de dépersonnalisation pour autant, car si les nappes synthétiques sont moins crues qu'auparavant, Sulphuric Saliva ne délaisse pas pour autant les charges indus, EBM ou les saturations (voir « Anger », « Everything You Know Is Wrong » ou « Smash ») mais s'aventure davantage vers un univers plus voisin de Black Lung que d'Imminent Starvation. Il nous rappelle aussi, et la nouveauté se situe ici, que le bruit peut aussi être moins frontal et s'appuyer sur des boucles plus mélodiques, voire dansantes (le très Gridlockien « Second Birth » ou « Condominion ») sporadiquement nourries de new wave si l'on en croit le son de guitare acérée et l'introduction de nappes mélancoliques (« Survivor ») ou carrément dark ambient (« Flames Were Licking The Sky »). Dimension exacerbée sur le second CD, présenté comme un side project du nom de Triatoma mais crédité Sulphuric Saliva où l'electronica se pare de samples élaborés qui deviennent de plus en plus caverneux. Les mélopées qui apparaissent subrepticement sur « Encounter I » ne suffiront pas à raviver la lumière qui s'estompe définitivement. Sans tomber dans l'effroi claustrophobe d'un Atrium Carceri (auquel on songera néanmoins un instant sur « Aborted »), l'atmosphère est grave, sombre mais n'embrasse pas les clichés du genre. Même si l'on songe inévitablement aux classiques du dark ambient, tout est distillé avec finesse le long de ces douze pièces et ne s'emploie pas à tisser du macabre. Parce qu'il y a de la retenue ici et un espace, souvent fugace certes, mais d'autant plus exaltant, laissé à la fulgurance de nappes éthérées. Un vrai relief en somme qui se dessine dans cette atmosphère par ailleurs sépulcrale. Superbement envoûtant. **C. Fagnot 9/10** www.sulphuric-saliva.com

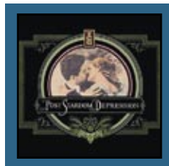
MERCYFUL FATE
Melissa (Deluxe Edition)
(Roadrunner/Universal)
Heavy metal

Pour un premier album c'était un coup de maître. Mercyful Fate, groupe danois, poussait le bouchon plus loin que ses congénères, anglais, allemands ou autre. Il amenait le heavy metal vers plus de colère et de théâtralité. Toujours plus épique et... diabolique. De Black Sabbath, il n'avait retenu que le penchant pour l'occultisme, en faisant même son sujet de prédilection. De Judas Priest il gardait les vocalises suraiguës, et à l'instar d'Iron Maiden, n'hésitait pas à se lancer dans des titres à rallonge aux changements alambiqués. Mais la grande particularité de Mercyful Fate était certainement le vocaliste King Diamond, performer grimé hors pair, capable de toutes les prouesses. Dans un style extrême très dramatique, il passait des aigus les plus hystériques aux graves les plus sombres avec une aisance démoniaque et un lyrisme certain, imitant tour à tour les cris d'une Banshee ou de Satan en personne ! Deuxième atout, le guitariste Hank Sherman, riffeur d'inspiration neo-classique de premier ordre, responsable de nombreuses ruptures cervicales consécutives à l'écoute des riffs imparables de « Curse Of The Pharaohs », « Evil » ou « Satan's Fall », célèbre fresque heavy metal de plus de onze minutes. Ces trois classiques nous sont d'ailleurs donnés à écouter ici en version Live à la BBC (session enregistrée avant l'album et déjà reprise sur la compilation *The Beginning*), alors que le DVD bonus propose « Doomed By The Living Dead », « Black Funeral » et « Curse Of The Pharaoh » filmés au festival Dynamo Open Air, d'Heindoven en 1983. Images et son sales. Idéal pour un groupe underground sulfureux tel Mercyful Fate, qui influencera Metallica ainsi que de nombreux groupes black metal, Darkthrone et Emperor en tête. Tout leur était servi sur un plateau : maquillage, imagerie occulte et diabolique, volonté radicale de repousser le heavy metal dans ses retranchements. Mais l'influence de Mercyful Fate dépasse ce cadre et aujourd'hui encore des musiciens tel Remi Resmini, vocaliste du combo hardcore new-yorkais Starkweather se réclame de King Diamond, adoptant lui aussi un style vocal des plus schizophrènes et possédés, dans l'optique d'incarner plusieurs personnages au sein d'une même chanson. On pourrait aussi citer Karyn Crisis du groupe Crisis pour les mêmes raisons. À ce type de comportement de la part d'un chanteur, doit bien évidemment répondre une instrumentation complexe, pléthorique, et, effectivement, Mercyful Fate n'avait pas son pareil pour accumuler une foule d'idées en un seul et même morceau, qu'il dure quatre ou dix minutes, sans jamais perdre en dynamisme, grâce à une section rythmique solide, mais surtout aux talents de composition de la paire Diamond/Sherman et aux nombreux riffs explosifs de ce dernier. Mercyful Fate n'enregistrera qu'un seul autre album sous ce même line-up, le brillant *Don't Break The Oath*, avant de se séparer. Sherman voulait se diriger vers une musique davantage commerciale, ce qui n'était évidemment pas du goût de ce possédé de Diamond qui continuera une carrière solo en perpétuant l'esprit de Mercyful Fate (et dont le point d'orgue sera *Abigail*, aussi réédité dans cette série Deluxe Edition), même lorsque le guitariste et lui reformeront le groupe le temps de plusieurs solides albums parus entre 1993 et 1999 dont on retiendra particulièrement *9*, le dernier en date. **O. Drago** */10 http://mercyful-fate.coven.vmh.net/

THE POOKIES
Stunts Fights And Mariachies
(Dirty Witch Records)
Emo Punk

Nous ne faisons pas exception à la règle. Les éloges peu mesurés, les propos dithyrambiques, et les promptes excitations sont aussi le lot commun de ces pages. C'est probablement le risque du métier. Mais parfois, un sentiment plus fort nous envahit : comme l'impression d'avoir affaire à un grand disque. Qui risquerait malheureusement de passer trop inaperçu. Alors oui, osons l'expression : *Stunts Fights And Mariachies* est l'une, voire LA, meilleure sortie emo punk hexagonale de cette année. Une détonation en treize coups qui, soudain, nous ramène à toute la force de la formule power trio. Treize titres donc où la guitare, incisive et tranchante, n'en finit plus de nous confondre en spirales sonores vertigineuses, un pied dans l'assurance mélodique, l'autre dans les déchirements bruitistes. Treize titres, encore, à la dynamique punk, et à l'énergie post-hardcore. Production énorme, mais jamais surfaite, harmonies tout en finesse, explosions, accalmies, sursauts épileptiques : les Lyonnais affichent le parti pris de l'intensité, mais ne se cachent pas derrière des murs de guitares, des effets de style ou même une quelconque facilité. « Democratie For Dinner », « Pathetic », « Over And Over And Out » ou « The Getaway » pour comprendre que ce trio a le petit plus qui fait la différence. La capacité de jouer en trompe l'œil, et de nous faire revenir à sa musique sans cesse. Donnez lui le temps des écoutes. Et mesurez déjà la filiation dans laquelle s'inscrivent, sans avoir à rougir, The Pookies : Hot Water Music, Bracket, Down By Law, Seven Hate, Sixpack, Second Rate... Chapeau bas ! **E. Guinot 8,5/10** http://dirtywitch.free.fr

POST STARDOM DEPRESSION
Prime Time Looks A Lots Like Amateur Night
(The Control Group)
Heavy-rock blues de grande classe



Pour commencer, un vœu... pieux à regret, car on n'est pas naïf au point de penser que ce troisième opus changera la donne en permettant à Post Stardom Depression d'accéder enfin à une reconnaissance et un succès bien mérités. C'est bien connu, tout se joue au premier album voire au deuxième, après quoi, c'est cuit. À bien des égards, le quatuor nous fait penser à Kings X. La même passion pour le heavy-rock, le blues, les riffs seventies, doublée d'un feeling qui vous file la chair de poule, et le même... désintérêt quasi général de la part du grand public. Finalement, la tournée de PSD en ouverture de Queens of The Stone Age n'aura pas inversé la tendance. Qu'à cela ne tienne, le groupe n'est pas du genre à abdiquer et ce nouvel opus est là pour en témoigner avec une grande classe. À commencer par ce « These Days A Dollar », qui vous happe en un rien de temps, lève vos dernières résistances, avant de vous coucher sur le carreau, complètement sonné par son groove aussi vertigineux qu'abrasif, ses trames mélodiques sournoises flanquées du chant délicieusement crade de Jeff Angell (cette voix...). Ce même groove que l'on retrouve sur « Gimme Gimme », hymne fédérateur d'une simplicité confondante mais ô combien efficace. Naturellement irrésistible. Tout comme le sévère et très provoc « The Price Tag On My Soul » sur lequel des riffs suramplifiés et rugueux viennent porter à ébullition le dément Angell, lui-même pas loin du coup de sang. Pour calmer les ardeurs et reprendre son souffle, rien de mieux que quelques ballades rock pas falotes, bluesy et fiévreuses à souhait, empreintes toutefois d'une certaine noirceur (« What You See Is What You Get », « Borrowed Time »). Et si l'on devait retenir un titre de cet album magistral, ce serait sans nul doute « The One That Got Away » pour ses structures alambiquées résolument sombres d'où jaillit, à notre plus grande surprise, un refrain typé U2, du temps où il était encore vie, bien sûr. À la fois splendide et déconcertant. **J. André 8,5/10** www.poststardomdepression.com

RENTOKILLER
Cadaveri Eccelente
(North Post/Overcome)
Swedish rockin'hardcore

Rentokiller réussit le pari de fusionner ce que la scène hardcore suédoise a pondu de meilleur ces dernières années en une seule entité musicale cohérente et homogène. On dirait tout bonnement Breach (le son, certains plans de guitare ou de basse) qui jouerait, en plus violent, du Refused ou du Jr Ewing (le côté rock, l'énergie). Dès le premier titre, ça part à cent à l'heure pour ne plus rien lâcher pendant une petite demi-heure chauffée à blanc. Dans ses moments les plus furieux, Rentokiller rappelle également Converge, aussi bien dans les hurlements possédés de son chanteur que dans la violence de sa musique. Les guitares sont épaisses, le batteur claque ses cymbales comme un sauvage et il est difficile de rester de marbre devant une telle efficacité. En fait, le plus gros reproche que l'on pourrait faire au premier album de ces jeunes Suédois est de voir planer sur presque tous ses morceaux l'ombre d'un de leurs prestigieux aînés. Celle de Refused « Post/Natal », celle de Breach sur « City of Nine Gates » ou encore Raised Fist sur le rapide et intense « Irreligion ». On a connu pires comme références. Si on excepte les deux/trois chansons un peu faiblardes de la galette (comme « Quencher » et son refrain chanté assez naze), Rentokiller réalise presque un sans faute. S'il lui manque aujourd'hui une pincée d'originalité et de style pour devenir l'égal des autres gloires suédoises citées précédemment, cet excellent cadavre exquis sonore scandinave pourrait être le début d'un grand groupe en devenir. **B. Rivière 8/10** www.rentokiller.com

THE DEAD PLAYBOYS
Last Call for Alcohol
(Deaf and dumb Music/Longfellowdeeds)
Punkrock'n'roll

The Dead Playboys, un hommage à Jacques Dutronc ? Non, plutôt à Gluecifer première période, la plus sauvage, la plus punk aussi. Il y a également des réminiscences de l'écurie Lollipop dans ce savant mélange de rock'n'roll plus ou moins inspiré (mais toujours un peu sale) et de punk basique directement connecté aux racines du genre. Pas de quoi faire des roulades arrières tout de même, mais à son écoute on passera un bon moment un peu court (moins de trente minutes), une bière chaude à la main à feuilleter le dernier *Punk Planet* ou un ancien *Kerosène*, en se disant que tout ceci ne doit pas être très raisonnable en concert, et du coup, foutrement plus bandant que sur album. Enfin bon, d'ici à ce que les Scandinaves se décident à nous rendre visite, on aura plus de cheveux (donc plus de crêtes) alors contentons-nous d'écouter parcimonieusement mais avec délectation ce Last Call for Alcohol, en souhaitant que le groupe survive à la disparition récente de son chanteur mort suite à un jeu stupide consistant à marcher bien bourré sur le bord d'un toit d'immeuble. Ces garçons ne sont décidément pas très fréquentables et c'est bien ce qui les rend si attachants. Pas prioritaire à moins d'être accro au style. **B. Pinsac 6/10** www.longfellowdeeds.com

THE ZEPHYRS
Bright Yellow Flowers On A Dark Double Bed
(Acuarela/Chonowax)
Pop-folk champêtre

L'évolution musicale de nos Écossais se fait en douceur, renonçant album après album à leurs impulsions post-rock, pop noisy et shoegazing, auxquelles participaient parfois quelques potes du coin (Mogwai, Arab Strap, ...). Plus question donc de puiser l'inspiration dans les grandes cités du monde moderne (*When The Sky Comes Down*...), place plutôt à celles suggérées par la campagne, après un détour sur les bords de mer (*A Year To The Day*), histoire de faire le point, les yeux rivés sur l'eau. Il en ressort ainsi un quatrième album de pop-folk dépouillé, cristallin, au fort accent country bluesgrass, légèrement électrisé par une pedal-steel guitar. Un univers musical plus serein, mais toujours traversé par ce désespoir tranquille qu'on leur connaît, exacerbé qui plus est par quelques violons et autres mandolines (« Dancing Shoes », « What Voltage Is The Moon » ou encore le remarquable « So Called Beau »). Du pain béni pour le pantouflard mélomane Stuart Nicol, dont le chant s'accommode très bien de cette évolution. À suivre donc. **J. André 7/10** www.thezephyrs.com

BACKSIGHT
See the Damage
(Disagree Records/Overcome distribution)
Hardcore old school

See the Damage, premier album de Backsight, combo originaire d'Avignon condense tous les clichés inhérents au Hardcore Old School. Ces mêmes clichés qui font que certains s'enflamment quand d'autres vomissent : mosh parts à tous les étages, rythmique constamment en surchauffe, chant plutôt haut perché (école Raybeez, Ray Cappo) haranguant à tout va, textes traitant de la scène, de respect, d'unité et de tous ces thèmes qui sur la longueur finissent par scléroser le genre. Fort heureusement pour nos oreilles, Backsight s'en tire avec les honneurs. Le combo applique la formule (un peu facile certes mais redoutable) de l'efficacité maximum. Vingt-deux minutes pour dix titres, et autant de bonnes raisons de bomber un peu plus le torse à l'écoute de morceaux taillés, composés et pensés avant tout pour la scène. Évoquant parfois furieusement la scène Youthcrew et les Suédois de Misconduct, les BackSight n'hésitent pas à apporter de légères touches mélodiques accentuant l'impact des parties les plus tendues, tout en aérant les morceaux, les rendant ainsi plus digestes et attrayants. Éminemment sympathique, jamais totalement bouleversant, ce premier album fait par des artisans possionnés est avant tout un excellent moyen de faire la connaissance d'un combo qui se doit, comme tout bon groupe de hardcore, d'être réellement découvert sur scène. Prometteur ! **B. Pinsac 6,5/10** www.backsight.tk

FEAR FACTORY
Demanufacture (Deluxe Edition)
(Roadrunner/Universal)
Cyber metal

« *Il se passait tellement de choses autour de nous à Los Angeles à l'époque. Il y avait les émeutes, les inondations, les tremblements de terre et les feux. Nous avions l'impression d'assister à la destruction de L.A (…). Nous voulions faire quelque chose de différent mais qui soit aussi le produit de notre environnement. (…) Notre salle de répétition était située dans une zone contrôlée par un gros gang vers Vermont et Jefferson, nous avions vraiment peur de descendre là-bas, le propriétaire avait du inscrire « Black Owned » sur la façade, pour que les gens ne détruisent pas le bâtiment, ce n'était pas vraiment le meilleur endroit pour répéter, mais ça a bel et bien créé une atmosphère.* » Définitivement, l'interview présente dans le livret de cette Deluxe Edition nous plonge dans le bain. Vous y apprendrez en détail la genèse mouvementée d'un des albums metal les plus importants des nineties aux côtés des *Vulgar Display of Power* de Pantera, *Burn My Eyes* de Machine Head ou *Roots* de Sepultura. Après le remarqué *Soul Of The New Machine* en 1992, tentative réussie mais encore timide de marier le death metal à des éléments techno et industriel, suivi de près par *Fear Is The Mindkiller*, album de remixes et mariage consommé, puisque fusion plus poussée des deux styles, Fear Factory, influencé autant par la vieille scène industrielle allemande que par la techno moderne de The Prodigy et certains films de science fiction tel *Dune* ou *Terminator*, était sur le point de trouver son véritable style avec *Demanufacture*. Un metal froid, presque déshumanisé dont les principales caractéristiques seraient les rythmes et les riffs fulgurants, nets et tranchants de Raymond Herrera et Dino Cazares – une révolution à l'époque que cette manière de jouer – et les vocalises de Burton C. Bell, alternant growls et vocalises angéliques à grand renfort d'effet. Pour parvenir à un résultat éloquent le groupe sera passé par bien des galères, choisissant tout d'abord d'aller enregistrer l'album aux Wax Trax studios de Chicago, Mecque de la scène métal industrielle à l'époque, jusqu'à ce qu'un crash d'ordinateur ne les fasse se rabattre sur les Bearsville studios près de Woodstock. Il sera fait appel à Rhys Fulber du groupe electro Front Line Assembly pour se charger des synthétiseurs et de la programmation, ainsi qu'au producteur Colin Richardson. Enregistrement éprouvant et tendu, les partis en présence ne parvenant pas à se mettre d'accord sur de nombreux points. Le mix final de Richardson sera même refusé par le groupe, qui s'attellera lui-même à la tâche, secondé par Fulber. Aujourd'hui *Demanufacture* est considéré comme l'album ultime de Fear Factory et a somme toute fort bien vieilli, si on met de côté certains sons de synthé plutôt kitsch. Une gageure tant l'on sait combien les œuvres à prétention futuriste résistent paradoxalement mal au temps qui passe. La quasi-totalité des titres qui composent *Demanufacture* peuvent être considérés comme des classiques, de « Self Bias Resistor » et « Replica » à la reprise de Head Of David, « Dog Day Sunrise » encore aujourd'hui interprétée en concert. En tout cas, par la suite, jamais Fear Factory n'impressionnera et ne surprendra autant, ne faisant que reproduire inlassablement sa propre formule. En bonus un morceau d'Agnostic Front avec Freddy Cricien de Madball aux chœurs, quelques face B et mix alternatifs dispensables. Le second disque, lui, reprend *Remanufacture*, album de remixes moins pertinent que *Fear Is The Mindkiller*. **O. Drago** */10
www.fearfactory.com

HERMANO
Live At W2
(Suburban)
Hard Rock Stoner

De simple side-project a priori sans avenir, Hermano est devenu un groupe solide aux nombreux desseins : on nous annonce pour les mois à venir, une nouvelle tournée européenne et la sortie d'un DVD alors que ce live enregistré en 2004 vient tout juste de nous parvenir. Rappel des faits : né sous l'impulsion de Dandy Brown, bassiste des stoners psyché d'Orquesta Del Desierto – autre super combo - et constitué à l'origine de John Garcia au chant (ex-Kyuss, Unida…), Dave Angstrom (Supafuzz), Chris Callahan (ex-Disengage) aux guitares et Steve Earle (ex-Afghan Whigs) à la batterie, Hermano sort laborieusement un premier opus intitulé *Only A Suggestion*, enregistré en 1999 mais uniquement disponible à partir de 2002 ! Deux ans et quelques changements de line-up plus tard, c'est *Dare I Say*, album acclamé un peu partout, qui se charge de nous faire comprendre qu'Hermano, c'est du sérieux, du durable ! Et du solide aussi, mais ça, c'est plutôt cet album live qui finit de nous le prouver à la puissance douze. Six morceaux du premier opus, cinq du second plus une explosive reprise du « TNT », d'AC/DC. L'exécution est impeccable, féroce avec ces « Cowboy Sucks » et « Manager's Special », envoyés la bave aux lèvres. Car ce qui frappe ici, c'est bien la puissance de ces guitares acharnées et la frappe de Chris Leathers, remplaçant de Earle depuis l'enregistrement de *Dare I Say*. Mais Hermano, tout groupe de rock crunchy qu'il soit, excelle aussi lorsqu'il faut extraire de ce tourbillon électrique de somptueuses mélodies psyché aux relents de désert (les blues heavy de « Landetta » ou « The Bottle »). Pour couronner le tout ce coyote de Garcia est impeccable de long en large et le son, exemplaire, net, cru et dynamique, sert à merveille ce manifeste d'un rock américain pur et sauvage exécuté de main de maître par une sacrée bande de durs à cuire. Jouissif. **O. Drago 8/10** www.hermano-rocks.com

AMORAL
Decrowning
(Spikefarm Records)
Death Thrash

Amoral fait preuve d'une persévérance tenace à sortir la boîte à calottes d'entrée de jeu. Mais pas la simple calotte brutale, une gifle bien à plat et qui claque, avec des doigts manucurés, une torgnole pensée et réfléchie pour que le rouge reste longtemps sur la joue. Le death thrashisant déversé sur *Decrowning* est en effet dévastateur et mélodique, multipliant les breaks complexes, à la limite du progressif et basé sur une usine à riffs carabinés. L'entrée en matière « Showdown » est à elle seule une synthèse de ce qui nous attend sur tout l'album : des mélodies pugnaces et incisives, des rythmes enlevés, des structures qui évoluent sans devenir alambiquées et un chant caverneux. La dynamique des titres est un des éléments forts d'Amoral qui s'octroie dans chaque morceau des espaces aérés pour mieux revenir à la charge, à l'instar d'un Opeth que l'on pourrait imaginer ici dans une version moins expérimentale et plus brutale (« Denial 101 »).
Entre pur death metal implacable et thrash féroce à la Testament période *The Gathering* avec des mélodies au premier plan, tel un Children of Bodom dénué des cavalcades grandiloquentes, Amoral exprime avec virtuosité un discours de brute, un bûcheron en smoking en quelque sorte. *Decrowning* ou la raclée à la papa infligée avec maestria et une énergie revigorante. **N. Pingnelain 7,5/10** www.amoralweb.com

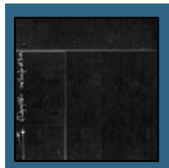
THE MARXMALLOWS
Everyone Hates…
(Sts/Overcome)
Pop Punk

Les Marxmallows sont des crétins. Ou tout du moins aiment à le laisser penser. Leurs mélodies de trois accords, leurs « nananananana », leurs faux airs de crooners (« Meat People »), et leur niaiserie musicale assumée : bref, tout ce qui pourrait irriter en temps normal, séduit ici d'une belle manière. Car, cette pop/punk qui avance tout droit a bien des airs de surf rock, d'insouciance sixties, de Beach Boys autant que de Ramones… Mieux, elle se déploie selon une aisance de songwriting – légèreté, spontanéité et fraîcheur salvatrice en seraient les maîtres mots – qui évoque également plus récemment Nerf Herder ou encore Teen Idols. Il y a donc dans ce premier album des Parisiens autant de clins d'oeils d'assumés (« Cheeta Is A Punk Rocker », « Fun Sun Booze And Boobs »), qu'une bonne dose de sarcasme (« We Play Music For 16 Year Girls », « No One Knows… Marxmallows ») et pas moins de trois vrais tubes… De ceux qui les yeux fermés vous rappellent au soleil californien, aux sourires un peu forcés et aux bimbos alléchantes. La grisaille n'aura décidément pas raison de nous. **E. Guinot 6,5/10** www.themarxmallows.com

THE JULIANA THEORY
Deadbeat Sweetheartbeat
(Abacus)
Rock mélodique

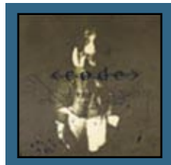
Le terme emo et tout ce qui lui est affilié en 2005 vous file des boutons ? Benêts à mèche, Vans à damier, ceinture à clous, mélodies niaises, Victory Records, groupes clonés à la chaîne… Qui aurait pu prévoir cette catastrophe il y a dix ans ? Pas les Texas Is The Reason, Shift, Samian, Shades Appart and co, sinon, il y a fort à parier que tous ceux là auraient préféré se pendre avant d'avoir enregistré la moindre note. Enfin, c'est un peu le lot de chaque style, la mort par saturation, une fois que le succès d'un de ses représentants amorce la machine capitaliste, c'est foutu. Mais comme à chaque fois, au beau milieu de centaines d'étrons subsistent quelques groupes dignes d'intérêt. On citera Thursday et The Juliana Theory. On connait ces derniers depuis assez longtemps pour savoir que leurs ambitions sont franches et simples. Bâtir des chansons rock mélodiques, énergiques et pop. Pop au sens le plus noble, rien de péjoratif dans le terme, ni d'abject dans la démarche. Une musique faite de lumière, d'évidence sans compromission, de jubilation décrassée d'arrières pensées cupides. Pourtant cette fois, The Juliana Theory n'échappe pas à certains poncifs, les mélodies sont souvent naïves, les guitares contrebalancent encore, mais plus assez… Les vocalises – personnelles – évitent le cliché mais pas les paroles malheureusement… Amour, cœurs, tristesse, blah, blah. Dommage. Les compositions demeurent toutefois correctes, au dessus du lot. Et puisqu'ils ne portent toujours pas de vans à damier, nous serons cléments… Une mauvaise passe certainement, pas grave on retourne écouter *Emotion is Dead* leur précèdent manifeste plus sympathique. **O. Drago 5/10** www.thejulianatheory.com

65DAYSOFSTATIC
One Time For All Time
(Monotreme Records/Import)
Electronica post-rock'core



Pourquoi ces jeunes gens de Sheffield changeraient de recette ? L'inédit et subtil mélange d'electronica, de post-rock et de math rock leur sied à ravir et ne semble pas encore avoir d'égal. C'est donc en toute logique que ce second opus suit les traces de *The Fall of Math*, sorti en septembre 2004. Une redite pour autant ? Non, car *One Time Fort All Time* est globalement plus énergique encore, plus déstructuré et rock, sans rien perdre de sa candeur. Et même si « 65 Doesn't Understand You », et son break atypique, fait écho un instant au morceau « The Fall of Math » de l'éponyme album, il s'agira là plutôt d'une patte à proprement parler. La redite s'il y en a une, se situe à l'intérieur même de cet écrin : une mesure de piano distillée ça et là, présente dès l'introductif « Drove Through Ghosts to Get Here », qui a lui seul déploie mille nuances et laisse présager d'une richesse qui ne sera pas démentie le long des huit titres suivants. Un motif qu'on retrouve aussi dans le final magistral qu'est « Radio Protector », calqué sur une boucle saturée hallucinée de l'excitant morceau précédent, « 65 Doesn't Understand You », mi breakcore, mi post-hardcore. Qui dit piano ne dit pas mélodie tire-larme pour autant ici. Certes l'intro de ce « Radio Protector » est mélancolique mais les beats, qui évoquent Red Snapper ou certains opus de Venetian Snares, reprennent vite le dessus et les nappes ambient qui lorgnent alors vers la douceur trouble d'un Digitonal (on retrouve d'ailleurs JoeFro de 65daysofstatic sur le EP *In Silence* du projet electronica ambient d'Andy Dobson) sont finement rejointes par les guitares et le piano, pour s'élancer sans modération dans des envolées fascinantes. Si le crescendo est un élément récurrent des formations post-rock il n'est pas systématique ici, de même que l'usage des samples, qui a disparu, et quitte à citer des références post-rock, on pensera autant à Explosions In The Sky qu'à From Monument To Masses. C'est dire l'étendue du spectre. Cependant aucune paternité lourde ne vient entacher les instants de grâce et la remarquable intensité que dégage ce *One Time For All Time*. Exceptionnel donc. **C. Fagnot 8,5/10** www.65daysofstatic.com

<CODE>
Nouveau Gloaming
(Spikefarm/Season Of Mist)
Dark black metal



Ça commence très fort. Le riff d'ouverture bastonne méchamment. Basse qui virevolte. Chœurs appuyés. Croisement de voix. Refrains imparables. Accents symphoniques. Du black metal au meilleur de sa forme. Percutant. Direct. Accrocheur. Dans une veine assez proche de Satyricon, période *Volcano*. Les sept titres qui suivent s'avèrent nettement plus déroutants. Car creusant une veine plus expérimentale. Mais pas tant qu'on pourrait le penser de prime abord. Les alternances entre voix hurlées et chantées sont aujourd'hui devenues quasiment banales. De même que les passages entre rythmes violents et atmosphériques. Dans les registres de ce type, tout repose sur la cohérence et la fluidité des agencements. Et <Code> y excelle. S'il apparaît initialement assez inédit, le caractère aventureux de ce disque tient ici moins à ses audaces avant-gardistes qu'aux références musicales qu'il mobilise à cette fin. Car il renvoie, pour ce qui est du chant, au phrasé post-punk sombre et tragique des années 80 propre à une série d'artistes tels que Samy Birnbach (Minimal Compact), Peter Murphy (Bauhaus) ou encore Dave Gahan (Depeche Mode). Ce qui constitue une véritable curiosité en soi. Quant au traitement instrumental, si la trame de fond reste incontestablement redevable au true black, il est tout autant lié à l'inventivité frondeuse de formations telles que Beyond Dawn ou Ulver. Quoiqu'il en soit, ce conglomérat britannico-norvégien réunissant des musiciens d'Ulver, Ved Buens Ende, Void et Dodheimsgard nous propose ici un véritable petit bijou d'orfèvrerie. Qui confirme avec éclat combien le black metal est un terrain d'expérimentation ouvert et prolifique dès lors qu'il s'affranchit des conventions en vigueur. À la manière d'un Enslaved, d'un Shining ou d'un Solefald. Ce disque possède une force et une beauté prodigieuse. **F. Hein 9/10** www.codeblackmetal.com

GRANDADDY
Excerpts From The Diary Of
(V2)
Pop

En 2000, une bande d'illuminés signe l'un des chefs-d'œuvre pop de ces vingt dernières années, en *The Sophtware Slump*. Le genre de disques à ce point abouti et maîtrisé qu'il en devient indépassable. Une pièce maîtresse de pop onirique, de folk psychédélique, une ode à la contemplation autant qu'à la vie, qui – en vrac – évoquait Neil Young, les Beach Boys, ou Pink Floyd, soudain réinventés dans le berceau d'un univers singulier. Trois ans plus tard, un bon album, quoique bien moins renversant, surgit : *Sumday*. Les fans veulent plus, et le font savoir. Une compilation, l'an dernier, avec un inédit, n'y changera rien. Grandaddy est attendu, avec force et impatience. Est-ce la raison pour laquelle, en préambule d'un nouvel opus annoncé pour début 2006, Jason Lytle se pâme d'un mini-album sept titres, sans donner plus d'explication ? Foncièrement, ce disque reste fidèle à l'univers Grandaddy. Voire même aux tous débuts du groupe. Il est donc temps de se remémorer à quel point les Pixies ont marqué les Californiens : dans le cas du morceau « Florida », cela sonne pourtant comme de bien mauvais augure. Mais, il y a tout de même plus rassurant : soit, la possibilité pour l'auditeur de retrouver la force juvénile qui peut parfois habiter le groupe (« Pull The Curtains »), et de se plonger six minutes durant dans une fable lunaire où Lytle ne se prive pas d'exorciser ses tourments, de ruptures de tempos en illuminations symphoniques assumées (« At My Post »). Pour le reste de l'objet il conviendra plutôt de parler de ronronnement tranquille ou d'exercice de style plus ou moins inspiré. Comme s'il était malheureusement difficile de retrouver ce sentiment de danger, cette absence de plénitude et ce vertige affolant, sorte d'abîme improbable dans laquelle le groupe nous a plongés il y a cinq ans. Patience, encore. **E. Guinot 6/10** www.grandaddylands-cape.com

DAÏTRO
Laisser vivre les squelettes.
(Red cars go faster/Purepainsugar & Last Day of June)
Screamo rock

Ça hurle, ça chante, ça joue avec passion, ça respire avec retenue, ça se blesse avec pudeur et ça nous surprend…encore une fois ! Si le premier morceau « Laisser vivre les squelettes » nous replonge dans l'intensité du précédent disque des Lyonnais - un split partagé avec leurs amis italiens de Raein -, il nous laisse également entrevoir la complexité musicale qui se dégage de cet album. Les nouvelles compositions sont plus aérées, les ambiances plus travaillées - moins rentre-dedans - et le chant moins poussif. On retrouve même grâce à la seconde voix - celle de Julien - ces ambiances murmurées qui étaient déjà présentes sur leur premier MCD *Des cendres, je me consume*. En abordant - avec simplicité - des sujets comme la mort, la solitude ou encore la prise de conscience de son existence, la formation nous offre des titres vraiment prenants tels que « Les Orbites En Eveil » ou « Trois Murs Pour la Salle de Torture ». On s'attendait à écouter le premier album des dignes successeurs de Raein (qui vient d'annoncer son split, il y a peu de temps) mais au lieu de ça, le groupe nous offre sa propre vision de l'émotion. Huit titres impardonnables. **R. Laffitte 8/10** www.daitro.com

SONIC YOUTH
Goo (Deluxe Edition)
(Geffen/Universal)
Noise

Quiconque s'est un jour intéressé, de près ou de loin, à Sonic Youth a difficilement pu passer à côté de ce disque… majeur. Quelques raisons à ce constat frôlant l'évidence. La pochette tout d'abord, premier contact. Une œuvre magnifique signée Raymond Pettibon mettant en scène un jeune couple qu'on croirait tout droit issu de la beat generation. Allure de jeune femme fatale pour elle. Attitude de boyfriend timide pour lui. Et puis il y a ces douze lignes manuscrites, mystérieuses et nihilistes… Ensuite parce que *Goo* fait chronologiquement suite au génial tryptique *Evol/Sister/Daydream Nation*. Trois disques qui, en une poignée d'années et dans le sillage d'un Velvet Underground punkisé, ont tout bonnement jeté les bases d'une nouvelle vision du rock made in USA. Parce qu'enfin, et c'est là que le bât en a blessé plus d'un à l'époque, *Goo* représente la première expérience « majorisée » du quatuor. En moins de temps qu'il n'en a fallu pour le dire (et pour le faire), une poignée d'intégristes acharnés s'est donc chargée de sceller l'avenir d'un groupe qu'ils vénéraient jusqu'alors. Avec *Goo*, Sonic Youth est ainsi passé du statut de groupe indé radical à celui de groupe vendu n'ayant su résister aux charmes du grand méchant loup Geffen. Se pose ici la question du fonctionnement mental du fan de base ! Question à laquelle on ne tentera pas de répondre ici… Les con(vaincu)s le restant a priori, nul besoin de s'appesantir plus longtemps. Car *Goo*, loin d'être un énième produit du big business musical, recèle de petites perles pop abrasées et tordues. « Dirty Boots », « Tunic », « Mote », « Disappear » et autre « Cinderella's Big Score » sont là pour en attester. Mais l'album original, on le connaît. Et l'intérêt de ces versions deluxe résiderait donc ailleurs ! Mais où ??? J'entends déjà dire. Alors d'accord, décrivons l'objet ! Ce double digipack est agrémenté d'un livret plein de photos et de textes signés Byron Coley et Mark Kates qui reviennent sur l'histoire de *Goo*, n'oubliant pas d'inclure, au passage, quelques anecdotes attrayantes… Saviez-vous, par exemple, que si Chuck D. fait un featuring sur le ô combien fameux « Kool Thing », c'est tout simplement parce que Public Enemy enregistrait *Fear Of A Black Planet* dans le studio mitoyen ? Saviez-vous aussi que l'album s'appelait initialement *Blowjob* ??? Il y aussi bien sûr un deuxième disque, bourré de versions demos, et de chansons inédites voire de reprises, comme ce « That's All I Know (Right Now) » des Neon Boys (pré Television), bref tout ce que l'on appelle vulgairement des « raretés » et que l'on écoute une fois ou deux comme pour justifier son achat, le rentabiliser ! Car celui qui se procure aujourd'hui cette version « deluxe » (et onéreuse au passage) de *Goo* ne peut être qu'un fervent amateur/fétichiste du groupe ou un journaliste, ou les deux ! Et l'on se prend donc à douter d'un réel désintérêt d'ordre commercial en voyant pousser ce genre de rééditions tels des pissenlits dans le jardin… Car là ou le plaisir est le plus intense, c'est bel et bien quand on insère le disque original dans le lecteur et que la magie opère d'elle-même, sans pousse-à-la-consommation. Ou lorsqu'on visionne pour la première fois la video *1991, The Year Punk Broke*, fabuleux témoignage de cette époque… À y bien réfléchir, on se dit que tout le reste, simple appât, n'aurait dû rester qu'à l'état d'archive, stricte propriété du créateur. Et que s'il y a une arnaque dans toute cette histoire, c'est bien ici qu'elle réside… Quoi qu'il en soit, si *Goo* est un album mainstream, alors vive la musique mainstream ! **P. Mélard** */10 www.sonicyouth.com/

TEST ICICLES
For Screening Purposes Only
(Domino/Pias)
Rock Débridé

Bardé de bonnes intentions, le premier album de ces Anglais ne parvient pas tout à fait à son but. Dommage, car à la seule faveur du morceau d'ouverture (« Your Biggest Mistake »), nous leur aurions volontiers donné notre drôle de bon Dieu, sans confessions. Ce morceau rageur, sec et tendu à vif, rappelait certes fortement Blood Brothers mais avait déjà tout pour lui : mélodie, rythmique épileptique et insolence terriblement british. Plus loin dans le disque, deux autres coups d'éclats : le magnifiquement débridé « Boa Vs Python » (on pense beaucoup à Billy Talent), et l'irrésistible machine à danser post-punk « Circle. Square. Triangle ». Heureusement pour eux, il s'agit des deux premiers singles du groupe. Car pour le reste, on hésite plutôt entre tentatives de n'importe quoi sans grande pertinence et hommages zélés… En réalité, à ce stade embryonnaire de leur carrière, le jeune trio (moyenne d'âge : environ 20 ans) n'incarne pas tout à fait la stature avant-gardiste qu'on voudrait lui accoler. À défaut, il s'impose plutôt comme un legs intelligent de ce que les années 90 nous ont offert de mieux, en matière de hip-hop (Beastie Boys), post-hardcore (At The Drive-In, Refused), rock débridé (Liars, Blood Brothers), ou chaotique (Sonic Youth). Avec l'énergie de la jeunesse, et une force de conviction réellement palpable, Test Icicles s'essaie à la reconstruction de tous ces univers… Et signe tout simplement un premier album prometteur. Reste que clamer « All You Need Is Blood » est une drôle de clairvoyance dans leur cas. En attendant mieux, on se replonge donc volontiers dans l'écoute de *Crimes*… **E. Guinot 5/10** www.test-icicles.com/

HER SPACE HOLIDAY
The Past Present The Future
(Wichita/V2)
Electro Pop

Dans les années 90, Marc Bianchi s'est illustré à la batterie dans des groupes punk-rock de San Francisco avant de s'installer à Austin (Texas) et de « calmer le jeu » avec son projet Her Space Holiday. Lorsqu'on découvre son travail, on ne peut s'empêcher de penser (musicalement parlant) à certains pensionnaires de l'écurie Warp (Plaid, Boards Of Canada). C'était relativement flagrant sur son troisième opus, *The Young Machines*, alors que le nouveau cultive un sillon de plus en plus personnel. Hip hop rêveur, pop cotonneuse, electronica gracile, folk-rock aérien, les termes ne manquent pas pour décrire cet univers délicat et mélodieux qui touche par l'instantanéité de son charme et sa simplicité. **L. Gilot 7/10** www.herspaceholyday.com

KHOLD
Krek
(Tabu/Season Of Mist)
Black'n'roll metal à papa

Quatrième album pour ces Norvégiens qui venaient du froid. Où l'on voit son leader, Sverre Stokland *aka* Gard le bien nommé, se balader en forêt sans rien sur le crâne, qu'il a par ailleurs aussi pâle que glabre. Or, un certain nombre d'études ont permis de démontrer que près de 80 % de la chaleur du corps s'échappait par l'occiput. Par conséquent, couvrir le sommet du crâne d'un couvre-chef, permet de réduire la déperdition de chaleur du corps tout entier. Le maquillage blanc est insuffisant dans ce cas. Étant donné que la chaleur permet au cerveau de fonctionner correctement et que ce dernier est le siège de la créativité, il faudrait que Gard prenne enfin les mesures qui s'imposent. Aussi bien pour lui – qui risque de choper un rhume carabiné – que pour nous, auditeurs, qu'il commence à lasser. Car la créativité de Khold stagne. Si son premier album *Masterpiss Of Pain* paru en 2001, avait constitué une excellente surprise de mid tempo black old school tendance rock'n'roll, force est de constater que la formule tourne aujourd'hui en rond. *Krek*, n'est pas un mauvais album en soi, loin de là. Bien produit, bien interprété, mais tellement prévisible qu'il en devient ennuyeux. À choisir, on reprendra plutôt un coup de <Code>. **F. Hein 5/10** www.taburec.com

LADYTRON
Witching Hour
(Island/Import)
Electropop

En 2000 Ladytron arrivait sur le marché et se posait avec *604* comme un énième groupe d'electroclash, a priori, une oreille tournée vers les dance floor avec des rythmiques rock et new wave basiques mais efficaces, l'autre vers les synthés vintage et Kraftwerk comme sur le flagrant « He Took Her To A Movie ». Deux albums plus tard le quatuor britannico-bulgare, s'est progressivement affirmé, a gagné en ampleur et en densité, au détriment peut-être de quelques trouvailles distordues et d'un son cheap qui les rapprochaient d'un Broadcast moins arty. « Sugar », premier single extrait de *Witching Hour*, met en effet en avant une rythmique rock même si les guitares sont clairement shoegaze, une composante que l'on retrouve aussi sur « White Light Generation » ou le plus aérien « All The Way ». « Last one Standing » est, quant à lui, on ne peut plus pop avec son refrain appuyé par un orgue, des chœurs, ses arpèges de guitare simples, quelques distorsions, ses carillons et ses nappes electro discrètes. « International Datelines » avec son delay s'impose comme le tube nostaligico-new wave de ce disque et « Destroy Everything You Touch », petit bijou imparable d'electro dark, vous ferait oublier qu'il y a 12 autres titres sur l'album. Et c'est un peu le propre de *Witching Hour* : selon sa chapelle, tout auditeur, à condition qu'il soit un brin sensible aux 80's, y trouvera au moins un titre ensorcelant (ha !). S'il est presque inécoutable de bout en bout tant les titres sont (globalement) énergiques et savamment dosés pour vous faire danser intelligemment, la surenchère d'effets n'a pas lieu d'être et ce qui s'avère évident et accrocheur à l'écoute n'est pas pour autant facile, ni lassant. C'est le propre des albums réussis, non ? **C. Fagnot 9/10** www.ladytron.com

VOLT
Romeo KO
(Exile On Mainstream/Southern)
Noise metal

Ce *Romeo KO* nous arrive au moment même où le maxi *Salem* des grungers heavy de Tad tourne dans notre lecteur. On écoute donc Volt à la suite, pour constater que les sensations que procurent les musiques des deux groupes sont presque similaires. Logiques, puisque les fondamentaux de chacune d'elles semblent être les mêmes. Rage impulsives et tensions perpétuelles exprimées par des guitares massives. Aucune concession. Chez Volt on mise toutefois davantage sur la technique, sans en faire trop néanmoins, à la manière d'un Melvins – que Volt nous évoque beaucoup aussi - dans ces moments les plus fougueux. Ça bastone sec. Les six compositions jouent ainsi sur l'impressionnante dynamique dont est capable le groupe. Puis il y a cette voix hargneuse à la Brian Johnson. Puissance dix. Le diable au micro hurle au bénéfice de riffs féroces et pervers d'une évidente efficacité. On ne connaissait pas ce trio allemand du temps où il s'appelait Roerhedds, mais ce que nous entendons là nous donne envie de nous pencher sur le cas de leurs productions sous ce patronyme abscons. Après Todd et Made Out Of Babies, Volt vient à son tour réanimer une scène noise aux pulsions métalliques qui en avait bien besoin. Puissent-ils encore être plus nombreux dans les mois qui viennent, ceux qui se réclament de ce rock fulgurant et honnête de la décennie passée, à se manifester auprès de nos services. Ça, plus le retour d'Unsane et l'actualité chargée des Melvins, tout va bien. Merci. **O. Drago 8,5/10** www.volt-music.de

MATTIAS HELLBERG
Mattias Hellberg
(Fargo Records/Naïve)
Americana

Après deux albums constitués de reprises et de compositions personnelles, en compagnie d'Hederos (pianiste ayant collaboré avec Nicolai Dunger et les Hellacopters entre autres), Mattias Hellberg sort son premier effort solo qui se trouve être une réussite de bout en bout et l'une des plus fameuses sorties de Fargo Records de ces derniers mois, le label n'étant pourtant pas avare du côté de la qualité. Hellberg a, en premier lieu, le bon sens de soigner la production, cette dernière mettant terriblement en valeur ses compositions. Le son, bien que très précis, n'est jamais totalement propre, n'aseptisant pas, en cela, ces chansons d'americana souples et tendues à la fois. Pour preuve, ce « Where Did You Go », sorte de blues crasseux à l'envi, se clôturant par une explosion contenue de guitares faussement lâchées, renforçant le spleen du morceau. Ou encore « Walking Restless », morceau à rendre fou de jalousie Shivaree, et qu'un certain Quentin T. n'a pas fini d'écouter en boucle en se demandant où il pourra bien le caser dans sa prochaine prod'. Hellberg a du talent, beaucoup de talent, et cela s'entend. Il pourrait évoquer par instant Dylan ou Jesse Malin, pour cette dualité permanente et essentielle entre l'acoustique et l'électrique, le rock et le folk. Mais le Suédois, outre son talent pour la composition et l'interprétation, a également un autre atout, celui-là de taille : une énorme personnalité. **B. Pinsac 8,5/10** www.fargorecords.com

CHIMAIRA
Chimaira
(Roadrunner/Universal)
Power metal/thrash

Chimaira sort son *...And Justice For All* à lui. De la mitraille, du riffs et des soli de shredder à gogo, un metal technique, froid et implacable. On ne reprochera donc pas à Mark Hunter et ses sbires de céder à la facilité en ces temps où le formatage du metal américain atteint une sorte de paroxysme avec la déferlante metalcore. Mais inutile d'en remettre une couche là-dessus.
Au gré de son humeur – et de son degré de concentration effectif surtout - on trouvera son bonheur parmi les essais pas toujours transformés qui forment ce disque monolithique, dense, très dense duquel sont absents tous chants clairs, lesquels avaient fait leur trou sur le très surestimé *The Impossibility Of Reason*, bien moins riche et varié que *Pass Out Of Existence*, premier opus que le combo considère presque aujourd'hui comme une erreur de jeunesse. Pourtant nous y trouvions davantage notre compte. Concernant *Chimaira*, seul le temps décidera de sa valeur. Après tout, nous n'avons pas tous apprécié *...And Justice For All* d'emblée ! **O. Drago 6/10**
www.chimaira.net

EARLY MAN
Closing In
(Matador/Beggars)
Old school crude heavy thrash metal

Oui, vous lisez bien. Un album garanti 100 % heavy metal chez Matador, le label de Mogwai, Interpol, Belle And Sebastian, Matmos ou encore Yo La Tango. Plutôt surprenant, il est vrai. Mais si ce duo de Columbus relocalisé à New York depuis quelques années s'octroie les oripeaux du metal le plus traditionnel , avec dans le désordre, les cavalcades rythmiques et les envolées mélodiques héroïques d'Iron Maiden, les riffs de Black Sabbath, ceux plus thrashisants du Metallica des débuts, puis, enfin, les vocalises aiguës et nasillardes façon Ozzy Osbourne/King Diamond (sans aller chercher les notes brise-cristal toutefois), jamais il ne sombre dans le pathétique, le kitsch et le grotesque qui caractérisent la grosse majorité des formations auto estampillées true-metal. Rjoutons que, de par son éthique et son look, Early Man a plus à voir avec les scènes indé et punk. Avec sa production garage, pour des titres bruts et sans fioritures aux refrains imparables et aux riffs trashy dignes de la grande époque, *Closing In* a tout de l'album heavy metal exemplaire, paradoxalement intrigant de par son classicisme forcené et ses ambitions vintage fort bienvenues. Mike Conte (chant, guitare et basse) et Adam Benatti (batterie) savent composer et interpréter avec fougue des hymnes forts qui ont tôt fait de séduire l'ex-Slint David Pajo - qui accepta de les rejoindre un temps au poste de bassiste - ou encore les Melvins et Mastodon, avec qui Early Man a déjà partagé l'affiche, se mettant au passage les publics respectifs des deux groupes dans la poche. Si on en croit les dires ! Ces deux punk new-yorkais viennent de ramener le heavy metal dans le droit chemin en allant déterrer ses fondamentaux aux racines. Que d'autres leur emboîtent le pas, et vite ! **O. Drago 8,5/10**
www.earlyman.com

THE DWARVES
The Dwarves Must Die
(Sympathy For The Record Industry)
Punk

Vous les croyez morts, gisant tous dans un océan de drogues, de gerbe et de sang ; mais il n'en est rien. Les plus grands nains du wak'n'woll sont enfin de retour. Libérés de l'écurie Epitaph – comme la plupart des meilleurs groupes du catalogue – les revoilà sur Sympathy For The Record Industry avec cet album. Après 20 années d'existence faites de psychédélisme, de punk, de hardcore, *The Dwarves Must Die is back* dans les bacs. Ambiance popinette sucrée avec des… castagnettes pour « Salt Lake City » qui remporte la palme de la chanson la plus cool de l'année (*« il n'y a qu'une chose que je ne ferai pas pour toi mon amour, c'est d'aller à Salt Lake City »*) ou encore ambiance grind-metal avec *Blast* ou bien hip-hop avec… Putain mais c'est quoi ce truc ?!?!? Mais d'où ça sort ??? Après maintes vérifications, il s'agit bien des Dwarves et non d'une anthologie de la pop-music. Le temps de se remettre de ses émotions, de se pincer les fesses histoire de voir qu'on ne rêve pas et poursuivons cette chronique qui s'annonce plus difficile que prévue. Au fil de l'écoute, plus rien ne m'étonne : chœur d'enfants, hip-hop oldschool, intervention de Dexter machin d'Offspring, de Nick Oliveri (le retour !), ballade, chœur et orgues d'église, rythmiques indus. On distingue même une chanson (« Runaway ») mettant en scène une fille… une jeune fille… une très jeune fille. C'est bien simple, quiconque aura cet album entre les mains découvrira un chef-d'œuvre fait par des malades. Un peu comme si Albert Einstein jouait du thrash. Ajoutons une pochette digne des Dwarves à base de nain crucifié et de gonzesses à poil et voici la recette sanglante achevée. Je ne sais pas ce qu'ils ont pris comme drogue ces derniers temps, mais s'il y a moyen de partager…
Zizi 87 8/10 www.thedwarves.com

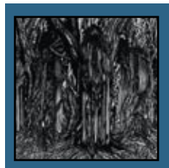
THE SUICIDE MACHINES
War Profiteering Is Killing Us All
(Side One Dummy)
Punk

Il est des groupes pour qui il est bien difficile d'envisager le changement. Presque comme ci celui-ci relèverait d'une quelconque absurdité… Ainsi, il convient de se demander si le punk rock de The Suicide Machines, en 14 ans de carrière, a réellement subi un bouleversement. Pas besoin de se perdre en considérations, la réponse est non. Et le petit dernier *War Profiteering Is Killing Us All* rappelle en vrac certains des meilleurs moments du groupe (*Battle Hymns*, *Destruction By Definition*…). Avec aux manettes de la console le duo Bill Stevenson/Jason Livermore (Descendents, Good Riddance…), le combo fait acte de fidélité à ses premières amours, soit un punk qui doit autant au hardcore qu'au ska. Et la conviction est là, la volonté d'éviter les écueils aussi, le fun et l'énergie… Tout comme un engagement assez réfléchi. Sans révolution donc, mais avec de beaux coups d'éclats (« Nuclear Generators », « Capitalist Suicide », « Red Flag »…), un sixième opus pour les fans. Et (probablement) les autres. **E. Guinot 6,5/10**
www.suicide-machine.com

MARTIN PETER
Enough Of This
(Angora Steel)
Electro rock

Martin Peter est un Allemand, la petite trentaine, que l'on nous dit fan de metal, de punk, d'industriel et de new wave depuis ses 12 ans. Mais c'est dans le monde de la musique electro que le bonhomme traîne ses guêtres depuis quelques années. Avec Enough Of This il synthétise ses influences électriques et électroniques avec plus ou moins de bonheur suivant que ses compositions lorgnent davantage du côté d'un véritable crossover punk-new wave-electro ou de celui moins excitant de l'electro-pop/clash. Dix-sept titres au compteur dont une bonne moitié relève de l'anecdotique donc. Il reste néanmoins ici l'équivalent d'un album classique, c'est à dire dix titres qui, sans casser la baraque, restent remuants à commencer par les collaborations avec l'ex Atari Teenage Riot, Alec Empire (" Bypass ") ou Mark Stewart (« Psychoville »). On bourlingue entre claviers new wave, guitares punks, vocalises trafiquées, mélodies cold wave et rythmique electro pour un résultat agité à défaut d'être véritablement excitant. Bonne musique de fond pour soirée. Rien de plus. **O. Drago 4/10**

SUNN O)))
Black One
(Southern Lord, 2005)
Claustrosonic black magma



Quelque chose se passe qui n'est pas pour nous déplaire, mais qui, dans le même temps - en admettant que l'expression artistique est en étroite relation avec son époque - est un constat plutôt sombre sur ce début de siècle. Nous vivons un âge d'or des musiques extrêmes, et le succès annoncé du *Black One* en est l'un des symptômes, au-delà même de l'immense force de frappe médiatique du label Southern Lord et de tout ce qui touche de près ou de loin à Sunn O))). Car comment expliquer autrement la ferveur du public et de la critique pour un album dont les trois ingrédients principaux sont l'abstraction, la célébration de l'aspect physique du son, et l'atmosphère, lugubre et oppressante ? Qui plus est, en s'éloignant considérablement de l'esthétique monolithique, primitive et hypnotique du tout-au-drone, qui permettait de se laisser piéger dans les méandres de la masse sonore de manière relativement passive et immédiate, le *Black One* devient sans conteste le disque le moins « accessible » de toute la discographie de Sunn et demande de se plonger avec une attention accrue dans les subtilités du son. Rassurez-vous cependant, la puissance dévastatrice des infrabasses reste une composante substantielle du *Black One*. Mais le grand tour de force de Steve O'Malley et Greg Anderson est d'avoir réuni une fois encore sur un même disque des musiciens d'horizons aussi différents que le black metal (invités d'honneur : Wrest de Leviathan et Malefik de Xasthur, deux des personnages les plus inventifs du renouveau de la scène BM américaine), l'avant-garde free-noise (John Weise) ou post-digitale (Oren Ambarchi, sculpteur et contrôleur de basses fréquences), ou encore le desert-rock (Mathias Schneeberg, ex-Operator et Scott Reeder ex-Kyuss, Goatsnake…), et de filtrer ces fortes personnalité musicales par le biais de la supermachine Sunn O))). Le résultat est une opaque fusion sonore dans laquelle le malin s'insinue par les centaines de petites portes que constituent les détails subtils et organiques de la production ainsi que les références explicites aux pères connus ou méconnus du Black Metal : Bathory, Immortal, Sin Nanna. L'excellence du traitement des voix – magnifiquement abjectes - de Wrest et Malefik (certaines ayant même été enregistrées en immersion dans un cercueil) rajoute encore à l'impression intense de confinement comme dans le glaçant « It Took The Night To Believe », au-dessus duquel flottent les fantômes de My Bloody Valentine, Whitehouse et Abruptum. Parions que les puristes du « True » Black Metal ont déjà (con)damné ce disque et ses géniteurs à brûler ad æternam dans les flammes de l'Enfer.
F. Massacre 666/10 www.southernlord.com

ROADRUNNER UNITED
The All Star Session
(Roadrunner)

En 25 ans Roadrunner est passé du statut de petit indépendant à celui de monstrueux label metal, les découvertes et le succès d'Obituary, Type O Negative, Machine Head, Fear Factory, Sepultura, Life Of Agony et bien d'autres aidant. Mais Roadrunner n'a pas son pareil pour saturer le marché, dès lors qu'un nouveau sous-genre s'avère juteux. Death, neo-metal et aujourd'hui metalcore, le label hollandais envahit les bacs de groupes tous moins inspirés les uns que les autres. Si beaucoup vantent les talents de directeur artistique de Monte Conner, l'homme ayant su flairer le potentiel de Slipknot, Sepultura et autre Fear Factory, ils oublient de dire combien de groupes merdiques le label a signé. Et ça ne s'est pas arrangé avec les années, au contraire. Tout ça pour dire, que si Roadrunner a su marier succès artistique et commercial au début des années 90, il fait passer l'argent avant toute autre considération aujourd'hui. Combien de Trivium pour un Opeth ? On ne compte plus. L'annonce de cette compilation réunissant 55 musiciens ayant contribué à un moment ou à un autre à l'histoire du label et interprétant des titres originaux composés par quatre *capitaines*, à savoir Rob Flynn (Machine Head), Dino Cazares (ex-Fear Factory), Joey Jordisson (Slipknot) et Matthew K.Heafy (Trivium), nous semblait être une grosse opération marketing – ç'en est une - et rien d'autre. Nous nous trompions, il y a du bon sur ce disque. « The Dagger » d'abord, titre metalcore classique, mais voilà c'est Howard Jones qui hurle de concert avec Rob Flynn compositeur de ce morceau sur lequel Jeff Water (Annihilator) vient poser un sacré solo. « The Enemy » pourrait être un bon titre de Chimaira, puisque c'est Mark Hunter qui s'égosille sur ce morceau thrash sans concession écrit par Dino Cazares. Du sur mesure maintenant avec le death metal de « Annihilation By The Hand Of God » vociféré par Glen Benton (Deicide) et où la basse fretless de Steve Di Georgio fait des merveilles, puis un « In The Fire » chanté par King Diamond que n'aurait pas renié Mercyful Fate. Sur « Tired n'Lonely », Keith Caputo (Life Of Agony) n'en finit plus de jouer son Scott Weiland aidé à la tâche par Joey Jordisson qui lui compose un titre très typé Stone Temple Pilots. « Independent (Voices Of The Voiceless) » est interprété par la même équipe que le morceau d'ouverture si ce n'est que cette fois c'est Max Cavalera qui pousse la chansonnette. Petit aparté electro-rock ensuite avec Daryl Palumbo pour un titre plus proche de Head Automatica que de Glassjaw, avec Junkie XL à la programmation et Matt Baumbach (ex-Vision Of Disorder) à la guitare. Vient « Blood And Flames », de l'excellent stoner metal dans la veine de Seemless le groupe de Jesse David Leach (ex-Killswitch Engage) qui s'époumone d'ailleurs ici, puis « Constitution Down » du bon power metal typé début nineties pour Kyle Thomas d'Exhorder, groupe oublié pourtant précurseur du genre. Et, enfin, les deux meilleures compositions : « Army Of The Sun » où l'on apprécie le chant de Tim Williams (ex-Vision Of Disorder) associé à la guitare de Rob Flynn et « Enemy Of The State » avec Peter Steele et Josh Silver : du pur Type O Negative, tout bonnement. Pour le reste on passe de titres parmi les plus putassiers, tel « The End » - premier single évidemment - ou « No Mass Control » à d'autres pas très inspirés (« Roads », « Dawn of The Golden Age ») ou totalement insipides (« The Rich Man », « I Don't Wanna Be A Superhero »). Si rien de révolutionnaire ici, reste tout de même un bon paquet de morceaux efficaces couvrant un panel de styles assez large, représentatif du label (étrange, s'il en eut été autrement !) Terminons en soulignant que, une fois n'est pas coutume, le DVD documentaire qui accompagne le disque est plutôt intéressant, levant le voile sur l'organisation et la conception de ce projet d'envergure. Sans comptez que vous pourrez y regarder Jeff Water en chier grave pour rentrer son solo du titre « The Dagger » ou des bêtes telles que le batteur Mike Smith (Suffocation) spécialiste du blast beat, ou bien les bassistes Steve Di Georgio et Sean Malone, (ex-Cynic) faire leur numéro de virtuose. **O. Drago 7/10** www.roadrunnerrecords.com

THE JOY CIRCUIT
EP1
(The Joy Circuit)
Le Pop Rock selon Year of The Rabbit

Tandis que Ken Andrews (Failure) parachève son ambitieux projet baptisé Los Angeles Digital Noise Academy, ses ex-coéquipiers de Year Of The Rabbit, eux, bossent sur la suite de *EP1* pour le compte de The Joy Circuit. Et force est de constater qu'en l'absence d'Andrews, dont il faut bien reconnaître le rôle décisif dans la réussite de YOTR et de bien d'autres projets d'ailleurs, Solomon Snyder, Tim Dow emmenés par Jeff Garber, s'en tirent avec un certain brio. Difficile de rester de marbre devant l'expressivité du chant de Garber, au point de se demander si YOTR n'aurait pas mieux fait de lui filer le poste de chanteur en lieu et place d'Andrews. Mais s'il n'y avait que ça encore, le bougre se révèle être également un remarquable guitariste rythmique, certes moins porté sur les riffs plombés que son ex-partenaire, mais capable d'apporter une densité charnue aux cinq compos résolument pop de *EP1*. Loin de faire de la figuration, Solomon Snyder et Tim Dow participent à l'envoûtement général en apportant une dynamique sans cesse mobile, respectueuse de l'expression de leur guitariste-chanteur. The Joy Circuit, retenez bien ce nom. **J. André 4/5**
www.thejoycircuit.com

ATHEIST
Unquestionable Presence (réed)
Piece Of Time (réed)
Elements (réed)
(Relapse/Pias)
Death jazz

Les origines d'Atheist remontent à 1984. Le chanteur/guitariste Kelly Schaefer et le batteur Steve Flynn jouaient alors au sein d'Oblivion, groupe thrash parmi tant d'autres qui devint vite R.A.V.A.G.E (Raging Atheists Vowing A Gory End). Le line-up se stabilise quelques années plus tard avec l'arrivée du bassiste Roger Patterson et du guitariste Mark Szawtsberg. Rebaptisé Atheist et complété par un second guitariste Rand Burkey, le groupe accouche d'un incroyable premier album *Piece Of Time* en 1989. Composées par la section rythmique (qui assoit les bases sur lesquelles les deux guitaristes posaient ensuite leurs riffs infernaux, fonctionnement inhabituel pour un combo metal) les compositions de *Piece Of Time* se présentent comme un mélange inédit de jazz, de musique progressive et de death metal, un style à son apogée à l'époque. Atheist érige les fondations d'un genre repris quelques temps plus tard par Death (grosso modo à partir de *Human*, en 1991), Cynic (et son unique album, *Focus*, en 1993) ou encore Pestilence (*Spheres*, 1993). En avance sur son temps, l'album impressionne les critiques par tant de technicité, d'audace et d'inventivité, mais le public le digère moins facilement. La suite de la carrière des Floridiens est marquée par un événement tragique. Un accident de Van en Louisiane, en février 1991, coûte la vie à Patterson qui s'éteint sur le bord de la route dans les bras de Schaefer. Plus tard cette année, Atheist sortira *Unquestionnable Presence*, en hommage au disparu. Il s'agira là d'un album encore plus abouti, enregistré avec l'aide de Tony Choy, bassiste de Cynic. À noter que cette réédition propose les demos de plusieurs titres enregistrés avec Patterson dont « Enthralled In Essence » et « Mother Man » en version basse/batterie. Après quelques dates locales, Schaeffer décide de saborder le groupe pour se concentrer sur son autre projet Neurotica. Mais le label Active Record ne l'entend pas ainsi. Atheist, qui lui doit contractuellement un autre album, entre donc une nouvelle fois en studio pour enregistrer *Elements*, qui sortira en 1993 et s'avérera le plus accessible et mélodique des trois, le plus focalisé sur les aspects progressifs de la musique du combo. Un nouveau petit chef-d'œuvre alliant virtuosité et efficacité, leur dernier. Une carrière des plus courtes en somme, pour une formation qui aura su repousser les limites d'un style et inspirer par là même de nombreux musiciens de l'extrême. Ces rééditions chez Relapse ne sont donc que justice. **O. Drago** */10 www.relapse.com

DOZER
Through The Eyes Of Heathens
(Small Stone)
Stoner rock

Dix ans de carrière. Cinq albums. Arrivé sur la scène stoner comme un second couteau, Dozer y émarge désormais dans le peloton de tête. Brillant successeur de formations disparues (Kyuss) ou essoufflées (Fu Manchu, Monster Magnet), le quatuor suédois réussit la prouesse de s'imprégner de leurs qualités sans jamais renoncer à construire sa propre identité. Le processus de maturation est cependant loin d'être abouti. Bien sûr, ce disque est probablement le meilleur album de Dozer à ce jour. Mais on ne peut qu'être amusé (ou navré, c'est selon) d'entendre à quel point le chanteur, Frederik Nordin, excellent au demeurant, cherche aujourd'hui à dépasser son modèle, John Garcia, en allant chercher ses inflexions mélodiques auprès de... Josh Homme. Jetez une oreille sur « Born A Legend » ou « Man Of Fire » pour vous en convaincre. QOTSA est d'ailleurs la nouvelle influence marquée du groupe. Elle traverse quasiment tout le disque. Tout cela est certes très sexy, spontané et chaleureux. Mais cela n'est jamais qu'une synthèse particulièrement efficace et réussie de ce qui se fait de mieux dans le stoner rock. Vous me direz que c'est déjà pas mal. C'est juste, mais je ne doute pas que ce groupe puisse faire encore beaucoup mieux et affirmer sa griffe. Allez, encore un effort. On y est presque ! **F. Hein 7,5/10**
www.dozermusic.com

KILLING JOKE
XXV Gathering!
(Cooking Vinyl/Wagram)
Tuerie

S'il est une chose à déplorer au sujet de cet album live de Killing Joke, c'est qu'il ne s'agisse pas d'un double CD. Si les quinze morceaux interprétés ici sont des classiques, nombreux sont ceux qui manquent à l'appel. Liste non exhaustive : « Eighties », « Money Is Not Our God », « Inside The Termite Mound », « Harlequin », « Kings And Queens », « The Death And Resurrection Show », « Millenium », « Loose Cannon », « The Fall Of Because », « Follow The Leader »... de quoi remplir une bonne seconde galette, au moins . Mais ne boudons pas notre plaisir, *XXV Gathering !*, c'est, comment dire ? C'est Killing Joke dans toute sa crasseuse splendeur : brut et sans fard, si ce n'est celui qui recouvre le visage d'un Jaz Coleman impeccable au chant, rageur et allumé. Le choix de « Communion » en guise d'introduction de chaque concert de cette tournée anniversaire en dit long : Jaz le mystique envisage chacune des prestations de son groupe comme une grande messe punk, un rite tribal et primitif mais ô combien électrique. On ne dira jamais assez à quel point Geordie Walker est un guitariste d'exception capable de composer les riffs les plus abrasifs et tordus du post-punk (dans sa définition la plus cold et noise), en attestent « Song And Dance » et « Primitive », tout comme les plus accrocheurs, « Wardance » bien sûr mais aussi « Asteroid », « The Wait », ou « Pssyche » balancés ici à toute berzingue. L'orgie ! La musique de Killing Joke est intemporelle, le concert capturé ici pour preuve. Des plus anciens (« Are You Receiving? ») aux plus récents (« Total Invasion ») les hymnes de la blague qui tue fonctionnent à plein régime en 2005 et même si les synthés de « Love Like Blood » nous ramènent au cœur des années 80, on s'en fiche pas mal au vu de la qualité du morceau, n'est-ce pas ? Clou du spectacle, le massif et orientalisant « Pandemonium » en guise de terminus obligé de ces 70 minutes durant lesquelles ont bel et bien régné le bruit et le désordre, éléments de base d'un certain rock'n'roll. Essentiel. Pour de vrai. **O. Drago 9/10** www.killingjoke.com

CALDERA
Caldera
(Autoprod)
Stoner Doom Volcanique

L'anthropomorphisme consiste à attribuer aux animaux et aux choses des qualités humaines. Lorsqu'un groupe de rock choisit de se représenter sous la forme d'un bison, il prend résolument le parti inverse. Signifiant qu'il s'attribue un certain nombre de caractéristiques animales. Ce que l'on appelle du zoomorphisme. Se pose alors la question de savoir si ce rapport aux choses est justifié. À l'analyse, ces quatre nouveaux titres, figurant le troisième enregistrement et le second essai avec un chanteur, constituent un effort de première classe. En progression constante, Caldera continue d'explorer avec bonheur les méandres de sa créativité. Et parvient, chemin faisant, à gagner en maturité, en cohésion et en précision. Le background musical est éloquent (The Obsessed, Karma To Burn, Burst, etc.). Pour autant, Caldera parvient toujours à s'en démarquer habilement. Le jeu des références est retraduit sous une forme singulière. En composant un canevas aussi dense et subtil, Caldera est en voie de s'imposer comme une valeur montante de poids au sein de la scène stoner/doom. Et ce n'est probablement pas la désaffection récente de son chanteur qui sera en mesure de freiner cet élan. La situation devrait au contraire conduire le groupe à raffermir sa dimension instrumentale. Alors oui, Caldera est aussi fichtrement *heavy* qu'un bison. Mieux. Aussi bouillonnant qu'une éruption volcanique. Le groupe porte décidemment aussi bien son nom que son animalité. Bel exploit. **F. Hein 7,5/10** http://caldera666.free.fr

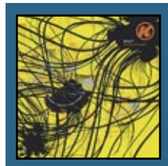
LONGING FOR DAWN
One Lonely Path
(Twilight Foundation)
Dark Atmospheric Doom

Cinq titres. Cinquante minutes d'irradiation doom. Dans ce qu'il a de plus pénétrant. De plus ample et de plus mélancolique. Taillé dans l'os. D'un degré de raffinement rare. Toujours parfaitement équilibré. À la jonction du fragile et du massif. Du sombre et de l'étincelant. De la caresse et de la charge. Ce disque est une invitation à la contemplation. Au lâcher prise. À effet de submersion immédiat. Le monolithisme doom est ici entrelacé de climats et d'ambiances enivrants. Combinaison subtile de riffs ultra plombés enluminés par des sonorités plus aériennes (guitares déchirantes, piano, cloches, bruitages lancinants à tonalité industrielle quelquefois). Un peu comme si du lierre persistant avait entrepris de recouvrir un séquoia. Et ce chant ! Profond. Guttural et doux. Sublimement tragique. Oscillant entre colère rentrée et désespoir. Celui d'un homme perdu en plein *Muir Woods* sous une pluie battante. Ne sachant plus si c'est le ciel qu'il faut maudire ou lui-même. Lentes et fluides, les compositions de Longing For Dawn confinent à une sorte d'onirisme ouaté. Un cocon hypnotique au sein duquel on n'a d'autre alternative que de s'abandonner. Ponctué de quelques brèves explosions. Si quelques riffs évoquent le « Forest Of Equilibrium » de Cathedral, on pense surtout à Thergothon, Winter ou Morgion. À ce doom rafraîchi et radical mâtiné de death metal. Sans oublier l'école finlandaise du dark metal et notamment des formations telles que Shape of Despair, Evoken ou Dolorian. Si LFD procède incontestablement de cette noble filiation, il s'en distingue néanmoins par l'originalité de sa démarche. En quoi, il est peut-être également redevable à la scène post-rock de Montréal à laquelle LFD (issu de cette même ville) n'a probablement pas été hermétique tant les influences à la Godspeed You ! Black Emperor sont perceptibles (notamment sur le titre qui donne son nom à l'album). En résumé, ce disque est une réussite totale. Somptueux ! **F. Hein 9/10**
www.cycliclaw.com/longing

diSEMBOWELMENT
TRANSCENDENCE... and DUSK
(Relapse/Season Of Mist)
Death doom historique

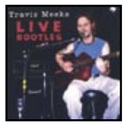
On ne peut que féliciter et remercier Relapse pour la réédition de l'ensemble de l'œuvre de diSEMBOWELMENT. Si la carrière de la formation australienne (Melbourne) fut éphémère, elle n'en fut pas moins féconde. Non pas tant pour sa productivité (une dizaine de titres présents sur deux demos, une compilation, un MCD *Dusk* et un album *Transcendence Into The Peripheral*, respectivement parus entre 1990 et 1993) que pour l'influence que ce groupe aura exercé au sein du monde du metal. On sait peu (moi le premier) qu'il figure parmi les précurseurs du death doom né au début des années 90, au même titre que Paradise Lost, My Dying Bride ou Winter. Et que sa radicalité a ouvert les voies du funeral doom à la Skepticism ou Thergothon, mais aussi du dark metal à la Evoken ou Unholy, tout comme du doom metal extrême à la Thorr's Hammer ou Green Machine ou encore au doom cinté à la Esoteric. Sans compter que les Australiens ne rechignaient manifestement jamais à embrayer sur des blast beat typés grind (« The Tree Of Life And Death ») ou black (« Your Prophetic Throne Of Ivory ») et à produire des climats plus apaisés typés ambient (« Mourning September ») voire new wave malsaine (« Cerulean... ») afin de trancher avec la dominante ultra doomisante et sub-gutturale de l'ensemble de son oeuvre. Force est de reconnaître que l'apport de diSEMBOWELMENT à l'histoire de la musique est aussi étourdissant que varié. Ce qui rend cette anthologie aussi précieuse. Car elle témoigne d'un patrimoine artistique unique, méconnu et rétrospectivement jubilatoire. **F. Hein 10/10**
www.relapse.com

KNUT
Terraformer
(HydraHead)
Hardcore experimental



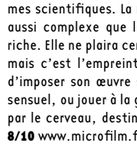
Knut est un groupe en perpétuelle évolution. *Challenger* il y a trois ans était un grand bond vers davantage d'expérimentation, vers l'affirmation d'une personnalité unique. Knut n'était plus seulement ce combo genevois impressionnant de par sa maîtrise technique et la violence tranchante et radicale de son metal, mais un groupe passé maître dans l'art d'amalgamer noise, metal et hardcore. Avec *Terraformer* Knut avance encore, refusant tout immobilisme. Premier constat, les trois quart des titres sont des instrumentaux tirant vers trois tendances distinctes : des titres brefs et violents dans le plus pur style Knut – à base de riffs complexes et ultra nerveux -, mais sans chant. Puis d'autres plus étalés que l'on rapprochera davantage des ambiances générées par Neurosis que de celles d'Isis par exemple, car plus noires, sombres et habitées. Et enfin des plages ambiantes ornées d'électronique parasitaire. Reste trois compositions chantées, frontales et tordues, les seules qui ne coupent aucun pont avec le passé. Forcément, cet album va diviser : certains crieront au génie, plébisciteront ce groupe qui encore une fois se renouvelle, fait des choix, prend des risques et reste captivant car étonnant, alors que les autres regretteront les attaques plus franches qu'étaient *Challenger* et surtout *Bastardiser* et bouderont un album plus bigarré, plus porté sur les atmosphères et l'expérimentation (que vont-il penser, ceux là, de l'exceptionnel album de remixes à sortir un peu plus tard !!!). Les gars de Knut, eux, s'en fichent certainement comme de leur premier caleçon. Amoureux de musique avant tout et décidés à aller de l'avant coûte que coûte, ils tracent leur chemin sans se retourner, sans se soucier ni des applaudissements ni des jets de pierres. À ce stade du voyage, *Terraformer* ouvre d'infinies possibilités, les choix sont multiples pour l'avenir, et peu importe ceux que les Suisses feront tant que la qualité restera du niveau de celle de ce *Terraformer*, suite logique d'un parcours exemplaire. **O. Drago 8,5/10**
www.hydrahead.com/knut

TRAVIS MEEKS
Live Bootleg
(Travis Meeks)
Post-grunge acoustique



Tiens ! On le croyait définitivement retiré au fin fond de son Kentucky natal à jouer pour les pochards du coin. Un retour à la case départ en somme, le ras-le-bol en plus. Car après le succès fracassant outre-Atlantique de l'excellent premier album de Days of The New, qui n'avait d'ailleurs pas échappé au flair de Scott Litt, alors producteur de longue date de R.E.M, le jeune guitariste-chanteur est sèchement allé de déconvenue en déconvenue. D'abord le départ de ses coéquipiers partis former l'insipide Tantric, puis son label qui le lourde à la suite du troisième opus, renvoyant ainsi aux calendes grecques la sortie de *Purple*. Et pour terminer, le poste de chanteur dans The Project, mieux connu aujourd'hui sous le nom de Velvet Revolver, qui lui échappe au bénéfice de Scott Weiland. Après quoi, plus de nouvelles jusqu'à ce live enregistré l'année dernière à L.A. au Viper Room. Onze titres qui nous rappellent l'originalité d'un jeu acoustique revendiquée par quelqu'un qui a grandi dans le Kentucky mais brûlant d'envie d'en sortir par tous les moyens. D'où ces enfilades de riffs et d'arpèges aussi bien rustiques que subtils qui invitent tout autant à taper du pied qu'à la rêverie. Le tout flanqué d'un chant qui évoque tour à tour Layne Staley et Jim Morrison, notamment sur les imparables « Shelf In The Room », « Touch, Peel and Stand » et « How Do You Know You? ». La conviction avec laquelle Meek exécute ses morceaux est tout bonnement bluffante tant par l'intensité du chant que par ces cordes qui claquent jusqu'à produire un son harmonieusement crade (« Words », « I Think »). Et en guise d'inédit, « Orch of The Medium » splendide titre instrumental, sombre et épique. La classe à l'état pur. **J. André 8/10**
www.travismeeks.com

MICROFILM
A Journey To The 75th
(Rejuvenation Records)
Post-pop/Rock indé instrumental

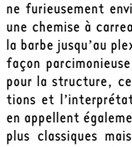


On entend de-ci de-là, dire qu'il y a quelque chose de pourri au royaume de l'indé français, que certains activistes (ou prétendant l'être) seraient en phase de majorisation avancée, qu'ils auraient chopé le virus MTV2, un truc pire que la grippe aviaire. Des noms ? Allons, allons, nous ne sommes pas à « Radio Corbeau », et chacun se reconnaîtra comme il se doit. Fort heureusement pour le milieu indé de notre cher Hexagone, il reste des héraults tel Microfilm et des poches de résistance comme Rejuvenation Records. Ce dernier, avec ce premier album du quintette poitevin continue d'œuvrer dans ce qui semble devenir au fil des sorties le leitmotiv du label : la qualité. *A Journey To The 75th* est une œuvre atypique, pas nécessairement facile d'accès (certains diront même exigeante), mais gratifiante pour l'auditeur et témoignant d'un désir artistique bouillonnant annonçant de formidables aventures musicales à venir. Entièrement instrumentales, sur lesquelles sont couchées des samples de dialogues de films, les chansons de Microfilm prennent le temps de s'installer dans l'espace sonore, déroulant sur nos tympans ces longues et belles plages de post-pop évolutive, des parties de guitares cristallines au lyrisme sans cesse contenu, comme pour rendre l'explosion plus forte, plus dense. Le groupe joue constamment sur les nuances, sur les ambiances se faisant écho, se ressemblant sans jamais vraiment être semblables. Du grand art ! Cette présentation sommaire de l'univers musical de Microfilm peut prêter à confusion. On pourrait, en effet, prendre la formation pour ce qu'elle n'est pas : un groupe arty et cérébral, destiné aux lecteurs d'un fameux hebdo français, gardien de la branchitude contemporaine et générationnelle. Il n'en est rien : ici l'auditeur ne s'ennuie pas en faisant mine d'être concerné, les musiciens ne vous toisent pas du haut de compositions construites comme des théorèmes scientifiques. La musique de Microfilm est aussi complexe que limpide, aussi fluide que riche. Elle ne plaira certes pas à tout le monde, mais c'est l'empreinte des vrais artistes que d'imposer son œuvre sans verser dans le consensuel, ou jouer à la girouette musicale. Créée par le cerveau, destinée aux cœurs ! **B. Pinsac 8/10** www.microfilm.fr.st

ARTIMUS PYLEDRIVER
Artimus Pyledriver
(Buzzville Records/Longfellow Deeds)
Heavy Southern Rock

Quarante minutes et dix-sept secondes, soit neuf chansons, soit une grosse baffe que l'on n'avait pas forcément vu venir ! Et on dit merci qui ? Merci Artimus Pyledriver de nous faire découvrir son Heavy Southern Rawk (comme ils le définissent eux-mêmes) qui donne furieusement envie de s'acheter un truck, une chemise à carreaux et de se faire pousser la barbe jusqu'au plexus. Évoquant ici et là, de façon parcimonieuse, Corrosion Of Conformity pour la structure, certains riffs, les compositions et l'interprétation de ce premier album en appellent également à d'autres références, plus classiques mais toutes aussi jouissives. Ainsi, dès l'intro du premier morceau « Swamp Devil », impossible au son des guitares de ne pas citer, par automatisme, Motörhead. C'est une influence, le groupe ne s'en cache pas et c'est très bien ainsi : quitte à avoir des goûts, autant avoir les bons ! Le titre s'installe, le chant arrive et soudain, stupeur : comment, Brian Johnson aurait un fils caché et *Rock & Folk* n'aurait pas couvert l'événement ? Tout se perd de nos jours, non mais je vous jure, où va la presse ! Stoppons net cette interrogation insupportable, car point d'enfance illégitime il n'y a. Seulement un mimétisme vocal troublant, et réjouissant en même temps, car quitte à avoir des goûts… vous connaissez la suite. Arti' (pour les intimes que nous sommes désormais) donc, devrait plaire aux sympathisants de la cause sudiste, ceux pour qui les noms de Zakk Wylde, Lynyrd Skynyrd, Nashville Pussy ou les artistes déjà précédemment cités ne sont pas des gros mots synonymes de drapeau confédéré sur fond de croix qui brûlent. Car le groupe dispose d'un solide savoir-faire, d'une rythmique ingénieuse, et de compositions sacrément accrocheuses augurant de shows puissants et sans nul doute très grooves : à nous désormais de le faire savoir ! **B. Pinsac 8/10**
www.artimuspyledriver.com

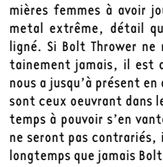
BOLT THROWER
Those Once Loyal
(Metal Blade)
War-metal



Les albums de Bolt Thrower sont toujours bons. Certainement parce que ce sont tous les mêmes. Immuable depuis leurs débuts à Birmingham (et oui, encore) en 1986, le « war-metal » des Anglais est imperméable au temps et aux modes qui passent. Plébiscité par John Peel qui lui fera enregistrer plusieurs BBC sessions, le groupe signe au début des années 90 un deal avec Earache et affiche d'emblée ses obsessions guerrières. Artworks, lyrics, tout ici est dédié à l'étude de la guerre sous toutes ses formes, que ce soit d'un point de vue historique ou technique. Le nom Bolt Thrower est même tiré du jeu de rôle guerrier par excellence : *Warhammer*. Huitième album et rien ne bouge, si ce n'est le retour du chanteur originel Karl Willets. *Those Once Loyal* est ainsi fait d'un death metal ultra massif et mid tempo fort de riffs héroïques (« At First Light », exemple parfait) et d'un groove à faire danser les tanks. Mélodiques et puissantes, ces nouvelles compositions en imposent. C'est aussi avec plaisir que l'on constate la mise en avant des basses de Jo Bench, une des premières femmes à avoir joué dans la catégorie metal extrême, détail qui mérite d'être souligné. Si Bolt Thrower ne nous surprendra certainement jamais, il est aussi évident qu'il ne nous a jusqu'à présent en aucun cas déçus. Peu sont ceux oeuvrant dans le style depuis si longtemps à pouvoir s'en vanter. Pour sûr, les fans ne seront pas contrariés, ils savent depuis bien longtemps que jamais Bolt Thrower ne changera son fusil (laser, à baïonnette, peu importe !) d'épaule et on ne peut que conseiller aux autres de se pencher sur le cas de ce groupe culte de l'underground metal, synonyme d'immobilisme certes, mais aussi d'intégrité et d'efficacité. **O. Drago 7,5/10** www.boltthrower.com

BRIAN MC BRIDE
When The Detail Lost Its Freedom
(Kranky/Southern)
Drifting Ambient

Un peu à la manière de Labradford, Stars Of The Lid est en sommeil depuis 2001 et son monumental *The Tired Sounds Of…* Dispersé de chaque côté de l'Atlantique, l'un en Belgique, l'autre aux États-Unis, le duo avait fait reparler de lui l'an dernier avec la sortie chez Kranky du splendide album éponyme de The Dead Texan, projet d'Adam Wiltzie, sur lequel on retrouvait la plupart des ambiances apaisées chères au groupe. C'est donc avec une impatience non feinte que nous attendions la réplique de son acolyte, Brian McBride, histoire de voir si les deux hommes étaient encore sur la même longueur d'ondes. À l'écoute de *When The Detail Lost Its Freedom*, on ne peut raisonnablement en douter tant il y a chez chacun la même propension à donner sa place au silence, à étirer le temps dans des nappes de sons cotonneuses, ou à amener la mélodie de manière subtile. À ce titre « Retenir », morceau central s'appuyant sur des nappes de violons, est un bien bel exemple de l'équilibre fragile et intriguant que parvenait déjà à suggérer Stars Of The Lid par le passé. On pense à Brian Eno, période *Music For Airports*, ou aux travaux de William Basinski (les fameuses *Disintegration Loops* parues l'an dernier), à savoir une ambient aérienne et raffinée, aux contours brumeux mais lumineux. Mais on ne peut s'empêcher d'y trouver aussi des allusions à Angelo Badalamenti illustrant *Twin Peaks* (on se souvient d'ailleurs de l'hommage appuyé des Texans à la série avec leur « Music For Twin Peaks Episode #30 » sur *The Ballasted Orchestra*) ou encore, à l'écoute des boucles de cuivres de « The Guilt Of Uncomplicated Thoughts », contrastant avec une guitare cristalline et la voix angélique de Cheri Keating, on se dit que l'on n'est pas si loin des climats éthérés des Islandais de Sigur Rós. À l'image de l'album de Wiltzie, McBride travaille dans un format volontairement plus court que celui des compositions de son groupe, le côté *drone* (on parlera peut-être plus de *drifting music* concernant Stars Of The Lid, jouant plus sur la durée et l'étirement du son que sur sa répétition lancinante au sens strict du terme) est un peu moins prononcé et la mélodie plus accessible. De même la présence de morceaux vocaux permet une entrée plus commode dans cet univers aux allures statiques. Ainsi sur le bien nommé « Our Last Moment In Song » McBride partage le micro avec son ex-épouse Cheree Jetton, pour un duo en apesanteur sur un fond sonore élaboré et rythmique, la voix masculine, diaphane laisse peu à peu la place à un autre fantôme, plus aérien, une voix féminine qui flotterait au dessus du reste. On a presque l'impression d'entendre ici un écho au « Glen's Goo » du Dead Texan, fantomatique duo qui constituait l'une des pièces de choix de l'album de Wiltzie. Fidèle à ses habitudes de laisser dériver les sons au gré des humeurs de l'auditeur, Brian McBride élabore un album évocateur d'images qui déouleraient au ralenti, et qui respireraient la quiétude, une sorte d'immobilisme de facade, une respiration calme proche du sommeil mais qui ne sombrerait pas dans l'inconscience. Car il faut être ici en éveil pour saisir chaque ébauche de mouvement, chaque variation sonore. Bien sûr on aurait pu attendre mieux ou plus de la part de McBride, puisque dans un sens il s'applique ici à construire des atmosphères très (trop ?) proches de celles de Stars Of The Lid. Mais ne boudons pas notre plaisir, *When The Detail Lost Its Freedom* est vraisemblablement l'une des meilleures productions de l'année dans le genre, à ranger juste à côté du dernier Eluvium. Et l'impatience de nous étreindre à nouveau à l'idée d'entendre les deux étoiles de nouveaux réunies. **A. Lemoine 8,5/10** www.kranky.net/artists/mcbrideb.html



DANGERDOOM
The Mouse and The Mask
(Lex Records/Pias)
Hip Hop

Nouvel avatar de M.F. Doom, nouvel accouplement, mot valise, emberlificotage, imbrication du M.C. producteur new-yorkais le plus intéressant du moment qui s'insinue et s'incruste ici dans les routines et les sillons de Dangermouse (DareDare Motus pour les francophones de ma génération) pour une course poursuite des plus cartoonesques. En effet, ici, pas de tour dans le hood au volant d'une bagnole surabaissée, les bagouzes bling bling transpirant sur la gâchette d'un Uzi… Le rap est souvent affaire d'imagerie, c'est d'ailleurs en grande partie ce qui le rend populaire. Mais il est notable que les artistes les plus intéressants sont ceux qui opèrent de légers décadrages par rapport à l'uniforme de rigueur, six-pack et mine patibulaire. WuTang avec le kung fu, les Beastie Boys avec une imagerie très télé et série B, Quasimoto avec une esthétique psyché iconoclaste zappoesque… Sur *The Mouse and The Mask* M.F. Doom et Dangermouse invitent les personnages de l'émission de dessin animé culte (du moins paraît-il) Adult Swim. Une aire de combat pour kaiju eiga où chacun a amené ses cartouches : une armée de super héros (ou de super vilains) pour Doom, qui derrière son masque de fer multiplie les identités - King Geedorah, Viktor Vaughn, MadVillain, Metal Fingers ; un régiment de toons pour Dangermouse, l'homme au costume de souris, qui, outre le fait d'avoir commis le fameux Grey Album (Jay-Z + Beatles = touche pas à mon copyright) qui fit couler beaucoup d'encre, est le producteur du dernier Gorillaz… Quatorze titres impeccables où les productions sautillantes et variées sont des écrins de choix au flow marmoréen de Doom, et des quelques featuring bien sentis qui instillent une dynamique complémentaire : Ghostface et surtout Talib Kweli pour un « Old School » sûrement l'un des highlights du disque avec l'addictif « Benzi Box » où Cee-Lo apporte une touche faussement naïve… Un album des plus réjouissants, pas aussi barré et novateur que *The Further Adventure of Lord Quas* de Quasimoto (le cousin surdoué), peut-être pas le meilleur Doom, mais qui restera comme l'un des meilleurs albums hip hop de l'année…
F. Delval 9/10 www.lexrecords.com

AND ALSO THE TREES
1980-2005
(AATT/Nocturne)
Cold wave

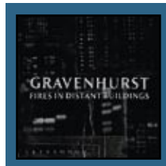
Succès d'estime. Combien de groupes maudissent ce terme ? Combien de groupes peuvent néanmoins se targuer d'avoir toujours à leurs basques défraîchies un public, fidèle, et drainer de nouveaux visages au bout de 25 ans d'une existence bien loin des têtes de gondole, et du support des medias ? À l'instar des Cranes, plus jeunes et bénéficiant sans doute du charme indéniable de la frêle Alison, AATT ont un parcours discret et continu. L'autre similitude est une rencontre commune : avec The Cure, qui les prendront en première partie de leur tournée de 1981, pour *Faith*, et dont Lol Tolhurst, batteur de l'époque, produira le premier album éponyme deux ans plus tard. Même s'ils sont de la même génération que les futures icônes cold wave, les quatre Trees semblent avoir ignoré le punk et avoir été davantage bercés par les brumes de la campagne du Worcestershire où errent les fantômes Shakespeariens, retirés dans la maison du XVième siècle des deux frères Jones, respectivement guitariste et chanteur. Si les textes sont empreints d'un classicisme certain, et romantiques au sens noble du terme, avec l'emphase que cela peut comporter, la musique est quant à elle un ensorcelant mélange de la violence sinueuse d'une cold wave encore vivace à l'époque de leur premier album (« Scarlet Arch », « Virus Meadow ») et d'une tendance mélodique doucereuse jamais niaise (« Red Valentino », « Shaletown », « Feeling Fine »), habitée par la voix grave de Simon Huw Jones, tantôt majestueuse, tantôt écorchée (voir « A Room Lives In Lucy », ou « Slow Pulse Boy », initialement paru sur *Virus Meadow* – 1986 – mais proposé ici dans sa saisissante version live de *The Evening of the 24th*, seul album live du groupe et ô combien excellent). Cette rétrospective, si ce n'est pas la première (on se souvient en effet de *From Horizon To Horizon* qui regroupait en 1992 les singles et B-sides sortis depuis leurs débuts, ainsi qu'un honnête remix de « Pear Tree » signé Robert Smith), propose cette fois une palette représentative de leur discographie puisqu'on ne se contente pas de nous balancer des singles suivant l'évolution chronologique de AATT, mais plutôt une set-list quasi parfaite d'une heure vingt. En cela pas de risque réel de doublon avec *From Horizon To Horizon*, même si l'on doit bien avouer une nette préférence pour la période que couvrait cette première compilation, AATT ayant en effet livré avec *Angelfish* (1995) et *Silver Soul* (1998) des albums dont l'orientation americana bluesy pouvait laisser perplexe. En 2003, *Further From The Truth*, dernier album en date, signait un retour enthousiasmant vers l'univers onirique et classieux qu'And Also The Trees avait su développer deux décennies durant, envers et contre toute mode. **C. Fagnot */10** www.andalsothetrees.co.uk

MOLLER PLESSET
The Perturbation Theory
(Pertes et Fracos/Overcome)
Noise cérébrale

Ce groupe rennais, s'il ne sort aujourd'hui que son second album, existe pourtant depuis 1996. Influencé par Gastr Del Sol, Don Caballero et Us Maple, le quatuor – deux guitares, chant, batterie - joue évidemment une musique complexe, héritière de la noise des années 90. Ce n'est pas pour rien si le *Placebo* de Condense est souvent cité en tant que référence dans les articles consacrés à ce *The Perturbation Theory*. Les guitares débarrassées de saturation, brodent des canevas sonores sombres, à base de mélodies brisées, alors que le chant mi-parlé mi-hurlé lutte avec une rythmique luxuriante. Rien n'est facile chez Moller Plesset, du son garage aux compositions tordues, tendues, rêches et alambiquées. Huit chansons et une logique de décomposition inflexible. Moller Plesset est l'antithèse absolue du rock calibré. Rythmique à l'envers, guitares vacillantes et une créativité de tous les instants. Alors évidemment, il n'est pas aisé de pénétrer cet univers sonore, mais la démarche impose le respect et des titres tels « Megovix » ou bien « Teen Race » démontrent un potentiel énorme. Notons la présence au chant de Laetitia Sheriff sur « Purple Rape » et de Isa Valenti (13th Hole) sur « Megovix ».Quant au comics qui complète le disque, nous aurions bien souhaité vous en toucher deux mots, mais il n'accompagnait pas cette version promotionnelle. Sachez tout de même que l'on nous en a dit le plus grand bien. **O. Drago 7/10** www.mollerplesset.free.fr

SCREAMING TREES
Ocean Of Confusion
(Epic/Legacy)
Indie-rock psyche

Screaming Trees a toujours été la brebis galeuse du mouvement grunge, un peu comme une cinquième roue du carrosse. Trop culte de son vivant, pas assez commercial pour vendre des camions d'albums, trop psyché pour les fans d'indies, trop indies pour les punks, trop punks… ainsi de suite. Bref, Screaming Trees a raté le coche, mais pas sa carrière. Pour s'en convaincre, il suffit de contempler sa discographie, ou (pour le novice) se plonger avec délectation dans ce best of savamment agencé qui survole presque chronologiquement tous les albums du groupe de 1990 à 1996 avec, en bonus, quelques raretés et inédits n'ayant pas à rougir de leurs glorieux prédécesseurs.



GRAVENHURST
Fires In Distant Buildings
(Warp/Pias)
Indie folk sombre

Nick Talbot a décliné son amour pour Nick Drake, Guided By Voices et Hüsker Dü (nous l'avons d'ailleurs découvert au son de sa bouleversante reprise de « Diane ») le temps de quatre albums dont deux somptueux, noirs et fragiles, publiés sur le prestigieux label electronica Warp. Gravenhurst, son groupe, oeuvre pourtant dans un registre folk/indie rock ténébreux et dépouillé. Sa spécialité, ce sont les mélodies pures, pleines de mélancolie et de désillusions pour mieux soutenir des textes introspectifs, expiation d'un mal de vivre honnête et profond. *Fires In Distant Buildings* est une nouvelle fois une oeuvre des plus touchantes. Un album que le jeune homme voulait plus brut, « quelque part entre Bert Jansch et Slint ». Le résultat est atteint, Talbot s'essaie à de nouveaux formats évolutifs assez éloignés de la folk. Les guitares saturées foutraques de « Down River » lorsqu'elles surgissent, d'abord subrepticement puis franchement, surprennent, le multi-instrumentiste ne nous avait pas habitués à ça. Puis « Velvet Cell », titre le plus rythmé, hommage à Neu! peut-être, car très Krautrock dans l'esprit, s'avère désespéré quoi qu'il en soit, à l'image de ces paroles : « *To understand The Killer, I must become the killer… I' don't need this violence anymore* ». Jamais les influences ne sont patentes, mais au contraire très bien digérées. La voix de Talbot, vulnérable, à nu, touche au cœur. « Nicole », « Cities Beneath The Sea » auraient pu figurer sur les précédents opus alors que « See My friends », reprise des Kinks, capture l'esprit des groupes psychés sixties neuf minutes de chaos durant. Les Spacemen 3 n'auraient pas renié cette réinterprétation. Mais c'est surtout, « Song From Under The Arches » et ses dix minutes en dents de scie qui bouleversent. Montées, descentes, minimalisme obscur, explosion électrique avec riff résigné et nappes saturées très My Bloody Valentine. Ou comment faire du malheur un pur bonheur. Un peu toute l'histoire de Gravenhurst en somme. Fascinant. **O. Drago 8,5/10** www.warprecords.com

L'ancien groupe de Mark Lanegan (petit rappel pour ceux qui ne suivent pas) était donc foutrement doué et exigeant, peut-être trop pour le grand public préférant des formations plus immédiates aux singles plus évidents. Il n'est cependant pas trop tard pour (re)découvrir ce recueil de chansons subtilement composées et interprétées avec intelligence et charisme et, par là même, rendre justice à un grand groupe qui a sa place au même titre qu'un Nirvana ou un Pearl Jam au panthéon des formations essentielles des 90's. **B. Pinsac */10**
www.legacyreordings.com

SPIRITUAL BEGGARS
Demons
(Inside Out/SPV)
Heavy metal 70's

Comment diable, un type aussi talentueux que Michael Amott (ex-Carcass et actuel Arch Enemy) n'est-il pas reconnu par ses pairs et ses contemporains comme un guitariste fabuleux à l'inspiration jamais prise en défaut, doté d'un sens aigu de la mélodie et grand technicien s'il en est ? Une question qui reste en suspens, et à laquelle ne répondront pas les faibles ventes de ce déjà cinquième album des Spiritual Beggars. Et pourtant, Dieu sait s'il est bon ce *Demons* fièrement nommé ! Car après un changement de line-up à l'album précédent (transformant le trio en quintette), la formation heavy metal est de retour avec des compositions énormes aux riffs assassins, qui devraient plaire tant aux fans de doom façon Cathedral qu'aux affiçionados de Clutch dernière période. La musique des Beggars continue d'évoluer, comme une forme de changement dans la continuité : d'un heavy metal très 70's se référant tant au doom qu'à un certain courant stoner à ses débuts, le groupe affine sa structure sonore, embauche un clavier, et laisse libre court à ses influences purement purplienne ! C'était déjà vrai sur leur précédent effort, ça se confirme ici, les gars vouent un culte tant au Deep Purple période Ian Gillian qu'au Black Sabbath d'Ozzy. De cette source d'inspiration judicieuse, Amott et les siens tirent une moelle riche et gorgée de feeling belliqueux, de grooves démoniaques, faisant de ces treize titres, un hommage sincère et véritable à un genre souvent malmené en ces temps où tout est neo-quelque chose. En cela, *Demons* est un album de puristes qui secoue méchamment, mélangeant constamment riffs puissants à un heavy limite psychédélique, l'ensemble étant agrémenté d'un orgue amenant avec lui un souffle épique au sein de morceaux déjà savamment ambiancés. Dès lors, et compte tenu de ce qui a été dit précédemment, ne cherchez pas ici la moindre trace d'originalité, de strass ou de bimbo préparant des lignes de coke en backstage : vous ne trouverez en ce disque, qu'un fabuleux travail d'artisans (à ce titre, l'album fut entièrement enregistré en analogique) qui ont pour eux, la passion et la sincérité de ceux qui oeuvrent par amour de la musique et la pérennité d'un genre qu'ils chérissent tant ! **B. Pinsac 8/10**
www.spiritualbeggars.com

THE OLD DEAD TREE
The Perpetual Motion
(Season of Mist)
Dark-Metal mélancolique

Une fois encore, sa passion pour le metal ne l'empêchera pas de refléter fidèlement ce qu'il a sur le cœur, aussi intime et douloureuse que puisse être son expression. Depuis ses débuts en studio (*The Blossom*, 1999), le quatuor a mis un point d'honneur à ne rien lâcher de sa puissance métallique tout en extériorisant une sensibilité sincère et sans esbroufe. Ce deuxième album réaffirme donc cet engagement singulier en y apportant néanmoins de nouveaux arguments, pop-rock pour la plupart comme en témoignent les splendides, ataraxiques mais néanmoins sombres « What Else Could We've Said? », « Everyday Life » et « By The Way » sur lesquels chaque membre du groupe fait preuve d'une dextérité toute nouvelle, qui s'avère au final très convaincante. Mais c'est à l'intérieur même de titres plus agressifs que s'observe la réelle évolution du groupe, dans ces transitions de plus en plus subtiles et inspirées entre parties fiévreuses et apaisées. Dans ce souci du détail qui donne aux morceaux cette cohérence incroyable. Et enfin dans cette précision qui insuffle une dynamique et un mouvement propres à l'âme du groupe. Manuel Munoz, bien sûr partie prenante de cette évolution, achève de nous envoûter de par son chant qui ne cesse de crever le ciel.
J. André 8/10 www.theolddeadtree.com

THE HELLACOPTERS
Rock'n'Roll is Dead
(Universal/Import Gibert)
Rock'n'Roll

Que n'a-t-on pas lu et entendu au sujet des Hellacopters ! Vendus parce qu'ayant signé chez l'ennemi (Universal), traîtres parce qu'ayant soigné leurs productions, copieurs parce qu'en bons fans de rock toutes époques et tendances confondues ils n'ont eu de cesse de rendre des hommages sincères à leurs idoles et mentors. On pourrait poursuivre cette énumération une page entière que cela ne calmerait pas les éternels grincheux. Et puis cette remarque, comme pour mieux jouer avec leurs nerfs : ce n'est pas avec cet album que cela risque de changer, au contraire ! Tant mieux, que le groupe continue à n'en faire qu'à sa tête, à faire des albums sincères sans se soucier des desideratas des uns comme des autres. Rock'n'roll is dead donc ? Franchement pas sûr à l'écoute de ce sixième album, qui plonge encore plus loin dans le temps tout en prenant bien soin de pérenniser les acquis des précédentes livraisons de la formation. Ainsi, de prime abord, on pourrait ressentir une légère déception, ne voir en ce nouvel opus qu'une pâle copie de son prédécesseur *By the Grace of God*. Pourtant ses écoutes répétées et insistantes jouent en faveur des Suédois : les compositions s'affinent à mesure que l'album défile, des arrangements discrets s'offrent à nous, les hits nous ouvrent grands leurs bras, et la diversité de l'album enthousiasme au final ! Car, sous son homogénéité de facture, dûe à une production claire, concise et laissant respirer l'instrumentation, cet album est un condensé de ce que les Hellacopters ont à offrir de meilleur : de l'hommage à Chuck Berry « Before the Fall » en ouverture au très soul « Leave it Alone » en passant par le couillu « Bring It On Home » ou « Everything's on Tv » qui aurait pu figurer sans mal sur *By the Grace of God*, on sent que le groupe se fait plaisir en revisitant sa propre histoire musicale tout en s'efforçant de la faire évoluer, de la transcender. The Hellacopters vient de sortir l'un de ses meilleurs albums, pas loin derrière *High Visibility*, nous prouvant à nouveau que l'on peut jouer une musique vieille de cinquante ans en sonnant terriblement actuel : que quelqu'un aille le crier dans les bureaux d'Universal, afin qu'ils se décident à sortir l'album en France, ça nous évitera d'en appeler à la grâce de Dieu !
B. Pinsac 9/10 www.hellacopters.com

CATHEDRAL
The Garden Of Unearthly Delights
(Nuclear Blast/Nocturne)
Doom Metal

Près de quinze ans se sont écoulés entre *Forest Of Equilibrium* et *The Garden Of Unearthly Delights*. L'allégorie est d'une évidence confondante. Elle renseigne explicitement quant au cheminement de cette formation hors du commun qu'est Cathedral. Les bûcherons sont devenus des jardiniers. Et leur doom oppressant et monolithique des débuts s'est progressivement transformé en doom aussi coloré qu'ouvragé. Si la période forestière de Cathedral fait aujourd'hui l'objet d'une vénération entièrement justifiée, il est moins certain que la période horticole puisse bénéficier d'un engouement analogue. Dans les grandes lignes, cet album propose un condensé de la carrière au long cours du groupe de Coventry. Toute sa discographie semble avoir été passée en revue. Parfait. Le procédé est extrêmement efficace. Toutefois, ce serait faire injure au travail de Cathedral que de prétendre qu'il s'inspire uniquement de son propre travail. Car loin de se reposer sur ses lauriers, il prend également, comme à son habitude, quelques risques artistiques. Démarche honorable qui ne va jamais sans présenter quelques embûches. Il le surmonte une première fois sur l'ultra heavy « Upon Azrael's Wings » qu'il entrelarde d'un petit pont jazzy surmonté d'une jolie voix féminine. Par contre, il achoppe sur « Beneath A Funeral Sun ». Son chœur enfantin et ses arrangements de fête foraine sont abominables alors qu'on attendrait d'eux qu'ils soient plutôt malsains. Mais l'écueil majeur réside à mon sens dans « The Garden ». Un paysage sonore s'étirant sur près de 27 minutes supposé symboliser un Jardin des Délices. S'il fait référence à celui de Jérôme Bosch, je m'incline devant cette adaptation aussi hallucinée que décousue. Mais j'ai tendance à me représenter cette pièce musicale de manière bien plus prosaïque, c'est-à-dire sous la forme d'un jardin « à l'anglaise ». Tortueux et sauvage, donnant surtout l'impression d'un sacré fouillis. À la différence qu'il est impossible de trouver un lien cohérent à la succession de motifs qui nous est servie ici. Avec pour effet d'affaiblir sévèrement le charme de ce disque, ou si l'on préfère, la poésie du lieu. D'autant que « The Garden » occupe tout de même 45% de la durée du disque. Notez que les 55% restants sont excellents. Et qu'une simple pression du doigt sur la touche « >> » suffit à contourner l'obstacle. Ce qui permet de tirer la conclusion suivante : les meilleurs bûcherons ne font pas nécessairement de bons paysagistes. **F. Hein 9/10 pour les 55% et 4/10 pour les 45%**

DONT LOOK BACK
Brighter
(Noise Digger/Differ-ant)
Post-post-rock

De leur premier album autoproduit, *Drunk In Your Arms*, paru en 2003, nous gardions un souvenir mitigé. Celui d'un disque trop méthodique, presque rompu au systématisme d'un genre éculé.
L'utilisation de samples vocaux semblait manquer de pertinence, comme si le groupe s'excusait de ne pas chanter. Il manquait quelque chose, une énergie pourtant bien présente lors des prestations scéniques de Dont Look Back, en première partie de pointures (A Silver Mt Zion, Karate). De ce fait nous guettions le retour des Valentinois, impatients de les voir retranscrire au mieux leur univers singulier bien plus nuancé que sur leur premier effort autoproduit qui les enfermait trop dans un genre qu'eux-mêmes affirmaient rejeter. Première surprise à l'écoute de *Brighter*, la présence du chant, et ce dès le premier titre. La voix nasale de Ren sur « Six Feet Under The Ground », rappelle parfois Dylan (clin d'œil au nom du groupe ?), et même si l'accent n'est pas tout le temps parfait, on ne peut que saluer l'utilisation de la voix qui dans son débit colle parfaitement à la rythmique relevée du morceau. Même chose sur un impressionnant « Kids Got Shadows In Their Eyes » toutes griffes dehors. Le son du groupe s'est étoffé : éléments electro de-ci de-là (« Remove All Trace ») et claviers (« Joyrider ») s'avèrent bien plus adaptés que par le passé. Il en ressort une énergie et un relief des plus frappants. Et quand débarque le premier sample vocal (sur l'excellent « Nothing Just Happens »), il se fond parfaitement dans la chanson, sans la ralentir, sans paraître l'élément rapporté. On est conquis. Lorsqu'ils déclinent le *Kaddish* de Ginsberg, poème dédié à sa mère défunte, en anglais, puis l'adaptent ailleurs en français, comme un fil conducteur du disque et que tout se marie à la perfection, on applaudit. À ce titre « Farewell To The Bright Side » apparaît étincelante, pièce maîtresse d'un disque coup de poing, ajoutant même une dose screamo à ses refrains : les Dont Look Back frappent fort et plus personne n'osera jamais les traiter de post-rockers. **A. Lemoine 8/10** www.dontlookbackmusic.com

JOHN CALE
Black Acetate
(Emi)
Rock experimental

Cale goes funky. C'est ce qui apparaît en premier lieu à l'écoute de *Black Acetate*. Un groove épuré, des sons de synthés analogiques façon « Headhunters », des harmonies relativement simples. En somme la volonté évidente de tendre vers une musique plus organique que sur *Hobo Sapiens* et son côté un poil mécanique, dû à l'utilisation intensive de l'outil informatique. Ici pas de compositions surchargées, mais une alternance de chansons minimalistes et souvent énigmatiques, axées en premier lieu sur la rythmique (la bizarre « Brotherman », « Hush », ou encore « Mailman »), d'autres plus brutes, sonnant comme un retour aux racines rock'n'roll de l'ex-Velvet Underground : « Perfect » qu'on peut facilement imaginer chantée par… Lou Reed, ou « Turns the Light On » éminemment Stoogienne, ce qui pour celui qui fut en quelque sorte le découvreur d'Iggy Pop et de sa bande peut être pris comme un clin d'œil. Mais c'est le troisième type de compositions qui convainc le plus, et qui du reste est le plus délicat à classer : en effet, de la très chill-out « Satisfied », jusqu'à la ballade nostalgique et déchirante « Gravel Drive », en passant par le mid-tempo lyrique « Wasteland », on peut, a priori, ne pas bien voir le rapport. Mais en approfondissant un peu, on découvre à la fois une sincérité, une tendresse et surtout une sensualité qui n'est pas fréquente dans la discographie pour le moins éclectique du grinçant Gallois.
Et on ne peut que constater que ce sont les morceaux les plus touchants et donc les plus réussis de l'albums, et également ceux où Cale chante le mieux de toute sa discographie, ce qui est une bonne nouvelle tant il est évident que son baryton grognon peut parfois heurter les oreilles des non avertis. Ici le côté rustique de sa voix fait merveille et confère une atmosphère bien particulière qui rappelle celle des romans de D.H Lawrence : une sensualité diablement terrienne, celle des gens simples, celle de la nature. Très étonnant pour un artiste qui en a fréquemment appelé aux muses des villes, et qui chaussé des fameuses Ray-Ban, au côté de Lou, Andy et les autres, ne donnait pas à voir le Folk-Singer typique. Quoiqu'il en soit, le mélange prend et ne nuit pas trop à l'unité de l'album. Et que notre homme ait retrouvé les vertus de la simplicité et de l'émotion pure est plus qu'une bonne nouvelle : un beau disque. **J. Dupas 8/10** www.john-cale.com

THE ELEKTROCUTION
Open Heart Surgery
(0vercome records)
Rock'n'roll

Mon nom est David G. Je suis une éminence dans le monde de la hype parisienne. Patron et DJ, je brasse des millions sur le dos de pauvres cons de bobos et d'étudiants aisés en chaleur grâce à mes discothèques. Hier soir, alors que je sortais d'un de mes établissements, cinq mecs vulgairement vêtus de vestes en jeans s'approchent de moi. Dans ma tête je me dis : *« mon Dieu, des rockers… »*. Je fais profil bas. L'un d'eux m'alpague et me demande une cigarette. Et puis là, le trou noir. Je me réveille. J'ouvre les yeux. Mes bras et mes pieds sont attachés. Autour de moi, des murs sont couverts d'affiches : Ramones, Hellacopters, Dogs… Le sol est jonché de canettes de bières premier prix. Il y a même des instruments dans la pièce !!! La porte s'ouvre. Je reconnais les cinq types d'hier. Leurs shakras dégueulent d'arrogance. La panique me gagne. Ça les amuse. L'un deux, cheveux longs et gras, s'approche de moi. Il me montre un CD. Je lis : The Elektrocution, *Open Heart Surgery*. Pendant que les quatre autres posent jambes écartées et mains dans le froc, il s'approche d'une chaîne, insère le disque en prenant soin de monter le volume. Guitares furieuses et chant au vieux relent hard rock. Je m'agite. Ce bruit est insupportable, on se croirait dans les années soixante-dix. Cette bande de racailles est morte de rire. Je les supplie d'arrêter ce calvaire. Fort heureusement, les morceaux sont courts et rapides. Une fois fini, ils s'approchent de moi et me susurrent à l'oreille : *« Écoute nous bien mec, nous on est le gang The Elektrocution. Nous t'avons pris en otage pour te montrer que la France c'est autre chose que ta musique lounge et la house music. Nous sommes des terroristes de l'électricité. Sur scène on est des barges, des branleurs. On brasse du riff car c'est la seule chose que l'on sache faire. Notre musique c'est du rock'n'roll. Tu comprends ? Du rock'n'roll !!! Toute l'année nous parcourons les routes. Pendant que toi tu te pavanes dans les hôtels de luxe, nous on mort la poussière »*. Ce fait divers prouve vraisemblablement la détermination des Rouennais. Chaque note de *Open Heart Surgery* nous taquine les tympans. The Elektrocution frappent fort et ce pour notre plus grand plaisir. Une avalanche de riffs monstrueux, une voix qui arrache tout sur son passage, une véritable décharge sonique. Ils prouvent désormais, dans un registre où beaucoup de groupes tournent en rond, qu'ils sont les nouveaux fers de lance de la scène française. Aujourd'hui déjà trop loin pour être rattrapés, The Elektrocution sont là pour prouver que la France n'a rien à envier à la Scandinavie et ses groupes garageux rébarbatifs et impersonnels. Meilleurs que The Hives !!! **Zizi 87 666/10** www.elektrocution.com/

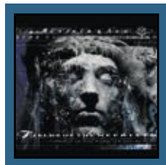
TURZI
Made Under Authority
(Record Makers/Discograph)
Space rock electro

« Turzi est un groupe unipersonnel de musique répétitive et aliénante qui glorifie la monophonie et la digression instrumentale. Le terme qui convient le mieux à tout ça est rock disciplinaire, nous croyons que la répétition de motifs musicaux simples mène au développement de l'imaginaire et favorise la relaxation cérébrale et corporelle. » dixit Romain Turzi, beau cerveau du groupe basé à Paris. Difficile d'être plus explicite. On va pourtant relever le défi, parce que les CDs ne sont a priori pas faits pour servir de sous bock ou être encadrés sous verre, aussi conceptuels et intrigants soient-ils. Ceci dit les ingrédients ont été dévoilés : répétition étant bien le maître mot. À l'instar des maîtres ès krautrock que sont Can ou Faust, Turzi a bien entendu effacé de son modus operandi la construction couplet refrains. Quasi instrumentaux, puisque le « chant » se résume à quelques mots psalmodiés, les six morceaux de *Made Under Authority*, outre la part belle laissée à une batterie syncopée et à une basse galopante qui évoquerait davantage le début des 80's (voir « Harpsichord Truck »), superposent à outrance des boucles. Boucles de nappes de synthés vintage aériens, de guitares bardées d'effets hypnotiques, de voix susurrée, jusqu'à une totale transe d'une autre époque (voir la cavalcade psychédélique qu'évoque « Derrick Starter ») que les rares judicieux gimmicks electro plus contemporains ajoutés ne suffiront pas à ne pas rendre anachronique. On est loin ici en tout cas du prog rock des Clermontois de Kafka, puisque la froideur liée à l'obsession technique ne semble pas avoir sa place chez Turzi et que les morceaux tournent autour de 3mn, hormis « Horus in A », pièce fleuve de 16 mn, « hommage » aux délires hallucinés du genre. Subsiste néanmoins quelque chose de (trop) sérieux derrière cette débauche d'effets kitsch voire arty qui ferait passer Air pour de joyeux et bien fantasques trublions. **C. Fagnot 6/10** www.recordmakers.com/Turzi.html

EARTH
Hex; Or Printing In The Infernal Method
(Southern Lord, 2005)
Black americana

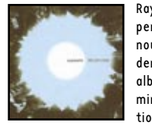
Comme le Phœnix renaît de ses cendres, Dylan Carlson réactive enfin la légende Earth après neuf ans passés à combattre ses démons, entre addiction à l'héroïne et problèmes judiciaires liés au suicide de son ami Kurt Cobain. Par le passé, Earth avait désossé la musique de groupes comme Black Sabbath ou les Melvins, et partant de cette base, avait soumis le riff aux principes de répétition et de vibration du minimaliste La Monte Young ainsi qu'à un ralentissement extrême. Le séminal *Earth2* (Sub Pop, 1993) fut le point culminant de cet art qui invitait le drone dans la sphère du rock et eut une influence décisive sur un nombre incalculable de musiciens (Boris, Sunn O))), Justin Broadrick, etc.). Cinquième album studio, entièrement instrumental, *Hex; Or Printing In The Infernal Method* ne déroge pas à ce principe, mais cette fois, c'est l'Americana qui sert de véhicule vers un voyage au cœur des entrailles brûlantes et arides de l'Amérique historique, telle que l'ont décrit William Blake ou l'écrivain Cormac Mc Carthy. C'est d'ailleurs à un poème de William Blake issu du recueil illuminé *Marriage From Heaven And Hell* qu'*Hex* emprunte son sous-titre, et c'est ce même poème qui avait inspiré le *Dead Man* de Jim Jarmush une décennie plus tôt. Il n'est donc pas surprenant de trouver entre *Hex* et la bande originale de *Dead Man* composée par Neil Young des liens de parenté évidents, les mêmes errances méditatives, les mêmes atmosphères nébuleuses, l'évocation des mêmes fantômes, lacs, forêts, déserts et no man's lands. Le son de *Hex*, d'une incroyable chaleur, est aussi fortement imprégné du songwriting country-blues de guitaristes américains comme Merle Haggard ou Duane Eddy. Il emprunte également certains traits figuratifs aux meilleures B.O. spaghetti d'Ennio Morricone et à son art de mettre en son le silence, le souffle du vent, un serpent à sonnettes ou l'apparition d'un mirage. Fort de cet héritage, Dylan Carlson et sa compagne et batteuse Adrienne Davies livrent un album épique, solennel, hypotendu et hautement poétique – sans conteste le meilleur album de Earth depuis *Earth2*. Mais cette fois, la lenteur et la répétition Carlsoniennes, si teintées de fatalisme (voire de nihilisme) par le passé, prennent une dimension nouvelle de profondeur, d'apaisement et d'espace. **F.Massacre */10** www.thronesanddominions.com

FIELDS OF THE NEPHILIM
Mourning Sun
(SPV/Wagram)
Gothic cult



Certaines attentes peuvent être meurtrières. Dans le cas de Fields Of The Nephilim, incarné aujourd'hui par le seul et glorieux leader Carl McCoy, l'expectative s'est faite arlésienne et si l'attente se mue in fine en déception pour certains, c'est peut-être qu'il en a germé une espérance maintes fois repoussée, et par là vivifiée. Or, ce n'est pas vraiment à une redite qu'on assiste aujourd'hui à travers cet inespéré *Mourning Sun*. Après le cultissime *Elizium* paru en 1991, McCoy ne s'était que peu refait : un lourd et violent *Zoon* en 1996 (signé par son side-project The Nefilim), puis un faux album ne comprenant que des demos et nommé *Fallen*, sorti bizarrement contre son gré par le label Jungle. Aujourd'hui, c'est le « vrai » retour de Fields Of The Nephilim qui survient, un groupe qui a laissé place à une entité quasiment abstraite après l'annonce par McCoy de la complétion de ce nouvel opus en collaboration avec de mystérieux « ghost musicians ». Au jour d'aujourd'hui, seule a filtré l'information selon laquelle le chercheur Andrew Collins (ami proche de Carl et spécialiste de la légende des Anges Déchus) aurait collaboré avec Carl sur le nouvel album. Sur le reste, nada. Pourtant, il y aurait beaucoup à dire sur ces fameux collaborateurs « fantômes ». En leur compagnie, McCoy s'est ingénié à rechaper les formes originelles de Fields Of The Nephilim, et à faire renaître de ses cendres un son connu autant pour ses limbes brumeuses et ses époustouflantes structures à rallonge, que pour son importance cruciale et symbolique pour le mouvement gothique. L'histoire n'est pas finie. Sur *Mourning Sun*, McCoy rafraîchit sérieusement l'allure du projet. Restent du passé ces ambiances typées et héroïques (« Shroud (Exordium) », introduction du plus bel effet), ces basses aiguës et bouclées (« Straight To The Light », décalque rythmique de « Psychonaut »), et cette voix, reconnaissable entre mille. Autour, les choses se réorganisent. McCoy, au gré d'une production assumée seul (et en cela moyennement imposante) délivre un rock gothique classique mais disert (« New Gold Dawn »). Il retrouve les glaciations atmosphériques passées (« Requiem WIII - 33 (Le Veilleur Silencieux) ») mais exclut les longs développements psychédéliques d'*Elizium*. *Mourning Sun* met les guitares en berne, mais leur psychédélisme froid rejoint des perspectives plus ramassées qu'auparavant. « She » prépare ainsi le terrain d'un titre éponyme et final dantesque. Ce dernier résume à lui seul la force des nouveaux projets d'un McCoy inspiré et devenu un personnage clef pour une mouvance née il y a plus de vingt ans. Les perspectives renaissent. **E. Hennequin 8,5/10** www.fieldsofthenephilim.co.uk/

CASTANETS
First Light's Freeze
(Asthmatic Kitty)
Folk noir



Raymond Raposa, tête pensante de Castanets, nous avait enchantés l'an dernier avec un premier album aux arrangements minimaux, à la production délicieusement bancale et aux ambiances sépulcrales. *Cathedral* distillait une musique atemporelle aux accents folk, country du bayou aux climats sombres et hantés, la rapprochant de celle d'une autre formation de San Diego : The Black Heart Procession. De la même façon *First Light's Freeze* semble avoir été enregistré dans une cabane perdue au fin fond de la forêt, à l'abri de la lumière, là où poussent certains végétaux uniques, énigmes de la nature. Et pour sûr Castanets en est définitivement une : un croisement entre americana classique et une sorte de folk-goth détachée, mélancolique voire cynique dans sa manière presque négative d'aborder les paroles (« *the wreckage accumulated as evidence* » bonne définition de l'album). L'homme n'hésite pas à s'entourer de musiciens aguerris, dans des genres variés (de Sufjan Stevens à Tristeza, en passant par quelques Rocket From The Crypt), pour créer une œuvre qui brise les limites des genres. Dans ce sens, on le rapprochera des Canadiens de Molasses, ou même de Jesse Poe de Tanakh, autres folkeux hallucinés à la langueur contagieuse. Ponctué d'intermèdes atmosphériques, *First Light's Freeze*, est un écrin parfait pour les perles noires que sont « No Voice Was Raised » (sa boîte à rythmes froide et ses voix spectrales pour un final apocalyptique), « All That I Know To Have Changed in You » (ses arrangements de claviers doux-amers à la Destroyer), ou « Dancing With Someone (Privilege of Everything) » (poignant duo à l'instrumentation délicate). Raposa se permet même une chanson plus sophistiquée avec « Song Is Not the Song Of The World », touches d'électronique et cuivres bidouillés. Plus originale que celle de Will Oldham, plus éphémère et bricolo qu'un Songs:0hia, moins enlevée qu'un Calexico, l'americana de Castanets s'est fait une place dans l'ombre, apportant une nouvelle dimension, une fragilité lugubre à une musique un peu trop souvent pépère. **A. Lemoine 9/10** www.asthmatickitty.com

MONARCH
666
(Throne Records/Chimere/Ninja Tuning#2/Solitude records)
Funeral Sludge-doom

MOHO
20 uñas
(Throne records)
Rocking Sludge-Noise

Deux réimpressions sur le label castillan Throne. D'abord celle du premier album de Monarch baptisé *666*. Le régime instrumental qu'imposent ces Français à leurs compositions est des plus sévères. Et c'est le moins qu'on puisse dire ! Au programme de ce traitement draconien qui prend tout de même deux CD pour seulement trois morceaux : rythmiques solement engourdies aussi bien tuméfiées de riffs pondéreux que lacérées par le chant d'une braillarde possédée. Un genre de rituel sordide ou de marche funèbre qui ne dit pas son nom. S'engager dans l'écoute implique un lâcher-prise, un renoncement pour ne pas dire une soumission. Dès lors, on commence à piger où le groupe veut en venir. Mais pour que ce charme froid opère, une exigence d'ordre pratique, presque banale, s'impose à l'auditeur, sans quoi l'écoute se révélerait vaine : *Play it loud !*
Le cas de Moho à présent. Présenté lors d'un dossier consacré à Throne Records (cf. *Versus*#1), le combo hispanique brasse avec une adresse peu commune rock seventies, sludge et noisecore. La basse claque dur sur des riffs hystériques mais en aucun cas frénétiques, excepté peut-être sur le titre très punk « Punk » (ça ne s'invente pas). Le morceau-fleuve « Gusano de fuego » donne l'occasion au trio de développer sa passion pour Electric Wizard et Unsane, lesquels peuvent être satisfaits du résultat de leur progéniture. Curieusement, cette réimpression est agrémentée d'un nouvel artwork bien fade en comparaison du premier. C'est pas l'inverse logiquement ? **J.André 7/10 & 7/10** pageperso.aol.fr/sanriosabbath/INDEX/slow.htm & www.myspace.com/moho666

THE FALL
Fall Head Roll
(Slogan/Pias)

Quelle idée Monsieur Smith !? Débuter ce 24ème album de votre groupe The Fall, légende du post punk et chouchou de John Peel (24 *Peel Sessions* aussi), par ce pitoyable « Ride Away » véritable reggae-rock pour pochtron creusois ! Ça, plus votre piteuse prestation au festival Feedback cet été à Paris, il s'en est fallu de peu pour que ce disque passe illico par la fenêtre. Mais notre raison l'emporta, vous sachant encore capable de grandes choses, même après tout ce temps passé au service du rock. Votre album paru voilà deux ans pour preuve. Celui-ci s'en éloigne. Plus garage, rempli de mélodies premier degré et de riffs bien rock. De clavier et de chœurs féminins aussi, puisque votre nouvelle dulcinée, Elenis Poulou, claviériste et chanteuse est de la partie et tient à le faire savoir. Un album de rock débridé donc, et à ce titre le morceau « Assume » ne ferait pas tâche sur un disque des Queens Of The Stone Age par exemple. Ah, trois chansons sont passées depuis la triste entrée en matière, le sympathique « Pacifying Joint » et ses claviers très new wave, le frondeur « What About Us? » et le plus apaisé « Midnight in Aspen » sur lequel vos vocalises de vieux dandy imbibé font merveille. Mais là, avec « Blindness » on tient certainement le clou de l'album : pièce centrale, sept minutes d'un riff de basse distordu qui tourne en boucle, puis les instruments, guitare et clavier, qui s'excitent dessus en crescendo. Hypnotique ! Très bon aussi ce « I Can Hear The Grass Grow » (une reprise de The Move, combo psychédélique anglais des années 60) et son refrain lumineux. Plus tribal, « Bo Demmick » donne la bougeotte avant le très stoogien « You Wanner ». À oublier par contre le festif « Clasp Hands » (peut-être est-ce cette qui nous avait fait dire que The Fall se transformait en groupe de bal musette lors de sa prestation au Feedback) qui tranche avec le sombre « Early Days Of Channel Führer ». S'ensuit un « Breaking The Rules » poussif, avant de finir avec le très bon « Trust in Me » aux frontières du garage et de la noise sur lequel Smith laisse à son groupe le soin de se charger des voix. Bilan des plus positifs ma foi, puisque seulement trois titres sur quatorze nous font tirer la gueule ! Onze bonnes compositions qui renouent avec le style seventies de The Fall. 80 % de réussite, bien des jeunes groupes n'atteignent et n'atteindront jamais tel score. Bon cru, mais pourquoi diable un si mauvais morceau en ouverture d'album ! **O. Drago 8/10** www.visi.com/fall/

COLD
A Different Kind of Pain
(Flip/Warner)
Sortez vos mouchoirs !

Quiconque a du chagrin parce que son hamster a rendu sa dernière crotte dans un râle presque imperceptible mais néanmoins ultime se doit d'écouter *A Different Kind of Pain*. Scoot Ward – qu'on appellera ici Scooty… –, et ses ouailles sauront vous accompagner en chanson dans ce grand moment de solitude. Une aide précieuse et réconfortante qui vous chuchotera à l'oreille : « tu n'est pas le seul, nous aussi on est passé par là. ». Oh, la belle émotion ! Mais bon sang, jusqu'où Cold va-t-il descendre ? Ceux qui s'étaient procurés à l'époque son premier opus savent de quoi le quatuor était capable, de tout sauf d'une musique sans estomac, grâce notamment à des compos post-grunge cradingues, irrévérencieuses, portées à ébullition par le chant fielleux de Scooty. Les deux albums suivant annonçaient la gamelle mais avaient au moins le mérite d'orchestrer ce misérabilisme naissant dans un rock de bon aloi. Rien à voir avec celui qui nous intéresse ici, exempt de toute teneur rock, pour mieux, sans doute, tirer les larmes comme on trait une vache. À ce titre, le morceau qui donne son nom à l'album est un sommet. Ce piano… mais où vont-ils chercher tout ça ? Pour terminer, espérons pour eux que l'artwork illustrant un sale orage et un œil de cyclone ne sont que des coïncidences purement fortuites n'ayant aucun lien avec les événements climatiques récents. Sinon, il s'agirait ici d'un bel exemple de récupération dégueulasse. **J. André 2/10** www.coldonline.com

DARKEST HOUR
Undoing Ruin
(Victory Records)
Thrash mâtiné d'un zeste de hardcore

À l'heure où l'on exprime de façon totalement décomplexée ses influences speed-mélodiques ou thrash (Atreyu, Shadows Fall…) il est bon de retrouver le plus suédois des groupes Américains. Pour les sceptiques, rappelons les invités de leur précédent album, *Hidden Hands Of A Sadist Nation* : Tomas Lindberg (At The Gates, Disfear etc.) Andres Björler (At The Gates The Haunted) Peter Wiches (Soilwork) Marcus Sunesson (The Crown). Pourquoi ? Parce que si ceux-ci mettent plus que jamais la mélodie à l'honneur, ils n'en demeurent pas moins exempts des clichés MTV2-friendly de leurs petits camarades : soit les refrains emo qui fâchent et les mosh-parts qui tachent. John Henry a beau chanter de façon plus déliée (« Convalescence ») il n'ose pas le chant mielleux en voix claire… Et c'est tant mieux ! Le Darkest Hour 2005 est donc toujours aussi puissant, bien que moins crade et moins « punk ». Le résultat ? Un album de metal aux relents hardcore (le chant) des plus jouissifs ! Tapping, double pédale, soli intempestifs, attaques de guitares épiques et presque dogmatiques, tout y passe. Les Darkest Hour ont bien potassé leur guide du Thrash illustré, et la production de Devin Townsend, propre et énorme, ne peut que souligner le côté scandinave. Au final, on a donc entre les mains un nouvel album qui n'a que des temps forts (« This Will Outlive Us », l'accrocheur « These Fevered Times ») bien qu'on lui préfère son plus abrasif prédécesseur… À ranger aux côtés du dernier the Haunted. **El. Denis 7/10** www.darkesthour.cc

JAKS
Here Lies The Body Of Jaks
(31G)
Noise

« Ci-gît le corps de Jaks », annonce l'épitaphe, monstre de noise dissonante et alambiquée du milieu des 90's. Une noise directement héritière des Birthday Party pour le côté hypnotique et psalmodique des morceaux issus de l'album *Hollywood Blood Capsules* et du 7' *Damn Bloodsucker* : le sanglant « Damn Bloodsucker » surtout que ne renieraient pas Cave et Howard. Quant aux quatre morceaux du premier 7' *Five-Nine*, ils se montrent pour leur part plus punk et moins tendus. Les vocalises asexuées et cris stridents de Katrina Ford sous distorsion mènent cette danse macabre emboîtée par les instrumentations sinueuses de sa horde. Pour l'anecdote, durant les prestations live du groupe, Katrina s'illustrait par ses lancers de faux-sang dans le public. Jaks sait néanmoins ponctuer ses rhapsodies grinçantes de bouffées mélodiques bienvenues (« Dumwaiter ») bien que celles-ci ne durent jamais très longtemps. Ici on fait dans le viscéral et torturé, une noise noire et poisseuse qui se construit dans la déconstruction. Retorse et crue, appuyée par une production signée M. Albini (sur le 7' *Damn Bloodsucker* et l'album *Hollywood Blood Capsules*, la prod du 7' *Five Nine* étant quant à elle signée Jeff Bennington) la musique abrasive de Jaks si elle n'a certes pas marqué les mémoires se redécouvre grâce à cette rétrospective, avec un plaisir intact. La suite pour les membres de Jaks ? Love Life et the Celebration pour la chanteuse et le guitariste ainsi que des apparitions sur l'album de Tv On The Radio (les chœurs de « Staring At The Sun », c'est bien elle, Katrina !) Lake Of Dracula et Sea Of Tombs pour la bassiste, .NEMA pour le batteur. Rest In Pieces Jaks ! **Em. Denis */10** www.threeaneg.com

DEPECHE MODE
Playing The Angel
(Mute/Virgin)
Cold electro-pop

Dave Gahan et Martin Gore se sont donc réconciliés. Après plusieurs mois marqués par d'acides échanges entretenus (via presse interposée) par les deux principaux protagonistes de Depeche Mode, on ne s'attendait point à voir la formation se « retrouver » aussi bellement, et accoucher de pareil disque. L'occasion aura au moins permis à Gahan de rentrer (enfin) dans ce processus de composition qui lui était resté fermé de tout temps, et ce pour trois titres… qui ne figurent pas parmi les plus mauvais de *Playing The Angel*, soit dit en passant. Dans ce contexte, le nouvel opus de Depeche Mode apparaît comme une jolie curiosité, empreinte de mélodies qui regagnent une vraie efficacité. Là où le trio avait tenté d'atteindre selon ses propres termes la « perfection numérique » sur le plus que mitigé *Exciter*, voici que lui succède un songwriting fort, signant une musique plus présente au monde. La production de Ben Hillier n'est pas en reste : elle rend justice à ces volumes froids et puissants qui dominent la première partie de l'album (les très beaux « A Pain That I'm Used To », « The Sinner In Me » ou « Suffer Well »), à ces accents gospel qui ne dominent plus vraiment mais qui pointent le nez au détour de quelques chœurs (« John The Revelator »). Depeche Mode se réinvente donc, même s'il cède ci ou là à quelque tentation de redite (le single « Precious », un brin facile). Puis il préfère glisser vers un propos plus opaque qu'oppressant (et pour tout dire, un peu moins passionnant) pendant une seconde moitié de parcours, qui connaît cependant ses beautés (« I Want It All » sépulcre lancinant cosigné par Gahan). Cette electro-pop, typée, se rallie in fine aux sombres desseins du début des années 90. Il reste ici en germe cette aura expérimentale (« Macro ») qui donne à ces chansons une dimension moins stricte que la moyenne (le glacial « Nothing's Impossible »), et enfin cette fameuse « Lilian », soit le prochain grand single de Depeche Mode. Pour un retour, franchement, on aurait pu s'attendre à pire. **E. Hennequin 7,5/10** www.depechemode.com

SUN KIL MOON
Tiny Cities
(Caldo Verde)
Folk dépressive

Sur ce deuxième album de Sun Kil Moon, Mark Kozelek ancien leader des Red House Painters distille son spleen légendaire le temps de onze reprises de Modest Mouse et réussit un véritable tour de force. En se réappropriant les chansons avec une aisance remarquable (comme il l'avait déjà fait pour ses covers d'AC/DC entre autres) il consacre en effet *Tiny Cities* comme le prolongement direct de *Ghosts of the Great Highway* plutôt que comme une simple parenthèse dans sa discographie. La folk malade et pudique appuyée par sa voix morne nécessite quelques écoutes mais se dévoile bientôt dans une infinie tristesse. On regrettera tout de même l'uniformité de l'ensemble surtout par rapport à *Ghosts of the Great Highway*, plus expansif et riche, les textes et la diction ont en effet été privilégiés et les fonds sonores faits de guitares, cordes et quelques touches de synthés se montrent ici toujours discrets. Mais *Tiny Cities* recèle de trésors cachés tels « Tiny Cities Made Of Ashes », « Space Travel Is Boring », « Convenient Parking », « Dramamine » qu'il incombe à l'auditeur de déterrer. Ces derniers illuminent en effet ce tableau en demi-teintes, véritable composition automnale dépressive, de saison donc. **Em. Denis 7/10**

ES LA GUERILLA
El Dia De Los Muertos
(Several Bleeds/Season Of Mist)
Metal

Vous pensiez que le jour des morts au Mexique était une fête joyeuse et colorée ? Es La Guerilla en a fait une célébration accablante. À peine l'instrumental « Alpha » ouvre-t-il les festivités, ou plutôt hostilités, que l'on devine combien l'ambiance risque de se faire étouffante. Et lorsque apparaît une voix gueularde et bancale sur laquelle planent les spectres de Dwid Hellion, Kirk Windenstein voire Jaz Coleman, au détour d'une dune de sable (« Behind The Hills Of Sand » : le désert Californien de la Vallée de la mort n'est pas loin après tout) on progresse d'un cran dans le désespoir. Non la Nouvelle-Orléans n'a pas l'apanage de cette musique ultra lourde et tournentée : celle-ci, à l'instar du whisky dans lequel se noie le troisième titre (« Storm Of Wiskey ») fait bel et bien figure de remède universel. France-Mexique avec escale à NOLA, en voilà un beau voyage. La rythmique implacable qui laisse de l'espace à deux guitares aux harmonies pleureuses et plombées cadence cette expédition tout en creusant inlassablement un sillon à cette voix braillarde souvent limite, qui ne s'adoucit que sur le dernier titre, excellente reprise bonus de Lynyrd Skynyrd après un « Omega » instrumental qui vient boucler la boucle. La production quant à elle, énorme et signée Francis Caste, rehausse encore des compositions dignes d'un Crowbar. Alors rejoindrez-vous cette marche funèbre ? De toute façon ici c'est « Marche ou crève » comme dirait l'autre. **Em. Denis 7/10** www.eslaguerilla.net

BLACK MOUNTAIN
Black Mountain
(V2)
Rock Seventies

A priori il y a une coquille sur le sticker de ce disque… « stoner… recommandé par *les Inrocks* ». Ouhlà, on se lave les cheveux maintenant chez les white trashes ? Les temps changent… Le stoner est un mot à la mode semble-t-il… On pose le disque sur la platine, un peu dubitatif, et le premier morceau sonne très… rythm & blues. Pas le *arèneby* de ta petite soeur, bien sûr, mais plutôt la version sixties, version Ike & Tina asexué. Asexué car le chanteur a une voix blanche qui renvoie directement aux plaintes arides de Will Oldham (particulièrement sur « Set Us Free »), même si le refrain en choeur crée le contraste. Le stoner apparaît au deuxième morceau en même temps que des effets psychés et une seconde voix féminine un peu plus charnue. Il s'agit en fait plutôt de rock lourd très connoté seventies et l'on comprend vite toute l'ironie du premier morceau « Modern Music » *: «One two three another pop explosion / One two three another hit recording»*. Oui ok la musique qu'on fait est à la mode, mais bon, on reste au dessus de ça et tout, semble vouloir dire le collectif canadien… Pas de bol, c'est à la mode aussi d'être un collectif… Dommage qu'il semble nécessaire à Black Mountain de vouloir un peu trop explicitement légitimer leur démarche : « against the pop star dream » (« No Hits »). Il s'agit en fait de picorer la charogne du rock, du folk et du blues américain entre 65 et 75 en gros… et cela marche particulièrement bien sur les titres longs où ils prennent le temps de développer une instrumentation riche et incroyablement dense dans des compos légèrement prog : orgue, handclaps, choeur, clochettes… Classique, mais efficace. Les titres courts, plus directs, sont par contre moins fascinants, comme des copies un peu trop appliquées ne réservant guère de surprises tel ce « No Satisfaction » qu'on croirait sorti tout droit d'*Exile on Main Street*, rythmique martelée au piano, à ce détail près qu'il est conjugué au pluriel « We Can't Get No Satisfaction » (sic!). Peut-être manque-t-il un leader, un vrai songwriter pour tirer le groupe dans une direction forte. Mais c'est en fait précisément quand on ne sait plus qui mène le jeu, quand les instruments forment une masse inextricable que le groupe prend toute sa dimension. Ensemble, ils arrivent à atteindre une alchimie rare, des moments de grâce, qui font de Black Mountain un groupe à suivre. **F. Delval 8/10**

DREAM THEATER
Octavarium
(Atlantic)
Metal Progressif

Ça arrive même aux meilleurs… le coup de pompe, l'album creux… Certains rougiront à l'assimilation de Dream Theater aux groupes de références, ne voyant en eux que des branleurs de manches avides de démonstration stériles. Mais nier le talent des virtuoses américains reviendrait à se voiler la face et dénigrer l'impact énorme qu'eurent les monuments *Images & Words* (1992) et *Awake* (1994) sur les scènes métalliques et plus tard *Scenes from a Memory* (1999), l'album de la consécration grand public, conciliant l'approche ultra technique et mélodies grandioses.
Dream Theater est un groupe incontournable pour tout amateur de progressif, le maître étalon d'un genre autrefois élitiste et autocentré. L'artisan de l'ouverture, en un mot. Passage à vide, déjà en 1997, un *Falling Into Infinity* tiédasse, remaniement dans le registre des claviers et ça repart. Un travail de fond, rien d'une étoile filante. Respect.
Six Degrees Of Inner Turbulence en 2002, bon, expérimental. *Train Of Thought* en 2003, la machine s'emballe, très bon, prise de risque haut niveau. Et là, c'est l'accident. *Octavarium* ou comment commettre un album de fin de contrat dans les pures règles de l'Art. Les théories fumeuses voudrant que cet album soit une rétrospective introspective en huit actes de la carrière du groupe, en réinjectant des riffs et ambiances de jadis, soit. Mais le faire avec panache au moins ! Que dire des ballades sirupeuses à foison telles que « The Answer Lies Within » mièvre à souhait ou « I Walk Beside You », titre très U2-pop en petite forme malgré un pont délicieux qui s'écroule sur un refrain insipide ? Tentative à la Muse sur la fin d'un « Panic Attack » au demeurant fort musclé, « The Roots of All Evil » sauve la mise. Alors on se dit que les moments épiques de « Sacrified Sons » (10mn43) et « Octavarium », 24 mn, errances pseudo pink-floydienne en préambule, nous feront oublier un prologue sans âme. Après tout Dream Theater n'est jamais aussi à l'aise que sur la longueur. Las, peine perdue, difficile de trouver du fond à des ambiances trop superficielles, la concurrence émotionnelle est trop rude pour espérer passer entre les gouttes. Les fans jusque-boutistes s'auto persuaderont que quoi qu'il arrive Dream Theater est magique et que cet album est grand. Les détracteurs seront à leur aise et auront matière à deviser. Rien n'y fait, les Américains sont passés à côté ce coup-ci. Et cet album, qui serait bon fait par n'importe qui d'autre, est en dessous de la moyenne pour ce groupe repère. Déception. Grosse… **N. Pingnelain 5/10** www.dreamtheater.net

ASVA
Futurists Against The Ocean
(Mimicry)
Doom dissident

Asva est ce que l'on pourrait appeler un supergroupe. Formé sur les cendres encore fumantes de Burning Witch, dont G. Stuart Dahlquist (basse) et B.R.A.D (batterie/voix) furent deux des membres éminents aux côtés de Steve O'Malley (Sunn O)))) et Edgy 59, le groupe compte également dans ses rangs les guitaristes Trey Spruance (Mr. Bungle, Secret Chiefs 3) et John Schuller (The Master Musicians Of Bukkake), la chanteuse Jessika Kenney (Gamelan Pacifica) et le concepteur en lutherie électronique Troy Swanson à l'orgue Hammond. Si l'on ajoute à cela la présence de Billy Anderson (qu'on ne présente plus) à l'enregistrement, ainsi que celle de Bootsykronos et SOMA à la conception graphique, on commence à avoir une idée plus précise de la somme de talents au service de ce premier véritable album en forme de quadryptique (quatre plages de plus de 10 minutes chacune !). « Futurists Against The Ocean ». Et voilà un titre qui, une fois décortiqué, en dit long sur les velléités anticonformistes (à « contre-courant ») et avant-gardistes d'Asva : sortir le doom de ses schémas routiniers, l'affranchir de ses dogmes, utiliser les caractéristiques rampantes du genre comme un moyen et non plus comme une fin en soi. Il faut bien avouer qu'à ce petit jeu-là, ils s'en tirent remarquablement bien. Si le recours à des tonalités majeures, claires et à une orchestration hors du canevas traditionnel « guitare/basse/batterie/voix (virile) » était trop souvent banni du cahier des charges du doom-establishment, Asva transgresse glorieusement les codes par le biais de savants alliages de timbres (piano, cloches tubulaires, orgues souverains) et d'harmonies éclatantes qui, par endroit, crèvent la surface, ouvrent des brèches dans l'épais magma de drones solennels, de feedbacks et d'infrabasses ronflantes, et font jaillir la lumière. La lumière… qui devient carrément éblouissante - voire diablement brûlante - dans la deuxième partie de l'album, au fur et à mesure que Jessika Kenney développe ses mélopées liturgiques et incantatoires, d'une limpidité et d'une précision comparables à celles des mystérieuses Voix Bulgares. À la différence près qu'il y a chez l'enchanteresse Kenney bien plus de folie, bien plus de perversions et bien moins d'orthodoxie que chez ces respectables dames de l'Est. **F. Massacre */10** www.webofmimicry.com

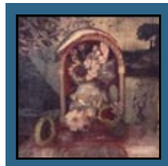
BYLA
Byla
(Translation Loss)
Noisy ambient

Formé de Kevin Hufnagel, (du groupe instrumental Dysrhythmia) et Colin Marston, (de Behold… the Arctopus et Infidel?/Castro!), le duo Byla délivre un ambient sombre peuplé de nappes noisy. Quelque part entre l'album solo de Robin Guthrie, Tim Hecker, Seefeel et les shoegazer de Loveliescrushing (« The Last to Leave ») ce duo crée la bande-son d'un spleen hivernal engourdissant. On est tour à tour caressé par les arpèges de guitare, anesthésié par les drones, transporté par la reverb, tiraillé entre bruits et mélodies. Mélangeant habilement textures de guitares acoustiques et électriques, l'ambient de Byla peut se faire menaçant et grave (« Submerge », « Open Door ») comme il peut se faire frileux et ravissant (« Closer To The Center » et sa montée électrique, « Morning Looming »). Un premier album remarquable donc, à mille lieues des projets principaux de ses instigateurs et passionnant. **Em. Denis 8/10** www.byla.net

SHORA
Malval
(Conspiracy/Overcome)
Rock instrumental moderne

Le musicien ne supporte pas qu'on colle une étiquette sur sa musique. Tout comme il n'apprécie guère lorsque le journaliste – forcément flemmard, puisque c'est un journaliste – rapproche son groupe d'un ou plusieurs autres, actuels ou vétérans. « Des raccourcis tout ça » qu'il dit le musicos, la solution de facilité devant l'incapacité de mettre des mots sur sa musique, forcément intense et originale, il va de soi. C'est bien connu, les groupes exceptionnels et uniques courent les rues. Dans le cas de Shora, ces messieurs ne veulent absolument pas être associés au terme post-rock (à lire les premiers articles consacré à *Malval*, c'est loupé !) jugé trop restrictif. Post-rock, oui vous avez bien lu. Ah, oui parce qu'il faut qu'on vous dise aussi, vous qui connaissiez Shora en tant que combo noise metal core : il y a eu du changement. Tant, qu'utiliser le terme métamorphose est plus judicieux. Depuis la perspective des membres du groupe, les choses se sont faites progressivement, en à peu près trois ans, il est vrai. Mais pour l'auditeur qui avait quitté Shora avec le split EP partagé avec Merzbow, le choc risque d'être rude. Car de ce Shora là, il ne reste rien. Et tant mieux tout compte fait, car si Shora ne nous avait jamais touchés outre mesure par le passé, il y parvient aujourd'hui. Les quatre plages instrumentales qui composent *Malval* sont magnifiques. Shora crée une musique quasi cinématographique dont les canons incorporent parfaitement ceux des familles post-rock (oui, oui) et rock progressif, entre guitares saturées ou noyées dans les échos, synthétiseurs et dynamique évolutive. Shora varie les atmosphères, rarement une musique aura fait naître de si étranges et distincts paysages dans les esprits. Un véritable voyage. Dans le souci de ne pas faire de raccourcis honteux (de journaliste flemmard), nous ne les comparerons donc à personne, nous vous répéterons juste que ce changement (radical) a du bon, que peu importe le nom donné à la musique de Shora, elle est captivante, personnelle (même si pas sortie de la cuisse de Jupiter, hein, on vous rassure on pense à de glorieux aînés), jamais rébarbative et riche, très riche. Ce disque va vous surprendre. **O. Drago 8,5/10** www.conspiracyrecords.com

STARKWEATHER
Croatoan
(Hypertension)
Hardcore metal



L'attente n'aura pas été vaine : dix ans après *Into The Wire*, son précédent LP qui se terminait sur le titre « Slither » brusquement avorté au bout d'un peu plus d'une minute, Starkweather reprend les choses où il les avait laissées et accouche de *Croatoan*. Et dès les premières notes de « Slither », cette fois pourvu d'une fin, on retrouve ce qu'on a toujours aimé chez le groupe : structures alambiquées, riffs tantôt hardcore metal tantôt dissonants, vocalises schizophrènes, breaks acoustiques (« Slither » justement) et rythmique tribale (« Taming Leeches With Fire », « Silken Garotte/The Infinity Coil »). Mais tout semble poussé plus loin avec des contrastes plus marqués. À commencer par ces lignes de chants démoniaques au travers desquelles Resmini, véritable contorsionniste vocal use autant de growls hargneux que de feulements malsains et d'un registre mélodique dans lequel il excelle et qu'il n'avait jamais autant exploré par le passé. Son chant clair incantatoire (mielleux comme celui d'une sorcière menteuse) ne ressemble cependant en rien à celui d'autres vocalistes hardcore. Quant aux instrumentations, elles se convulsent en huit morceaux pas totalement étrangers aux fans (« Bitterfrost » déjà présent sur le split avec Season To Risk, « Hushabye and Goodnight » sur la compilation *Definitely Not the Majors* et trois autres titres disponibles en version live sur le site Internet) et gardent ce caractère épique propre au groupe. Ce dernier comptait Liam de The Dillinger Escape Plan et Jim de The Promise et Turmoil en seconde guitare lors de l'enregistrement de l'album. Pierre Remillard (Gorguts/Cryptosy) a supervisé l'opération et concocté un son aux petits oignons bien meilleur que ceux des précédents opus et vraiment propice à la dynamique chaotique et ambitieuse de Starkweather. Car les morceaux toujours instables évoluent entre désolation égarée et déflagrations rythmiques forcenées à la Gorguts. Pour finir, le tragique « Wilding » qui clôt le disque fait preuve quant à lui de plus de linéarité, tel le chant extatique d'un supplicié il s'offre comme une reddition momentanée avant un prochain EP à sortir en 2006. Dans la plus pure « tradition Starkweather », *Croatoan* évolue donc dans un dédale metal hardcore complexe où se confondent les cris du monstre et de la victime égarée : éprouvant et magnifique. **Em. Denis 9/10** www.holyterror.com/starkweather

KMFDM
Hau Ruck
(Metropolis)
Rock-indus

Voyons les choses en face : la discographie de KMFDM regorge d'albums dispensables, probablement du fait de leur sortie trop rapprochée, un par an en moyenne. Et rien ne semble freiner cette cadence, ni les changements de line-up, tout aussi fréquents ou presque, ni la sortie de live (deux ces trois dernières années !) et encore moins leur pseudo split survenu en 99. Bien sûr, ce n'est pas la seule raison, mais on imagine, naïvement sans doute, qu'avec davantage de recul, le groupe de Konietzko serait plus à même de nous pondre plus souvent des albums de la trempe de *Angst, Adios ou encore WWIII*, lesquels exploitent avec brio, tout en réinventant sans cesse, leur affriolant amalgame et de metal-indus teuton, de disco et de beat technoïde, le tout sur des textes cinglants. *Hau Ruck*, vous l'aurez compris, est bien en deçà de ce qu'on peut légitimement attendre du combo. Ça débute pourtant sous les meilleurs auspices : rythmiques belliqueuses flanquées de riffs coupe-coupe (« Free Your Hate »), cadence martiale et synthétique du plus bel effet avec un Konietzko qui exhorte (le fédérateur « *Hau Ruck* »). Après quoi, KMFDM se révèle bien inoffensif, tire à blanc et dans le vide, à l'image de ces tentatives punks qui frisent le grotesque (« You're No Good », « Every Day's A Good Day »), le chant de Lucia, par ailleurs excellent sur « New American Century », se montre particulièrement pénible sur le très pop « Real Thing » (presque du Garbage !). C'est chaud, c'est sensuel, ça donnerait presque envie de se dessaper malgré la noirceur du texte. La reprise du « Mini Mini Mini » de Dutronc est divertissante mais ça s'arrête là. Reste, pour limiter la casse, « Ready To Blow », brillamment construit, envoûtant de par ses ambiances orientales, et l'imposant « Auf Wiederseh'n ». En clair et au risque de nous répéter, *Hau Ruck* est à ranger du côté des dispensables. À l'année prochaine donc, avec un opus que l'on espère plus débridé, plus fouillé et plus teigneux. À chacun son KMFDM. **J. André 6/10** www.kmfdm.net

SEANEWS
Seanews
(Sanjam)
Punk Noise

Chez Seanews, le bruit est aussi affaire de mélodies. Visiblement toujours autant fasciné par l'emocore vieille école et le post-punk de chez Dischord, celui des Fugazi, Q And Not U et autres Methadones, le quator parisien n'a pas oublié de brûler les étapes. Et ce n'est pas pour nous déplaire… Car entre leur premier maxi, prometteur bien que besogneux, et cet album éponyme, le groupe a grandi. Entraînant dans sa phase de maturation des guitares qui se complexifient, s'enchevêtrent et construisent un paysage sonore assez fascinant. La voix demeure imparfaite et fragile : tant mieux, voilà sa force. La rythmique fait parfaitement bien son travail, ne montrant que peu de signes de faiblesse au sein de sa dynamique interne. Surtout, Seanews convainc plus fort, grâce à des compositions qui trouvent désormais habilement leur point de décollage. Il en va ainsi de « This Present » autant que de « Hello Neighbours » et « White Line Limit »… : force, puissance, intensité mais aussi véritable récurrence mélodique pour ces morceaux en forme de coups d'éclat d'un premier album, que les mois à venir nous apprendront encore mieux à chérir. C'est certain. **E. Guinot 6/10** www.seanews.fr.st

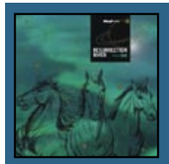
ABDULLAH/DRAGONAUTA
Split CD
(Dias de Garage/Long Fellow Deeds)
Hard-rock, stoner-doom et leurs amis…

Ambiance noire, pesante, « Seven Doors » d'Abdullah commence, et on pense immédiatement à Danzig (« Lilith » sur *6,66 Satans Child*) pour le côté crooneri-sant gothique. Pas étonnant que le groupe ait été très apprécié en première partie de Life Of Agony car ce premier morceau ténébreux (et excellent ! L'éloquent titre de leur deuxième album *Graveyard Poetry* vous aidera peut-être à visualiser…) se destine autant aux fans de Place Of Skulls que de LOA … Comment ? Grâce à des arrangements lugubres, une voix dolente et superbe : un chant de héros blessé qui vient se poser sur des rythmiques des plus heavy… Sur le deuxième morceau de ce split, une sensible accélération de tempo permet aux membres d'Abdullah de faire montre de leurs talents de metalheads : attaques de guitares fermes et néanmoins tout en finesse, chant à la Jonah Jenkins (Only Living Witness) ou Jesse Leach (Seemless) on exulte ! Car le résultat est excellent ! Le quatrième titre, dans le style « gros hard-rock sympathisant doom », est d'un lyrisme et d'une évidence mélodique irrésistibles : car Abdullah prend le (gros) risque d'être taxé de groupe « radio-friendly » sans pour autant faire dans la facilité ou le répétitif… Avant de dévoiler deux autres facettes du groupe le temps d'un cinquième titre plus punk avec refrains scandés (« go ! », « go ! », « go ! » ; après Danzig, les Misfits ?). Et d'un sixième morceau stoner (« With Guilt ») excellent, au cours duquel le groupe n'a de cesse que de charger sa musique en plomb, pour un résultat paradoxalement planant. La musique, un problème alchimique ? Qui sait… En tout cas, Abdullah parvient en six morceaux à nous épater et varier les plaisirs, ce qui place la barre haut pour les Argentins de Dragonauta. Ceux-ci débarquent avec une gouaille irrésistible : un stoner/doom groovy flanqué d'un chant gras en espagnol. La vibe 70's et l'influence du Sab Four sont incontestables (plus que celle de Sleep malgré le nom du combo). Avec un titre comme « Letargo Esperitual », le groupe réhabilite un côté free, alternant phases paresseuses et galops carnassiers… Avant des versions live des deux premiers titres de l'album *Luciferatu* sympathiques mais un peu plates (surtout « Bruta Vu »).
Pour conclure, soulignons la qualité d'un split qui réunit des Américains et Argentins aux musiques bien différentes… la chose n'en a que plus d'intérêt. Un excellent disque, vraiment ! **El. Denis 8/10** www.abdullahrawk.com & www.dragonauta.com

SOILENT GREEN
Confrontation
(Relapse/Pias)
Southern-Grind

Non le nouveau Soilent Green : *Confrontation*, n'est pas révolutionnaire (ce qui explique peut-être notre manque d'empressement à le chroniquer) mais il n'en demeure pas moins un très très bon album qui a bien tourné dans nos platines. Les ingrédients sont les mêmes donc : grind, sludge, hardcore, et c'est leur dosage qui varie de temps à autres, puisque Ben Falgoust ne nous avait pas menti (*Versus* n°3) : le groove est plus que jamais à l'honneur (« A Permanent Solution To A Temporary Problem », « Pretty Smiles & Chattered Teeth » ,« They Lie to Hide the Truth »). Riffs pochydermiques et rythmiques épileptiques suivis d'une nonchalance sudiste, voix abrasive pas si éloignée que ça des lignes de chant d'un Anselmo (dans Superjoint Ritual) avec musicalement, ce même côté punk-arraché… Soilent Green n'en finit pas de mélanger les saveurs dans sa grosse marmite métallique (et c'est sans compter les interludes country et autres) pour y ajouter les épices (cajuns forcément) qui rendent la mixture tellement goûteuse et piquante… Il faut dire que les fricasseurs ne sont pas des valets de cuisine mais bien de sacrés chefs : Brian Patton est ainsi guitariste chez Eyehategod et Tommy Buckley batteur chez Crowbar… Riffs dignes de ces derniers justement, solo de basse slappée sur « Paper Cut », développements speedés et syncopés, alternés de « respirations » southern et goguenardes… Soilent Green enchaîne les plans les plus divers et les bonnes idées avec une facilité déconcertante, et une cohérence renouvelée, faisant de ce *Confrontation* un album idéal pour découvrir le groupe… **El. Denis 8/10** www.soilentgreen.net

VVV
Resurrection River
(Mego/Differ-ant)
Un Suicide et deux Pan Sonic



Mika Vainio et Ilpo Väisänen (Pan Sonic) + Alan Vega = VVV. Vu ? Il y a sept ans déjà, paraissait *Endless*, premier aboutissement de cette collaboration logique, le duo finlandais ne cachant pas son admiration pour ce groupe révolutionnaire que fut Suicide. *Endless*, avec ses douze moments de pureté minimaliste écorchée par l'organe de crooner destroy de Vega, figure parmi les monuments de la musique électronique contemporaine. Non, sans déconner, si vous ne le connaissez pas, cessez de lire et allez l'acheter illico !
Difficile de pondre le successeur, même en prenant son temps, d'un tel disque. Surtout si l'on considère que Pan Sonic suit le chemin de la plupart des formations intransigeantes ou départ puis se dirigeant vers plus de souplesse (le pur et dur permanent, ça use, hormis chez quelques haineux définitifs qui, malgré leurs âges avancés, ne baisseront jamais la garde, comme Slayer ou Whitehouse). Pas forcément des concessions par rapport à la production ou à la forme des compositions, mais un glissement naturel vers moins de radicalité. Pan Sonic est devenu moins mordant et aride, plus chaud et classique, ce qui n'est pas difficile. Du coup, là où *Endless* marquait une rupture dans son époque, par la singularité tranchante et concise d'un son nouveau, *Resurrection River* semble aujourd'hui se confondre avec d'autres productions électroniques, même si beaucoup de ces dernières sont sous l'influence ascétique des deux nordiques.
Cela dit, sans être la claque inattendue du premier VVV, ce deuxième chapitre est loin d'être médiocre. L'inoxydable Alan Vega reste fidèle à lui-même en faisant son cirque légendaire avec cette incroyable voix qui n'a presque pas bougé depuis trente ans et les structures électro-rythmiques toujours rigoureuses et dépouillées mais plus « humaines » donc, comportent de grands moments : le langoureux « 11:52 PM », le très Suicide « Chrome Z-Fighters 2003 » ou le fantastique dernier morceau « It's Violence ». **M. Rouquier 7/10**

HELLA
Church Gone Wild/Chirpin Hard
(Suicide Squeeze)
Free-rock noisy

Oulah, ils en ont fait du chemin les Hella depuis leur premier album *Hold Your Horse Is*, il n'y a pas si longtemps, en 2002. Entre le math-rock instrumental psychochiant de leurs débuts, et cette double tartine de free-noise-rock affranchi, passionné et débridé, il va de soi que l'élan d'Hella les a menés du bon côté de l'allée.
Hella est l'union musicale du batteur fou Zach Hill (Team Sleep, Goon Moon) et du guitariste frappé Spencer Seim. Et si j'ose qualifier ainsi les deux gars de Sacramento, c'est bien parce que la séparation des pouvoirs de *Church Gone Wild/Chirpin Hard* - un disque par musicien - donne pleinement la mesure de leur démesure.
Le premier volet « Church Gone Wild » est l'affaire de Zach Hill. Cette micro-symphonie d'anti-musique convulsive et mentale découpée en douze mouvements (donnant lieu à des titres aussi exquis que *Earth's First Evening Jimy Hendrix-less And Pissed* ou *Black Metal Blues/Black Mold*) n'est en fait qu'une seule et même plage ininterrompue et éprouvante où batteries effrénées, collages dadaïstes, guitares vrillées, chœurs d'enfants, pianos de chambre et lignes de voix psychédéliques s'entrechoquent dans ce qui ressemble à une messe noire pour indie kids spasmophiles en manque de brutalité. Jouissif ! Un peu plus légère mais tout aussi jouissive, la réponse de Spencer Seim. Voyage drolatique et exploratoire dans l'univers digital des cartoons, du 8-bits et des jeux vidéos, « Chirpin Hard » opère comme le parfait antidote à la psychose chaotique de Hill. Avec l'efficacité d'un Mega-Boss de niveau 7, Seim déploie un Nintendo-rock épique et généreux sur près de quarante-cinq minutes, incorporant à une base guitare/basse/batterie musclée des sinusoïdes enfantines, des solos frénétiques de claviers de téléphones, une batterie de petits Casio cheaps et des voix pitchées et accélérées.
Naturellement, *Church Gone Wild/Chirpin Hard* laisse présager de l'excellence de la prochaine réunion Hill/Seim : un délice pour vos sens, une torture pour vos voisins. **F. Massacre 8,5/10** www.hellaband.com

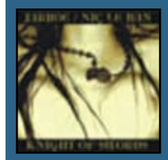
MY RUIN
The Brutal Language
(Undergroove)
Metal gras

Depuis que My Ruin a cessé d'être le projet solo de Tairrie.B (ex-Tura Satana et Manhole) pour devenir un groupe à part entière avec *A Prayer Under Pressure Of Violent Anguish*, le deuxième album, le ton s'est durci. L'arrivée du guitariste Mick Murphy, dont le bagage est indubitablement hard rock et 70's (en témoigne son projet solo Neandertal) a emmené My Ruin du côté d'un metal hard rock (pas toujours bien dégrossi d'ailleurs). Force est d'avouer néanmoins que depuis ce virage *The Brutal Language* se révèle le disque le plus abouti de My Ruin peut-être parce que pour la première fois Tairrie.B sort du registre vocal systématique guttural/spoken word dans lequel elle se vautrait depuis trois albums (voir le poussif « Metamorphosis » par exemple) et ose enfin quelques innovations comme un semblant de chant (« Silverlake 6571 »). Côté musique on nage dans les eaux troubles d'un metal hard rock aux effluves de stoner façon Raging Speedhorn avec quelques bons brûlots (« Summer of Hell », « The Devil Walks », « Spilling Open », « Cold Hand, Warm Heart » et la reprise de « Touche Me I'm Sick » de Mudhoney) appuyés de putain de riffs. Et toujours une certaine sensibilité qui émane des spoken-words de la dame (même si ces derniers trouvent un plus grand terrain d'expression chez the LVRS, le side-project qu'elle partage avec Mick). Ainsi la paire B/Murphy a bien fait de s'accrocher, car abandonné par le bassiste et la batteuse durant l'enregistrement de cet album, le couple a choisi de réenregistrer les parties de ces derniers lui-même pour terminer *The Brutal Language*, signant là sa meilleure livraison. **Em. Denis 7/10** www.myruin.com

DEFTONES
B-sides & Rarities
(Maverick)
Reprises and co

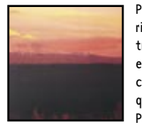
À l'heure où H&M lance ses tee-shirts vintage Ramones et Led Zep… Où sur les plateaux-télé il fait bon arborer le logo Motörhead, il est des groupes qui ne bénéficient pas (et ne bénéficieront sûrement jamais) du revival, et de pseudo marques de respect. Pourtant, il aura été parmi les leaders d'un genre : de bons praticiens de ce qu'on appelle le néo-metal. J'en vois déjà qui s'escaffent : « Parce qu'il y a eu du bon dans le néo ? »… En effet, c'est précisément parce que les formations intéressantes (souvent pionnières, mais oubliez KoRn qui n'en finit plus de se fourvoyer) se comptent sur les doigts de la main que le genre suscite tant de dégoût et de ricanements, un peu comme le glam à une autre époque… Dès lors, ce coffret CD/DVD s'offre comme une réhabilitation, en nous présentant un groupe « pas comme les autres »… Explications : Les Deftones sont des fans de musique. Et l'ensemble des reprises en témoigne. Les plus remontés réterqueront que leur choix prouve précisément que le néo-metal n'a jamais été du metal et le fait de « métaleux » à proprement parler. Plutôt de la soupe servie par des jeunes Californiens, dans laquelle on discernerait ça et là des restes mal digérés de Faith No More ou des Bad Brains. Mais à vrai dire, la description ne sied plus aux Deftones (quoique l'influence des Bad Brains se fit sentir sur *Adrenalyne*). Et hormis l'inédit « Black Moon » issu des sessions de *White Pony*, très bon morceau de rap à l'instrumentation sombre sur lequel s'est invité B Real de Cypress Hill, Deftones apparaît comme un groupe fan de rock indé ou de cold-wave… D'où la noirceur de leur musique, d'où un DJ plus « ambianceur » que « scratcheur » (qui transcende d'ailleurs les versions acoustiques de ce disque : « Change », « Digital Bath » ou « Be Quiet And Drive Far Away ») d'où Team Sleep… « Savory » est donc un très bon hommage à Jawbox, mais aussi un jam avec Chris et Jonah de Far (les grands amis des Deftones, avec Will Haven). Puis c'est la surprise : « Wax and Wane » des Cocteau Twins, dernier morceau enregistré pour le fun pendant les sessions de *White Pony*. Et tout de même, il faut saluer la performance ! Car ils ne doivent pas être nombreux les chanteurs qui osent ne serait-ce qu'envisager de reprendre du Liz Fraser. Chino Moreno s'y est risqué, et c'est tant mieux : le résultat est superbe. Certes il n'a pas choisi la plus difficile (on l'imagine moins aux prises avec « Alice » ou « Amelia ») à l'image d'un Page Hamilton optant pour « Army Of Me » dans le répertoire de Björk, mais l'interprétation et le morceau n'en sont pas moins remarquables. À propos de Helmet justement : la reprise de « Sinatra » présente le défaut de ne pas s'éloigner assez de l'originale. Mais comme le « If Only Tonight We Could Sleep » des Cure (interprété live lors d'une soirée hommage au groupe à Londres et vraiment magnifique, à défaut d'être originale) nous sommes ravis de ce choix. Aux reprises de Lynyrd Skynyrd ou des Smiths, assez anecdotiques, on préférera l'excellent « No Ordinary Love » de Sade – notre favorite, une reprise parfaite pour son ambiance noire, oppressante et urbaine, et ses lignes de chant tantôt distinguées tantôt nerveuses mais noyées ; en regrettant pour finir que celle de Depeche Mode («To Have and to Hold ») n'ait pas été incluse. **El. Denis */10** www.deftones.com

JARBOE
The MenAlbum
The Conduit
(The Living Jarboe)
JARBOE & NIC LE BAN
Knight of Swords/The Beggar
(Vivo Records)
Expérimentations multiples en et hors rock



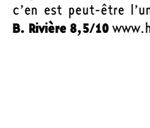
La rencontre du guitariste Nic Le Ban a certainement éclairé la voie de Jarboe. Sans faillir à sa réputation de collaboratrice de choix en musique, l'ex-muse de Michael Gira explore depuis sa rencontre avec Le Ban les voies démultipliées du désir créatif, pour trois albums sortis quasiment coup sur coup courant 2005. The Men Album, tout d'abord, fixe tout au long d'un volume double le désir de rencontre de Jarboe, au gré de titres rock ou plus electro qui voient intervenir souvent avec brio et à propos des personnalités aussi diverses que : Blixa Bargeld (Einstürzende Neubauten), Faith & The Muse, Steve Von Till (Neurosis), David J (Bauhaus), Paz Lenchantin (A Perfect Circle/The Living Jarboe), Jim G. Thirlwell (Fœtus) ou Edward Ka-Spel (The Legendary Pink Dots), pour ce citer que quelques exemples. À côté de cela, The Conduit s'annonce comme un essai plus resserré, faisant la part belle aux ambiances et dessinant les contours opaques de la collaboration intime et artistique entre l'ex-Swans et Nic Le Ban. Dix plages non titrées, lancinantes, se chargent alors de guitares planantes et hypnotiques, générant un espace mêlant peurs et obsessions. Mais il ressort parfois aussi du concept pur, telles ces deux très longs titres ultimes dont on laissera à l'auditeur le soin d'apprécier la teneur. Le double album Knight Of Swords/The Beggar laisse enfin davantage cours à une écriture qu'on pourrait percevoir comme plus « académique », dans l'exergue d'un folk tourmenté et retenu (« Opel »). Il laisse par exemple s'installer les options plus acoustiques d'une performance instrumentale dominée par Le Ban sur The Beggar, album dédié à un certain Lane Staley (Alice In Chains). L'occasion pour l'homme de laisser fuir quelque lumière vers Jarboe, dont le chemin quitte définitivement les affres bruitistes que frôlèrent un temps Swans, pour gagner des formes plus religieuses, telles ces volutes d'orgue qui grèvent le « Knight Two » de Knight Of Swords. Il y a là comme un au revoir. **E. Hennequin 8 /10** www.thelivingjarboe.com

PELICAN/MONO
Split LP
(Hydra Head/Temporary Residence)
Post-Metal vs Post-Rock



Premier avatar d'une série de collaborations entre les labels Hydra Head et Temporary Residence, ce split est déjà la cinquième réalisation de Pelican pour cette seule année (en comptant LP, EPs et DVD). Comme pour le maxi *March Into The Sea*, pas de morceaux vraiment inédits de la part du combo instrumental mais une version alternative d'un titre du récent album (« Ran Amber ») et un excellent remix d'« Angel Tears » par James Plotkin. La nouvelle version - plus courte - de « Ran Amber » est bien moins bruyante et puissante que sur l'album, l'électrique y laissant souvent la place à l'acoustique et la rythmique pachydermique à des ambiances post-rock plus subtiles. Intéressant sans en être renversant. Le remix de Plotkin, lui, met en avant la basse d'« Angel Tears », rajoute des larsens et d'autres sons stridents au premier plan, concassant brillamment le morceau pour en faire un patchwork sonore oppressant. Sur l'autre face, les Japonais de Mono dont le post-rock instrumental se rapprochait de Mogwai et Godspeed You ! Black Emperor durcissent leur jeu le temps d'un unique titre majestueux et puissant, long de plus de quinze minutes, tout en conservant leurs qualités mélodiques et atmosphériques. Étrangement, alors que Pelican se fait ici plus calme et moins metal, Mono épaissit ses guitares et se met aux gros riffs bien lourds qui ne sont pas sans rappeler… Pelican ! On se rend compte après écoute que les deux groupes ont presque, consciemment ou non, échangé leurs styles musicaux respectifs et ce avec talent, transcendant le concept même du disque partagé. Une démarche diablement intéressante pour un disque qui ne l'est pas moins. **B. Rivière 8/10** www.hydrahead.com/pelican/

HIRETSUKAN
End States
(G7WC/Paranoid Records)
Emo-screamo politisé



Hiretsukan avait splitté peu de temps après avoir sorti un EP très réussi et plutôt bien accueilli. Pour finalement se remettre ensemble récemment et sortir cet album, toujours produit par l'incontournable Don Fury, qui a dû travailler avec à peu près tous ceux qui jouent ou ont joué du hardcore dans la Grosse Pomme (Youth Of Today, Agnostic Front, Neglect, Battery… pour en citer une infime partie). En tout cas, leur séparation n'a en aucun cas altéré leur orientation musicale et artistique (sauf que l'on n'a pas droit à une reprise « emocorisée » de Metallica cette fois, argh !). Résolument punk dans son énergie, Hiretsukan joue toujours un emo-core typique des années 90 comme le pratiquaient chez nous des groupes comme Anomie, Undone et des dizaines d'autres formations aux quatre coins de la planète. On y reconnaît tous les éléments caractéristiques : textes personnels et politisés, chant – féminin - hurlé, des coups de cymbales dans tous les sens et des mélodies tristes et poignantes. Les chansons sont courtes et directes, ne tombant jamais dans le piège de la pleurnicherie emo-melo pénible, avec même par endroit une petite touche rock pas désagréable. Hiretsukan ne fait en plus jamais d'esbroufe et tient son auditeur pendant 25 minutes sans le lâcher un instant. Et on est simplement transporté et ému par son énergie et sa musique. Avec toujours l'impression agréable d'avoir retrouvé au fond de sa collection de disques un groupe qu'on aurait oublié il y a dix ans, ce qui ajoute un soupçon de nostalgie au ton déjà mélancolique de l'album. Mélancolique, Hiretsukan le devient encore plus sur « 9 Years Barrier », où Michelle Proffit délaisse les hurlements pour chanter avec une petite voix fragile en total contraste avec ses cris de douleur. *End States* est vraiment un album qui s'écoute d'une traite, respirant la sincérité et la classe, Hiretsukan n'est sûrement pas le groupe hardcore le plus violent que Brooklyn ait enfanté mais c'en est peut-être l'un des plus intéressants. **B. Rivière 8,5/10** www.hiretsukan.com

EELS
Au Grand Rex, Paris le 10/10/2005

Photos: Benoit Delplancke

Il aura fallu sept années à Mark Oliver Everett, aka E, pour exhumer à la fois troubles de l'enfance, et drames personnels qui ont jalonné son existence. Sept années dont le résultat, sorti en début d'année, *Blinking Lights And Other Revelations*, hante encore les consciences, par tant de grâce et de justesse dans le songwriting. Et c'est finalement à l'image de ce disque, c'est-à-dire quelque peu schizophrène, qu'Eels décida d'aborder la scène depuis la sortie du dit objet. Puisque d'abord, en version rock il y a quelques mois à l'Elysée Montmartre. Et aujourd'hui, en ces premiers jours d'automne, en option intimiste, féerique même, dans le cadre somptueux du Grand Rex. Au vu de la teneur du double album sorti il y a quelques mois (l'enfance, toujours et encore), difficile d'être étonné de la drôle de connotation que prend la première partie de soirée : sur écran géant, s'enchaînent dessins animés improbables, au ton doux amer, en russe s'il vous plaît. Puis, l'attente. La lumière. Et le balcon. Chapeau noir, costume étriqué, barbe et lunettes rondes, le personnage de E prend corps. Et salue une foule, de toute façon entièrement acquise à sa cause. Près de deux heures de show… et des certitudes qui se confirment chaque fois un peu plus : derrière ses airs boudeurs et renfrognés, ce (grand) monsieur a bien quelque chose de profondément altruiste. Le dialogue avec le public n'a aucun mal à se créer, avec finesse et humour, et l'exécution scénique joue la carte de la classe. Une section à cordes, un mellotron, des xylophones, une batterie miniature et toutes sortes d'instruments acoustiques réinventent, devant des yeux ébahis, un répertoire en forme de rêve éveillé. Soit en vrac, les morceaux de bravoure du songwriter (« Novocaïne For The Soul », « It's A Motherfucker », « Jeannie's Diary »…) et certaines des plus belles pièces de son dernier opus. Après, un, deux, trois rappels… le silence, les lumières. Un petit quart d'heure. Et un nouveau retour sur les planches. Définitivement, une bien belle idée de la musique. Remplie d'amour, assurément.

E. Guinot

NEW MODEL ARMY
À La Locomotive, Paris le 23/10/2005

Les grands messes, on devrait dire cela de pléthore de concerts mais certainement pas vis à vis de New Model Army, ardents défenseurs des libertés, de l'indépendance avant tout. Et pourtant rares sont les soirées où le mot communion prend autant son sens. Parce que NMA c'est avant tout la générosité, la sincérité, l'espoir touchant qui émanent de Justin Sullivan et ses chansons écrites avec la même ferveur depuis plus de vingt ans. Si les derniers albums ont eu quelques ratés, il n'en reste pas moins qu'en live tout s'efface, que les ballades folk prennent leur aisance entre les hymnes enflammés punk rock que sont « Here Comes the War » ou « Get Me Out », quasi unanimement repris par un public bigarré (du traveller dreadlockés au goth peinturluré), que le fait d'être compressé dans une Locomotive bondée comme rarement, bousculé par des Anglais torse nu dérange un peu moins que d'habitude parce que l'animosité semble laissée dehors. On est ni dans un monde de Bisounours, ni un troupeau de moutons de chez Benetton, quoi que… Ici il y a du message, en veux tu en voilà, Sullivan y croit toujours, troubadour marqué qu'il est, le cheveu fou, mais l'œil toujours brillant, alors on s'incline et on veut bien oublier les désillusions pour quelques heures. Parce que oui en ce dimanche on signe pour plus de trois heures de présence sur scène. Au départ prévu comme trois sets du groupe, la soirée ne se passera pas exactement comme escompté. Le premier set d'une petite heure verra en effet Justin et un de ses guitaristes interpréter en acoustique neuf titres (dont « Changing of the Light » extrait de l'album solo de Sullivan, *Navigating by the Stars* – 2003 -), le second sera en revanche réservé à Ed Alleyne-Johnson, pendant solo d'Apocalyptica, puisque le violoniste jouera cinq ou six de ses « compositions », en fait des covers allant de U2 à Nirvana, basées sur ses propres samples. Pas désagréable mais un poil hors de propos et anecdotique. Le dernier set sera quant à lui le concert à proprement parler, puisque le quintette alternera morceaux d'anthologie (« Fate », « Vagabonds », « No Rest », « Purity », le sublime « Green and Grey » lors du premier rappel etc.) et quelques uns du nouvel album *Carnival*, pour finir en second rappel sur un « I Love the World » enlevé des plus émouvants. À l'image d'une carrière on ne peut plus respectable.

C. Fagnot

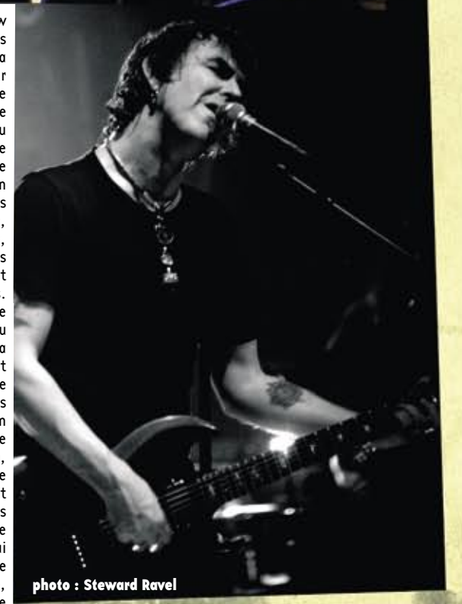


photo : Steward Ravel

Photo: Stéphane Cheron

THE HELLACOPTERS + Asyl + The Doits
À l'Elysée-Montmartre, Paris le 28/10/2005

On l'a dit, on le répète The Hellacopters est un groupe que l'on voit peu en France. Or, ce n'est pas l'affluence ce soir qui va donner des envies aux Suédois de venir chez nous toutes les semaines ! Absence de promo, pas de réelles annonces du concert, pour un résultat prévisible et désolant : un Elysée-Montmartre coupé en deux par un rideau, et malgré cela une audience bien mince. Fort heureusement, il en faut visiblement un peu plus pour démotiver les vikings de Royale dont le but ce soir, n'était apparemment pas de faire des prisonniers. Pour ce faire, ils avaient emmené leurs petits protégés The Doits. La formation est à l'image de toute une scène rock scandinave : hyper efficace et sous influence, peu inventif et paradoxalement très jouissif. On sait ce qu'on va voir, ça envoie comme si ce concert était le dernier, ça pose dans tous les sens et ça joue carré au possible : pas d'autres explications, ça doit être génétique ! Après cette mise en bouche délectable, il était temps d'aller boire une bière : ça tombe bien, Asyl monte sur scène. Le chanteur nous annonce que leur set va durer 45 minutes. Chouette, on va pouvoir en boire plusieurs ! Alternant chant en français et en anglais, au sein de compositions manquant cruellement de saveur, le groupe ne semble pas à son aise face à un public qu'il sait ne pas être le sien. Asyl se réfugie donc dans une forme d'arrogance : les musiciens tirant une tronche d'enterrement et le chanteur répondant violemment aux injures faciles de quelques spectateurs. Bilan du set : tout le monde s'est fait chier, le public comme le groupe, et chacun repart (les uns vers les backstages, les autres vers la buvette) en faisant la gueule. Quelques longues minutes, et les lumières s'éteignent à nouveau, faisant apparaître le logo des stars de la soirée trônant fièrement à l'encre phosphorescente en fond de scène. Les cinq 'Copters investissent la place armés de leur classe naturelle et de leurs hymnes à reprendre à pleins poumons. Dès son arrivée sur scène, la machine de guerre pilonne sec, le son est clair et puissant, ça riffe dans tous les sens : derrière la tête, en duel, à genoux, en glissades ! C'est la kermesse de la six cordes, le public en redemande. Tous les albums sont visités avec un bonheur égal, des débuts furieux avec « Born Broke » aux récents et élégants « Leave it Alone » et « I'm in the Band », en passant par les hits éternels que sont « Move Right Out of Here » ou « Toys and Flavors ». Le groupe est sûr de son fait, dandy sans être arrogant, poseur sans être pédant. Royale est un showman hors pair, usant toujours d'un petit gimmick malin pour introduire chaque morceau. Robert Dahlqvist n'est pas en reste, se déhanchant à l'extrême ! La formation enchaîne sans sourciller 20 titres, avant de finir en apothéose pour un cataclysmique « Kick out the Jam » en rappel, qui clôtura la soirée en beauté. Ne reste donc plus qu'une chose à faire : qu'ils reviennent nous rendre visite au plus vite !

B. Pinsac

Photo: Benoit Delplancke

SONIC YOUTH
À la Cité de la Musique, Hommage à John Lennon, le 27/10/2005

L'idée, au départ, étonne. Sonic Youth, groupe culte naviguant depuis plus de vingt ans dans l'avant garde new-yorkaise noisy, punk et déjantée, se retrouvant programmé, à la Cité de la musique, en hommage au modèle éternel des Hippies, John Lennon. Et pourtant, on comprend. Les affinités musicales déjà, notamment lors d'une magnifique reprise d'« Isolation » de John & Yoko, sobre, brute. Les convergences « politiques » également, l'occasion de l'hommage permettant à Sonic Youth de rappeler, à travers des morceaux scotchant de puissance comme un turbo réacteur de Boeing (« 100 % »), qu'ils puisent leur énergie dans une rage face au monde adulte, eux qui se sont réfugiés pour toujours dans l'adolescence du rock. Et qui y demeurent, malgré leurs 40 ans passés. Les proximités esthétiques enfin, Sonic Youth s'étant à l'origine inspiré de la scène arty de New York et de l'avant garde musicale proche de Lennon et Yoko (notamment les aventures sonores du mouvement Fluxus). Pour compléter le tableau, il faut rappeler l'ironie du sort historique qui fit que l'album *Experimental Jet Set, Trash and no Star* (1994) fut enregistré dans le studio où travaillait Lennon avant d'être assassiné, la Hit Factory. Le concert, malgré tout, a du mal à démarrer. Bien sûr le son est là : voix–couperet sensuelle de Kim Gordon, guitares saturées à l'extrême de Lee Ranaldo, Thurston Moore et Jim O'Rourke en joker décalé (meilleure nouvelle qui soit arrivée à Sonic Youth ces dernières années). Mais il manque l'étincelle pour faire démarrer la flamme Youth. On est devant cinq énergumènes en mal d'inspiration, venus d'une autre planète, qui expérimentent les sons comme des profs de chimie devenus un peu fous, qui souhaiteraient faire sauter la salle de classe avec une substance inflammatoire. Le niveau sonore sature, les oreilles hurlent, certains sortent de la salle. Et puis, tout prend sens. Partie à une vitesse vertigineuse, la musique, après avoir atteint le mur du son, revient sur elle-même, comme un boomerang. Dans un tempo lancinant, le groupe déconstruit à merveille les riffs effrénés sur lesquels il s'était embarqué, dans des solos syncopés de guitares rapprochées des amplis, criantes, suppliantes, miaulantes jusqu'à l'épuisement… On pense alors aux « machines désirantes » et à la « Révolution électronique » de Burroughs, gourou du groupe : le rock est une affaire dangereuse, sérieuse, mais terriblement excitante. Sur la fin, Ranaldo et Moore approchent leurs guitares du public, certains s'emparent des grattes, touchent au feu. « L'œil » de l'artiste Tony Oursler, dans la vidéo sur l'écran au dessus de la scène, peut en témoigner : plus très jeunes, SY demeurent toujours aussi sidéraux. Soniques. **Y. Perreau**

DIRTY PRETTY THINGS + KING BISCUIT TIME + STUCK IN THE SOUND
Au Tryptique, Paris le 18/10/2005

Le cirque de la branchitude. Ce soir, au Tryptique, c'est la mensuelle rock : la soirée du label Pop Tones (vous savez, Alan McGee, l'ex-boss de Creation, blablabla…). Ce soir, au Tryptique, c'est regards condescendants, « putes à franges », cocktails à paille et rock des beaux quartiers. Prestation intéressante, et visiblement passionnée, des Parisiens de Stuck In The Sound. C'est déjà ça. Ennui, et interminable déflagration acousticopsychédéliquefolk de King Biscuit Time (dans laquelle on croise des membres du Beta Band). Et nous voilà déjà (il est tout de même 1 heure du matin) au phénomène de foire de la soirée. Le nouveau groupe de l'ex-chanteur de The Libertines, Carl Barat, bientôt sur toutes les lèvres… Sur celles faussement abîmées de tous ceux qui, avant les déclarations sulfureuses, avant les batailles d'ego, avant les pathétiques histoires de drogue, n'avaient rien à carrer de la musique des Libertines. Mais peu importe… Barat n'y est pour rien, après tout. Et, c'est palpable, aimerait certainement donner plus que ce qu'il leur jette en pâture ce soir-là. Peu aidé – son médiocre, problèmes techniques récurrents -, le regard un peu vide, il entame cette première prestation française par « Can't Stand Me Now », acoustique. Brouillon, approximatif, sans âme. On aimerait y croire. Voilà « Time For Heroes » et « France ». Guère plus de frissons. Et l'impression de plus en plus pesante d'assister à un certain gâchis. Les fans, les vrais, sont tout de même là. Premiers rangs. Ils n'en finissent plus de hurler. Et l'ambiance s'échauffe… Quelque part, c'est une belle effervescence. Mais sur scène, rien ne suit : on frôle le pathétique. Le répertoire navigue entre morceaux de bravoure de la défunte formation (« I Get Along », « Boys In The Band », « What Became Of The Likely Lads »…) et nouveaux titres peu rassurants. Difficile d'y croire… Les Dirty Pretty Things ne donnent rien de plus finalement que n'importe quel groupe anglais débutant, préférant se reposer sur des acquis glorieux (quitte à les massacrer), que de se laisser le temps de grandir. Ce qui devait être un événement navigue entre tristesse et ridicule : dommage pour les fans, tant mieux pour les autres. Qui ont déjà regagné leurs canapés de velours, leurs pailles à la main… **E. Guinot**

AMEN RA + STARKWEATHER
À Lille, le 31/08/2005
STARKWEATHER + AMEN RA
Au Frontline, Gent (Belgique)
le 2/09/2005

photos : Elodie Denis

Détail inhabituel : les organisateurs de la date de Starkweather + Amen Ra à Lille refusent de communiquer le lieu du concert. Le flyer indique ainsi un « lieu secret » auquel ne pourront se rendre que les personnes ponctuelles, présentes au rendez-vous de 20 heures au terminus d'une ligne de métro lilloise. De là, les voitures partent en file, quittant bientôt la route pour des chemins de terre, en direction du fameux site du concert : une butte au milieu des champs ! Sans tente, ni toit d'aucune sorte ; heureusement, il n'y a pas de nuages à l'horizon. Le groupe électrogène nous inspire un sourire : « c'est qu'on va assister à une véritable generator-party !», des néons sont alors posés à même le sol, qui diffusent une lumière lunaire dans le crépuscule, et les Belges d'Amen Ra ouvrent les hostilités avec leur post-hardcore lancinant, sombre et hypnotique à la Isis. La nuit tombe, le cadre est juste parfait, le son plutôt bon vu les conditions, excepté le chant qui peine à émerger de la charge métallique. Puis Starkweather entre « en scène », la voix est parfaite, le son excellent mais leur set se trouve brutalement écourté après un titre seulement (issu de *Crossbearer*) lorsque des gyrophares se profilent au détour de la butte… Godamnit ! Cette descente de flics alertés par le voisinage met fin au concert et nous laisse un goût amer, c'est le moins qu'on puisse dire. Voilà pourquoi c'est décidé, nous irons (re)voir le groupe de Philadelphie le surlendemain en Belgique. Là-bas Amen Ra joue « at home » devant des projections du plus bel effet, on est de nouveau séduit bien qu'impatient de voir un vrai set des Américains. Ces derniers ne nous décevront pas, malgré quelques soucis de micro en début de concert, leur set list mêlant habilement vieux titres (« Lazarus », « the Divine Art », le magnifique « Murder In Technicolor ») et nouveaux morceaux (« Slither », « Taming Leeches with Fire » …). Le bassiste, Vincent Rosa, remplaçant de Liam de Dillinger Escape Plan, s'en tire avec les honneurs, de même que le guitariste Todd (qui n'est sur cette tournée pas secondé du deuxième guitariste Jim d'Earth Crisis, Turmoil, The Promise). Les musiciens remuent, avec Rennie Resmini comme frontman : fabuleux chanteur virevoltant et habité, entraînant avec eux un public qui forme, de temps à autre, un pit plutôt violent. Leur hardcore-metal tortueux et forcené, appuyé de vocalises schizophrènes et sans pareilles n'a finalement pas vieilli, et les nouveaux morceaux, énergiques et géniaux, les consacrent, si ce n'était chose faite, comme le meilleur groupe du genre.

Em. Denis et El. Denis

MELVINS
performing *HOUDINI* + DEERHOOF
à Koko, Londres
le 4/10/2005

photo : Amadeeeep

« Koko », le nom est seyant, car la salle dans laquelle nous pénétrons ne manque pas de classe et de faste : dorures, velour, boule à facettes qui projette des tâches de lumières sur les moulures de la voûte au-dessus de nos têtes : c'est koruscant – pardon coruscant –, rokoko… On monte dans les balcons, histoire de faire le tour des lieux. Notre mission : trouver la meilleure place au milieu d'une foule compacte de spectateurs de tout âge, car rockeurs de tout poil, metalheads et autres, se sont déplacés en masse pour cet événement : la All Tomorrow Party session « Don't Look Back » des Melvins. Le principe : King Buzzo et ses sbires doivent interpréter un album de leur discographie, en l'occurence *Houdini*, comme Mudhoney ou Dinosaur Jr quelques jours plus tôt. Depuis les balcons, on assiste au dernier titre de Part Chimp, le premier groupe (il faut dire que comme pour le show de Neurosis+Jarboe au Forum, l'accès à la scène du crime est retardé par une queue immense de spectateurs, qui bien entendu, ont déjà tous leurs tickets) ce qui nous permet tout de même d'avoir un aperçu du son « en hauteur »… verdict : ouais bof, redescendons. Deerhoof, combo indie-arty sera un bon amuse-gueule, mais une fois leur derniere expérimentation (sur fond de vocalises haut-perchées) bouclée, on se réjouit de ce que les choses sérieuses commencent enfin. À en juger par les sifflements, les cris et la tension ambiante, nous ne sommes pas les seuls. Ça y est, ils sont là ! Séquence émotion : j'imagine ce que ma collègue Françoise Massacre et Gargouillax doivent ressentir, perdus de vue mais présents à mon esprit (comme parmi les plus grands fans des Melvins que je connaisse… je me les figure donc transis et fébriles)… Music, connecting people. Les premières notes interrompent cet aparté emo, ou seraient-ce les tenues de nos lascars ? Le roi Buzz arbore une soutane imprimée camouflage du plus bel effet (ah ah !) et a refilé sa version sobre à… Trevor Dunn (Mr Bungle, Fantômas, Trevor Dunn Trio Convulsant…) qui pourvoit ce soir au poste de bassiste (l'équivalent de celui de batteur chez Spinal Tap). Quant à Dale Crover, il semble tout droit sorti d'une séance d'aerobic ! Ne pouvant imaginer que les Melvins se montrent disciplinés quant à l'interprétation de *Houdini*, on ne s'étonne pas de ne pas entendre « Hooch » en première position ou du moins de le voir affublé d'une intro. Il s'agissait apparemment de « Pearl Bomb »… Ok ! De toute façon l'hystérie collective dont les premiers rangs sont immédiatement saisis nous gâche l'entrée en matière. Car il faut s'habituer aux compressions, bousculades, cris, tignasses qui vous fouettent le visage, coups de coudes, slammers en pagaille (d'où un sacré torticolis le lendemain)… « Cuz I can ford a red eed only street a wide a ree land ! »… À la fin de « Hooch » on applique la stratégie qui consiste à suivre le mouvement, à se remuer comme les autres plutôt que de se faire passivement balloter en tout sens. Il faut dire que le groove de ces vétérans et surtout la frappe surpuissante de Dale sont de toute façon irrésistibles. À mes côtés, un Anglais d'une cinquantaine d'années, le poing levé, braille des trémolos dans la voix « They're da shit! They're da best! ». L'ambiance est survoltée, Buzz chante d'une voix parfaite et menaçante et on en prend plein les oreilles (et les cervicales). « Night Goat », « Lizzy » puis « Going Blind » que tout le monde reprend en chœur : les titres s'enchaînent, le temps file à toute vitesse. Pour « Spread Eagle Beagle », Trevor et Buzz s'emparent chacun d'un tom pour une célébration tribale et puissante… Ça fait près d'une heure que les spectateurs sont en transe de toute façon, et ce ne sont pas les derniers titres « bonus » (inconnus au bataillon… des reprises entre autres apparemment) chantés par un Dale monstrueux de puissance, qui nous feront redescendre. Pas même un baisser de rideau d'ailleurs… **El. Denis**

QUEENADREENA + Sexypop
Au Nouveau Casino, Paris
le 23/10/2005

photos : Laetizia Foeget

photos : Steward Ravel

Le rituel est rôdé : c'est bien avec « A Heavenly Surrender » chanté a capella que le set de QA commence pour les retardataires que nous sommes. L'absence des excellents Sleeppers qui ont malheureusement annulé leur venue précipite l'arrivée sur scène des Anglais… Le timbre de Katie retentit, poursuivi par son propre écho, effet qui masque à peine son essoufflement et les trémolos de sa voix : « *I only make love to Jesus…I only fuck God* » conclut-elle dans un souffle avant que les instruments se mettent à rugir. « Kitty Collar Tight », hymne garage aux riffs acérés enchaîne sans transition avec la litanie à laquelle nous venons d'avoir droit… Car chez QA, tout est affaire de contrastes et de tiraillements : entre la violence, et de gracieuses accalmies enjôleuses, entre une sensualité sauvage et l'innocence des fous… Celle de Katie, qui sans se montrer aussi extrême qu'à d'autres occasions – car il y a ces « éclairs de bonne grâce » (lucidité ?) : sourires au public, étreintes de leurs mains tendues… – ne s'agite pas moins comme une tordue. Mimiques perturbées, gestuelle désordonnée lorsqu'elle s'enroule frénétiquement le fil du micro autour du cou, comme pour s'étrangler, qu'elle slamme ou qu'elle se hisse sur sa précieuse chaise, debout pour chanter à gorge déployée ou assise lascivement pour chuchoter… Katie a l'air complètement hallucinée, ce qui surprend les néophytes de l'expérience live : presque autant que ses haillons qui laissent parfois deviner un téton, ou les poils de ses aisselles. Le tableau est saturé d'une tension sexuelle : Katie est un Iggy au féminin ou quelque chose d'approchant. Crispin, le dandy à sa droite, qui arbore son éternel tee-shirt des Cramps assène des riffs crûs avec une tension beaucoup plus contenue que sa camarade, mais indubitable, surtout lorsqu'il piétine, tourne en rond, fait virevolter son instrument… « Medecine Jar », « Wolverines », « Fuck Me Doll », « Suck », le boudeur « Join the Dots » représentent le dernier opus *The Butcher And The Butterfly*, avec de-ci delà les valeurs sûres de *Drink me* et *Taxidermy* que sont l'excellent « Razorblade Sky », l'espiègle « Cold Fish » : « *Cold fish! Cold fish! In my little… dish! (…) Splish, splish, splish!* » ou encore la reprise du chant traditionnel et murder-ballad « Pretty Polly ». Le bassiste quant à lui, dernier arrivé dans le groupe, a l'air de planer : les yeux mi-clos, l'attitude nonchalante, notamment sur l'hypnotique et superbe « Ascending Stars » où son instrument se taille la part du lion… En fait, c'est comme s'il se laissait porter par la pulsation de l'excellent Peter derrière les fûts. À ce propos, le paisible « Birdnest Hair » interprété a capella s'offrira comme un moment de répit appréciable. Un rafraîchissement en somme : à l'image de ces gorgées de vin blanc qu'un fan enhardi va chercher au goulot de la bouteille calée entre les cuisses de Katie Jane. La chanteuse, qui l'a coincée là pour prendre son micro à deux mains, douche aussi plusieurs fois les spectateurs du breuvage qu'elle souffle entre ses dents au-dessus d'eux, après s'en être rincé la bouche. Toute notion de temps se trouve atomisée, à l'image de ces feux d'artifices de gouttelettes dans la lumière colorée des spots… Et lorsque la salle se rallume, il y a de l'égarement ou du ravissement sur les visages.

Em. & El. Denis

ACID KING + SUPERTIMOR
Au Batofar, Paris
le 15/10/2005

Enthousiasmé par la prestation limougeaude de la veille on se réjouit de revoir Acid King dans une salle mieux équipée où le chant de Lori pourra bénéficier de cette reverb si précieuse au son hypnotique du groupe. Un public au rendez-vous et une ambiance chaleureuse et réjouissante – avec des spectateurs de tout âge et origine (des Stéphanois, Montpelliérains, Poitevins et Suisses !) dont certains reprenaient en chœur les paroles du groupe… le show limousin ne pêcha que par un son un peu trop cru, ou du moins un chant parfois poussif. Or c'est plus ou moins le contraire ce soir au Batofar, c'est à dire une prestation parfaite pour un public trop clairsemé. La salle se remplit timidement alors que les Marseillais de Super Timor montent sur scène. Le trio envoie son sludge plein de subtilité (songwriting de qualité, sonorités guitaristiques assez inhabituelles ça et là !) nourri à Iron Monkey, Fistula et consorts, avec une puissance enviable. Un curieux peu familier d'Acid King nous confiera même avoir préféré les Français aux Californiens jugés un tantinet « trop linéaires ». Hypnotique, presque psalmodique, Acid King l'est en effet (par opposition aux frenchies décapants). Le trio commence par enchaîner l'instrumental « Busse Woods » avec « 2 Wheel-nation » et le néophyte embrasse LE son Acid King, soit des riffs lourds, rampants, et une voix de sirène enjôleuse, ce soir parfaite. La recette est déclinée en une succession de morceaux tous plus ensorcelants les uns que les autres (« Electric Machine », « Heavy Load », « On To Everafter », « War of the Mind »…) interprétés par une Lori souriante et magistrale, un batteur et un bassiste (Rafa Martinez de 16 complètement habité ce soir) excellents ! Un seul regret donc : une affluence modeste qui n'a pas fait honneur à ce spectacle envoûtant.

El. Denis

LIVES

KINSKI + TURZI

À Mains d'œuvres, Saint-Ouen le 30/10/2005

Pour un samedi soir, à Saint-Ouen, l'affluence était honnête. Comprendre : une soixantaine de personnes. Dans l'absolu c'est proche du moyen-minable, certes, mais pour les Parisiens et assimilés c'est proche de l'exploit. La faute à qui ? Turzi, quintette masculin de la région, et son clan de potes en santiags et très chic barbe désinvolte de trois jours ? Ou Kinski, quatuor de Seattle, auteur de cinq albums dont le récent et excellent *Alpine Static*, qu'on ne devrait plus avoir à présenter (voir *Versus* 4) ? Turzi investit donc la scène de Mains d'œuvre, batteur au centre, et jeu statique pour les autres, chacun semblant vissé à son instrument, et les morceaux de s'enchaîner sans réelle distinction. L'influence space rock se fait alors bien plus évidente, voire écrasante, que sur leur *Made Under Authority* à sortir, et l'originalité qui apparaît de temps à autre sur leur « 6 titres » s'amenuise sur scène. Kinski s'installe ensuite, salue le public, le remercie chaleureusement ainsi que leur première partie. Changement de ton. Le quatuor entame alors son set : changement de son, de volume. Ça joue fort. Les quatre premiers morceaux s'enchaînent précisément dans le même ordre que sur *Alpine Static*, l'ampleur et la densité du live en sus. Les expérimentations bruitistes du noisy rock « The Party Which You Know Will Be Heavy », qui voient les deux guitaristes et la bassiste, équipée pour l'occasion d'un archet, accroupis et malmenant leurs cordes et pédales diverses, font une excellente introduction de près de 10 minutes à l'imparable et épique « Semaphore », extrait de l'album précédent, qui achèvera de mettre en transe une frange du public. Le set se terminera trois morceaux plus tard sur « Point That Thing Somewhere Else », seul titre chanté (dispo sur le EP *Semaphore*), et reprise de The Clean, groupe néo-zélandais punk rock. Un final plutôt inattendu, mais humble. À bon entendeur... **C. Fagnot**

photo : Fabien Hein

KHANATE

Au Sala Rossa, Montréal, Canada le 20/09/2005

23 heures 30. Une bande son inquiétante se répand dans la sono. Sub basses à fond. C'est le signal. Les conversations s'étouffent. Les regards se tournent vers la scène. Les corps s'en rapprochent et prennent position. Alan Dubin fait son apparition. Se dirige droit vers sa table d'effets. Manipule quelques boutons. S'empare d'un micro. Arrive James Plotkin. L'air teigneux. Fond sur son ordinateur portable à l'autre bout de la scène. Scrute l'écran. Semble satisfait. Enfile la sangle de sa basse. Procède à quelques réglages sur son ampli. Félin, Tim Wyskida se glisse entre ses fûts et ses gongs. Ajustea ses toms. Se saisit de ses baguettes. Surgit Stephen O'Malley. S'empare de sa guitare. Bidouille les potards de son ampli. Khanate est au complet. Aucune émotion perceptible sur les visages. Un buzz vient perturber la sono. Plotkin s'irrite. L'ingé son se précipite vers le retour. Vérifie quelques branchements et revient à sa console. Le buzz s'évanouit. Sur le front de scène, concentré à l'extrême, Dubin se prépare. Yeux clos. Dos voûté. Micro tendu à bout de bras. Fente avant. Genoux pliés. Corps balancé d'avant en arrière. Un coup de gong se met à enfler. Les premières paroles de Dubin nous parviennent aux oreilles. Se répètent de manière incantatoire, comme pour en accentuer la sombre démence. O'Malley et Plotkin plaquent trois notes. Pachydermiques. « Commuted » est lancé. « *ALL STOP... imagine, lash out just this one time...* ». Les mots ne jaillissent pas seulement de la bouche de Dubin. Il les éructe. Puis se tait. Comme les 80 spectateurs présents ce soir-là. De son côté, Wyskida, métronome impérial, donne le rythme. Tout s'articule autour de lui. Il étire le morceau pendant plus d'une vingtaine de minutes. Sèche, menaçante et dépouillée, l'expérience Khanate est à l'image du piano qui orne son dernier album. Un piano en fâcheuse posture. Comme pour signifier la fin du système tonal. Dernier vestige du système musical occidental. Symbole de la fin de la mélodie et de l'harmonie. Confirmé par Stephen O'Malley, pour qui Khanate « est un précipité de rock atonal basé sur des compositions minimalistes ». Pas de doute. En plein dans le mille. Fin du premier acte. Le public applaudit poliment. Abasourdi par l'ampleur du choc qu'il vient de se prendre frontalement. Le groupe en profite pour se réaccorder. Procéder à quelques réglages. Boire quelques gorgées de bière.

Khanate n'a manifestement nulle intention de travailler ses transitions. Plus proche en cela de la performance que d'un concert de rock traditionnel. Déjà, Dubin reprend son mouvement pendulaire. Les cheveux lui couvrent le visage. Bras tendus. Veines jugulaires saillantes. Il est parti. Au maximum de leur élasticité, ses cordes vocales assènent la question fatidique : « *Who says I can't have ?* ». Terrifiante et déchirante introduction de « Capture ». Tellement habitée que Dubin, énigmatique, apparaît au sommet de son art. L'art de l'ambivalence. Dont il incarne avec un talent peu commun les deux faces : celle de la victime et celle du bourreau. Est-il celui à qui l'on assène des coups ? Où est-il celui qui en inflige ? Difficile à dire. Probablement les deux à la fois. Le titre est d'une pesanteur phénoménale. Les éléments de batterie s'effacent provisoirement devant la résonance des gongs et autres cymbales. Avec une économie de moyens, Wyskida déploie sa créativité en cognant alternativement les peaux et les cuivres qui l'entourent. Tour à tour batteur puis percussionniste, chacun de ses coups s'abat au millimètre. Pour Stephen O'Malley, il ne fait aucun doute que « l'évolution majeure du groupe dont le nouvel album rend compte tient à la qualité des arrangements et à une attention soutenue aux détails et ce, notamment sur le plan du travail percussif ». Reconnaissons que tous les membres du groupe font montre d'une rigueur extrême, qui se manifeste jusque dans les traits de leurs visages. Hyper concentrés. Retranchés dans leur citadelle intérieure. Ne laissant transparaître aucune émotion, ni entre eux, ni à l'égard du public. L'expérience Khanate se veut froide et distante. Mais terriblement magnétique. Orchestration artistique d'une forme de misanthropie collective, qu'on me pardonne l'oxymoron. Fin du second acte. Le public, terrassé, applaudit. Le quatuor Khanate n'en a cure. Il se prépare pour l'assaut final. Le schéma se répète. Accordages, réglages, concentration. Dubin entame son mouvement pendulaire sous l'angle opposé. Stephen O'Malley ouvre le feu et envoie le riff de « Dead ». Dubin se met à chuchoter « *I was... not worth knowing, visible, awful but not seen...* ». Le son est énorme. Un véritable laminoir. Des frissons me parcourent l'échine. Je jette un coup d'œil alentour. Comme moi, le public est hébété par l'intensité du moment. L'ultra radicalisme de Khanate en fait une expérience artistique majeure dont la force réside en ce qu'elle s'adresse autant au corps qu'à l'esprit. Tellement plombée qu'elle vous fige littéralement au sol. Tellement inédite et sophistiquée qu'elle contraint à la réflexion. « Dead » marque la fin du set. Le groupe quitte la scène aussitôt. Sans se soucier d'un quelconque rappel, malgré les applaudissements nourris du public. *The set is over ! Fini ! Basta !* Les musiciens débouchent aussitôt dans la salle. Manifestement éprouvés mais souriants. Comme s'ils revenaient à la vie après un long moment de suspension au coeur du Désespoir. Au cœur d'une tragédie funeste dont il était grand temps de s'échapper sous peine de sombrer définitivement dans l'abyssale noirceur. À telle enseigne que lorsque je demande à Stephen O'Malley comment il se sent juste après le show, il répond : « assommé et soulagé ». C'est certain, un concert de Khanate est un événement singulier. Une épreuve. Du point de vue des artistes comme de leur public. Un passage d'un état à un autre. Les ténèbres aussi ont leurs nuances. Et elles sont jubilatoires ! Tâchez de voir Khanate avant que les bobos de Beaubourg ne s'en emparent. Y a pas le feu, mais magnez-vous tout de même ! **F.Hein**

LIVES

1 POSTER = 7 € / 3 POSTERS = 18 € / 8 POSTERS = 40 €

POSTER du 61/86 cm au 64/90 cm

PP3231 LP0993 LP0862
PP3085 PP0764 GP854 PP0502 GP886 PP3370 PP3381 PP3219 PP0971 PR3195 PP0870 PP0758
PP0295 AA933 PP0430 PP3097 PP3079 PP0822 LP0900 PP3348 PP0167 PP3208 GP869 LP0914 LP0861 LP0956
LP0948 PP0973 PP3190 LP0958 PP3378 PP3318 PP0463 PP0666 PP3132 PP0392 PP0244 PO7003 PP3480 PP3311

BAGUE ARMURE 32 €
BA01 BA02 BA03

BRACELET ETAIN 10 €
BY02 BY03

SPIKES
ST18 4 € les 5
ST41 2 € les 5
ST20 4,5 € les 3
ST12 4 € les 3
ST45 2,5 € l'unité

CASQUETTE
KASK 1/2 22 €
WF02 REGLABLE 15 €
KT04 FLEXFIT 14 €
KT03 FLEXFIT 14 €
KT02 REGLABLE 14 €

NANA
SK186 S/M/L 22 €
SK219 S/M/L 22 €
TR133 S/M 19 €
FM103 S/M/L 24 €
DW111 S/M 26 €
DW115 S/M 26 €
DW137 S/M/L 33 €
FM111 S/M/L 33 €
UX7947 TU 39 €
POLAIRE

MEC
TR157 M/L XL/XXL 21 €
DW600 M/L XL/XXL 20 €
ADN50 S/M/L XL/XXL 52 €
WR107 M/L/XL 32 €
ADN41 S/M/L XL/XXL 49 €
DW139 L/XL/XXL 48 €
TR166 M/L XL/XXL 48 €

SAC
HAGBAGK 32x32 26 €
PUNKBAG 32x32 26 €

VPC ROCK A GOGO

POUR RECEVOIR LE NOUVEAU CATALOGUE "ROCK A GOGO VPC" N°6, IL SUFFIT DE JOINDRE A VOTRE DEMANDE 2 TIMBRES A 0,53 € OU UN CHEQUE DE 1,06 € A L'ORDRE DE ROCK A GOGO VPC. VOUS LE RECEVREZ ENSUITE DANS UN DELAI DE 15 JOURS ENVIRON AINSI QUE LES 2 PROCHAINES PARUTIONS AU CAS OU VOUS COMMANDEZ DIRECTEMENT LE CATALOGUE SERA JOINT A VOTRE COMMANDE POUR CELA VOICI NOS CONTACTS :
Tel: 02.40.75.51.29 - E-mail: rockagogo@free.fr
Courrier ROCK A GOGO VPC
BP48 203 - 44 982 STE LUCE / Loire Cedex

Retrouvez tous les articles de notre catalogue ainsi que diverses promotions sur notre site:
WWW.ROCKAGOGO.COM
* Panier et commande sécurisée
* + de 2000 références
* Tout le merchandising ROCK
* Des marques comme Shepper Big Bang, Hardcore Session, Criminal Damage, Punk Pirates ...
* Des fringues tribales, dragons, têtes de morts et divers ...
* Des tonnes d'accessoires (colliers, clous, bracelets, casquettes, tentures ...)
L'équipe Rock A Gogo VPC

CATEGORIE	REFERENCE	TAILLE	PRIX U.	Quantité	TOTAL

Nom:_____ Prénom:_____
Adresse:_____
C.P.:_____ Ville:_____ Tél:_____
Port* + 6€
Je règle par : ☐ - Chèque ☐ - Mandat ☐ - Contre-remboursement +8€ **
☐ - CB: _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _
Date d'expiration : . . / . .
Cryptogrammes (les 3 derniers chiffres au dos) : _ _ _
TOTAL VE1105

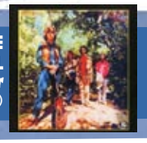
* Frais de port pour l'U.E. et International 6 € + 8 € = 14 €
** Paiement à la livraison uniquement pour France & DOM
Envoyer votre commande avec votre règlement à l'ordre de ROCK A GOGO VPC, Merci...

COP SHOOT COP
Ask Questions Later
(1993)
(Interscope)

Le single « $10 Bill » qui caracole en tête des playlists de quelques radios américaines et voilà nos Cop Shoot Cop signant sur une major pour la sortie de *Ask Questions Later*. Cette année, l'instrumental « Migration », également tiré de ce même troisième album, sert de bande son à une pub pour Nike avec l'accord d'un des CSC. Choix d'autant plus douteux qu'il contraste nettement avec l'image véhiculée par le quatuor durant son exercice. No comment ! Tout ça relève au final d'un débat d'arrière-garde (...). Plus bluffant, par contre, reste le plébiscite de ces titres, pourtant loin d'être du genre Easy-Listening. Prenez « $10 Bill » et ses percussions martiales secondées par deux basses qui calottent sévères (sa marque de fabrique), d'où jaillissent des coups de sifflet et des cuivres pompeux (trompette, sax, trombone), le tout sur un chant teigneux. Pas de quoi déclencher l'hystérie. Tout comme « Migration », tout aussi martial et clairement industriel. Et même si dans l'ensemble *Ask Questions Later* s'avère plus accessible que ses prédécesseurs (écoutez *Consumer Revolt* pour voir !), grâce notamment à des morceaux mélodiques de la trempe de « Room 429 » ou « Cause and Effect », CSC demeure un combo résolument iconoclaste et cynique, toujours empreint d'un certain dégoût pour les grandes cités du monde moderne, en particulier New York dont il est originaire. D'où ce style unique, reconnaissable entre mille, révélateur de la crasse de son temps. Alors pourquoi avoir choisi cet album plutôt qu'un autre ? Parce qu'il en fallait un ! Autrement dit, il n'y a rien à jeter dans la discographie de CSC. Ni même le quatrième et dernier opus baptisé *Release*, à la suite duquel le groupe s'est dissout. On retrouvera certains de ses membres au sein de Firewater, Red Expendables, Phylr, Here, Lubricated Goat...

J. André

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL
Green River
(1969) (Fantasy)



Vu de France en 2005, on mesure mal l'impact qu'a pu avoir le Creedence Clearwater Revival sur ses contemporains et, plus généralement, sur le rock tel que nous le connaissons depuis. Ainsi, tous les singles que le groupe sortit, furent certifiés disques d'or, et tous leurs albums disques de platine : bienvenue au pays de la performance ! Ce groupe, qui vécut à peine cinq petites années (1967-1972) sur ce patronyme, marqua si fortement les esprits, que plus de trente ans après sa disparition toute une flopée d'artistes s'y réfère avec révérence et admiration, dont notamment Dave Grohl (voir l'album acoustique de *In Your Honor*) et Kurt Cobain qui, de son vivant, ne tarissait pas d'éloge sur CCR (la vocation première de Nirvana étant, à l'époque, de reprendre les classiques composés par Fogerty). En 1969, la formation existe depuis deux ans, a déjà un standard au sein de son répertoire, « Susie Q » (tiré de son premier album composé de morceaux originaux et de reprises), et s'apprête à sortir pour cette seule année pas moins de trois albums ! *Green River* le second à sortir cette année-là (donc le troisième du groupe après *Bayou Country*), est sans doute le plus célèbre grâce à trois titres définitifs, rentrés au panthéon des classics-rock : ces morceaux que tout le monde connaît sans pouvoir les nommer, parce qu'entendus maintes et maintes fois en radio depuis l'enfance. Citons donc, sans ordre qualitatif particulier, « Wrote A Song For Anyone », « Bad Moon Rising » et le sublime « Lodi ». À travers ces morceaux magiques, John Fogerty approfondit l'art dont il s'est fait le maître : le cross-over. À contre-courant des styles pratiqués à l'époque, Fogerty (chanteur-guitariste et principal compositeur du groupe) expérimente, retourne aux sources tout en allant constamment de l'avant. Ainsi, le génial compositeur hybride des genres musicaux en soi antinomiques, en croisant le binaire du rock, la finesse de la pop avec le blues séminal et la toujours un peu plouc country, distillant le tout dans une énergie soul jamais démentie. Présentée comme cela aujourd'hui, cette annonce peut prêter à sourire, mais replaçons tout cela dans son contexte : à l'époque chacun pratique respectueusement l'un des styles précités dans son coin, mais en aucun cas on ne les mélange les uns aux autres. Fogerty, lui, ose, créant ainsi un rock rural érudit, et lui offrant au passage une entrée dans les charts par la grande porte ! En cela, Creedence Clearwater Revival décomplexe toute une jeunesse, qui se retrouve autant dans l'amour des guitares acoustiques fleurant bon le terroir, que dans la passion pour la furie des amplis et de la fée électricité qui bouleverse depuis quelque temps déjà, la face de la musique moderne. Si l'on veut comprendre l'essence de la musique que l'on aime tant, impensable de faire l'impasse sur le Creedence dont ce *Green River* s'avère être le plus digne représentant !

B. Pinsac

CHRISTIAN DEATH
Atrocities
(1986)
(Normal)

Le sépulcre, total. Pour la fin de la première ère de Christian Death, Valor Kand avait intérêt à mettre les bouchées doubles, dont acte. *Atrocities* est le premier opus réalisé par lui seul et sans l'appui du verbe surréaliste du fondateur Rozz Williams, parti après *Ashes* pour d'autres aventures en devenir (Shadow Project, Premature Ejaculation ou Daucus Karota, pour citer les principales). Si le départ de Rozz est perçu généralement comme la première mort de Christian Death, *Atrocities* reste aussi et jusqu'à aujourd'hui le tout meilleur album studio à être assumé par le seul Valor. Englué par la suite dans un délire mystico-porno-kitschoune, Kand gère pour l'heure (et avec une certaine maestria) un propos noir et troublant, mis en musique par une formation aguerrie et servi par une production étouffante. 1986 est une année cruciale. Les basses de Johann Schumann résonnent dans l'espace, et envahissent le spectre de leurs durs médiums après les premières tortures du violon introduisant l'héroïque et cruel « Will o'the Wisp ». Les guitares de Barry Galvin (alias Bari-Bari, leader des célèbres gothiques américains Mephisto Walz), elles, font merveille tout le long d'un disque qui ne connaît qu'un petit faible : un « Chimère de Si de Là » démonstratif et sur lequel Valor déclame par trop. Tout le reste signe pourtant une belle alchimie, malheureusement fugace et qui ne se reproduira jamais sur la longueur d'un album pour les moutures de la formation à venir. Elles n'égaleront ô grand jamais la stridence funèbre de ces guitares qui jaillissent ici de l'hypnose (« Silent Thunder » ou « The Danzig Waltz », chefs-d'œuvre totaux) et dont les apparats romantiques se conjuguent à la folie naissante (« Ventriloquist »). Gitane DeMone suit pour l'instant Valor dans sa prise de pouvoir et parvient à susurrer le malaise et l'horreur (« Tales of Innocence »). Elle donne une touche légèrement féminine à un ensemble crû, ambiancé et dur. Lorsqu'elle s'en ira, plus tard, elle sera remplacée par la pulpeuse bassiste Maitri, plus réputée pour ses formes que ses exploits vocaux et dont l'arrivée se cumulera avec la vulgarisation définitive du propos du leader. Au bout, il est donc resté ce même Valor, seul face à ses obsessions et son obstination à poursuivre un projet initié par un autre que lui-même. Valor aurait peut-être voulu être Rozz Williams, qui sait ? Il ne fut pourtant que lui-même sur *Atrocities*. Cela lui réussit plutôt avant qu'il n'aborde des marécages théâtraux qui finirent de dénaturer l'approche d'une formation ne contenant plus en son sein (et ce depuis belle lurette) aucun de ses membres originels. Le meilleur argument en faveur de la désincarnation de Christian Death réside ici, et rend d'autant plus essentiel la connaissance d'*Atrocities* : un disque beau, transitoire et resté unique dans une discographie sujette à dents de scie et excès en tous genres. Mauvais compris.

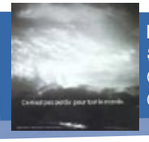
E. Hennequin

FAITH NO MORE
Introduce Yourself
(1987)
(London/Slash)

On parle peu de cet album pré-Patton, pourtant unique en son genre et important dans la carrière de Faith No More. Dès leurs débuts discographiques deux ans auparavant en 1985, avec *We Care A Lot*, les cinq Sanfranciscains faisaient preuve d'un talent de composition indéniable et proposaient déjà une musique des plus personnelles. *Introduce Yourself*, premier album pour une major company, enfonce le clou. Fidèle à leur réputation de givrés, le clavier Roddy Bottum, le bassiste Billy Gould, le guitariste aux deux paires de lunettes superposées Jim Martin, le chanteur Chuck Moseley et le batteur Mike Bordin, musiciens parmi les plus mal fringués du circuit indé de l'époque, enregistrent un album tout à fait à leur image : bigarré, aux contours non définis. Clavier new wave – mon Dieu ça pue les 80's, et c'est bon – basse post punk/funk, guitare metal et rythmique tribale, le mélange est somme toute inédit. Faith No More opère une synthèse de styles audacieuse et réussie malgré quelques fautes de goûts tel le solo très kitsch de « Anne's Song », titre le plus faible de l'album, pourtant choisi comme l'un des deux singles. L'autre étant « We Care A Lot » qui restera jusqu'à la dissolution du groupe, dix ans plus tard, un des hymnes de Faith No More. Ouais, ces gars se foutaient de tout. Chuck Moseley peut-être encore plus que les autres. Drogué, alcoolique irascible, Chuck était un punk incontrôlable. Ses vocalises reflètent d'ailleurs le personnage. Ses textes déblatérés avec ce mélange caractéristique de nonchalance et d'exaspération punk, arrachent ses derniers rêves à l'Amérique. Son timbre particulier et des mélodies acerbes sauvent le chanteur du naufrage. Moseley mise tout sur l'attitude, certainement conscient de ses limites. Derrière ça joue sec. Cette succession effrénée de morceaux glauques dessine un fil qui relie la frappe tribale et les ambiances new wave crasseuse de Killing Joke, le groove de Pil ou Gang Of Four, les guitares assassines des combos metal de la bay area, voire même quelques éléments hip hop. Aujourd'hui encore cet album dégage une atmosphère des plus noires en contradiction totale avec l'image bariolée qu'adoptera le groupe pour le clip de « We Care A Lot » par exemple, lequel jouira de quelques diffusions sur MTV. Rien de comparable cependant au passage en *heavy rotation* de la vidéo d'« Epic », single de l'album à suivre, le multiplatiné *The Real Thing*. Outre « We Care A lot », on trouve ici quelques autres titres (« Chinese Arithmetic », fort de claviers obsédants et de riffs musclés, le bref et dynamique « Introduce Yourself », le bien nommé « Death March », « The Crab Song »...) que Faith No More ne cessera jamais d'interpréter live au fil des années, dans des versions transcendées par Mike Patton qui nous ont toujours fait regretter que le groupe n'ait jamais réenregistré *Introduce Yourself* une fois Moseley dégagé. Moseley qui rejoindra brièvement les Bad Brains, prendra 30 kilos et sortira deux albums avec le très confidentiel Cement. Faith No More armé de Mike Patton, cassera la baraque avec *The Real Thing* en 1989, mais c'est une autre histoire...

O. Drago

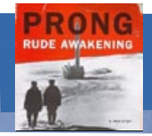
DIABOLOGUM
#3
(1996)
(Lithium/Label)



« *On dit que l'art est mort mais s'il ne l'est pas encore il faut le tuer. Au moins les choses seront plus claires : nous saurons ce qu'il nous reste à faire.* ». 1996 : mourir pour renaître ? Détruire pour reconstruire ? 1996, survient un pavé dans la mare rock français. Un disque coup de poing. Dix titres, et des pistes brouillées à l'infini. Avant de se saborder, une pochette de noir et de blanc, une épitaphe laissée par le groupe : « *Ce n'est pas perdu pour tout le monde.* » Les années passent et l'écoute de ce troisième opus des Toulousains assène toujours le même traumatisme. À l'échelle de leur discographie, *#3* prend non seulement des allures de sommet infranchissable, mais s'impose comme un disque qui synthétise toutes les obsessions du groupe. De la forme, jusqu'au fond. Un coup de maître qui n'arriverait qu'une fois dans une vie. Car, pour la première fois chez un groupe français, s'entrechoquent rock noisy, expérimentations électroniques, hip-hop sec et froid, chanson déconstruite. Mais au delà de la simple question formelle, le propos qui se déploie ici donne tout bonnement le vertige : marchandise médiatique, foule aseptisée, opportunisme philosophique, anonymat urbain, drames du quotidien, amour sauveur, amour voué à l'échec... Tout ceci : chanté, stigmatisé, et mis à nu. Avec des mots mesurés, et tranchants. Et des phrases qui percent la conscience, par une poésie de l'instant, fulgurante. Diabologum parvient donc à réussir son tour de force : dépeindre des vies minuscules, pour les déployer dans l'éternité de la phrase. Car, dans leur univers, l'anonyme rejoint l'icône, (« Il Faut », « À découvrir absolument ») et le non-sens touche à la grâce (« De la neige en été »). De ce regard froid, plein d'autocritique, orienté sur sa propre personne, ce regard finalement terriblement occidental, émane une musique qui hésite en permanence entre noirceur bruitiste et éclats de beauté pop. Un tiraillement perpétuel certes, stylistique ou musical, mais bel et bien à l'image de la vie... Cette existence qui, osons l'expression, se voit ici offrir l'un de ses plus beaux et vibrants éloges, dont le seul leitmotiv valable serait à terme l'amour. Peu importe l'apparent nihilisme et le pessimisme qui émanent de l'objet, l'amour, le vrai, est bel et bien là. Pour preuve ? La vertigineuse mise en musique d'un monologue, tiré de « La Maman et La Putain » (Jean Eustache) où le groupe réussit, l'espace de six minutes, par effet d'analogie cette déclaration d'amour qu'il nous livrait déjà depuis des années, simplement entre les lignes. Amour pour ce qui est vrai, pour la rage froide, et pour la pérennité. Dix ans plus tard, la puissance dévastatrice et l'énergie de ce disque demeurent intactes. En 1996, sortait également *666.667 Club* et ses « hommes pressés »... À bien regarder, il ne reste à la postérité qu'un seul véritable disque de rock politique. Dans le sens noble du terme, il s'entend.

E. Guinot

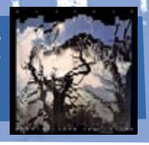
PRONG
Rude Awakening
(1996)
(Epic)



Rude Awakening marque à la fois l'avènement créatif et la fin de la première période du groupe. Prong sort alors tout juste d'une tournée triomphale (Dynamo Open Air 1994, première partie de la tournée commune Pantera/Sepultura) couronnant comme il se doit son fabuleux précédent album *Cleasing*. Stabilisé depuis quelques années autour d'un line-up prestigieux composé de la tête pensante Tommy Victor, de l'ex-Swans Ted Parsons à la batterie et du petit nouveau depuis *Cleansing* l'ex-Killing Joke Paul Raven au poste de bassiste, le groupe est aux portes de la reconnaissance publique, et plus seulement médiatique. Il ne lui reste plus qu'à sortir un album confirmant tout le bien dit et pensé de la tuerie *Cleansing*. Ce sera chose faite avec une aisance sans pareille avec ce cinquième album à nouveau produit (comme le précédent) par Terry Date. Killingjokien en diable, *Rude Awakening* nous présente Prong sous un jour nouveau, moins froid, tout aussi puissant, et nettement plus mélodique. Le single-titre le démontre, les possibilités harmoniques et les richesses mélodiques du trio (devenu quatuor avec l'adjonction de Charlie Clouser de Nine Inch Nails venu prêter main-forte au groupe, suite au départ du préposé aux samples John Bechdel) sont immenses, bien supérieures à ce qu'on pouvait envisager du groupe à ses débuts. Véritable tube indus-metal au refrain imparable, ce single aurait dû logiquement asseoir Prong sur un trône, mais il n'en sera rien. La formation vient pourtant de sortir un album entraînant et dur à la fois, à la croisée du power-metal et de l'indus mais avec suffisamment de finesse et de créativité pour toucher un public beaucoup plus large qu'à l'accoutumée, notamment grâce à ce côté dancefloor hardcore que l'on retrouve (justement) chez Killing Joke ou Nine Inch Nails dans une moindre mesure. Faites de riffs syncopées et précis, de basses rondes et puissantes, et de samples qui claquent et cognent fort le cortex, les compositions de Prong ont l'arrogance des grands morceaux de rock, de ceux dont on s'inspirent, que l'on reprend et qui vous inspirent, tels ce terrible « Controller » en ouverture d'album ou encore « Face Value », morceau à l'évidence mélodique et au riff vicieux. Las, le groupe splittera cette même année 1996, la faute à des ventes trop faibles et à une tournée avortée suite à un accident de la route dont fut victime Paul Raven. Rangé un peu trop rapidement (et facilement) dans la catégorie fourre-tout des groupes cultes, il convient de re-découvrir et d'honorer comme il se doit une formation exigeante, talentueuse et qui fut dès ses débuts, et ce, jusqu'à son split en évolution perpétuelle. Un réveil rude mais salutaire en somme ! Un nouvel opus pointe le bout de son nez et nous l'espérons meilleur que *Scorpio Rising* sorti en 2002 suite à la remise en activité de Prong (Tommy Victor entourés de nouveaux membres)

B. Pinsac

BAUHAUS
Burning for the Inside
(1983)
(Beggars Banquet)



Alors voilà, je me décide à appeler mon Rédac - Chef préféré et je lui dis : « Tu veux quoi comme chronique en oldies ? », « Bauhaus » me répond-il. Et la terre s'ouvre sous mes *Doc Martens*. Je suis face à un choix cornélien : comment choisir un album en particulier dans leur discographie ? Dois-je mettre mon impartialité au placard ? Comment réduire à une chronique ma passion de toujours pour ce groupe unique ? Trouverai-je les mots justes ? Face à toutes ces questions quelques bières et une nuit de sommeil me semblèrent être la solution la plus raisonnable. Mais quelle nuit chers lecteurs ! Peuplée de créatures à faire frémir Batman voire Marilyn Manson (c'est pour dire...). Je me suis réveillé avec une certitude : difficile voire impossible de choisir un album en particulier. Effectivement la pochette que vous admirez est celle de *Burning from the Inside* mais TOUT est à écouter et vénérer avec Bauhaus. De la violence de *Dark Entries* à la schizophrénie de *Mask*, de la beauté de *Sky's Gone Out* à la puissance de *Press the Eject and Give Me the Tape*, le quatuor a produit une musique totalement intemporelle et sauvage. D'ailleurs cette sauvagerie était toujours présente lors de la première tournée de reformation en 1998 : *Gotham*. Alors oui, on peut dans l'immédiat classer leurs enregistrements en oldies car hormis la reprise de Dead Can Dance le combo n'a rien enregistré de nouveau depuis le split de 1983 mais l'avenir leur appartient avec une nouvelle tournée européenne en 2006 qui passera le 6 février par le Bataclan et pourquoi pas de nouvelles compositions. J'attire ici votre attention sur un point de détail. Alors que l'overdose a déjà était allègrement atteinte avec tous les groupes se revendiquant de la scène post-punk, aucun n'a tenté de copier ces géants du Batcave. Bon, leur look n'échappe pas au pillage mais à défaut de réelle créativité, il est plus simple d'afficher une imagerie gothique au rabais que de tenter de retrouver l'éclat de ce glam-goth-rock expérimental et inclassable. Pourquoi *Burning from the Inside* ? Symbole de la fin d'une période d'intense créativité qui a poussé Peter Murphy à quitter ses trois comparses pour fonder Dali's Car avant une carrière solo en dent de scie, cet album est une synthèse parfaite de l'univers « bauhausien » : le Dub très dark de « She's in Parties » ouvre l'enregistrement en contre point de la ballade acoustique « King Volcano » avant des titres plus « classiques » comme « Honeymoon Crown » ou le somptueux « Burning From The Inside » ,sans oublier « Hope » que Perry Jane's Addiction Farrel a dû écouter plus d'une fois. Mais le réel changement vient du chant ; pour la première fois Murphy cède sa place à Daniel Ash (pour un « Slice of Life » qui préfigure le son des futurs Tones on Tail) et à David J (« Who killed Mr Moonlight »). Une discographie exemplaire pour un groupe inégalé, une reformation beaucoup plus excitante que certaine (...). Un groupe parfait et incontournable.

S. Sansonnet

VISION OF DISORDER
Imprint
(1998)
(Roadrunner)

On se souvient du sticker collé bien en évidence sur la pochette, lequel présentait VOD comme « La réponse East Coast à Korn ». Il n'en fallu pas plus à certains pour dénigrer illico presto le quintette de Long Island. On se souvient même de critiques faisant allusion à un virage « metal alternatif à la Pantera » (Pantera du metal alternatif. Rires) ou Coal Chamber (Re-rires) ! Effectivement, à l'époque les mecs de Vision Of Disorder n'ont jamais caché avoir été impressionnés par les premiers albums de Korn - rien de plus normal, qui ne l'était pas alors ? - mais tandis qu'en 1998 la grosse majorité des groupes adoucissent leur musique et choisissent l'option gros son calibré, VOD, lui, enregistre son album le plus violent et le plus alambiqué. Il embauche Dave Sardy, membre de Barkmarket et producteur (Helmet, Soulwax...) pour s'assurer un son cru, dur et crunchy. Effectivement, les guitares n'arborent plus- comme c'était le cas sur le premier opus -ce gros son standard des productions hardcore metal de l'époque. Musicalement rien n'a bougé, cependant le hardcore metal déviant de VOD, encore plus brut et technique, évolue aussi vers plus de subtilité. On reconnaît sans peine le style foisonnant et si particulier des guitaristes, et du batteur puis évidemment le chant de Tim Williams, hurlé le plus souvent mais tout aussi capable de mélodies surprenantes, toujours un brin décalées. Là aussi le traitement des voix est on ne peut plus abrupt avec très peu d'effets. « What You Are » donne le ton de l'album : titre intense, ultra nerveux, mélodie malade en guise de refrain, assaut complet sur les sens. Lors des premières écoutes – éprouvantes -, impossible de saisir toutes les nuances, mais une fois le tout assimilé, on prend conscience du talent hors pair de ces musiciens. Les titres s'articulent autour de structures complexes, marquées d'un sens du détail époustouflant. Le travail complémentaire des deux guitares et à ce titre stupéfiant. L'exécution est nerveuse, Sardy capture à merveille l'énergie d'un groupe au sommet de son art avec des compositions de la trempe de « Twelve Steps To Nothing », « Locust Of The Dead Earth » ou « Up In You». Ah oui, il y aussi « The River » lourd et poisseux, descente aux enfers en compagnie de Phil Anselmo (ah, tout s'explique), mais c'est le morceau titre qui synthétise à peu près tout ce dont est capable VOD : agressivité débridée, chaos noise, changement de rythmes à gogo, mélodies, *mosh part* dans le plus pur style NewYork hardcore (ce qui nous rappelle un autre sticker « NYC HxC » dont était affublé le premier disque deux ans auparavant. Les modes passent...). *Imprint* peut donc être considéré comme l'album parfait de VOD, en termes de production comme de composition, une œuvre cathartique, intemporelle et indispensable. Trois ans plus tard, *From Bliss To Devastation*, malheureusement produit par Machine, montrera un VOD beaucoup plus mélodique, plus classiques dans sa manière d'aborder la composition (inspiré par Black Sabbath ou Alice In Chains). Le groupe ne survivra pas à cet album réussi, mais trop produit et éloigné de son style originel (et original). Tim Williams et Mike Kennedy (guitariste) officient aujourd'hui dans le décevant Bloodsimple.

O. Drago

ALBERT AYLER
Vibrations
(1964)
(Freedom)

Totalement incompris en son temps, rejeté, souvent raillé, le saxophoniste Albert Ayler né en 1936 et dont le corps fut retrouvé flottant dans l'East River en 1970 sans qu'on ait jamais pu définir les causes de sa mort participe totalement du mythe de l'artiste maudit qui de Nerval à Kurt Cobain en passant par Jim Morrison ou Nico est devenu un cliché romantique parfois légèrement exagéré. Dans le cas d'Ayler pas de paillettes ou de glamour, on a bien ici affaire à un musicien jamais reconnu de son vivant et qui en plus d'être né noir dans l'Amérique raciste des années 60 ne fut jamais vraiment accepté par ses semblables, les jazzmen, à l'exception, essentielle certes, de John Coltrane qui avouera même se sentir dépassé tellement la musique de son protégé va loin. En effet, avec son son massif et son vibrato démesuré, Albert Ayler ne peut laisser indifférent, et on comprend à l'écoute de ses premiers enregistrements (« My Name is Albert Ayler » présentant des standards défigurés et accompagné de musiciens danois qui ont l'air de se demander ce qu'ils font là) pourquoi les portes des clubs new-yorkais se fermaient invariablement dès qu'il sortait son Ténor rutilant (Ayler fut même menacé par la mafia qui tenait alors la plupart des endroits dédiés au jazz, comme quelques uns des autres musiciens qui créaient ce qu'on appellerait bientôt « Free Jazz » ou « New Thing ». C'est dire qu'on est loin d'un jazz séduisant et bourgeois avec un disque comme *Vibrations* ou toute mélodie familière est bannie au profit de compositions originales qui sonnent souvent comme des airs de fanfare new-orleans fantomatiques et qui s'effondrent brutalement pour aboutir à des improvisations totalement débridées, où harmonie, mélodie et même notes, n'ont plus vraiment de raison d'être, et sont remplacées par un travail sur la texture sonore, un bouillonnement incroyable qui crée de l'émotion pure, non polluée par aucun système ou réflexion poussée, à l'opposé des recherches de la musique avant-gardiste blanche de John Cage ou Stockhausen parmi d'autres... Ici la musique se fait cri, et le grotesque côtoie la beauté à chaque instant. Ayler et ses acolytes (Don Cherry au cornet, Sunny Murray à la batterie, Gary Peacock à la contrebasse) jouent sans filet, directement branchés sur leurs tripes, pouvant donner à entendre au néophyte un genre de cacophonie cuivrée à la limite du supportable ; c'est que pour pouvoir apprécier l'art mutant d'Ayler, il faut en quelque sorte se purifier, nettoyer ses oreilles des préjugés et de la culture tonale colportée par une grande partie de la musique occidentale, et en particulier la musique populaire, pour pénétrer dans cet univers atypique et au premier abord fortement anxiogène, ce qui peut demander plusieurs mois voire des années, chose assez difficilement acceptable dans notre société vouée à l'éphémère et la consommation. Musique exigeante donc... mais également musique inouïe qui fait de l'improvisation de « Ghosts » (piste n°5 du disque) l'une des plus intenses de toute l'histoire du jazz et de la musique en général. Le jeu en vaut assurément la chandelle pour ceux qui font de la recherche d'un « ailleurs » musical leur priorité. Et ce en dehors de tout clivage.

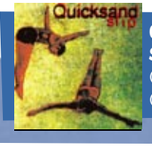
J. Dupas

ACME
To Reduce the Choir to One Soloist
(1996)
(Edison Records)

Quand sort le EP 4 titres d'Acme en 1992, les quatre adolescents du groupe doivent être loin de se douter qu'ils viennent d'accoucher de l'un des disques les plus importants du hardcore des années 90. La galette de vinyle, sortie sur le label Machinations Records, fera l'effet d'une bombe. À la croisée de la sauvagerie brute de Rorschach et des riffs métalliques de Slayer, le hardcore typique de Brême était né. Le premier morceau, débutant sur le speech du sergent instructeur de *Full Metal Jacket*, met tout de suite dans l'ambiance. On n'est clairement pas là pour rigoler. Leur musique est aussi violente que bordélique, hors de tout contrôle. Succession de riffs vicieux, de plans de batterie à la double-pédale ravageurs et de hurlements de démence, Acme réinvente le chaos musical. Impressionnant pour des gamins de 15 ans, qui feront ensuite des émules des deux côtés de l'Atlantique. Si leur son sera autant singé c'est aussi parce qu'Acme est le premier groupe à avoir enregistré au fameux studio Kuschelrock, fondé par Dirk Kusche, qui verra ensuite passer tous les groupes de cette scène. Acme servira en quelque sorte d'étalon et de matrice à toutes les formations qui marcheront dans leurs traces. Comme bon nombre de groupes cultes, la « carrière » d'Acme est très éphémère. Devant le succès du Ep (7 000 copies vendues pour un EP vinyle d'un groupe débutant !), Ils vont tourner sans arrêt pendant deux ans devant un public ébahi par leurs prestations et enregistrer quelques nouveaux morceaux pour des compilations. Trop jeunes pour assumer ce rythme intensif et la pression des labels et du public leur réclamant un nouveau disque, les membres d'Acme arrêteront les frais en 1994. Deux ans après, le label américain Edison Recordings sortira à titre posthume l'intégralité de leurs morceaux sur un seul CD/LP (9 chansons seulement !), aujourd'hui disque culte et indispensable à tout amateur de brutalité sonore. Il s'en est vendu à ce jour plus de 50 000 exemplaires. Énorme pour un disque de hardcore, européen de surcroît. Si le chanteur et le guitariste arrêteront définitivement la musique après Acme, le batteur montera le label Chrome St Magnus (Breach, Knut, Morser) et le bassiste passera à la batterie pour donner naissance, en compagnie d'anciens Carol et de futurs Mörser à un autre panzer sonore : Systral, dont le premier album fera presque autant sensation que celui d'Acme.

B. Rivière

QUICKSAND
Slip
(1992)
(Polygram)



Formé en 1990, Quicksand est au départ le side-project de Walter Schriefels, le guitariste du groupe culte du NY Hardcore Gorilla Biscuits. À la manière de Ian Mckaye qui passa de Minor Threat à Fugazi, Schriefels, entouré d'anciens membres de Beyond et Bold (dont l'excellent Tom Capone), abandonne alors la musique sauvage et simple de GB pour créer quelque chose de plus complexe et moins violent mais néanmoins toujours animé du même état d'urgence. Après un EP éponyme en 1991, le groupe frappe un grand coup avec son premier album, *Slip*, l'année suivante. Quicksand y mélange allégrement le post-hardcore de Fugazi avec le gros son du metal indie des années 90 (qui rappelle Helmet ou les débuts de Tool) et devient le fer de lance d'une nouvelle vague emo que suivront ensuite Farside, Sensefield,... Schriefels se révèle non seulement être un excellent compositeur mais aussi un meilleur chanteur que celui des Gorilla. Toujours à la limite de la justesse, ces lignes de chant touchent autant que ses puissants riffs de guitare et ses mélodies sont d'une simplicité touchant au génie pur (pour exemple les superbes « Omission » ou « Dine Alone »). *Slip* est définitivement le passage à l'âge adulte d'un excellent musicien dont on pouvait déjà sentir les possibilités sur certains morceaux de GB comme « Start Today ». Quicksand a inventé son propre style musical et son propre son, malheureusement difficiles à situer. À la fois proche du hardcore par ses origines, du metal dans ses guitares et du mouvement grunge dans son approche mélodique et ses textes, Quicksand ne connaîtra qu'un succès d'estime, malgré un deuxième album, *Manic Compression* (1995) aussi bon que le précédent. Peut-être encore plus porté sur mélodies, du poignant « Landmine Spring » au magistral « East 3rd Street » en passant par l'énergique « Blister », Quicksand fait à nouveau mouche. Mais l'envie des autres membres d'avoir un rôle actif dans l'écriture des chansons et les tensions qui en découleront vont pousser le groupe à se séparer. Chacun s'engagera dans divers projets (notamment Handsome pour Tom Capone et Rival Schools puis Walking Concert pour Schriefels), mais Quickand se reformera de façon éphémère en 1998 pour écrire, de manière plus collective, un nouvel album... qui ne sortira jamais ! Le groupe se dissout alors de manière définitive. Néanmoins, son impact reste majeur sur tout un pan de la scène emo-post-hardcore, (Grade, Sparta,...). À raison.

B. Rivière

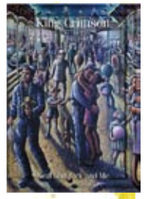
GODHEADSILO
The Scientific Supercake
(1994)
(Kill Rock Star)

Ah ! Temps béni du noise rock, d'Amphetamine Reptile, des Melvins, d'Unsane, de Jesus Lizard, le début des années 90, était l'époque d'une scène rock encore bandante, où l'on se masturbait dans des fanzines agrafés à la main, oui, avant internet. L'underground *amérlock* était un lieu peu balisé et inaccessible, et de ce fait terre de fantasme. Mais il est un groupe dont la courte carrière ne lui a pas permis de jouir du succès qu'il aurait mérité. Peu de monde a écouté godheadSilo comme il se doit, mais il est sûr qu'ils ont engendré pas mal de rejetons... c'est le fameux effet Velvet Underground... Oui car Lightning Bolt, Death From Above 1979 et tous les combos basse/batterie viennent en droite ligne de là, de ces pionniers incendiaires. Les vibrations provenant de l'épicentre des quatre amplis de Mike Kunka se sont propagées le long de l'échine du cadavre du rock pour ne ressortir que maintenant de ses tympans desséchés. Et ce n'est pas une tournée en première partie de Sebadoh qui leur a permis d'atteindre autre chose qu'un succès d'estime. Le son de ce *The Scientific Supercake*, premier LP (les trois suivants sortiront chez Sub Pop) du duo est incroyablement lourd et la production crade, rouillée. La voix mixée en retrait rappelle les plus poisseux Today Is The Day de la bonne époque... et le nouveau Lightning Bolt... Joe Preston n'y est pas pour rien... Bien sûr, pas loin, à quelques encablures naviguait Earth, mais godheadSilo était moins extrême, plus directement punk. La décharge électrique vous nettoie la cervelle au graillon. C'est précisément ce qui fait de ce LP un classique à écouter en boucle : il est unique, différent, mais pas monstrueux. On adhère immédiatement à cette sève poisseuse, pas besoin de se l'inoculer goutte à goutte, mais l'addiction est irrémédiable.

F. Delval

A CERTAIN RATIO
To Each...
(1981)
(Factory records)

Sera t-il possible un jour de mesurer l'impact de la créativité des artistes issus de la scène mancunienne depuis la période punk ? Parmi eux, A Certain Ratio. Fondée en 1979 et toujours en activité, cette formation fut l'une des premières à signer sur le mythique label Factory Records. Malgré de nombreuses dates en compagnie de Joy Division puis New Order le quintette a toujours souhaité ne pas être assimilé à cette scène alors émergente. Effectivement si on met de côté leur style vestimentaire - look para militaire très en vogue à l'époque – leur son, lui, est unique. Même si le timbre de voix de Simon Topping reste très proche de celui d'un Ian Curtis, les jeux de Jeremy Kerr (basse) et Donald Johnson (batterie) sont plus inspirés par le funk et la musique noire que par le glauque des étendues industrielles laissées à l'abandon dans la banlieue de Manchester. À l'image de John Lydon parti se ressourcer en Jamaïque avec son Public Image Limited, le groupe migre en 1981 vers New York pour enregistrer son premier véritable album. *To Each...* sera co-produit par (l'immense) Martin Hannett tout comme l'avait été *The Graveyard And The Ballroom* première demo de 1979. Ce départ vers les États-Unis est la preuve d'une réelle volonté d'ouverture qui, somme toute, faisait défaut à de nombreuses formations issues de cette scène très cloisonnée. *To Each...* s'ouvre sur l'un des hymnes du combo, « Felch » : rythmique funk minimaliste, cuivres ascétiques, voix d'outre tombe. Peu de groupes ressemblent à A Certain Ratio même si « Forced Laugh » ou « Loss » sont très proches des compositions de Cabaret Voltaire ou 23 Skidoo entre dub hypnotique et indus minimaliste. Mais à la différence de ces deux-là, le but avoué de A Certain Ratio est d'être joué sur les dancefloors. Pourtant, au final, on a davantage envie de ramper que de danser... Mais l'intention est là. À noter, sur la réédition 2004 chezSoul Jazz Records, la présence des titres « Abracadubra » et « Sommadub » superbes instrumentaux dub que le groupe avait sortis en 1982 sous le nom de Sir Horatio. Après 1981, A Certain Ratio jouera un rôle déterminant dans l'émergence de la dance music et de la house en participant à l'ouverture du mythique club Hacienda à Manchester. Depuis il sort des albums de manière sporadique tout en évoluant dans un univers plus pop, moins expérimental et donc... moins intéressant. À suivre... **S. Sansonnet.**



KING CRIMSON / *Neal Jack And Me* / (DGM/Musea)

King Crimson, en concert, peut se résumer en une démonstration de musicalité. Ses structures associant jazz, rock et psychédélisme, ravissent leur monde depuis la fin des années 60. Le public de King Crimson ne compte plus les différentes moutures connues par l'entité menée d'une main de fer par l'indéfectible guitariste Robert Fripp. *Neal Jack And Me* regroupe en son sein deux vidéos filmées durant la première moitié des années 80 : *Three Of A Perfect Pair – Live In Japan 1984* et *The Noise – Live in Frejus 1982*. Période dangereuse pour King Crimson qui ébauche alors une nouvelle démarche, plus froide et moderne, au gré de trois albums en particulier, majoritairement représentés sur ce DVD : *Discipline* (1981), *Beat* (1982), et *Three Of A Perfect Pair* (1984). Le premier film fixant la performance du quatuor est celui qui comprend le plus de titres. Il reste aussi le plus froid, tant en termes de réalisation (ces choses-là commencent sérieusement à dater) que de musicalité. Le son du groupe y apparaît aseptisé, mais l'expressivité bonhomme du guitariste Adrian Belew et la rigueur de tous les instrumentistes présents (dont le prisé bassiste Tony Levin et le batteur culte Bill Bruford) sauvent de l'oubli cette chaleur de propos bien minimale. Fait d'escapades expérimentales ou de moments plus pop (« Frame By Frame »), le moment est entrecoupé d'extraits de tranches de vie du groupe, en visite au Japon. En comparaison, le film de 1982 laisse entrevoir un King Crimson moins statique, et plus humain. Le son du concert à Fréjus apparaît plus crû, aux croisées d'un psychédélisme old fashion et de ces années 80 dont l'entame promettra, in fine, une mutation vers les « modernités progressives ». Dès lors, ces archives s'avèrent celles de la transition artistique d'un des groupes les plus importants de ces quatre dernières décennies, à défaut d'en saisir l'essence première. Étranges années 80. **E. Hennequin**

MORTIIS / *Soul In A Hole* / Live In London / (Earache/Pias)

En l'espace de deux albums, *The Smell Of Rain* et *The Grudge*, l'affreux Mortiis aura totalement transformé son style. Exit les titres ambiants interminables, place à des morceaux concis et frondeurs à la croisée de l'EBM, du metal et du gothique. Le changement a du bon, car même si certains ne lui pardonneront jamais ce changement de cap, force est de constater que jamais le troll n'avait été si populaire depuis son départ d'Emperor. Pourtant rien de révolutionnaire ici, Die Krupps, Nine Inch Nails ou KMFDM sont déjà passés par là. Mais Mortiis maîtrise son sujet, sur disque et sur scène, comme tend à le prouver ce DVD présentant quinze titres extraits des deux opus en question enregistrés live à Londres en septembre 2004. La sale gueule de latex de Mortiis mise à part, le show ne se repose sur aucun effet visuel. La scène, trois mecs, un troll et c'est parti pour 1h 15 de beats electro endiablées, de riffs metal vicieux et de nappes de synthé new wave et gothique. Mortiis ne ménage pas sa peine, s'excite sur son pied de micro et harangue la foule, alors que les deux guitaristes prennent la pose. Plutôt bien finalement. Les titres les plus efficaces restent les singles, le formidable « The Grudge » ou bien « Parasite God » mais on constatera aussi les effets destructeurs de « The Loneliest Thing », « Smell The Witch » ou « Marshland ». Ce live est irréprochable sur le plan technique, le montage est simple et efficace et le son impeccable. Au rayon bonus quatre vidéo-clips soignés, des photos et une longue interview de Mortiis, sans nez crochu ni oreilles pointues. Va-t-il tomber le masque pour de bon à l'occasion du prochain opus ? On lui en sent l'envie en tout cas... **O. Drago**

SLEEPPERS / *15.597_making noises* / (At(h)ome/Wagram)

Pas d'alternatives possibles à cette assertion : Sleeppers, en live, est une machine de guerre. Une décharge d'intensité absolue, pourtant subtile et toute en relief. À chacune de leurs prestations, le même constat : les Bordelais érigent un mur de son toujours plus lourd, et se font chantres d'une intensité primitive. Dans cet univers où infrabasses, larsens et décibels ne forment plus qu'un tout, vertigineux, l'exercice de la vidéo live peut paraître périlleux. Car si ces musiciens là ont la prestance du naturel, et le regard habité, ils ne se jouent (heureusement) pas des poses, et effets de visuels factices. La musique, elle seule, prime. Première bonne nouvelle : en conjuguant des extraits de concerts des Eurockéennes, du Arema Rock & Chanson et du Noumatrouf, ce DVD réussit le tour de force de saisir toute la force du groupe en live. Avec à la clé, deux sommets du genre : « Doom » et « Clonin'masses with bouddha ADN ». La deuxième raison de sourire se trouve certainement dans les bonus : soit, tout de même, la discographie du groupe à écouter dans son intégralité, comme pour prendre la mesure du chemin parcouru, et de l'absence de faux-pas, en dix années de carrière. Last But Not Least, des prestations live glanées aux quatre coins de la France, souvent à l'aide d'un simple camescope, et ce au fil des ans (1996 – 2004), sont rangées dans la case « Archives ». Radicalement jouissif. Dix années donc, sans compromis, et avec une mise en danger perpétuelle. Dix années de bruit et de fureur, là où hardcore et noise se sont autorisés à côtoyer sonorités hybrides et électroniques, déflagrations metal ou industrielles. Bien plus qu'une simple réponse à Unsane, Tool ou Neurosis, Sleeppers a construit une identité en perpétuelle évolution, que ce DVD retrace avec justesse, et sobriété dans la forme. La route est encore longue. **E. Guinot**

PINK FLOYD / *London 1966-1967* / (Pucka)

Du titre « PINK FLOYD- London 1966/67 » on aurait pu, en exagérant un peu, ne garder que la seconde partie, tant ce film apparaît plus comme un instantané de la Swinging London des années 60 que comme un reportage ou un live du Floyd première période. D'ailleurs, du alive on n'a que les images, le son étant intégralement tiré des séances studio également filmées par Pete Whithead. Au final, un mélange du Pink Floyd de Syd Barret en studio, des images de deux concerts, l'un au célèbre U.F.O et l'autre au festival 24 Hours Technicolor Dream, ou l'on aperçoit John Lennon, notamment. Tout ceci « mixé » avec des extraits du film du même Peter Withead *Tonite Let's All Make Love In London*, où l'on peut voir, outre nos futures stars psyché sur scène, de jeunes freaks apparemment portés sur le buvard, des minijupes (évidemment), du body painting, des happenings, des affiches de l'époque, des gros titres de journaux célébrant ou s'inquiétant de l'ampleur prise à cette époque par la culture Pop, soit : drogues, filles aux seins nus, garçons aux cheveux longs, libération sexuelle, etc, etc... Un fort parfum de nostalgie se dégage donc de ce DVD, à la fois pour les fans du Pink Floyd première mouture (ceux qui ne seraient pas remontés avant *Dark Side of the Moon* risquent d'être déstabilisés voire déçus...) mais également pour ceux que les folles 60's Britanniques font rêver, avec ce mélange de naïveté et d'expérimentations diverses qui fait penser à certains qu'il s'agit là d'une espèce d'âge d'or de la culture Pop/rock. C'est vrai, tout ça est fort sympathique et plutôt dépaysant par les temps qui courent. Pour se concentrer un peu sur la prestation du Floyd, il faut dire que la musique est très bonne, voire meilleure que sur le culte *Piper at the Gate of Dawn*. Ici, le son est plus brut, les expérimentations relativement poussées et le tout est joué avec conviction et talent. Mention spéciale à Nick Mason qui prouve qu'il est un batteur plus que compétent, et plus influent qu'on ne veut bien le dire (un seul mot : Krautrock). Sa frappe précise et son tempo métronomique renforcent notablement le côté hypnotique de la musique de la bande à Barrett (qui semble déjà un peu « parti »). Bien sûr, parfois ça tâtonne, ça tourne un peu à vide, mais l'intérêt musical est réel. Évidemment, deux morceaux pour un total d'à peine 30 minutes de musique ne justifient peut-être pas en soi l'achat d'un DVD, on imagine cependant mal les fans s'en passer. Sur le reste de *London 1966-67* on a le droit à un condensé d'une dizaine de minutes de « Tonite [...] in London », (intitulé « Peter Whitehead 60's Experience ») à une interview de Whitehead sur le cinéma « Pop » dont il fut l'un des chantres et à quatre autres interview à l'intérêt variable (Mick Jagger, l'acteur Michael Caine, le peintre « Pop Art » David Hockney, et l'actrice et figure incontournable de la swinging London, Julie Christie). Tout ça combiné nous donne non pas véritablement un témoignage sur l'époque, mais plutôt une madeleine de Proust nous permettant de retrouver (disons plutôt de découvrir pour la plupart d'entre nous) la saveur de ces années naïves et libres où la vie pouvait sembler plus légère et facile. En tous cas, à défaut d'être incontournable, *London 1966/67* nous offre un moment de dépaysement plein de charme. **J. Dupas**

DEMOS

MOTEL - *Vacancy*

On ne peut qu'être étonné par la richesse de ces cinq premiers morceaux enregistrés par Motel, nouveau quatuor Poitevins. Nourri de pop suave, fragile et mélancolique pour les mélodies à fleur de peau et de rock fiévreux pour les embardées incandescentes de guitare lorsque les titres atteignent leur climax, le style de Motel est déjà affirmé. Du son – clair – à l'interprétation et la composition tout ici dénote d'une excellente maîtrise. N'omettons surtout pas le timbre particulier et envoûtant de la (très jolie, ce qui gâche rien) chanteuse qui confère un charme bien particulier à ces compositions affectées et riches en rebondissement (« Whisper To Me » et son final psyché torturé et menaçant) grâce au talent d'un guitariste jamais à court d'idées. **O. Drago**

Contact : motel_music@hotmail.com

SUPER TIMOR - *Tout Le Monde Aime Super Timor*

Tout le monde aime Super Timor et Super Timor aime la musique lourde, lente et sale, celle d'Iron Monkey ou Grief par exemple. Un groupe sludge de plus ? Pas tout à fait, car les quatre Marseillais savent s'ouvrir à des sonorités inhabituelles pour le style, via des pauses plus mélancoliques aux résurgences cold wave. Même si vous ne comprendrez rien à ce que déblatère le damné au micro, sachez que Super Timor s'exprime dans la langue d'Apollinaire. Ce n'est pas pour donner dans la poésie pour autant, plutôt dans les textes absurdes en totale contradiction avec une musique des plus sombres, maladives et heavy as fuck ! Bonne production, compositions intenses, une affaire à suivre. **O. Drago**

http://supertimor666.free.fr

COLAPSUS - *Invisible Songs*

Une œuvre dense que ce premier opus de Collapsus, duo composé de Alkis Argyriadis et Franck Chapelat, multi instrumentistes basés à Paris. Les deux musiciens ont vraisemblablement baigné dans le jazz et le rock progressif des années 80 (en particulier King Crimson) car les deux styles constituent l'essentiel de leur univers sombre et complexe, toujours mélodique et chargé en atmosphères suaves et surréalistes des plus mélancoliques. Colapsus dans ses instants les plus pop nous remémore aussi Tuxedomoon ou bien les œuvres solo de David Sylvian, mais c'est bel et bien à une musique hors norme que nous faisons face : étrange, changeante, évolutive, osée et riche en arrangements foisonnants. Le chant façon crooner, maîtrisé et attachant ne gâche rien. Un travail d'orfèvres, qui demandera un bon nombre d'écoutes pour se révéler pleinement. **O. Drago**

www.colapsus.com

EDISON POST - *Démo.0*

Projet parallèle des membres du combo punk/hardcore parisien Outface, Edison Post surprend tout autant qu'il captive. Les trois titres présents sur *Démo.0* montrent en effet une formation aventureuse, soucieuse de défricher de nouvelles contrées musicales à travers des trames mélodiques tendues flanquées d'une section rythmique chaotique et noisy. Pour autant, Edition Post n'en oublie pas son background, comme le fait brillamment remarquer le morceau « Ctrl Esc » et son passage quasi épique suivi d'une rythmique bien punk. Étonnant et radical ! « L » et « Io Error », quant à eux, n'ont rien à lui envier question efficacité vu l'intensité du martèlement délivré. Premier jet de très bon augure ! **J. André**

www.edisonpost.tk/

LUCID ANN - *Sheisplayingwithbrokenglass*

Nouvelle réalisation des Angevins qui fait suite aux deux maxis, *Lullaby My Baby* et *Lost in Luna Park*. Trois titres résolument plus pop et lumineux, s'écartant quelque peu des ambiances shoegaze et feutrées de ses prédécesseurs, si l'on excepte l'intro bourdonnante de « Suzy » ainsi que les passages tendus de « Blistering Boy », excellent morceau par ailleurs de par ses nombreuses variations sur un mode résolument mélancolique. Ce qui ressort clairement de ces nouvelles compos, c'est une meilleure cohésion malgré une diversité de plus en plus prononcée. Preuve que la complicité entre les membres et la volonté d'explorer n'a jamais été aussi forte.
J. André

www.lucidann.fr.st

TRUSKEL CLUB

Après avoir reçu depuis juin 2002

Franz Ferdinand ■ Luke
The Kills ■ Bloc party.
Autour De Lucie ■ The Killers
Belle and Sebastian (Stuart Murdoch)
The Sunday Drivers ■ Avril
Sébastien Schuller ■ The Dears
Grand National ■ The Liars
Libertines ■ Girls in Hawaii
Pulp (Jarvis Cocker & Steve McKey)
Dombrance ■ dEUS (Tom Barman)
I AM KLOOT ■ Playground
Jules-Edouard Moustic du Groland
The Bishop Invaders ■ Kid Loco
Luz (Charlie Hebdo) ■ The Faint
Saint Etienne(Bob Stanley)
Discover ■ Kaito ■ Éric Debris
(Métal Urbain, Doctor Mix & Remix)
Cat (FannyPack) ■ The Wannadies
Papas Fritas (Tony Goddess)
Guillaume Fédou ■ Extra Extra!
Noonday Undergound ■ Marc Collin
(Nouvelle Vague) ■ Vegomatic
Christophe Crenel (Oui fm, Amok)
De La Vega ■ Lady & Bird
(Keren Ann & Bardi) ■ Gruff Rhys
(Super Furry Animals) ■ rinôçéröse
Departure Lounge (Tim Keegan) ...

en 2005 plus de concerts, de D.J.

TRUSKEL CLUB
12 RUE FEYDEAU
75002 PARIS
Métro:
Bourse (3)
Grands Boulevards (8)(9)

Free Admission

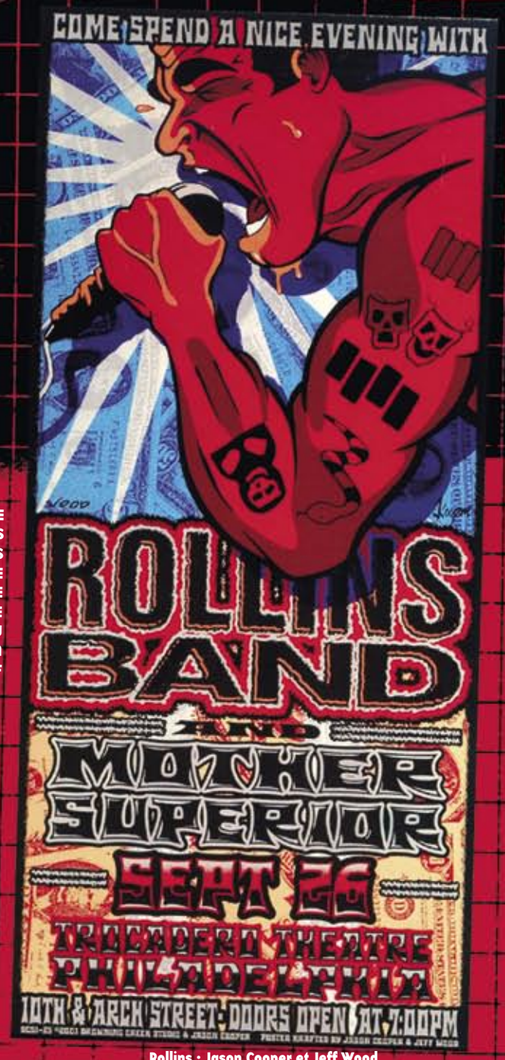
Ouverture:
C'est l'été,
ouverture du jeudi
au samedi 22h

THE ART OF MODERN ROCK

PETITE PLONGÉE DANS L'ICONOGRAPHIE DU ROCK AU TRAVERS DE SON ART DE PRÉDILECTION : LE POSTER. CET ART OF MODERN ROCK QUI S'EST DÉVELOPPÉ AUX USA DEPUIS LE DÉBUT DES ANNÉES 50, EST À NOUVEAU EN PLEIN ESSOR ET TOUCHE DÉSORMAIS L'HEXAGONE. LA BAISSE DES COÛTS D'IMPRESSION ET DE SÉRIGRAPHIE, L'ACCÈS DÉMOCRATISÉ À LA CRÉATION D'IMAGE PAR LE BIAIS DE L'INFORMATIQUE, LE MANQUE VISUEL PROVOQUÉ PAR LE PASSAGE DÉFINITIF À L'ÈRE DU CD ET QUELQUES ARTISTES REMARQUABLES COMME FRANK KOZIK SONT AUTANT DE RAISON DE CETTE EXPLOSION VISUELLE INFLUENCÉE PAR L'ART DÉCO DU DÉBUT DU SIÈCLE, PAR L'ART DU DÉTOURNEMENT NÉ DE LA CONTESTATION POLITIQUE OU PAR L'UNIVERS BD DES COMIX. DANS LA FOULÉE DU PSYCHÉDÉLISME 60'S ET DES GRANDS STUDIOS CALIFORNIENS, DU DO IT YOURSELF ARTISANAL PUNK ET DE L'EXPLOSION DU MULTIMÉDIA, L'ART DU POSTER, EN PERPÉTUELLE MUTATION, ARRIVE EN FORCE EN FRANCE.

Retour brutal et coloré en Californie, San Francisco, quartier Haight-Ashbury, début 1966, c'est la ruée vers le « golden state », l'autre nom de la Californie, hérité de la première ruée vers l'or, un siècle plus tôt. Folie beat sur le campus de Berkeley, début du Flower Power et balbutiements de la contestation anti-guerre du Vietnam, Sky Saxxon & The Seeds, Grateful Dead, Jefferson Airplane et autres 13th Floor, déboulent en ville pour jouer et attiser le feu qui semble se propager partout en Californie et de là, dans le monde entier.

La ville est recouverte des affiches les plus folles et chacun des deux clubs mythiques de San Francisco, le Fillmore et l'Avallon Ballroom, entretiennent alors ateliers, studios ou créateurs indépendants. Wes Wesley, le génial illustrateur du Fillmore, inspiré par la sécession viennoise de Klimt ou Schiele autant que par l'Art Déco, a pondu pendant longtemps ses œuvres en quasi exclusivité pour Bill Graham, grand bonhomme de la période et directeur du club. Dans les affiches extraordinaires de Wesley, on retrouve en un instant le lien étrange qui unit une bouche du métro parisien art nouveau, la peinture de la fin 18ième et du début 19ième de Kokoschka ou de Toulouse-Lautrec, et l'imagerie hallucinogène des beatniks US.



Rollins : Jason Cooper et Jeff Wood

Fu Manchu : Allan Forbes

Avant de s'autocélébrer dans le joyeux boxon du San Francisco des 60's, la contestation va systématiquement s'adapter à ses ennemis et à l'histoire, contribuant à l'éclosion de l'image du héros rebelle, juste et insoumis. Piraterie, Commune de 1870, Révolution russe, les anarchistes, les différents Partis Communistes, la guerre d'Espagne, la Résistance française vont ainsi constituer l'imaginaire collectif de la contestation, de la lutte, de la résistance voire de la révolution. Au-delà de toute considération politique, on constate en effet unanimement que le meilleur moyen de perturber le règne de l'ordre est de foutre le bordel. On se moque, on caricature, on tire la langue, on élève en peinture le peigne-zizi de base au rang des dieux grecs, on crée de nouveaux symboles à étoile, marteaux ou *fossiles* et au besoin, on détourne les autres, ceux du pouvoir en place qu'ils soient nazis, cocos ou vaguement démocrates. Enfin, quand ça ne va plus, on se prépare au combat en levant le bras tout en serrant le poing.

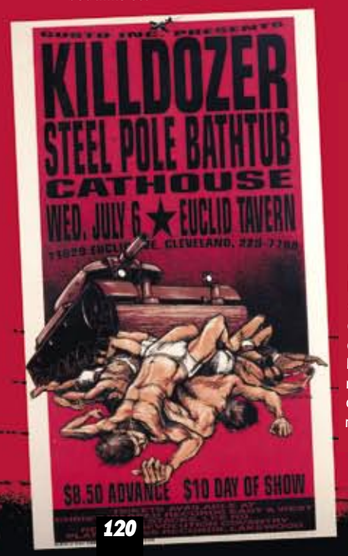
C'est ainsi qu'on en revient au rock'n'roll qui arrive tout frais pour servir de défouloir aux kids des classes blanches américaines promises à un avenir radieux de pin-up aux décolletés publicitaires et de Cadillac roses décapotées. L'industrie du disque flaire le filon, inonde le marché de 45t, fabrique en série pochettes, affiches, crée une symbolique dans la veine de celle en vigueur dans les 50's/60's. Mais très vite, tout dérape et le rock, descendu du blues, la musique des esclaves, devient en une décennie la musique de ce qui ne veulent pas l'être. D'autant plus que l'avenir s'est assombri, c'est un hypothétique affrontement USA/URSS puis le Vietnam qui se profile pour les jeunes conscrits du baby-boom. La contestation se révèle, se rebelle et expose ses désaccords. En musique bien sûr, mais aussi en image. La désillusion est totale, la colère et la frustration sont profondes, l'afflux de drogues est massif : c'est le Flower power, fin de la parenthèse, nouveau retour à San Francisco.

Bauhaus : Allan Forbes

OFF THE WALL

Pour l'Avallon Ballroom, l'autre club mythique de la ville, c'est l'atelier Mouse Studios, et ses deux créateurs Alton Kelley et Stanley « Mouse » Miller, qui se chargent de créer l'univers fantasmagorique des affiches du club. Leur technique utilise le détournement de vieilles publicités ayant marqué l'imaginaire populaire, comme le zouave des papiers à rouler Zig-Zag. Rick Griffin qui a rejoint le Mouse Studio a la chance de créer l'affiche du Human Be-In de 1967, la première grande messe beat. Ce sommet de la contre-culture naissante va rassembler des milliers de jeunes. La ville est prise d'assaut amoureux par des beatniks arrivés de toute part. Il y a partout des concerts des meilleurs groupes de San Francisco et leurs corollaires affiches psychédéliques aux spirales enfumées et inspirées. L'été qui suit, c'est le fameux Summer of Love. San Francisco qui est la Ville des beatniks, et des groupes psychédéliques devient la ville des concerts les plus fous. The Grateful Dead, Quicksilver Messenger Service, les Love d'Arthur Lee, dont on dit qu'il a largement inspiré les Doors, et quelques autres sont constamment de passage, et avec eux de nouvelles créations, de nouveaux créateurs et de nouvelles affiches apparaissent sans fin. Durant cette période et dans les quelques années qui suivent, l'art de l'affiche rock atteint ses premiers sommets.

Ween : Allen Jaeger



Killdozer : Derek Hess

Qu'on se le dise : il y a bien un rapport ! Pour faire bref, il faut traverser en quelques lignes l'histoire de l'image. Ça commence il y a des lustres à Nicée lorsque l'Église Chrétienne se demande s'il faut oui ou non autoriser les représentations de la foi. Ça se poursuit encore bien plus tard, dans le siècle suivant la Révolution française, au moment où industriels, publicistes et mouvements politiques supplantent l'inspiration divine et utilisent à leurs fins les pouvoirs de l'image. Entre temps, les artistes se sont occupés à peindre Dieu, ses potes apôtres et saints, ses représentants sur terre, papes et rois, quelques événements dignes d'un prime time, puis enfin, les hommes et plus tard, leurs idées. Les débuts de l'ère industrielle sont donc logiquement marqués par l'Art Déco, tentative utopique mais louable de coltiner industrie et arts avançant unis vers de beaux lendemains. Omniprésent jusqu'à la Première Guerre Mondiale, l'Art Déco ouvre la voie à une série de disciplines tels que le design, le graphisme ou encore la publicité, laissant des traces diverses qui vont vaguement de la tour Eiffel à Toulouse Lautrec, des bouches de métro parisien à Oscar Kokoschka. Magnifiques, mais, problème : le Progrès avec un grand P ne fait pas que des heureux et se partage très mal, et, très vite la contestation apparaît. Elle va se servir des mêmes armes que ses ennemis. Cherchant à devenir visible, représentative et représentée, elle utilise à son avantage affiches, tracts et slogans.

Slayer : Brian Ewing

Mission Of Burma : Aesthetic Apparatus

Au travers des œuvres graphiques comme des techniques, on s'aperçoit vite que le rock de cette période, qui n'a pas encore d'identité graphique propre, est pile poil en train de s'en fabriquer une. Pour cela, les artistes piochent en vrac dans l'ensemble des symboles contestataires de l'histoire de l'Occident. On retrouve donc sans surprises et dans un grand bazar plusieurs images comme les poings levés, les têtes de mort du drapeau pirate, les langues tirées, les icônes révolutionnaires et quelques spirales enfumées qui vont ainsi directement entrer dans la signalétique urbaine du rocker. Les techniques de détournements contestataires mises à jour par les mouvements révolutionnaires ou contre révolutionnaires, par les surréalistes ou par les situationnistes sont également largement utilisées et permettent aux graphistes de reprendre à leur compte pin-up dénudées, publicités ou propagande pro ou anti-communiste. Ce panthéon s'agrandit sans cesse, au gré des détournements et au fur et à mesure de l'entrée de nouveaux groupes, de nouveaux artistes et de nouvelles audaces.

Mise à l'honneur à Paris au Musée de la Publicité, lors de l'exposition « Off The Wall », cette période dorée a laissé quelques magnifiques œuvres. On a pu admirer sur place le travail de nombreux graphistes de l'époque et, à défaut, on se rabattra sur le catalogue de l'expo. Les affiches splendides frappent durablement les esprits et entremêlent avec talent arts graphiques, arts déco et sens du détournement. Certains artistes graphistes et designers investissent le domaine de l'art moderne. D'autres stigmatisent les abus de la société de consommation en détournant les icônes publicitaires. Enfin dernière tendance, quelques uns s'essayent à la création d'un imaginaire commun, peuplé de créatures parfaites ou monstrueuses, reflets de la communauté rock naissante et de ses aspirations. Un bout de l'histoire du rock fera son entrée au musée par cette petite porte, rejoignant Warhol, ses soupes Campbell, ses illustrations d'albums des Rolling Stones ou du Velvet Underground.

THE ART OF MODERN ROCK

QOTSA : Emek

ART OF MODERN ROCK

Au début des seventies, tout ce qui constitue une image peut désormais être détourné. De l'histoire de la peinture aux premières publicités ayant marqué l'imaginaire collectif, des influences des iconographies communistes, anarchistes, prolétaires jusqu'au placardage militaire, tout est détourné, recouvert, repeint, revu, corrigé et revient régénéré et renouvelé par le biais des affiches sérigraphiées et des posters. Si peu d'artistes affichistes ou graphistes vont réellement marquer cette époque, un nouveau démon turbulent et contestataire va s'introduire dans les arcanes de l'imagerie rock : le satanisme. Avec des groupes comme Black Sabbath, des tubes comme « Sympathy For The Devil » des Stones et sous l'œil complice de vieux personnages hallucinés comme Screamin'Jay Hawkins ou Alistair Crowley, les symboles religieux vont à leur tour être aspirés et détournés par les créateurs d'images. Le panthéon est dès lors complet mais les punks qui ne croient pas aux idoles vont se charger de le dessouder.

Après ce petit temps mort, les techniques de sérigraphie progressent et sont transmises à de nouvelles générations de punks iconoclastes et adeptes du DIY – Do It Yourself - qui vont renouveler le genre. C'est le sujet du livre de Paul Grushkin et Dennis King, *Art Of Modern Rock*, véritable ouvrage d'art ayant le cruel défaut d'être aussi cher que lourd. De fait, puisqu'il couvre en 1800 affiches les 25 dernières années de création en matière de posters rock, il est vraiment lourd, très lourd.

Sonic Youth : Kozik

Le premier kilo nous ramène à Austin, Texas, au milieu des années 80. Ici, comme partout, les groupes punks se sont multipliés et ont choisi de prendre en charge seuls la fabrication des disques, de leurs pochettes et des affiches qui accompagnent leur concert. Le DIY n'est peut-être pas le mouvement qui a produit le plus de canons esthétiques du poster rock. Mais le sens aigu du système D et le souci des groupes de fabriquer et de maîtriser une image qui leur appartienne complètement vont directement peser dans la suite des événements. À Austin, c'est autour de l'Armadillo, légendaire club punk, que gravitent Butthole Surfers, Big Boys et une bande d'artistes, créateurs de posters géniaux dont va s'émanciper Frank Kozik.

Il y a là Nels Jacobson, qui s'amuse à détourner les icônes religieuses pour créer quelques affiches remarquables dont une splendide Madone qui servira de support à Jane's Addiction en 1990, mais aussi Richard Mather qui explore les limites en noir et blanc du DIY en le mixant avec quelques spirales psyché ou art déco. On retrouve aussi Jason Austin et Lyman Hardy, qui joue dans Ed Hall, toujours autour du DIY, en plus arty et plus coloré. On découvre surtout l'univers de Kozik qui s'essaie d'abord aux styles de ses prédécesseurs avec talent, à voir notamment une magnifique affiche de Sonic Youth pour un concert au Cave Club en 1987.

RATM : Emek

FRANK KOZIK

Trois ans plus tard, Kozik, qui a désormais trouvé son style, quitte Austin pour Los Angeles. C'est là qu'il ouvre rapidement la voie vers les détournements ultra-colorés du comix mainstream et du porno cheap qui vont le faire entrer dans la légende. Dans son sillage COOP revisitera l'imaginaire bédé, comix et série Z en le re-colorisant avec le même succès que son illustre prédécesseur. La machine est lancée, le poster qui n'était qu'une annonce publicitaire est désormais un marché coté. Impossible de les arracher des murs, patiemment mais avant que la colle ne sèche, aux USA, il faut désormais payer le prix pour des œuvres uniques créées pour la circonstance et vendues sur place. Double avantage : on peut la garder ensuite pour fanfaronner en disant « j'y étais », ou bien choisir de la revendre dans une boutique spécialisée en espérant un revenu financier variable en fonction de la cotation de l'artiste, du lieu et bien sûr des groupes présents ce soir-là.

Ainsi, au début des 90's, les anciens affichistes texans de l'Armadillo sont devenus des stars et leurs affiches font leur entrée dans les galeries, rejoignant les œuvres psychés des 60's. Très prisés des collectionneurs, les posters de Kozik se vendent à des prix qui lui assurent un train de vie conséquent. Il devient un des maîtres de la discipline en lien direct avec l'Imagerie, une galerie de Los Angeles, et avec les autres lieux stratégiques des USA, dans lesquels figurent aussi bien les clubs, que les groupes ou les labels. Il faut dire qu'à son arrivée à LA, Kozik réalise l'un de ses chefs-d'œuvre « El Lagarto », un lézard multicolore, fascinant et électrisé par l'abus de couleurs.

Presque célèbre, presque riche, Kozik ne quitte pas le secteur musical indé. Au contraire, il crée Man's Ruin, label survitaminé, grand pourvoyeur de la vague noise et stoner qui va déferler sur les States. On y retrouve dans le désordre : Kyuss, Melvins, Unsane, Hellacopters puis, plus tard, Queens Of The Stone Age, Men Of Porn ou encore le premier album de Cutthroats 09, groupe de Chris Spencer d'Unsane, qui achève de couler Man's Ruin en 1999.

Danzig : Drowning Creek/Lowbrow Inc.

Song Of Zarathustra : Tom Bagley et Dave Witt

NIN : Kozik

En attendant sa ruine, Kozik continue son œuvre d'illustrateur génial. On le retrouve à San Francisco avec des affiches toujours aussi colorées pour des showcases de Sub-Pop avec Dwarves ou Mudhoney, sur des shows du label C/Z ou illustrant des concerts énormes avec les Beastie Boys, le Rollins Band et les rappeurs nasillards de Cypress Hill. Dans un style proche du comix, le style Kozik décline lapins hallucinés, grands méchants loups disco et disjonctés ou gentils chiots armés de mitraillette prêts à dégainer. Les symboles US du nazillon Walt Disney ou de Tex Avery prennent des tours inquiétants et des poses provocatrices en matant les pin-up suggestives issues du porno cheap et des comix.

À San Francisco, Kozik et quelques autres ont donc définitivement rallumé le flambeau des affichistes 60's. Mais depuis le fameux Human Be-In et le Summer Of Love de 1967, le développement de la contre-culture, les punks puis les autres courants musicaux à tendance énervée ont poussé l'art du poster vers un mode d'expression plus dur, plus thrash, plus abouti qui jouent avec les symboles d'une communauté rock désormais beaucoup mieux implantée. Le style de Firehouse, haut lieu du graphisme made in SF, est révélateur de cette implantation et de sa tendance communautaire. Ainsi la plupart des oeuvres de Chuck Sperry sont-elles un croisement entre personnages figuratifs, icônes religieuses ou attributs tribaux, créant des mutants hybrides de rock star et de créatures divines. Dans le même style, son compère de Firehouse, Donovan pousse le jeu encore plus loin en proposant un Elvis crucifié pour un show de Zodiac Mindwarp au Bottom Of The Hill.

Iggy Pop : Mark Arminski

THE ART OF MODERN ROCK

LES AUTRES VILLES

Le mouvement s'est généralisé. Bien sûr, il ne s'était jamais complètement éteint, mais tous les clubs, les labels, les groupes, pris dans le tourbillon médiatique du grunge se sont vus dans l'obligation de créer des identités visuelles fortes. Ils en ont désormais les possibilités. Les artistes et les ateliers de sérigraphie se multiplient, les codes graphiques explosent, l'accès à l'informatique et aux logiciels de retouche d'image facilitent encore la tâche et chaque style, chaque label, chaque groupe revisite à présent et à sa manière une histoire de l'art du poster qui s'auto légitime ainsi et atteint son deuxième grand sommet. De nouveaux graphistes apparaissent, Charles Burns, Forbes ou encore Derek Hess, à Cleveland, figurent notamment parmi les plus grands talents, et le phénomène est désormais implanté dans chaque ville.

À Seattle, haut lieu de la grungitude ambiante des 90's, les artistes de valeur ne se comptent plus et frayent avec Sub-Pop et son directeur artistique Jeff Kleinsmith, sérigraphe de talent qui travaille autour de splendides images épurées et magnifiquement équilibrées. C'est également le cas d'Art Chantry, ou de Justin Hampton dont les affiches pour Pavement, PJ Harvey, Nick Cave ou les Strokes oscillent avec sobriété entre l'imaginaire des pin-up comix et le détournement des icônes US. Dans cette effervescence esthétique, il est plus difficile d'isoler quelques artistes ou ateliers. On en retiendra arbitrairement deux, parce qu'ils ont des caractéristiques artistiques plus ou moins uniques ou marquées et qu'ils sont aussi situés dans deux villes US aux scènes rock très affirmées.

The Misfits : Allen Jaeger

D'abord Chicago et sa scène Noise : marquée par Albini et ses dérivés Big Black, Rapemen ou Shellac ou encore par le fantastique Jesus Lizard, la capitale de l'Illinois est aussi la ville de Screwball Press et de Bird Machine, deux studios de création qui illustrent les affiches des concerts locaux. Dans un style brillant, Screwball Press poursuit le travail de sape et de détournement des valeurs US en revisitant les affiches publicitaires 50's, avec notamment une très belle affiche de Shellac sur fond de publicité pour sous-vêtements sexy féminins ; tandis que Bird Machine apporte une vision esthétique plus naïve, aux traits encore marqués par les coups de crayon esquissés et visibles sur de nombreuses affiches allant de Sebadoh à Killdozer. Parmi les graphistes de Bird Machine et parmi les plus talentueux de ce coin des USA qui n'en manque pas, signalons le travail au trait faussement naïf de Jay Ryan qui est aussi le bassiste de Dianogah, combo post-rock à double basse.

Ensuite Minneapolis, jadis fief du label référence des années Noise, Amphetamine Reptile, et le mouvement Aesthetic Apparatus, qui est peut-être le plus brillant de tous les mouvements actuels parce qu'aux habituels modèles du genre, les artistes d'Aesthetic, Michael Byzewski et Dan Ibarra, ajoutent une esthétique contemporaine du meilleur effet. Influencé par l'art des rues, par la photo, utilisant l'informatique, Aesthetic Apparatus entraîne l'art de l'affiche vers de nouvelles voies. Entre les illustrations pour un concert de Pelican, Scissor Fight, Harkonen et autres groupes du nouveau label majeur du coin, Hydra Head, celles pour Lydia Lunch ou pour The Kills, The Art Of Modern Rock se mue petit à petit dans The Art Of Post Modern Rock, sans délaisser le glorieux passé des affichistes US mais en rajoutant aux techniques de sérigraphie ou de lithographie habituelles une touche multimédia qui entraîne le tout à un niveau inégalé.

L7 : Taz

Motörhead : Justin Hampton

L'EUROPE, LA FRANCE, BORDEAUX, PARIS, TOULOUSE

C'est sans doute par ce biais du multimédia, du net et par l'ouverture au grand public des logiciels professionnels de retouche d'image, que The Art Of Modern Rock est le plus à même d'envahir progressivement et définitivement la planète. Chaque groupe cherche désormais à définir son image et peut réaliser ce travail en tout simplicité avec un simple PC. Pour la sérigraphie, c'est un peu plus compliqué mais de nombreux ateliers existent et quelques grandes têtes de gondole commerciales comme Madonna n'hésitent plus à avoir recours à ce type de création dans le souci marketing d'*encrer* leur image dans la continuité de l'histoire du rock.

En Europe, le mouvement s'amplifie. Dans leur livre, sorti en février 2005 aux éditions Chronicle Books en version US, Grushkin et King, spécialistes incontestables du poster art, consacrent le dernier chapitre, soit environ 2kg supplémentaires aux artistes et aux clubs européens. Croates, Italiens, Suisses, Allemands et Hollandais y sont très largement représentés. La plupart travaillent dans la lignée de leurs confrères américains, ajoutant aux images détournées quelques icônes locales, romantisme et post-communisme pour les Allemands, religieuse ou futuriste pour les Italiens. Les Français y figurent plus discrètement avec l'exposition du travail réalisé par BonGoût autour du Zoo Bizarre de Bordeaux. Avec Meeloo Gfeller et Anna Hellsgard, BonGoût fait figure de fer de lance hexagonal et expose ses artistes un peu partout à travers le monde. Toujours à Bordeaux, on notera également le travail des Potagers Natures, label jardinant entre arty punk et DIY, celui de Rica, proche de l'illustration croquée d'Aesthetic Apparatus ou encore celui tout proche du précédent et de la bédé, celui de Tanxxx à laquelle on doit une des plus belles couv' de ce mag. Enfin à Paris et Toulouse, on suivra plus particulièrement l'avancée des travaux de deux assos, celle du Voltigeur qui perpétue un esprit comix dans la ville rose, ainsi que celle d'Arrache-toi-Un-Œil, plus proche du DIY, qui organise également des concerts à Paris et en Ile de France.

Melvins Zeke : Drowning Creek Studio

Grateful Dead : Alton Kelley

Neil Young : Jermaine

REPÈRES

Livres / Sites

FRANCE :

BonGoût : http://www.xn--bongot-0ya.com/posrtofolio_page01.htm
Tanxxx : http://tanxxx.free.fr
Rica : http://charky.free.fr
Musée de la Publicité : http://www.lesartsdecoratifs.fr
Galerie Voltigeur : http://galerielevoltigeur.free.fr
Arrache toi un Œil : http://ratwaster.free.fr
Les Potagers Natures : http://lespotagersnatures.free.fr
Rock Poster Art : http://www.rock-poster-art.com

USA :

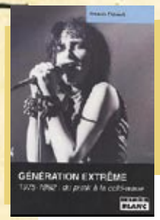
Art Of Modern Rock : http://artofmodernrock.com
Gigposters : http://www.gigposters.com
Aesthetic Apparatus : http://www.aestheticapparatus.com
Firehouse : http://www.firehouseposters.com
Frank Kozik : http://www.fkozik.com
Screwball Press : http://www.screwballpress.com
The Fillmore Auditorium : http://www.thefillmore.com
Bird Machine : http://www.thebirdmachine.com
Armadillo World Headquarters : http://www.austinlinks.com/Music/armheadq.html
Michael Michael Motorcycle : www.michaelmichaelmotorcycle.com
Burlesque Design : http://www.burlesquedesign.com
Seripop : www.seripop.com
Printmafia : http://www.printmafia.net
Joel Elrod : http://www.joelelrod.com

Sprats de David Bessis
Éditions Allia

Matinée du 1er janvier 2014, le narrateur se réveille… Des tentacules garnis de ventouses sont apparus sur son abdomen ! Sans attendre, il se présente à l'hôpital et rencontre des spécialistes ; mais face à la croissance spontanée de ces bras incongrus, ceux-ci sont désarmés. Et devant la stupéfaction de la communauté scientifique, la peur monte et notre héros culpabilise. Car son cas est embarrassant, et on le lui fait savoir, ou du moins ressentir. Moins soigné que cloîtré, caché, le héros perd pied dans un univers hospitalier de plus en plus carcéral. Son seul allié ? Un interne du nom de K., comme dans un récit de Kafka, auquel ce court roman fait incontestablement penser (*La Métamorphose*). Dans quel service accueillir ce malade (cancérologie ? amputation ?) et comment aborder le mal : en sectionnant les appendices, en psychanalysant le patient ? Ce récit à la première personne, sous la forme d'un journal, s'offre comme un conte tragi-comique sur la différence, l'exclusion et peut-être le statut problématique (déviant) de l'artiste dans une société qui aime classer, trancher… En tous les cas, la fable est captivante. **El. Denis**

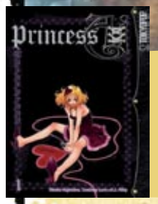
Les Seigneurs du Chaos
de Michael Moynihan et Didrik Søderlind
Editions Camion Blanc

Titré originalement *Lords Of Chaos: The Bloody Rise Of The Satanic Metal Underground*, *Les Seigneurs Du Chaos* a joui d'un véritable succès critique et polémique lors de sa parution en 1998. Il faut dire que si cet ouvrage fut véritablement le premier à aborder l'avènement de la scène Black Metal scandinave du début des années 90, l'angle choisi par l'auteur principal, l'Américain Michael Moynihan, et les accointances de ce dernier avec Charles Manson et le révolutionnaire national-socialiste James N. Mason constituent à raison de bons sujets de débat. Car *ISdC* n'aborde pas le Black Metal d'un point de vue musical. Il relate les violents événements qui ont marqué la naissance du genre et qui expliquent qu'aujourd'hui encore sa réputation sulfureuse amène des journalistes idiots de magazines télé nullards (*Zone Interdite* pour ne pas le citer) à se méprendre rondement sur les véritables racines du mal (*Jean-Paul profane des tombes PARCE QUE Jean-Paul écoute du Black Metal !*), et de faire flipper sec toutes les mamans de métalleux de France et de Navarre qui voient leur rejeton revenir de l'école avec de la boue sous les semelles. Mais revenons à nos Seigneurs : satanisme et odinisme, incendies d'églises en série (faites de bois en Norvège, facile), histoire tragique des débuts de Mayhem – suicide du chanteur Dead au surnom prédestiné, assassinat du légendaire pilier de la scène Euronymous par Varg Vikerness-Count Grishnackh-Burzum –, meurtre d'un homosexuel par Bard « Faust » Eithun du groupe Emperor… Les faits sont exposés dans le détail, à défaut d'être analysés convenablement, à grand renfort d'entretiens : protagonistes, musiciens, simples témoins, théologiens, sociologues, même l'Antépape Anton La Vey se prête volontiers au petit jeu des questions-réponses. Certaines de ces interviews valent vraiment leur pesant de têtes de porcs, tout comme les incroyables photos qui illustrent le récit. Les esprits un tant soit peu critiques seront en mesure de voir dans ces actes blasphématoires peu recommandables le fait d'une poignée d'adolescents en pleine crise identitaire, certes extrême, dans un pays où les anciennes croyances païennes furent balayées par un catholicisme omniprésent. Mais il faut néanmoins déplorer la manière dont l'auteur appuie sa thèse en reliant chaque crime commis par le seul point commun de la musique et d'un satanisme mal digéré. Moynihan enfonce le clou avec le long chapitre consacré au meurtre commis par Hendrik Moebius du groupe teuton Absurd en 1993, simple fait-divers érigé a posteriori en véritable fait d'arme héroïque néo-nazillon. Malgré ses raccourcis hâtifs et sa distanciation douteuse, *ISdC* reste un livre de chevet fascinant - pour autant que l'on donne du crédit à la maxime qui dit que la musique adoucit les mœurs –, en attendant son adaptation pour le grand écran par Hans Fjellestad, le réalisateur de *Moog* et de *Frontier Life*. Tremblez ! **F. Massacre**



Génération Extrême 1975-1982
Du punk à la cold wave
de Frédéric Thébault
Éditions Camion Blanc

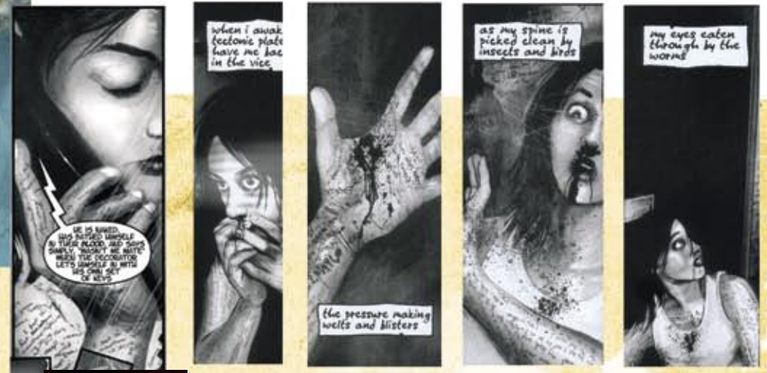
Si le terme post-punk pullule aujourd'hui dans la presse, qu'il agace le trentenaire mais excite l'ado, et que le critique rock a parfois du mal à garder la foi, ce n'est pas pour suivre le triste postulat snob et donneur de leçon du « c'était mieux avant », mais bel et bien parce que discerner dans les formations récentes portées aux nues une légitimité due à la qualité n'est possible qu'avec un certain recul. Dont acte. Sans analyse chirurgicale ronflante, mais au contraire avec la passion que suscite cette période faste, Frédéric Thébault nous livre ainsi le long de ces 350 pages son anthologie subjective. L'arborescence est riche, foisonnante et si le punk est ici l'étincelle, ce qui en découle, ou se trame quasiment en parallèle, ne serait rien d'autre qu'une épaisse couche de lave en perpétuelle fusion pendant ces sept années essentielles. L'ouvrage n'est donc pas exactement chronologique puisque le vivier musical de l'époque ressemble en de nombreux épisodes à une gigantesque partouze entre les diverses formations dont les membres s'intervertissent en fonction des affinités relationnelles ou aspirations musicales. Mais il s'attache à présenter, via une plume fluide, précise et enthousiaste (que l'on connaît par ailleurs au sein de *Prémonition*, des débuts du fanzine fin 80's à la version web actuelle), le plus exhaustivement possible les groupes importants de l'époque, selon le parti pris du qualitatif et de l'innovant. Les incontournables y sont donc. Certains (comme les Sex Pistols, Damned, Wire, Cure, Siouxsie, Joy, Echo, Bauhaus etc.) sont plus développés que d'autres, et le plaisir évident de l'auteur à décrire les univers, retranscrire les sensations qu'évoque (ou a évoqué) la musique, tout en gardant le souci de resituer le contexte et l'apport du groupe, est palpable et communicatif. Il en est de même pour les seconds rôles de cette époque qui sont, a contrario, effleurés mais dont la description de la discographie, quelques anecdotes ou citations, attisent indéniablement la curiosité. Impossible de résumer en quelques lignes le remarquable travail de passionné effectué ici. Une seule solution : vous le procurer, avec en ligne de mire l'inévitable réaction qui consiste à fouiller ou ressortir les perles citées. Et de palpiter, toujours. **C. Fagnot**



Princess Ai Vol 1
de Courtney Love, Misaho Kujiradou, et D.J. Milky
Traduction : Nicolas Illya
Éditions Soleil Manga

Indigo Vertigo
de Katie Jane Garside et Dan Schaffer
Éditions Image Comics

Deux riot grrls nous offrent chacune le premier volume de leurs romans graphiques : un manga pour Courtney Love (Hole) un comics pour Katie Jane Garside (Queenadreena). La première s'est pour ce-faire alliée les services de la mangaka Misaho Kujiradou. Son style semble – pour ce que nous en connaissons – s'inscrire dans la pure lignée des mangas pour jeune fille dits *shôjo-ai* (*Sailor Moon* et consorts) avec les silhouettes habituelles, et les coupes de vêtements à froufrous chers aux Japonaises lookées « gothic lolita » (cf www.putumayo-home.com) selon l'appellation consacrée. L'histoire se révèle elle-même assez classique puisqu'il s'agit d'une quête d'identité pour l'héroïne Ai (« Ai » signifie « amour » en japonais) une sorte de Courtney Ai, euh Love pardon, idéalisée (c'est une princesse… forcément ; un être supérieur amnésique venu d'ailleurs et exilé sur terre pour fuir une horde de démons). Dans ce premier volume, la belle aux haillons trash et colifichets rock'n'roll atterrit en plein Tokyo où elle n'a d'autre choix que celui de se faire embaucher comme chanteuse dans un club de strip-tease (jusqu'ici, il s'agit d'une version édulcorée de l'histoire personnelle de Courtney). Mais elle rencontre bientôt un certain Kent (toute ressemblance avec des personnages, noms et événements ayant existé…) qui lui offre son aide… La seule dont elle dispose, outre la boîte en forme de cœur (*heart-shaped box*, tiens !) avec laquelle elle s'est réveillée, et qui l'avertit du danger… Divertissant mais d'abord destiné à votre petite soeur.
Plus sombre, moins linéaire car complètement décousu *Indigo Vertigo* se révèle assez hermétique, outre le fait qu'il soit en anglais : les textes tourmentés de Katie Jane Garside étant analogues à ses paroles chez Queenadreena, vagues et torturées. Puis Dan Schaffer ne permet pas vraiment d'en éclaircir le sens mais en donne plutôt une illustration personnelle. D'où parfois le sentiment gênant de décalage comme si le dessinateur avait peiné à raccrocher des images concrètes à un délire plus qu'abstrait. Pour apprécier cet ouvrage il faut donc accepter de s'abandonner, d'abdiquer toute quête de sens pour suivre le fil mouvant de la pensée de Katie Jane Garside. Cette dernière nous expliquait d'ailleurs que ce texte avait été écrit d'une traite. Les mots narrent une première histoire et contaminent le dessin (graffitis sur les murs, mots griffonnés sur la peau des personnages) qui en narre une deuxième. Entre les deux, le lecteur construit la sienne en suivant les réflexions intimes d'un personnage féminin en proie à des démons intérieurs. Le dessin est superbe, le concept ambitieux, on regrette seulement que ce comics ovni n'ait été entièrement réalisé en couleur tant la couverture est réussie. **El. Denis et Em. Denis**

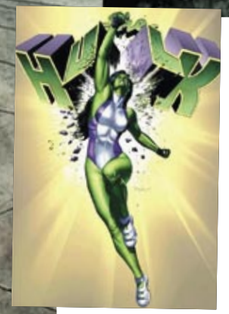


Higanjima Vol 1, 2, 3
de Koji Matsumoto
Traduction : Thibaud Desbief
Éditions Soleil Manga

Sombre et sanglante, voici la superbe série *Higanjima*, dont le quatrième volume paraît ces jours-ci (les Japonais en sont au onzième et l'aventure n'est pas terminée). Sur une île, un homme se cache dans une forêt, fuyant des villageois suceurs de sang. Entre deux vampiricides, il se demande ce que devient son jeune frère Aki… Changement de décor : on découvre que celui-ci vient de réussir ses examens, mais l'atmosphère familiale étouffante (depuis la disparition de son frère) et les visions érotiques qui l'assaillent (il est amoureux de son amie d'enfance Yuki qui fréquente déjà Ken, un troisième bon ami) l'empêchent de se réjouir. Un soir pourtant, il rencontre une séduisante et provocante jeune fille allongée dans la rue, comme ivre. Celle-ci arbore deux traces de morsure au niveau du cou et lui dit venir de l'île d'Higanjima. Elle lui montre bientôt le permis de conduire de son frère, qu'elle prétend avoir trouvé dans la forêt environnant son village insulaire. Des vampires s'en mêlent et Aki et ses amis décident d'embarquer pour l'île au cours d'un pseudo voyage de classe dont le but officieux est de retrouver le frère de notre jeune héros. Que cachent vraiment cette île et la jeune fille qui en est originaire ? Les lycéens seront-ils de taille à affronter les vampires ? Voilà autant de questions qu'on se pose à la fin du deuxième volume. À ce stade, les adolescents disposent de quelques informations sur les monstres et la manière de les tuer (il faut d'ailleurs saluer la façon dont est revisité le prédateur fantastique : son apparence et ses faiblesses) mais ils ne peuvent imaginer le cauchemar qui les attend. Le troisième volume progresse en effet d'un cran dans l'horreur avec au passage une description saisissante des sensations que provoque la morsure du vampire. Le dessin est beau, sombre, précis et le mangaka nous entraîne où il veut, par le bout du nez… Jusqu'aux confins de l'horreur. **El. Denis**

L'Annulaire de Yoko Ogawa
Traduction : Rose-Marie Makino-Fayolle
Éditions Actes Sud, collection Babel

Autre fable (après *Sprats* de Bessis), autre univers : un ancien foyer de jeunes filles converti en laboratoire sur lequel règne M. Deshimaru, un taxidermiste un peu particulier. Il a en effet à charge la conservation de « spécimens » incongrus : ossements d'oiseau, champignons microscopiques… lesquels lui sont confiés par des clients désireux de se libérer de leur passé. La jeune-fille (et narratrice) qu'il embauche comme assistante et secrétaire pénètre dans cette singulière société. Affectivement isolée, plutôt effacée de caractère et affectée par un récent accident de travail, elle se trouve happée dans un univers singulier et oppressant. Bientôt séduite aussi, par son supérieur qui lui offre des chaussures qu'elle a, comme dans le conte d'Andersen (*Les Souliers Rouges*), de plus en plus de mal à ôter. Récemment adapté au cinéma, ce court roman disponible en VF depuis 1999, s'offrait dernièrement une réédition en poche. L'occasion pour nous de vous conseiller ce conte sibyllin sur la dépendance affective, le deuil et l'oubli. **El. Denis**

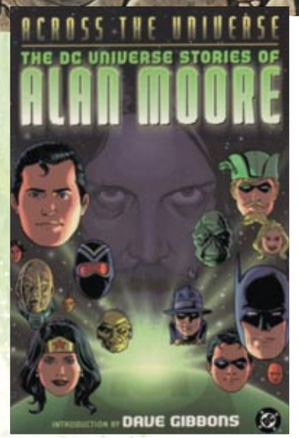


SHE-HULK

Dan Slott / Bobillo & Pelletier (Marvel)

Intégrale en français prévue en décembre (collection Marvel Monster en libraire).

En 2004, Marvel enchaîne les lancements de nouvelles séries à un rythme frénétique et à grand renfort de publicités. Parmi ces nouveaux titres, *She-Hulk* est lancé dans un anonymat quasi-général et les ventes sont logiquement catastrophiques. Pourtant, un bruit court chez les fans de comics : *She-Hulk* est une merveille. Mois après mois, les ventes remontent en même temps que les critiques s'extasient. Aux commandes de cet Ovni super héroïque, Dan Slott, scénariste qui s'est fait remarquer sur la géniale mini-série Arkham Asylum : Living Hell et des comics DC pour enfants, et l'Argentin Juan Bobillo (en alternance avec le plus classique mais efficace Paul Pelletier), dont le dessin cartoony et tout en rondeur fait en partie le charme de la série. Le concept de départ de Slott est simple : Jennifer Walters, la cousine de Hulk, est avant tout avocate. Sa personnalité volcanique quand elle prend l'apparence de She-Hulk la rend tellement insupportable qu'elle se fait virer des Vengeurs. Un bien pour un mal puisqu'elle est aussitôt engagée comme avocate dans un cabiner spécialisé dans les affaires judiciaires impliquant des super-héros. Décrire *She-Hulk* comme un Ally McBeal au pays des comics parait assez évident. On y retrouve un personnage principal féminin vulnérable et attachant, une ribambelle de seconds rôles truculents, des dialogues aux petits oignons et surtout des procès aussi farfelus qu'originaux. Sauf que Slott ne s'en contente pas. Il pimente sa série d'une mise en abîme quasi-permanente (les avocats y consultent de vrais comics Marvel pour trouver des précédents à leurs affaires !), se moque avec tendresse des fans de comics et de l'histoire de Marvel. En plus, il n'hésite pas, avec talent, à faire de multiples références aux histoires et aux personnages les plus obscurs de la compagnie. Si les précédentes séries consacrées à She-Hulk ont toujours comporté une bonne dose d'humour, le résultat est ici proprement hilarant. À la surprise générale, alors que la série devenait rentable, Marvel décida de l'annuler pour la redémarrer avec une deuxième « saison » à la fin de l'année avec, cette fois, une campagne marketing plus convenable. On ne peut que saluer le mérite de trois auteurs quasi-inconnus qui, sur un personnage de deuxième rang, ont réussi à réaliser l'un des meilleurs comic-book Marvel de ces dernières années. **B. Rivière**



ACROSS THE UNIVERSE : *THE DC UNIVERSE STORIES OF* ALAN MOORE

Alan Moore/Divers
(DC Comics)

Alan Moore est certainement le plus grand scénariste de comics que la terre ait porté. Pas moins. Par la qualité mais aussi par la quantité d'œuvres majeures sorties tout droit de sa fertile imagination, l'auteur anglais n'a aucun équivalent. Jugez plutôt : il a révolutionné la BD super-héroïque avec *MiracleMan* et les *Watchmen*, emmené le comics dans l'âge adulte avec *Swamp Thing* (où il créa le personnage de Constantine), écrit le chef-d'œuvre anarchiste qu'est *V For Vendetta* et dernièrement, a redonné le lustre qu'ils méritaient aux personnages des romans de son enfance grâce à la *Ligue des Gentlemen Extraordinaires*. Et évidemment, il est aussi l'auteur d'une des plus grandes histoires illustrées de tous les temps : l'incomparable *From Hell*. Citer ces oeuvres n'est même pas rendre justice à Moore car ce serait oublier la quantité énorme d'excellentes histoires qu'il a écrites durant ses 25 ans de carrière. Notamment pour DC Comics, l'éditeur de son *Watchmen* avec lequel il est maintenant en guerre ouverte. Si l'attitude de DC envers Moore est plus que discutable, l'éditeur a quand même eu l'excellente idée de réunir toutes les histoires courtes - entre 4 et 40 pages - qu'il a signées pour le label vers la fin des années 80 dans un recueil de près de 300 pages. Si pour la plupart, les couleurs ont quelque peu vieilli en comparaison des standards actuels, toutes ces histoires sont intéressantes et mises en image par de très bons dessinateurs (O'Neill, Foreman, Gibbons,...). Certaines sont même devenues des classiques. Le gros morceau du volume, c'est l'épisode de Superman. Véritable répétition avant de s'attaquer aux *Watchmen*, Moore et son compère Dave Gibbons livrent un bijou de politique-science-fiction imaginaire cauchemardesque où l'on peut voir ce qu'aurait été la vie de Superman si Krypton n'avait pas explosé. Une petite bombe qui vaut à elle seule l'achat du bouquin. Si toutes les autres historiettes ne sont pas du même tonneau, le niveau global est plutôt élevé et c'est souvent avec les plus courtes que Moore fait des merveilles, notamment sur les Omega Men et le Green Lantern Corps, parsemées d'idées étonnantes (comme « Comment faire comprendre le concept de Lanterne Verte dans un monde sans lumière ? » ou la planète qui est un Green Lantern !). Indispensable pour les fans de Moore et très fortement conseillé aux autres, *Across The Universe* fera l'objet, vers la fin 2006, d'une adaptation en français. Même les non-anglophones vont pouvoir se régaler.

B. Rivière

COMICS

1 euro *un don symbolique pour une action vitale*

MEDECINS SANS FRONTIERES

**Aidez-nous à secourir ceux qui sont en danger,
vous aussi participez à l'opération "1 euro par semaine"**

> Pour soutenir nos actions

Je renvoie ce coupon à l'adresse suivante : **Médecins Sans Frontières – BP 2000 – 75011 PARIS**

par un don régulier

❑ OUI, je veux faire un geste solidaire et je donne 1 euro par semaine (4,33 euros par mois).

❑ Je préfère donner :

- ❑ 5 euros par mois
- ❑ 7 euros par mois
- ❑ 10 euros par mois

par un don unique

❑ Je préfère faire un don par chèque :
(à l'ordre de Médecins Sans Frontières)

- ❑ 30 euros
- ❑ 52 euros
- ❑ 80 euros
- ❑ autre montant ..... euros

Accord de don direct en faveur de Médecins Sans Frontières

Association reconnue d'utilité publique – 8, rue Saint Sabin – 75544 Paris Cedex 11 – Numéro national d'émetteur : 193 046

Nom/Prénom : .....

N° : ..... Rue : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à prélever, directement à partir de ce dernier, mon don mensuel à MEDECINS SANS FRONTIERES. Je pourrai suspendre cet accord à tout moment.

Fait à :
le :
Signature :
(obligatoire)

Coordonnées de l'établissement teneur de votre compte

Nom : .....

Code Postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

N'OUBLIEZ SURTOUT PAS DE NOUS ADRESSER AVEC CE DOCUMENT UN RELEVÉ D'IDENTITÉ BANCAIRE (RIB), QUE VOUS TROUVEREZ DANS VOTRE CHÉQUIER OU SUR VOS RELEVÉS DE COMPTE.

Désignation de votre compte

Code établissement	Code guichet	N° de compte	Clé RIB

TOSOJPE

PADDY.
UN GENRE
À PART.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION.